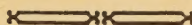


Paul ROUX

ETUDE SUR LE PARLER DE FREJUS ET DE SA PROCHE REGION



TOME I

Thèse présentée
devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris
le 28 Novembre 1970

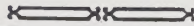


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551621_0004

Paul ROUX

ETUDE SUR LE PARLER DE FREJUS ET DE SA PROCHE REGION



TOME I

Thèse présentée
devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris
le 28 Novembre 1970

1009 1009

ETUDE SUR LE PARLER DE FRELOS

ET DE SA PROPRE REGION



TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES

Nous adoptons en principe le système de notation de l'Atlas linguistique de la Provence.

Nous ne mentionnons ici que les signes pouvant présenter quelque difficulté. Les transcriptions d'ailleurs ne peuvent arriver à la perfection et nous nous expliquerons sur ce point à propos de la phonétique.

I - Voyelles et diphtongues

- ɑ : a moyen
- è : e ouvert
- é : e fermé
- e : e moyen
- i : i du français
- ï : voyelle intermédiaire entre é et i
- ô : o ouvert
- ó : o fermé
- o : o moyen
- õ : voyelle intermédiaire entre a et ô
- u : "ou" du français
- ũ : voyelle intermédiaire entre o et u
- ü : "u" du français
- œ œ̃ œ̂ : "eu" fermé, moyen, ouvert du français
- œ̃ : son intermédiaire entre œ̂ et ü

Voyelles nasales

ẽ ã etc. : e, a, o nasalisés

ẽ̃ ã̃ etc. : nasalisation incomplète ou imparfaite (c'est ce qui se produit en principe chez nous)

Diphthongues

- a^h é^h* :
a^h é^a : si le 2ème élément est très faible
y^h ou w^h : semi-consonnes

II - Consonnes

- ç* : "ch" du français, d'où *te* : "tch"
j : "j" du français, d'où *dj* : "dj"
n : n mouillé
s : s sourd
z : s sonore
s : s au-dessus de la ligne : s relâché (nous préciserons dans l'étude phonétique)
ʀ : vibrante dorsale vélaire (son ordinaire du français moderne)
ʁ : son intermédiaire entre l et r, caractéristique des parlers méditerranéens, et sur lequel nous reviendrons longuement.

Autre indication importante : Les notes placées au bas des pages sont annoncées dans le texte par un numéro d'ordre, entre parenthèses ; exemple : (1).

D'autre part, la quantité longue d'une voyelle, est indiquée, quand cela présente de l'importance, par un petit tiret placé au-dessus.

NOTE POUR L'INTELLIGENCE DES CARTES

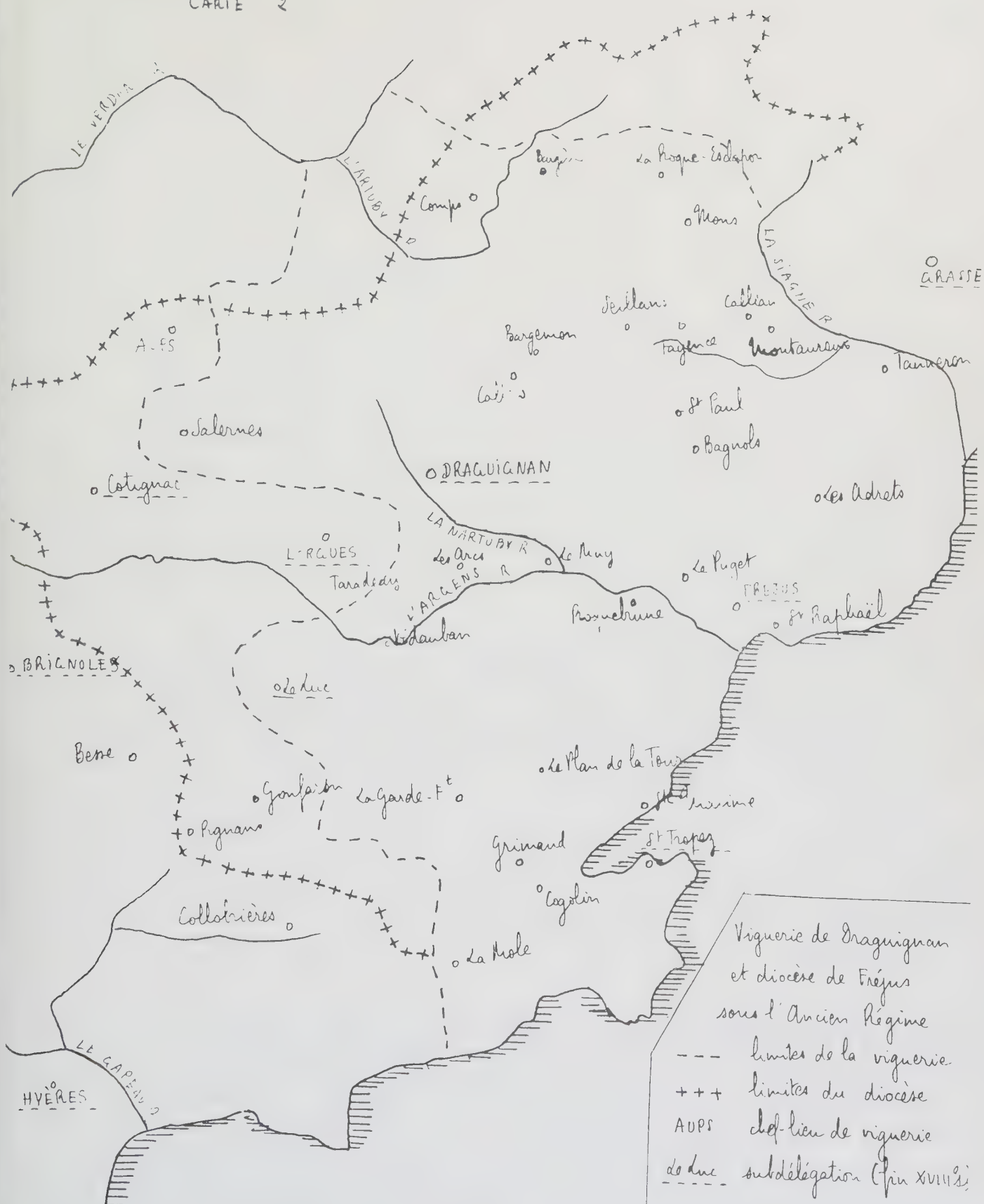
Points d'enquête avec l'abréviation reportée sur les cartes.

- Hyères	Hy
- Ollioules	Ol
- Bormes	Bo
- Belgentier	Bel
- Signes	Si
- Garéoult	Ga
- Tourves	To
- Rougiers	Ro
- Varages	Va
- Carcès	Ca
- Fox-Amphoux	F
- Aups	Au
- Salernes	Sa
- Aiguines	Ai
- Lorgues	Lo
- Trans	Tr
- Le Luc	LL
- Vidauban	Vi
- Besse	Bes
- Collobrières	Coll
- La Mole	LM
- Saint-Tropez	St Trop
- La Garde-Freinet	LGF
- Callas	Cal
- Seillans	Se
- Montauroux	Mtx
- Mons	M
- Fréjus	Fr
- Les Adrets	LA
- Jabron	Ja
- Trigance	Trig
- La Bastide	LB

Les noms de "Draguignan" et de "Toulon" sont écrits en toutes lettres.

INTRODUCTION





I - INTERET DE CETTE ETUDE

L'intérêt de l'étude que nous présentons aujourd'hui n'est pas de révéler un dialecte remarquable par ses archaïsmes de lexique ou les particularités de sa phonétique et de sa syntaxe. Une pareille tâche peut être menée à bien par les chercheurs qui opèrent dans les Pyrénées, le Massif Central ou certains coins reculés des Alpes ; MM. Séguy, Nauton, Camproux entre autres ont donné des exemples de cette richesse de nos parlers d'Oc (1), et nous ne saurions tenter de rivaliser avec eux (2).

Le département du Var d'ailleurs, pays de collines sans segmentation véritable sur le plan géographique, n'apparaît pas comme systématiquement conservateur dans le domaine linguistique (pas plus sans doute que dans celui des usages et des idées) (3). Il n'a pas présenté

-
- (1) Cf en particulier : J. Séguy "Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne", 4 vol. ; Nauton "Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central", 4 vol. (ces deux ouvrages étant édités par le CNRS) ; Ch. Camproux, thèses sur les parlers du Gévaudan et, en particulier "Etude syntaxique des parlers gévaudanais" (Paris, 1958).
 - (2) Pour notre région purement provençale, les éléments anciens de la langue se sont surtout maintenus dans les montagnes (Drôme, Alpes en dehors des grandes vallées) et à Nice, seule ville sans doute de la rive gauche du Rhône où la bourgeoisie d'origine locale reste fièrement fidèle à son idiome particulier. Cf les ouvrages de A. Compan, cités à la bibliographie, "Grammaire niçoise" (1965) et "Glossaire raisonné de la langue niçoise" (1967).
 - (3) Sous la Monarchie de Juillet, V. Gelu remarquait, à propos de l'agitation démocratique à Marseille, à laquelle les garçons boulangers donnaient leur appui : "Ils nous viennent presque tous du département du Var, où ces idées (démocratiques) sont en grande faveur" (Chansons provençales, note, p. 315).

de grands obstacles aux influences étrangères, venues surtout du nord-ouest par ce "couloir" de la vallée du Rhône par où - on l'a remarqué depuis bien longtemps - les mots français descendent aisément vers la Méditerranée. Les villes, Marseille et Toulon en particulier, ont joué un rôle dans cette diffusion. En ce qui concerne Fréjus et sa proche région, d'autres influences plus limitées ont pu se faire sentir, parfois peut-être en provenance de l'est et de Nice (ou Grasse), plus souvent en provenance du nord et du bloc, plus conservateur, qui s'avance, en suivant le relief, hors de la Haute-Provence.

Nous nous proposons donc tout simplement dans cette étude de présenter un exemple de parler provençal "méditerranéen" (pour reprendre le terme employé par Ronjat et qui paraît le meilleur), et nous dirions volontiers, en usant d'une expression plus complexe, de "parler méditerranéen oriental" (1).

Il est sans aucun doute impossible de tracer sur une carte des limites strictes de dialectes et de sous-dialectes. Gaston Paris et Paul Meyer l'enseignaient déjà et l'"Atlas Linguistique de la Provence" montrera certainement pour ce pays, comme d'autres ouvrages l'ont fait pour diverses régions, ce passage dégradé d'un type à un autre avec des variations pour chaque fait de langue. Mais Ronjat remarque fort justement que les "sujets parlants" ont le sentiment de certains groupes dialectaux (2), et l'existence de "parlers de l'est du Var" demeure

(1) Pour le "méditerranéen", cf GIPPM passim et, d'une façon plus précise, § 849 (Tome 4, p. 10) : "Sous-groupe méditerranéen". Ces parlers n'ont pas suscité de travaux approfondis dans leur ensemble. M. Pierre Dubois a étudié avec science les parlers de Cagnes et de Vence et montré l'influence envahissante du niçard ("Position des parlers de Cagnes et de Vence par rapport au provençal et au niçard", Aix, 1958).

(2) GIPPM § 845 : "Sans méconnaître ce fait incontestable (qu'il ne saurait exister de limites dialectales strictes), les Méridionaux, linguistes de profession ou amateurs, ont dit avoir le sentiment d'ensembles dialectaux. Ce sentiment est indéniable chez les indigènes peu ou point cultivés".

indéniable, même si elle n'a pas été suffisamment mise en lumière jusqu'à maintenant.

En effet, le parler méditerranéen ou "maritime" auquel font allusion les grammairiens ou les Félibres est en principe le marseillais ou le toulonnais ; d'autre part les formes données par le Trésor de Mistral sous l'indication "Var" ne correspondent pas toujours aux nôtres (1). En un mot, ces parlers de l'est du Var offrent des différences certaines avec ceux de Marseille et même de Toulon.

On peut être surpris de nous voir faire allusion ici, dès le début et de façon constante, à des divisions administratives (que l'on considère d'ordinaire comme récentes et foncièrement artificielles), alors que nous nous occupons d'une étude linguistique ; aussi jugeons-nous utile de nous expliquer :

1°) Les "sujets parlants" - auxquels il ne faut certes pas accorder une confiance absolue dans ce domaine - ont le sentiment (nous reprenons presque les termes de Ronjat) de différences dans les dialectes correspondant en partie à ces frontières de département relativement récentes (par exemple entre Montauroux et Callian d'un côté et Saint-Cézaire, premier village du département des Alpes-Maritimes de l'autre).

2° D'un point de vue plus simplement pratique (et tout de même essentiel), il est beaucoup plus commode de dire "les parlers de l'est du Var" que "les parlers méditerranéens du centre-est" (ou "du centre-sud-est") ; et, sur le plan géographique, il est plus facile de situer les lieux en tenant compte de ces divisions administratives nettes. Que l'on ne soit donc pas étonné de nous entendre parler de l'est, de

(1) Il faudrait d'ailleurs savoir qui étaient les informateurs de Mistral pour ce pays et connaître leur lieu d'origine.

l'ouest ou du nord du Var (1).

De plus, comme nous le verrons dans la présentation historique, les frontières administratives actuelles (notamment celles entre départements) correspondent dans une large mesure - pour notre petite région bien entendu - à des divisions plus anciennes, en vigueries par exemple (2).

D'autre part, l'Atlas Linguistique de la France de Gilliéron ne comportait que 6 points d'enquête pour le Var : Saint-Maximin (884), Aups (896), Hyères (893), Le Luc (894), Saint-Tropez (895), Seillans (896) ; on trouvait de plus, dans la région limitrophe des Basses-Alpes au nord, Castellane (887) ; et dans l'arrondissement de Grasse (rattaché au département des Alpes-Maritimes depuis 1860), à l'est, Le Cannet (897) (près de Cannes). Fréjus et ses environs passaient donc complètement à travers les mailles du filet (3).

- (1) Les habitants du département emploient couramment l'expression "Haut-Var" pour désigner la région septentrionale (dont l'extension varie évidemment avec le lieu où l'on se place, d'autant que le terme paraît souvent péjoratif). Gaston Cauvin, romancier contemporain, a même risqué le mot "Haut-Varois" ("L'homme clair" ; Avignon, Aubanel, p. 91). "Bas-Var", qui prête trop à jeu de mots, reste peu usité.

D'ailleurs le dédain de ces frontières administratives "artificielles", s'il paraissait justifié (en rapport avec des récriminations sur le plan historique et sentimental) du temps des "Primadié" du Félibrige (vers 1860 par exemple), l'est moins aujourd'hui : plus de 160 ans de vie courante, dans le cadre d'une certaine communauté (département ou arrondissement) ont pu créer quelques liens, même dans le domaine du langage.

- (2) En définitive, en laissant de côté le nissart (ou niçard !), les parlers méditerranéens pourraient être subdivisés en 3 groupes : parlers de l'ouest (fondés sur le marseillais), parlers de l'est (Cagnes, Vence, Grasse), parlers du centre (majeure partie du département du Var, avec quelques prolongements dans le sud des Basses-Alpes).
- (3) En revanche, le nouvel "Atlas linguistique de la Provence", sous la direction de M. Ch. Rostaing, compte 27 points pour le Var et, dans l'est qui nous intéresse, en plus de Seillans et Saint-Tropez : Fréjus, Les Adrets, Montauroux, Mons, Trans, La Garde-Freinet.

Il existe évidemment, pour le provençal maritime, un certain nombre de documents écrits (du XIXème ou du XXème siècles) ; mais, précisément, la plupart des textes représentant ce que l'on pourrait appeler le "méditerranéen littéraire" (V. Gelu et les "réalistes marseillais", les Pélabon, V. Q. Thouron, Ch. Poncy, Sénès-La Sinso etc) se rattachent à la langue des grands centres : Marseille et Toulon.

Ces écrivains d'ailleurs manifestèrent souvent une hostilité plus ou moins vive à l'égard des Félibres (1).

Seuls ou à peu près seuls, Philippe Chauvier (de Bargemon) et les collaborateurs de l'almanach "Lou Franc Prouvençau" peuvent nous présenter, de façon plus ou moins exacte, l'aspect écrit de nos parlers. Des rapprochements sont possibles aussi avec la "Margarido" de Marius Trussy (1861) et certaines oeuvres de Casimir Dauphin (2).

(1) On consultera surtout, pour avoir une idée de ces auteurs, "La Renaissance provençale" d'E. Ripert, p. 202 ets pour Ch. Poncy et les Pélabon, p. 256 pour Thouron, p. 290 pour V. Gelu (1806-1885), le plus grand de tous.

(2) "Margarido, poème en vers provençaux...", par Marius Trussy, Marseille et Paris (Garnier), 1861. Dans la préface, Louis Jourdan (1810-1881), de Toulon, oppose la région rhodanienne et le Comtat, chantés par Mistral, à la Provence "volcanique", célébrée par Trussy.

"Lou Franc Prouvençau", fondé par Félix Peiso, de Toulon (1820-1878), parut à Draguignan, chez Latil, de 1876 à 1890, autant que nous puissions en juger. Le fondateur voulait en faire l'organe de la "Prouvenço levantesquo, coumo dièn eme mau de couar MM. leis felibres, et qu'es pamen la veritablo" (F.P. 1876, p. 15) ; il s'efforça de réunir les "troubaire" du Var et nous trouvons effectivement, parmi les collaborateurs, L. Pélabon, Ch. Poncy, M. Bourrelly (de Pourcieux), Goiran (de Six-Fours), La Sinse (de Toulon) et des gens des alentours de Draguignan, utilisant souvent ces pseudonymes ("Lou Rigolo" etc). Les principaux participants fondèrent en 1880 une "Escolo dei Felibre dou Var", fière de son parler, qui joua un certain rôle et contribua à la préparation des "Santo Estello" de Saint-Raphaël (mai 1883) et d'Hyères (1885).

Fréjus a donné le jour à un authentique poète provençal, le docteur Adolphe Augier (1848-1912) qui, tout en exerçant la médecine à Paris et en jouant un certain rôle dans les lettres parisiennes (1),

(xx suite de la note (2) page 7.

Philippe Chauvier (1833-1903) nous paraît le représentant le plus marquant des parlers de l'est du Var ; auteur de trois recueils de vers : "Lei Vilajouaso" (1870), "Lei Fiho dóu soulèu" (1896), "Lei Testo Rouso" (1901), il publia aussi des oeuvres en prose (qui vont de la simple "galéjade" aux scènes de comédie), disséminées dans "Lou Franc Prouvençau" ou ailleurs.

La langue de Chauvier offre des formes parfois curieuses, dues certainement à des influences littéraires, celles des "troubaire" marseillais en particulier ; nous savons que ce simple ouvrier (au début de sa vie tout au moins) - qui correspondait avec les Félibres - se nourrit des oeuvres de Mistral, Roumanille, Aubanel et V. Gelu. Il collabora d'autre part dans sa jeunesse à des journaux marseillais, comme "Lou Cassaire" (cf par exemple une pièce de vers "La lachièro", dans le n° 85, du 16 août 1863). Les collaborateurs principaux de ce périodique, tout au moins pour les quelques numéros que nous avons pu consulter, semblent être Marius Bourrelly et surtout F. Peise (soit sous sa propre signature, soit sous le pseudonyme de "Barjomau"). Nous avons noté aussi un article de Seignoret, de Bargemon ("Le langage des fleurs, n° 145, 9 oct. 1864), lettré qui amena sans doute, par ailleurs, Chauvier à publier quelques pièces dans le journal "Le Var" (de Draguignan).

Sur Chauvier, on pourra consulter un article d'E. Rougier ("Revue de Provence", n° 42, juin 1902), une étude plus documentée de L. Honoré, "Le poète Philippe Chauvier de Bargemon (1833-1903), à l'occasion du centenaire de sa naissance" (VHG, avril-juin 1933, pp. 19-43), et une note de M. Paul Chovelon "Un felibre dóu Var : Felip Chauvier" ("Armana di Felibre", 1960, pp. 105-107). M. le docteur L. Bribot a publié un petit article sur Peise ("Felis Peise : precursor dóu Var", dans "L'Armana di Felibre", 1961, pp. 103-105, sous le pseudonyme de "Jan dóu Malmount").

Nous avons nous-même évoqué l'"Escolo dóu Var" dans "A prepaus de l'acamp mantenenciau de Frejus" ("Lou Liame", déc. 1962 - janv. 1963, pp. 45-49) et lu une petite communication sur l'almanach "Lou Franc Prouvençau", au 4ème Congrès de langue et littérature du Midi de la France (Avignon, 1964). "Margarido" de M. Trussy nous a fourni la matière d'une causerie à la Société d'Etudes de Draguignan, en 1967 (avec résumé en provençal dans "Lou Liame", n° 27, Abriéu-Mai-Jun de 1967).

- (1) Il avait adopté le pseudonyme français de "Raoul Gineste", A. Allais déclare dans un de ses contes : "Je sais par coeur tous les vers que les poètes ont faits sur les chats... et même tout le délicieux volume que leur consacra notre bon Raoul Gineste" (A. Allais, "La barbe et autres contes", col. 10/18, "Contre les chiens", p. 38).

composa, sous le pseudonyme de "Ravous Ginèsto", des poésies dans notre langue.

Mais pour ces oeuvres imprégnées du pur esprit félibréen - Ravous Ginèsto fut majoral du Félibrige - ce poète de grand talent a utilisé le provençal littéraire et nous ne pouvons donc en faire état ici, à propos de notre étude de dialectologie (1).

Nous pouvons mettre en évidence sur la carte quelques particularités de nos parlers de l'est varois.

Si nous considérons en effet, un peu rapidement pour l'instant, les quelques cartons présentés ici, nous constatons une opposition entre une aire occidentale, avec Toulon et Hyères pour centres, et une aire orientale, dont le centre, si tant est qu'il existe, se placerait

-
- (1) Oeuvres en provençal : "La Coulougne Enribanado" ("La Quenouille Enrubannée") ; "Carnavalejado" ("Les Carnavalesques"), Avignon, Roumanille, 1909 ; "Amo Trevado" ("Ames Hantées"), Avignon, Roumanille, 1909.

Si nous considérons ce dernier recueil, nous pouvons lire, après une dédicace à Mistral (et une réponse du Maître), des poèmes dédiés à Valère Bernard (p. 34), Ch. Le Goffic (p. 70), Mistral (p. 84), Ch. Maurras (p. 112), G. Boissy (p. 126), etc.

Une seule pièce est datée de la ville même, "Li Souvenènço", pour le maître-peintre Auburtin (1908, p. 212) ; mais d'autres évoquent la vieille cité romaine, par exemple celle-ci, adressée à J. Charles-Roux (p. 208) et dont nous citons le début :

"As canta moun Frejus e si vièi mounumen
- De soun resplendimen, ai las ! tout ço que rèsto ! -
E moun cor mènò joio e moun amo es en fèsto,
De vèire que l'as fa tant ufanousamen.

Per aquelo obro santo e coume Frejuren
Te mande, ô Charle Roux, un grièu de ma ginèsto.
Lou grand Mistral a mes lou lausié sus ta tèsto
Iéu t'oufre ço que pode e bèn couralamen".

vers Draguignan-Fréjus (1). Les limites qui séparent ces deux groupes ne coïncident pour ainsi dire jamais mais elles prennent toujours naissance, au sud, sur la côte des Maures, entre Bormes et Sainte-Maxime, pour se diriger ensuite vers le nord ou le nord-est.

1°) Opposition sur le plan phonétique

- a) "le chat" :
cattus donne [ka] à l'est, et [ç] à l'ouest.
- b) "le chêne-rouvre" (2) :
Le continuateur de robore(m) est [ny^lé] à l'est, [r^uvé] à l'ouest.

2°) Opposition sur le plan lexical.

- a) "la cerise" (3) :
Nous avons [grafyẽ_n] à l'est ; [sé^lyc^{yo}] à l'ouest.
- b) "le maïs" :
Type [bla dé^{tur}] à l'est ; [gro bla] à l'ouest.
- c) "le noyau d'un fruit".
Exemple un peu plus complexe, puisque nous rencontrons cette fois 3 types :
[mên^{tyg}ẽ_n] à l'est ; [pi^{tyg}ẽ_n] à l'ouest ; et [grin^{tyg}ẽ_n] sporadiquement dans une zone centrale.

Il ne faudrait certes pas prétendre que cette opposition est-ouest règne en maîtresse sur la phonétique et le vocabulaire ; nous avons choisi quelques cas caractéristiques mais, comme nous l'avons déjà noté, les parlers du Var dans leur ensemble se rattachent nettement au type méditerranéen (avec pour traits principaux la chute de -z- intervocalique, la diphtongaison de o ouvert tonique, le son spécial

-
- (1) Nous n'osons pas employer le mot "bloc" qui supposerait de la fixité, de la cohérence et des limites trop strictes.
 - (2) Nous laissons de côté, pour mettre en valeur l'opposition, le mot "Blacas" [blakas / blaka], employé dans le nord du Var et qui peut prendre des valeurs diverses.
 - (3) Comme terme générique ; le mot [grafyẽ_n] caractéristique de l'est peut être utilisé à l'ouest avec des sens spéciaux.

Opposition sur le plan phonétique



Opposition sur le plan lexical



a) " la cerise "

- ① grafyê
- ② grafyir / grafyir
- ③ sel yeyo



b) " le maïs "

- ① bla dé tur
- ② gro bla

Opposition sur le plan lexical (suite)



l/r en position intervocalique etc), tout en échappant parfois, nous le répétons, à l'influence de Marseille, et même de Toulon.

Dans d'autres cas en revanche, les divergences se produiraient entre la plus grande partie du département s'élargissant autour des Maures d'un côté et une bande assez mince à l'ouest et au nord (par exemple pour le groupe "il est" suivi d'une consonne) ; mais le phénomène est ici plus complexe, comme nous le verrons dans le courant de notre étude (1).

Si maintenant nous portons nos yeux vers l'est de notre petit domaine, nous arrivons à quelques constatations intéressantes :

- 1°) Le maintien de formes [kat] dans l'arrondissement de Grasse et le nord-est du Var, y compris Les Adrets.
- 2°) La présence, à peu près dans la même zone, d'un type [grafju] ou [grafju] (pour "cerise").
- 3°) Pour le mot "noyau", l'apparition d'un type [mériju] v [mériju] pour Cannes, Cagnes, La Gaude, et d'un mot totalement différent [badu] pour Grasse et Cabris.

Nous trouvons donc là encore quelques éléments de limite en rapport avec la frontière entre les deux départements du Var et des Alpes-Maritimes (avec toutefois quelques incertitudes pour le petit district de Tanneron et de Mandelieu qui ne faisait pas partie de l'"Outre-Siagne").

Une question d'importance se pose à présent. Que faut-il véritablement entendre par "Fréjus et sa proche région" ? Des expressions de ce genre apparaissent d'ordinaire dans les guides touristiques (et l'on

- (1) Il serait tentant d'expliquer ce phénomène par l'existence d'un substrat mais peu probant aussi, sans doute.

sait que ces opuscules sont toujours prêts à faire preuve d'esprit d'annexion à l'égard des voisins) et non dans les travaux sérieux d'histoire et de dialectologie.

Existe-t-il tout d'abord, à l'heure actuelle, une région, un "pays" de Fréjus ? La discussion risquerait d'être bien longue sans aboutir à un résultat satisfaisant. Montrer que la ville de Fréjus a perdu de son importance pendant des siècles et qu'elle retrouve une certaine activité depuis quelques années nous écarterait du problème. Nous admettrons donc dans cette étude - et pour fixer les idées - que cette proche région coïncide à peu près avec le canton de Fréjus, sans nous interdire, évidemment, des comparaisons avec tous les lieux voisins, au nord et à l'ouest en particulier.

Comme nous allons le voir dans la présentation géographique et dans la présentation historique, ce canton témoigne d'une certaine unité. Il en est de même dans l'ensemble pour le domaine linguistique, le point le plus important à signaler restant les tendances conservatrices manifestées par le petit village des Adrets, un peu perdu dans l'Estérel. Nous reviendrons plus loin sur le "polymorphisme" envahissant, plus important peut-être que les différences "géographiques".

II - PRESENTATION GEOGRAPHIQUE

Dans cette présentation sommaire, nous nous attachons surtout au canton de Fréjus puisque - comme nous l'avons expliqué - il forme la base de notre étude.

Le canton de Fréjus, situé à l'est du département du Var et de l'arrondissement de Draguignan, a une superficie de 48.473 hectares (d'après E. Barrus) (1). Sa population, d'après le calendrier des PTT de 1968, fondé sur le dernier recensement, s'élèverait à 44.385 habitants ; mais ces chiffres ne peuvent avoir qu'une valeur indicative parce que les villes, comme Fréjus et Saint-Raphaël, s'accroissent continuellement, les deux centres urbains tendant à ne plus constituer qu'une seule agglomération (2).

Nous pouvons admettre, pour fixer les idées, un total de l'ordre de 45.000 habitants pour le canton ; nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur cet élément démographique.

PREMIERE PARTIE : GEOGRAPHIE PHYSIQUE

Nous suivrons de très près, dans notre exposé, les ouvrages de

-
- (1) Voici, toujours d'après E. Barrus, la superficie des 7 communes du canton : Fréjus (13.000 ha) ; Le Muy (6.553 ha) ; Le Puget (2.690 ha) ; St-Raphaël (8.950 ha) ; Bagnols (4.290) ; Les Adrets-de-l'Estérel (2.377) ; Roquebrune (10.613).
- (2) Population de chacune des communes. Fréjus : 20.318 hab. ; Bagnols : 560 ; Les Adrets : 320 ; Le Puget : 3399 ; Roquebrune : 2873 ; Le Muy : 3128 ; St-Raphaël : 13.787.

D'autre part, nous avons fait une petite expérience pour le recensement de 1962 : les chiffres portés sur le calendrier des Postes ne coïncident jamais avec ceux conservés aux Archives départementales du Var. Tout cela d'ailleurs garde assez peu d'importance pour nous.

base mentionnés à la bibliographie (1).

A - Les terrains

Les géologues et les géographes ont pris l'habitude d'opposer la Provence calcaire (qui couvre la plus grande partie du pays provençal) et la Provence cristalline (fondée essentiellement sur les Maures et l'Estérel).

La région de Fréjus, placée au sud-est de la Provence, appartient presque toute entière aux terrains cristallins mais se trouve en contact au nord et à l'ouest avec la Provence calcaire.

1°) La Provence cristalline

On peut distinguer trois zones (que nous retrouverons dans une large mesure à propos du relief) :

a) Les Maures. Elles s'étendent de Toulon-Hyères jusqu'à l'Argens et le canton de Fréjus n'en occupe qu'une faible partie à l'est. Constituées par des terrains primitifs et primaires, avec des roches éruptives et métamorphiques (granites, granulites ; gneiss, schistes, micaschistes etc), elles montrent, selon M. Goguel, "de Toulon à Saint-Raphaël, une succession de terrains qui fournissent un excellent exemple des zones successives de métamorphisme".

b) Les terrains permien et les alluvions de la Basse vallée de l'Argens. Ces terrains, écrit Lutaud, forment "une limite absolue,

(1) Signalons les principaux : P. Foncin "Les Maures et l'Estérel", Paris, 1910.- E. Barrus "Le département du Var", Marseille, 1919.- L. Lutaud "Etude tectonique et morphologique de la Provence cristalline", Paris, 1924.- E. Bénévent, étude sur la Provence, dans Faucher "La France, géographie et tourisme", Paris, 1951.- J. Goguel "Géologie de la France", Paris 1958.

catégorique, entre les Maures et les unités voisines" (p. 130). Ils comportent surtout des grès et parfois des poudingues, s'élevant en plates-formes vers le nord sur la rive gauche de l'Argens ; sur la rive droite, le rocher de Roquebrune se dresse brusquement au-dessus de la vallée (372 mètres). Dans le fond, des sédiments plus récents ont recouvert la plupart du temps ces terrains permien : cailloutis amenés par les torrents (Ronflon au nord, par exemple), alluvions d'origine marine car la basse-vallée a pu être envahie par la mer (bandes d'argiles bleues ou jaunes).

c) L'Estérel et le Tanneron. Lutaud a établi une nette distinction entre ces deux éléments : "J'estime que le terme d'Estérel prendra toute sa précision, si on l'attribue à tout l'ensemble des terrains permien situés au N. de la basse vallée de l'Argens et caractérisés par la présence des roches éruptives permien (notamment le porphyre rouge), lesquelles y sont l'élément prédominant et caractéristique du modelé" (p. 140).

Cet Estérel comporte 2 parties : Estérel occidental (Colle du Rouet), Estérel oriental (Mont Vinaigre, Cap Roux, etc). Vers le sud (Le Dramont), les porphyres bleus remplacent les porphyres rouges.

Le Tanneron (1) est constitué par des gneiss associés à la granulite et par un rebord de sédiments permien. Les vallées opposées du Reyran (vers le sud) et du vallon des Vaux se sont établies dans un synclinal houiller.

2°) La Provence calcaire

Dans le canton de Fréjus, elle n'est guère représentée que par

(1) Ce nom est régulièrement celui d'un village du canton de Fayence, à l'habitat fort dispersé, et dont G. Clémenceau a parlé avec humour dans "Le Grand Pan".

le plateau triasique de Bagnols, sorte de butte-témoin détachée de l'ensemble plus important de Saint-Paul.

Entre Pignans et Le Muy, elle se réduit à une falaise triasique continue, assez abrupte, formée par le Muschelkalk.

Au nord du Tanneron, les terrains permien font défaut ; le trias inférieur (grès bigarré) repose directement sur les gneiss ; plus au nord, on rencontre les autres étages du triasique et des terrains jurassiques, vers Fayence, Callian, Montauroux.

Il n'y a donc pas, dans notre petite région, de dépression véritable ni de changement brutal entre la Provence cristalline et la Provence calcaire.

B - Le relief

Il subit, pour une large part, l'influence des terrains et l'on peut distinguer trois zones essentielles :

1°) Les hauteurs des Maures au sud

Elles ne constituent plus une chaîne unique mais une sorte de massif, celui de Peigros (point culminant 528 m), entre le Préconil et Roquebrune ; les collines s'abaissent vers l'Argens et les "Petites Maures", à l'ouest de Saint-Aygulf, n'ont plus que 230 mètres d'altitude.

2°) La vallée de l'Argens

La rivière décrit de nombreux méandres dans une plaine basse et parfois marécageuse.

On peut penser que le cours s'est déplacé vers la droite (c'est-à-dire vers le sud) au cours du quaternaire (1), peut-être parce que les apports des torrents venant du nord ont été plus importants que ceux des ruisseaux des Maures.

Depuis l'époque romaine en revanche, l'embouchure de ce fleuve côtier a pu remonter vers le nord ; le docteur Donnadieu, archéologue, croit en effet que l'Argens se jetait alors dans les étangs de Villepey et aboutissait à la mer au pied des rochers du quartier actuel de Saint-Aygulf.

3°) Les hauteurs du nord

Après une bande ouest-est comportant des terrasses et de petits mamelons (sur lesquels sont bâtis entre autres Fréjus et Le Puget), des reliefs plus considérables commencent avec l'Estérel et le Tanneron : Colle du Rouet (437 m), Coulet Redon (209 m), La Gardiette (373 m), Mont Vinaigre (point culminant de l'Estérel : 616 m), pic de l'Ours (496 m), Cap Roux (452).

La zone des hauteurs se continue plus au nord dans les terrains triasiques jusqu'à la vallée du Riou Blanc et de ses affluents, vallée assez large vers Fayence-Montauroux et très étroite près du confluent avec la Siagne.

En résumé, notre région comporte donc une vallée ouest-est qui va s'élargissant vers la mer et des ensembles de collines plus ou moins élevées au nord et au sud.

(1) Cf. Lutaud, op. cit. p. 205.

C - Le climat et la végétation

Nous n'avons rien de bien spécial à dire sur le climat qui correspond au type méditerranéen bien décrit par les géographes : températures relativement douces l'hiver (avec évidemment des différences assez considérables dues à l'exposition : la vallée de l'Argens restant plus froide que les coins abrités de la côte de l'Estérel (1) étés en principe chauds et secs, pluies surtout aux saisons intermédiaires, tombant par averses brutales la plupart du temps (2).

Les vents dominants sont le mistral (venant du nord-ouest ou de l'ouest par la vallée de l'Argens) et le vent d'est ou "levant" (en provenance de la mer), souvent très violent et amenant en général la pluie.

Les autres vents, "labé", "tramoutano", "pounènt" etc, soufflent moins fréquemment et nous les retrouverons au lexique (3).

Notre région a-t-elle connu un certain changement dans son climat depuis une quarantaine ou une cinquantaine d'années ? Beaucoup de vieilles personnes se plaignent que le temps soit plus mauvais qu'autrefois, que les saisons ne correspondent plus à rien, etc. Ces récriminations paraissent d'ailleurs générales et il faut faire la part de

(1) La différence peut atteindre plusieurs degrés. Certains géographes pensent d'ailleurs que "la Côte d'Azur" commence seulement au Trayas, commune de Saint-Raphaël, à l'extrémité est de notre domaine.

(2) Tout cela a été bien mis en lumière par Foncin, op. cit. p. 13 ets. La rareté des pluies, depuis 1965 surtout, a provoqué une grave sécheresse (d'autant que la consommation en eau augmente considérablement) et les pouvoirs publics se sont émus de cette situation (cf entre autres "L'irrigant", Revue de l'irrigation provençale, n° 40, décembre 1967).

(3) Cette question des vents est assez complexe.

l'embellissement des souvenirs. Il peut arriver toutefois qu'un certain rafraîchissement d'ensemble de la température se soit produit dans ces dernières années (1).

La végétation, elle aussi, est caractéristique de la France méditerranéenne :

1°) Les collines offrent tous les arbres et toutes les plantes du "maquis" : chêne-liège, pin maritime, pin d'Alep, pin parasol parfois (2) ; myrte, ciste, lentisque, térébinthe, arbousier, genêts etc.

Certains coins bien abrités (Saint-Aygulf et la côte des Maures, lisière sud de l'Estérel par exemple) voient des plantes exotiques pousser à l'état spontané, les mimosas surtout.

Dans les zones de contact avec la Provence calcaire, il est parfois possible de déceler la nature du sol d'après la végétation. C. Arnaud, à propos de la commune de Saint-Paul (au sud de Fayence), marque l'opposition entre "la maure", forêt de pins maritimes, arbres silicicoles (accompagnés du chêne-liège et du châtaignier) et "la selve" au sol calcaire, habitat des chênes-blancs, des chênes-taillis et des pins d'Alep (3).

Et L. Lutaud écrit que le contraste entre les plateaux du Muschelkalk et les terrains anciens s'établit "par les aspects du paysage beaucoup plus que par une démarcation topographique accentuée" ; "les terrains cristallins, dit-il, donnent un paysage plus sombre, où

(1) Signalons deux hivers particulièrement rigoureux, ceux de 1929 et de 1956 (où la neige a atteint 50 cm dans certains lieux).

(2) Surtout à Saint-Aygulf et vers les camps militaires de Fréjus.

(3) Cf. C. Arnaud "Saint-Paul-en-Forêt" (Bul. Sté Et. de Draguignan, tome 38, 1930-31).

dominant forêts et maquis, tandis que les plateaux calcaires, moins boisés, ont un aspect plus découvert où la forêt alterne avec les vignes et les olivettes" (1).

2°) Dans les plaines, gagnées presque entièrement à la culture, la végétation spontanée et les prairies ont tendance à disparaître et n'offrent rien d'original.

3°) Au bord des cours d'eau, de l'Argens en particulier, et aussi près des étangs de Villepey, on trouve des plantes caractéristiques des lieux frais et des marécages (saules, peupliers, frênes, aulnes etc) (2)

D - L'hydrographie

Notre région est drainée par un cours d'eau principal, l'Argens, qui traverse le Var d'ouest en est, depuis Seillans jusqu'au golfe de Fréjus (117 kilomètres de longueur) (3). Dans sa basse vallée, il reçoit comme affluents principaux, pour la rive droite, l'Aille, le ruisseau de la Maurette et le Fournel, pour la rive gauche, la Nartuby, l'Endre, le Blavet (4).

Quelques ruisseaux, descendus de l'Estérel ou des Maures, se jettent directement dans la mer : Garonne de Saint-Raphaël et rivière

(1) L. Lutaud, op. cit. p. 150.

(2) On peut rencontrer aussi quelques plantes caractéristiques des lieux salés vers les étangs et les petites dunes du rivage (stati-cées, par exemple).

(3) On a proposé de donner à notre département le nom de ce fleuve côtier, qui lui appartient en propre.

(4) Depuis deux ans environ, on a construit au Reyran, de funeste mémoire, un exutoire artificiel se dirigeant directement vers la mer ou, tout au moins, l'embouchure même de l'Argens.

d'Agay vers l'est ; Garonnette vers l'ouest (ce petit cours d'eau faisant frontière entre les cantons de Fréjus et de Grimaud près de son embouchure).

L'Argens, surtout depuis Roquebrune, fait figure de petit fleuve au lit profond et aux berges la plupart du temps abruptes ; ses crues d'hiver restent redoutables (1).

Tous les autres cours d'eau sont des torrents typiques des régions méditerranéennes, presque à sec l'été et capables en revanche de provoquer de graves inondations en hiver (2).

DEUXIEME PARTIE : GEOGRAPHIE ECONOMIQUE ; L'ACTIVITE HUMAINE

Nous ne présentons ici encore qu'un bref résumé, en retenant surtout les faits qui peuvent avoir de l'importance pour notre étude.

A - L'AGRICULTURE

Elle reste l'activité essentielle de la région de Fréjus, comme de tout le département du Var d'ailleurs, mais elle a connu des transformations assez récentes.

-
- (1) Des hectares de terres cultivées ont été ainsi emportées. A l'heure actuelle, les crues sont souvent en rapport avec les "laches" opérées au barrage de Carcès, construit sur le Caramy, affluent de l'Argens.
 - (2) Avant même la catastrophe du Malpasset (2 déc. 1959), le Reyran débordait presque tous les hivers dans la plaine de Fréjus. La route nationale 7 dut être surélevée à l'ouest du Puget pour la préserver des inondations du Blavet.

1°) L'agriculture d'autrefois

Pendant longtemps, le terroir de Fréjus a été une terre à blé et à céréales, peut-être même dès l'époque romaine. Au XVIème siècle, Fréjus était un grand marché pour le blé, récolté sur place ou venu de la montagne. Au XVIIIème siècle, les rendements restaient médiocres et la production demeurait parfois insuffisante. La vigne joue un certain rôle dès le XVIème siècle, à Fréjus et surtout dans les lieux plus élevés vers l'ouest ; l'olivier, très rare à Fréjus même, donnait lieu à une culture importante dans la Provence calcaire (Fayence, Seillans etc) et ses abords (La Motte, Les Arcs). Des prés et des jardins s'étaient établis dans les endroits humides (1).

Les forêts couvraient de grands espaces mais étaient attaquées en certains points par les défricheurs : "dès la fin du XVIIIème siècle, l'Estérel est aussi dégradé qu'aujourd'hui" écrit M.J. Nicod (2).

L'élevage avait une certaine importance : des bêtes "rossativos", "bovines", "saumativos" ou "aeninos" étaient nécessaires pour les travaux des champs (et, à un degré moindre, pour la viande et le lait) ; d'autre part le pays nourrissait de nombreux "trenteniers" de chèvres et de moutons indigènes et recevait en hiver des troupeaux venant des Alpes et, entre autres, de Tende et de La Brigue (3).

-
- (1) Cf pour tout cela : P.A. Février "Forum Julii", p. 18, et "La Basse Vallée de l'Argens ; quelques aspects de la vie économique de la Provence orientale aux XV et XVIe siècles" (P.H., janv-mars 1959, pp. 38-61) ; JJ Letrait "Les ressources agricoles de la viguerie de Draguignan au XVIIIe siècle" (P.H., juil-sept. 1953, pp. 209-217).
 - (2) "Les bois de la Basse Provence de la fin du XVIIIe siècle à la Révolution" (P.H., oct-déc. 1952, pp. 153-172).
 - (3) M.P.A. Février cite pour Fréjus même des exemples du début du XVe. D'autre part, les archives communales de La Garde-Freinet conservent le souvenir des démêlés entre les habitants du pays et "los Brigas" ; cf dans BB1 (1548-53-InV) : "Peno subre los brigas que elos ayon a tenir lo terador que li sera donat". Il est même question, dans le même lieu, de chasser "los Lombars foro dau terador... atendumont que son aver es mallade" ; on parle plus loin de "la maladio que an aduch de son pais". Ce terme de "Lombard" désignait peut-être des bergers étrangers à la localité. Cf encore le surnom "lo brigasc", donné à Fréjus (Cad 1532, 147vo).

2°) L'agriculture d'aujourd'hui

De nos jours, par suite d'une évolution commencée au XIXème siècle et accélérée après la guerre de 1914-1918, le paysage agricole s'est largement transformé dans notre région ; nous pouvons noter :

a) la disparition presque complète du blé et du "semena" (terres ensemencées en céréales) dans la basse vallée de l'Argens ; l'avoine, qui s'était un peu mieux maintenue, disparaît actuellement avec la raréfaction des chevaux. Quelques cultivateurs restent fidèles aux céréales dans le pays situé plus au nord (Fayence, Callian etc). Les prairies - comme nous l'avons remarqué plus haut - sont de plus en plus converties en terres de culture, et les "pauvadou" (1) (vastes espaces herbeux réservés aux troupeaux à proximité des localités) en terrains à bâtir.

b) l'extension considérable et progressive (tout au moins avant les réglementations actuelles) de la culture de la vigne, sur les coteaux et même dans la vallée propre de l'Argens, avec des cépages amenant de forts rendements ; certains crus toutefois bénéficient de l'appellation "Côtes de Provence". Quelques grands domaines conservent leurs cuves mais le vin est fait en général dans des caves-coopératives aux installations modernes (2).

c) la plantation massive d'arbres fruitiers : pêchers d'abord (surtout dans la vallée du Reyran au début) et poiriers, pommiers à une époque plus récente (surtout dans des lieux plus frais). Les "Pêches de

(1) cf au lexique.

(2) On en compte 2 au Muy, 2 à Fréjus, une à Roquebrune, une à Bagnols (qui reçoit aussi la récolte de nombreux petits propriétaires de Seillans, Fayence, Callian etc), une au Puget. Pour donner une idée, mentionnons que la production de la coopérative "La Vigneronne" à Fréjus a été pour 1967, de 16.183 hectolitres (ce qui reste évidemment loin des chiffres atteints à Saint-Maximin, Carcès, etc).

Fréjus" (et de la vallée de l'Argens) connaissaient un grand renom (1)

L'olivier, très durement touché par le gel de 1956, reprend un certain rôle, surtout vers Les Arcs, Seillans, Fayence etc.

d) les cultures plus spéciales dans l'Estérel, le Tanneron et la lisière de la Provence calcaire au nord : fraises et mimosa des Adrets et de Tanneron, cultures florales destinées aux distilleries de Grasse, jasmin, rose, cerise sauvage, etc (Seillans, Fayence, Callian, Montauroux).

e) la pratique depuis quelques années de la culture sous serre, au besoin culture "sans sol" (Le Muy, Fréjus etc) permettant d'obtenir des fleurs, des légumes, des plants etc.

L'arrosage lui aussi connaît des changements avec la pratique fréquente de l'"arrosage par aspersion".

Les forêts sont dévastées très souvent l'été par de gigantesques incendies, contre lesquels on n'a pas encore trouvé de moyens de lutte véritablement efficaces (2). Aussi la description de l'"incendie de forêts" devient-elle un morceau de bravoure quasi obligatoire pour les romanciers qui, après Jean Aicard dans "L'Illustre Maurin", ont dépeint la vie dans les Maures ou l'Estérel (3).

(1) La vallée du Reyran a été, en grande partie, ruinée par la catastrophe du 2 décembre 1959. Certains sols n'ont pu être reconstitués et la roche reste à nu.

(2) Parmi les moyens de lutte proposés, citons la construction de "barrages colliniers" (qui auraient de plus une heureuse influence sur le climat), l'emploi de pare-feux végétaux (avec des essences brûlant difficilement : châtaigniers eucalyptus, chênes-lièges etc) cf entre autres une série d'articles de M. Ch. Cas dans "l'Agriculteur provençal" (juin 1965 à mai 1966). On a songé aussi à un "plan d'urbanisme des Maures" (cf par ex. le journal "Nice-Matin" du 15 nov. 1967).

(3) cf "L'Illustre Maurin" (Nelson, p. 402 etc) ; P. Vialar "Le bouc étourdi" (Plon, p. 125 etc); F. Gagliolo "Drigo, roman d'Estérel" (p. 233).

Depuis quelques années par surcroît, une redoutable cochenille ("Matsucoccus Feytaudi") dévaste les forêts de pins maritimes des Maures, en gagnant peu à peu vers l'est. La lutte s'avère très difficile et demande des moyens puissants (1).

L'élevage des ovins est en régression ; nous pouvons surtout mentionner ici quelques troupeaux originaires de la montagne et qui viennent "hiverner" dans notre région. Leur provenance n'est plus Brigue ou Tende, comme au XVIème siècle mais plutôt la haute vallée du Verdon, de Saint-André à Allos (2).

Quant aux quelques bovins qui s'étaient maintenus, vers Le Muy par exemple, un peu à la faveur de la dernière guerre et des difficultés rencontrées dans les travaux des champs, ils ont entièrement disparu.

Beaucoup de paysans même n'élèvent plus, dans leurs "bastides", de poules, de lapins ou de pigeons...

En résumé, l'agriculture a connu dans la région (comme dans la majeure partie de la Provence d'ailleurs) une profonde transformation et le machinisme s'est largement introduit dans cette activité traditionnelle, contribuant à amener un abandon plus ou moins complet des cultures et des procédés de culture anciens.

-
- (1) L'invasion, partie de Bormes et de Ramatuelle en 1956, aborde actuellement l'Estérel, après avoir atteint la totalité des Maures (cf "L'Agriculteur provençal" du 6 mars 1966 etc).
 - (2) Quelques familles d'anciens bergers, originaires de Saint-André ou de villages voisins, se sont établies à Fréjus. D'autre part des bergers de Colmars (Basses-Alpes) venaient, presque toutes les années, passer l'hiver à Roquebrune, accompagnés au besoin de leur famille.

B - LA PECHE

Elle avait autrefois une certaine importance, surtout à Saint-Raphaël et les cadastres du XVIème siècle notent parfois les engins de pêche (1). Les anchois de Fréjus étaient réputés et la communauté s'en servait souvent pour faire des présents appréciés (2).

De nos jours, elle conserve un petit rôle, toujours à Saint-Raphaël, mais, comme ailleurs sur nos côtes méditerranéennes, il s'agit d'une simple activité à caractère familial (3).

C - L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE

L'industrie n'a jamais joué un rôle prépondérant dans notre région.

Citons, autrefois, quelques poteries, des fabriques de tuiles, des verreries (notamment à Saint-Paul-en-forêt), quelques métiers à tisser (4) et les activités se rattachant à la forêt, surtout dans les Maures et l'Estérel (5).

- (1) cf Arch. communales de St-Raphaël, CC1 (XVIe), par ex. "uno posto d'ares de bogiero" (8,11), "lo trein" (18vo), "uno barquo garnido" (20), "ung laut garnit" (26). Nous retrouverons la plupart de ces mots au lexique. cf encore St-Tropez, CC1 à CC6, tous du XVIème siècle.
- (2) cf Fréjus BB2, 1542, fo 21vo : présent d'un baril d'anchois au lieutenant de sénéchal de Draguignan.
- (3) Beaucoup de ces pêcheurs sont d'origine italienne ; ils constituent d'ailleurs un petit monde à part.
- (4) Certaines vieilles personnes se souviennent d'avoir encore vu un "teisseirand" à Seillans, à la fin du siècle dernier.
- (5) Notons que Fréjus a conservé une "Rue des Potiers". Vers 1706, sur les 956 habitants de Bagnols, on compte 6 tisseurs de toile (cf .P.A. Février, art. cité p. 55). Selon M.J. Nicod (art. cité p. 165), les pins "sots" sont utilisés pour le gemmage et la fabrication du goudron, ressource essentielle dans les Maures. Les pins parasols servent pour la menuiserie et les châtaigniers pour le tan. M. Février a dénombré vers 1706, 18 scieurs de bois à Bagnols.

Au XIXème siècle, les industries extractives ont connu, pendant un certain temps, une activité notable (1). Mais l'exploitation, selon E. Barrus, languissait déjà vers 1919 (2). Ces mines d'ailleurs (de Boson, de Garrot, des Vaux etc) semblent bien n'avoir fonctionné que de façon un peu intermittente, comme cela est fréquent quand les gisements manquent de richesse. L'extraction du spath-fluor, dans la commune des Adrets, manifeste en revanche plus de continuité.

Les carrières de porphyre bleu de l'Estérel, au Dramont, qui avaient occupé de nombreux ouvriers pendant un certain nombre d'années, sont entrées elles aussi en sommeil depuis peu.

D'autres carrières (pierre verte de "la Baume", schistes au nord du Muy) voient leur activité liée à la construction.

A l'heure actuelle, dans ce domaine industriel, on trouve surtout des scieries (Les Arcs, Fréjus), des industries du liège (Le Muy, Le Puget, Fréjus) qui ont remplacé presque entièrement les bouchonneries si actives au siècle dernier (3), et des usines travaillant l'argile :

(1) Dans un article paru dans le bulletin de la Sté d'Et. de Draguignan (1860-61, pp. 51, 56 passim), J. Dque Doublier cite des exploitations d'anthracite aux Adrets, quartier des Vaux, de la houille dans l'Estérel (Vaux, Reyran, Verrerie), du grès houiller au Muy (quartier du Couloubrier), à Roquebrune et dans la vallée de l'Endre.

Aux Archives du Var sont conservés des documents relatifs aux concessions et à l'état d'exploitation des mines.

Nous avons relevé, un peu au hasard, des mentions aux mines des Vaux de l'Estérel (1861-84) et de Biançon (1872-74) (cote 1 S12-5) ; de la Madeleine (1874-90), de Boson (1859-95) et de "Fréjus-Nord" (1858-74) (cote 1 S12-6).

Les dates les plus anciennes semblent être, pour les Vaux (20 fév. 1840) (cote 1 S12-9), pour Biançon (1841) (cote 1 S12-10).

(2) cf op. cit. p. 48. Ce même auteur mentionne dans son livre les mines dont nous venons de parler.

(3) Ces travaux relatifs au bois et au liège avaient amené dans la région des Maures (La Garde-Freinet, Roquebrune etc) un certain nombre d'Espagnols, dont beaucoup se sont fixés dans le pays et se sont parfaitement adaptés.

plusieurs fabriques de tuiles et de briques occupent des dizaines d'ouvriers à Fréjus et au Puget.

On peut mentionner aussi des sablières, établies surtout à proximité de l'Argence, quelques usines d'agglomérés et de tuyaux en ciment et quelques fabriques de pâtes alimentaires.

Des tentatives de création d'une zone industrielle (vallée du Reyran, commune du Puget) amèneront peut-être quelques changements dans ce domaine industriel.

Le commerce n'offre rien de bien particulier : Fréjus a perdu son rôle de grand marché du blé et de centre de distribution vers l'arrière-pays. Saint-Raphaël a un commerce plus actif et son port, après une certaine éclipse, retrouve un petit rôle (bois et liège surtout).

D - LE TOURISME

Son importance a connu une croissance considérable, depuis que l'installation d'A. Karr dans ses murs, à l'automne de 1867, a pour ainsi dire "lancé" Saint-Raphaël (1), où il tend à devenir la ressource principale, comme sur la côte proprement dite d'ailleurs.

Sous l'impulsion d'un maire actif, Félix Martin, le petit village de pêcheurs se transforma, à partir de 1878, en une ville de saison aux rues droites et bien tracées et aux constructions neuves (Église, Terrasse des bains, hospice etc). Les hivernants recherchèrent d'abord les quartiers particulièrement abrités de Valescure et de Boulouris.

(1) A. Karr (né à Paris en 1808) mourut d'ailleurs à Saint-Raphaël le 30 sept. 1890. Sur cet écrivain et notre région, on peut consulter entre autres l'article de M.J. Gavot "A. Karr, le jardinier de Nice le solitaire de Saint-Raphaël" (Bul. Sté d'Et. Draguignan, 1961, pp. 37-61).

En revanche, certaines tentatives de lancement, celle de Saint-Aygulf (cne de Fréjus) par exemple, rencontrèrent d'abord assez peu de succès (1) et, à la fin du siècle dernier, beaucoup de coins gardaient encore leur sauvagerie ancienne (2).

La saison d'hiver est, depuis bien des années, tombée dans le domaine du passé mais en revanche des dizaines de milliers d'estivants séjournent chaque année sur la côte, depuis Les Issambres (cne de Roquebrune) jusqu'au Trayas. Ce mouvement a transformé radicalement certains lieux et même - fait important pour notre étude - amené un peuplement de sédentaires, notamment aux Issambres, à Saint-Aygulf et à Boulouris.

Actuellement les villages de l'intérieur (Le Muy etc) et même de l'arrière-pays bénéficient un peu de ce mouvement touristique, beaucoup de personnes préférant la tranquillité champêtre à la cohue de la côte. Ils reprennent parfois une certaine activité grâce à la création de maisons de repos, de "villages de retraite" etc (Montauroux, Callian, Seillans).

Sur la côte même, le nombre des retraités qui viennent s'établir à demeure reste important.

(1) G. de Maupassant, dans "Sur l'eau" (1888), s'est étonné de ce paysage : "Une route nouvelle suit la mer, allant de Saint-Raphaël à Saint-Tropez. Tout le long de cette avenue magnifique, ouverte à travers les forêts sur un incomparable rivage, on essaye de créer des stations hivernales. La première en projet est Saint-Aygulf. Celle-ci offre un caractère particulier. Au milieu du bois de sapins (en réalité de pins maritimes) qui descend jusqu'à la mer s'ouvrent, dans tous les sens, de larges chemins. Pas une maison, rien que le tracé des rues traversant des arbres" (Ed. Conard, 1921, p. 119).

(2) Le livre de E.A. Martel "Le Trayas (Var), l'Estérel, Agay, le Cap Roux etc, guide du promeneur dans les massifs côtiers de l'Estérel entre Cannes et Saint-Raphaël" (Paris, Delagrave, 1899) donne une idée de l'isolement de toute cette bande littorale et recommande aux promeneurs de se munir de "solides chaussures ferrées".

III - PRESENTATION HISTORIQUE

De nombreux historiens, parfois originaires de la ville même, ont étudié l'histoire de Fréjus, en s'étendant surtout sur la glorieuse période romaine (1). Les lieux voisins en revanche n'ont pas donné lieu à des recherches aussi approfondies (2).

Sans aucune prétention à l'originalité, nous nous bornerons ici à rappeler les points essentiels, sans entrer dans des discussions souvent difficiles.

A - L'ANTIQUITE

1°) Préhistoire et protohistoire

Nous n'avons que fort peu de renseignements sur ces époques dans notre région et, pendant longtemps, on a cru que le paléolithique n'avait laissé que des traces infimes. Tous les auteurs, écrit A. Brun en 1936, en se fondant sur des travaux historiques faisant autorité, "signalent la rareté du paléolithique dans les Alpes et en Provence" (3).

M.P.A. Février déclare au contraire : "Si les traces d'habitat préhistoriques sont encore rares, la cause en est l'absence de

-
- (1) Les plus importants et les plus récents sont J.A. Aubenas ("Hist. de Fréjus, Forum Jullii", 1881) ; Dr Donnadiou ("La Pompéi de la Provence, Fréjus", 1928) ; M.P.A. Février ("Fréjus, Forum Julii", 1963 ; et "Le développ. urbain en Pce de l'ép. romaine à la fin du XVe s.", 1964). Cf bibliographie.
 - (2) Claire Esclangon "Le Muy à travers les âges", 1941 ; Dr Donnadiou "La Côte des Maures..." (1932), "La Côte d'azur..." (1936). Nous utilisons de plus certains articles de revues (comme l'étude déjà citée de C. Arnaud sur Saint-Paul-en-Forêt).
 - (3) "Linguistique et Peuplement, Essai sur la limite entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc", dans RLiR (1936).

recherches" et il signale des silex datant du paléolithique moyen dans l'Estérel et dans les grottes de la Colle du Rouet (cne du Muy) (1).

Une époque plus récente a laissé quelques mégalithes : menhirs de Veissière et d'Aire Peyronne (entre Saint-Raphaël et Agay) (2) ; dolmens des Ferrières (près d'Agay) et des Issambres (cne de Roquebrune). D'après les dernières études, ces monuments, dans l'Europe occidentale tout au moins, remontent à une période s'étendant entre 2500 et 1500 av. J.C. (3).

2°) Au seuil de l'histoire

Nous voyons apparaître les Ligures, dont l'origine reste discutée, mais qui font figure ici d'occupants assez tardifs. Après l'arrivée des Celtes (vers le Vème siècle av. J.C.), se constituent, dans l'ouest de la Provence surtout, des tribus celto-ligures. Notre région est occupée par les "Oxybii", vers l'Argens, tandis que les "Deciates" habitent plus à l'est (4).

On a découvert plusieurs traces d'oppida dans les communes de Saint-Raphaël (Roussivau, Bonnet du Capelan), de Fréjus (Barban, Auriasque) du Puget (Coulet Redon) et du Muy (Colle du Rouet). Peut-être y eut-il aussi, sur le site actuel de Fréjus ou à proximité, un village ligure (5). A partir du IVème siècle av. J.C., le territoire

(1) "Forum Julii", p. 9.

(2) Arch. st Raph. CC1 (XVIe) : "a liero peyrone" (7vo,8) ; "hen lyero peyrone" (9) ; CC2 : "alhiere peyrone" (2 etc) ; CC3 (XVIIes) : "a lhiero peyrone" (30)

(3) cf F. Niel "Dolmens et Menhirs", Paris 1958, p. 110.

(4) cf l'"Atlas "Die Welt der Antike", Gotha, 11e édit., carte 19 ; et aussi Besnier "Lexique de géographie ancienne", 1914 ; pp. 263 et 559.

(5) Certains historiens anciens de Fréjus ont même voulu y voir la capitale des Oxybiens ; cf Dr Donnadiou ("Pompéi...", p. 14).

fut englobé dans la "civitas" des Salyens qui se serait étendue jusqu'au fleuve Var.

Les Massaliètes dédaignèrent nos côtes, semble-t-il, entre leurs établissements d'Athenopolis (vers Saint-Tropez) et d'Antipolis (Antibes) (1).

3°) Le rôle des Romains

Les Romains apparurent dans la deuxième moitié du II^e siècle av. J.C. Peut-être établirent-ils à Fréjus un simple village routier qui reçut plus tard de César, avec son nom "Forum Julii", une certaine organisation dans le domaine administratif et commercial (2).

Mais c'est surtout d'Auguste que date la prospérité de Fréjus : le port fut aménagé et reçut des navires pris à Actium (31 av. J.C.), l'enceinte et de nombreux bâtiments furent édifiés ; et la ville nouvelle devint la résidence des vétérans de la 8^{ème} légion, dans la paix rétablie. Pline pouvait ainsi appeler Fréjus : "Forum Julii Octavianorum Colonia quae Pacencis appellatur et classica". La ville conserve une vie active au I^{er} et au II^e siècles, avec des fonctions navales (peut-être même militaires : surveillance des tribus des Alpes du Sud) et administratives. Il semble qu'elle ait été le chef-lieu d'une cité de la Narbonnaise et ait reçu des territoires pris aux Salyens et aux Massaliètes (3).

(1) Tout au moins ils n'y ont pas établi de comptoir.

(2) M.P.A. Février remarque : "L'emplacement de l'agglomération primitive de Fréjus, son extension et son importance échappent complètement" ("Fréjus...", p. 11). R. Busquet (Hist. Pce, p. 71) pense que Fréjus est "une ville entièrement neuve", due à la volonté de César. A propos de cette époque romaine, on peut consulter aussi la "Forma Orbis Romani" (1932).

(3) Pour la citation de Pline, cf Donnadiou, op. cit. p. 13. Dans son "Histoire de Provence" (p. 72), R. Busquet attribue à Fréjus un territoire allant de Draguignan au Var.

Elle a joué un rôle capital dans la romanisation du pays, étant en particulier une étape sur la route d'Italie en Espagne, qui devait recevoir, en raison d'une réfection au III^e siècle, le nom de voie Aurélienne (1). Cette route fut améliorée en 13-12 ; on aménagea en 4-3 av. J.C. l'embranchement qui, partant au nord du village actuel du Muy, conduisait à Riez par la vallée de la Nartuby et Anteaë (quartier des Salles au nord-ouest de Draguignan) (2). En 58 ap. J.C., une importante modification, à l'est de Fréjus, fit abandonner la route primitive suivant le littoral (vers Théoule) pour un tracé s'enfonçant dans l'Estérel et repris, pour une large part, par la route nationale n° 7 actuelle.

Une route secondaire nord-sud se détachait de la "Voie Aurélienne" à l'ouest de Fréjus, passait sur le pont des Esclapes, franchissait sans doute l'Argens à gué et se dirigeait vers les Maures par la vallée de Fournel (3).

Un autre chemin, selon le Dr Donnadiou, partait vers le nord-est (Fayence etc), en passant près de Bagnols (dont le nom peut être un témoin de l'époque romaine, d'après M. Rostaing) (4).

On construisit des villas et des domaines se dispersèrent dans les environs : par exemple sur l'emplacement du casino actuel de Saint-Raphaël, à Saint-Lambert et à Sainte-Brigitte (est et nord de Fréjus), à Villepey (villa Podii, au sud de Fréjus) ; à Saint-Sauveur et à Palayson (cne de Roquebrune) ; au Vérignasc (cne du Muy) (5) ; à l'Auriasque (dans l'Estérel).

(1) cf Février, op. cit. p. 16.

(2) cf Abbé R. Boyer "Le problème de la mutatio d'Anteaë" (P.H. Janv. mars 1954, pp. 3-10).

(3) Ce pont des Esclapes franchissait un canal dérivant les eaux de l'Argens vers le port, selon le Dr Donnadiou (op. cit. p. 58) ; M.P.A. Février ne partage pas cette opinion (op. cit. p. 44 et 65).

(4) cf T.P. p. 447.

(5) "Le Vérignas" sur la carte au 1:50.000.

Ces deux derniers noms sont mentionnés par M. Rostaing dans les domaines liguro-gaulois et liguro-romains (formés avec le suffixe -asca, -ascu) (1).

Une autre localité d'une certaine importance se trouvait à l'ouest de notre région : c'est Forum Voconii que M. l'abbé Boyer croit pouvoir placer au quartier des Blaïs, aux confins des communes du Cannet et de Vidauban (2).

Il ne faudrait tout de même pas - comme l'ont fait la plupart des historiens anciens, mus par le patriotisme local plus que par le souci de la vérité - exagérer l'importance de la romanisation du pays. Par exemple, une tradition locale veut que Le Muy ait servi, à l'époque romaine, de réserve pour les animaux sauvages promis à l'amphithéâtre de Fréjus (d'où la présence d'un éléphant dans les armes, récentes d'ailleurs, de cette localité) (3).

Le Dr Donnadieu a trouvé à La Gaillarde (cne de Roquebrune) les restes d'une villa et d'un vivier gallo-romains ; il fait mention d'une statue de l'Abondance et de la Fécondité, trouvée à Saint-Pons-les-Mâres (cne de Grimaud) et pense que l'influence de Rome a dû gagner vers le sud ; mais, selon M. Rostaing, "le colon romain paraît avoir été arrêté par les massifs des Maures et de l'Estérel" (4).

A propos du déclin de Fréjus, peu de certitudes : C. Jullian pensait que la ville a dû être désertée avant les invasions du III^{ème} siècle. M. Février croit que certains quartiers situés à l'intérieur

(1) cf T.P. p. 346 et 348.

(2) Abbé Boyer "Découvertes archéologiques au quartier des Blaïs" (Bull. sté Et. Draguignan, 1956, p. 144) ; cf aussi T.P. p. 453.

(3) On a voulu aussi expliquer le nom de "Lorgues" ("castrum de Leonaeis" ou "de Leonas" au Moyen Age), par les lions que l'on gardait en ce lieu, toujours pour les jeux de Fréjus (cf dans Cordouan "Hist. de la cne de Lorgues", 1864, la critique de cette opinion).

(4) cf Dr Donnadieu "La Côte des Maures", chap. XII ; et aussi "Bull. sté Et. Draguignan, 1926-27, tome 36. - Rostaing, T.P., p. 437.

de l'immense enceinte, ont pu être abandonnés d'assez bonne heure ; en revanche, il est possible, selon lui, que beaucoup des monuments considérés comme remontant à la fondation de la ville aient été en fait édifiés entre le 1er et le IIIème (ou même le IVème) siècle de notre ère (1).

B - LE MOYEN AGE

1°) Le développement du christianisme

Cette question est obscure, liée à des controverses fameuses, et a donné lieu souvent à de vains développements. Les villes de la côte, Toulon, Fréjus, Nice, jouèrent, après Marseille, un rôle de diffusion de la foi nouvelle (2). Le baptistère de notre ville semble remonter au Vème siècle et, dès la fin du IVème, l'existence d'une communauté chrétienne peut être considérée comme certaine.

Le premier évêque important, Léonce (né à Nîmes), aida son ami saint Honorat à fonder la fameuse abbaye de Lérins (412) (3) et entretenait aussi des relations amicales avec Cassien, fondateur du monastère de Saint-Victor de Marseille (4).

-
- (1) Le petit appareil dans les constructions romaines, "opus certum" de M.N. Lamboglia, se rencontre à Fréjus, selon ce même auteur, dès l'époque augustéenne (cf "Les fouilles de Vintimille ; Parallèles et décalages entre l'archéologie de Ligurie et de Provence" in "Actes du 1er Congrès historique Provence-Ligurie, Vintimille-Bordighera, 2-5 octobre 1964 ; ouvrage paru en 1966).
 - (2) Busquet, H.P. p. 90.
 - (3) cf Abbé Disdier "Recherches historiques sur saint Léonce, évêque de Fréjus et patron du diocèse" (Bull. sté Et. Draguignan, avril, juin, oct. 1863 ; avril 1864).
 - (4) Cassien dédia à saint Léonce certaines de ses Conférences. Notons que ce saint figure dans un additif d'un missel de Saint-Victor au XVe siècle (cf Abbé Saxer "Les calendriers liturgiques de Saint-Victor et le sanctoral médiéval de l'abbaye" ; PH juillet-sept 1966, pp. 463-519).

Les limites du diocèse se fixèrent assez vite : il était entouré par les diocèses de Toulon au sud-ouest, Aix à l'ouest, Riez et Senez au nord, Antibes à l'est. Ce diocèse de Fréjus, vaste pour la Provence, se maintint, sans grand changement, jusqu'à la Révolution française ; il s'étendait à l'ouest jusqu'à Pignans, Flassans, Vins, Barjols ; au nord, jusqu'à Aups, Ampus, Comps, Brenon, Châteaueux, Val de Roure (Alpes-Maritimes) ; à l'est, jusqu'à Escragnolles (Alpes-Maritimes) et la Siagne jusqu'à son embouchure (1).

Vers 381, quand Théodose dédoublait la province de Viennoise (dont la Provence faisait partie depuis Dioclétien) en créant la "Narbonnaise seconde" avec Aix pour chef-lieu, Fréjus fut rattaché à cette dernière (comme les cités d'Apt, Riez, Antibes, Sisteron, Gap), tandis que Toulon restait sous l'autorité d'Arles. La limite entre les deux diocèses de Toulon et de Fréjus dans les Maures se doublait donc d'une frontière entre deux provinces ecclésiastiques sous l'Ancien Régime (2).

2°) Les événements importants

Nous manquons de renseignements sur toute cette période et M. Février, envisageant surtout le problème du développement urbain, remarque que, pour Fréjus, nous ne savons rien de sûr avant le XIII^e siècle (3).

(1) cf la carte "Le diocèse de Fréjus depuis le XIII^e siècle" par M.J. de Font-Réaulx, 1955. Plus tard, le diocèse de Vence touchera celui de Fréjus sur un court espace au nord de Grasse. Les diocèses de Vence et de Grasse (où le siège d'Antibes fut transféré en 1244) connurent parfois la direction du même prélat, par ex. Godeau de 1639 à 1653.

(2) cf R. Busquet H.P. p. 87.

(3) P.A. Février, "Le développement...", p. 103.

a) Insécurité du Haut Moyen Age

Comme cela se produit pour la majeure partie de notre Provence, une obscurité quasi totale règne ici ; les listes épiscopales sont d'ailleurs interrompues de 636 au Xème siècle (1).

Mentionnons toutefois, au milieu de ces ténèbres, le nom de deux saints au culte bien localisé : saint Ausile, évêque de Fréjus, mis à mort sur l'ordre du roi wisigoth Euric vers la fin du Vème siècle (2) ; et surtout saint Aygulf qui, selon la tradition, réforme l'abbaye de Lérins au VIIème siècle et dont les reliques furent ramenées miraculeusement (3).

Saint Aygulf ne bénéficia jamais d'une grande notoriété. M.C. Seignolle mentionne cependant une statue de saint Eigous, remplacée par saint Aygulfe, dans la chapelle de Notre Dame du Brusq (plaine de Châteauneuf, près de Grasse) (4). Son culte est lié à celui de sainte Maxime, originaire selon la tradition de Callian et qui figurait déjà dans le Martyrologe de Florus de Lyon (2ème moitié du IXe siècle).

(1) cf Février, "Forum Julii", p. 20. Les historiens anciens, suivis par l'abbé Espitalier et Aubenas, se sont efforcés de remplir un peu ce vide.

(2) Ce saint est particulièrement honoré à Callas où une étymologie populaire permet de l'invoquer pour les affections des oreilles et de l'audition.

(3) cf Dr Donnadiou "La côte des Maures", p. 226 ; Abbé Espitalier "Les évêques de Fréjus du VIe au XIIIe s", p. 22 etc. Nous devons à M. l'abbé V. Saxer quelques précisions. Deux faits restent solides : la mention d'un Aigolphe (ou Aigulphe) parmi les abbés de Lérins, une incursion des Sarrazins à peu près à la même époque. Le nom même du personnage est d'origine germanique et Förstermann ("Altdeutsches Namenbuch ; Personennamen", éd. 1966, col. 49) mentionne "Aigulf", à côté de "Agiulf" (év. de Metz en 590), "Aigulf" dans le polyptique d'Irminon, "Aigulph" (en 635, 636), "Aygulf" (en 637). Une étymologie populaire rattache ce nom, "Eigout" en prov., à "aigo" et on invoquait autrefois le saint pour obtenir des pluies bienfaisantes.

(4) C. Seignolle "Folklore de la Provence", p. 273.

Les Sarrasins, installés au Freinet (pourtour du golfe de Saint-Tropez) dès la fin du IX^e siècle, opérèrent de nombreuses descentes dans la région et pillèrent la ville plusieurs fois suivant la tradition. Exagération sans doute : R. Busquet parle d'une seule tentative d'envergure contre Fréjus en 940 (1) et M. Février note que l'ampleur de la destruction au X^e siècle échappe complètement (2).

b) Premières tentatives d'organisation

Après la défaite des Sarrasins (sept. 972, selon R. Busquet) le comte de Provence Guillaume 1^{er} le Libérateur garda de nombreuses terres dans la région de Fréjus-Draguignan et donna d'importants domaines à l'évêque Riculphe (3).

La région avait connu sans doute à l'époque carolingienne des comtes (dont la juridiction s'étendait en principe sur un territoire correspondant à un diocèse) et nous trouvons encore mention du comté de Fréjus au début du XI^e siècle (4) ; mais il ne s'agissait plus alors que d'une survivance, la Provence constituant un seul comté.

(1) cf H.P. p. 133. Selon M.B. Luppi en revanche, les attaques contre Fréjus se produisirent peu de temps après l'installation des Sarrasins au Freinet, d'où à la fin du IX^e siècle sans doute ("I Saraceni in Provenza, in Liguria e nelle Alpi Occidentali", Bordighera, 1952, chap. III en particulier).

(2) "Développement urbain", p. 96.

(3) cf H.P. p. 135. Selon l'abbé Espitalier (op. cit. p. 107), les possessions de l'évêque allaient de la Siagne d'un côté au Blavet et à l'Argens de l'autre.

(4) Gancelme, év. de Fréjus et d'autres personnes donnent à St-Victor des biens "au comté de Fréjus, dans la vallée de la Napoule" (Actes des Vic. de Marseille, n° 76, 2 fév. 1030, p. 19) ; cf d'autres actes ibid.

L'ancien territoire de notre ville fut administré par des vicomtes mais nous ne savons presque rien sur eux et ils ont dû disparaître très vite. Signalons simplement que, le 10 novembre 1035, Francon, vicomte de Fréjus, époux d'Aimerude, fille du vicomte de Marseille Guillaume II, donne à l'abbaye de Saint-Victor un manse à Roquebrune (1).

Les évêques se substituèrent sans doute à eux et, à propos de la "Hiérarchie administrative de droit public" au XIIe siècle, M.R. Moncho remarque : "Les évêques de Gap, Fréjus Riez ont rang de vicomtes" (2).

Au XIème siècle, Fréjus n'occupe qu'une superficie très restreinte et s'adosse à la butte dont les remparts romains entouraient une grande partie. Cette position était plus favorable pour les puits et les sources et permettait de mieux surveiller le port qui conservait une certaine activité (3).

Nous ne savons pas grand chose sur l'organisation municipale primitive mais nous voyons la ville passer en 1138 une convention, sur le plan commercial sans doute, avec la puissante commune de Gênes (4).

Les évêques bénéficièrent, la plupart du temps, de la protection des comtes de Provence et certains même jouèrent le rôle de conseillers.

(1) cf AVM n° 95, et tableau généalogique A.

(2) "Le statut de la noblesse provençale à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle", p. 42.

(3) cf Février "Développement urbain", p. 92.

(4) cf G. Costamagna "Convenzioni medievali tra Genova e i comuni provenzali" (1er Congrès Provence-Ligurie, pp. 131 à 136, p. 134 en particulier).

En 1203, Alphonse II accorda à l'évêque Raymond de Capella le droit de justice dans tout le tènement de son évêché, à l'exception des "cas de sang" (1). L'évêque et les chanoines purent recevoir ou acquérir des biens dans tout le comté sans solliciter l'autorisation du suzerain (2). Raimond-Béranger V accorda de plus sa protection aux hommes venant s'établir à Fréjus (1225) (3). C'est dans cette ville aussi que fut établie la gabelle du sel pour tout l'évêché (4).

Le patrimoine de l'église cathédrale s'accroissait, par exemple par la donation de Hugues de Claviers, prévôt de Fréjus, portant sur les châteaux de Claviers et de Baudron, et des terres à Callas et à Bargemon (5).

c) Le rôle des ordres religieux

A cette époque où la foi était vive, les personnes pieuses multipliaient les dons aux monastères, avec pour principales bénéficiaires les anciennes abbayes provençales de Lérins et de Saint-Victor (6).

Des conflits surgissaient parfois à propos de l'attribution de certaines églises : Doublet (7) a raconté les vicissitudes de celle de

(1) cf Benoît RACP, n° 26, p. 27.

(2) ibid, n° 61, an 1208.

(3) ibid, n° 87.

(4) ibid, n° 88, an 1225. Selon Doublet (Actes des Ev. d'Antibes, acte 134, nov 1208, le comte Alphonse II voulait, en 1208, réparer les méfaits qu'il avait commis, ainsi que son père, contre l'église de Fréjus, vers 1189 (note 1, p. 173). Son opinion est fondée sur les livres de Bouche et de l'abbé Espitalier.

(5) cf Doublet, op. cit., acte 98, 30 janvier 1179 ; confirmation par Raimond-Béranger LV.

-6) Lérins possédait des parcelles au quartier de St-Lambert, à Fréjus, à Palayson, à Ste-Maxime, à St-Raphaël (cf cartulaire éd. de Flammarie, chartes 7, 9, 10, 12, 17).

(7) cf Doublet, op. cit. p. 62, note 1.

Roquebrune, donnée à l'abbaye de Montmajour par l'évêque Bertrand 1er, puis à Lérins par son successeur Béranger III. Les moines de Lérins refusèrent de partir et les habitants de Roquebrune prirent fait et cause pour Montmajour. Finalement le pape Innocent II donna raison à cette dernière abbaye (1).

Aux XI^e et XII^e siècles, le monastère possédant le temporel le plus important de notre petite région était celui de Saint-Victor de Marseille. M.E. Baratier (2) a dénombré : Saint-Pierre des Arcs, Saint-Victor de la Motte, Saint-Roman de "Scanz" (sans doute "les Esclans", cne de la Motte), Saint-Cassien de "Sala Laudamia" (au Muy), Notre-Dame de Palayson, Saint-Barthélémy (3), Saint-Sauveur "de Burnis" (ouest de Palayson), Saint-Pierre "de Vallis" (peut-être chapelle Saint-Pierre, proche de Roquebrune), Saint-Martin de Roquebrune, Saint-Dalmas (près du vieux village du Revest, dans les Maures).

Vers 1380, Saint-Victor possédait encore les prieurés suivants : Callas, Seillans, Bargemon, Les Arcs, Grimaud, Palayson.

Au XIII^e siècle, les Templiers exercent une grande influence, surtout à partir de leur commanderie de Ruou (près de Villecroze), fondée vers 1156. Ils acquièrent des terres et fondent des annexes, par exemple la maison de Ruete à Roquebrune. Dans cette localité

-
- (1) Selon le Dr Donnadiou ("La Côte d'azur", chap. 1er), le village de St-Raphaël (que nous avons vu plus haut rattaché à Lérins) avait été donné à Montmajour en 1043 par le chapitre de Fréjus.
- (2) "La fondation et l'étendue du temporel de l'abbaye de St-Victor" (P.H. "Recueil des Actes du Congrès sur l'histoire de l'abbaye de St-Victor de Marseille", 29-30 janv. 1966, pp. 395-441).
- (3) acheté par le Templier Guillaume de Poitiers, pour être donné à Saint-Victor, 1er juillet 1124 ; cf Doublet, év. Antibes, acte 54).

d'ailleurs ils possédaient "une part indéterminée de la seigneurie et tous les droits qu'elle comportait sur les hommes, les terres et les droits" (1). Ils avaient d'autres terres au Muy, à La Motte etc. En revanche, M. Durbec, à qui nous empruntons tous ces renseignements, ne mentionne pas Saint-Raphaël, dont l'église fortifiée appartenait, selon la tradition, à cet ordre militaire.

d) La réorganisation administrative au XIII^{ème} siècle. Les statuts de 1235.

Il est probable que notre ville fut le chef-lieu d'une des baillies créées après 1218 par Raimond-Béranger V (2) mais il est difficile de connaître ses limites par rapport à la "grande baillie", placée sous l'autorité de Romée de Villeneuve et à laquelle le comte accorda des statuts spéciaux (7 et 12 octobre 1235).

Il ne nous appartient pas ici de résumer ce document important, publié in-extenso par F. Benoît (3). Notons seulement que, pour ne pas léser l'évêque (4), le comte se réservait peu de droits dans la ville même ; pour la gabelle par exemple, un texte du siècle suivant nous montre qu'elle était partagée par moitié (5).

(1) d'après BdR, B 157, fo 63. J.A. Durbec "Les Templiers en Provence. Formation des Commanderies et répartition géographique de leurs biens" (P.H., janv-mars et juil-sept 1959). M. Durbec a précisé son étude dans une conférence à la Société d'Etudes de Draguignan (cf Bull. 1963, t VIII, p. 90 à 133).

(2) Pour la création de ces baillies, cf Busquet H.P. p. 152.

(3) RACP, n° 246, p. 323.

(4) Celui-ci d'ailleurs, Raimond Béranger, avait collaboré à l'établissement de ces statuts, avec Romée de Villeneuve etc.

(5) cf BdR, B 1839, an 1338, fo 126vo.

De pareils statuts, comme l'ont montré les historiens, n'étaient possibles que dans les lieux où n'existaient pas, à l'époque, de feudataires assez puissants pour revendiquer à leur profit des droits importants (1). Parmi les "barones et milites" représentant vraisemblablement la noblesse locale, retenons simplement "Aicard de Vidauban, Bertrand de Puget, R. de Taradeau, Guillaume de Draguignan".

En revanche, la générosité des comtes de Provence devait permettre la croissance de la célèbre et puissante famille de Villeneuve, surtout sur les lisières ouest et nord de notre petite région. L'origine de leur patrimoine reste l'inféodation à Giraud 1er de Villeneuve des châteaux et villes des Arcs, de Trans, de La Motte et d'Esclans le 1er octobre 1200 (2). En 1240, Giraud de Villeneuve rend hommage à Raimond-Béranger V pour les terres, châteaux et seigneuries de Trans, des Arcs, de Flayosc, de Barrême, des Esclans, de Châteaudouble, du Muy, de Draguignan, de Lorgues et de Fayence (3). Quant à Romée de Villeneuve, il avait reçu, entre autres, dès 1230, les possessions du monastère de Saint-Victor au château de Seillans (4).

e) Décadence et renouveau (XIIIe-XVe siècles)

Fréjus perd tout de même de son importance, dans le domaine administratif tout au moins, au profit d'une rivale moins exposée aux attaques venues de la mer et placée le long du chemin par lequel se

(1) cf en particulier Busquet H.P. p. 160.

(2) Benoît, RACP, n° 10, p. 9.

(3) Ibid, n° 134, p. 242.

(4) ibid, n° 134, p. 242. On connaît le rôle particulièrement important joué par Romée de Villeneuve auprès du comte Raimond-Béranger V, comme chef de guerre (expédition contre Nice par exemple), "baile de Provence" et administrateur du territoire s'étendant du Luc à l'Italie.

faisait le grand commerce intérieur ; il s'agit de Draguignan (1). Au début règne une certaine hésitation sur le choix du chef-lieu : l'acte de 1235 parle de "bajulia Forojuliensi" (ablatif) mais une confirmation de 1292 porte la mention "nunc vicaria Draguignani" (2).

Effectivement, aux Archives des BdR, un registre de 1338 compte dans la viguerie de Draguignan "Universitas civitatis foroiulii", et un registre de 1358 précise : "Nomina castrorum Vicariae sunt hec... Civitas foroiulii" (3).

Ce transfert du siège administratif de Fréjus à Draguignan, vers une ville plus sûre et occupant une position plus centrale au contact avec la montagne, doit vraisemblablement être rapproché de celui du siège épiscopal d'Antibes à Grasse (par bulle d'Innocent IV, sans doute du 19 juillet 1244). Mais le facteur démographique a pu jouer aussi. "Fréjus, écrit M. Février, est au XIVème siècle un gros bourg agricole, qui ressemble à bien des gros villages qui l'entourent ; mais c'est le siège d'un évêché. Draguignan paraît plus importante que le siège du diocèse" (4).

Grâce aux travaux de M. E. Baratier, on peut se faire une idée de la population de ces villes au XVe et au XVIe siècles (5). En 1315-16, Fréjus compte 233 "feux de queste" (plus 11 à Villepey), Draguignan

(1) M. Février a insisté sur cet abandon de la "Voie Aurélienne" aux XIIIe et XVe siècles (cf "Développement urbain", p. 194) ; et aussi "La Basse vallée de l'Argens..." (P.H. janv-mars 1959, p. 40).

(2) Benoît, RACP, p. 324.

(3) cf BdR, B 1839, de 1338 et B 1851, de 1358. Remarquons encore, à propos de ce mot "bajula", que R. Busquet (H.P.) écrit "baillie" et F. Benoît (RACP) "bailie". Dans le français courant "bail-lage" reste plus usuel.

(4) "Développement urbain", Introduction, p. 3.

(5) E. Baratier "La démographie provençale du XIIIe au XVIe siècle" Paris, 1962.

500. En 1471, Fréjus possède 266 "larem foyentes", Draguignan 368 (1).

Si, comme l'indique M. Baratier (2), on admet que pour la Provence au Moyen Age, 1 feu = 5,5 personnes pour la population urbaine et 4,5 pour la population rurale, nous aurions au début du XIV^{ème} siècle pour Fréjus un chiffre compris entre 1048 et 1281 habitants (pour Draguignan, de 2250 à 2750).

Faut-il croire que Fréjus ait connu une régression au début du XIV^{ème} siècle ? C'est peu vraisemblable ; M. Février note l'extension urbaine au XIII^e et au XIV^e et l'existence d'un faubourg avant 1399 (3). Mais la croissance de la vieille cité romaine devait être moins rapide que celle de Draguignan.

Les troubles et les épidémies de la deuxième moitié du XIV^{ème} siècle amenèrent d'ailleurs, dans toute la région, une diminution sensible du nombre des habitants et certains déplacements dans les lieux habités : selon M. Melchior d'Agay, le château de Marsens fut détruit par Raymond de Turenne vers 1393-98 et la population s'établit par la suite au village actuel du Muy (4). Certaines petites localités

(1) Pour fixer les idées, remarquons que, pour 1315-16, Le Muy compte 158 feux, Roquebrune 165 (Palayson 17), Bagnols 27 ; Saint-Raphaël n'est pas mentionné. En 1471, Roquebrune 127 "larem foyentes", Le Muy 75, St-Raphaël 47, Le Puget 27.

(2) op. cit. p. 61.

(3) "Développement urbain", pp. 127-128.

(4) cf Melchior d'Agay "Notes archéologiques, Marsens, Le Muy, Le Vé-rignas" (Bull. Sté Et. Draguignan, 1930-31). Le nom du Muy est attesté auparavant (cf Rostaing T.P. p. 201) sous la forme latine Modius. Mais ni Modius ni Marsens ne figurent dans la liste des lieux de la baillie de Fréjus en 1235. Marsens apparaît, entre autres, le 19 août 1235, quand Raimond-Béranger V donne à l'évêque de Fréjus tous ses droits au Puget et à Agay, en échange du château de Marsens (RACP, n° 237, p. 319 ; au lexique, à propos de ce village, Benoît écrit "lieu indéterminé dans l'évêché de Fréjus" selon le chanoine Verlaque, Marsens aurait été placé sur la colline du Vé-rignas (cf T.P. p. 219), c'est-à-dire sur un habitat plus anciens.

d'ailleurs ont pu servir de refuge temporaire et ont connu des vicissitudes de peuplement : témoins Le Revest (dans les Maures, aux confins des communes de Roquebrune et de Sainte-Maxime), Les Esclans (commune de La Motte) (1), Villepey, Palayson (commune de Roquebrune) (2).

Un renouveau se manifeste dans la deuxième moitié du XV^{ème} siècle (et au XVI^{ème}) (3). Certains lieux, peu à peu désertés, sont repeuplés avec des colons originaires surtout de la Ligurie, par exemple Mons (1468), Saint-Tropez (1479) et, plus près de nous, Bagnols (acte d'habitation du 19 mars 1477, passé sous l'impulsion de l'évêque de Fréjus, Urbain de Fiesque (4).

Selon Bouche, Fréjus fut pillé par des pirates le jour des Rameaux de 1473 (5). Son port, un des rares ports vraiment organisés de la côte provençale (6), continuait à témoigner d'une activité notable, bien qu'il commençât à s'ensabler (7).

(1) Nous en avons déjà parlé.

(2) cf dans les statuts de 1235 : "...castrum de Revesto...Rochabruna et Villapeis,..castrum de Sclans et de Mota". Villepey eut parfois des seigneurs particuliers jusqu'à l'époque de la Révolution (par ex. les de Brunel ou les de Chieusse).

(3) cf Février "La Basse vallée de l'Argens...".

(4) Bagnols, ruiné peut-être par les épidémies et les routiers, est compté comme inhabité en 1400 (cf E. Baratier "La démographie prov."

(5) D'après Aubenas, op. cit. p. 275. Au début du XVI^e siècle encore, Fréjus fut menacé par les galères des Barbaresques ; la ville demanda à Draguignan un secours qui lui fut accordé (cf Arch. Drag. BB 10, 1505-18, InVar).

(6) Février "Développement urbain", p. 185.

(7) N'oublions pas cette activité maritime de Fréjus pendant tout le Moyen Age (cf Baratier "Les relations commerciales entre la Provence et la Ligurie", Actes du Congrès Pce-Ligurie, pp. 147-168). Pourtant, rapporte l'auteur, Fréjus passait pour un nid de pirates (comme Hyères et Cavalaire). Une grande partie du commerce avec la côte des Maures se faisait par voie maritime. Le marchand hyérois Bertrand Roquefort fait allusion à ce trafic : "Jaco de Torrilha merchant de Genoa habitador de Frejus... Avem receuput deldich Jaco Torrilha per la barca de Peyre Jamin" (Arch. Marseille, II 173, 41vo, 42, sept-oct 1404); cf aussi II 176, 2 nov. 1405 (il s'agit cette fois de sel "pro portando ad gabellam civitatis Foroiulii").

C - LES TEMPS MODERNES

Notre région, comme beaucoup d'autres lieux d'ailleurs, ne présente pas une rupture brutale avec le Moyen Age.

1°) Le début du XVIème siècle

Notre pays entre dans la politique française et connaît les invasions étrangères. Les impériaux, conduits par le Connétable de Bourbon, s'emparèrent de Fréjus sans coup férir (juillet 1524) et y firent prêter serment à l'Empereur (1). Après leur échec devant Marseille, les ennemis repassaient le Var, le 6 octobre 1524.

Nouvelle invasion en 1536, conduite par Charles-Quint en personne cette fois. Le Connétable de Montmorency, chargé de la défense, avait ordonné de faire le désert devant les envahisseurs. L'Empereur entra dans Fréjus et réunit ses troupes devant la ville avant de marcher sur Brignoles. Les historiens anciens de la Provence semblent bien suivre ici de très près le texte de la "Meygra Entrepriza" d'Antonius Arena et de l'"Historia Bravissima Caroli Quinti" de Jean Germain (2). La flotte d'André Doria resta au mouillage devant notre ville. Au Muy - épisode fameux - des patriotes provençaux tentèrent en vain de tuer l'Empereur et ils furent pendus, malgré la promesse de vie sauve qui leur avait été faite (3). Au cours de leur désastreuse retraite, les troupes de Charles-Quint furent harcelées par les paysans, dans l'Estérel en particulier.

Cependant les habitants de Fréjus protestaient contre leur incorporation (déjà ancienne, nous l'avons vu) dans la viguerie de Draguignan

(1) cf Aubenas, op. cit. p. 281.

(2) "La Meygra Entrepriza" (Ed. N. Bonafous, Aix, 1860) : "Inde Forum-Julium d'Espagna campus arivat, Cum grandi pompa guerra triumphat ibi" (p. 35) ; "Historia Bravissima...", Marseille, 1866 : "Interea Caesar Foroiullii contigit oras... Revisatque suas bandas..." (p. 12) cf aussi Aubenas, p. 282 seq.

(3) cf Busquet H.P. p. 235-36 ; Melle Esclangen "Le Muy...", p. 21.

nous trouvons par exemple, dans les délibérations communales : "attendu que la dicho cieutat de freius non es compreso ni soubto la viguerio de draguinhan", ou encore : "(Fréjus) n'a jamais esté ny est de ladite viguerie de Draguignan" (1). Ces protestations restèrent vaines : Fréjus restait subordonné à Draguignan dont l'importance augmentait encore avec la création de la sénéchaussée (septembre 1535) qui comprenait toute la viguerie et, bien entendu, notre ville (2).

2°) Les guerres de religion

Nous en venons maintenant à une période bien confuse et bien triste, celle des guerres de religion. Le 2 juillet 1568, le baron de Cipières, frère du Comte de Tende, et une quarantaine de gentilshommes réformés furent assassinés à Fréjus par le peuple soulevé par le marquis des Arcs (3). Après cet épisode sanglant, Fréjus demeura, pendant un certain temps, à l'écart de l'orage et de la lutte entre Carcistes et Razats ; la ville tenait pour le maréchal de Retz, représentant la cause royale.

L'insécurité s'étendait dans beaucoup d'autres lieux et les délibérations communales nous montrent les craintes des petites communautés, devant les ravages commis par les gens de guerre et la famine (4).

(1) Arch. comm. BB2, 21 août 1541, fo 9 ; BB3, 1552, fo 262vo, InVar.

(2) cf F. Mireur "Inventaire sommaire des Arch. départementales antérieures à 1790 ; affaires civiles, séries A-B, tome 1er, Draguignan, 1895, p. XII. Cette sénéchaussée, très vaste au début, fut vite démembrée (création du siège d'Hyères en 1544, de Grasse en 1574 etc).

(3) Aubenas, p. 297.

(4) cf Callian "de far levar la bando dau cappitani la Barra daudit Callian" (CC66, 1565, fo 13, InV) ; "per gardar que la banda non passesson a Callian" (ibid, fo 26vo). Seillans "conduire las compahhias delz Italians au camp et veser de lous faire passar a Frejus" (CC179, 1562-63, InV) ; "sy prendre garde delz huganaux que eron sortis de Cesteron" (ibid).

Par la suite, Fréjus continua à tenir le parti du roi, mais à la fin de 1588, la ville fut enlevée par les Ligueurs sous les ordres du marquis de Trans (1). Elle fut d'ailleurs reprise bien vite par La Valette et se montra fidèle à Henri IV. Les environs restaient moins sûrs et ce même La Valette trouva la mort en assiégeant Roquebrune (11 février 1592) (2).

A la faveur des troubles, Fréjus reçut le siège de la sénéchaussée parce que Draguignan était aux mains de la Ligue (janvier 1591) ; mais dès le 5 juin 1592, Draguignan récupérait cette juridiction (3).

3°) Les XVIIème et XVIIIème siècles

Les deux derniers siècles de l'Ancien Régime offrent peu de faits notables. En février 1636, l'assemblée générale des communautés de Provence se réunit à Fréjus et vota les subsides destinés à la reprise des Iles de Lérins sur les Espagnols (4).

La ville épiscopale conservait un certain rôle intellectuel, avec ses couvents (Minimes installés dès le début du XVIème siècle, (5) ; Jésuites etc). On a gardé le souvenir de quelques représentations théâtrales, de pièces religieuses surtout : "Sainte-Barbe" (1597), "La destruction de Jérusalem" (1606), "Sainte-Catherine" (1633) (6).

(1) Aubenas, p. 303.

(2) Aubenas, p. 309 ; Busquet H.P. p. 256.

(3) cf Mireur "Invent. sommaire..." p. CXXI. Autres exemples des meurtres perpétrés pendant ces troubles ; assassinat du seigneur du Muy par ses vassaux en 1588 (cf C. Brieu, Bull. sté d'Et. Drag, 1868, p. 18-29).

(4) Cette opération eut lieu avec succès en avril-mai 1637. cf H.P. p. 270 ; Aubenas p. 313.

(5) Ils contribuèrent à la création d'une tradition sur la venue de saint François-de-Paule à Fréjus, en 1483.

(6) cf L. Honoré "Représentations scéniques en Basse-Provence, du XIVE au XVIIe siècle" (VHG, n° 20, oct-déc. 1924).

En juillet 1707, lors de la guerre de la succession d'Espagne, Fréjus fut occupé par les troupes de Victor-Amédée de Savoie, tandis que l'escadre anglo-hollandaise mouillait dans ses eaux ; la ville, dirigée par son évêque, Hercule de Fleury, ne subit pas trop de dépredations mais les alentours connurent de graves dégâts, en particulier Le Puget, Le Muy et Saint-Raphaël (1).

Aubenas ne parle pas de l'invasion austro-piémontaise de novembre 1746 ; les villes de l'intérieur (Vence, Grasse, Draguignan) payèrent de grosses sommes ; le pays fut ravagé jusqu'à l'Argens mais nous ne savons pas ce qu'il advint de Fréjus (2). Des ex-voto conservés dans la chapelle Notre-Dame à Roquebrune montrent que cette localité fut occupée et connut le pillage (3).

Signalons qu'à la fin du XVIIIème siècle, Fréjus gardait une certaine activité maritime, malgré l'abandon du port romain ensablé et devenu un foyer d'infection. Les navires, de faible tonnage, mouillaient alors le long de la plage ; pour 1763, M. Letrait a dénombré 276 embarcations ayant touché Fréjus ; en 1764, le nombre s'élève à 306. Cette activité ne devait cesser qu'au siècle suivant avec la construction d'un véritable port à Saint-Raphaël (4).

(1) cf Aubenas, p. 325, (qui donne le récit de Girardin, curé de Fréjus et témoin oculaire) ; de plus, G. de Grossourre "La campagne du duc de Savoie en Provence et le siège de Toulon en 1707" (Bull. sté Et. Draguignan, 1888-89).

(2) Busquet H.P. p. 307 ; Encyclopédie des BdR, t III, pp. 132-133. Selon, Melle Esclangon, le maréchal de Belle-Isle, avec des milices bourgeoises, défit les ennemis en retraite sur les bords de l'Argens, non loin du Muy (op. cit. p. 27). L'Encyc. des BdR parle de batailles sur la Siagne et le Loup (p. 133).

(3) cf l'inscription : "Voto vovit pagus rупenigrensіs cum ab Alamannis occuparetur anno 1746". Le village de Saint-Paul souffrit aussi (cf C. Arnaud, op. cit.).

(4) JJ. Letrait "Le trafic maritime de Fréjus en 1763" (Actes Congrès Pce-Ligurie, pp. 188-192).

Notons, pour en terminer avec cette période, que, depuis la fin du Moyen Age, un renouvellement s'était produit dans la noblesse de la région, la noblesse fieffée en particulier. Selon Melle Esclangon, la seigneurie du Muy par exemple appartint successivement aux familles de Marsens, de Balb, de Pontevès, de Rascas, de Félix. Nous avons très peu de renseignements sur les deux premières maisons. Au XVIIème siècle, une confusion s'établit entre François de Rascas, seigneur du Muy, premier consul d'Aix (en 1635 et 1647) et François de Pontevès, seigneur du Muy (1). Peut-être la seigneurie avait-elle déjà été partagée ? Elle passa ensuite à la famille de Félix et fut érigée en marquisat (22 juin 1697, selon Melle Esclangon) (2).

A Saint-Raphaël, la seigneurie appartenait en principe à l'évêque de Fréjus mais, en 1598, elle fut achetée par Boniface Dolle, notaire et bourgeois de Fréjus (3). Roquebrune connut un grand nombre de seigneurs et de coseigneurs, parfois en même temps que Palayson ou Villepey : en 1675 par exemple nous rencontrons un "Messire Honoré d'Attanoux, conseiller du roi au siège de Draguignan, seigneur de Roquebrune" (4). Parmi les prévenus d'émigration, nous relevons le nom de la veuve d'"Alexandre de Badier, coseigneur de Roquebrune, lieutenant de vaisseau" (5). Le lieu d'Agay est au XVIIIe siècle le

(1) Encycl. BdR, Dict. biog. p. 386, article : "Les Pontevès".

(2) Nous n'avons pu trouver confirmation de cette date ; Artefeuil (t 1er, p. 373 seq.) ne parle pas de l'érection en marquisat.

(3) cf Dr Donnadiou "La Côte d'azur...", chap. 1er. En 1599, ce Boniface Dolle, sieur de Saint-Raphaël, de Fréjus, est en procès contre l'héritier de l'évêque François de Bouliers (Mireur, Invent. sommaire, p. 313) ; cf encore p. 317 (année 1606) ; ce même personnage est qualifié de "sieur de Villepey" à la même époque.

(4) cf VHG, oct-déc 1922. Un "Joseph-Emmanuel Attanoux, de Roquebrune, (dont le père est appelé ailleurs seigneur haut-justicier de Roquebrune, Villepey, Le Revest) combattit comme volontaire dès sept. 1791 et devint par la suite colonel ("Le 2ème bataillon de volontaires" par le comte Bernard-Attanoux, Bull. sté Et. Draguignan, 1907).

(5) L. Honoré "L'émigration dans le Var" (district de Fréjus, p. 254).

siège d'un petit fief appartenant à la famille de Giraud d'Agay (1).

Les communautés possédaient parfois, elles aussi, des droits seigneuriaux : à la fin du XVII^e siècle, le chapitre de la cathédrale de Fréjus tenait la seigneurie de l'Estérel et il rendit hommage le 4 mai 1694 (2).

Ces droits, seigneuriaux ou non, produisaient parfois des conflits, par exemple celui qui surgit en 1764 entre les communautés de Fréjus et de Saint-Raphaël au sujet du Défends du Cap-Roux (dans l'Estérel) ; l'évêque s'efforça de trouver un arbitrage (3).

D - L'EPOQUE CONTEMPORAINE

1°) De 1789 à 1815

La Révolution et l'Empire apportèrent peu de bouleversements à Fréjus et dans les lieux voisins ; les habitants, peut-être à l'imitation de leur illustre compatriote, l'abbé Siéyès, firent preuve dans l'ensemble de modération. Un certain nombre de personnes prirent le

(1) Mention en 1707 d'un "Jean Giraud, écuyer, seigneur d'Agay, La Garde et la Moure, capitaine général garde-côte de la capitainerie de Fréjus" (VHG, oct-déc 1922). François et Antoine de Giraud d'Agay figurent parmi les électeurs de la noblesse pour les Etats Généraux de 1789 (cf VHG avril-juin 1922).

Notons encore que l'évêque Barthélémy de Camelin avait, en récompense des services rendus à l'évêché, concédé au Sieur Jean Vincent Roux, lieutenant de l'artillerie de la marine du Levant, une partie du territoire d'Agay, à titre d'arrière-fief. Ce terrain d'ailleurs était inhabité et inculte (acte du 8 août 1636 ; Arch. St-Raphaël, FF2).

(2) cf Arch. BdR, B 801, fo 28vo.

(3) Arch. St-Raphaël, FF4.

Précisons que nous n'avons pas cherché à citer toutes les familles nobles établies dans notre petite région à la fin de l'ancien Régime ; nous avons voulu simplement donner quelques petits exemples.

chemin de l'émigration, nobles et ecclésiastiques surtout (comme l'évêque Emmanuel-François de Bausset-Roquefort), mais aussi travailleurs plus modestes, effrayés par la situation (1). Signalons que Saint-Raphaël s'appela un temps "Barraston", en l'honneur de Barras (originaire lui-même de Fox-Amphoux, canton de Tavernes, Var) (2).

Le "Var oriental" ne participe point à la rébellion contre la Convention en 1793 (3).

Le 9 octobre 1799, Bonaparte revenant d'Egypte débarqua sur la plage de Fréjus, fut salué par les officiers municipaux et s'empressa de gagner Paris (4). En route vers l'Ile d'Elbe, il repassa dans la ville le 27 avril 1814 et y fut reçu avec honneur (ce qui le surprit agréablement après les outrages qu'il avait essuyés dans la Provence occidentale) (5). Ainsi notre ville jalonnait, pour ainsi dire, les points extrêmes de la carrière de l'Empereur.

Le pays connut une nouvelle invasion étrangère : le 26 juillet 1815, des Autrichiens et des Piémontais occupèrent Fréjus et Saint-Raphaël (y laissant une garnison de 800 hommes), puis Le Muy, Vidauban,

-
- (1) cf L. Honoré "L'émigration dans le Var, 1789-1815" ; District de Fréjus, p. 254. Notons que Le Puget ne compte pas un seul prévenu d'émigration (sur 952 habitants) et Saint-Raphaël, 2 seulement (sur 649 hab.).
 - (2) Saint-Tropez devenait "Héraclée" et Sainte-Maxime "Cassius" (cf VHG, avril-juin 1914, "Les noms révolutionnaires dans le Var").
 - (3) cf M. Agulhon dans "Histoire de la Provence" par R. Busquet, V. Bourrilly et M. Agulhon, 4e éd. Paris 1966, p. 91. Nous sommes redevable, pour toute cette période, au remarquable résumé donné par cet auteur.
 - (4) Aubenas, p. 341 seq, avec copie du procès-verbal rédigé par les Agents municipaux de Fréjus.
 - (5) Aubenas, p. 351 seq ; l'auteur cite, d'après A. de Vaulabelle "Histoire des Deux Restaurations", les paroles suivantes de l'Empereur : "Je suis content de la réception qu'on m'a faite dans cette ville: Je regrette que Fréjus soit en Provence". D'après Melle Esclangon, Pauline Borghese rejoignit son frère aux Arcs et l'accompagna jusqu'au Muy (op. cit.).

Le Luc. L'évacuation se produisit en octobre-novembre mais les troupes avaient commis de nombreux excès (1).

2°) Le XIXème siècle

Fréjus et ses environs bénéficient alors d'une longue période de calme, avec quelques petits soubresauts au moment du coup d'Etat du 2 décembre 1851 : mais le gros du mouvement insurrectionnel se produisit plus à l'ouest, vers Le Luc, et les combats décisifs eurent lieu à Aups.

Signalons un projet qui aurait pu présenter une grande importance pour Fréjus : celui d'installer dans la ville des forges destinées à traiter le fer de l'île d'Elbe (1845) (2).

L'évolution de l'opinion publique vers la gauche affectait Fréjus comme l'ensemble du Var mais certains milieux conservateurs maintenaient leur importance. Suivant une sorte de tradition en Provence, on avait donc en politique une opposition entre les "rouges" et les "blancs" (3).

N'évoquons, dans ce domaine politique, qu'un épisode : la part prise par le canton de Fréjus à la défaite de Clémenceau au 2ème tour des élections législatives du 3 septembre 1893 (4). L'avocat marseillais

(1) cf E. Poupé "L'occupation étrangère dans le Var en 1815" (Bull. sté Et. Drag. 1930-31, tome 38).

(2) cf Busquet, Bourrilly, Agulhon "Histoire de la Provence", p. 99.

(3) Au Muy, ces deux parties, sur le plan local, étaient désignés sous les noms de "patrasset" et "couale-verd".

(4) Pour abattre Clémenceau, député avancé du Var depuis 1885, une coalition s'était constituée sous le nom de "Ligue des candidatures républicaines locales". Clémenceau se trouvait en tête au premier tour, mais le socialiste Vincent, malgré l'avis de Jaurès, se désista en faveur de Jourdan qui remporte ainsi la victoire (cf Y. Malartic "Comment Clémenceau fut battu aux élections législatives à Draguignan en 1893" ; P.H. janv-mars 1962, pp. 112-138).

Jourdan, originaire de Fréjus d'ailleurs, fut élu, après une campagne très dure.

3°) Le XXème siècle

La guerre de 1914-1918, malgré les deuils cruels et les quelques restrictions alimentaires qu'elle provoqua, resta loin de nos frontières. La présence des camps du Sud-Est, pour les troupes coloniales, et d'un hôpital militaire important, amenèrent, nous l'avons déjà dit, un brassage de population.

La dernière guerre mondiale en revanche toucha plus directement, sinon plus cruellement, notre région : le pays fut occupé par les Italiens puis par les Allemands, les habitants réquisitionnés pour le travail obligatoire, connurent des restrictions sévères dans une région presque démunie de céréales, des résistants furent emprisonnés, torturés et parfois tués ; de petits monuments rappellent leur sacrifice.

Aussi la libération du territoire fut-elle accueillie avec joie. Dès le 15 août 1944, à partir de 4 heures du matin, 8000 parachutistes Anglais et Américains descendirent aux alentours du Muy. Un peu plus tard, des commandos débarquaient au Dramont, à Agay, et, plus à l'ouest, aux Sardinoux (cne de Sainte-Maxime) et à Pampelonne (cne de Ramatuelle). Le gros des forces américaines et françaises suivaient : Fréjus et sa région se trouvaient donc libérés dès le 15 et le 16 août, première parcelle de la terre provençale ! (1).

(1) cf J. Robichon "Le débarquement en Provence (15 août 1944)". Paris 1962.

IV - DEMOGRAPHIE ET DIALECTOLOGIE

Cette augmentation importante de population (surtout dans un pays sans industries) nous conduit à des remarques intéressantes. Il n'est pas dû en effet à une vitalité propre mais à un afflux extérieur considérable.

1°) Le facteur démographique

La population de notre petite région, spécialement dans le canton de Fréjus, est donc, comme ailleurs en Basse-Provence et dans le Var en particulier, de plus en plus mêlée.

Un gros afflux de main d'oeuvre étrangère se produisit à la fin du siècle dernier et au début de notre siècle : Italiens surtout (pour l'agriculture et le bâtiment), quelques Espagnols aussi (pour les industries du liège et de la forêt).

A une époque plus récente, sont arrivés quelques Arméniens (1), des Nord-Africains (nombreux à Fréjus en particulier) et de nouveaux contingents d'Italiens et d'Espagnols (ces derniers bien représentés à Roquebrune).

D'autre part les Français, originaires d'autres régions de France ont vu leur nombre s'accroître dans des proportions considérables ; et il faudrait citer ici le rôle joué par les garnisons militaires pendant de nombreuses années.

De toute façon, le vieux fonds de population autochtone (sauf peut-être dans une certaine mesure à Bagnols) s'est trouvé submergé par tous ces apports récents.

(1) Les Arméniens constituent une véritable petite colonie à Draguignan. Ils sont en revanche très rares à Hyères.

Il est difficile de donner des chiffres dans un domaine aussi complexe mais l'onomastique peut nous fournir quelques indications sur ce brassage de la population. Nous nous fondons sur le recensement de 1962 (1).

Laissons de côté les villes (Fréjus et Saint-Raphaël) et considérons plutôt les villages où se manifeste, malgré tout, une stabilité plus grande.

Au Puget par exemple, pour la page 2 du registre, nous notons les noms de famille suivante : Abbe (2), Roussel, Vergier, Désiré, Autran (3), à côté de Perez, Torres Rocca, Alonso, Tiglio, Alioui, Mahdi (l'un et l'autre de nationalité algérienne), Pannacci, Avedissian, Sanlorenzi, Romero-Diaz, Bautista-Vergas, Vargas.

A Roquebrune, pour les pages 1 et 2 : Romain, Germain, Vache (4), Fabre (6 personnes), Decroux, Blanc, Hilaire, Monin, Barnouin, Martel, Pourcin, Sulpice, Passarin s'opposent à Armando, Bertolino, Macagno, Massa, Zapater (dont l'un encore de nationalité espagnole), Rosso, Salle (Italien), Maj, Metibah, Chavanah, Albesano, Botella, Sturlese (Italien), Delrio, Ceccarelli, Massiera, Giordano, Chavelli, Giraud, Moreno (Espagnol), Ceretti, Fernandez.

-
- (1) Nous citons d'après des documents conservés aux Archives du Var. Malheureusement les noms des habitants sont rangés non par ordre alphabétique mais par districts fondés sur les quartiers ; d'autre part le lieu de naissance n'est pas indiqué.
 - (2) Abbe, nom représenté à Fréjus dès le XVI^e siècle ; cf "Berthomieu abbo" (GGI, 1549/50, fo 57).
 - (3) Autran représenté à Fréjus dès 1518 : "Sen juhan autran lo gibos" (CC1, fo 21) ; "margarido autranesso" (GG1, fo 28) etc.
 - (4) cf au Puget au XVI^e siècle : "esteve Vaquo" (CC2, fo 19).

Si nous considérons le petit village des Adrets-de-l'Estérel (319 habitants), nous trouvons 82 noms de famille ; le fonds local conserve une certaine importance avec les noms suivants : Coudenq (27 personnes), Graille (20), Martel (16), Bermond (11), Laugier (10), Fabre (8), tous ces patronymes (à l'exception de "Martel") étant représentés dans les registres de l'Etat-civil GG1 et GG2, de 1661 à 1792.

Mais, en face de ce groupe (un peu moins du tiers) se dressent des Massiera, Blua, Martinelli, Sciutto, Gariglio, Giraud, Cattaneo, Giacomini, Peyrano, Chiapini, Abbate ; des Vandebusch, Wickmann, Ryser (nationalité suisse), Boehm, Schiel, Plumb (nationalité russe), Zamaron, Touitou, Zeggaoui, Maïdi, Belaradj, Tebbark, Boudouira, Mucki, Zordan, Remmache, Rekika, Yannakelis, Abd-Gholam, Chouarfia, Bendami (beaucoup sont des Algériens travaillant comme mineurs).

Sans doute ces énumérations peuvent paraître fastidieuses et peu probantes à propos de ce qui nous intéresse avant tout ici, c'est-à-dire le problème linguistique.

Ce n'est pas parce que des "Augeri" ou des "Escoffier" descendent de familles représentées à Fréjus au XVIème siècle qu'ils sont forcément des mainteneurs du dialecte local, et en revanche des "Giubergia" ou des "Bruno" ont pu s'assimiler très vite ce parler.

Mais un fait très important mérité d'être noté - valable pour tout le Var (et peut-être pour toute la Provence) (1) : autrefois, c'est-à-dire pour fixer grossièrement les idées, avant 1914 ou même 1930, les Italiens arrivant dans la région pour s'y fixer apprenaient en même temps le dialecte local et le français ; pour beaucoup même

(1) Phénomène bien mis en lumière pour Hyères par M.G. Roux, qui n'a pas publié d'article à ce sujet pourtant.

(d'origine surtout piémontaise) le provençal était un intermédiaire quasi obligatoire pour arriver au français. Tous les ordres ou conseils pour le travail d'ailleurs étaient donnés en dialecte par le cultivateur ou le maître maçon.

De nos jours, les immigrants (venant d'ailleurs de toutes les régions de l'Italie) (1) apprennent directement le français et beaucoup ne comprennent plus le dialecte. Ce dernier a perdu ainsi un bon nombre de ses usagers sinon de ses défenseurs.

Certes, si ces "étrangers" latins ne cherchent plus à apprendre un parler inutile, les premiers responsables sont les Provençaux de vieille souche qui n'ont pas gardé cet instrument. Mais comment ne pas suivre le mouvement de "francisation", en marche surtout depuis la deuxième moitié du XIXème siècle, et appuyé sur la bourgeoisie pourtant souvent conservatrice dans le domaine politique ? Beaucoup de personnes, à Fréjus même, connaissaient très mal le français, à la fin du siècle dernier ou même au début de notre siècle (2). Certains écrivains locaux tirent l'essentiel de leur comique de ces méprises burlesques entre Provençaux, "moussurot" et Français du Nord.

(1) A Hyères encore, pour les Italiens naturalisés Français entre 1887 et 1914, les lieux d'origine sont, dans l'immense majorité des cas, le Piémont et la Ligurie ; après la guerre de 1914-1918, on trouve aussi des Toscans, des Napolitains et même des Sardes (d'après des documents conservés à la Mairie d'Hyères).

(2) Une vieille Fréjussienne nous racontait volontiers ses mésaventures à l'école, dues à sa mauvaise connaissance du français. Un jour, une religieuse l'envoya chercher des sarments à la cave ; elle revint en disant qu'il n'y en avait pas. Une autre religieuse, originaire de la région, lui ayant demandé s'il n'y avait pas de "gavèu", l'enfant répondit : "Segur, de gavèu, la croto n'es pleno" ("Pour sûr, de sarments, la cave en est pleine"). Même méprise à propos du mot "eau-de-vie" etc.

Aujourd'hui, dans notre région, tout le monde peut s'exprimer dans la "langue nationale" et c'est le dialecte qui tend à devenir rare, sauf chez les vieux paysans, pour qui il représente parfois une sorte de refuge.

On peut résumer ainsi - et sans prétendre tout expliquer - les raisons de cette décadence :

1°) Désaffection indéniable des "sujets parlants" provençaux pour un "patois", s'opposant à un langage de civilisation mieux considéré (1) et correspondant mieux aux exigences de la vie moderne ;

2°) Afflux considérable de Français non provençaux, peu soucieux d'apprendre ce qui représentait pour eux un idiome incorrect et barbare ;

3°) Dédain du dialecte par les immigrants italiens arrivés à une date récente (2) ;

4°) Importance des modes de Paris et "standardisation" dans les moeurs et les usages, accrue depuis la dernière guerre. Une étude plus complète devrait mettre en lumière l'importance de cet événement dans la vie courante (abandon presque définitif du vêtement traditionnel du paysan, de la "blodo", de la "taiolo" pour les hommes, du

(1) Dans son ouvrage classique "La Langue française en Provence de Louis XIV au Félibrige", A. Brun a insisté sur ce point et a bien noté les différences de langage en rapport avec les différences de classe sociale.

(2) Peut-être aussi, c'est une simple hypothèse, en rapport avec la proscription des dialectes en Italie, sur ordre de Mussolini et des chefs fascistes.

"casaquin" pour les femmes etc, prestige de la radio et de la télévision qui pénétrant dans les coins les plus reculés etc).

Comme on le voit, dans ce problème complexe de la décadence du dialecte, l'importance du facteur démographique ne doit pas être négligée.

2°) La question des limites territoriales

Tous les lieux sur lesquels porte l'essentiel de notre enquête se sont trouvés unis depuis longtemps sur le plan administratif et religieux : diocèse de Fréjus, baillie de Fréjus puis viguerie de Draguignan, sénéchaussée de Draguignan (depuis 1535), subdélégation à la fin de l'Ancien Régime (1) district et canton de Fréjus depuis 1790 (2).

-
- (1) R. Busquet ("Etudes sur l'ancienne Provence. Institutions et points d'histoire", Paris 1930 ; "Les subdélégations de Provence", p. 297) remarque que les subdélégations, véritables subdivisions administratives au XVIIIème siècle, dont les limites étaient laissées à la discrétion de l'intendant, eurent dans notre région une fixité suffisante dans les vingt dernières années de l'Ancien Régime ; celle de Fréjus comprenait : Bagnols, La Motte, Le Muy, Le Puget, Les Adrets, l'Estérel, Montauroux, Palayson, Roquebrune, Saint-Raphaël et Agay, Villepey ; soit le canton actuel de Fréjus, plus La Motte (Canton de Draguignan) et Montauroux (canton de Fayence).

Dans son important article sur "Les subdélégués en titre d'office en Provence" (1704-1715)" (P.H. 1964, pp. 243-271 et 336-378), M. Julien Ricomard ne parle pas de Fréjus.

Il est probable que la ville et les lieux voisins faisaient partie à ce moment-là de la subdélégation de Draguignan, dont le subdélégué en 1705 était Emmanuel-François Giraud "sieur de la Garde, d'Agay et de la Moure", par ailleurs "lieutenant général des soumissions et particulier au siège de Draguignan" (cf p. 269). assez fréquemment à cette époque, les subdélégations correspondaient à peu près aux vigueries.

- (2) Sous la Révolution, le district de Fréjus comprenait 16 communes réparties en 5 cantons : Fréjus, Saint-Tropez, Grimaud, Callian (avec Montauroux), Roquebrune (avec Le Puget). Le Muy, chef-lieu de canton, se trouvait rattaché, comme La Motte, au district de Draguignan.

Les Adrets-de-l'Estérel, primitivement hameau (ou groupe de hameaux de la commune de Montauroux (canton de Fayence), devinrent une véritable commune le 9 juillet 1867 ; en 1870, les habitants obtenaient leur rattachement au canton de Fréjus (1).

A l'est, le diocèse de Fréjus allait jusqu'à la Siagne (même à l'époque de la Révolution de 1789), mais, au moment de l'organisation des baillies ou vigueries sans doute, le pays situé sur la rive gauche de la Basse Siagne fut rattaché à la viguerie de Grasse.

En 1790, La Napoule fut érigée en commune, jointe au district de Fréjus et comprise dans le canton de Callian. Dès 1791, nous voyons cette localité de nouveau unie à Mandelieu, commune dépendant du district de Cannes, puis de l'arrondissement de Grasse (2).

(1) La commune des Adrets s'appela successivement : Les Adrets-de-Montauroux, Les Adrets de Fréjus (après 1870), et enfin Les Adrets-de-l'Estérel (d'après une délibération du Conseil municipal en date du 12 mars 1961).

(2) cf L. Honoré "L'ancienne Napoule (d'après des notes recueillies par M. E. Poupé)" (VHG, oct-déc. 1941).

V - METHODE SUIVIE

Au terme de cette introduction, nous croyons utile de donner quelques précisions sur la façon dont nous avons procédé dans nos recherches, sur nos intentions et sur nos possibilités.

1°) La question des "sujets"

Comme nous l'avons remarqué plus haut, le fonds primitif de la population, à Fréjus et dans la proche région, s'est trouvé, à notre époque surtout, noyé dans les apports extérieurs. Combien pourrait-on, par exemple, trouver de Raphaëlois d'origine à Saint-Raphaël ? Même si nous laissons de côté les éléments "étrangers" (Français du Centre et du Nord, Corses, Espagnols, Italiens de naissance - ces derniers sans doute moins nombreux que dans d'autres points du Var, la région d'Hyères par exemple), nous rencontrons à Fréjus et sur la côte un certain nombre de Provençaux parlant leur langue et venus du nord.

Il est facile de reconnaître et d'éliminer pour notre étude les "gavouat" (souvent bergers originaires de la haute vallée du Verdon (1), mais pour les gens venant de Bargemon, Fayence, Montauroux etc, la distinction reste plus difficile, puisque leur parler est très proche de celui de Fréjus.

(1) Dans la mesure, certes, où ces Alpains ne s'efforcent pas d'éliminer systématiquement de leur langage courant tout ce qui peut trahir une origine prêtant à rire. Les observateurs ont noté, depuis bien longtemps, que, pour éviter des moqueries, les "gavouat" adoptaient (ou tentaient d'adopter) le dialecte des lieux plus "civilisés" où ils se fixaient. Il reste tout de même à Fréjus quelques personnes qui ont conservé, presque intact, leur parler de Saint-André ou de Colmars.

Nous avons donc pris comme base pour notre enquête des Fréjus-siens, des Muyoïs, des Roquebrunoïs, des "Adrechan" d'origine, et, évidemment, d'un certain âge, puisque la jeunesse dédaigne de plus en plus le dialecte ; nous avons recherché surtout des agriculteurs (l'agriculture conservant la première place dans l'activité de ce pays) et accessoirement des artisans et des pêcheurs.

Notre recherche a connu des difficultés par suite de la disparition de nombreuses vieilles personnes pour qui le provençal était vraiment la langue maternelle (1). Nous avons dû recourir à plusieurs "sujets", pour étendre, dans une certaine mesure, notre vocabulaire (2) et surtout pour tenir compte - fait très important - du "polymorphisme" envahissant dans le canton de Fréjus, comme dans la plupart des lieux dans le Midi (sauf peut-être dans quelques coins conservateurs).

Beaucoup d'habitants de la Basse vallée de l'Argens d'ailleurs éprouvent une certaine propension à déformer les mots, plus ou moins consciemment, mais à des fins pittoresques. Quelques autres en revanche, par un souci de purisme, toujours plus ou moins instinctif, négligent certaines formes et certaines tendances du parler local - ou, tout au moins, affectent de les négliger (3).

(1) On pourrait dire que la catastrophe du Malpasset (2 décembre 1959) a contribué à porter un coup au parler de Fréjus par la mort de nombreux représentants des vieilles familles paysannes du lieu.

(2) cf l'étude lexicale.

(3) A propos de ces déformations plaisantes, citons un exemple : une tante de ma femme employait continuellement avec son métayer la forme "senatour" pour "secatour" (sécateur) ; elle disait "Sautadou" pour "Saint-Aygulf" etc. La transformation restait là voulue et, en quelque sorte, individuelle, mais nous avons entendu plusieurs personnes dire "lei biciclete" pour "les lunettes" (cf lexique).

Nous nous sommes efforcés, dans la mesure du possible, de contrôler les mots et les formes que nous avons reçus mais certaines erreurs ont pu nous échapper. D'autre part, comme nous l'expliquerons plus complètement à propos du lexique, nous ne saurions avoir la prétention de présenter tous les mots utilisés à Fréjus et dans les environs. Il est d'ailleurs presque impossible d'arriver à la certitude dans ce domaine.

Nos enquêtes ont largement débordé les limites du canton et les résultats obtenus au nord et à l'ouest permettent souvent d'éclairer d'un jour nouveau certains points restés obscurs dans notre cadre limité.

Nos bases solides en dehors du canton restent principalement Montauroux et Seillans au nord, La Garde-Freinet à l'ouest ; et, accessoirement, Saint-Paul, Tanneron, Mons (1), Callas, Les Arcs etc.

2°) L'évolution du parler

Notre ambition était de donner à notre étude un solide fondement historique ; malheureusement cette tentative demeure vaine dans une large mesure et cela pour plusieurs motifs :

a) Rareté des documents locaux en provençal ancien

Pour Fréjus même et la région, nous n'avons presque rien trouvé avant le XVI^{ème} siècle. Nous avons pu consulter aux Archives communales de Fréjus, de Saint-Raphaël et du Puget un certain nombre de registres de cette époque, écrits en provençal, en totalité ou en

(1) Mons, repeuplé en 1468 par des colons originaires de Figonia (près de Vintimille) a conservé pendant longtemps un idiome à part, le "moussenc" ; ce parler tend à disparaître mais il a vraisemblablement exercé une influence conservatrice sur le prov. médit. parlé dans le pays (cf notre article "A propos du moussenc ou figoun" (Mélanges I. Frank).

partie (1). Mais les cadastres et les comptes trésoraires offrent un vocabulaire assez limité et une morphologie bien pauvre. D'un intérêt plus restreint encore - pour notre étude dialectologique évidemment - sont les registres de l'état-civil où les mêmes formules reviennent avec une désespérante monotonie. Les délibérations communales, pour les plus anciennes en provençal mêlé parfois de français, seraient plus utiles mais la lecture en est difficile et certaines lettres posent de petits problèmes (en général celles qui seraient les plus intéressantes pour le linguiste !).

Quant aux nombreux registres de notaires du XVIème siècle conservés aux Archives départementales du Var, un sondage - car on ne peut songer qu'à un sondage - s'est montré peu fructueux : les plus anciens documents utilisent le latin, les plus récents le français. Comme dans beaucoup d'endroits du Midi, on a eu sans doute, dans de très nombreux cas, passage direct du latin au français, sans intervention de la "langue vulgaire". Un heureux hasard nous a permis toutefois de découvrir une sorte d'inventaire en provençal, remontant à 1520, une sorte de contrat et quelques mentions éparses (2).

- a) Caractère conservateur de cette langue écrite et difficulté pour découvrir de véritables formes dialectales.

Le provençal, gardant au XVIème siècle un peu de sa dignité ancienne, reste en partie, dans ces documents un peu officiels, "la

(1) Dans les premiers cadastres de Fréjus (CC1, 1518 ; CC2, 1532), les titres d'articles sont en latin, l'inventaire proprement dit en prov. Dans CC1 (XVIe) et CC2 (1594-96) de St-Raphaël, le prov. est seul utilisé. Au Puget, le registre CC1 emploie uniquement le latin, les suivants se servent du prov.

(2) Inventaire en provençal dans le registre E 2342, fo 317 etc ; petit contrat dans le registre 2697 (vers 1522), fo 38. Dans d'autres documents analogues, les noms de lieux sont parfois donnés en dialecte, avec la mention "loco vulgariter dicto".

langue de la cité" et les scribes - originaires parfois d'autres lieux de la Provence ou peut-être même du Midi - maintiennent un caractère de "langue commune". D'ailleurs les formules figées reviennent souvent dans certains textes.

Il faut donc beaucoup de patience pour trouver quelques traces des grands phénomènes phonétiques spéciaux au "méditerranéens" (chute de -z- intervocalique, diphtongaison de o ouvert tonique etc) et, à plus forte raison, des particularités de notre parler (s'il y en avait dès ce moment-là !).

En définitive, au lieu de la vaste étude dont nous avons rêvé, nous nous bornerons à de petits aperçus historiques, quand nous en aurons la possibilité.

PREMIERE PARTIE

PHONETIQUE

La phonétique de notre parler - comme nous l'avons noté tout au début de cette étude - n'offre que peu de traitements vraiment originaux, par rapport aux autres parlers méditerranéens dont les traits essentiels ont été mis en lumière surtout par J. Ronjat (1).

Nous devons tout d'abord préciser quelques points :

1°) MM. les Professeurs G. Faure et M. Rossi nous ont prodigué des conseils précieux et, grâce à leur obligeance, nous avons eu accès au laboratoire de phonétique de la Faculté des Lettres d'Aix, ce qui nous a permis de procéder à certaines vérifications et à quelques enregistrements. Nous leur exprimons donc toute notre gratitude.

2°) Mais notre travail, déclarons-le bien haut dès le début, n'est pas une étude de phonétique pure. L'audition - à l'aide de tous les appareils perfectionnés des laboratoires - d'enregistrements réalisés dans nos pays permet de découvrir des nuances insoupçonnées d'une grande richesse ; mais on peut toujours se demander si elles ne proviennent pas d'une prononciation individuelle, d'un débit particulier, d'un souci de mieux parler devant le micro etc (2).

On relève parfois avec surprise des phénomènes auxquels on n'avait accordé qu'une attention très relative ou que l'on avait même négligés.

(1) cf GIPPM § 849, 1/2 Sous-groupe méditerranéen, t IV, pp. 10-11.

(2) L'analyse avec appareils conduirait sans doute, avec moins d'ampleur peut-être, à des constatations identiques pour le français régional et même pour le français familier proprement dit.

Il est toutefois permis de se poser la question suivante : ces nuances ont-elles véritablement un intérêt fonctionnel ? Ces sons parfois complexes, fort intéressants en eux-mêmes, présentent-ils une importance capitale pour la dialectologie ? Souvent d'ailleurs le polymorphisme - dont nous avons déjà parlé - affecte précisément ces évolutions spéciales et délicates.

D'autre part, nous avons été frappé depuis peu par quelques tendances récentes sans doute qui risquent de remettre en cause certains points que nous croyions stables.

Devant ces difficultés croissantes, on n'oserait plus tenter une transcription phonétique, privée de sa base individuelle.

Or, rappelons-le, notre but reste l'étude dialectologique.

Nos transcriptions risquent donc de paraître parfois un tantinet normalisées et artificielles et notre étude elle-même bien superficielle aux yeux du phonéticien.

Notre plan, lui aussi, reste bien scolaire et peut-être même peu logique, mais nous voudrions, dans la mesure du possible, (nous l'avons déjà dit), donner à notre étude descriptive une base historique, d'où ces indéniables difficultés (1).

- (1) Citons les ouvrages de base utilisés pour cette 1ère partie : Malmberg "La Phonétique" (Paris, 6e éd. 1966) ; P. Fouché "Phonétique historique du français" (Paris 1952-1961), et, bien entendu, J. Ronjat "Grammaire Historique des parlers provençaux modernes" (Montpellier, 1930-1941) et Anglade "Grammaire de l'ancien provençal" (Paris, 1920).
Pour les mots de notre dialecte, nous employons, à côté des transcriptions phonétiques déjà vues, la graphie mistralienne.

Voici en effet ce plan :

- I - Les voyelles
 - A) Voyelles toniques ;
 - B) Voyelles prétoniques ;
 - C) Voyelles posttoniques ;
 - D) Diphtongues.
- II - Les consonnes
 - A) Occlusives ;
 - B) Constrictives ;
 - C) Mi-occlusives ;
 - D) Nasales ;
 - E) Consonnes mouillées.

I - LES VOYELLES

A - LES VOYELLES TONIQUES

- Voyelle I -

I tonique, correspondant à i long du lat. classique, s'est maintenu en principe, qu'il soit libre ou entravé, comme dans tous les parlers provençaux (1) et aussi en français (2) :

vita (m) > "vido" [vido]	("vie")
ripa (m) > "ribo" [ribo]	("rive, berge")
villa(m) > "vilo" [uibo]	("ville").

(1) GIPPM § 69.

(2) Fouché Ph. hist. p. 201.

Changements provoqués par un phonème suivant.

1°) i + i non finale

Une diphtongaison en [ye] se produit souvent, par suite, selon Maurice Grammont, d'une "anticipation de la position de l pendant la fin de i" (1).

anguilla (m)	>	"anguielo"	[aŋgje ^h lo]	("anguille")
argilla (m)	>	"argiello"	[aɾdʒje ^h lo]	("argile")
filat	>	"fielo"	[fje ^h lo]	("il file") (2).

Selon Anglade (3), "les exemples ne sont pas très nombreux dans les textes anciens ; cependant on en trouve dès le XIIIème siècle". Nous n'en avons pas rencontré dans les quelques rares sondages effectués pour Fréjus au XVIe siècle : dans le cadastre de 1518 par exemple "en largillo", "a largillo", "alargillo" etc (4).

Notons que, dans les verbes, la diphtongue a pu se généraliser : d'où "fiela" ("filer") < filare. Elle a même pu s'étendre à certains mots de la même famille, cf "fielagno" ("rangée, file"), "fielat" ("filet" [fje^hla]), "fieloua" ("quenouille") ces formes d'ailleurs (sauf évidemment "fieloua" - qui témoigne d'une évolution caractéristique du méditerranéen) appartiennent aussi au prov. littéraire et sont les premières portées dans le TdF (5).

-
- (1) GIPPM § 66, p. 117 ; Ronjat précise ensuite la description du phénomène.
 - (2) On peut entendre aussi [aɾdʒje^hlo], [fje^hlo] comme nous le verrons plus loin.
 - (3) cf GAP, p. 71.
 - (4) Cad 1518, 39vo, 67, 134vo. Nous n'avons pas trouvé d'exemple de diphtongue dans les lexiques des DLM de P. Meyer. Pour "anguille", Levy indique "anguila, anguila, angela". Dans le mot actuel "argiello", i peut noter aussi le dernier élément de l'affriquée.
 - (5) Au sens de "donner", le verbe reste "fila", mais il s'agit là d'une évolution populaire récente (cf FEW, s.v. filum t III, p. 526 et 534, col. 1) (cf aussi, pour ce sens, Brun, P.M. p. 105).

Nos parlers distinguent en principe "pielo" [py^helo] ("tas de marc placé sur le pressoir") (TdF pielo, pilo, sf, pressée de vendange, marc qu'on pressure en une fois), de "pilo" [pilo] ("évier et ses annexes", (1). L'étymologie est peut-être différente mais la structure phonétique du mot reste la même (2).

2°) i + [u].[w],

Entre [i] et [u] s'est développé, selon Ronjat (3), "un segment d'aperture moyenne qui a attiré l'accent, avec consonantisation". Le groupe [i_u] est donc devenu [yeu], ce qui a pu se produire, suivant les régions, dès le XIII^e siècle.

Nous retrouverons un traitement identique pour e + [u] .
Les exemples dans l'ancienne langue sont assez peu nombreux et témoignent d'une certaine hésitation, tout au moins dans la graphie : citons, pour Fréjus, "Tardieu", "Tardiu" (4) ; pour Bargemon, "Tardieu", "la liora" et "la lieura" (5) ; pour La Garde-Freinet, "la liouro" et "la lieure" (6).

Mentionnons encore "conyeus" ("lapins"), dans lequel [u] provient de l finale démouillée (7).

(1) mot bien connu dans le français régional, cf Brun P.M. p. 122.

(2) Le 1^{er} mot doit se rattacher à pila "colonne" (REW 6497) ; le 2^e à pila "mortier" (REW 6496) ; cf aussi BvW, p. 479.

(3) GIPPM § 209.

(4) Cad 1532, 170, 188vo ; GG1, an 1547, fo 37. Il s'agit d'un nom de famille, cf Dauzat, DnF, p. 563 (français "Tardif") ; même évolution d'ailleurs pour l'adjectif.

(5) Bargemon, BB2 (1463) ; CC9 (début XVI^e) ; BB3, BB5 (1495-1502) InV.

(6) La Gde-F, BB1 (1548-53) ; BB2 (1563-74) InV.

(7) Fréjus, CC61 (1579-80) ; cf La Gde-F "conieus", GG1 (1574-79).

Ronjat déclare qu'il a assez souvent entendu "-iéu" et [i^eu] dans l'Est de la Provence (1).

De nos jours, à Fréjus, comme dans la plupart des parlers varois, la triphthongue [y^eu] est devenue [yie] (par fermeture de l'élément intérieur), et peut-être même parfois [i^eu], comme le notait déjà l'ALF.

vīvu (m)	>	"viéu" [vyi ^e u]	("vif, vivant")
Tardīvu (m)	>	"Tardiéu" [tardyi ^e u]	("Tardieu").

De toute façon, les graphies des écrivains varois du siècle dernier et de notre époque correspondent à ce son ; cf "viou" dans Thouron, "soutiou" ("subtil") dans "Lou Franc Prouvençau" etc (2).

Remarques

1°) Le mot "quienge" ("quinze")

Pour ce continuateur de quindecim, le TdF donne "quinge, quienge, quinze (a.g.), quienze (mars)". Selon Ronjat (3), nous avons affaire à la mouillure d'une consonne par i ou u toniques. Il convient de remarquer que le REW, Anglade et Levy indiquent uniquement "quinze" pour l'apr. Et effectivement, pour Fréjus, nous trouvons au XVIème siècle "quinze" seulement (4). La forme actuelle est-elle due à une influence d'autres parlers ou à une modification phonétique tardive ?

(1) GIPPM § 209, p. 372.

(2) Thouron, Oeuvres diverses, Toulon, 1874, p. 76, 146 etc ; "Lou Franc Prouvençau" 1877, p. 18 etc.

(3) GIPPM §§ 203 et 539. Fouché (Ph. hist. p. 183) remarque que le maintien de i long dans "quindecim" fait difficulté.

(4) cf cas 1532, 3, 11vo etc ; BB3, vers 1548, 22vo etc.

On pourrait admettre à la rigueur une mouillure de k initial, une évolution $[k'] > [ky-]$, puis une différenciation $[yi] > [ye]$. Il pourrait se faire aussi, puisque d'autres noms de nombre présentent un même changement (de la finale), que "quinze" au XVI^e siècle ait été une forme écrite et non le véritable mot populaire local.

De nos jours, "quienge", avec quelques petites variantes de prononciation, occupe la majeure partie du Var (1).

2°) Les continuateurs de filum et de filius se sont actuellement confondus dans nos parlers, comme ailleurs dans tout le domaine méditerranéen, avec pour résultat $[fjiu]$.

- Le son E -

Le lecteur ne manquera pas d'être surpris de nous voir unir ici deux (ou trois) voyelles de timbre différent mais la suite de notre exposé expliquera, nous le pensons, les raisons de ce plan.

1°) E ouvert

E ouvert (correspondant à e bref et ae du lat. classique, puis à è ouvert du lat. vulg.), libre ou entravé, s'est maintenu (2).

pède (m)	>	"pèd" $[pè]$	("pied")
vespa (m)	>	"vèspe" $[vèspe]$	("guèpe")
lep(o)re(m)	>	"lèbre" $[lèbre]$	("lièvre") (3).

-
- (1) Nous avons entendu "quienze" $[kyéze]$ à Signes, Belgentier, Hyères et Olivioules ; "quinge" $[kîdyé]$ à Toulon, puis Tanneron, Mandelieu, Cabris (sorte de petite aire), Cagnes et La Gaude. Pour Nice, M. Compan indique "quinze" (Grammaire niçoise, p. 38).
- (2) cf GIPPM § 88, GAP p. 62. M.P. Fouché a montré l'importance de l'opposition en lat. vulg. entre "voyelles tendues" et "voyelles relâchées" (Ph. hist. p. 213 sqq) ; mais finalement cette opposition a disparu et ce qui compte avant tout, c'est le caractère "fermé" ou "ouvert" des voyelles (ibid p. 218).
- (3) Ce maintien s'oppose au traitement du français et de l'italien (cf Ph. hist. p. 219 ; d'Ovidio-Meyer-Lübke, Grammatica storica... p. 54)

Cas particuliers

a) è suivi d'une nasale implosive ou finale a connu la nasalisation en (nasalisation moins complète qu'en français, comme nous le verrons plus loin). Un certain flottement demeure dans le timbre de la voyelle -e- ; Ronjat déclare que, dès l'apr., e s'est fermé devant nasale implosive dans le Languedoc, le Limousin, la Guyenne et l'Aquitaine, mais il ne donne pas beaucoup de précision pour la Provence proprement dite (1) ; Fouché précise que e ouvert roman s'est d'abord fermé, puis s'est nasalisé en [ɛ̃] (2).

Dans nos parlers, en laissant de côté les prononciations individuelles - sur lesquelles nous reviendrons continuellement à propos de e, on peut dire qu'il s'agit en général d'un e moyen, moins ouvert en tous cas que la voyelle orale dans les exemples cités plus haut :

tempus > [tɛ̃_n] (orthog. félibréenne "tèms") ("temps")
 tenet > [tɛ̃_n] (id "tèn") ("il tient").
 Le e semble plus fermé dans "tendo" [tɛ̃_ndo] ("tente") (3)
 que dans "vento" [vɛ̃_nto] ("vente") ; mais, nous le répétons, tout reste relatif dans ce cas.

b) è suivi de y. Une diphtongaison conditionnée en [yè] s'est produite, qu'il s'agisse d'un y étymologique ou d'un y provenant d'un phonème palatal

médiu (m)	>	"mièn" [myè]	("demi")
léctu (m)	>	"lièn" [lyè]	("lit")
sèx	>	"sièis" [syèi]	("six").

 (1) GIPPM § 93.

(2) Ph. hist. pp. 354 et 358.

(3) venant de tendita (m) ou tenta (m), avec réfection sur le radical du verbe (cf BvW, p. 621).

Ce phénomène a pu être provoqué par la séquence d'un -i :

héri	>	"ièr"	[y ^h er]	("hier")
lëgit	>	"liège"	[ly ^h édjé]	("il lit").

Nous avons aussi entendu "sièrve" [sy^hèrvé] ("il sert") < servit (1).
 Pour ces formes verbales, il est possible évidemment de partir de la
 1ère personne, comportant un -y- : base servio ou *lëgio.

L'influence récente du français a amené des prononciations [li]
 à côté de [ly^hè] (pour "lit", n. com.) et [demi] dans le composé (en
 particulier pour les heures : "uno ouro e demi" [un u^hé demi]).

c) è suivi de [u] ou de [u] . Une diphtongaison conditionnée s'est
 produite en apr. (2) ; d'où une triptongue [y^heu]

Ce traitement remonte à une époque plus ou moins ancienne suivant
 les régions ; nous le trouvons attesté au XVIe siècle pour Fréjus et
 ses environs : par exemple "Dieus" ou "Dieu" < deus (3) ; "Mathieu" <
 Matthaeu (m) (4) ; "Berthomieu" < Bartholomeu(m) (5) ; "Amanieu" (6).

-
- (1) Existe aussi en niçard ; cf Mme Baillet "Rancher..", p. 45 ; Compan
 Gram. niç. p. 80.
- (2) cf GIPPM § 89, Mme Baillet p. 44, Dubois Position des parlers de
 Cagnes et Vence, p. 34. Fouché (Ph. hist. p. 317), à propos du
 français, explique cette évolution : l'influence ouvrante de [u]
 sur les voyelles antérieures a amené à [ɛ] la partie finale de è ;
 d'où la triptongue [é{u}] ; puis le premier e s'est fermé en é,
 et ensuite en i.
- (3) Cad 1518, fo 55, 62vo etc ; cad 1532, fo 206 etc.
- (4) Cad 1518, 26, 29, 107 etc.
- (5) Cad 1518, 80vo ; 1532, 3, 214 ; Le Puget CC2 (XVIe), fo 19 etc.
- (6) Cad 1518, 7vo, 108 ; cad 1532, 164vo. Ce nom de pers. se rattache
 sans doute au lat. Amanevus (cf Dauzat DnF, p. 7).

Mais certaines graphies amènent à poser le problème de la prononciation exacte : des formes telles que "Andriou", "Berthomiou", "andryou" procèdent vraisemblablement de l'orthographe française et -iou (ou -you) vaut sans doute [y^{ieu}]. En revanche, "andriu", "berthomyu", "andrio" (1) ont une orthographe plus conservatrice.

Le passage de [y^{eu}] à [y^{ieu}] (que nous avons déjà noté à propos de i + w) et qui caractérise de nos jours le niçard et la plupart des parlers méditerranéens, a donc pu se manifester de bonne heure, tout au moins dans notre région. Dans ce son [y^{ieu}], l'élément du milieu est un i intérieur à peine prononcé, mais suffisamment pour porter l'accent (2).

Les graphies -iou sont courantes chez tous les écrivains varois du siècle dernier (ceux qui n'ont pas adopté l'orthographe félibréenne, évidemment) ; par exemple dans "Lou Franc Prouvençau" de 1877 "Diou", "Borthoumiou", "Mathiou" etc ; dans Barjomau, "Roumiou" etc.

Comme ailleurs en Provence (selon le cas le plus fréquent, tout au moins), la diphtongaison ne s'est pas produite devant [y] ou [u] provenant de -l vocalisée, sans doute parce que la vocalisation a eu lieu, très souvent, à une époque relativement récente, à un moment où la tendance à diphtonguer ne jouait plus (nous retrouverons la question à propos du consonnantisme) :

fel > [f ^{eu}]	(orthog. traditionnelle "fèu")	("fiel)
mel > [m ^{eu}]	(id "mèu")	("miel") (3).

-
- (1) Cad 1532, 142, 191vo ajout ; CC 61 (1579-80), pour les formes en -iou ; Cad 1518, 11, 19, 22vo, 50vo, 140vo ; 76, 81vo ; 178 ajout, pour les 3 autres.
 - (2) Le rhodanien populaire connaît peut-être la même évolution. M. L. Bayle, dans sa "Grammaire prov." (p. 18) note que, dans la diphtongue iéu, l'accent porte sur le i initial.
 - (3) Pour ces mots, en Gaule, on peut partir aussi bien de fel et mel que de fele, mele, nécessaires pour l'italien (Ph. hist Fouché, p. 656).

Le continuateur de caelu (m) est dans notre région "ciel" [syèl], par suite d'une influence française récente (ou relativement récente) ; on trouve de nombreux exemples de ce mot dans Peise et dans "Margarido" de Trussy (1).

Une hésitation reste possible sur le timbre de e dans ces mots, aussi bien aux alentours de Fréjus que dans d'autres coins du Var.

Remarques

1°) Cas de ecclesia

On attendrait [glèyo] (cf TdF qui indique "glèio, mars, niç.).

Nous avons rencontré au XVIème siècle les formes "gleysa, glisa, esgleisa" (2). Une influence savante avait pu jouer pour maintenir -z- intervocalique (ou, du moins, la graphie était conservatrice) ; dès 1464, nous lisons "gleya" dans des registres de Bargemon (3) ; à Saint-Tropez en revanche "esgliso" en 1553-54 (4) ; à Gassin "gleysa" en 1516 (5) etc.

Aujourd'hui, "egliso" [eglizo] est la seule forme que nous ayons entendue dans le département ; le TdF d'ailleurs, à la suite de ce que nous donnons plus haut, mentionne "aglisso (Var), egliso (m)" (6).

(1) Nous avons entendu partout [syèl] dans le Var ; on nous a signalé [syèu] ou [sièu] à Pierrefeu, et [syèle] à Ollioules ; nous n'avons pu vérifier.

(2) Cad 1532, 27vo etc ; BB2, 1541, 3vo ; BB3, InV.

(3) Bargemon, BB2, InV.

(4) St-Tropez, CC20, InV.

(5) Gassin, cad 1516 ; renseignement communiqué par Melle Ulrich (plusieurs exemples).

(6) On lit effectivement "aglisso" chez Trussy et Chauvier. Quelques personnes (à La Mole et à Brenon par exemple) conservent le souvenir d'un "glèio" [glèyo] très ancien. Sous la plume de F. Peise, "gleizo" (Talounados p. 71) doit être fondé sur une influence rhodanienne, rare chez cet écrivain.

2°) Cas de ĩ(g)o

Le résultat est de nos jours [jiu] (ou peut-être parfois [jɛu]).
Même chose dans les lieux voisins, d'où des graphies comme "giéu" (donné par le TdF pour le Var) ou "jiou" (F.P. 79, sous la signature de "Un Draguignanien") ; on trouve encore dans cet almanach "iou", forme la plus fréquente (cf Chauvier 1881 etc).

On peut hésiter pour le XVIème siècle : à côté de "jeu" (qui représente sans doute [jɛu]) (1), nous avons des exemples de "jou", peut-être déjà [jiu], comme pour le cas ordinaire vu plus haut (2).

2°) E fermé

E fermé, libre ou entravé (correspondant à e long, i bref et oe du lat. classique, puis à e fermé du lat. vulg.) se maintient comme en apr. (3).

tēla (m)	>	"telo"	[tēlo]	("toile")
pīra (m)	>	"pero"	[pēro]	("poire")
*clēta (m)	>	"cleto"	[klēto]	("claie")

Le timbre de la voyelle reste en principe fermé mais certaines modifications peuvent se produire.

Cas particuliers

a) é suivi de y provenant de l mouillée.

En principe, é se maintient (comme dans la plupart des parlers

(1) Fréjus, CC66, 67, 68 ; St-Raphaël, CC34 ; Le Puget, CC67, 68 etc.

(2) Fréjus, CC64, 66, 67.

(3) GAP, p. 52 ; GIPPM § 76 ; pour le français (diphtongaison en ei)
cf Fouché Ph. hist. p. 224.

méditerranéens, dans le Var tout au moins) et ne se ferme pas en i (comme en prov. littéraire et en rhodanien) (1).

apícula (m)	>	"abeio"	[a ^h béyo]	("abeille")
Massilia(m)	>	"Marseio"	[marséyo]	("Marseille")
auricula(m)	>	"aureio"	[ôuféyo]	("oreille").

Il est probable que nos formes actuelles bénéficient, dans de nombreux cas, de l'appui du français, pour Marseille, abeille, bouteille et les mots à suffixe - ic(u)la par exemple la tendance à l'ouverture du é en è, enregistrée sporadiquement, pourrait le prouver.

Au XVIème siècle, certains mots ont connu une hésitation : "abilhas", par exemple (2), en face d'"abelhas" plus fréquent (3).

Dans les textes des écrivains varois, "eio" l'emporte ; cf dans Chauvier "bouteio" (F.P. 84), "oureio" (F.P. 90) etc.

b) é suivi d'une consonne palatale (essentiellement g en lat)
Formation d'une diphtongue avec ouverture de la voyelle :

lēge(m) > "lèi" [lèi] ("loi").

c) é suivi d'une nasale

1- quand il s'agit d'une nasale finale en "roman", é garde en principe son timbre et se nasalise (4)

plēnu(m)	>	"plen"	[plē ⁿ]	("plein")
fēnu(m)	>	"fen"	[fē ⁿ]	("foin").

(1) cf GIPPM § 80.

(2) Cad 1532, fo 26.

(3) Cad 1518, fo 102vo, 158vo etc ; cad 1532, fo 37vo etc. "Abelhas" se rencontre aussi plusieurs fois à Gassin, cad 1516. Pour le nom de "Marseille", plusieurs exemples de "marselha" ou "marselho", dès 1541 (BB2, fo 5, 9 etc).

(4) cf infra la nasalisation.

2- dans le groupe é + nasale + consonne, une fermeture de é en i peut se produire (1) :

d(e) ^u intus	>	"dins"	[d ^u in]	("dans")
intrat	>	"intro"	[i ^u tro]	("il entre").

d) é suivi de [u] ou de [w]

Selon Ronjat (2), il y aurait ouverture de é devant [u] ou [w] à la finale, mais maintien du timbre devant [u] ou [w] suivi de consonne.

A Fréjus, comme ailleurs en Provence, semble-t-il, é demeure devant [u] ou [w] + consonne :

tēgūla(m)	>	"téule"	[t ^u éul ^é]	(avec changement de genre)
				("tuile")
cīrcūlu(m)	>	"céucle"	[s ^u éuklé]	("cercle") (3).

Mais à la finale, on trouve plutôt un e moyen ou un e dont le degré d'ouverture varie suivant la prononciation et le caprice individuel (4). Dans ces conditions, les notations que nous avons tentées n'ont pas - nous le reconnaissons franchement - une grande valeur. Par exemple :

articūlu(m)	>	[art ^u éu]	("orteil")
*butticulu(m)	>	[but ^u éu]	("mollet")
soliculu(m)	>	[sul ^u éu]	("soleil")

(1) GIPPM § 81.

(2) GIPPM § 79.

(3) On entend même parfois [s^uéuklé] ou [s^uéuklé], ce qui rapprocherait de "ciéucle" du rhodanien.

(4) Le même phénomène semble se retrouver dans d'autres lieux du Var. M.C.A. Robson, à propos de la région de Cogolin-La Mole (dans les Maures), a noté que la différenciation entre [éu] et [éu] avait peu d'importance, surtout du point de vue de la phonologie.

Les oeuvres de nos écrivains varois ne peuvent pas nous être d'un grand secours ici car la plupart ne mettent pas d'accent (ni de signe spécial) sur ce qu'ils orthographient généralement -eou. Citons par exemple dans "Lou Franc Prouvençau" de 1877 : "souleou, aqueou, counseous (plur.), Cascaveou (sobriquet de F. Peise), eou ("lui"), beou" etc. De même, dans les oeuvres de V.Q. Thouron : "radeou" (p. 59), "eou" (p. 60), "aqueou" (ibid), "veisseou" (p. 61) ; on trouve en revanche "puléou" (p. 61), "counséou" (p. 84), "aquéou" (p. 89), mais il est difficile d'en tirer une conclusion car Thouron écrit aussi, à plusieurs reprises, "la vèlo" ("la voile"), alors que le é demeure en principe fermé dans ce mot (1).

Dans une pièce intitulée "Pouçiéu" (sic) (2), Marius Bourrelly écrit : "voudriéu, aquéu, diéu ("je dis"), aucéu, souléu, céu, rebabéu ("radoteur"), comme s'il avait voulu éliminer la graphie èu.

Voici quelques exemples plus intéressants de Chauvier ; "counséu" (F.P. 79), "boutéu, boutaréu" (82), à côté de "Cascavèu" (82, 86), "Sant-Rafèu" ("Saint-Raphaël") (81), "Vudèu, Gavèu" (noms de personnes, 90). Si l'orthographe correspond vraiment au son, ils montrent une différence entre des mots qui, régulièrement, appartiennent à la même catégorie pour la finale.

e) é suivi de tr, dr, t'r, d'r (3).

Comme ailleurs en Provence, on a eu en principe ouverture de é en

(1) A propos de toutes ces oeuvres de nos écrivains dialectaux, il convient de noter le peu d'importance qu'ils attachent aux questions de graphies et, d'autre part, le peu de compétence des imprimeurs, peu habitués aux ouvrages en langue provençale ; dans ces conditions on peut difficilement tirer des conclusions de ce que l'on lit.

(2) cf F.P. 77, p. 107 ; dans le texte le nom de lieu est écrit "Pouciéu".

(3) cf Dubois "Vence et Cagnes..." p. 43.

è qui se combine avec y (issu du groupe consonnantique) (1).

credēre	>	"crèire"	[krèi ^h é]	("croire")
*videre	>	"vèire"	[vèi ^h é]	("voir") (2).

f) Le groupe caractéristique du méditerranéen -ien [yêⁿ] < -ioun comporte en principe é :

"cabrien" [kabryêⁿ] ("solive" ; rhod. cabrioun) ; "nacien" [nasjêⁿ] ("nacion" ; rhod. nacioun) etc.

g) Passage de é à [u] (3)

Ce phénomène se produit quand il y a séquence ou précession, ou séquence et précession, d'une consonne labiale, ou encore séquence de [u] .

Ce changement récent (postérieur au XVIIIe siècle, selon Ronjat) affecte en particulier le méditerranéen et le rhod. populaire ; il est connu de notre parler :

vindēmia	>	"endūmi"	[ēndūmi ^h]	("vendange")
sepia(m)	>	"sūpi"	[sūpi ^h]	("seiche")
bibit>"buou"			[biu ^h]	("il boit").

Dans certains mots, d'autres influences ont pu jouer, par exemple pour "boussurlo" ("verrue") (4), où le passage de é à u a pu être

(1) cf infra, dans l'étude des consonnes.

(2) Pour l'apr., Levy donne "creire" et "veire" (à côté de "vezer") avec é fermé.

(3) GIPPM § 82.

(4) Le TdF donne "bousserlo, boussuerlo(m), boussuelo, boussurlo, boussiorlo, boussearlo (a.d.)" avec des sens variés dont "Phyctène, ampoule, vésicule qui survient à la peau à la suite d'une piqure d'insecte". Chauvier écrit "boucerlo" (cf F.P. 88).

facilité par le français "bossu" (1).

Cette labialisation présente moins d'extension que vers Toulon ou Hyères où l'on entend encore : "frumo" ("femme") ; "mume" ("même"), "empluga" ("employé"), "vuou" ("je vois"), "vu" ("il voit") etc ; et où l'on relève des évolutions plus complexes, comme dans "vuelo" [vüelo] ("voile").

En revanche, elle gagne parfois les Alpes-Maritimes : nous avons entendu [ɛndumi] à Grasse, Cabris, Mandelieu (2).

Ronjat remarque (3) : "Un examen complet de tout le vocabulaire pourrait seul permettre de formuler une règle là où mon information ne m'autorise qu'à indiquer une tendance généralement répandue qui peut se heurter à des actions analogiques et à des préoccupations de mieux dire". Nous ne pouvons que souscrire à cette opinion, en indiquant simplement que la règle recherchée par Ronjat n'existe peut-être pas et qu'il s'agit vraisemblablement d'une tendance souvent capricieuse. Nous verrons plus loin un traitement analogue affectant é à l'initiale.

Les textes imprimés de la région nous fournissent des exemples tels que "duvi" ("je dois"), "vuzi" ("je vois") etc (4).

3°) Conclusion sur le son E

Les phonéticiens modernes ont remarqué qu'il était souvent vain de

(1) On entend parfois [buzu] dans certains lieux du Var.

(2) Pour ce mot "vendange", nous avons relevé "vendumi" ou "endùmi" ou "endùnmi" dans de nombreux lieux du Var. Dans le verbe dérivé en revanche, on entend souvent "endemia", correspondant à l'apr. "vindemiar, vendemiar" (cf Var E 2342).

(3) GIPPM § 82, p. 140.

(4) cf F.P. 77, 84 ; 85 etc.

rechercher une opposition trop nette entre le timbre ouvert et le timbre fermé d'un même son.

En français, une différence très sensible sépare parfois é et è, par exemple dans "l'été" et "il était" ; peut-être en est-il de même dans le prov. littéraire et le dialecte rhodanien.

Mais dans nos parlers du Var la question semble plus complexe. Nous avons noté au cours de notre exposé plusieurs cas délicats : e nasalisé, e suivi de [u] ou [w], tendance à ouverture de é dans les mots comme [maruyo], [buyo] etc.

E final tonique pose les mêmes problèmes ; dans des mots comme "paié" ("tas de paille") ou "garbié" ("tas de gerbes"), on peut déceler parfois une certaine tendance à l'ouverture. Dans les formes verbales, même hésitation : le prov. littéraire écrit au passé simple "aiguè, aguè, amè" etc et à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel "avié, finissié ; sarié, surié, amarié" etc.

A Fréjus, e est en principe fermé pour la 3e sing. du passé simple [aigé], [kuté] et souvent moyen pour l'imparfait et le conditionnel.

Autre cas à signaler. Ronjat, dans une petite étude sur l'orthographe (1) écrit : "e pren des d'acènt davans 11, rr e r segui de counsouno pèr-ço-qu'a toujour lou son larg davans aquéli group".

Or, à Fréjus et dans d'autres points du Var, on peut fort bien entendre dans cette position un e moyen et, parfois, un e presque fermé : ex. [estelo] ("étoile" ; l'apr. a d'ailleurs estela) ;

(1) J. Ronjat "L'Ourtougrâfi prouvençalo", Toulon, 2e éd. 1937, p. 21.

[verno] ("aune") etc (1).

La prononciation de e dans le français "terre" et dans notre mot "terro" ne nous paraît pas absolument identique.

Est-ce à dire que règne sur ce point une confusion totale dans nos parlers ? Nous ne le croyons certes pas. Nous pensons que très souvent e n'est pas nettement caractérisé : il s'agit d'un e moyen dont chacun peut, en quelque sorte à son gré, augmenter ou diminuer l'ouverture.

On peut arriver ainsi à des homonymies parfois triples : pour certaines personnes, un seul groupe phonétique [p^heu] correspondra au continuateur de pilu(m) ("poil"), de pediculu(m) ("pou") et de pelle(m) ("peau").

En définitive, la question du timbre de e tonique pourrait se trouver résumée ainsi, pour le parler de Fréjus et des environs et peut-être même pour l'ensemble du Var :

a) un é nettement fermé (2) dans des mots comme [vélo] , [télo]
[vlédo] , [véno] ("veine") ;

b) un è nettement ouvert en finale tonique, quelle que soit l'origine, dans des mots tels que [n^uè] ("nuit"), [d^juè] ("jeu") , [f^uè] ("feu"), [lyè] ("lit"), [d^jou^zè] ("Joseph"), [n^uvè] ("Noël") ;

c) un e moyen, mi-ouvert, mi-fermé, dans la plupart des autres cas.

(1) R ou L n'exercent donc pas une influence ouvrante sur e tonique, comme ils ont tendance à le faire en français. La prononciation du français régional reste caractéristique à ce propos : nous avons entendu le mot "auberge" prononcé [s^herje] à Jabron. Des faits analogues sont fréquents, surtout dans le nord du Var.

(2) Ce é est parfois noté i (cf le personnage appelé "Nagi" parce qu'il disait "n'a ges" - il n'y en a pas - chez Thyde Monnier).

- Voyelle A -

A tonique, libre ou entravé, se maintient, comme en apr. et dans la plupart des dialectes méridionaux (1) :

capra(m)	>	"cabro" [kabro]	("chèvre")
mare	>	"mar" [mar]	("mer").

1°) Cas particuliers

a) A du latin, entravé par nasale + consonne, et a suivi d'une nasale qui devient finale sont nasalisés, mais moins complètement qu'en français, comme nous l'avons dit pour les autres voyelles :

cantat	>	[Kân ^{to}]	("il chante")
fame(m)	>	[fân]	("faim").

b) Action de -y- de provenances diverses : formation d'une diphtongue ai :

maiu(m)	>	"mai" [mai]	("mai")
radiu(m)	>	"rai" [rai]	("rayon").

c) Le suffixe -ariu(m), -aria(m) donne -ié, iero [-yè] , [-yè^{ho}] , comme ailleurs en prov. méditerranéen.

Dans certains mots de formation savante, -àri [a^{li}] s'est maintenu, ce qui n'offre rien d'original ; par exemple, "armàri" ("armoire") [orma^{li}] , "noutàri" ("notaire") [nuta^{li}] , "coun-tràri" ("contraire") [kû^{tr}a^{li}] etc.

(1) cf GIPPM § 108.

La langue du XVIème siècle témoigne d'une certaine hésitation pour les formes du féminin : dans le cadastre de 1518, à côté de "nasquiero" ("lieu planté d'inule visqueuse", fo 46 etc) (1) ou de "musseguiero" ("lieu où les cistes abondent", fo 15 etc) (2), nous trouvons "carriero de la teularie" (fo 182), "de la teuliero" (ajout du même folio), "la teulario" (fo 182vo, 186), "la teullario" (fo 184vo). Levy indique déjà pour l'apr. "teularia" et "teuliera" ("tuilerie"). On avait sans doute au XVIe siècle trois prononciations : [tɛʎlariyo] , [tɛʎlaryé] , [tɛʎlyero] . De nos jours, le mot est [tɔʎlyɛlo] ou [tɛʎlyɛlo] .

2°) Points spéciaux

a) Continuateurs de cane(m), pane(m), manu(m), fame(m), de -mane.

Des influences extérieures ont joué pour limiter l'emploi de certains mots anciens ou même pour les éliminer.

1- A côté du régulier "can" [kân] < cane(m), la forme "chin" employée d'ailleurs par Mistral lui-même, gagne du terrain (3) ; à Fréjus même, "can" ne subsiste guère que dans l'augmentatif "canas" [kanas] ("gros chien") ; à Roquebrune, les deux mots sont en concurrence ; aux Adrets, "can" l'emporte (4) ; au Muy et aux Arcs en revanche, "chin" est de beaucoup plus usuel (5). Au féminin, "cagno" ("chienne") semble avoir totalement disparu de notre parler, ou du moins s'est

-
- (1) Mot formé sur "nasco" ("inule visqueuse" ; cupularia viscosa cf Dr Arnoux, Breviéri, p. 30).
 - (2) Notons la labialisation à l'initiale, le nom actuel de la plante étant "messugo" dans notre parler.
 - (3) Pour Mistral, cf "Mirèio", ch VIII etc. On trouverait de nombreux ex. de "chin" dans les textes de la région ; cf "Margarido", p. 282 ; F.P. 83, p. 116 (pièce de JB Gaut) etc.
 - (4) De même à Tanneron, Montauroux, Grasse et les alentours.
 - (5) "can" reste employé par quelques personnes.

spécialisé au sens de "paresse" (1).

2- Les continuateurs de pane(m), manu(m), de -mane, respectivement "pan", "man", "deman" se maintiennent un peu mieux pour l'instant contre "pen" [pɛ̃] , "men" [mɛ̃] , "demen" [dɛ̃mɛ̃] dus à l'influence française (Fréjus, Les Adrets, Roquebrune etc) (2).

Montauroux préfère les formes anciennes, certains points de l'arrondissement de Grasse les plus récentes, semble-t-il.

3- "Fam" [fɑ̃] est employé uniquement et nous n'avons d'ailleurs entendu que cette forme dans le Var.

De toute façon, les doubles formes "chin" et "can", "pen" et "pan" etc sont comprises dans toute la région, même si l'une des deux fait l'objet de préférences locales.

b) Cas des verbes du premier groupe

A la 1ère et à la 2ème personne du pluriel de l'indicatif présent, Fréjus et les environs (à l'exception des Adrets et d'Agay, semble-t-il) disent "cantèn", "cantès", au lieu des formes anciennes "cantan", "cantas". Ce phénomène s'étend sporadiquement dans toute la Provence (3) et nous reprendrons l'exposé à propos de la morphologie.

c) Le continuateur de ^xbaneu(m) ("bain" ; lat. cl. balneum) a perdu

(1) L'évolution du sens est en rapport avec le français "cagnard" ; cf BvW p. 97. On se souvient de "cagno" ("chienne") à La Mole.

(2) A Fréjus, comme dans beaucoup de lieux du Var, la sornette sur les noms des doigts se présente sous la forme : "Voulèn de pen, N'avèn ren, Coumo faren, Coumo pourrèn, Piéu, piéu, piéu, Qu travaio viéu". Ailleurs on en tend parfois : "Aquèu dis qu'a fam ; Aquèu dis : voulèn de pan..." (cf aussi Ch. Galtier "Trésor des Jeux...", p. 51, pour des formules analogues).

(3) Dans l'est du Var, il semble affecter une aire s'étendant depuis La Mole et La Garde-Freinet dans les Maures.

son n mouillée final pour devenir "ban" [b^haⁿ], qui a totalement disparu de nos jours devant "ben" [b^heⁿ], dû au français. Les circonstances historiques ont sans doute joué pour ce remplacement, en rapport avec la mode récente des bains de mer (1). La Sinse écrit déjà "bain dé mar" (2). Nous n'avons jamais entendu "ban" dans le Var (3).

- O ouvert -

Nous abordons ici des problèmes complexes, en rapport avec des évolutions parallèles dans d'autres langues romanes (italien et espagnol notamment), sur lesquelles l'accord ne s'est pas toujours fait entre les spécialistes.

1°) Traitement "normal" : diphtongaison (4)

O ouvert, correspondant à o du lat. classique, s'est diphtongué en principe à Fréjus comme dans tous les parlers méditerranéens. Cette diphtongaison, en syllabe fermée comme en syllabe ouverte, donne comme résultat général [wa] :

x ^u boscu(m)	>	"bouas"	("bois")
ch ^u orda(m)	>	"couardo"	("corde")
co ^u r	>	"couar"	("coeur")
po ^u rta(m)	>	"pouarto"	("porte").

-
- (1) Ainsi le mot, évitant l'homonymie de "banc" (< germ. banki) est tombé dans celle de "ben" ("bien").
- (2) La Sinse, "Scènes...", La Faucado, t II, p. 127.
- (3) Cagnes et Vence ont conservé "bagn" [b^haⁿ] (Dubois, op. cit. p. 27).
- (4) cf GIPPM § 97 à 107. On sait que ce phénomène est un de ceux qui opposent le mieux les parlers méd. et alpins au rhodanien et au prov. littéraire.

A Fréjus même, le son [wa] est assez net, comme à Toulon, à Hyères et sur la majeure partie du littoral varois, mais, dès que l'on s'écarte un peu de la côte, le 2ème élément de la diphtongue peut devenir plus sourd et annoncer parfois -o- des parlers alpins.

Citons parmi les exemples entendus : [amwãrsi] ("j'éteins") à Roquebrune, [mwãrdé] ~ [mwãrdé] ("il mord") à Bagnols, [swãrti] ("je sors"), [rétwãrni] ("je retourne"), [nwãstrié pwar] ("notre porc" au Muy (1) ; [vwãis] ("veux-tu"), [fwãl] ("fou"), [kwãl] ("cou") [bwã^{4k}] ~ [bwã] ("bois") aux Adrets.

A Montauroux, outre "fouol" et "couol", nous avons relevé [vwãstro] ("votre"), [fwãⁿ] ("fontaine"), [pwãr] ("porc").

L'ALF avait déjà noté ces divergences : pour le mot "bois", [bwãs] à Seillans (et aussi Mézel et Gréoux dans les Basses-Alpes), [bwã] à Hyères, Aups etc ; pour "fontaine" [fwãⁿ] à Seillans et à Aups, [fwã] à Saint-Maximin (et Mézel) ; pour "la force", [fwãrsó] est donné pour Seillans, Le Luc, Saint-Maximin, [fwãrsó] pour Hyères, [fwãrsó] pour Saint-Tropez ; pour "fou" enfin, [fwãl - fwãl - à fwãl] de Seillans s'opposent à [fwãlé - fwãlé - à fwãlé] d'Hyères (2).

Historique et datation.

Comme le remarque Ronjat (3), les anciens textes notent très irrégulièrement ce phénomène. Ceux de Fréjus et des environs que nous avons consultés, comme nous l'avons déjà dit, sont en général conservateurs dans leur graphie et nous rencontrons partout ou presque o

(1) Dans ce cas particulier, une sorte de dissimilation a pu se produire pour deux mots appartenant à la même catégorie et qui devraient présenter le même son.

(2) cf ALF, cartes 145 "dans les bois" ; 592 "fontaine" ; 593 "la force" 598 "fou".

(3) GIPPM § 97, p. 160.

simple au XVIème siècle. Citons par exemple, dans un registre de 1560-77, "bosc", "lous porcs", "pont" etc ; à Saint-Raphaël, "de foro Villo", "foro Villo", "foro Ville" (1) ; à La Garde-Freinet, "porcs, foro, mostron" ("ils montrent") ; "porcqs, font" ("fontaine") ; "porqs" (2) ; à Gassin, "Colla" ("colline"), "costa", "ort" ("jardin") (3).

Nous pouvons mentionner, pour Fréjus, deux exemples douteux de diphtongaison : "al puant de Rayran" ("au pont du Reyran", cad 1518, fo 45) (à côté d'innombrables "al pont de Rayran", cf fo 4vo etc) et "las fouons" (cad 1532, fo 167).

Pour la région, citons à Callas "lo poant de sanct Eloys" en 1551, et à Callian "au Touard" en 1589 (4).

Il peut se faire que cette diphtongaison ait été plus tardive dans l'est de la Provence méditerranéenne que dans la région de Marseille ou dans les Alpes ; P. Meyer a relevé des formes "puerc" et "puerst" à Seyne (Basses-Alpes) dès 1411 (5). On peut se demander si "bouenos" dans une charte de franchise accordée en 1438 aux habitants de Mougins, près de Cannes n'est pas dû à une distraction du copiste du XVIIIe siècle (6).

(1) Pour Fréjus, BB4 ; pour St-Raphaël, CC1 XVIe, CC2 1594-96, CC4 XVIIe.

(2) Arch. LGF, InV, les 3 premiers ex. pris dans BB1 (1548-53), les 2 suivants dans BB2 (1563-74), le dernier dans BB3 (1575-89).

(3) Arch. Gassin, cad 1518, renseignements communiqués par Melle Ulrich.

(4) Callas, BB1 InV, fo 146 ; Callian, CC2 InV, fo 50. Ce dernier ex. se rapporte à un nom de lieu, rattaché à la racine pré-indo-européenne bien connue ToR- (cf Rostaing, T.P. p. 268 sq.).

(5) cf DLM, p. 203.

(6) Texte cité par M. R. Aubenas "Chartes de franchise et actes d'habitations, Mougins, Cannes..." (Cannes, 1943). On trouve d'ailleurs "bono" (fém. sing.) dans le même document, un peu plus haut.

Peut-on se représenter l'évolution de la diphtongue ? Deux formes presque contemporaines attirent notre attention : "Pouerre" à Bagnols, en 1582 (il s'agit d'un nom de famille assez fréquent dans la région, actuellement "Porre" ; (1) et "couelle" ("colline") à Roquebrune, en 1598 (2). Elles sembleraient s'opposer à "puant", "poant" et "Touard", vus précédemment. Mais la séquence n'est pas la même.

L'évolution pourrait avoir été la suivante :

$\text{ô} > [\text{wô}] > [\text{we}] > [\text{wa}]$

La première modification retrouverait, avec plusieurs siècles d'écart, un trait du castillan (3) ; pour la deuxième (ouverture de e en a), nous rejoindrions, accidentellement, l'évolution de la diphtongue [oi] de l'ancien français, avec le passage de [we] à [wa] et finalement à [wa] (4).

Tout cela d'ailleurs reste bien théorique et, en fait, les phénomènes ont vraisemblablement été plus complexes et plus obscurs. La différenciation des deux éléments a pu être plus ou moins rapide suivant les lieux et suivant les mots.

On peut même se demander si, dans la conjugaison en particulier, des formes comme [rétworni] ("je retourne") ou [soworti] ("je sors") ne sont pas des sortes de retour vers une voyelle simple o en rapport avec l'infinitif et d'autres éléments du paradigme (5).

(1) Bagnols, GG1 InV. cf Dauzat DnP, p. 493 pour le nom Porre "poireau marchand de poireaux". Le nom commun est "pouarre".

(2) Roquebrune CC2.

(3) cf E. Bourciez "Eléments...", § 154 et 331 ; le passage à serait atteint dès le Xe siècle en certains points de la Castille.

(4) cf Fouché, Phon. hist. p. 272.

(5) Ronjat, suivant des informateurs locaux, a noté que la diphtongaison semblait en voie de disparition à Toulon, où l'on entendait "bon, porti" à côté de "bouan, pouàrti" etc (GPPM, § 98, p. 162).

et [wɛi] mais le TdF ne signale pas ces formes pour la Provence (1).

- "òrdi" [ɔ̃di] < hōrdeu(m). Le TdF donne "ouèrdi"(mars) et "uèrdi" (niç) mais Calvino et Compan ont "òrdi" (2).

Le groupe -dy- devrait donner -j- [ʃ] (et Levy cite d'ailleurs pour l'apr. "orge", à côté de "ordi") (3). Cette forme "orge" [ɔ̃rdʒé] se rencontre parfois actuellement dans nos parlers du Var mais elle y est certainement due à une influence récente du français.

- "escolo" [eskɔ̃lə] < schōla(m). Pas d'exemple de diphtongaison en prov.

- Même remarque à propos de "roso" ("rose"). Pour "ome" [ɔ̃mɛ] ("homme"), notons que Levy présente des formes avec o fermé "ome, om" etc.

b) Séquence de [ɔ̃] ou de [w]

Selon Ronjat (loc. cit.), il peut s'agir dans ce cas d'une dissimilation (4).

- "dòu" [dɔ̃] ("deuil") < dolu(m), latin du IIIe siècle ; apr. dol. Notons que le niçard a "duèi" (5).

(1) Nous avons trouvé "olhe" à Caillan (CC68, 1568, InV) et "olei" à La Garde-Freinet (BB2, 1563, InV) (à côté de "oli", plus fréquent).

(2) cf Compan, Glossaire, p. 38.

(3) Pour le français, M. Fouché explique le maintien de o dans "orge" par le fait qu'au moment de la diphtongaison, o n'était plus suivi que d'un groupe triconsonantique (Ph. hist. p. 238).

(4) Il allègue la formule VII de M. Grammont ; il s'agirait plutôt, semble-t-il, de la formule VI : "Le deuxième élément d'une diphtongue est dissimilé par une voyelle ou une semi-voyelle de même timbre" (Tr. phon. 287).

(5) Compan, Glossaire, p. 96.

2°) Restrictions à ce phénomène (1)

En dehors des régions qui diphtonguent systématiquement tous les o ouverts (comme le Rouergue), les restrictions restent très nombreuses ; aussi certains grammairiens ont-ils cru à une sorte de diphtongaison conditionnée (c'est ce que semble entendre Anglade (2)).

Ronjat a énuméré plusieurs causes qui pouvaient empêcher le passage de o à [wa]. Nous suivrons de près son exposé, dans le fond sinon dans le plan, en examinant un certain nombre de cas particuliers et en ajoutant quelques précisions au besoin. Certains mots en effet qui, selon le TdF, présentent la diphtongaison en dialecte "marseillais" (et parfois dans le Var) présentent la voyelle simple à Fréjus et, la plupart du temps, dans les autres parlers du Var sur lesquels nous avons des informations (3).

Nous rangeons nos remarques sous quelques rubriques commodes mais un peu arbitraires parfois, plusieurs influences ayant pu jouer en même temps.

a) Mots à caractère savant ou demi-savant

- "ôli" [o^hli] [o^hli] < ôleu(m) ; apr. "oli".

On attendrait *olh et *uelh, qui se seraient réduits à [o^hli]

Complément (p. 7)

Il semble que le phénomène connaisse une diffusion plus large dans le nord du Var, en rapport sans doute avec les parlers gavots.

Nous avons entendu à Saint-Bayon (cne de Comps).

- [kɔʒɔn] "grosse pierre plate et ronde" (ailleurs [kɔdɔn]).
- [lɔwɔ, lɔwɔt] "lampoïn".
TdF lot, louot (niç), louet (m)...: lent, o sant, paresseux.
- [plɔt] "plat".
TdF clot, clouet (m): plain, horizontal, à plat....
- [kɔwɔt, mɔwɔt] "chasse-mouches".
TdF coucho-mousco.
- [mɛna kɔwɔtɛ] "se dépêcher, aller vite".
TdF coucho, couito (l.a.): chasse, poursuite, nâte.
ana de-coucho "aller vite".
- [dɔwɔ, dɔwɔt] Dosse, n de l.: quartier de Comps vers La Souche, à l'est du village.
- [flɔwɔ] "flaque d'eau, etc".

(1) GIPPM § 98.

(2) cf GAP, p. 76 ; l'auteur insiste sur la diphtongaison devant -n et -r "consonnes-voyelles".

(3) Le phénomène a beaucoup d'extension aussi à Nice (cf pour la conjugaison par ex., Compan, Gram. niç p. 73) et dans les parlers alpins ; cf simplement les noms de lieux "Allos" et "Annot" et [kɔwɔt] et [kɔwɔt] dans la prononciation locale. Signalons d'autre part que, pour l'italien, d'Ovidio et Meyer-Lübke (Gr. stor. p. 80) distinguent 3 groupes d'exceptions à la diphtongaison de o ouvert en -uo.

- "còup" [kòu] ("coup") < *cōlpu(m) (1). Le TdF cite "couop" pour le Rouergue ; apr. "colp, colbe, cop".

- "faiòu" [fayòu] ("haricot") < phaseolu(m) (2). Pas d'exemple de diphtongaison dans le TdF mais l'italien a fagiuolo.

Une forme * [faywa] aurait d'autre part donné une succession d'apertures trop voisines : -4-4-7-4, pour la partie finale (3).

La liste des mots se rattachant à cette catégorie pourrait être grossie sans grand intérêt.

c) Influences étrangères à nos dialectes (français, franco-provençal etc)

Certains mots peuvent être des emprunts relativement récents, par exemple :

- "clocho" [klotelo] ("cloche") < clocca(m) (4).

D'autres sont entrés anciennement dans la langue ou ont subi une influence plus ancienne :

- "drole" [dròle] ("enfant, garçon" ; fém. "drolo") (5). Le TdF donne seulement avec diphtongaison "drouolle" (rouergat) ; il s'agit d'un emprunt au moy. néerl. "drol" (petit bonhomme, lutin) (6). Le mot en

(1) cf REW 2034 qui cite "kuolp" en engadinois.

(2) cf REW 6464.

(3) cf le tableau des apertures donné par P. Fouché (Ph. hist. p. 38).

(4) cf REW 1995 ; BvW, p. 135.

(5) Ce mot est d'ailleurs d'un emploi assez rare à Fréjus (alors qu'il est plus fréquent vers Hyères). Le dict. d'Avril (1839) déclare : "Drole sm. Terme des environs d'Arles, de Tarascon et de Brignolles. Garçon, Enfant mâle". C'est surtout un terme du dialecte rhodanien.

(6) cf BvW, p. 202 ; Nveau dict. ét. p. 247.

prov. vient peut-être du languedocien ou du lyonnais (1).

- "forço" [fɔ̃ʁso] ("force", n. fém.) (par opposition à l'adv. [fwarsa] "beaucoup") ; ces deux mots viennent du lat. vulg. fōrtia. Le TdF cite "fouerço" (mars), "fouorço" (niç) ; (Calvino écrit "fuorsa").

L'influence française a pu être récente ici puisque, comme nous l'avons vu plus haut, l'ALF n'indiquait que des formes avec diphtongue pour le Var. Peut-être a joué ici aussi un désir de différencier le nom de l'adverbe.

- "port" [pɔ̃ʁ] ("port") < portu(m). Nice connaît "puort" mais la Provence proprement dite semble ignorer la diphtongaison. Le mot avait conservé peut-être un caractère savant.

- "escorço" [eskɔ̃ʁso] ("écorce") < scōrtea(m) (2) ; l'apr. présente "escorsa" ; le TdF ne mentionne pas de forme avec diphtongaison. On ne voit pas dans ce cas de raisons nettes pour expliquer le maintien de o, hormis une influence du français.

d) Caractère incertain du timbre de o (3)

- "bricolo" [brikɔ̃lo] ("sorte de courroie, bricole"). Le TdF donne "bricolo, bricoualo (Var)", avec des sens variés.

Selon Levy, le mot est "bricola" en apr. Le français "bricole"

(1) Le FEW cite, à Lyon, "drolo" ("petit garçon") (t III, p. 160).

(2) cf REW 7742.

(3) Notre paragraphe d) correspond un peu au b) de d'Ovidio et Meyer-Lübke, p. 81.

vient de l'apr. ou de l'it. briccola (1), rattachés l'un et l'autre à un longobard brihhil. L'évolution sémantique a amené des sens divers (celui de courroie est attesté en franç. en 1680 seulement). On peut penser que le timbre de o n'était pas net et que des influences extérieures ont joué.

Dans le domaine purement phonétique, on ne s'expliquerait pas pourquoi le o de "bricola" restait intact, tandis que celui de l'apr. "cola" ("colline") (forme féminine tirée de collis, (2) donnait [wa].

- "croto" [kɾoto] ("cave"). TdF "croto, croueto (mars)" ; "crota" en niçard (3). Nous avons partout entendu [kɾoto] dans le Var.

Levy indique pour l'apr. "crota" ("crotte") et "crota" (avec o fermé) ("crypte, cave") ; l'afr. possédait un mot "crote, croute", éliminé au XVI^e siècle au profit de "grotte", emprunté à l'it. (4). La forme de base reste en principe crupta, ce qui amènerait à o fermé ; peut-être une forme ^xcropta a-t-elle existé à côté de crupta (5) ; peut-être une influence extérieure a-t-elle joué (celle de l'it. "grotta" par exemple) (6).

L'hésitation sur le timbre de o a pu empêcher, et la diphthongaison en [wa] et la fermeture en [u] (qui serait normale pour o fermé). Cette remarque vaut certainement pour d'autres mots.

(1) cf BvW p. 88 ; REW 1298. Le N. dict. ét., p. 110, tout en faisant venir le franç. "bricole" de l'it., parle pour celui-ci d'une origine obscure. M. Giacomo Devoto ("Avviamento alla etimologia italiana..." ; 1957) pense que l'it. "bricolla" (sorte de sangle) vient du franç. ; il indique d'autre part deux mots "briccola", dont l'un, diminutif de "bricco" ("mouton") proviendrait du lat. vulg. buriccus, croisé avec beccus (p. 54).

(2) REW 2051.

(3) Calvino, p. 77 ; Compan, Glossaire, p. 113.

(4) BvW p. 303 ; Fouché Ph. hist. p. 688.

(5) Fouché cite lat. crupta, crypta et cripta correspondant au grec κρυπτός.

(6) cf d'Ovidio et Meyer-Lübke, p. 84 : déviation de o fermé vers o ouvert en it. littéraire (le reste de l'Italie gardant grotta).

- "dourgo" [dɔrgo] ("cruche"). TdF "dourgo, douergo (mars)". L'apr. présente "dorc, dorca" (avec o fermé), le niçard "dourca" (1).

Selon Meyer-Lübke, la base étymologique est ōrca ("tonneau") avec le d- de dorna, lui-même dû à un croisement de ūrna et de dolium (2). Levy indique ce mot "dorna" ("cruche") avec un o fermé.

O fermé semble donc régulier ici ; l'ouverture s'est produite seulement à Marseille où la diphtongaison pourrait être un phénomène récent, sur lequel nous reviendrons.

- "lono" [lɔno] (sens assez imprécis sur lequel nous nous expliquons au lexique).

Levy donne "lōna" pour l'apr. et la plupart des romanistes rattachent le mot à un germ. * lōna (3). Pourtant le TdF indique "lono, louono (niç), loueno (mars)" ; M. Compan donne "lona|louona" ("flaque d'eau") pour le niçard (4). Nous avons effectivement entendu des formes avec [wa] à La Gaude, Cagnes, Saint-Auban (AM), Brenon, Jabron et Aiguines (Var).

La diphtongaison a pu être empêchée ici par l'ouverture tardive de o et, peut-être, par une influence de "long" (qui semble avoir joué en certains lieux sur le plan sémantique) (5).

(1) Calvino, p. 99 ; Compan, Glossaire, p. 142 : "dourca" ("burette en fer blanc").

(2) cf REW 6087.

(3) cf Dauzat D. ét. p. 442. Le REW pense que le rattachement du prov. "lona" au gotique lona est peu vraisemblable au point de vue historique.

(4) Compan, Glossaire, p. 23 ; cf aussi Calvino.

(5) cf aussi notre petit article "Quelques problèmes de vocabulaire dans le dép. du Var ; 1° Le mot Lône" (Actes et Mémoires du 1er Congrès, Avignon... p. 270 sq).

e) Cas de la conjugaison

Dans certains verbes, des phénomènes de normalisation se sont produits (1):

A côté du type régulier "porta/pourta" ("porter"), ind. présent "pouàrti" ("je porte"), on rencontre un type "louga" ("louer"), "lògui" ("je loue") ; "trouna" ("tonner", (2), "trono" ("il tonne") ; et même "s'estouna" ("s'étonner", (3), "m'estoùni" ("je m'étonne").

f) "Mots voyageurs", pour reprendre la terminologie de Ronjat, ou cas plus difficiles

- "bocho" [*botejo*] ("boule à jouer"). Le TdF donne seulement "bouocho" en rouergat. Nice a "bocha" (4).

L'étymologie fait difficulté : Meyer-Lübke - qui ne parle pas de notre mot - part d'une base ^xbokya, pour expliquer l'it. "boccia", l'apr. "bosa" ("bosse, enflure") etc (5) ; le FEW rattache le terme à ^xböttia, d'origine inexpliquée (6). Levy ne cite en apr. aucun mot correspondant à "bocho".

(1) cf infra dans la Morphologie.

(2) REW locare 5094 ; tonare 8778.

(3) REW extonare 3092.

(4) cf Compan, op. cit. p. 127.

(5) REW 1191a ; selon lui, ^xböttia ferait difficulté pour expliquer l'it. "boccia".

(6) M.G. Devoto (Avviamento... p. 50), pour ce mot italien, recourt à un lat. vulg. ^xboccia, fém. substantivé d'un adjectif dérivé d'un thème médit. boccus, désignant un corps rond.

On peut se demander si certaines influences du franco-provençal (qui nous a fourni d'autres termes concernant le jeu de boules) et de l'italien littéraire ou dialectal n'ont pas joué ici.

Il en est sans doute de même pour "cabocho" [kabòtəɔ̃] ("gros clou à ferrer") ; le TdF présente "cabosso, cabouesso (mars), cabocho(d)" avec, entre autres sens "tête en style familier, caboche, clou à ferrer".

A propos du franç. "caboche", le BvW déclare que la date d'apparition exclut un emprunt au prov. où le mot est plus récent qu'en français (1) ; selon le FEW, il s'agit d'un composé de ^x bottia avec le préfixe ca-. L'influence des dérivés de caput reste sans doute possible.

- "machoto" [matəɔ̃tɔ] ("chouette") ; TdF "machoto, machoueto (alpin), machoueto(mars)". On a de fait [matewɔ̃tɔ] à La Mure (près de Saint-André, Basses-Alpes) ; Levy indique "machota" (avec o ouvert) pour l'apr. mais, dans le Var, nous n'avons pas entendu de forme avec diphthongaison (2).

Etymologie difficile d'ailleurs : pour le franç. "chouette", le BvW parle d'un croisement entre l'afr. "çquete" (d'origine onomatopéique) et l'afr. "choe" (oiseau du même genre) < anc. francique ^x kawa ("corneille") (3).

- "picoto" [pikɔ̃tɔ] ("clavelée") (4) ; le TdF mentionne une forme

(1) cf BvW, p. 95. Selon le N. dict. ét., p. 119, "caboche" au sens de "clou à grosse tête" vient de l'it. "capocchia" de même origine. M. Devoto (op. cit. p. 65) donne "capoccia" comme forme septentrionale de "capocchia".

(2) Nice dit aussi "macheta" (Compan, Glossaire, p. 42).

(3) Le N. dict. ét. pense que "chouette" est un diminutif de "choue" (p. 165).

(4) Le mot peut se rattacher à "pie" < pica(m) (BvW p. 477, REW 6476) ou à "piquer" < ^x pikkare (BvW p. 482, REW 6495). La deuxième étymologie paraît plus vraisemblable.

"picouoto" pour le dauphinois seulement ; Levy donne, pour l'apr., "picota" ("petite vérole") avec o ouvert ; le moyen français connaît "picote" (au sens de "variole") (1).

Pour ce mot, la non-diphtongaison provient peut-être de son caractère voyageur (rôle de la transhumance ?) uni à une influence savante.

Pour en terminer avec ces remarques, nous pouvons noter que l'absence de diphtongaison a permis d'éviter certaines homonymies : ainsi "rodo" [ròdo] ("roue") ne s'est pas rencontré avec "rouado" [ruvado] ("gelée blanche") < rosada (2) ; "port" [pòr] < pòrtu(m) reste différent de "pouarc" [pwaɾ] < pòrcu(m), alors que les deux mots se seraient confondus par suite de la chute de l'occlusive finale (3). Pas de confusion non plus entre "cors" [kòr] < còrpus et "couar" [kwaɾ] < còr ("coeur").

Signalons encore que, dans le domaine d'oïl, M. Fouché a cité des exemples d'une diphtongaison conditionnée de o ouvert devant -r et -s suivis de consonne ; ce phénomène se produit en wallon et dans certains points de l'est, l'aboutissement étant [wa] [we] etc (4).

3°) Diphtongaison conditionnée de o ouvert

Il s'agit d'une évolution ancienne, nettement antérieure à celle dont nous venons de parler.

(1) cf Grandsaignes d'Hauterive, "Dict. d'anc. français", p. 463.

(2) cf REW 7374 ros, apr ; "rosada" ; forme actuelle avec chute de -z- intervocalique caractéristique du méditerranéen.

(3) Nice en revanche a "pouort" et "pouorc".

(4) Ph. hist. p. 352.

a) O suivi de consonne palatale (1).

o + y ou -c- > [w^h] puis [w^e]. Le résultat est actuellement [w^e] avec en principe è nettement ouvert à la finale (2).

Selon Ronjat la prononciation ancienne était [w^o] ; Anglade se montre moins affirmatif et pense que, pour certains dialectes, une prononciation [w^o] a pu aussi exister.

l ^o cu(m) > "luè"	[l ^h w ^e]	("lieu")
j ^o cu(m) > "juè"	[dʒ ^h w ^e]	("jeu")
f ^o cu(m) > "fuè"	[f ^h w ^e]	("feu").

Ce sont d'ailleurs les formes courantes des parlers méditerranéens.

Citons quelques exemples empruntés aux anciens textes : "luoc", "luec", "luech" (3) ; dans certains registres, l'écriture peu nette laisse hésiter entre "luoc" et "luec" (4). Au Puget, nous trouvons dans le même registre à peu de distance ces deux variantes (5). Pour la forme féminine correspondante, nous lisons "luogo" (ou "luoguo") à Saint-Raphaël (6), tandis que Saint-Tropez et Gassin présentent plutôt "luega" (et "luegas" au pluriel) à la même époque (7).

Pour "jeu", nous avons relevé "juec" (8) ; et pour "feu", "fuoc",

(1) cf GIPPM § 101 ; GAP, p. 72 ; Dubois, op. cit. p. 50 ; Mme Baillet, op. cit. p. 50.

(2) cf supra ce que nous avons dit à propos de e.

(3) Respectivement : cad 1518, 61vo, 109 ; cad 1532, 107vo, 109 etc, GG1, 48 etc ; GG1, 39vo, 51vo.

(4) cf E 2342 de 1511.

(5) Le Puget, CC37 (1537-38). La Gde-F a "luoc" (BB1, 1548-53).

(6) St-Raphaël, CC1 (XVIe), 49vo, 50 etc.

(7) St-Tropez, CC1 (XVIe) ; Gassin, cad de 1516, plusieurs exemples.

(8) BB3 (1548-59), 133 vo.

à Bargemon et La Garde-Freinet (1).

o + ct

nöcte(m)	>	"nuè" [n ^u è]	("nuit")
öcto	>	"vuèn" [v ^u è]	("huit")
cöctu(m)	>	"cuèn" [k ^u è]	("cuit").

Citons comme formes anciennes "nuech", "uech" et "huech" (2).

o + y

fölia	>	"fueio" [f ^u eyo]	("feuille")
*ordiölu(m)	>	"orjuei" [ord ^y üei]	("orgelet").

Le timbre de -e- est ici moins net et certainement plus fermé qu'à la finale ; dans les deux cas, y provient de l mouillée (3).

Cas particuliers

1) Cad de "sueio" [s^ueyo] ("fosse à purin").

Le TdF donne "sueio, essueio, suelho (alpin), suio, essuio(m), sulho (Var)". En apr., on trouve "solha" ("cloaque") et "solh" ("bourbier, gâchis, boue") (tous les deux avec o ouvert) et, d'autre part "solhart" ("garçon qui lave la vaisselle") pour lequel le timbre de o n'est pas indiqué.

(1) A Bargemon, les documents sont certes plus anciens : BB2 (1443-1472) ; pour La Garde-Freinet, il s'agit encore de BB1 (1548-53) ; parallélisme donc entre "luoc" et "fuoc" en plein XVI^e siècle. Mais nous savons que ces questions de graphie ne sont pas déterminantes.

(2) Respectivement BB3, 24, 287 etc ; cad 1518, 180vo etc ; GG1, 48.

(3) Le TdF donne "ourjòu", qui correspond à "orzol" du REW 4179 et au moyen franç "orgeol" (cf BvW p. 442) ; pour notre forme, il faut partir de *ordiöliu(m), donnant d'abord un mot avec l mouillée, ou alors admettre un changement du suffixe, facilité peut-être par le mot "uei" (oeil) venant de "olh, uelh".

Ces nuances délicates se retrouvent pour tout le Var : nous avons noté [wè^é_ɛ] pour Hyères, Trans, Aups etc, [wè^é_i] pour Tanne-ron, Brenon etc (1), [wèⁱ_i] pour Carcès, Collobrières etc ; mais nous nous garderions bien d'affirmer l'exactitude de ces notations.

Une opposition plus nette que celle dont nous parlions à propos du May semble parfois se manifester entre le sing. et le plur. : pour Montferrat et Lorgues par exemple [wè^é_i] sing. [wè^é_ɛ] plur. (2).

L'ALF (3) indiquait [wèⁱ_i] pour Seillans, [wè^é_i] pour Saint-Tropez et Le Cannet, [wè^é_ɛ] pour Hyères, [wèⁱ_ɛ] pour Aups et Le Luc.

La même incertitude se retrouve dans les textes de nos écrivains varois : nous lisons par exemple "leis uils" (Cascaveou, 77), "uil" (77, "Un Draguignanen"), "leis ueis" (84, Pélabon) "l'ui" (La Sinse, 80, 82), "uil" (La Sinse, 78) (pourtant cet auteur utilise d'ordinaire le parler toulonnais où l'on dit plutôt "uei", comme nous venons de le voir chez Pélabon) (4). Dans Chauvier, quelques sondages donnent : "l'ui" (84, 85), "hui" (sing. 90) ; "leis ui" (80, 89, 79), "seis ui" (79, 85), "eme d'ui" (89, "avec des yeux").

En revanche, Trussy, dans "Margarido", marque une opposition entre "l'hui" (au sing.) et "leis hués" (au plur.) (5).

(1) et, dans les Alpes-Maritimes, Mandelieu, Cabris, Cannes.

(2) Mais, à Lorgues même, une deuxième personne prononçait [wèⁱ_i] dans les 2 cas.

(3) ALF, carte 933 B, "des deux yeux, quatre yeux".

(4) Tous ces exemples, y compris ceux de Chauvier, sont empruntés au "Franc Prouvençau".

(5) cf "Margarido" : "l'hui" (pp. 198, 286, 346 etc) ; "hués" (pp. 54, 110, 132, 162, 188, 248, 356 etc). N'oublions pas que Trussy était de Lorgues ; son usage correspondrait à ce que nous avons noté nous-même.

Peut-être, a-t-on eu pour Fréjus même, une sorte d'alternance primitive entre [l'üei] au sing. (et même [d'üei] "des yeux") et un groupe comme [leiz üi] "les yeux" (ou [akeleiz üi] "ces yeux"), par action dissimilatrice. Puis la forme du pluriel a pu s'étendre au singulier et dans tous les emplois.

3) Cas de "pöidium" ("sommet").

Nous n'avons plus de terme remontant directement à podium, à l'heure actuelle, à Fréjus et, sans doute, dans tout le Var, mais ce nom a joué un rôle important dans la toponymie, avant de disparaître assez vite comme appellatif.

Le représentant moderne est -pey- : cf "Villepey" (ld près de Saint-Aygulf, "Villapeys" en 1511 etc) (1) ; "Malpey" (ld dans l'Estérel, au sud-est du Mont Vinaigre) ; "Peynier" (sommet des Maures, au sud du Muy) (2) ; "Peygros" (sommet au nord de Sainte-Maxime, 531 m) (3) etc. On peut trouver aussi "pié-" ou "-pier".

Les formes du XVI^e siècle, à Fréjus surtout, présentent de la variété ; d'après les cadastres, on peut les présenter de la façon suivante :

stade puey- : cad. 1518 : "pueyrusquier", pueybaron", "puey cogul"
(et autres orthographes coupant différemment les mots) (4).

stade piey- (par assimilation sans doute) : cad 1518 : "piey cogul",

(1) cf Var E2342, 318vo. Origine : villa podii, et non villa piscis, comme on le dit parfois.

(2) cf aussi un ld à St-Raphaël au XVI^e siècle (CC1, 6vo, 15 etc) et un autre à Gassin.

(3) cf "Pueygros" à Gassin (cad 1516).

(4) Cad 1518, 46, 157, 178, 182 etc.

"piey rusquier", "pieybaron" (et autres coupures) (1). Cad 1532 :
"piey rusquier".

stade pey- (peut-être par simplification en syllabe initiale) ;

cad 1518 : "peys rusquier" ("pey Rusquier"), "peycogul" ;

cad 1532 : "peyrusquier", "peycogul" ;

cad 1567 : "peyrusquier", "peycogul" ;

cad 1581 : "pey rusquier" (2).

Dès 1518, on rencontre "pier baron" et "pier cogul" (3). Le Puget reste fidèle à la graphie "puey", semble-t-il, même en 1605 (4). Ces différentes formes ont pu coexister pendant un certain temps, surtout pour un mot dont le sens devait échapper peu à peu (5).

4) Cas du nom de lieu "Le Muy"

L'étymologie n'est pas sûre : l'opinion traditionnelle rattache le nom au lat. modium ("boisseau"), M. Grenier à mutatio (ce qui serait séduisant dans le domaine historique mais ne peut satisfaire les exigences de la phonétique) ; M. Rostaing (6) songe à une racine pré-indoeuropéenne * $\mu\check{u}G-$, avec une évolution * $\mu\check{u}g-iu >^* \mu\ddot{u}dyu > \mu\ddot{u}y > \mu\ddot{u}ei$ (par diphtongaison tardive). Peut-être pourrait-on penser aussi à une variante masculine de "mueio" [$m\ddot{u}eyo$] (au sens de

(1) Cad 1518, 85, 185 ajout, 124vo.

(2) Cad 1518, 105vo ajout, 171 ajout ; cad 1532, 18vo, 152 vo etc ;
cad 1567 9, 11, 11vo ; cad 1581, 168 etc.

(3) Cad 1518, 93vo ajout, 56.

(4) Le Puget : "au puey de foquo amic" (CC3, 1538, 21vo) ; "as pueys" (CC4, 1553-64, fo 1) ; "aux pueys de fouques amyc" (1605, 8 etc).

(5) A Gassin, on lit dans le cad de 1516 "Pueygros" à côté de "Peynier". Le résultat actuel, et peut-être l'évolution, ont vraisemblablement été les mêmes pour tout le Var ; cf encore à Vidauban "Pey Fournier", "Peyloubier" (exemples cités par Mme Mulon).

(6) cf TP, p. 201 ; dans le DnlF, p. 487, l'auteur mentionne seulement l'opinion ancienne.

"mare, trou d'eau") (qui se rattacherait à l'apr. "molhar", "mouiller" ; "molh", "humidité" < ^x molliare ; cf aussi le franç. "mouille" : "petite source dans une prairie") (1) ; cette opinion d'ailleurs a déjà été soutenue par des historiens locaux.

Notons que "mueio" se réduit parfois à "meio" (à Besse par exemple). Malheureusement, nous n'avons jamais entendu de forme masculine.

b) O suivi de [-u] ou [-w]

Deux mots entrent essentiellement dans cette catégorie : ^x ^v ovu(m) (lat. clas. ovum) et b^vove (m).

1) Le continuateur de ^x ^v ovu(m) est "uou" [u^u], seule forme qui semble utilisée dans le Var (2)

2) Pour "boeuf", le problème reste plus complexe (3). On a actuellement à Fréjus "buou" [b^u], forme courante, et "bou" [b^o], considéré comme plus ancien.

Cette même répartition existe à Roquebrune (où [b^u] cède peut-être davantage de terrain) ; Le Muy semble ne connaître que [b^u] (de même qu'Agay (4) ; en revanche [b^o] domine aux Adrets et à Bagnols (où il est senti comme meilleur que [b^u]) (5).

(1) cf BvW, "mouiller", p. 415. Le TdF donne "mueio, muio (fr. mouille) lieu où l'eau est tranquille, mare ; source qui suinte dans une prairie".

(2) Nous avons entendu [b^u] à Cagnes et à La Gaude ; c'est la forme de Nice (cf Compan, Glossaire, p. 40).

(3) cf notre petite étude déjà citée (et qui date un peu) : "Quelques problèmes de vocabulaire dans le dép. du Var, 2° le mot "bœuf" (1955).

(4) Nous n'avons pu interroger qu'une seule personne.

(5) Il s'agissait, il est vrai, de personnes âgées (95 et 75 ans) ; [b^u] gagne sans doute du terrain chez les jeunes.

Cette opposition ne semble pas le fait du hasard, car la forme [b^{ou}] occupe encore maintenant une aire continue (à l'exception d'Agay ?) dans le nord-est du Var (Saint-Paul, Montauroux, La Bastide, Brenon, Jabron, Trigance, Mons, Callas, Tanneron et la lisière des Alpes-Maritimes (Mandelieu, Cabris, Grasse, Cagnes, La Gaude) (1). La forme [b^{ue}] au contraire est celle du littoral varois (et de la majeure partie du département) d'un côté, et aussi des Alpes proprement dites de l'autre (cf La Mure, Saint-Auban, Allos etc).

Les résultats de l'ALF, moins détaillés dans le nombre des points, présentent une concordance (2) : Seillans [b^{ou} b^{ou} l^éi b^{ou}] ; Le Cannet (AM), formes analogues ; Hyères et Castellane [b^{ue} l^éi b^{ue}] .

Aperçu historique.

Le cadastre de 1518 présente surtout "buou", mais aussi "bueu" et "bous" (au pluriel) ; nous avons noté comme surnom "Honorat amic alias bueu", "amic buou", "mestre honorat bou" (désignant très certainement le même personnage) (3).

Le cadastre de 1532 offre surtout "bueu" (au moins 10 exemples) ; les mentions "beus" et surtout "buos" sont peut-être fautives. Comme surnom, nous retrouvons "honorat bueu", "Honorat buou" et, de plus, "marquet bou" (peut-être nom de famille cette fois) (4).

(1) Cette aire se prolonge peut-être jusqu'à Nice où "bou" est la forme normale (cf GIPPM et Compan, Glossaire, p. 45).

(2) cf ALF, carte 141 B "boeufs, les boeufs".

(3) "buou" (31vo, 65, 79, 99vo, 103vo etc) ; "bueu" (33vo aj., 77vo, 80, 112) ; "bous" (76vo) ; surnom (80 aj., 113vo aj., 151vo, 179vo).

(4) "bueu" (10vo aj., 46vo aj., 47vo aj., 66vo aj. etc) ; "beus" (186vo aj) "buos" (132) ; surnom (136vo, 160, 169vo). Plus de mentions de "boeuf" dans les cad. suivants, sans doute parce que les animaux ne sont plus portés.

Pour les lieux voisins, mentionnons "buous" (plur.) au Puget (mais "mestre rafel bou", comme nom de famille) (1) ; à Draguignan, "buous" (plur.) (2) ; à Gassin, "buou" et "buous" ; à Saint-Tropez, "buou" (et "bueus", plur., au XVIIème siècle) (3). A Saint-Raphaël, nous n'avons relevé que le nom de famille "rafel bou" (4).

On a donc eu vraisemblablement pour Fréjus l'évolution suivante :
 $[b\ddot{u},ou] > [b\ddot{u},u] > [bu,u]$, simplification de la diphtongue par disparition de l'élément du milieu. Quant à la forme $[b\ddot{o},u]$ elle provient sans doute de $[b\ddot{u},ou]$ par différenciation (5) ou par résorption de $[\ddot{u}]$ dans b-. On pourrait aussi penser que cette variante à Fréjus même est due à une influence des parlers voisins du nord et de l'est (6).

Comme le remarque Ronjat (7), la diphtongaison est très rare dans les autres mots en $[-u \sim -w]$ et nous n'avons pas d'exemple à citer pour nos parlers.

 (1) Arch. du Puget, CC3, 1538, 6vo ; CC2, XVIe siècle, 19.

(2) Draguignan, CC11, 1553, 5. Ce registre donne la plupart du temps des formes françaises.

(3) Gassin, cad de 1516 (notons que l'on trouve "bueus" au plur. dans le registre E 409, de 1475). St-Tropez, CC2, XVIe, 18 ; CC4, XVIIe (l'un et l'autre d'après InV).

(4) St-Raphaël, CC1, XVIe, 15vo ; nous ne savons si ce personnage est le même que celui du Puget.

(5) cf GIPPM § 105, p. 185 ; Ronjat donne cette explication pour "bou" et "ou" de Seillans et du Cannet.

(6) Notons encore que, dans certains lieux où l'on dit $[bu,u]$, la forme $[b\ddot{o},u]$ est considérée comme piémontaise, ce qui résulte - ainsi que nous l'a montré une conversation avec M. C. Grassi en 1955 au Congrès d'Avignon - d'un abus de mot : $[b\ddot{o},u]$ a pu être employé dans les vallées piémontaises où l'on parlait un dialecte provençal mais non dans l'idiome piémontais lui-même (où la forme courante est $[be]$).

(7) GIPPM § 100 (et aussi § 104).

c) Cas des verbes

Nous abordons là des phénomènes extrêmement complexes que nous retrouverons dans la morphologie. La normalisation et l'analogie ont pu s'exercer à fond.

Le cas le plus intéressant reste celui des verbes dans lesquels o ouvert était suivi de y. On assiste alors à une certaine lutte entre les formes à diphtongaison conditionnée ancienne et celle à diphtongaison spontanée plus récente. Voici quelques exemples, pour Fréjus même :

"sorti"	^x s ^o rtio > [s ^ü èrti] et [s ^w art ⁱ]	("je sors")
"dormi"	d ^o rmio > [d ^ü èrmi] et [d ^w arm ⁱ]	("je dors")
"dorbi"	^x de- ^o perio > [d ^ü èrbi] > [d ^ü erbi] et [d ^w arbi]	("j'ouvre")

Les formes en [wa] ont tendance à l'emporter et l'alternance [wa|u^é,o^é] à se substituer à l'alternance [üe]o^é,u^é]

Par exemple :

"mouri"	^x m ^o rio > [m ^w ali]	("je meurs")
"amorsi"	^x ad ^m ortio > [am ^w aroi]	("j'éteins").

Dans beaucoup de lieux du Var (région de Toulon et Hyères surtout), les formes à diphtongaison ancienne ont été presque totalement éliminées à l'heure actuelle ; on en trouve quelques-unes chez les écrivains du siècle dernier.

4°) Le problème des deux diphtongaisons

Ces deux phénomènes posent des problèmes complexes sur lesquels les spécialistes eux-mêmes ne semblent pas d'accord.

a) Rapport entre la diphtongaison ancienne du provençal et celle des autres langues romanes.

La plupart des grammairiens pensent qu'il s'agit de deux questions différentes : la diphtongaison de o ouvert pour le français, l'italien ou l'espagnol remonte à la "phase romane primitive" (pour reprendre les termes d'E. Bourciez) (1) et s'est produite très tôt (VIe siècle, selon cet auteur ; début du IVe siècle même, selon M.G. Straka) (2). C'était une diphtongaison spontanée, dont l'évolution complète devait se poursuivre pendant des siècles, tout au moins en français (3). En provençal au contraire, il s'agit d'un phénomène plus récent (XIe ou XIIe siècle d'après Bourciez) et conditionné (4). M. Straka est très net sur ce point : "Quant à la diphtongaison conditionnée des è et des o, qui peut avoir lieu non seulement dans les langues qui connaissent la diphtongaison spontanée (en français), mais aussi dans celles dont les voyelles ne se sont pas diphtonguées spontanément (en prov. ou dans les dialectes de l'Italie du Sud), elle ne peut pas être mise en rapport avec la diphtongaison spontanée : elle n'exige pas un allongement préalable des voyelles et son mécanisme est tout différent" (5).

Mais une question se pose alors : le résultat de cette diphtongaison conditionnée est écrit "uo" puis "ue" ; quelle était la valeur des sons et, en particulier, celle du premier élément ?

Selon E. Bourciez, on a eu d'abord [uo] ou [ue] , formes qui ont pu d'ailleurs coexister pendant tout le Moyen Age ; puis "ue" a

(1) Bourciez "Eléments...", 2ème partie, p. 131 sq.

(2) VIe siècle, tout au moins pour la Gaule du Nord ("Eléments § 154, p. 147 ; "Phon. fçse" § 66) ; G. Straka "Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire" (RLR, 1953, pp. 357, 267, 269 et tableau final p. 305).

(3) cf Fouché, Ph. hist. p. 219.

(4) Bourciez, "Eléments", § 264, p. 294.

(5) op. cit. p. 275. Bourciez écrit simplement : "Rien ne prouve que des diphtongues, conditionnées ou non, remontent dans le Midi de la Gaule jusqu'à la période romane primitive" (op. cit. § 154, p. 147).

abouti à [w̥e] (1). Ronjat admet au § 99 que "uo" = [w̥o] en apr. mais déclare ailleurs (2) qu'un premier stade commun [uo] a existé d'où les divers traitements mentionnés ensuite et, en particulier [uo] > [ūo] > [ūe] > [w̥e]

Pour le français, et à propos de la diphtongaison spontanée de o ouvert, P. Fouché indique une série d'évolutions plus complexes : [ō > œ > ō > ōo > ūe > ūo] ; à ce stade, le 2ème élément s'est différencié en [e] , d'où [ūe] qui, au moment de la palatalisation de [u] est devenu [ūe] (3) ; Bourciez pense lui aussi que le passage de "uo" à "ue" est ancien en français (4).

Pour les exemples de Fréjus et de la région que nous avons cités (XVIème siècle), le son était vraisemblablement [w̥o] et [w̥e] .

En définitive, ce phénomène, au début, a pu être semblable à celui des autres langues romanes mais il s'en est écarté par la suite, pour arriver à des résultats comparables à ceux de l'ancien français.

b) Rapport entre la diphtongaison ancienne et la diphtongaison récente du provençal.

Les grammairiens considèrent d'ordinaire les deux phénomènes comme distincts, qu'ils envisagent le second comme conditionné (Anglade) ou comme spontané (Ronjat) (5).

M. Fr. Schürr au contraire s'est efforcé de montrer qu'un rapport existait entre les deux diphtongaisons : "La diphtongaison du provençal moderne, écrit-il, n'est autre chose que la continuation ou l'accomplis-

(1) op. cit. § 264, p. 294.

(2) GIPPM § 105, p. 184.

(3) Ph. hist. p. 293.

(4) Bourciez, Phonétique française, § 66.

(5) Anglade, GAP, p. 76 ; Ronjat GIPPM §§ 97 et 99.

sement en cours du même phénomène de l'ancien provençal" (1). Les différences de traitement, surtout pour le premier élément ($[-\ddot{w}-]$ dans "fuè" par exemple, $[-w-]$ dans "fouant") seraient en liaison entre autres avec le changement général de $[a]$ à $[u]$ qui, provenant du Nord de la France, se répandit dans le Midi à une époque qui ne saurait être antérieure au XIV^e siècle (à un moment où la diphtongaison secondaire commençait précisément à se manifester).

La question, en rapport avec une théorie générale de la diphtongaison romane et avec des problèmes de phonétique délicats (sur les catégories de diphtongues notamment), reste trop complexe pour que nous l'abordions ici. A propos de la palatalisation de $[a]$ dans notre langue, Ronjat donne comme dates limites le Xe et le XIII^e siècles (2). Mais il faudrait savoir si cette évolution provient véritablement du Nord de la France.

On pourrait penser aussi à un rapport avec l'évolution du franco-provençal et des dialectes de l'Italie du Nord.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de prendre parti sur un problème délicat et un peu théorique ; l'exposé de M. W. Schroeder à propos des Alpes du Sud paraît par moments confus (3), sans doute parce que les anciens textes sont confus eux-mêmes et ne cherchent pas à noter des phénomènes en cours d'accomplissement dans le langage populaire.

Et cette considération nous ramène à notre parler. Comme nous l'avons noté dès le début, l'extrême rareté des exemples de diphtongaison

(1) "Le problème de la diphtongaison dans les parlers provençaux modernes" par Friedrich Schürer (in "Actes et Mémoires du 1^{er} Congrès... d'Avignon"), p. 234 sq).

(2) cf GIPPM § 72, p. 128.

(3) cf W. Schroeder "Die bedingte diphtongierung betonter Vokale im südfrenchösischen Alpengebiet" (1932).

"spontanée" dans nos textes du XVI^e siècle rend malaisée l'étude de l'évolution des sons ; Ronjat (1) pense que l'on a eu d'abord [wo] puis [wa] et [we], suivant la séquence et le dialecte ; nous avons avancé une hypothèse un peu différente (2). Mais que penser d'une forme "coalle" ("colline") à Saint-Raphaël au XVII^e siècle (3) ? Il est vrai que ce texte en français écrivait peut-être mal les sons du provençal. Pour d'autres mots, et à propos des deux diphtongaisons, des influences savantes ou demi-savantes ont pu masquer la réalité des faits (4).

Que dire pour conclure sur ce point ? Il est possible que la diphtongaison récente dite "spontanée" ait été facilitée par certaines séquences ou certaines précessions (séquence de -r ou de -n, précession d'une labiale par exemple) (5) puis que le phénomène se soit étendu à toutes les positions ou presque.

Comme l'a remarqué M. J. Séguy, pour certains points de l'Ariège en particulier, une certaine tendance à la diphtongaison existe aujourd'hui encore dans nos parlers d'Oc ; on la retrouve dans notre région, mais il est difficile pour le moment de savoir s'il s'agit d'un pur mécanisme phonétique (facilité sans doute par la séquence de certains sons) ou d'une évolution fondée pour une large part sur

(1) GIPPM 397, p. 159.

(2) cf supra.

(3) Arch. St-Raphaël, CC3 (XVII^e), fo 30. A propos d'un ruisseau "La Ritorte" [*la rituorto*] à Hyères, on trouve encore "la Rayetoarte" dans des documents de l'époque révolutionnaire (cf arch. Var, série Q).

(4) C'est le cas pour certains noms propres : dérivé de Ambrosius, "bertran ambrueys" (1518, 27, 97vo), "Catoiho anbrueyso" etc ; dans GG1, "margarido ambrueysso" (29), "Juhan anbruey" (29vo) etc présentent une forme populaire ; mais le prénom conservait un caractère plus savant : "juhan ambrosi filh de patron barbier et de margarido ambrueysso" (53vo). Même chose pour Georgius, d'où "georgi franquo" (GG1, 46vo) ; une forme populaire a pourtant existé sur la côte (cf "saint Juers de Bormes", Var, Sénéch. d'Hyères 1549, fo 171).

(5) Nous avons entendu [*malu*] ("vallon") aux Adrets ; certains écrivains de la région toulonnaise donnent "vuelo" ("voile") < ^xvelam, etc.

l'analogie. Nous avons entendu par exemple au Muy [tu^ondré] pour [turdre] ("grive") et même à La Mole (canton de Saint-Tropez) [kwapata] pour [kwapata] "corbeau", et [dwargéto] à côté de [durgo] (sens de "petite cruche"). On pourrait supposer une influence de "coua" ("queue") ou de "couar" ("coeur") pour le premier de ces mots mais un tel recours resterait difficile pour les autres.

5°) Remarque sur le timbre de o ouvert

On reproche traditionnellement aux Provençaux, quand ils parlent français en particulier, de ne pas connaître le son o fermé et de lui substituer partout des o ouvert (d'où des graphies "le povre" etc). Il convient de remarquer que notre "o ouvert" (1) est moins ouvert que celui que l'on entend dans certaines finales, en Bourgogne et dans l'Est de la France en particulier.

Nous pourrions prendre comme exemples des noms propres, tels que "Le Creusot", qui devient [l'krazò] dans la prononciation locale ; ou encore des noms de famille "Nomblot, Reblot, Monod" etc.

Dans ce dernier nom, la prononciation de l'Est distingue les deux o, en donnant un caractère très ouvert au second, tandis que pour un Provençal les deux voyelles ont le même son.

- O fermé -

Comme dans la plupart de nos parlers, o fermé (correspondant à o et à u du lat. clas.) est continué normalement par "ou" [u] (2).

(1) Celui de nos parlers et du provençal en général.

(2) GIPPM § 84.

hōra(m)	>	"ouro"	[^h o]	("heure")
flōre(m)	>	"flour"	[^h lur]	("fleur")
diurnu(m)	>	"jour"	[^h dʒu]	("jour").

L'apr. avait encore o et, selon Anglade, o fermé "devait avoir un son approchant de l'ou moderne français" (1). Ronjat en revanche pense qu'il y a eu évolution dans le son et que "le changement s'est opéré à une date incertaine et probablement différente suivant les parlers" (2).

Il croit d'autre part que ce passage de o à [u] s'est accompli en même temps pour la prétonique et la tonique (3). On trouve des exemples de "ou" dès le XVème et même le XVIème siècle, suivant les régions.

Aperçu historique.

Pour Fréjus et les environs, la question de la graphie risque, une fois de plus, de masquer l'évolution historique.

Dans un acte de 1511 (4), nous n'avons pas trouvé trace de "ou" ; cf "torre", "mayson", "gibos" ("bossu"), "terrador", "sant salvador", "roge" etc.

Le cadastre de 1518 présente : "torre", "Pastor" (n propre), "Montauros" (n de lieu "Montauroux"), "pos", "terrador" etc mais aussi "de soubre", "pouſ" (5).

(1) GAP, p. 77.

(2) GIPPM § 84, p. 143. E. Bourciez croit, lui aussi, à une évolution de o en "ou" et rapproche de ce qui s'est produit en franç. dans des mots comme "cort", "gote" etc ("Eléments § 263, p. 291).

(3) GIPPM § 170.

(4) Var E 2342 (317vo à 320vo).

(5) Cad 1518, 2vo, 5, 32, 41vo, 149vo ; mais 33vo, 35.

Le cadastre de 1532 offre encore des hésitations : "landrono" (= l'androne, "la ruelle"), "pos", "pradon", "mayson", "nebos" (pluriel, "neveux") ; mais en revanche "nebout", "poux" ("puits"), "douze" etc (1).

Dans celui de 1567, "ou" l'emporte : "terrador", "Barbous" (n de personne, "Barbos" précédemment), "capitoul", "tourre" etc ; mais on trouve encore "torre" (2).

Dans les registres de délibérations, très peu d'exemples de "ou" dans BB3 : "ounte" (à côté de "ont" ailleurs), "tourre" ; davantage dans BB4 : "jour", "ounte", "doctours", "terrador", "estimadors" etc (3). Dans d'autres documents, on rencontre encore "alatorre" (= la torre) en 1585 (4).

A Saint-Raphaël, dans CC1, le nom de famille "Roux" se présente toujours sous la forme "Ros" ("Pelegre, Bertran, Guillem, Jaume Ros" ; "Mathieu Rosso") ; on lit de plus "pos", "tore" (=tourre) etc (5). A la fin du siècle au contraire, on trouve mention d'un "Pascal Roux" (6). Dans les autres registres de l'époque, c'est surtout l'article masc. qui offre des formes en "ou" (7).

Au Puget, dès 1537, on rencontre "ung jour", "dos jours", à côté de "ung jort, ung jorc, dos jors, tres jors" (8). Dans le cadastre de 1605, le changement est général : "fourrt, pous" etc (9).

(1) Cad 1532, 15vo, 91 (cf 123, 132 etc), 123vo, 125, 139 ; mais 123, 171 (cf 174vo), 175vo.

(2) Cad 1567, 1, 2, 2vo, 3vo ; mais 7vo.

(3) BB3 (1548-59), 88, 282 ; BB4 (1560-77), 45, 45, 53, 86, 72.

(4) CC66 (1585-86).

(5) St-Raphaël, CC1, 6, 13vo, 14 ; 17, 48vo etc.

(6) St-Raphaël, CC2 (1594-96), 55vo.

(7) cf registres BB1 (1561-94), CC31 (1560-62) etc.

(8) Le Puget, CC37 (1537-38).

(9) cad 1605, 3vo, 5, 7 etc.

Dans les lieux voisins règne la même incertitude : Callian offre par exemple des oppositions comme "lo jour" ; "tout lo jor" (1), avant d'arriver à "tout lou jour" en 1574 (2). A Saint-Tropez, dans les quelques textes de la première moitié du XVIème siècle dont nous avons vu des extraits, les formes en o dominant (nom de famille "Ros" etc) puis le passage semble commencer pour l'article (3). Le cadastre de 1516 à Gassin semble n'offrir que o. Pour La Garde-Freinet, une opposition se manifeste entre BB1 ("tot, jort, roves") et BB2 ("roures", "Antiboul", n de famille, "ausidours" etc) (4).

Plus à l'ouest, à Vins, on trouve en 1503 "meillour", "succes-sours", "roumpre", à côté de "torres", "habhitadors" etc (5).

Faudrait-il en conclure que le mouvement a commencé à l'ouest pour se propager vers l'est ? Il s'agit sans doute d'une question de graphie.

L'acte de franchise de Mougins en 1438 est - comme nous l'avons déjà dit - suspect ; il présente "fousse" (impft. subj. de être), "dounon" (3e pers. plur.), "signour", "terrador" mais ce sont sans doute des réfections du copiste du XVIIIème siècle qui a, peut-être inconsciemment, modernisé le texte (6).

(1) Callian, InV, CC66 (1565) ; CC70 (1571).

(2) Callian CC73.

(3) St-Tropez, CC1, 3, 4, 7, 120 etc. Pour Gassin, citons quelques ex. "terrador", "borc", "como", "lavador", "mayson" etc.

(4) La Gde-F, BB1 (1548-53) ; BB2 (1563-74) InV. (Notons "roves" d'un côté et "roures" de l'autre ; pour le chêne-rouvre).

(5) "Acte de fondation de la commune de Vins" (4 Janvier 1503), d'après une copie conservée aux Arch. du Var.

(6) cf supra ; texte dans M.R. Aubenas "Chartes de franchise et actes d'habitation...".

Cas particuliers

10) Passage de -ion à -ien

Le prov. littéraire et le rhodanien connaissent un traitement phonétique de -one dans les mots savants fém. continuant le latin -ione ; cf "nacioun", "religioun" etc.

A Fréjus et dans les environs, comme dans beaucoup de parlers méditer., on assiste à un passage de -ion à -ien (par suite, selon Ronjat, d'une accommodation de -ou- à -y- quant au point d'articulation) (1) :

"nacien"	[nasjê ⁿ]	("nation")
"cumenien"	[kuményê ⁿ]	("communion")
"senepien" et "sunipien"	[sénépyê ⁿ] [sunipyê ⁿ]	("rougeole" ; TdF "senepioun, sunepioun")
"grafien"	[grafjê ⁿ]	("cerise" ; TdF "grafioun" : "variété de cerise") (2).

Quand -n- devient explosif, dans les dérivés par exemple, le groupe -ioun- se maintient, avec parfois cependant un changement d'accent :

"naciounau" [nasjⁿonœ] ("national"), mais [grafjiⁿunyé] à côté de [grafjiⁿunyé] ("cerisier").

Remarques

a) Ce passage a été vraisemblablement assez tardif. Nos textes du

(1) GIPPM § 221.

(2) Nous reviendrons plus tard, dans l'étude lexicale, sur l'étymologie parfois délicate de ces mots.

XVIème siècle, conservateurs certes, présentent encore -ion. Citons par exemple dans BB2 "exposition", "oppinion", "commission", "possession", "condicion" etc.

Il en est de même dans les alentours : Saint-Raphaël offre "lexposition", "collation" (1) ; Le Puget, "déminution" (2) ; La Garde-Freinet, "condecion", "requisition", "exertation" (au sens d'"exhortation" ?) (3).

Selon Ronjat (4), ce phénomène était achevé avant l'évolution de [-l-] en [-y-], (c'est-à-dire avant la fin du XVIIème siècle), puisque l'on a, dans nos parlers, "bihoun" [biyân] ("billot de bois"), "parpaioun" ("papillon"), "bouioun" ("bouillon") etc.

D'autre part, des formes telles que "dien" ("ils disent") "rien" ("ils rient"), prononcées [dyên] [ryên] et issues de l'apr. "dizon", "rizon" (5) etc semblent montrer que le passage de -ion à -ien est postérieur à la chute de -z- intervocalique dans nos parlers méditerranéens.

Il peut évidemment se faire que l'évolution ait eu lieu à des époques différentes suivant les endroits et suivant les mots. Dans un texte composé vers 1685 par un prêtre, sans doute de Toulon ou des environs, nous lisons "Instructions, predication, consolation" etc (6). Il est vrai que l'influence du français pouvait jouer pleinement sur cette langue écrite et parfois artificielle.

(1) St-Raphaël, BB1 (1561-94) ; CC34 (1583-85).

(2) Le Puget, CC38 (1538-39) ; nous trouvons plusieurs exemples dans les comptes trésoraires.

(3) La Garde-Freinet, BB1 (1545) ; BB2 (1563-74) dernier exemple.

(4) GIPPM § 221, p. 392.

(5) cf GAP, p. 328.

(6) "Instructions Morales sur tous leis Evangilos Dominicalos de l'An", par le R.P. Joseph Alegre, minime de Toulon.

b) Pour "poison", Fréjus connaît les deux formes "pouisoun" [puizœ̃] (due à l'influence française) et "pouioun" [puyœ̃], qui est plus courant dans les parlers méditer. ; dans ce mot, comme le remarque Ronjat (1), la chute de -z- se serait produite à un moment où la langue tolère de nouveau le groupe -ioun.

En revanche, le mot "tien" [tyœ̃] ("morceau de bois, billot") (synonyme parfois de "cepoun"), s'il correspond vraiment à "tisoun, tioun (niç), tien, tuen (mars)" du TdF (au sens de "tison, bûche"), offrirait le traitement normal : passage de -ion à -ien après la chute de -z- (2).

c) En tous cas, ce phénomène reste plus limité qu'on ne l'a cru parfois : dans l'arrondissement de Grasse (peut-être seulement en partie) et dans quelques points du Var, le passage à -ien ne se fait pas. On retrouve des formes en [-yœ̃] ou [-ye] et [-yie].

Dans le Var, ce maintien affecte, autant que nous puissions en juger, une petite lisière avec Mons, Callian, Montauroux, Tanneron, Les Adrets. Nous avons par exemple entendu à Montauroux [kabryie] ("chevron"), [grafyie] ("cerise"), [kœ̃plikasyœ̃] ("complication") (3).

La notation du son exact est souvent difficile ; voici quelques exemples pour Les Adrets : [milyie] ("million") ; [rêvizyie] ("révision") ; [œ̃pélasyie] ("opération") ; [kabryie] ("poutre") ; [grafyie] ("cerise") ; [kœ̃plikasyie] ("complication") ; [atœ̃syie] ("attention") ; [avgyasyie] ("aviation") ; en revanche [nasyœ̃] ("nation") ; [prœ̃vêzyie] ou [prœ̃vizyie] ("provision").

(1) GIPPM, loc. cit.

(2) Nous reviendrons sur ce mot au lexique.

(3) Pour "cerise", nous avons noté [grafyœ̃] à Cannes, Mandelieu, Mons ; [grafyie] à Grasse, Cabris, Tanneron. [grafyœ̃] reparait à Jabron, Trigance, La Bastide etc.

Pour certains mots, nous avons relevé deux prononciations :
 [rɛvɔlysi^uu] [rɛvɔlysi^uu] ("révolution") et parfois trois :
 [plɑ̃tasi^uu] , [plɑ̃tasi^uu] , [plɑ̃tasi^uu] ("plantation"),
 toujours de la bouche de la même personne et quelquefois à quelques
 minutes d'intervalle.

Comment expliquer cette évolution ? Nous proposerions le proces-
 sus suivant :

$[-y\tilde{o}_n] > [-y\tilde{u}_n] > [-y\tilde{u}] > [-y\tilde{u}]$

Le changement d'accent est dû sans doute au caractère insolite de
 ce $[-y\tilde{u}]$ dans nos parlers ; $[y\tilde{u}]$ en revanche est plus fré-
 quent (1). La chute d'n final reste évidemment surprenante dans notre
 région ; mais on pourrait en trouver quelques exemples sporadiques (2).

Si nous considérons rapidement les textes, nous trouverons, dans
 "Lou Franc Prouvençau" par exemple, surtout des formes en -ien (puisque
 la plupart des collaborateurs sont originaires du Var) : citons, de
 Cascaveou, "sounupien" ("rougeole") de Chauvier, "couscricien"
 ("conscription"), "endegestien" ("indigestion") ; de L. Pélabon,
 "edicien", "espiracien" ("inspiration") (3). Mais on peut rencontrer
 -ioun sous la plume d'écrivains dont la langue est influencée par le
 prov. littéraire, par exemple "Benedicioun", "embicioun" etc (4) ou
 encore pour lesquels les formes en -ioun sont normales ; témoin Louis
 Funel, qui utilise le parler de Vence, d'où "finicioun" (5). Dans la

 (1) Nous en avons vu des exemples plus haut, à propos de e et de i.
 Nous aurions de plus tous les imparfaits de type "aviéu", les
 conditionnels "cantariéu" etc.

(2) cf infra "Consonnantisme".

(3) F.P. 79 ; 83 ; 83 ; 84.

(4) "Lou Busquejaire" (F. P. 87) ; "Jan-Andrè" (F.P. 88 ; sans doute
 Jean, André, Joseph Jourdan, de Mons).

(5) F.P. 87.

préface de "La Muso Vencenco", les exemples sont nombreux : "generacioun, ousservacioun, coumprensioun ("compréhension"), precisioun, oucasioun afecioun, civilisacioun" etc (1).

2°) Cas de -iōsu (2)

Ronjat signale, pour Marseille et la majeure partie du méditerranéen, une évolution qui a amené par exemple l'adj. "curios" de l'apr. (< curiosu) à "curiéus" (fém. "curiéuvo").

Nos parlers connaissent ce phénomène :

curiōsu(m)	>	"curiéus"	[kuri'ju]	("curieux")
seriōsu(m)	>	"seriéus"	[se'riju]	("sérieux")

mais le fém., à Fréjus du moins, est [kuri'juzo] [se'rijuzo] et non pas *[kuri'juvo] etc. Pour "gracieux", nous avons entendu [grasi'ju] [grasi'ju] [grasi'ju] et, au fém., [grasi'juzo] [grasi'juzo]. Les résultats sont identiques dans la région et nous avons entendu par exemple [kuri'ju] [kuri'juzo] aux Adrets, à La Garde-Freinet etc. Une hésitation peut se produire parfois : pour "capricieux, -euse", nous avons noté [kapi'risju] [kapi'risju] [kapi'risjuzo] à Seillans ; [kapi'risju] [kapi'risjuzo] aux Adrets ; [kapi'risju] [kapi'risjuzo] à La Garde-Freinet.

L'ensemble a peut-être subi une influence française ou alors l'évolution de -ios en [jiu] [ju] s'est développée à une époque où la chute de -z- intervocalique n'était plus obligatoire.

(1) L. Funel, "La Muso Vencenco", Vence, 1904.

(2) GIPPM § 222.

Nos textes restent peu explicites sur ce point ; citons, de Chauvier, "gracioso", de Pélabon, "curiou", de "Qu noun sai", "curieux" (1).

- Voyelle U -

Comme dans tous les parlers provençaux, u tonique provenant de u long du lat. classique est passé au son palatal (2).

matūru(m)	>	"madur"	[mady]	("mûr")
mūtu(m)	>	"mut"	[mɥ]	("muet")
secūru(m)	>	"segur"	[ségu]	("sûr").

Les romanistes discutent encore aujourd'hui sur la date du phénomène (qui est aussi caractéristique du français) et, en particulier, sur sa réalisation en provençal. Rappelons simplement qu'Anglade déclare (3) : "L'ancien provençal paraît avoir changé plus tôt que le français la prononciation latine u(ou) en ü". M. Schlür en revanche - comme nous l'avons remarqué plus haut (4) - pense que ce changement s'étendit du Nord de la France vers le Midi, et pas avant le XIVème siècle. Ronjat (5) assigne pour dates extrêmes au phénomène le Xe et le XIIIe siècles, en ce qui concerne le Midi. E. Bourciez ne donne pas de limites fixes mais remarque que le point d'articulation de la voyelle a commencé à se déplacer de bonne heure ; toutefois, le son ne devait pas être répandu dans tout le Midi de la France au VIIIème siècle, époque où le catalan s'est détaché du provençal (6).

(1) F.P. 83, 86, 87. Citons aussi, de L. Funel, "graciosoel" (F.P. 87). L'influence du français régional peut encore jouer actuellement sur ces mots (avec sa prononciation [gna d'yoel] en 3 syllabes).

(2) GIPPM § 72.

(3) GAP, p. 84.

(4) cf supra, à propos de la diphtongaison de o ouvert.

(5) GIPPM § 72, p. 128.

(6) "Eléments" § 157.

On peut penser en définitive que le passage a été plus ancien en langue d'oïl qu'en langue d'oc, tout au moins en général (1).

De toute façon, nous ne pouvons apporter aucune forme ancienne en faveur de l'une ou de l'autre thèse et nous devons penser que nos parlers ont suivi sur ce point le sort ordinaire du provençal méditerranéen (si tant est que le morcellement dialectal remonte si haut).

- Changements provoqués par un phonème suivant.

1°) u + 1 non finale

Les résultats sont analogues à ceux de i + 1 (2) ; passage de [u] à [w̥] .

mūla(m)	>	"muelo"	[m̥w̥élo]	("mule")
recūlat	>	"recuelo"	[r̥ékw̥élo]	("il recule").

Les mots "cuou" et "muou" ("derrière" et "mulet") [ku̯u] [mu̯u]
 < cūlu(m) et mūlu(m) sont en méditer., selon Ronjat (3), des réductions probables de *cueu et *mueu.

On ne peut là encore suivre avec précision l'évolution du son car nous n'avons pas rencontré d'exemple de diphtongaison dans nos textes du XVIème siècle.

Citons pour "mule" : "dos mulos" en 1511 (4), "uno mullo" en 1518 (5) ; et à Saint-Tropez "una mula" (6). Pour "mulet", "dos muls"

 (1) Rappelons que, pour l'Ile-de-France et les régions immédiatement avoisinantes, M. Fouché date le passage de la seconde moitié du VIIIe et du IXe siècle (Ph. hist. p. 207).

(2) cf supra, voyelle I.

(3) GIPPM § 73, p. 130 en particulier.

(4) Var E 2342, 323.

(5) Cad 1518, 13vo, 83 etc.

(6) St-Tropez, CC4 (XVIe) InV.

en 1518 (1) ; à Saint-Raphaël, "mul" (2) ; à Saint-Tropez, "ung mul" (3).

Dans le cadastre de 1532, la mention "dos miles de bast" est sans doute une faute d'orthographe ; (on trouve à côté de cela "mul") (4).

Dès le XVIème siècle d'ailleurs, on trouve parfois dans nos textes une forme "mulet" ou "mullet" (5), amenée peut-être par l'influence du français.

De nos jours, si "muou" au masculin [mʷu] paraît général dans la région, le féminin est parfois [mʷɔ] (que nous avons entendu à Agay, Montauroux, Mons, Seillans, aux Adrets etc). Il s'agit peut-être d'une influence récente du français.

Quant au mot "cuou", son caractère spécial et un peu grossier empêche de le trouver dans nos anciens textes.

2°) Cas de "beurre"

Le mot se présente actuellement à Fréjus sous les formes [bʷɛri] et [bʷɛri]. Nous avons relevé dans les environs [bʷɛri] aux Adrets et à La Mole, [bʷɛri] à La Garde-Freinet ; [bʷɛri] [bʷɛri] [bʷɛri] à Seillans. Le TdF donne "burre, bʷrri (a), buèrri (mars)". Le FEW (t I, p. 663) indique prov. "buri", Var "buerri" ; l'apr. connaissait "buire" (6). Selon Ronjat (7), les formes "burre" ou "bure"

(1) Cad 1518, 13vo, 100 etc.

(2) St-Raphaël, CC1 (XVIe), 28vo.

(3) St-Tropez, CC2 (XVIe) InV, 6.

(4) Cad 1532, 18vo ; 110 ajout.

(5) Var E 2342, 323 ; Le Puget, CC67 (1537-38).

(6) cf Levy et REW 1429 ; cf pour le français, BvW p. 69 et Fouché, Ph. hist. pp. 136, 200, 351 etc.

(7) GIPPM § 346.

que l'on rencontre aujourd'hui à peu près partout sont des emprunts au français.

On peut se demander si "buerri" représente un continuateur phonétique direct de l'apr. "buire" ou si - hypothèse plus vraisemblable et suggérée par M. Rostaing - il provient de "bùrri", avec une tendance plus ou moins récente du prov. méditer. à diphtonguer une voyelle accentuée (surtout devant r) (1).

B - LES VOYELLES PRETONIQUES

Nos parlers n'offrent rien de bien spécial sur ce point (2). Comme le remarque Ronjat : "Sauf cas particuliers... une voyelle ou syllabe prétonique initiale de mot reste ... S'il y a plusieurs prétoniques, l'initiales reste et les autres peuvent tomber".

1°) Voyelle I

Elle se maintient en principe :

vîrare	>	"vira"	[viʁa]	("tourner")
hîbernu(m)	>	"ivèr"	[ivèr]	("hiver").

Si la voyelle tonique qui suit est i, des cas de dissimilation peuvent se produire :

finîre > "feni" et "fini" [fɛni] [fini] ("finir").

(1) Tendance déjà notée plus haut, à propos de o. Rapprochons aussi de la prononciation [suʁ] que l'on entend parfois pour [sœr] ("soeur").

(2) cf GIPPM §§ 161 à 190 ; GAP, p. 93 sq.

On avait déjà "fenir" et "finir" en apr. (1). Nous lisons "anfenyt" ("ils ont fini") et "a fenyt" dans nos textes du XVI^e siècle (2).

Ces phénomènes ont été vraisemblablement plus fréquents dans l'ancienne langue que de nos jours. Citons par exemple pour les prénoms :

Firminus > "Fermin" (3)

Philippus (avec accent sur la 2^eème syllabe) > "Phelip" (4).

Le nom de lieu "Sainte-Brigitte" (cne de Fréjus) se présente au XVI^e siècle sous les formes : "santo brigido", "santo bregido", "santo brugido" (5) (avec passage de -e- à -u- sous l'influence des labiales (6)).

Une évolution un peu plus complexe sans doute explique le prénom dans "Sperit vaysiero" ou "esperit Vaysiero", au débit du XVI^e siècle, à Saint-Raphaël (7).

Comme nous l'avons remarqué plus haut, l'analogie des formes à i tonique a entraîné "fielat" ("filet"), "fielagno" ("rangée"), "fieloua" ("quenouille"). Les anciens cadastres ne connaissent que la forme en

(1) Selon M. Fouché, il n'y a pas eu passage direct de fīnīre à fēnīre (avec e long) mais abrègement de i initial d'où *fīnīre, qui est la base de l'apr. et de l'afr. "fenir". Même traitement pour vicini(m) > vesin. (cf Ph. hist. p. 187 etc).

(2) CC61 (1579-80).

(3) Cad 1518, 43, 56vo, 124 etc.

(4) Cad 1518, 44 etc.

(5) "Brigido", cad 1518, 3, 20 00, 44, 70vo, etc. Cad 1532, 123. "Bregido", cad 1593, 2vo. "Brugido", cad 1518, 140 ajout ; 1532, 174, 34 ajout.

(6) cf infra, à propos de la labialisation de e initial.

(7) St-Raphaël, CC1, 6vo, 13. L'apr. avait "esperit, espirt" ; les 2 i du lat. cl. étaient brefs, une influence savante a dû jouer ici, avec au besoin changement d'accent. Le prov. lit. a conservé "esperit" (n. commun).

i ; cf "unos filhanhos", "unos fillagnos" ("quelques rangées") (1).

2°) Voyelle E

Là encore, maintien en principe.

secūru(m)	>	"segur" [ségu]	(<i>"sûr"</i>)
minare	>	"mena" [méné]	(<i>"conduire"</i>).

Cas particuliers

a) Nasalisation

Devant une nasale implosive (qui amène la nasalisation de la voyelle), se manifeste une certaine hésitation de timbre entre [e_n] et [â_n] ou [ê_n].

linterclu(m) > "lançou" [lâ_nʒu] ("drap"). TdF "linçou, lençou, lançou" (rhod)". Dès l'apr. on trouve d'ailleurs "lensol, lansol", "linsol". Actuellement on entend parfois [lâ_nʒu] dans l'ouest du Var.

Citons à Fréjus, dès 1511, "lansols prins" et "lansols grans" (2).

La quantité de i initial a pu varier (3).

"lambert" [lâ_mber] ("lézard vert"). Le TdF donne "limbert, lambert" (Var) ; mais c'est [lâ_mber] que l'on entend dans l'ouest,

(1) Cad 1518, 1 etc ; cad 1567, 5 etc.

(2) Var E 2342, 320.

(3) Le REW 5070 part de linteolum ; pour le français "linceul", BvW p. 365) et Fouché (Ph. hist. p. 444 etc) partent de linteolus (avec i long).

vers Toulon et Hyères. L'étymologie du mot reste difficile (1).

"antigo" [*a_ntigo*] ("agacement des dents"). TdF "enterido entigo (Var), v. denterigo". Le FEW cite l'apr. "(faire la) dentari-ga", "faire venir l'eau à la bouche", le prov. mod. "denterigo" et "enterigo", en rattachant toutes ces formes à dens, -tis.

Nous avons relevé chez Chauvier "douna entigo" (2). La forme "antigo" est peut-être tout simplement due à une mécoupure dans des expressions telles que "douna entigo", "fa entigo", prononcées [*douna_ntigo*] [*fā_ntigo*] d'où ensuite "faire antigo".

On peut rapprocher cette confusion de celle qui s'est produite en apr. pour la particule honorifique "En" (3), souvent écrite "an" (surtout après la préposition "de") (4). L'influence du français a pu jouer aussi, apr exemple pour certains prénoms comme "Anri" (on trouve déjà "Anric" dans le cadastre de 1518 (5).

b) Labialisation

Dans le cas où e initial (ou parfois antétonique) est placé près d'une ou de plusieurs labiales, le passage de e à u [*u*] est possible, comme à la tonique (6) :

(1) Le REW 4821 rattache le mot à lacerta + viridis, par l'intermédiaire d'un poitevin "lasvert, laver". Mais d'où viendrait la nasale ? On peut penser peut-être à l'influence d'un dérivé du gallo-roman "langa" ("lézard") cité par Dauzat (Géog. ling. p. 86) (cf sur la question Ch. Rostaing in "Mélanges Dauzat", pp. 275-278 ; article sur la nasalisation).

(2) F.P. 87.

(3) Venant de dominum ou domine (cf GAP, p. 116).

(4) cf "la terra dancayis" (cad 1518, 11 etc).

(5) cad 1518, 179vo. Origine germ. Hain-rik (Dauzat, dNP, p. 324).

(6) GIPPM § 169.

femella(m) > "fumello" [fume^ll^o] ("femelle"). TdF "fumello, fumello (mars, rh)" (1).

vītellu(m) > "vudèu" et "vedèu" [vud^{èu} | ved^{èu}] ("veau"). TdF "vedèu, vudèu (niç, mars) (2).

Au XVI^e siècle, nous lisons encore "ung vedel ou vedella de lach" (3).

Mentionnons encore :

"sumello" [sum^{èl}l^o] ("semelle ; sorte de jeu de saute-mouton"). TdF "semello" (4).

et peut-être :

"rumentu" [rum^{ènt}l^o] ("balayures"). TdF "ramento, remento, remen (Var)" ; REW 7025 ramentum, piém. "rūmenta", fr. du sud "ramento" ("balayures"). L'action de la labiale a pu être renforcée ici par l'influence d'un dialecte de l'Italie du Nord ou, plus simplement, du niçard (5). Dans d'autres lieux du Var, le mot est "ramento", avec parfois des sens différents (par exemple à Hyères "petits poissons").

En revanche, par une sorte de purisme à rebours, -u- étymologique peut être rendu par -e- ; par exemple "penaiso" ("punaise") [pen^{ai}z^o] < pūtīnāsīus (6) ; le TdF indique "punaiso, penaiso (rh)".

(1) Le REW 3238 donne aussi "fūmels" pour le piémontais.

(2) M. Compan, Glossaire p. 45, mentionne "vedèu" pour le niçard.

(3) BB3 (1551) InV.

(4) M. Galtier ("Trésor des Jeux") donne "simello" pour le jeu (p. 120). Étymologie difficile (qui "reste à trouver" selon le REW 7801). BvW, p. 575, part d'un picard "lemelle" (XIII^e, "lame"), dans lequel la 1^{ère} syllabe, prise pour un article fém., a été remplacée par l'article picard se < ipse.

(5) Le dict. de Calvino (p. 253) indique "rumenta", comme "rementa", au sens de "balayures".

(6) BvW, p. 513.

Cette labialisation, combinée à une métathèse vocalique, permet d'expliquer la forme ancienne "musseguiero" ("champ où le ciste abonde"), formée sur "messugo" ("ciste"), que nous rencontrons continuellement dans les cadastres du XVIème siècle au début surtout (1) ; nous pouvons signaler quelques petites variantes : "musiguiero" (ou "musigiero") (2) ; "musugyero" (ou "musuguiero") (3), qui représente peut-être la forme de base. Vers la fin du siècle, le type "messuguiero" l'emporte, à Fréjus et dans les environs (4).

Il convient de noter que le TdF indique : "massugo, messugo (Var), mussego (niç), moussego (rhod)" (5). On peut supposer que nos parlers ont connu autrefois une forme "mussego" ou "mussega", peut-être commune avec Nice et sa région.

Cette influence de l'entourage labial n'amène d'ailleurs que des modifications sporadiques (ou la fantaisie individuelle et un certain souci de mieux dire peuvent jouer leur rôle). Comme nous l'avons remarqué à propos de la tonique, il semble que cette action soit, ou ait été, plus forte dans l'ouest du Var ; cf dans La Sinse, "vuzies" ("vous voyez"), "plugua" (= "plega", "plier") etc (6). Ronjat la dit commune au rhodanien populaire et au méditerranéen (7).

Pour donner encore un exemple, revenons sur le nom du "veau" : Fréjus, Roquebrune, Les Adrets présentent les deux formes [vé d²au] et

(1) Cad 1518, 15, 23, 26, 27 etc. Cad 1532, 1, 10, 25 etc. Cad 1567, 14vo etc. Cad 1581, 91 etc.

(2) St-Raphaël, CC1, 14vo, 7, 14.

(3) Fréjus 1518, 193vo ; Le Puget CC4 (1553-64), 90.

(4) Fréjus 1677, 5 etc ; St-Raphaël, CC3 (XVIIe), 31vo etc ; Le Puget, cad 1605, 6, 8vo etc ; Roquebrune, CC3 (1598), 2 exemples.

(5) Pour Nice, M. Compan, Glossaire p. 35, indique "la missuga". Nous n'avons pas trouvé le mot dans le dict. de Calvino.

(6) F.P. 80.

(7) GIPPM § 169.

[vudèu] ; Le Muy, Bagnols et Les Arcs préfèrent [vudèu]. Pour l'ensemble du Var pourtant, nous avons noté surtout [védèu], mais la forme [vudèu] - partout comprise - est considérée comme meilleure dans certains lieux (Aups, Varages, Salernes, Belgentier etc) ; La Garde-Freinet, Saint-Tropez, Vidauban utilisent encore une troisième forme [voedèu], parfois concurremment avec [vudèu].

En ce qui concerne les textes, mentionnons que Chauvier donne deux fois à un de ses personnages le nom de "Mèstre Vudèu" (1) ; d'autre part, Cascavéou nomme l'un des siens "Touano Putugo" (2).

3°) Voyelle A

La voyelle se maintient en principe, là encore, qu'elle soit libre ou entravée :

caballu(m)	>	"cavau"	[kavau]	("cheval")
argentu(m)	>	"argènt"	[arɛ̃tɛ̃]	("argent")
catabòla(m)	>	"cadaulo"	[kadawlo]	("loquet").

Devant une nasale implosive, nasalisation moins complète qu'en français, comme à la tonique :

mandare	>	"manda"	[mā̃dɛ̃]	("envoyer").
---------	---	---------	----------	--------------

Quelques cas particuliers

a) Pour "aimer", Fréjus offre, comme les autres parlers méditer., "eima" [eima], dans lequel Ronjat voit un croisement entre "ama" < amare et "eimar" < esmar < aest (i) mare (3).

(1) F.P. 80 "La veiado a la chambrado" ; F.P. 90 "Arrivado d'estrangié".

(2) F.P. 78, p. 124. "Putugo", pour "petugo", nom de la huppe, oiseau.

(3) GIPPM § 111.

b) Le dérivé de *natare* est "*neda*" [nɛda] , comme ailleurs dans le Var ; d'ailleurs le TdF indique "*nada, neda* (alp, rh, mars)". On peut penser à une dissimilation (formule I de Maurice Grammont).

c) Pour "*ampoule, petite blessure*", Fréjus dit "*empouilo*" [ɛmpwiʎo] , à côté de [ɛmpuʎo] ou [ɑmpuʎo] (TdF "*ampoulo, empoulo*"...). La base latine est *ampulla* (1) ; mais la fin du mot présente elle aussi des difficultés dues sans doute à des influences obscures (2).

d) Pour "*cheval*", à l'heure actuelle, Fréjus connaît, comme la plupart des lieux du Var, "*cavau*" et "*chivau*" [tʃivau] , ce dernier étant même plus employé. Nous n'avons entendu que "*chivau*" à Agay et aux Arcs ; les deux formes restent usuelles à Roquebrune, "*cavau*" est senti comme vieux au Muy. En revanche ce dernier mot l'emporte aux Adrets à Montauroux, Mons, Callas, Tanneron, La Bastide etc (3).

Mistral, dans le TdF, donnait "*cavau, chavau, chaval* (lim, alp) sm, cheval dans les Alpes-Maritimes et le Var, v. *chivau* plus usité" ; cela nous amènerait à admettre que le recul de la forme phonétiquement régulière est récent.

Pourtant les dictionnaires provençaux antérieurs à celui de Mistral présentent déjà les deux mots (4). D'autre part, à côté de "*caval*", "*cavals*" fréquent dans les cadastres du XVIème siècle, nous trouvons des formes en *ch-* dès 1518 : "*dos chavals*", "*ung cheval*" (5) ; cf à Bagnols "*per les chevalls*" en 1581 (6).

(1) REW 431 ; BvW, p. 24.

(2) Le BvW note que, dans les parlers gallo-romans, *ampoule* est souvent altéré par croisement avec *boule* et aussi avec *poule*.

(3) "*Cavau*" semble seul usuel dans l'arrondissement de Grasse.

(4) Citons ceux qui s'attachent surtout au parler de la région : Garcin (1823), à "*cavaou*", renvoie à "*chivaou*" ; Avril (1839) consacre beaucoup plus de place à "*chivaou*" qu'à "*cavaou*", traité en quelques mots.

(5) Cad 1518, 100, 99vo ; en revanche, "*caval*", 132vo, 157vo, 168vo etc.

(6) Bagnols, BB1, InV.

Il en est de même dans la région et à Draguignan par exemple nous relevons "chival", "chivalz" dès 1553 (1).

D'autres cadastres anciens ne nous ont pas offert de mentions (ceux de Saint-Raphaël notamment), peut-être parce que les chevaux proprement dits restaient un luxe, sans doute aussi parce que l'on emploie très souvent le terme plus général de "bestio rossativo" ou, simplement, de "bestio".

Il est d'ailleurs possible que les formes en -hi- soient originaires du nord du domaine d'Oc ou du franco-provençal (comme le mot "chin").

Pour "jument" en tous cas, le mot "cavalo" reste seul utilisé et a même totalement évincé "ego" < equa(m) que l'on trouve encore dans les textes du XVIème siècle (2).

e) L'influence française semble plus nette dans des mots tels que "resoun" [rɛʒuːn] ("raison, etc") et "plezi" [plɛzi] ("plaisir") (apr. "razon", "plazer").

Dès le XVIème siècle, on rencontre "vendudo a reson de ;" à côté de "la rason" (au sens de "compte, article de cadastre") (3) ; en 1541, "si es Lou bon pleisir de la Villo", en face de "albon plasi de la Villo" (4) ; faut-il penser, pour ce dernier mot, à une influence de la formule royale "Car tel est Notre bon plaisir" ?

-
- (1) Arch. Draguignan, CC11 (1553), 4, 10vo, 124, 180vo etc ; 177vo ; à côté de "caval", "cavaux", ibid, 13vo, 55vo etc.
 - (2) Cad 1518, 100, 142, 168vo etc. Ce mot "ego" était encore employé dans certains lieux au début de notre siècle, pour désigner les chevaux servant au dépiquage.
 - (3) Cad 1518, 158vo ; 74 etc.
 - (4) BB2, 3, 8vo.

f) On peut songer aussi au français pour expliquer "meisoun" [meizə̃n] ("maison") mansione(m), qui tend à se substituer à "oustau" [ustau] et ne présente pas la chute ordinaire de -z- intervocalique. L'apr. connaissait "maizon, maijo, maio, mazon" (partout avec n caduc). Dans nos documents anciens, le mot est plutôt rare en face de "ostal" ; citons toutefois "mayson", "meyson", "maison" (1). Par la suite, quand beaucoup de textes présentent des mélanges de français et de provençal, la forme "maison" ou "meson" (2) n'offre plus beaucoup de valeur. La présence de "meson" dans un ajout au cadastre de 1518 pourrait montrer l'ancienneté de l'influence du français (3).

Régulièrement, on aurait dû avoir "maioun" [mayə̃n] dans notre parler, comme à Nice (4) ; cf la commune "Les Mayons-du-Luc", à la lisière nord des Maures (c. du Luc).

g) Influence très récente sans doute dans [teɛémizol] ("chemise") que l'on entend parfois à côté du régulier "camiè" [kamjè].

4°) Voyelle O

Selon Ronjat (5), "tout o- du lat. vulg. et du roman ancien est en principe o en vpr., aujourd'hui ou".

colōre(m)	>	"coulour" [kɔlɔr]	("couleur")
donare	>	"douna" [dɔnɔ]	("donner").

(1) "mayson", cad 1518, 66vo, 87 etc ; BB3, vers 1548, 73vo. "Meyson", cad 1532, 15 ajout. "Maison", cad 1567, 1, 1vo, 2, 2vo etc.

(2) cf Le Puget, cad de 1605 etc.

(3) cad 1518, 86vo.

(4) cf Compan, Glossaire, p. 113. On trouve d'ailleurs "maion" à Saint Raphaël, dans CC2 (1594-96), 1vo etc ; et "mayon" dans CC3 (XVIIe siècle). Pour la cne "Les Mayons", cf Rostaing, T.P. p. 442.

(5) GIPPM § 170.

Toujours d'après Ronjat, comme nous l'avons vu plus haut, l'évolution semble s'être accomplie en même temps pour la prétonique et la tonique.

Nos textes du XVIème siècle donnent des renseignements un peu contradictoires mais une évolution reste tout de même sensible :

En 1511, maintien de o ; exemples : "lostal", "costat", "botiga", "romput", "collet", "colors", "cortinos" etc (1).

Même remarque pour le cadastre de 1518 : "hostal", "Robino" (n de lieu), "Donat Boysson" (n de personne), "toron", "Domergue" (n de personne) etc (2).

Cadastre de 1532 ; quelques traces : "boutigo", "lou" (article) etc ; à côté de "hostal", "jornada", "Honorat Boyer" (n de personne) (3).

Registre BB3 (1548-59) ; les formes en -ou- se répandent : "lou, lous" (article et pronom personnel), "dous" (n de nombre), "couchat", "couparan", "dounat" ; mais on trouve encore "logat", "trobar", "poder", "tombat", "tocar" etc (4).

Dans le registre BB4 (1560-77), les formes en -ou- commencent à l'emporter, mais -o- se maintient parfois (témoin "portar", "crompar"), avec, au besoin, des influences perturbatrices diverses, comme dans "dous doctours" (5).

A la fin du siècle, -o- est encore conservé parfois, dans l'orthographe ; cf, en 1581, "botigo", "moller" ("épouse"), et surtout, ce

(1) Var E 2342, 317 à 320vo.

(2) Cad 1518, 1, 5 etc.

(3) Cad 1532, 172vo, 173, 173vo ; au contraire, 1, 4, 10vo etc.

(4) BB3, 1vo, 2, 222vo, 237vo, 381 etc ; mais, 20, 88, 104, 111, 182vo.

(5) BB4, 26vo, 53 ; ibid.

qui n'a rien d'étonnant, dans les noms de lieux ; par exemple "la Robino", "au borguet", "au thoron" etc. On trouve même des exemples de "lo" pour l'article dans le cadastre de 1593 (1).

Saint-Raphaël nous offrirait une évolution analogue : dans CC1, règne de -o- (2) ; dans CC31 (1560-62), apparition de "loudich", à côté de "lo", et de "journado" en face de "jornado" (3) ; en 1567, nous lisons encore "un conilh" ("lapin") (4) à partir de 1583, l'article "lou, lous" semble uniquement employé (5).

Cas particuliers

a) Cas de "Johannes"

De nos jours, la forme est "Jan" [dʒɑ̃], fém. "Jano", par suite d'une influence, plus ou moins récente, du français.

Au XVIème siècle, la forme caractéristique à Fréjus semble être "Juhan" (ou "Juan") ; elle reste du moins la plus courante dans les anciens cadastres (1518 et 1532) (6) et dans le registre BB2 (1541 etc) ; citons par exemple "Juhan Clement Perraymun, Juhan Boyer, Juhan Carel, Juhan Suffie, Juhan Amic, Juhan Clement Lo Rous" etc (7). Pour le féminin, nous trouvons "Jhuano" ou, comme diminutif, "Juhaneto" (8).

- (1) Cad 1581, 93vo ajout ; n de lieux, 91, 92, 92vo etc. Cad 1593, 2vo etc.
- (2) St-Raphaël, CC1, article "lo" (6,7,7vo etc) ; "ostal" (6,7,8vo etc).
- (3) CC31, "loudich", 4, 12 etc ; "lo", 3, 4vo etc ; "journado", 12 ; "jornado" 10 etc.
- (4) CC33 (1567-68), 16vo.
- (5) CC34 (1583-85), CC2 (1594-96) etc.
- (6) Cad 1518, 1, 1vo, 2, 3vo, 5, 5vo, 14vo etc ; 1532, 1, 3, 123 etc.
- (7) BB2, tous fo 38, 5 juillet 1542.
- (8) Cad 1532, 3vo, 153vo etc. Pour le diminutif, GG1, 29, 32, 38 etc.

Les exemples de "Jehan" ou "Johan", assez rares au début, deviennent plus fréquents dans les cadastres de 1567, 1581 etc, avec l'influence croissante du français.

Cependant, à la fin du siècle, on rencontre encore de nombreuses formes avec -u-, notamment dans les comptes trésoraires ; cf "Juanono baudoyne, Juhan Jordan, Juaneto Cabryero, Juhan Sauvayre etc" (1). Les registres CC62 et CC63 écrivent "Mestre Jehan Mottet et Mestre Jehan Carbonnel consulz", "Jehan Villy consul, Jehan grand consul", puis, dans le texte, "Juano Gautyero, Juhan Vyly, Juaneto Roselo etc". Dans CC66 (1585-86), nous voyons en revanche "Messire le Consul Jan Bonnau, mestre Jan Trussi, Jehan Pascal dit Seraire". Il semblerait donc que la forme avec -e- ait été sentie tout d'abord comme plus "relevée" et digne d'honorer les magistrats municipaux et les notables (2).

Pour les lieux voisins, une hésitation se manifeste : Saint-Raphaël, autant que nous puissions en juger, écarte les variantes en -u- (nous avons relevé par exemple "Jehan", "Janetho", "Johan") (3). Le Puget connaît, dès les textes les plus anciens, "Juhan", "Jehan", "Johan" ; la première de ces formes amène parfois une latinisation "Juhannes" ; en 1605, "Jehan" est seul utilisé, même dans des formules provençales telles que "Bens de Jehan Maurino" (4).

Gassin, en 1516, semble ne connaître que "Juhan" (5).

(1) CC61 (1579-80).

(2) CC62 (1581-82), CC63 (1582-83). Pour la transformation des noms suivant la classe sociale, cf F. Mireur "Latinisation des noms patronymiques en Provence au XVIe et au XVIIe siècle" (article rédigé en 1886 et publié dans le V.H.G., oct-nov 1930, par les soins de L. Honoré).

(3) CC1, pour les 2 premiers, CC31 (1560-62) pour le 3ème.

(4) Le Puget, CC2 (XVIe), latinisation "Juhannes", fo 12 ; CC67 (1537-38) ; CC4 (1553-64) ; cad 1605.

(5) Gassin, cad 1516 ; par ex. "Juhan Ricart", "Juhan Eria", "Juhan Raphael", "Juhan Tassil", "Juhan Truco" etc.

Nous pensons pour conclure que la forme "Juhan" est ancienne, tout au moins pour Fréjus ; l'absence de documents antérieurs au XVI^e siècle interdit de savoir si c'est vraiment la plus ancienne dans ce pays. Mais on la trouve ailleurs au XV^e siècle, à Digne (dès 1436) et à Castellane (dès 1474) en particulier (1). C'est elle qui explique les noms de lieux "Golfe-Juan" et "Juan-les-Pins" dans les Alpes-Maritimes (2).

b) O initial suivi de r implusif

Dans ce cas, -o- a tendance à subsister ou, tout au moins, une évolution récente [ou] > [ou] s'est produite (3).

"bordiho"	[bordijo]	("ordures") ; TdF "Bourdiho, bordiho (mars)" ;
"fornigo"	[fornigo]	("fourmi") ; TdF "fournigo, fornigo(m)" ;
"gorbeto"	[gorbeto]	("petite corbeille") ; TdF "gourbeto" ;

Mais la forme "gourbin" ("sorte de hotte") se maintient. Citons encore : "dormi", "sorti", "amorsi" ("éteindre") ; "bordeja" ("border"), "bornage" ("bornage d'un champ" ; TdF "bouinage, bournage", lang.).

Les deux formes sont parfois en concurrence : [kordula] et [kardula] ("coudre"), [kornydo] et [kurnydo] ("cuveau pour le raisin").

Le mot "sordat" [sorda] ("soldat") ; TdF "soudat, souldat (lang, gasc), sourdat (bord, mars)...", a peut-être subi l'influence

(1) cf DLM, pp. 254, 303 etc.

(2) Golfe-Juan (cne de Vallauris), Juan-les-Pins (cne d'Antibes) ; la carte de Robert de Vaugondy (1754) porte "Golfe Jean" ; celle de Cassini (fin XVIII^e) "Golfe de Jouan".

(3) GIPPM § 170, p. 296, et, pour un même phénomène à la tonique, §§ 66 et 85.

du français ou d'un dialecte italien (1).

Bien souvent d'ailleurs, on entend dans toute notre région un son assez indistinct, un peu intermédiaire entre et o.

De toute façon, contrairement à ce qui se produisait à Toulon et Marseille selon Ronjat (2), cette évolution ne semble pas affecter la tonique : Fréjus dit "jour" [dʒyʁ] ("jour") "tour" [tuʁ] ("tour, rouet") etc.

Nos textes anciens nous offrent peu d'exemples probants sur ce changement ; le passage de -o- à -ou- s'est produit au début peut-être, dans certains mots seulement, d'autres restant de côté ; dans le cadastre de 1567, nous avons relevé quelques exemples de "journado", en opposition à "portal", "Borrel" (n de personne), "borguet" (3). Dans le registre CC61, nous avons dénombré, en face de "ont pourta" (pour "anpourta" sans doute), 13 exemples de "jornado", 3 de "cortyno" ("courtime, partie du rempart"), 3 de "cornudo" ("sorte de récipient"), 3 de "portal" ("portail"), 3 de "an sortyt" (plus 1 de "aver sortyt") (4) il est vrai que le même texte écrit encore "le jort" pour "le jour". Nous commençons à trouver "journado" dans CC66 (de 1585-86), en face de "fornit", "portat", "mortier", "portal", "quortino" ; dans CC67, nous lisons même "la pourto" ("la porte"), à côté de "pourtal" (5).

- (1) Au XVI^e siècle, nous avons trouvé "soldartz" à Callian (CC84, 1590, InV) et "sordar" à Bagnols (BB1, 1591, InV), les deux textes comportant du français mêlé de provençal. En français, soldat (1532) a remplacé soudard, lui-même réfection de "soudoier, soldier" ; cf BvW, p. 587, Dauzat, dict. ét. p. 671.
- (2) GIPPM § 85.
- (3) Cad 1567 : "journado", 4, 7, 17 ; autres mots, 1, 1vo, 8vo, 10 etc.
- (4) CC61 (1579-80).
- (5) Ces comptes trésoraires, s'ils abondent en formules toutes faites, semblent bien offrir aussi un exemple du langage courant, sans aucune prétention au beau style.

On peut se demander si, dans notre région, il y a eu maintien de -o- depuis le XVIème siècle (dans le langage populaire tout au moins), ou passage à -ou-, puis retour à -o- dans la prononciation familière et courante.

Cette deuxième hypothèse paraît plus vraisemblable ; le passage de -o- à -ou- a été sans doute tardif à Fréjus et dans les environs, et le retour à -o- est peut-être récent ; pour certains mots même, une influence du français a pu faciliter l'évolution (cf "mortié", "portau" etc).

Les écrivains varois connaissent évidemment ce changement, caractéristique des parlers méditer. ; citons par exemple "torna et re-torna", "jornado" (1) ; mais souvent, peut-être par purisme, ils utilisent -ou- : dans "Margarido" de Trussy, à côté de "jornado" (p. 96), nous avons plusieurs "journado", et de plus, "pourtan" (part. prés.), "si toursen" ("se tordant"), "la sourniero" ("obscurité"), "fourniou" ("oiseau sorti du nid") etc (2) ; dans Chauvier, nous avons noté "lou journau", "courpouranço" ("corpulence") ; "si fourgouna lou nas" ("se curer le nez") ; "lou pourtrè", "lou pourtofueio" (3).

En définitive, on ne peut, là encore, formuler de règle : une tendance existe, que le sujet parlant peut suivre ou ne pas suivre.

c) Diphtongaison (ou fausse diphtongaison) de o initial (4).

Les phénomènes sont complexes et déformés souvent par des analogies. Pour des mots comme "oudour" [o^udu^r] ("odeur") < odore(m), "oulivo" [o^uli^v] ("olive") < oliva(m) etc, utilisés à Fréjus aussi

(1) F.P. 76, p. 28.

(2) cf "Margarido", pp. 96, 78, 10, 32, 36, 108 etc.

(3) F.P. 90 ; 76 ; 78. Un personnage mis en scène par ce même Chauvier est appelé "Lissandro Cournudo" (F.P. 79).

(4) GIPPM § 171.

bien que dans le restant de la Provence (1), Ronjat déclare qu'il n'aperçoit "aucune explication particulière" (2).

"Outobre" [outobré] ("octobre") présente un traitement mi-savant du latin -ct- ; l'apr. connaît de très nombreuses variantes (3) ; à Fréjus, nous avons relevé "octobre" en 1541, et 6 exemples d'"octobre" en 1579-80 (4).

Les mots "óublida" [outplida] ("oublier") < "oblitāre" (5), apr. "oblidar" ; "óubrage" [outbradyé] ("ouvrage, instrument") (dérivé de "obro" < opéra) ; "óutis" [outé] ("outil") (venant sans doute de "usitilia", (6) ont peut-être subi la contamination de termes dans lesquels [ou-] était régulier, comme [outadyé] ("orage") (formé sur "auma" : "vent"), "óuviero" [outvyé] ("force de chênes-verts"), apr. "éuziera" (7), "óumouino" [outmwinol] ("aumône") (8) etc.

Ce passage de o à [ou] doit être relativement récent ; nous trouvons encore "obrage" à plusieurs reprises dans un texte de 1511 (9).

"Oumeleto" [outméletol] ("omelette") existe à côté de [méletol] ; le TdF indique "aumeleto, aumelo", omelette, en Languedoc, d'une part, et "meleto, umeleto (g. rh.)", de l'autre. On peut vraisemblablement

(1) Pour Nice, Calvino écrit "audor", "auliva", "aulivié" ; mais M. Compan note "óuliva" (Glossaire, p. 142).

(2) GIPPM, p. 297.

(3) cf Levy.

(4) BB2 et CC61 (1579-80).

(5) cf REW 6015 ; BvW, p. 445.

(6) REW 9101 ; BvW, p. 446 ; cf Fouché, Ph. hist. p. 185.

(7) avec passage de [eu] à [ou] à l'initiale ; cf infra.

(8) alemosina en lat. vulg. ; cf BvW, p. 44 ; REW 2839.

(9) Var E 2342.

penser à une influence ancienne d'une forme $^x[o\epsilon]$ < ovu(m) (1).

Parfois, le deuxième élément de la diphtongue tend presque à disparaître ; nous avons entendu ainsi $[e^u kupa]$ ("occuper").

Remarques

1) Pour "alouette cochevis", Fréjus et les lieux voisins (ceux évidemment où l'animal est connu) disent "couquihado" $[kukigado]$ (comme la plupart des points du Var) ; mais nous avons parfois entendu $[ko\epsilon kigado]$ (à Tourves, Garéoult, Signes par exemple) ; le mot, il est vrai, connaît d'autres déformations (2).

2) Pour le prénom "Joseph", on a à Fréjus, comme ailleurs en Provence, "Jousè" $[dʒo\epsilon\epsilon]$, la base restant le lat. "Joseph". Nous trouvons au XVIème siècle "asanct Jauseph", à côté de "asanct joseph" (3) (il s'agit d'un n. de lieu de Fréjus). Les cadastres de 1532 et de 1567 présentent surtout "Joseph" ; mais, dans le registre GG1 (1547 etc), nous lisons dans le même article "Jaume, joseph... jauseph martin" (4). On peut donc penser que des formes populaires avec -au- existaient en même temps que les formes savantes, calquées sur le latin (et, plus tard, sur le français). La diphtongue dans ce mot, assez rare à l'époque, est peut-être due à l'analogie de prénoms en revanche usuels au Moyen Age et au XVIème siècle (dans notre région tout au moins), comme

-
- (1) Le mot a connu des altérations obscures depuis sa base "lamelle", cf REW 4866, Dauzat dict. ét. p. 512, BvW, p. 438 ; ces derniers auteurs pensent que le français "omelette" représente une altération, probablement d'origine méridionale, sous l'influence des représentants du lat. ovum.
 - (2) Nous avons relevé par exemple $[kukigado]$ à Callas, $[kukigado]$ à Vidauban et Salernes, $[kukigado]$ à Besse, $[kukigado]$ à La Gaude (AM), $[kukigado]$ aux Arcs.
 - (3) Cad 1518, 4vo, 47, 174vo etc pour la 1ère forme ; 11vo, 12, 13, 49, 66vo etc pour la 2ème.
 - (4) GG1, 56vo.

"Laugier" et surtout "Jaume" et "Jaufre" (1).

L'hypocoristique féminin "Jouseto" [dʒozzeto] ("Josette") a suivi le même traitement et - chose curieuse - n'a pas été pour le moment "rhabillé" à la française.

5°) Voyelle U

U initial passe à [u] , comme à la tonique

fumäre > "fuma" [fuma] ("fumer").

C - LES VOYELLES POSTTONIQUES

- Cas des paroxytons latins (2)

La voyelle posttonique se trouve donc en syllabe finale.

1°) Voyelle a

Comme dans presque tout le domaine provençal (à l'exception du niçard, de certains parlers alpins et de quelques points de la rive droite du Var, près de la mer) (3), -a de l'apr. est devenu -o à

-
- (1) Nous avons trouvé très peu d'exemples du prénom "Joseph" au Moyen Age et au XVIème siècle ; d'ailleurs, dans "Onomastique des Toubadours", Chabaneau et Anglade citent un seul "Josep, Jozep" dans Peire d'Auvergne (cf RLR, oct-déc 1915, p. 354).
 - (2) GIPPM § 118 pour les généralités et § 119 pour -a.
 - (3) La finale -a se répand dans ces lieux sous l'influence du niçard (cf Dubois, op. cit. p. 88). Pour Nice même, M. Compan a noté certaines divergences anciennes entre la prononciation des pêcheurs et des citadins (-a), et celle des paysans (-o). C'est Rancher qui, au début du XIXe, a contribué à répandre -a, dans le niçard "littéraire".

Fréjus et dans les environs.

Ce passage a dû se produire à la fin du XVème et au début du XVIème siècle, progressivement et avec des sons intermédiaires du type [ä] (comparables à ceux que l'on entend souvent de nos jours vers Cagnes et La Gaude).

Les documents écrits sont, là encore, peu probants : en 1511 pour Fréjus, nous relevons déjà quelques exemples de -o, comme "plumo", "licofreyo" ("lèche-frite"), "fogasso" (employé comme sobriquet), et, au pluriel, "palmos" (mesure de longueur), "cannos" (idem), "cubertos" ("couverture"), "cortinos", "tassos" etc (1).

Le cadastre de 1518 offre presque partout -o ; cf "carriero drecho", "confronto", "unos filanhos", "la terro de la capello" etc ; toutefois on trouve parfois -a, surtout dans les ajouts, souvent écrits par une autre main ; cf "una botigua ala carriera", "en las darbossieras" (n de lieu), "ala roca" etc (2).

Le cadastre de 1532 présente les deux : "en carriera drecha", "la borgada", "hostellaria", "miecha jornada" ; en face de "carriero drecho", "uno terro" etc ; avec parfois des discordances : "carriera drecho", "la carriera soteyrano dedins Villa", "Carriera drecha de la borgada deforo lo gran portal" (3). Le cadastre de 1567, autant que nous puissions en juger, n'offre plus que -o.

Les voyelles -a et -o alternent aussi dans le registre BB2 : "Entenduda Lexposition... facha", "villa et causa publicqua", "venguda" ; "uno jornada", "la querello facho" etc. On rencontre de nombreux exemples de -a dans BB3 encore (4). Dans GG1 en revanche, -o l'emporte,

(1) Var E 2342, 320, 321.

(2) Cad 1518, 1vo etc ; pour -a, 2vo, 5vo, 10 etc.

(3) Cad 1532, 1, 4 ; pour -o, 5, 7vo etc ; discordances, 71co, 102 etc.
Cad 1567, passim.

(4) BB2 (1541-47), 2vo ; pour -o, 3vo, 5vo etc. BB3 (1548-59).

témoin cette formule fréquente : "la mayrino es stado" (1).

-a s'est maintenu plus longtemps - tout au moins dans l'écriture dans des formules toutes faites, telles que "Ausida le exposition facha" (2), au début des procès-verbaux des réunions. Nous avons relevé plus haut des exemples de discordance ; on trouve parfois une opposition entre le nom et l'adj. épithète, peut-être par souci de différencier les finales ("type "la querello facha") (3).

Si nous considérons les lieux voisins, nous constatons ceci : Saint-Raphaël semble écrire partout -o, même dans les formules dont nous venons de parler ; cf "Auxido et entendudo le exposition facho" (4) Le Puget présente surtout -a dans CC3 de 1538, tandis que CC37 de la même époque offre surtout -o ; on trouve encore des exemples de -a en 1553-64 (5).

A Gassin, en 1516, -a l'emporte nettement mais on lit aussi "uno vaco", "dos cabros", "terra sota Nostro Dono" etc.

Une étude longue et difficile pourrait seule montrer si ce changement s'est propagé de l'ouest vers l'est, comme cela est vraisemblable, s'il s'agit d'une influence du français. Quelques brefs sondages nous amènent aux résultats suivants :

- (1) GG1 (1547 sq) ; ex. fo 28 "la mayrino es stado Jaumeto gaubert".
- (2) cf BB3, 1548, 1.
- (3) Pour ce souci de différencier le nom et l'adj. épithète dans leur voyelle finale, cf P. Dévoluy "Mistral et la Rédemption d'une langue", p. 180 en note. A propos d'une remarque de G. Paris sur o final, Dévoluy écrit : "Ce son qui s'écrit o n'est pas égal à lui-même, suivant sa position, et varie de l'a ancien à o et à ou. Ainsi on écrit bello femo et on prononce plutôt bella femou".
- (4) St-Raphaël, CC1(XVIe), CC31(1560-62). Exemple cité pris dans BB1 (1560-94).
- (5) Le Puget, CC3, "borgada", "carriera", "villa" etc. CC67, "villo", "resto", "campano" etc. CC4 (1553-64), "villa" etc.

Passage de -a à -o rare au XVème siècle ; quelques cas cependant : cf à Bargemon "las letros" (1) ; à Draguignan, "deguno", "causo designado", "vegado" etc (2). Dans la charte de franchise de Mougins (1438), -o apparaît fréquemment, mais nous avons déjà remarqué que ce texte, connu dans une copie du XVIIIème siècle, était peu sûr (3).

Au début du XVIème siècle, -o se répand : à Bargemon, nous lisons "uno copa", "laigo en ladicho cariera", "deguno aygo" (4) ; on trouverait des exemples analogues dans la charte de Mouans-Sartoux de 1504, la fondation de la commune de Vins (1503), des registres de Mons (BB2 par exemple) etc. Certains textes demeurent fidèles à -a ; témoins à Saint-Tropez, les registres CC1 et CC4 ; dans CC6 de 1540, -o semble l'emporter définitivement. A La Garde-Freinet, dès 1548, les formes avec -a sont très rares (5).

En définitive, dans ces documents écrits, les habitudes de chacun, les origines, le souci du style pouvaient jouer ; on constate d'ailleurs les mêmes hésitations dans les textes cités par P. Meyer, pour Riez, Castellane, Grasse en particulier (6).

Une question intéressante intervient maintenant : quel est le timbre exact de ce -o final ?

Ronjat s'exprime ainsi : "L'o est dans la plupart des parlers nettement ouvert et de timbre très franc" (7). M. Compan, à propos du niçard, écrit : "l'A atone qui termine généralement le nom au féminin est sourd tout en se rapprochant beaucoup moins du e muet français, à

(1) Bargemon, BB2 (1443-72) InV.

(2) cf "Les statuts de la confrérie des tailleurs d'habit de Draguignan (1471)", publiés par F. Mireur (1915).

(3) cf supra à propos de o > ou.

(4) Bargemon, BB6 (1500-08) ; BB8 (1512-13) InV.

(5) La Gde-Freinet, BB1 (1548-53).

(6) cf DLM, pp. 318 sq ; p. 304 sq ; pp. 488 sq.

(7) GIPPM, § 208, p. 210.

la différence du O du provençal rhodanien" (1).

M. Rossi remarque qu'un Français méridional connaît toujours o ouvert devant consonne prononcée et o fermé à la finale (2).

En ce qui concerne notre région, nous pensons que cette voyelle finale est plus nette que dans le prov. littéraire et en rhodanien, tout au moins si on se fonde sur la prononciation de certains Félibres arlésiens ou comtadins.

Mais le timbre exact reste souvent difficile à préciser. Nous notons en principe par -o, un -o qui tend parfois vers [œ]. Il peut arriver même que l'on ait [ǣ] ou [a] ; un [a] moins net évidemment que celui qui caractérise certains dialectes.

Nous avons noté ainsi aux Adrets [dɛ tʁu'ǣ] ("des pommes de terre"), [la ka'bra] ("la chèvre") etc. Mais on ne peut pas établir de règles strictes, la prononciation d'une même personne pouvant varier selon le débit, l'ensemble de la phrase etc.

2°) Autres voyelles

En général, elles disparaissent, sauf quand elles jouent un rôle de soutien (c'est le traitement ordinaire en langue d'Oc) (3).

nostru(m) > "nouastre" [nwastrɛ] ("notre")

Un traitement savant ou mi-savant peut aussi parfois les maintenir :

oleu(m) > "oli" [ɔ'li] ("huile")

(1) Grammaire niçoise, p. 15.

(2) Exposé fait lors de la réunion des enquêteurs de l'ALP, le 8 janvier 1967.

(3) GIPPM § 123.

hordeu(m) > "ordi" [òrdi] ("orge") (1).

Comme le remarque Ronjat (2), ces voyelles sont ramenées en principe à -e. Quant à celles qui sont tombées, M. Fouché pense qu'elles ont donné une voyelle commune du type de [e] central avant de disparaître ; pour le français, ce passage s'est produit à une époque très ancienne, avant l'évolution de -a final en [e] (3). La voyelle i a pu être la dernière à disparaître.

En méditerranéen, -e peut passer à -i sous l'influence d'un ch- ou d'un g- précédents (4) ; ce traitement est connu à Fréjus où l'on entend "lourdùgi" [lurdudji] ("vertige") (cf TdF "lourdige, lourdùgi, mars"), "couiounùgi" [kuyunydji] ("bêtise") (TdF "couiou-nige") etc.

Certains mots comme "reloge" [rélodjé] ("horloge") < (ho) -rologiu(m), ont pu subir une influence récente du français, qui a ramené la finale à -e.

Mais nous devons noter aussi un phénomène plus général : la tendance à la fermeture des voyelles finales atones dans les mots masculins, -e tendant vers -i, -o (ou -e) tendant vers -ou.

Cette tendance existe dans le dialecte marseillais, tout au moins pour -e > -i ; par exemple "lou fèrri" ("le fer"), "lou càrri" ("le car") etc. Mais Fréjus dit "lou ferre", comme d'ailleurs "lou vilage", "lou froumage" etc (le mot "càrri" a disparu, remplacé par le français "car") (5). Insistons donc, une fois de plus : il n'y a pas

(1) On entend aussi "orge" [òrdjé], par influence française, comme dans d'autres lieux du Var.

(2) GIPPM § 128, p. 255.

(3) Ph. hist. p. 501.

(4) GIPPM § 128, ibid.

(5) Nous avons entendu "càrri" [kari] à La Garde-Freinet, pour désigner un "chariot" entraîné par les boeufs, autrefois.

de règle véritable, ici, mais simplement une tendance.

a) Passage à -i

- "àrpi" [arpi] ("sorte de fourche"). TdF "arpi, arpic, arpuet (d)" ("croc"), et, d'autre part, "arpo, àrpi (m.d.), àrpio (a)" ("griffe, serre").
- "chèrpi" [təʃerpi] ("courtilière") ; étymologie difficile (1).
- "piri" [pɪri] ("pire"). TdF "pire, piri (l.g.)".
- "vici" [vɪsi] ("vice"). TdF "vice, vici (mars)" ; pour ce dernier, on pourrait admettre aussi une influence savante comme dans "àli", "òrdi" etc.

Cette finale en -i atone se retrouve dans des mots empruntés à époque récente, au français sans doute, et ayant connu un changement d'accent :

- "càqui" [kaki] ("kaki", fruit et arbre) (2).
- "mercànti" [mèrkānti] ("mercanti, mauvais marchand") ; mot relevé en 1863 en français (3).

On entend même parfois "medicànti" [médikānti] ("mauvais médecin"), sorte de rhabillage à l'italienne, senti comme plaisant.

Dans d'autres mots, -i s'est trouvé à la finale par suite de la chute de o dans un groupe -io atone :

(1) Nom peut-être local ou à aire peu étendue.

(2) Mot d'origine japonaise (cf N. dict. ét. p. 407), différent de "kaki" désignant une couleur (seul mentionné par BvW, p. 350) ; attesté en franç. en 1873, mais peut-être connu sur la Côte avant cette date et fort apprécié dans nos campagnes (cf Guyot et Gibasié, N. des arbres, pp. 26 et 51).

(3) Venant selon BvW (p. 398) du sabir de l'Afrique du Nord après emprunt à l'italien.

- "bèsti" [*bisti*] < bestia(m) ("bête"), rhod. "bèstio" ;
- "gàbi" [*gabi*] < cavea(m) ("cage"), rhod. "gàbio" ;
- "endùmi" [*endumi*] < vindemia(m) ("vendange"), rhod. "vendemio".

Cas particulier : "nòvi" ("jeune marié") (rhod. "nòvio") et "gòbi" ("gourd", adj. ^x gubbus) (1) (TdF "gòbi, òbio ou òbi"), à Fréjus, comme dans la plupart des parlers du Var, présentent la même forme pour le masc. et le féminin.

Cette chute de -o final est assez récente ; dans nos textes du XVIème siècle, nous trouvons encore "bestias", "bestia" "bestio" (2) ; même usage à Saint-Raphaël, Saint-Tropez etc (3).

Pour "garde, action de garder", nous trouvons "la gardio" "gardie", "las gardios" (4) ; et pour "La Garde-Freinet", "la Gardie" (5).

Il semblerait, d'après des mentions telles que "gardie" (s'il ne s'agit pas d'une faute de lecture), que l'on n'ait pas eu directement chute de -o, mais évolution :

-yo > -ye > -i.

Ces formes en -i final atone se retrouvent chez nos écrivains varois ; citons par exemple "partenci", "supplici", "vouyagi", "vieil-lugi" etc (6).

(1) FEW ^x gubbus "plein de bosses" (t IV, p. 298, col. 1).

(2) 1518, 137vo, 168vo ; 1532, 112vo aj. ; 1518, 84vo, 142 etc.

(3) St-Raph. CC1, 12vo, 26 etc ; St-Tropez, CC4.

(4) St-Raph. CC31, 9vo, 12 etc ; St-Tropez, BB1.

(5) La Gde-Freinet, BB2.

(6) cf F.P. 83, 83, 76, 77.

b) Passage à [-a].

Ce phénomène se produit fréquemment et notre liste n'est pas exhaustive.

- "bòchou" [bòtɛʁu] ("apprenti-maçon"), peut-être à rapprocher de TdF "bòchi, boche (a), bouéchi(m)" ("bouc ; nigaud, imbécile"), ou, plus vraisemblablement, du piém. "boch" rattaché par le FEW à * bucco-(gaulois) (1) (t. I, p. 587).
- "bourriscou" [buri⁴sku] ("âne"). Le TdF donne "bourriscou" comme languedocien ; le FEW cite le mot comme un dérivé de "bour-risco" (2).
- "catigou" [katigəu] ("chatouille, action de chatouiller"). TdF "coutigo, catigo" (Var) ; FEW "catigou" (Var) ("chatouillement").
- "cafoùchou, escafoùchou, escapòuchou" [ka futeʁu] etc ("mauvais travailleur"). TdF "escapoucho" ; étymologie difficile (3).
- "chùchou" [tɛʃuteʁu] ("sorte de raie, poisson") ; onomatopée sans doute. Le TdF n'a que "chuchò" ("jus de la treille").
- "cùgou" [duʒu] ("grand-duc, oiseau"). TdF "du, duc (l.g.), dugo (l.m. niç) (4).

-
- (1) Nous avons entendu [bòtɛ] aux Adrets. Il convient de noter que beaucoup d'apprentis-maçons étaient autrefois d'origine piémontaise.
 - (2) FEW "buricus", (t. I, p. 635), prov. mod. "bourrico", mars. "bourrisco", dér. "bourriscou" ; la prononciation de ce mot est sans doute [buriskə] ; REW 1413 burricus "petit cheval", burricus "mulet".
 - (3) Ce mot "cafouchou", au sens de "mauvais travailleur..." représente peut-être une déformation locale (ou familiale). A Hyères, à Saint-Mitre (comme nous l'a confirmé M. Rostaing), et même à Agay, "ca-fouchou" est connu uniquement dans la signification de "débarras, réduit" (synonyme de "cafournoun").
 - (4) M. Compan, Glossaire p. 42, indique "lou gros-dùgou".

- "escrebou" [eskrebu] ("personne malingre, chétive"), dérivé de "creba" ("crever") sans doute.
- ✓ "foujou" [foʝu] ("crabe") ; à rapprocher de "fau" (sorte de crabe, à Hyères) et de "favouio" ("petit crabe").
- "frâscou" [frasku] ("flacon, bouteille spéciale"). TdF "flasco, frasco (Var)" ; FEW prov. "flascou, frascou" (1).
- "gnâfou" [ɲaʝu] ("apprenti"). TdF "gnaf, gnafe (D)" ; cf argot français "gnaf" ("apprenti savetier") (2).
- "gârchou" [gɑ̃tɛʝu] ("croc, os") ; TdF "ganche, gànchi (niç), gancho (g.m.)" ; FEW prov. "ganchou", mars. "ganchou" ("croc") (3) (t. IV, p. 50).
- "imou" [imeu] ("blet", en parlant d'un fruit) ; TdF "ime".
- "mâtou" [matu] ("fou", adj.) ; TdF "mat, mato(m)".
- "mùjou" [myʝu] ("mulet, poisson") ; TdF "muge, mujo(m), mujol (lang)" (4).
- "nâsou" [nazu] ("nez", senti comme plaisant).
- "pântou" [pɑ̃tu] ("grand dadais") ; TdF "panto, pânti, argot parisien pante" (5).

-
- (1) Nous avons entendu [frasku] à Montauroux ; dans CC58 (1573-74), nous lisons "dous frascouls", à Callian, CC81 (1583-84), "ung frasco".
 - (2) cf BvW, p. 293, "gnaf", autre forme du lyonnais "gnafre", d'origine obscure.
 - (3) Mot employé parfois comme surnom : "Boniffay Gras dit Gancho" (BB3, 1552, 182vo).
 - (4) Pour Nice, M. Compan donne "muge" et "mùjou".
 - (5) cf G. Esnault, Dict. des argots, p. 468. L'auteur rapproche du prov. "panto" et "pantès" (au sens de "rustre"). "pantou" figure dans la Pastorale d'A. Maurel (Marseille 1842), acte III, sc 12.

- "rampòchou" [râmpotèʝu] ("raiponce", sorte de salade sauvage) ; TdF "rapouchoun... rampocho, rempouecho, rampoucho(m)".
- "ròdou" [rodøu] ("endroit circulaire, lieu") ; TdF "rode, rodo (niç), rouedo(m), rodou (rouerg) etc".
- "vìbou" [viβu] ("sorte de serpe") ; TdF "visplo, vibo, vibi(m)".

On retrouve le même passage dans des noms propres, des ethniques en particulier ; comme "Còrsou" ("Corse"), "Rùssou" ("Russe") etc.

Remarques

1) Extension du phénomène

Comme nous l'avons remarqué plus haut, il s'étend à tous nos parlers du Var, sur la côte surtout, et, en partie, au marseillais ; les finales en -o qu'indique si souvent le TdF pour ce dialecte tendaient peut-être vers [-u] dès le siècle dernier.

Seulement, tous les mots que nous venons de mentionner ne sont pas usités partout ; parmi ceux que nous avons relevés d'Hyères à Fréjus, notons "frascou", "matou", "mujou", "ròdou" (avec parfois quelques différences de prononciation).

En revanche, chaque lieu peut présenter des créations spéciales ; par exemple "gàmbou" ("Bernard l'ermite") à Saint-Tropez, "camàlou" ("porteur") à Montauroux et La Garde-Freinet ; (1) ; dans cette dernière localité, nous avons entendu encore [marɣâ, tɛʝu] ("rabougri"), [liɣoʝu] ("petit bidon pour porter la nourriture aux champs") (variante [liɣoʝu]), [rodʝu] ("graisse placée autour des boyaux du porc") etc.

(1) Nous avons entendu [kaməl ai tɛ] aux Adrets (au sens de "porteur de liège").

2) Les textes

Nos écrivains offrent quelques exemples : Dans "Margarido" de Trussy, "eicestou" ("ce"), "estou" (id), "frascou" (1) ; dans Barjomau, "entantou" ("en même temps"), "pantou", "consou" ("maire"), "aquestou", "interigou" ("entérite, mal au ventre" ?) (2). Notons que ce *-ou est courant* chez Coyer (1711-1771) d'Arles ; cf "Camargou, pantargou" etc.

Chauvier, dans le F.P., présente : "aquestou", "lou bourriscou", "piafou" (sobriquet des Italiens), "gavachou" ("niais"), "rodou" ("lieu") etc (3).

3) Bref aperçu historique

Le passage à -ou semble, lui aussi, assez récent, si nous nous fondons sur certains documents : nous avons déjà cité en note "Boniffay Gras di Gancho" de 1552 ; le même registre présente encore "de rodos d'egos" ("des troupes de cavales") et "Antoine Antiboul dit Turco" (4) ; nous avons vu, dans un registre de Callian, "ung frasco" (à côté de "frascouls" de Fréjus). On peut d'ailleurs se demander quelle était la prononciation exacte de ce dernier mot.

4) Origine

Comme nous l'avons remarqué au début, ce -ou final provient en principe de -e ou de -o dans des mots masculins. Mais, dans certains cas, il est peut-être dû aussi à la répugnance de nos parlers à terminer un mot par un élément consonantique.

(1) "Margarido", pp. 24, 82 et 112, 320.

(2) "Leis Talounados de Barjomau...", pp. 57, 60, 82, 100.

(3) F.P. 79, 82, 78 et 82, 78, 90 etc.

(4) BB3, 52vo ; 182vo.

On pourrait mentionner ici [loteja] et peut-être [tejutaja] déjà vus, et de plus [nyufa], onomatopée pour le cri de la chouette, à côté d'une forme [nyuf] que Fréjus connaît comme d'autres lieux du Var.

Peut-être, dans certains cas, serait-il possible d'alléguer aussi une influence de mots terminés par -ol atone, donnant ensuite -oul, puis -ou ; par exemple "Antibol" (Antibes), "Antiboul". Il est vrai que la graphie a pu masquer ici l'évolution phonétique.

5) Causes du passage

On peut songer - comme nous le suggère M. Rostaing - à une influence piémontaise, agissant à travers les parlers "gavots" qui, comme on le sait, sont caractérisés par la 1ère pers. sing. des verbes en -ou.

Parmi les sobriquets les plus fréquemment donnés par les Provençaux aux Piémontais, on relève "Piàfou" et "Piàntou", fondés sur des mots piémontais plus ou moins bien compris (1).

Nous avons consulté M. Corrado Grassi au sujet de plusieurs des termes cités plus haut ; nous reviendrons sur cette question au lexique mais assez souvent M. Grassi n'a pu nous indiquer des formes piémontaises capables d'avoir exercé une influence certaine. Peut-être avons-nous affaire à une sorte d'action diffuse ? Avec, au début, un désir de se moquer des nouveaux immigrants. Ce problème des rapports entre les parlers piémontais et les parlers provençaux n'a pas encore donné lieu, à notre connaissance du moins, à une étude vraiment poussée.

(1) Peut-être faudrait-il ajouter à cette catégorie "gniàscou" [niaske] ("jeune garçon, enfant"), d'introduction récente, que l'on entend parfois, employé de façon familière.

c) Autre évolution concernant les voyelles finales

Signalons encore un autre point intéressant, bien qu'il affecte une zone un peu extérieure à notre petit domaine : à La Garde-Freinet et La Mole, et sans doute dans les lieux voisins, nous avons noté une tendance de passage de -e à -o, à la 3ème personne du sing. des verbes des 2ème et 3ème groupes.

A La Garde-Freinet : [si rûmp^e], [si mêt^e], [s^e wãrt^e], [fénis^e], [sênt^e]
 (et, avec un son moins net [m^uãrdœ] "il mord") ;
 à La Mole : [s eskûndo] ("il se cache"), [résy^{ub}o], [k^uris^o], [desêndo]
 [vêndo], [k^uro], [d^uÿern^o], [â^têndo].

Une évolution identique touche le mot "chaintre" ("la cance", ordinairement), qui devient [la gâ^{ts}o] à La Garde, et [la kân^{ts}o] à La Mole. L'influence du genre a été sans doute déterminante ici.

Pour les verbes en revanche, la forme en -o est peut-être due à la 1ère conjugaison. On aurait ainsi une tendance à normaliser toutes les 3èmes personnes du sing. au présent de l'indicatif.

d) Conclusion

Il semble donc, d'une façon assez générale, que nos parlers recherchent une voyelle finale suffisamment nette et qu'ils aient fait un effort - instinctivement bien entendu - pour éliminer dans un bon nombre de mots masculins -o, senti comme caractéristique du féminin.

Il irait à l'encontre de ce traitement la tendance à "provençaliser" en quelque sorte certains emprunts plus ou moins récents au français par la substitution de -o à e dit muet : type "lou mero" ("le maire"), "lou pianisto" etc. Parfois, l'adjonction de -o amène un changement de genre, dans certains termes savants ; d'où "la sulfato", "la bicarbonato" etc (1).

 (1) Parfois, nos dialectes méditer. répondent par une finale -o à une finale -e du rhod. et du prov. littéraire ; par exemple "coumo" ("comme") etc.

- Cas des proparoxytons latins

Nous n'avons rien de bien spécial à ajouter à l'exposé de Ronjat (1). Le parler de Fréjus comme tous ceux de la rive droite du Var, ne connaît pas (ou ne connaît plus) l'accentuation proparoxytonique (à laquelle Nice reste fidèle) (2).

La chute des voyelles posttoniques a amené des traitements analogues à ceux des paroxytons.

Citons par exemple :

- "jùgi" [dʒ^uʒ^udʒi] < judĭce(m) ("juge") ; TdF "juge, jùgi (mars)".
Dès 1532, on trouve "lo gugi", "lo jugi", à côté de "lou juge" (3) de même à Callian, "lou jugi" (4).
- "vilage" [viladʒyé] < ^xvilatĭcu(m) ; le TdF indique "vilàgi(mars)".
Nous retrouvons ici la remarque faite à propos des paroxytons : après g-, e ne passe pas toujours à -i dans nos parlers. Chez nos écrivains varois, une hésitation se manifeste : dans "Lou Franc Prouvençau" de 1890, Chauvier donne comme titre à des saynètes "Les cancan dou village" mais "Au vilagi" (5).

Pour le passage plus général à -i, mentionnons :

- "buerri" [b^ueri] ("beurre"), déjà vu plus haut. TdF "burre, bŭrri(a), buèrri(mars)".

(1) GIPPM §§ 129 sq.

(2) cf A. Compan "Les Proparoxytons Niçois" (in "Actes et Mémoires du 1er Congrès International... Avignon, 1955, p. 203). L'auteur a repris la question dans sa "Grammaire niçoise", p. 14.

(3) Cad 1532, 3vo, 216vo, 175vo ; et 166.

(4) Callian, CC68 (1568), 27vo, InV.

(5) F.P. 90, pp. 28 et 128.

- "chàmbri" [kəʒɑ̃bri] ("écrevisse") < cambaru(m) (1). TdF
"chambre, chàmbri et chànvri (mars)".

- "enclùmi" [ɛ̃klumi] ("enclume"). TdF "enclume, enclùmi, enclùgi
(g.m.).

Très rares sont les exemples d'anciens proparoxytons n'ayant pas
connu la syncope ; comme :

"partego" [partɛgo] < pertica(m) ("perche") (2). TdF "partego,
espartego".

Ces mots ont pu être plus nombreux au XVIème siècle : Pour le
continueur de "syndicus", nous trouvons au Puget "sendegues" (3) ;
à Draguignan, "los sendegues", "los scindicz et consols", "los scin-
diques" etc (4) ; à La Garde-Freinet, "sendregues" (5).

La forme de l'apr. "jurga" à côté de "junega" ("génisse") semble
postuler une pénultième brève (6), bien que le lat. cl. ait "junix,
icis" (7) ; nous lisons au Puget "ung junegue de deux ans" (8) et à
Saint-Tropez "dos junegas et ung junegon" (9) ; Gassin nous offre "ung
junegon e la mitat de una junega" (10).

(1) cf REW 1551 ; FEW cammarus, qui cite un exemple de "chambre" à
Avignon en 1387, au sens d'"écrevisse" (d'après Pansier) (t. II,
p. 144).

(2) cf REW 6342.

(3) Le Puget, CC67 (1537), CC68 (1538).

(4) Draguignan, BB10 (1505-18), 306vo, 346. C'est vers 1508 que le pri-
vilège du consulat fut accordé à Draguignan et que les syndics pri-
rent le titre de consuls (cf Inventaire imprimé pour BB10). A
Fréjus, les magistrats municipaux portaient depuis longtemps ce titre.

(5) La Gde-Freinet, BB1.

(6) cf GAP, p. 127.

(7) REW 4626 ; cf aussi Dict. lat. de Gaffiot.

(8) Le Puget, cad 1605, 9.

(9) St-Tropez, CC3 (XVIe). InV.

(10) Gassin, cad de 1516.

Le continuateur de Domin^Yicus semble être phonétiquement "Domergue" dans la région ; cf dans le cadastre de 1518, "Domergue Mauro", "Domergue Botelhier", "Domergue Pastor" etc (1) ; celui de ^xmon^Yicus est "Mourgue", comme nom de famille ; cf à Fréjus, "Rafel Morge" (2) etc ; au Puget, "Raymon Morge", "Jaumet Morge", "Johan Morge", "Jaumeto Morguesso" (3).

De nos jours, le continuateur phonétique de ^xmon^Yicus a disparu devant "mouine", dû au français, mais le fém. "mounjo" ("religieuse"), présentant un autre traitement sur lequel nous reviendrons, s'est conservé.

Au XVIème siècle, on trouve encore des formes avec maintien de la pénultième atone ; cf "Lazer Rey" (dt "Laze Rey" ailleurs) (4). Aujourd'hui, l'influence française a prévalu d'où "Lazare" [la^za^ré].

D - LES DIPHTONGUES

Nous avons peu à ajouter à l'exposé de Ronjat (5) ; c'est pourquoi nous groupons ici l'étude des diphtongues à la tonique et en position atone.

-
- (1) Cad 1518, 11vo (et 51), 45 aj, 127vo. Nous notons encore "Domergue Tassil", "Domergue Vial", à Gassin (cad de 1516) ; cf de plus "lo covent de saint domergue de la pnt vile de Draguignan" (Le Puget, CC67, 1537-38).
- (2) Cad 1518, 121 ajout.
- (3) Le Puget, CC68, CC67, CC3 (1538), 2 ; cad 1605, 1.
- (4) Cad 1518, 56 (et 81).
- (5) GIPPM §§ 116-117 (Diphtongues latines) ; §§ 172 sq (Voyelles pré-toniques) ; §§ 206 sq (Vraies diphtongues en [w, y] et groupe Voyelle + [w, y]).

1°) Diphtongue [au]

a) A la tonique (1).

"Au" roman s'est bien conservé, même s'il n'est pas d'origine proprement latine :

clave(m)	>	"clau"	[kləu]	("clé")
alba(m)	>	"aubo"	[aũbũ]	("aube")
caldu(m)	>	"caut"	[kaũ]	("chaud")

La phonétique syntactique peut amener, en débit rapide, une fermeture du premier élément en -o, dans des mots courts en position prétonique ; opposition par exemple entre :

"m'en vau" [m.ɛ̃.vəũ] ("je m'en vais")
 et "vau parti" [vəũ.paʁti] ("je vais partir") ;
 entre "un pau" [œ̃.paũ] ("un peu"), et "un pau de pan" [œ̃.paũ də pã] ("un peu de pain").

Pour "fau" ("il faut"), le passage peut se produire même à la tonique ; ex. "Va fau" [va.fəũ] ("il le faut").

Dans ces conditions, des rencontres homonymiques deviennent possibles entre "vòu" ("il vaut") et "vau" ("je vais"), prononcés [vəũ] ; rencontre possible mais plus rare entre "fau" ("je fais") [fəũ] et "fau" ("il faut") [fəũ] . .

b) En position prétonique

On assiste en principe à un passage de [aũ] à [œũ] , noté de façon peu conséquente par l'orthographe félibréenne, comme le

 (1) GIPPM §§ 116 et 207.

remarque Ronjat (1).

"auceloun"	[<i>o_usele_u</i>]	("oiseau") (cf apr. "auselet")
"cauca"	[<i>ko_uka</i>]	("piétiner") (apr. "calcar")
"laura"	[<i>lo_ula</i>]	("labourer") (apr. "laurar").

Dans "aumarino" [*o_uma_uli_uno*] ("variété d'osier") ; TdF "amarino, aumarino (m, rhod)", un changement obscur, sans doute analogique, s'est produit.

D'une manière plus générale d'ailleurs, pour cette évolution comme pour celle dont nous parlions plus haut, des influences perturbatrices peuvent jouer, celle des mots de la même famille où la diph-tongue "au" est tonique en particulier ; nous avons entendu ainsi "cadaula" [*ka_uda_ula*] ("fermer au loquet"), par suite de "cadaulo" [*ka_uda_ulo*].

2°) Diph-tongue [*eu*] (2)

a) A la tonique

Comme nous l'avons signalé plus haut, à propos du son e, il est bien souvent difficile de distinguer le timbre exact de e dans la diph-tongue [*eu*], quelle qu'en soit l'origine. La plupart du temps, il s'agit d'un e moyen, plus ouvert que le é final de "estré" ("étroit") et plus fermé que celui de "nuè" ("nuit"). De là vient un certain flottement dans nos notations phonétiques ; par exemple

[*se_ukle*] ("cercle"), [*su_ule_u*] ("soleil") etc.

(1) GIPPM § 172. Ronjat cite comme exemples "sôuvage", à côté de "au-rige", "auturo" etc ; mais il remarque que "au- vaut, pour les parlers rod. et méd. à peu près toutes les nuances intermédiaires entre [*o_u]* [*ow*] et [*u_u*, *u_w*] " (p. 299).

(2) GIPPM § 211.

b) A l'initiale

$[œ̃] > [oũ]$ comme dans la plupart des parlers méditer. :

"toulisso" $[tœ̃liso]$ ("toiture"), sur "teule" ("tuile"),
 "ouviero" $[œ̃vyéro]$ ("forêt de chênes-verts"), sur "euve"
 < illice(m),
 "souvage" $[sõvadjé]$ ("sauvage") < selvaticu(m).

Au XVIème siècle, les textes écrivent encore, semble-t-il, eu- ; citons en 1541 "la teulisso" (1) et rappelons les exemples que nous avons déjà cités pour "tuilerie" : "teularie", "teuliero", "teulario" (2). L'évolution n'avait peut-être pas encore eu lieu. De nos jours d'ailleurs, on entend encore $[tœ̃lyéro]$ à côté de $[tõlyéro]$. Nous avons de plus relevé $[œ̃vyéro]$ à Bagnols.

Si le sujet parlant garde le sentiment de la dérivation il peut conserver à la voyelle le même timbre que dans le mot simple.

3°) Diphtongue $[aĩ]$.

a) A la tonique

Elle se maintient en principe (3).

"aigo" $[aigo]$ ("eau")
 "travai" $[travai]$ ("travail") etc.

L'analogie joue parfois : "leissa" $[leisa]$ ("laisser") de l'infinitif entraîne "leissi" $[leisi]$ ("je laisse"), avec un léger

 (1) Cad (1541), 6vo.

(2) Cad 1518, 182, 182 aj, 182vo, 186.

(3) GIPPM § 214.

changement de timbre dans la voyelle, premier élément de la diphtongue (1).

La phonétique syntactique peut amener certaines oppositions, entre [e_i d_i] ("j'ai dit") à côté de [da_iko_ig_i] ("de cela, j'en ai") par exemple (2).

Cas particuliers

1) Fréjus dit "poueire" [pwe_ié] ("seau") < "pousaire", apr. "pozaire"). Le TdF donne "pousaire, pouaire, pouire(m)". On a effectivement [pwe_ié] dans plusieurs lieux du Var (Hyères, Lorgues, Trans etc) (3) ; mais on entend plus fréquemment [pwe_ié] (Callas, Tourves, Rougiers, Varages, La Garde-Freinet etc) et même [pwa_ié] (Les Adrets, Montauroux, Tanneron) (4).

Cette forme est assez ancienne ; on trouve au XVIème siècle "poueyres", à côté de "poayres", dans le même registre (5).

2) Le même traitement se retrouve dans "douei" [dwe_i] ("taureau") (6) ; TdF "douai, sm, taureau dans les Alpes". Formes anciennes "doay" et "doays" (au pluriel) (7).

Nous avons entendu [dwa_i] à Bagnols et [dwi] à Saint-Paul. Le F.P. nous offre deux exemples de "doui" (8).

(1) Le prov. litt. conjugue "leissa", "laisse, laisses" etc.

(2) Certains lieux, comme La Garde-Freinet préfèrent [ai] en toute position.

(3) Dans certains points, le mot n'est pas utilisé.

(4) Ajoutons Mandelieu, Cabris etc dans les Alpes-Maritimes.

(5) BB3 (1551), 142, 276vo.

(6) Mot rare, en voie de disparition.

(7) Cad 1532, 144 ; cad 1518, 64vo.

(8) F.P. 85.

On aurait donc pour ces mots "pouei" et "douei" une fermeture de [ai] en [ei] à la tonique ; mais il convient de noter que [ai] fait ici partie d'une triptongue ; nous reprendrons la question un peu plus loin.

b) A l'initiale .

[ai] > [ei] en principe (1).

laxare > "leissa" [leisa] ("laisser") ; apr. "laisar"

patrinu(m) > "peirin" [pei^hin] ("parrain") ; apr. "pairin".

Nos textes du XVIème siècle conservent généralement -ai- ; cf "mayson", "payrin, mayrino", "Rayran", "Rayranet" (2). De même à Saint-Raphaël, "maison" et "maion" (3), à Saint-Tropez, "maison" (4).

La forme "meyson" de 1532 (5) marque peut-être le début de cette évolution (6) ; de même le lieu-dit placé dans la ville de Fréjus "lo portal de Raynaudo" de 1518, devient "lo portal de reynaudo" en 1579 (7).

4°) Diphtongue [ei] .

Toujours d'origine secondaire, cette diphtongue est rare à la tonique ; citons cependant "pèis" [pei] ("poisson"), "vèire" [vèi^hé] ("voir"), "crèire" [krèi^hé] ("croire") etc.

En position prétonique, [ei] (provenant souvent de [ai] ,

(1) GIPPM § 173.

(2) Cad 1518, 66vo etc ; GG1, 28 etc ; cad 1518, 42vo, 24 etc (nom de Reyran et d'un affluent).

(3) St-Raphaël, CC2, 1, 1vo etc.

(4) St-Tropez, CC4 (XVIe), CC6 (1540).

(5) Cad 1532, 15 ajout.

(6) La forme "meson" (cad 1518, 86vo ajout) est peut-être un emprunt au français ; elle devient fréquente au Puget, dans le cadastre de 1605.

(7) Cad 1518, 29 etc ; CC61 (1579).

comme nous venons de le voir) se maintient la plupart du temps :

messione(m) > "meissoun" [mei^{ss}œ̃_n] ("moisson"); apr. "meison"
taxone(m) > "teissoun" [tei^{ss}œ̃_n] ("blaireau"); apr. "taison".

On assiste parfois à une réduction de [ei] à [ɛ] (comme le remarque Ronjat) (1) :

lectione(m) > "liçoun" [li^sœ̃_n] ("leçon")
lixivu(m) > "lissiéu" [li^sjiœ̃_n] ("lessif").

Le prov. littéraire a en revanche "leiçoun" et "leissiéu" ; mais l'apr. connaissait déjà les variantes "leison, leson, lison" d'un côté, "leisiu, lesiu, lisiu" de l'autre (2).

Ce phénomène de réduction se produit de façon sporadique dans toute la région : Fréjus par exemple dit "reinard" [reiⁿar] ("renard") comme beaucoup de lieux du Var ; mais on entend parfois [riⁿar] (Les Adrets, Seillans, La Garde-Freinet etc) et aussi [riⁿardœ̃_n], pour désigner souvent une charrue primitive (notamment à Lorgues).

Remarque

Notons que Fréjus dit en principe "crida" [kri^da] ("crier"), alors que le TdF indique "crida, creida (Var)" ; nous avons d'ailleurs entendu [kri^da] aux Adrets, à Seillans, à La Mole etc. Il s'agit peut-être d'une réduction récente (3).

5°) A propos des triphthongues

Le parler de Fréjus et des lieux voisins a connu sans doute

(1) GIPPM § 173.

(2) cf Levy.

(3) Nous allons retrouver une évolution identique à propos des triphthongues.

autrefois un assez grand nombre de triptongues d'origines diverses mais, comme nous l'avons déjà remarqué au cours de notre étude, certaines se sont affaiblies ou réduites à des diphtongues :

- iéu- a donné >[y₁i₂u] ou peut-être même parfois [i₂u] :
ex. "iéu" [y₁i₂u] ("je"), "viéu" [~~y₁i₂u~~] ("vivant") etc.

-uou-[~~u₁o₂u~~] et -ueu-[~~u₁e₂u~~] ont donné [u₂u] :

"cuou" [k₁u₂u] ("cul")
"buou" [b₁u₂u] ("boeuf") (et aussi "bòu" [b₁o₂u] comme nous l'avons vu plus haut) (1).

Dans le mot "biéu" [b₁y₁i₂u] ("sorte de petit coquillage") ; TdF "biéu, bivo, biouve..." ("colute, coquille univalve"), l'évolution de la triptongue a été différente, mais on a eu tout de même réduction (2).

-uei-[~~u₁e₂i~~] s'est conservé un peu mieux, par exemple dans "buei" [b₁u₂e₂i] (interjection marquant le dégoût) ou "encuei" [ɛ₁.k₁u₂e₂i] ("aujourd'hui") (3) ; mais l'adverbe "puei" [p₁u₂e₂i] tend à devenir [p₁u₂i] (4) (dont on rencontre déjà des exemples dans La Sinse et dans Chauvier) (5) ; "Lou Muei" ("Le Muy", n de lieu) est souvent prononcé "Lou Mui" [l₁u₂ m₂u₂i] et nous avons vu les hésitations pour

(1) cf le traitement de o ouvert. Il faut reconnaître que l'orthographe félibréenne (que nous continuons à utiliser) est un peu inexacte pour écrire ces mots, comme d'ailleurs dans d'autres cas concernant les parlers méditer.

(2) Le TdF déclare : "Le nom de biéu est donné à ces coquillages à cause du mugissement, ou parce que les pâtres s'en servent en guise de corne". cf FEW bos. II Autres sens, 2, Animaux, prov. biéu "trompette marine (coquillage)" (t I, p. 445).

(3) On utilise aussi [o₁ɔ₂y₂u₂d₂u₂e₂i] .

(4) Etymologie : ^x postius refait sur melius (BvW, p. 513) ; croisement de post et de prius (Fouché, Ph. hist. p. 175) ; REW 6687, postea.

(5) F.P. 83.

le continuateur de oculus (1).

-oueï- [wei] s'est maintenu pour le moment, en particulier dans les mots "poueïre" et "doueï", dont nous parlions plus haut, mais le second n'est plus guère employé à Fréjus même et les formes que nous avons indiquées montrent que la simplification de [wei] en [wi] s'est produite dans des lieux voisins.

Il convient de noter d'ailleurs que l'intercalation de [e] dans -oui- [wi], caractéristique du méditerranéen selon Ronjat (2), ne se produit que de façon sporadique à Fréjus et dans les environs ; nous pouvons mentionner quelques exemples de "coueïre" [kwei¹é], en face de "couïre" [kwi¹é] plus fréquent (Le Muy, Roquebrune etc) ; nous avons entendu surtout [kunwi¹é] ("connaître"), [rwiga] ("ronger") et, pour les mots utilisant le suffixe - toria, [pu¹adwi¹o] ("serpe pour tailler"), [kagadwi¹o] ("cabinet") etc. Ces formes en [wi], au lieu de [wei], sont peut-être récentes ou marquent que les parlers méditer. de l'est ont échappé à certaines évolutions caractéristiques de Marseille et de sa région.

D'une façon générale, ces triptongues se simplifient par disparition du son placé au milieu, mais parfois c'est le premier élément qui disparaît : nous l'avons vu à propos de "pey" < p¹odium et, peut-être, de "b¹ou" < b¹ovem.

L'influence du français vient parfois faciliter la tendance à la simplification, par exemple pour "pui", "Lou Mui" etc.

La comparaison avec le français peut nous aider en partie à comprendre ce qui s'est passé dans nos parlers (3).

(1) cf supra : o ouvert.

(2) GIPPM § 218.

(3) cf Fouché, Ph. hist. p. 320 sq.

Le dialecte de Fréjus, comme nous venons de le montrer, tend à réduire et à éliminer certaines triphthongues (contrairement au prov. littéraire) ; en revanche quelques accidents phonétiques ont pu en créer de nouvelles.

a) Cas de "béal".

Par suite de la chute de -z- intervocalique, le continuateur de bedale (1) est actuellement à Fréjus "beau" et "bua" [b^héau] [b^hüa] ; le TdF indique "beau, besal(l), beau, biau(m)...". On entend à Bagnols les deux mêmes formes qu'à Fréjus ; certains lieux préfèrent [b^héau] (Montauroux, Callas etc) ou [b^hya] (Ollioules, Grasse, Cagnes) mais la plupart utilisent [b^hüa] , avec labialisation du 1er élément (Les Adrets, Le Muy, Roquebrune, Hyères etc).

Citons quelques formes du XVIème siècle : "beal" à Fréjus (2) ; "lo beal" au Puget (3) ; "lous beauls" et "as beaus" à La Garde-Freinet (4).

En apparence, ce mot fournirait un correspondant de l'afr. "beau" "bel" (5) mais l'évolution reste en réalité différente et, en principe, notre "beau" apr. bezal a toujours porté l'accent sur l'élément -a- de la triphthongue.

b) Cas de "Réal" ("ruisseau")

Le continuateur de l'apr. "rival" ("ruisseau, courant d'eau") a disparu à Fréjus comme nom commun ; mais la chute de -v- intervocalique amenait une évolution comparable à celle de "beau" ; aux Arcs, le mot

(1) REW 1016 gaulois bedo-. Cf N. dict. ét. p. 86.

(2) Cad 1518, 171 etc.

(3) Le Puget, CC3 (1538).

(4) La Garde-Freinet, BB2 ; CC151 (1578-79).

(5) cf Fouché, Ph. hist. p. 335 ; en français, dans cette triphthongue -éau-, l'accent se trouvait tout d'abord sur le 1er élément.

"reau" [réau] désigne le ruisseau qui traverse le pays (1) ; à La Garde-Freinet et à Garéoult, "Riau" [ryau] est un nom de quartier ; à Varages et à Collobrières, "riau" a conservé sa valeur propre.

Nos anciens textes utilisent fréquemment ce terme : "Real, Ryal, Reyat, Reial" (2) ; Saint-Raphaël semble se limiter à "rial" (3) ; La Garde-Freinet offre "rial" et "riaus" au pluriel (4) ; Gassin, "Rial" dans de nombreux toponymes (5).

6°) Remarque complémentaire

Ronjat a noté (6) que, si les parlars méditer. voisins de Nice toléraient largement l'hiatus, la synérèse dominait plus à l'ouest. Fréjus prend place dans cette dernière zone et utilise différents procédés pour éviter une rencontre de voyelles : changement d'accent (type "uroua", heureuse, [u^hwa] et non [u^hua]), intercalation de -z- (cas de l'article au pluriel, de certains noms de lieux comme "Ais", "Aus" etc) (7).

-
- (1) "Le Réal" sur les cartes actuelles ; "Rial" sur la carte de Cassini.
 - (2) Cad 1518, 46vo, 47, 31, 135 etc.
 - (3) St-Raphaël, CC1, 7vo, 8, 11, 15 etc.
 - (4) La Garde-Freinet, BB1 (1548-53).
 - (5) Gassin, cad de 1516 : "lo Rial d'Aygo Bona", "lo Rial de Borrian" "lo Rial de Cavalayra" etc ; on lit aussi "lo rial" comme nom commun.
 - (6) GIPPM § 293, p. 129 et § 294, p. 131.
 - (7) Notons qu'aux Adrets on entend souvent des formules comme [lei^h a^htré] ("les autres"), [lei^h vyey esta^hu] ("les vieilles maisons"), [per lei^h 2^hsa^hka] ("pour les faire descendre dans le sac"), [lei^h 2^hkuntja^h] ("les sacs pour le moulin d'huile") etc, sans emploi de s dit euphonique.

Dès le XVIème siècle, on trouve "es anat asaix" (1) ; "per playdejar a Says" (2).

Un autre procédé, assez courant à cette époque pour les noms propres, est la synérèse avec création de diphtongues croissantes :

Léonard (Leon + hard-) (3) > "Lionart, Lyonart" (cf "Lionart Gaudin", "Lionart Palayon" etc (4) ; en 1567 en revanche, nous rencontrons un "Mestre Leonard Orenge" (5).

Leontius > "Lions", nom de famille (cf "Thomas Lions", "Juhan Lions") (6) ; et aussi prénom (cf "Mestre Lions Reynier, fabre") (7).

Ferreolus > "Ferriol" (cf "Ferriol Astier", "Ferriol Gayrart" etc) (8).

-
- (1) Le Puget, CC67 (1537-38).
 - (2) La Garde-Freinet, BB1.
 - (3) cf Dauzat, dNP, p. 382.
 - (4) Cad 1518, 25vo, 107 (et sous forme latine "Bona Lionardi Pallayoni", 186vo).
 - (5) Cad 1567, 11.
 - (6) Cad 1518, 47vo (et 100), 28. Nous pensons que ce n de famille, encore représenté actuellement à Fréjus et dans les environs, se rattache à Leontius, un des premiers évêques connus de Fréjus, plutôt qu'à Lyon, ou à lion (animal). Dauzat songe à "Lyons-la-Forêt" (Eure), op. cit. p. 392.
 - (7) Cad 1518, 78.
 - (8) Cad 1518, 11vo (45vo sous forme latine "Bona heredum ferrioli Asterii") ; GG1, 43. A Lorgues, on prononce actuellement [a^han] pour Saint-Ferréol.

II - LES CONSONNES

Pour rendre l'exposé plus clair, nous passerons en revue les différents types de consonnes, en insistant sur les traits caractéristiques du parler de Fréjus et des environs (1)

A - LES OCCLUSIVES

1°) Les Palato-Vélaires (appelées autrefois gutturales).

Selon M.B. Malmberg (qui envisage surtout le cas du français), K et G sont des dorso-palatales devant e, i ; et des dorso-vélaires devant o, ou [u] ; l'articulation est post-palatale devant a (2).

- La consonne sourde C -

Le traitement reste dans l'ensemble celui du provençal commun.

a) Devant a, o, u, à l'initiale ou à l'intérieur après consonne d'origine, c du latin subsiste :

(1) Ronjat suit un ordre différent : 1° Consonnes initiales (§§ 244 sq)
2° Consonnes intérieures (§§ 259 sq), 3° Consonnes finales de mot
etc (§§ 368 sq).

(2) B. Malmberg, "La Phonétique", p. 46.

cane(m)	>	"can"	[kân]	("chien")
cor	>	"couar"	[kwar]	("coeur")
piscare	>	"pesca"	[peska]	("pêcher").

- en position intervocalique, -c- simple se sonorise en -g- :

pacare	>	"paga"	[paga]	("payer")
cucurbita(m)	>	"cougourdo"	[kuquendo]	("courge").

Ce phénomène est très ancien en gallo-roman et, selon M. Straka, remonterait aux alentours de l'an 400 (1). M. Fouché remarque que cette évolution a pu être précipitée ou retardée suivant la position de la consonne sourde dans le mot (2).

Un certain nombre de mots font exception et conservent la sourde : pour "sanico" [saniko] ("ivresse") (dont l'étymologie est obscure), pour "caco" [kako] ("caque, lie de l'huile"), à côté de "caga" < cacare, on peut penser à une influence de l'accent, -c- se trouvant après la syllabe tonique.

Dans d'autres cas, on avait affaire primitivement au groupe -cc- : par exemple dans "coucouno" ("sorte de champignon"), "coucoun" ("con de ver à soie"), "coucagno" ("pays de Cocagne") (3), "coucoumar" [kukuma] ("bouilloire") (4) etc.

Dans "coucoubre" < ^ucū^umere (5), il s'agit peut-être d'une

(1) cf RLR, 1953, p. 305.

(2) Ph. hist. p. 598 sq.

(3) Etymologie difficile, cf REW 4734a, Dzt D. ét. p. 184 ; BvW (p. 136) rapproche d'une part de l'it. cuccagna, de l'autre du néerl. Kokenje "sorte de gâteau".

(4) REW cucumarion ; BvW, p. 137, franç "coquemar", dérivé du lat. de basse époque cucuma (et aussi cuccuma) "casserole".

(5) REW 2364 cucumis, -ère.

assimilation régressive ; Levy donne "cocombre" et "cogombre" pour l'ancien provençal.

Quant à "auco" ("noie") [a^uko] , il remonte, selon Ronjat (1), non au lat. auca qui serait devenu *augo, mais à *av(i) ca, refait sur avicula.

Des actions perturbatrices (assimilation en particulier) ont pu s'exercer, en certains lieux du Var, sur d'autres mots que nous venons de citer ; nous avons ainsi entendu [kukurdo], [kukurd^un] ("courge, petite courge"), et aussi [kukul^un] pour le nom de lieu "Cogolin" (2).

- devenu final par suite de la chute de -u du latin, -c est tombé dans la prononciation :

p ^o rcu(m)	>	"pouarc"	[pwar]	("porc")
f ^o cu(m)	>	"fuè"	[f ^u é]	("feu").

Cette chute, peut-être assez récente, affecte la plus grande partie du Var ; dans le groupe -rc, la finale a pu mieux résister et nous avons entendu [pwar^k] à Tanneron et à Trigance, [pwar^k] à Mons (3).

Les textes du XVIème siècle écrivent encore -c, qui était vraisemblablement prononcé ; cf, pour Fréjus, "luoc", "luec" "luoch", "luech" ; "fuec" (4) ; au Puget, "luoc", "luec" (5) ; à Saint-Tropez, "pauc" ("peu"), "luoc" (6) etc.

(1) GIPPM § 261, p. 71. Cet avicule lui-même, à côté de aucula, aurait été refait sur avis.

(2) La prononciation ordinaire est [kukul^un] , mais nous avons entendu aussi, par assimilation, [kukul^un] notamment à La Mole.

(3) Les formes avec -c final se rencontrent aussi vers Grasse ; nous avons noté de plus [f^uè^k] ("feu") à Cabris.

(4) Cad 1518, 61vo, 109vo ; BB2, 8vo ; GG1, 37 ; ibid, 39, 51, 52 etc ; BB2, 7vo.

(5) Le Puget, CC67.

(6) St-Tropez, CC5 ; CC120 ; CC121.

Pour certains mots, une opposition se manifeste entre le dialecte qui fait tomber cette consonne finale et le "français régional" (de Provence et du Var en particulier) qui, par une réaction due à l'orthographe française, les prononce ; d'où [tabak], [estomak] etc. Ce phénomène se retrouve d'ailleurs pour d'autres consonnes.

b) Devant e, i, à l'initiale et à l'intérieur après consonne, c latin, altéré très anciennement, a abouti à s (fricative dentale sourde)

cinere(m) > "cendre" [sɛndré] ("cendre")
porcile > "porciéu" [porsyie] ("étable à cochons").

- en position intervocalique, -c- donne -z- (fricative sonore)

vicinu(m) > "vesin" [vézɛn] ("voisin").

Ce -z- peut parfois disparaître ensuite, comme nous le verrons plus loin.

- à la finale, -c (primitivement suivi de e, i) donne -s.

pace(m) > "pas" [pa] ("paix")
cruce(m) > "crous" [kruɛs], [kruɛ] ("croix").

Certains mots appartenant à cette catégorie tendent à disparaître ; "crous" cède devant "crouas" [kruwa], emprunté au français (1) ; le continuateur de voce(m) est actuellement "vouas" [vuwa]. Pour "noix" < nuce(m), Fréjus connaît les deux formes "noui" [nuɛ] (pouvant venir de "nose", après chute de -z- intervocalique, et fermeture de e en i) (2), et "nose" [nɔzɛ] ; cette dernière existe déjà en apr. et peut provenir d'une réfection sur le pluriel "noses" < nuces.

(1) La forme ancienne ne subsiste plus guère que dans des exclamations comme "Santo Crous !".

(2) cf l'évolution de "ase" ("âne") > ae > ai.

c) Groupes consonnantiques

1) Le groupe -sc- donne -is, comme ailleurs :

crescère > "crèisse" [kʁɛisɛ] ("croître")

Devenu final, -s s'amuit : fasce(m) > "fais" [fɛ] ("fardeau").

2) Les groupes initiaux cr- et cl- se maintiennent (cf "cregne", craindre, "clau", clé), avec quelques cas de sonorisation, comme presque partout : "gras" [ɡʁa] < crassu(m), "grûpi" [ɡrɥpi] ("crèche") (1), "Glaudou" [ɡlɑ̃du] < Claudium.

3) Le groupe intérieur -cr- donne -gr- selon Ronjat (2), mais nous avons peu d'exemples nets : "suegre" < socru(m) ("beau-père") et "suegro" < sôcra(m), attestés en 1518 (3) ont disparu. Les continuateurs de acre, macre, sont, comme ailleurs en Provence, "aigre", "maigre" [aigrɛ], [maigrɛ], dus à un croisement peut-être plutôt qu'à une influence du français (4).

"Lagremia" [lagrɛmja] ("pleurer, pleurnicher") ; TdF "lagrema, lagremeja, lagrimia(a)" (apr. "lagremejar, lagrimar") a connu ce traitement -gr-, en face de "larmo" [larmo] ("larme") emprunté au français.

En revanche, le groupe secondaire -c'r- a donné -ir-, comme ailleurs :

facère > "faire" [fɛrɛ] dicère > "dire" [dirɛ] .

(1) cf BvW p. 165 ; REW 4773 kribja, kripja (francique), krupja ; ce dernier type explique le piém. et le prov. de l'est "grûpia".

(2) GIPPM § 347.

(3) Cad 1518, 127 ; 86.- cf REW 8054 socer, socrus ; socra.

(4) Opinion de Ronjat, GIPPM § 347, p. 227.

4) Le groupe -cl- subit le traitement ordinaire : maintien après consonne, passage à l mouillée qui donne -y- après voyelle.

5) Pour le groupe -ct-, le résultat de principe est -ch- mais ce son s'est amui à la finale :

factu(m) > "fa" [fə] ("fait") ; facta(m) > "facho" [fatejo]

Au XVIème siècle, on peut penser que la consonne finale était encore prononcée, tout au moins au singulier ; cf en 1541 à côté de "facha", "es stat dich", "a aduch", "fach" (1).

On la perçoit encore aujourd'hui dans la région de Grasse et même, pour certains mots, dans le Var : nous avons relevé [vüète] ("huit") aux Adrets, [nüète] ("nuit") et [lyète] ("lit") à Tanneron et à Trigance, "garach" [garate] < vervactu(m) ("premier labour") à Montauroux (2).

D'autre part, sanctus > "sant" [sân], sancta > "santo" [sân.to] comme ailleurs en Provence (3). En 1518, avec parfois des graphies savantes, nous lisons : "Sanct Raphel", "Sanct Lambert", "Sant Lambert", "Sant Anthoni", "Sancto Brigido" (4).

6) Le groupe [kw] est traité comme -sc- vu plus haut, et le groupe [kw] donne k comme en prov. commun ; le représentant de aqua est donc "aigo", forme ordinaire en Provence.

(1) BB1, 2vo, 5vo, 7vo, 4vo etc.

(2) Ce son est certes un peu atténué à la finale ; nous l'avons entendu dans d'autres mots d'origine différente.

(3) GIPPM § 314, p. 180.

(4) Cad 1518, 1, 2, 2vo, 3 etc. Même traitement dans les lieux voisins ; "de sant Raphel", "au dit sant Raphel" (St-Raphaël, CC1, 47vo etc) ; à Gassin "Sanct Jolian", "Sanct Laurens", "Sanct Martim", "Sanct Tropez" (cad 1516).

Cas particuliers

a) Influences venues du nord

Comme nous l'avons déjà vu (1), des formes comme "chin", "chivau" (à côté de "can", "cavau") sont dues au franco-provençal ou au français. Il en est de même pour "charruè" [tɛʃarwè] ("charrue") (2) qui, à Fréjus et dans les environs, a éliminé totalement "araire" < aratru(m).

Cette influence, plus ou moins ancienne, se rencontre aussi dans :

- "chacun" [tɛʃakũ] (au lieu de "cadun") ; dès le XVIème siècle, "chascun", "ung chascung", "chacung" (3) ; "chascung" au Puget (4) ; on a en revanche "un cadun" à La Garde-Freinet en 1548 (5).

- "chambro" [tɛʃãbro] ("chambre") ; apr. "cambra".

- "chambrieron" [tɛʃãbrjɛ̃] ("chambrière, étai de charrette").

- "champ" [tɛʃã] ("champ"), à côté de "campas" [kãpa] ("champ en friche") (6).

- "chanja" [tɛʃãɲja] ("changer"), à côté de "descambia" ("changer, dépareiller") ; apr. "cambiar, camjar").

- "charloto" [tɛʃarloto] ("échalotte") ; apr. "escalonha".

- "chèino" [tɛʃɛ̃ino] ("chaîne") ; forme signalée comme bordelaise et rhod. par le TdF ; le FEW relève "cheyno" en apr. dès le XIVème

(1) cf supra, traitement de a.

(2) cf REW 1720 carruca (gaulois) ; TdF "charruio, charrue (mars)".
Le mot "araire" pour désigner la charrue ordinaire était encore employé à Hyères il y a une trentaine d'années.

(3) Cad 1518, 109 ; BB3, 1548 ; BB4, 1560, 50vo.

(4) Le Puget, CC3 (1538).

(5) La Garde-Freinet, BB1.

(6) Nous avons entendu [kãmp] aux Adrets et [kãmp] à Seillans.

siècle (1).

- "chivu" [tɛivʉ] et [tɛjəvʉ] ("cheveu") ; TdF "cabel, cheveux(d), chavu(Var), chévu(rn), chivu(niç) ; FEW, Var [tʃyüvü] .
etc.

Pour "chàmbrì" ("écrevisse"), "chauma" [tɛjəumɑ] ("se reposer, en parlant des troupeaux") (2), "chabi" [tɛjəbi] ("user, abîmer") (3) et peut-être "chaveno" [tɛjəvəno] ("orage") et "chèrpi" [tɛjəɾpi] ("courtilière"), il s'agit plutôt d'une influence des parlers alpins, due en partie à la transhumance.

b) Sonorisation de k- à l'initiale (4).

Ce phénomène se présente dans quelques mots. Certains offrent la sonore dans tous les parlers provençaux : "gàbi" < cavea ("cage") (TdF "gàbi, gàbio") ; "galoch" [galotɛʃo] ("galoche") (5) ; "gouarbo" [ɣuwarbo] ("corbeille") (apr. "corba") ; "grapaud" [ɣrapau] ("crapaud") ; "greio" [grɛjo] ("gril") < craticula.

D'autres occupent une aire plus restreinte (tout au moins dans le Var) :

- "gouderlo" [ɣudɛrlo] ("aristoloche clématite, plante") ; TdF "gouderlo, couderlo").

-
- (1) FEW, prov. cadeno, tʃeyno ; Nice, chèina, cadèna. A Fréjus, on rencontre encore "cadénus" (au plur.) dans BB3, 142. Actuellement [tɛjeyno] l'emporte nettement dans le Var.
 - (2) FEW cauma "grande chaleur du soleil" ; dér. Allos tʃauma, Nice, cauma, Barc. chaoumar ("cesser de brouter et se reposer à l'ombre") (t II, p. 538).
 - (3) FEW caput, 2a (vers la fin) : mars. chabir "marier(une fille)" ; mars. chabir "vendre(des marchandises)" (t II, 338, col 2).
 - (4) GIPPM § 256 ; H. Guiter "Etude sur la sonorisation de "K" initial dans les langues romanes" (RLR, 1940-45, pp. 66-79).
 - (5) apr. "galocha" ("galoche ?" dans Levy).

- "gourbado" [gurbado] ("sorte de provin") ; TdF "courbado, gourbado".

Nous avons relevé [gurbado] à La Mole, mais [kurbado] à La Garde-Freinet.

- "gravato" [gravato] ("cravate") ; TdF "cravato, gravato (rh).

En revanche, nos parlers disent "cambo" [kâmbô] ("jambe") et "cambeto" [kâmbeto] ("croc-en-jambe") (1) ; "cat" [ka] ("chat") comme tout l'est du Var, tandis que l'on a "gat" [ga] à Marseille et dans tout l'ouest du département (2) ; le nom du "chat de mer, poisson" est cependant "gatoulin" [gatulin] (3).

La fantaisie individuelle peut intervenir : pour désigner le "couderc" (variété de raisin, d'après le nom de l'"inventeur"), on entend à Fréjus [guder] et [kuder]. Nous avons relevé aux Adrets [gudyé] et [gurdyé] pour le "coffin" (d'ordinaire "coudié").

Les mêmes possibilités règnent dans les lieux voisins ; nous avons noté par exemple "la garafo" à La Mole.

Mais, en définitive, Fréjus semble se trouver dans une zone de moindre sonorisation. Les spécialistes se sont demandé les raisons de ce phénomène qui peut affecter toutes les langues romanes, à l'exception (sauf cas d'emprunt) du roumain et du français. M. H. Guiter (4) pense à l'influence d'un substrat, "vieille population lithique" allant

(1) Selon le BvW, p. 344, la base serait gamba pour le franç. et cambia pour l'apr. et les dialectes modernes. Plusieurs lieux du Var disent [gâmbeto] pour "croc-en-jambe" (Hyères par exemple).

(2) cf d'ailleurs notre introduction.

(3) Même mot à Saint-Tropez ; il n'est pas dans le TdF.

(4) Article cité de la RLR, 1940-45.

de l'Espagne à l'Italie, avant les invasions successives des Ibères, des Italiques, des Celtes et des Etrusques. P. Fouché (1), qui considère essentiellement le français, fait intervenir plusieurs substrats, avec, au besoin, rôle de la phonétique syntactique pour certains mots grecs. Ronjat (2) donne le plus grand rôle à cette phonétique syntactique.

Et nous trouvons peut-être là, en l'état actuel des connaissances, la solution la plus simple et la meilleure : une tendance à sonoriser k- initial existe dans la langue mais elle ne se manifeste que de façon sporadique et, en particulier, quand le mot est placé après un article "lou" ou "la", ce qui donne le sentiment que k- est intervocalique. D'autres influences ont pu aussi jouer, assimilation par exemple ; nous signalions plus haut, à propos du nom de lieu "Cogolin", la prononciation "normale" [kɔgulin], et les possibilités secondaires [kukulin] et [gugulin].

c) Cas de n'c (3).

Des influences extérieures (souvent françaises), plus ou moins récentes, sont venues troubler le déroulement phonétique normal.

Sont assurés de nos jours :

"mounjo"	[mɔ̃ndʒo]	("religieuse")	< ^x monica(m)
"messonjo"	[mɛsɔ̃ndʒo]	("mensonge")	< ^x mentionica(m)
"granjo"	[grɑ̃ndʒo]	("grange")	< ^x granica(m)

Dans les textes du XVIème siècle, nous lisons "grango" (4) et

(1) Ph. hist. p. 569 sq.

(2) GIPPM § 256.

(3) GIPPM §§ 155 à 157. Cf aussi ce que nous avons dit plus haut à propos du "Traitement des proparoxytons".

(4) Cad 1518, 71, 145vo, 2 exemples. On peut se demander quelle est la valeur exacte de g ; on pourrait penser à [dʒ], puisque nous avons lu "gugi" ("juge") où le doute n'est pas possible. Nous reviendrons plus loin.

"canonge" ("chanoine") (1).

Pour les noms de personnes, comme nous l'avons déjà vu, "Domergue" et "Domerge", prénoms (2) ; comme noms de famille, "Phelip Morge", "Rafel Morge" (3), mais "Jaume Monge" et "Latrono Mongesso" (4).

Même traitement, autant que nous puissions en juger, dans les lieux voisins : Saint-Raphaël offre "Domergue Pastoret de freius", à côté de "Domenge Falco alias Canpo rosso" (peut-être d'origine italienne) (5) ; Saint-Tropez, "Domergue Gandolfo" (6) ; La Garde-Freinet, "Domergue Carvet" (7) ; Gassin, "Domergue Vial" etc (8).

Selon Ronjat, l'aboutissement -rg- est régulier en rhodanien et en méditerranéen (9). Tant qu'il s'agit de noms de personnes, on peut penser à une opposition entre des formes purement indigènes et des formes amenées par des immigrants. Mais que dire des trois noms communs cités au début ? et de certains autres que nous pourrions mentionner encore ?

Nous aurons de nouveau recours à Ronjat (10) : "Un très grand nombre de formes modernes proviennent d'emprunts de parler à parler ou au français". Il faudrait au besoin examiner tous les cas particuliers

-
- (1) Cad 1518, 175 ; 1532, 125vo ; GG1 (1547), 30vo ; mais "monsur lo chanoyne" par influence française, GG1, 47vo.
 - (2) Cad 1518, 11vo, 45, 127vo ; "Domerge", 51 ; 1532, 160, 215vo. Là encore se pose le problème du son de ce -g- ; peut-être [dʒ], la forme représentant une contamination entre "Domergue" et "Domenge".
 - (3) Cad 1518, 63vo, 121.
 - (4) Cad 1532, 215 ; GG1, 36.
 - (5) St-Raphaël, CC1, 48vo, 46.
 - (6) St-Tropez, CC5 (XVIe) InV.
 - (7) La Garde-Freinet, BB2.
 - (8) Gassin, cad de 1516.
 - (9) GIPPM § 156.
 - (10) ibid, p. 279.

un à un, pour tenter de trouver une hypothétique solution.

Pour le mot "grange", nous avons entendu partout [grā_{nd}ʒo] dans le Var ; mais le TdF indique "granjo, grango (Var)", et nous nous demandons si, en définitive, [grā_nʒo] n'est pas la forme phonétique à Fréjus ; nous appuierions notre opinion sur les mentions "granego" (sans syncope) apparaissant à Draguignan en 1553 (1).

"Messonjo" et "mounjo", le premier surtout, ont subi sans doute l'influence du français (2).

"Dimenche" [dimē_nteʒé] (parfois [dimī_nteʒé]) < dies dominicus, s'opposant à "Domergue" (devenu "Doumergue") procède vraisemblablement d'un traitement spécial. Des formes nombreuses existaient en apr. (3) ; des emprunts et des contaminations ont dû se produire ; nous avons noté "dimenchos" (au pluriel) en 1552 (4) et "dimenge" à Callian (5).

Le continuateur de manīca(m) est "mancho" ("manche") ; celui de ^xmanīcu(m), "manche" [mā_nteʒé], l'influence du français ayant joué dans les deux mots (6).

(1) Draguignan, CC11 (1553), 6vo, 175, 176vo etc.

(2) On peut être frappé de l'opposition entre "mounjo", nom commun, et "Morgue" (devenu "Mourgue"), nom propre. Un exemple de ces divergences de traitement serait encore fourni par le niçard où l'on dit "lou mounge" et "la mounega" (cf Compan, Glossaire, p. 181).

(3) cf Levy. Pour l'étymologie, cf BvW, p. 193 et Fouché, Ph. hist. p. 478, à propos du franç. "dimanche" et de l'afr. "dienanche".

(4) BB3, 237vo.

(5) Callian, CC83 (1588-89) InV.

(6) cf pour l'étymologie BvW, p. 381 ; Levy cite comme formes anciennes "manega, manga, manja, marga, marcha" pour le premier mot ; "manegue, mange, margue" pour le second.

d) Cas des noms de nombre "undecim... sedecim" (1).

Le résultat actuel est "vounge", "quienge" etc, avec une prononciation [vân_ndyé] ou [vân_nyé] etc ; mais le traitement ancien semble avoir été différent ; nous lisons en effet :

Cad 1518 : "doze", "doze" ou "doye", "dose" etc (2).

Cad 1532 : "doze", "douze" ; "unze" ; "treze" ; "quatorze" ; "quinze" (3).

Les lieux voisins offrent des formes concordantes : "treze" au Puget (4) ; "seze" à Saint-Tropez (5).

Pour l'apr., Anglade donne "onze, dotze, tretze, quatorze, quinze, setze et sedze" (6) ; il déclare ailleurs : "Dans undecim, dodecim... le groupe d'c passe à z (après nasale), tz : onze, dotze, tretze" (7). Ronjat se montre plus complet : "Pour les numéraux cardinaux de 11 à 16..., le vpr. a des variantes grafiques qu'on peut ramener à des types différant suivant les parlers et suivant la précession vocalique ou consonantique : set- et sedze [-jje] ou [-je] ~ ^x setge [-g^{ve}ge] ou ^x sege [-g^{ve}e], onze [-je > ze] ~ onge [-g^{ve}e]" (8).

Nos formes du XVIème proviennent du premier type ; les autres ont pu coexister dans la tradition orale et semblent plus proches, phonétiquement, de "metge" < medīcu(m), aujourd'hui évincé par "médecin" [médési_n].

(1) GIPPM § 367.

(2) Cad 1518, 33vo ; 50 ; 60vo ; 134.

(3) Cad 1532, 1 ; 132vo, 175vo ; 169, 170vo ; 181vo ; 170vo, 171 ; 3, 11vo etc.

(4) Le Puget, CC3 (1538), 21.

(5) St-Tropez, CC4. Nous lisons encore "doze", "quinze" à Gassin (Cad de 1516).

(6) GAP, p. 236.

(7) GAP, p. 169, remarque 1.

(8) GIPPM § 367, p. 261. Rappelons que, dans la transcription phonétique de Ronjat, j vaut [d_z] , g [d_z] .

Pour ces groupes n'e ou d'e d'ailleurs, dus à une accentuation proparoxytonique, nous constatons des hésitations analogues dans les textes anciens provenant de toute la région : pour "grange" dans les Basses-Alpes, "granega" à Saint-Julien d'Asse (début XVe), "granyo" à Thorame-Haute (milieu XVIe) (1) ; pour "syndic", simplement à Vins en 1503, "sindegues, sindigues, sindrigues, sindregues" (2) ; pour "dinanche", nous retrouvons "dimenge" à Mouans-Sartoux en 1504 et à Cannes en 1551 (3).

- La consonne sonore G (4) -

Nous avons peu de faits spéciaux à signaler.

a) Devant -a, g se maintient en principe :

gallu(m)	>	"gau"	[<u>gau</u>]	("coq")
plaga(m)	>	"plago"	[<u>plago</u>]	("plaie").

Il est difficile, selon Ronjat (5), de distinguer les traitements savants des traits dialectaux.

G est tombé dans "broua" [brwa] ("haie vive"), si l'on admet que le mot provient du gaul. ^x broga (6), apr. "broa" ("bord d'une rivière, d'un champ").

(1) DLM, pp. 314 ; 293 et 295.

(2) Fondation de la commune de Vins, n° 20, 38, 27 (et 58), 60.

(3) cf R. Aubenas, "Chartes de franchise et actes d'habitation..." (Cannes, 1943) ; Mouans-Sartoux, acte du 10 nov. 1504 (d'après une copie du XVIIIe siècle). Pour Cannes, cf H. Dhumez, "Les battus de la Casette à Cannes".

(4) cf GAP, p. 171.

(5) GIPPM § 278.

(6) cf FEW, ~~t. I, p. 155~~. BEW 1323. Ce mot devient rare à Fréjus d'ailleurs
t. I, p. 155

"Larjo" [lar^djo] du fém. et "large" du masc. (sens de "large") proviennent d'une influence française mais le verbe "larga" [lar^ga] s'est maintenu (apr. "largar").

b) Devant -o et -u, g subsiste à l'initiale :

gula(m)	> "goulo"	[g ^u lo]	("gueule")
*g ^u rga(m)	> "gouargo"	[g ^u war ^g o]	("gorge").

Nous éprouvons plus de difficulté pour connaître le véritable traitement à l'intérieur : dans "gargouio" [gar^gu^{yo}] ("gosier"), "gargouletto" [gar^gu^léto] ("petite cruche"), on a pu avoir un maintien expressif du radical garg- (1).

En position intervocalique, -g- tombe en principe mais nous disposons de peu d'exemples :

*ag^ustu(m) > "out" [ut] ("août"), à rapprocher de [ust] de Cagnes et Vence (2).

Nous avons pensé tout d'abord à une influence française récente mais on trouve des formes monosyllabiques dès le XVIème siècle : à côté de "so segont avost", "lo 27 daoust" (3), et, au Puget, "lo dex del mes daoust" (4), nous avons rencontré "oust" à Fréjus et à Saint-Raphaël (5).

(1) cf BvW, p. 283 ; dans ce mot comme dans des mots voisins (gargote, etc), "le radical garg- est une onomatopée rappelant le bruit de l'eau qui bout ou celui que fait la gorge quand on avale gloutonnement".

(2) cf Dubois, op. cit. p. 121.

(3) CC63 (1583) ; CC67 (1586).

(4) Le Puget, CC67 (1537).

(5) Fréjus, BB2 (1541), 6vo, 8 etc. St-Raphaël, CC34 (1583-85).

D'ailleurs, cette forme se rattache à toute une aire, à l'est et au nord : [ast], arrondissement de Grasse, plus Montauroux, Mons, Tanneron etc ; [ast] Jabron, La Garde-Freinet, La Mole, Saint-Tropez, Les Arcs etc (1) ; par opposition à la forme dissyllabique du prov. litt. et de l'ouest du méditer. : [ava^u] Trans, Carcès, Garéoult etc ; [ay] ou [a^wu] Hyères, Collobrières, Aups etc (2).

Citons, dans les textes, "ost" dans Chauvier (3).
Ainsi une aire continue semble exister, cimentée peut-être en partie par l'influence française (4).

Pour le continuateur de legūmen, notre parler présente, à côté de "legume" [légum^e], emprunt probable, "liéume" [lyi^um^e] au sens de "sorte de vesce, fourrage" (à Fréjus tout au moins). Selon Ronjat (5), la forme avec [-yi^u-] peut remonter à un [li^ume] antérieur ou provenir de "liome" (< legumine) avec un hiatus résolu par synérèse, [-i^o-] donnant [-i^u-] .

c) Devant -e et -i, g avait pris en apr., à l'initiale ou à l'intérieur après consonne, un son affriqué dental [d^gy]. Dans le parler de Fréjus et des environs, on note actuellement une tendance à réduire [d^gy] à [dy] ou même à [y] ; (contrairement à ce qui se produit en niçard et dans les parlers étudiés par M. Dubois) (6).

(1) Aux Adrets, nous avons entendu [ast] et [ast].

(2) Opposition parfois, par ex. à La Mole, entre [ast] et [la Kyêndy^e d ay] ("le 15 août").

(3) F.P. 82.

(4) Pour Nice aussi, l'incertitude règne : le TdF et M. Dubois (p. 121) donnent "oust" ; Ronjat (GIPPM § 278, p. 101), "aoust" ; Calvino, "avost" [av^ust] ; M. Compan, Glossaire p. 15, "aoust o avoust" ; nous lisons "Agust" dans l'"Armanac Nissart" pour 1935 (p. 17), et "Aguste" dans le Numéro spécial de cet Almanach pour 1960 (p. 22).

(5) GIPPM § 278, p. 100.

(6) Dubois, op. cit. p. 123.

Citons quelques exemples :

gente(m) > "gènt" [dʒɛ̃^hɛ̃^h] ("gent, personne")
 argentu(m) > "argènt" [ardʒɛ̃^hɛ̃^h] ("argent").

Nous reprendrons plus loin cette question de [dʒɛ̃^hɛ̃^h].

A l'intervocalique, g (suivi de e et de i) > y qui forme diphtongue avec la voyelle précédente :

regīna(m) > "rèino" [rɛ̃^hɛ̃^hmo] ("reine") ;
 même traitement quand la consonne est devenue finale :
 rege(m) > "rèi" [rɛ̃^hɛ̃^h] ("roi") (1).

d) Groupes formés avec G

1) Les groupes gl- et gr- se maintiennent en principe à l'initiale ;
 cf "grand", "grafien" ("cerise"), "glena" ("glaner").

En position intervocalique : g dégage un y qui mouille l dans le groupe -gl- (avec évolution ultérieure ensuite (2),

vigīlare > apr. "velhar" > "veia" [véya] ("veiller")
 g dégage un y qui forme diphtongue avec la voyelle précédente dans -gr- :

nīgra(m) > apr. "negra, neira, niera" > "niero" ("puce").
 Pour l'adj., les formes demi-savantes "negre, -o" sont seules employées de nos jours (comme ailleurs en Provence) ; mais nous avons vu "Peynier" < pōdium nīgrum en toponymie.

 (1) Rappelons que, dans certains cas, g du prov. actuel provient d'un v ou d'un w germanique ; par ex. dans "guerro" [qɛ̃^hɛ̃^hɔ] (< verra REW 9524a), "guerche" [qɛ̃^hɛ̃^hʃɛ̃^h] ("qui louche") (< lomb. dverh REW 2812) etc.

(2) cf infra : Les Mi-occlusives. Pour gr et gl, cf GIPPM §§ 347, 354.

Un cas particulier : dans "goureto" [ga^léto] ("lieu où le boulanger conserve la farine") (TdF "gloureto, glouriato, glouieto"), formé sur gloria (1), on a simplification de gl- en g-, tout au moins à Fréjus ; comme ce mot tend à disparaître, il est difficile de relever l'extension exacte de cette forme ; nous avons entendu "glueto" [glüéto] au Muy, "glouriato" [glu^lyéto] à Hyères et à Aups.

On pourrait peut-être rapprocher de cet exemple "cafi" que l'on rencontre parfois à côté de "clafi" (au sens de "combler, farcir, remplir") ; selon Ronjat (2), ce mot provient d'un croisement probable entre "clafi" < claufire (clavo ou clave figere) et "coufla" < conflare (3).

2) Groupe -gn-. Le résultat, comme ailleurs, est n mouillée (4) :

agnellu(m) > "agnèu" [a^gñeu] ("agneau").

Conformément au traitement proprement provençal (tout au moins en rhod. et méditer.), n a perdu sa mouillure à la finale :

pugnu(m) > apr. "ponh, punh" > "poun" [p^heu] ("poing").

La mouillure subsistait sans doute au XVIème siècle, si l'on en juge par les mentions "lestanh", "lestaing" (5) etc.

(1) BvW p. 292, Dauzat, D. ét. p. 365.

(2) GIPPM § 439.

(3) On trouverait un phénomène de simplification inverse par disparition du premier élément du groupe gr- dans une forme [rupatas] entendue à Ollioules, pour "groupatas", variante de "courpatas" ; le TdF indique ce "roupatas" comme marseillais (sens "corbeau").

(4) GIPPM § 318.

(5) Cad 1518, 1vo, 5, 6vo, 28 etc ; cad 1532, 1vo, 17vo etc.
Cad 1518, 9 etc.

3) Groupes g^t et g^d. Peu d'exemples de traitement phonétique

Pour le continuateur de frigidu, -da, on a "frei, freio" [frei] [frego] comme à Cagnes, Vence et Nice (où l'on a évidemment -a final pour le fém.) (1). Ces formes sont les plus employées dans le Var et Chauvier fait rimer "frèio" avec "idèio" (2). Nous reprendrons la question sous peu, à propos de la dentale D.

2°) LES DENTALES

Ces consonnes, t et d pour nous, sont des apico-dentales selon M. Malmberg (3).

La consonne sourde T (4) -

a) Comme dans le prov. litt., t se maintient à l'initiale et à l'intérieur après consonne :

terra(m)	>	"terron"	[tèro]		("terre")
cantare	>	"canta"	[kân ^h ta]		("chanter").

b) De même, t intervocalique se sonorise en d (avant et après l'accent :

vita(m)	>	"vido"	[vido]		("vie")
maturu(m)	>	"madur"	[madu]		("mûr").

(1) cf Dubois, op. cit. p. 129.

(2) F.P. 83.

(3) "La phonétique", p. 46.

(4) cf GAP, p. 149.

Remarque : Le maintien de -t- entre voyelles est dû, la plupart du temps, à la présence d'un groupe -tt- à l'origine ; par exemple :

"matin" < mattinu < matutinu(m) ("matin") (1)
 "mâtou" < mattu(m) ("fou") (2).

Parfois, c'est une influence savante ou perturbatrice qui a empêché le développement normal :

"autoun, autouno" [ɔxtaⁿ], [ɔxtaⁿno] < autumnu(m) ("automne")
 "boutigo" [b^utigo] < apotheca(m) ("boutique") ;
 peut-être aussi "beto-rabo" ("betterave") (3) ; l'apr. connaît "bleda" et "bleta" ; le TdF donne "bledo-rabo" et "bleto-rabo" (4).

"Muto" [m^yto], fém. de l'adj. "mut" [m^y] ("must"), a été refait sur le masc., selon Ronjat (5), à une époque où la dentale finale était encore prononcée.

Le nom "rato-penato" [rato p^énato] ("chauve-souris") reste plus curieux, à côté de "rato-penado" qu'offrent la plupart de nos parlers méditer. (et que nous avons même entendu à Roquebrune) ; cette forme se retrouve sporadiquement (Ollioules, Bormes, Carcès, Saint-Tropez par exemple) mais dessine une aire à peu près continue dans la région de Grasse et les lieux voisins : Agay, Les Adrets, Mons, La Bastide etc ; on doit la rapprocher du niçard "rata-pignata" (6).

 (1) cf Fouché, Ph. hist. p. 475.

(2) cf BvW, p. 391 ; ces auteurs rattachent le français "mat" (primitivement "abattu, affligé") et l'it. "matto" ("fou") à mattus, peut-être pour *maditus et rejettent le terme du jeu d'échecs "mat". Même opinion chez M. G. Devoto, "Avviamento...", p. 261.

(3) cf BvW, p. 69, lat. beta ; formes altérées souvent par influence de blitum, désignant des plantes analogues.

(4) La forme française apporte de nos jours son appui à "beto-rabo".

(5) GIPPM § 277.

(6) Nous avons entendu "rato-pignata" à Cagnes, Mandelieu, La Gaude ; "rato-pignato" et "rato-penato" à Montauroux.

Ces divergences proviennent peut-être, pour une large part, du fait que le deuxième élément du mot n'a plus été compris et rattaché parfois à "pigna" ("peigner") ou même, par plaisanterie, à "pignato" ("marmite"). Ce terme, dans certains lieux, fait aussi figure de "mot voyageur" : témoin "rato-penau", que nous avons relevé à Trigance (canton de Compq) c'est-à-dire bien au sud de la zone où -ata du lat. donne [-a_u] (1).

c) Quelques groupes consonnantiques

1) groupe -tr- intervocalique : résultat ordinaire en prov.

petra(m) > "pèiro" [pɛi¹o] ("pierre").

Les formes "paire", "maire", "fraire" [pai¹é]... ont disparu du langage courant devant "pero", "mero", "frero" [pɛ¹o]... dus au français (tandis que "coupaire/coumpaire", "coumaire" se maintenaient). Pour le continuateur de Petru(m), "Pèire" a aussi disparu devant [py¹èré]

Dès le XVIème siècle, on trouve "An Pierre lo Save", "Consol Piarres Escoffier", et ailleurs "Pierres" et "Pierre" (2).

2) Groupe -ty-

- après consonne, t > s et y tombe :

förtia > "fouarço" (adv. "beaucoup"), "forço" ("force", nom).

- en position intervocalique, t > z (avec disparition ou anticipation de y) :

(1) Le GIPPM § 196, p. 352 signale -au < -ata pour Allos, Prapelet et Saint-Sauveur de Tinée ; cf aussi Blinkenberg ("Beuil", p. 104).

(2) Cad 1518, 29vo. BB3, 1556. BB2 (1542), 1vo etc ; GGL, 29vo etc ; "Pierre" BB2, GG1.

ratione(m) > "rason", actuellement "resoun", par influence du français, comme nous l'avons vu plus haut (1).

d) T final

- t isolé a disparu dans la prononciation, peut-être d'abord dans les désinences, puis dans les formes où il est devenu final par suite de la chute d'une voyelle :

pratu(m) > "prat" [pra] ("pré").

Ce phénomène est général dans le Var mais nous avons entendu [prat] à Grasse, Cabris, Cagnes etc (2).

Au XVIème siècle, il est probable que la consonne finale sonnait encore, du moins au singulier ; cf "prat", "mitat", "agut" (part. pas. de "aver") etc (3).

- t deuxième élément d'un groupe consonantique a dû mieux se maintenir ; de nos jours encore, nous avons relevé [bast] ("bât") aux Adrets, à Seillans etc, [plat] ("plat=sorte d'assiette") à Mons, [â_n k_{ult}] ("terrain inculte") à Mons, Montauroux etc, [kat] ("chat") aux Adrets, Montauroux etc ; et même [rû_n t] ("rond") aux Adrets.

L'influence du fém. a pu jouer pour certains adjectifs.

- t peut reparaître en cas de liaison étroite ; par exemple [marit ô_l h] ("mauvaise huile"), d'où par suite d'influences analogiques plus ou moins complexes, [marit è_l v] ("mauvaise herbe") et même [vyè_{it} ô_l i] ("vieille huile") et [v_è t a_u bré] ("vrai arbre") que nous avons notés aux Adrets.

(1) cf a prétonique.

(2) indépendamment des parlers alpins et du niçard (cf Compan, Gr. niçoise, p. 15).

(3) Cad 1518, 1, 2 etc ; cad 1532, 8vo, 21 etc ; cad 1567, 7vo, 11vo.- 1518, 2vo etc.- 1518, 1, 2 etc.

Nous avons déjà parlé de "out" et de l'influence possible du français.

- La consonne sonore D -

Le traitement n'offre rien de bien particulier ici :

a) - A l'initiale et à l'intérieur après consonne, d subsiste

donare > "douna" [duna] ("donner")
cal(i)da(m) > "caudo" [kaudo] ("chaude").

b) - En position intervocalique, -d- donne en principe -z- :

sudare > "susa" [suza] ("suer").

Quelques cas particuliers se présentent ici :

1) Les continuateurs de cruda(m) et nuda(m) sont "crudo" et "nudo" [krudo], [nudo] ("crue", "nue"), tandis que les masc. sont "cru" et "nu" ; ces formes couvrent tout l'est du Var jusqu'à La Mole, Vidauban, Carcès, Salernes, Varages etc (1) ; l'ouest du département en revanche dit "cruso", "nuso", comme le prov. litt.

Selon Ronjat (2), il s'agit de phénomènes complexes dans lesquels des actions analogiques ont pu se manifester. Le sentiment d'un rapport avec le masc. à une époque où la dentale finale -t était encore prononcée a pu empêcher le passage de [d] à [z] ; l'influence des participes passés à terminaison at, -ado, ut, -udo ("cantat, -ado", neissut, -udo") a pu jouer aussi. Certains lieux, tout proches de Fréjus d'ailleurs ont conservé "crut" [krut] pour le masc. (Tanneron, Mandelieu, Cabris, indépendamment de Grasse et Cagnes).

(1) et aussi la région de Grasse.

(2) GIPPM §§ 276-277.

2) Parfois le -z- issu de -d- intervocalique disparaît comme un -z- primitif (1) :

coda(m) > "coua" [kwa] ("queue").

Il est vrai que ce mot présente des irrégularités (2).

3) Pour "nid", Fréjus utilise "niéu" [nyiu], comme la plus grande partie de la région (3). D'après Ronjat (4), cette forme serait due à un croisement entre [ni] et [xnyo] (c'est-à-dire [nidzo] dans notre système de transcription). L'apr. d'ailleurs présente déjà "niu" à côté de "nis, nit, ni".

4) Dans la conjugaison, se sont manifestées des influences analogiques que nous retrouverons plus tard.

c) Nous n'avons rien de spécial à signaler pour les groupes consonantiques formés avec d ; nous reprendrons ultérieurement l'étude du groupe dy et de ses résultats.

d) D devenu final disparaît dans la prononciation actuelle de Fréjus

crudu(m)	>	"cru"	[kru]	("cru")
nodu(m)	>	"nous"	[nu]	("noeud").

Mais nous avons entendu [naut] aux Adrets, à Montauroux et à Mons ; le TdF donne d'ailleurs "nous, noud (Var, d.) ; Ronjat déclare que les faits du prov. oriental sont très obscurs ; "nout", forme de Nice représenterait une alternance [not] parallèle à [xpet]. L'apr.

(1) cf infra, les sifflantes.

(2) cf GIPPM § 121 ; Ronjat pense que "co" du prov. litt., "coue, coua" du médit. semblent refaits par alternance vocalique analogique. L'apr. offre déjà "coa".

(3) Nous avons entendu [nis] à Rougiers, Varages et Fox-Amphoux (en alternance avec [nyiu]).

(4) GIPPM § 283.

offre les trois formes "not, no, nos".

On peut supposer que "no" (maintenant "nou") est la forme normale dans la plupart des lieux, puisqu'en principe "D après voyelle disparaît à la finale" (1), que "nos" (maintenant "nous") provient d'une évolution de la dentale avant la chute de la finale, et que "not" (maintenant "nout") provient d'une chute de la finale à époque plus ancienne, avec assourdissement de -d.

Nous retrouverions des exemples de cette chute de d dans "grano" ("grande") (2) et dans des noms propres comme "Segon" (3) et, pour le fém., "Margarido Bermonesso" (4), "Seguonesse" (5).

Placé après consonne, -d devenu final peut, comme ailleurs, reparaître en liaison étroite : "un grand ome" [grā_ht omé] sous forme de la sourde correspondante (6).

Le continuateur de *frigidu, que nous retrouvons ici, présente quelques difficultés : comme nous l'avons noté, Fréjus et les environs disent "frei, freio" [frei], [frejo] et nous n'avons pu découvrir de formes anciennes. Levy indique "freg, frei, freit" pour l'apr. Laissons de côté l'explication de ces variantes (7) et bornons-nous aux éléments locaux. La base semble être, "frei" [frei], qui a pu entraîner un fém. "freia" puis "freio" [frejo]. Dans certains lieux voisins, il est possible que [frejo] vienne de [fredjo] par évolution de

(1) cf GAP, p. 154.

(2) La Garde-Freinet, BB2. On trouverait des exemples semblables au Piémont, dans "La Val Grana" ("la grande vallée").

(3) CC61. "Segon" Secundus (cf dNF, p. 546).

(4) Reg GG1, 65. Sur "Bermon" Ber-mund, germ. (cf dNP, p. 38).

(5) Cad 1532, 138vo.

(6) Nous avons vu des phénomènes identiques à propos de t.

(7) Ronjat donne peu de précisions sur l'évolution (cf surtout GIPPM § 280) ; il indique, pour le fém. en apr. "freja ~ freida < *frigda (§ 145, p. 261). Fouché est plus complet (Ph. hist. pp. 178, 462, 608).

[dy] à [y] (ce [fredy_o] se rattachant à un masc. [fredy]) (1).

3°) LES LABIALES

Les deux consonnes que nous rencontrons sont régulièrement des "bilabiales" comme en français (2).

- La consonne sourde P (3) -

Comme ailleurs en Provence :

a) P se maintient à l'initiale et à l'intérieur après consonne :

pane(m) > "pan, pen" [pâ_n], [pê_n] ("pain").

b) P intervocalique se sonorise en b :

ripa(m) > "ribo" [ribo] ("rive, berge").

Il en est de même dans les groupes -pr- et -pl- :

capra(m) > "cabro" [kabro] ("chèvre").

c) P disparaît devant une autre consonne, mais le résultat de -ps- reste [-iʃ] , comme ailleurs :

capsa(m) > "caisso" [kaiʃo] ("caisse").

(1) Une étude de toponymie sur les lieux-dits "Font-Freye" serait très utile pour tenter d'éclaircir ce point.

(2) Malmberg, "La phonétique", p. 46.

(3) cf GAP, p. 136.

d) Dans le groupe -py-, y s'est consonnifié en ch [tʰe] et p s'est amuï ; des influences savantes ont pu parfois maintenir -py- : témoin "apién" [apyé] ("rucher") < apiariu(m), "apier" au XVIème siècle (1), à côté de l'afr. "achier" (2).

e) A la finale, p a disparu, comme dans la plupart des parlers provençaux :

colapu(m) > "còup" [kou] ("coup") (3).

Signalons quelques cas de maintien de -p final appuyé :

"lamp" [lâ_mp] ("éclair"), rattaché à lampas, -ada (4) ; cette prononciation (par opposition à [lâ_n]) occupe toute une partie du Var à l'est (Saint-Tropez, La Mole, Jabron, Trigance etc) en rapport avec la région de Grasse et, sans doute, les Basses-Alpes (5).

"camp" [kâ_mp] ("champ inculte") < campu(m), par opposition à "champ" [tʰe]â_n, vu plus haut.

Le maintien de l'occlusive finale a été vraisemblablement facilité par les dérivés : "lampa" ("glisser par accident"), "lampeia" ("faire des éclairs") d'un côté ; "campa" ("mettre dans le champ"), "campas" [kâ_mpa] ("terrain en friche") de l'autre.

Aux Adrets, la persistance de -p est plus nette : nous avons relevé [kâ_mp] (au sens ordinaire de "champ"), [klâp] ("tas de pierres, pierre"), [lâp] ("loup").

(1) Cad 1532, 128 etc.

(2) REW 521.

(3) Apr. "colp, colbe, cop" ; BvW, p. 161, lat. populaire colpus et colaphus.

(4) REW 4870.

(5) On a [lâ_mp] à La Mure près de Saint-André.

Pour Fréjus, l'accent d'insistance a certainement joué aussi : nuance de crainte et d'admiration pour "lamp", de mépris surtout pour "camp". Citons un exemple plus caractéristique : en face de [lɛ] ("loup"), désignant l'animal, notre parler connaît [lɛp] s'appliquant à un homme avide et glouton (en rapport avec "aloubachi" = "vorace").

Pour le mot "encap" [ɛ̃kap] ("marteau et enclume pour battre la faux"), le rapport avec le verbe "encapar" ("marteler le tranchant d'une faux") a dû être déterminant (1).

- La consonne sonore B (2) -

a) Elle se maintient à l'initiale et à l'intérieur après consonne :

bacilu(m) > "bacèu" [basɛ̃u] ("battoir").

b) B intervocalique a donné v (3) :

faba(m) > "favo" [favo] ("fève").

c) B intérieur suivi de consonne :

- Dans le groupe secondaire b'r, b'l, et parfois dans les groupes primaires correspondants, on assiste à un passage de b à v, puis à w (qui forme diphtongue avec la voyelle précédente) (4) :

parabola(m) > "paraulo" [pa^haulo] ("parole").

(1) cf FEW ^xcappare, III, battre (une faux), apr. encapar "marteler le tranchant d'une faux", prov. [ɛ̃kapá] Muy [ɛ̃kapá] ; apr. encap "petite enclume à marteler la faux" (1475, Pansier, 5), Muy [ɛ̃kapo] "idem". (t. II, p. 279 sq).

(2) cf GAP, p. 140.

(3) Evolution complexe : dès le lat. vulg., b était passé à un son bilabial, rejoignant -w- du lat. cl. (cf Ph. hist., p. 619).

(4) GAP, p. 141.

Les exemples deviennent assez rares, surtout par suite d'influences françaises plus ou moins récentes ; citons "deure" [deu^hé] ("devoir", verbe), "escriëure" [eskrj^hé] ("écrire"), "cadaulo" [Kadau^ho] ("loquet") < catabola, "liéuro" [lyi^ho] ("livre").

En revanche, le continuateur de bibère est "bouaro" [bwa^ho] , comme dans la plupart des parlers du Var ; certaines vieilles personnes se souviennent d'avoir entendu [b^hé], du temps de leur jeunesse ; nous avons noté plusieurs fois [b^hé] au cours d'une conversation à Bagnols. Nos écrivains dialectaux employaient déjà fréquemment la forme calquée sur le français au siècle dernier et nous avons trouvé dans F. Peise "bouaro" rimant avec "offertouaro" (1). Au XVIème siècle au contraire, nous avons relevé "beoure" (2).

L'emprunt, sans doute récent, explique aussi "tablo" ("table") (à côté du dérivé "taulié" [tau^hlyé] qui tend à disparaître) ; cette forme d'ailleurs occupe tout l'est du Var, depuis La Mole, Vidauban, Salernes etc (3) et la région de Grasse ; M. Dubois a entendu "tabla, -o" à Cagnes et à Vence (4). "Taulo" [tau^ho] subsiste dans l'ouest (Le Luc, Bormes, Hyères, Tourves etc). L'apr. ne présente que "taula" et nos textes du XVIème "taulos" et "taullos" (au pluriel) (5), "taulo" (au singulier) (6).

- Devant une autre consonne, b a disparu en principe ; le continuateur de cubitu(□) est "coude" [kudé] , comme ailleurs dans le Var ;

(1) Peise, "Talounados de Cascaveou...", p. 34.

(2) BB3 (1548-59), 104, InV.

(3) En concurrence avec "taulo" dans ces deux derniers lieux.

(4) Dubois, op. cit. p. 168, n 1. Nous avons nous-même relevé [tab^hl] [tabla] à Grasse, La Gaude et Cagnes.

(5) Var E 2342, 322 ; BB3, 237vo, InV.

(6) CC61 (1579-80).

apr. "cobde, coide, covede". Là encore, l'influence française a été déterminante.

- Dans le groupe -by-, le résultat est [d_y] en principe :
rubeu(n) > "rouge" [ru_yd_yé] (apr. "rog, roge, roi").

d) B à la finale s'est amuï, mais a pu passer à -p autrefois ; par exemple "plomp" ("plomb") au XVIème siècle (1) ; apr. "plom".

Remarque

Pour le dérivé de sambucus (2), notre parler a conservé la consonne -b-, d'où "sambequié" [sâ_mbék_yé] ("sureau"), alors que certains lieux voisins présentent -p- ; nous avons entendu "sampequié" à Trans, Draguignan, Fox-Amphoux etc, "santpiquié" à Aups et Salernes (3).

B - LES CONSTRICTIVES (4)

1°) LES "LIQUIDES"

Ce terme, utilisé par Maurice Grammont notamment à propos de 1 (5), et mentionné par M. J. Marouzeau (6), n'a pas été retenu par

(1) Var 2342, 321vo. p. était-il vraiment prononcé ?

(2) cf REW 7561.

(3) Ce mot a connu d'ailleurs d'autres accidents.

(4) Le mot n'est pas employé par Malmberg ("La phonétique") mais figure dans le tableau de Fouché (Ph. hist. p. 60).

(5) cf "Traité de Phonétique", p. 408.

(6) "Lexique de la terminologie linguistique", 2e éd. p. 133 : "Le nom, écrit l'auteur, a paru convenir particulièrement à la latérale L".

Ⓕ. Fouché ni par M. Malmberg. Nous le conservons cependant parce qu'il reste commode, surtout, comme on le verra sous peu, pour nos parlars.

- La vibrante R (1) -

Il s'agit actuellement en principe, à Fréjus comme en général dans tout le Var - sauf dans les cas particuliers examinés plus loin, d'un r "dorsal", analogue à celui du prov. littéraire ou du français courant (cf "r parisien") (2). Certaines personnes utilisent, de façon plus ou moins sporadique, un r à tendance uvulaire, aussi bien en français qu'en dialecte, mais ce n'est qu'une prononciation individuelle, amenée peut-être parfois par une influence du niçard (3). Il est vrai que cet r uvulaire est employé aussi, parfois, dans d'autres régions de France, par des gens parlant le français et non un patois, et qu'il est à la mode chez certains chanteurs "modernes".

Quant à r apical "roulé", dans le Var, nous ne l'avons guère entendu qu'à Mons, où son maintien résulte sans doute d'une influence du "moussenc", parler spécial d'origine ligurienne (4).

a) R se maintient à l'initiale et à l'intérieur, derrière ou devant consonne :

rege(m) > "rèi" [r_hèi] ("roi")

(1) GAP, p. 194 sq ; GIPPM §§ 252, 299, 329, 340, 390.

(2) Fouché, Ph. hist. "Introduction", p. 84.

(3) M. Dubois ne parle pas des nuances de r à Cagnes et à Vence (op. cit. p. 183 sq) ; nous avons entendu à La Gaude et à Cagnes des exemples d'r apical "roulé", de la part de sujets âgés : [f^hréma] , [b^hruik] ("ruche"), [lab^hria] ("lèvre") ; en revanche, les personnes plus jeunes emploient souvent un r tout à fait semblable à celui de Nice.

(4) cf notre article "A propos de moussenc ou figoun" (Mélanges I. Frank, 1957, p. 589 sq).

vendere > "vendre" [vê^hdré] ("vendre")
 partire > "parti" [parti] ("partir").

Notons à ce propos que Fréjus conserve très souvent le groupe -rs- qui connaît l'assimilation dans la région de Toulon - Hyères et, plus encore, à Marseille.

"porciéu" [porsy^hié] porcile ("loge à cochons") ; Hyères
 "pouciéu" ;

"touarse" [twarsé] <^x tōrquère (1) ("tordre") ; TdF "torse,
 touerse, touesse(m)" ;

"fouarço" [fwarso] < fōrtia (2) ("beaucoup") ; Hyères "foua-
 ço" ; TdF "forço, fouorço (niç), fouerço, foueço(m)" ;

"amorsi" [amorsi], [amursi] (sans doute croisement entre
 "amoussa" et "amortir") ("éteindre") ; Hyères "amoussa".

On a cependant "moucèu" [mud^heu] ("morceau" ; apr. "morsel") (3).

Ce maintien fréquent de -rs- se retrouve en niçard (cf "amoursi",
 "fouorça" etc, (4) et aussi dans les environs de Grasse et à Montau-
 rous (où nous avons entendu par exemple [pawsy^hié]).

On emploie même à Fréjus, par fausse régression sans doute,
 "barcela" (5) ("battre") à côté de "bacèu" ("battoir") ; le TdF
 mentionne cette forme comme niçoise (6) ; il donne d'autre part
 "baicela" pour le Var. Nous lisons "barcelo" (3e sg) et "barcela"
 (inf) dans le F.P. (7).

 (1) cf REW 8798.

(2) REW 3455.

(3) dérivé de "mors" < du lat. morsus.

(4) cf pour "fouorça" Compan, Glossaire, p. 61 ; Calvino écrit fuorsa, amursi.

(5) La variante [baséla] reste utilisée aussi.

(6) Calvino indique effectivement "barselà" (p. 29).

(7) F.P. 79 ; 78 (Chauvier).

b) Dans le groupe -ry-, comme ailleurs en Provence, une transposition du y s'est produite ; nous avons déjà vu que le suffixe -ariu(m) donnait -ier en apr. et [-yé] actuellement. Certains mots avaient maintenu -ri par influence savante, par exemple "glòri", "memòri" < gloria(m), memoria(m) etc ; ces formes ont disparu de nos jours, remplacées par des calques du français "glouaro", "memouaro" [glwa^olo], [mémwa^olo] etc (1). On trouve déjà ces gallicismes dans nos écrivains du siècle dernier (Thouron, Trussy etc).

c) A la finale :

1) R se maintient en principe quand il est devenu final par suite de la chute d'une autre consonne :

"mouart" [mwar] < morte(m) et mortuu(m) ; apr. "mort"

"pouarc" [pwar] < morcu(m) ; apr. "porc"

"four" [fwar] < furnu(m) ; apr. "forn, fort".

Mais "jour" < diurnu(m) est prononcé [dʒu^o] .

2) Dans les autres cas une légère hésitation se manifeste.

-r a disparu dans les infinitifs, comme ailleurs en Provence (en laissant de côté certains coins des Alpes et de la Drôme), d'où :

[kân^ota] ("chanter"), [fêni] ("finir") etc.

Même résultat dans quelques adj. masc. : "du" [du] ("dur"), "segur" [ségu] ("sûr") etc ; pour "pur", on entend [pu] et [pur] , le premier étant sans doute le plus ancien, pour Fréjus même, tandis que le second a subi l'influence du français.

Chute de -r encore, comme ailleurs, dans les noms en -tor (noms d'agents et noms d'instruments ou de lieux) : "pescadou" ("pêcheur"),

(1) La prononciation de -r- intervocalique reste toutefois caractéristique du méditerranéen (cf infra).

"pauvadou" [pauvadu] ("prairie aux abords d'une agglomération") (1),
 "ajoucadou" ("juchoir des poules") etc.

En revanche, maintien dans "amour", "calour" ("chaleur"), "doulour" ("douleur"), peut-être par suite du caractère un peu savant de ces mots et du parallélisme avec le français. Pour "fleur", nous avons entendu, notamment aux Adrets [flu] et [flur] . A Fréjus même, les prononciations [purtu] ("hauteur"), [espésu] ("épaisseur") etc ne sont pas rares, surtout chez les personnes assez âgées.

Pour les mots à suffixe -ur refait sur le français -eur, la persistance de -r est de règle ; par exemple [artiyur] ("artilleur"), [kupur] ("coupeur"), [vulur] ("voleur") etc. Dans "soeur" en revanche, on entend [su] et [sur] , comme dans beaucoup de lieux du Var d'ailleurs (2).

Dans le groupe final -rs, -s disparaît en principe dans la prononciation (3), mais les exemples sont rares : "tiers" [tyèr] ("tiers") est peu courant ; le mot "cours" (au sens de "montant de bois avec encoches pour placer les claies des vers à soie") tombe en désuétude et connaît trois prononciations : [kur], [ku], [kus] .

Il faut parfois tenir compte aussi du "français régional" ; "cours", au sens de "boulevard, esplanade", se prononce régulièrement [kur] (4), mais, comme le "français régional" dit [kus] , cette prononciation s'étend parfois au dialecte.

 (1) Nous reviendrons au lexique à propos de l'évolution du sens.

(2) cf pour le suffixe GIPPM § 392. "Coupur" n'a d'ailleurs pas éliminé totalement le mot ancien "coupaire" (en ce qui concerne le travail du liège).

(3) cf plus loin, -s à la finale.

(4) A Fréjus même, ce mot désigne essentiellement la place "Paul Vernet", située à l'est de la ville.

Remarques et cas particuliers

1) La chute de -r final est peut-être moins fréquente dans notre région que dans les Maures et vers Toulon, où l'on entend, surtout dans la bouche des pêcheurs, [ma] ("mer"), [ama] ("amer") etc.

2) Nous avons peu d'informations au sujet de la chute de -r final après voyelle. On peut penser qu'elle s'est produite tout d'abord après e atone : nous avons déjà rencontré "Laze Rey" à côté de "Lazer Rey" (< Lamarum) (1). Citons encore, en face de "molher" ("épouse"), forme usuelle, "sa molhe" au Puget en 1585 (2) ; nous lisons cependant encore "sa moulier" à Roquebrune en 1598 (3). Les infinitifs ont peut-être conservé plus longtemps leur consonne finale (4).

3) Le maintien du groupe -rs- à l'intérieur ou à la finale semble bien net au XVIème siècle (si l'on se fonde sur les textes, bien entendu) ; cf "lo ters", "dos terses", "la terso part" (5) ; "la terso part", "lo ters" à Saint-Raphaël (6) ; "dos ters" à Saint-Tropez (7) etc. L'influence du féminin et du pluriel a pu jouer sur le masculin.

Pourtant, des incertitudes se manifestent parfois : un même habitant de Saint-Raphaël est appelé, à quelques lignes de distance, "Anthoni Yossat" et "Anthoni forsats" (8).

(1) Cad 1518, cf supra. On pourrait à la rigueur penser à une omission de -r final dans l'écriture devant un mot commençant par r aussi.

(2) Le Puget, CC5, InV.

(3) Roquebrune, CC2, 1598.

(4) Tous nos textes du XVIe siècle présentent -ar, -ir, -er ; même chose dans l'emploi comme nom (ex. "aver", troupeau etc).

(5) Cad 1518, 122vo, 149vo aj, 78vo.

(6) St-Raphaël, CC1.

(7) St-Tropez, CC2 (XVIe) InV.

(8) St-Raphaël, CC1, 10. Nous avons parlé de ce nom au 5ème Congrès de Nice ; plusieurs étymologies sont possibles.

Mais nous ne notons pas une tendance à la réduction systématique, comme celle qui règne, autant que nous puissions en juger, à Hyères au début du XVème siècle ; exemples : "la tesa part", "mas" (mois de mars), "tes an" (=ters an), "Cuas" ("Cuers", n de lieu), et, bien entendu, pour le pluriel, "als saunias" ("aux sauniers"), "los frayres menos" ("les frères mineurs"), "quaranta cues" ("quarante cuirs") etc (1).

4) Le nom de "Fréjus"

En apparence, il ne pose pas de problème : la prononciation actuelle [fʁédʝu] ou [fʁéyɥ] procède de la chute de -s final et les formes du XVIème siècle que nous avons relevées dans nos textes sont "Frejus" ou "Freius" (2). Mais M. Rostaing cite "Frexur, Fzezull, Frezur, Fergur, Freiurs" (XIVe au XVIe siècle) (3) et, d'autre part, le dérivé est "Frejuren" et non "Frejussen". Il semble donc remonter à une époque où r était prononcé et s muet. Peut-être a-t-on eu des formes concurrentes pendant un certain temps, puis la forme avec -s l'a emporté en français, grâce à l'orthographe (4).

d) R intervocalique. Nous entreprendrons cette étude un peu plus loin

- La latérale L (5) -

a) L s'est maintenu en principe à l'initiale et après consonne, dans

(1) Tous ces exemples sont pris dans Arch. com. Marseille, II 173, 27vo, 45vo etc.

(2) Le Puget, CC3, CC67 etc ; St-Tropez, BB1, CC120 etc ; St-Raphaël, CC1, CC2 etc ; Fréjus, BB2 etc. A Hyères, début XVe, "Frejus" aussi (cf II, 173 etc).

(3) TP, p. 451 ; M. Rostaing cite aussi "Freiures" dans R. Féraud, pour désigner la région de Fréjus.

(4) En français, deux formes restent en concurrence pour l'adj. dérivé : "fréjussien" et "fréjusien", ce dernier plus employé localement : "La Fréjusienne" (Coopérative vinicole), "Boulomanes Fréjusiens" etc.

(5) GAP, p. 189 ; GIPPM §§ 300, 331, 352, 394, 395.

les groupes initiaux et intérieurs :

lamina(m)	> "lamo"	[lamo]	("lame")
flore(m)	> "flour"	[flaur] et [flay]	("fleur")
implere	> "empli"	[êmpli]	("emplir") (1).

Le germ. *flaska* a donné "fràscou" (que nous avons déjà rencontré), avec passage, peut-être analogique, de fl- à fr- (2).

Nous avons dit un mot des groupes -gl- et -cl- entre voyelles ; nous reviendrons sur la question à propos de l mouillé.

b) L suivi de consonne ou -l à la finale.

Comme tous les autres dialectes provençaux (des domaines rhodanien et maritime tout au moins), le parler de Fréjus présente la vocalisation de l en w qui forme diphtongue avec la voyelle précédente :

alba(m)	> "aubo"	[a _u bo]	("aube")
hospitale(m)	> "oustau"	[oustau]	("maison").

Remarque

-l à la finale se rencontre dans certains emprunts plus ou moins récents au français, comme "ciel" [syèl] (au lieu de la forme phonétique "cèu" [sèu] < celu(m) ; nous avons d'ailleurs entendu ce mot dans tout le Var et M. Dubois donne [syèl(e)] pour Nice et Cagnes (3).

(1) La base est fournie par le lat. vulg. *implire (cf BvW, p. 218).

(2) Nous avons déjà cité "frascouls" (Fréjus, 1573) et "frasco" (Callian, 1583) ; le FEW cite "flasco" à Tarascon en 1529. (cf t III, p. 606).

(3) op. cit. p. 192. M. Compan indique "ciel" (Glossaire, p. 18). On entend parfois [syè] dans le Var, surtout dans le composé "arc-en-ciel".

Aperçu historique

Les incertitudes de la graphie, surtout au XVIème siècle, rendent, comme toujours, cette étude difficile. La réalisation totale du phénomène semble avoir été plus lente, plus tardive et plus radicale que dans le Nord. Pour la langue d'oïl, P. Fouché distingue une "vocalisation partielle" qui peut remonter au IVe siècle (1) et suppose une prononciation [aut̥a] pour alba, puis une "vocalisation totale" (2), qui s'est accomplie progressivement selon les mots entre le Xe et la fin du XIe siècle.

Pour la Provence proprement dite en revanche, Ronjat écrit : "En provençal la vocalisation après toutes les voyelles ne semble acquise qu'à partir de Bellaud.... Les deux évolutions (l + consonne à l'intérieur et -l à la finale) sont à peu près contemporaines" (3).

En ce qui concerne Fréjus, si nous considérons les textes du XVIème siècle, nous constatons :

1) que la vocalisation de l'intérieur devant la dentale t (et surtout après a) semble acquise dès le début du XVIème siècle ; cf "autre prat", "autra vinha" etc en 1511 (4) ; "daut", "autre", "bautesar" (prénom), "Feutrier" (n de famille) (5) en 1518 (6). Par la suite, on rencontre parfois des graphies avec l étymologique, "lo dault" par exemple (7).

4-----

(1) Ph. hist. p. 856. E. Bourciez ("Eléments", § 176) note qu'en Gaule la vocalisation derrière a apparaît de bonne heure au Midi et au Nord.

(2) Ph. hist. p. 857 ; l'auteur explique aussi comment s'est effectué le passage de l vélaire à [ḁ] .

(3) GIPPM § 395, p. 310.

(4) Var E 2342, 318.

(5) Nom formé sur feltre ("feutre") sans doute.

(6) Cad 1518, 4, 8vo, 53, 5 vo.

(7) Cad 1532, 174vo.

2) qu'il y a hésitation pour les autres séquences : on a L en principe en 1511 ("palmos", destrals", "albarestas") (1) et en 1518, mais on trouve déjà dans ce dernier registre "Guilheumes", "la baumo" (n de lieu), "la saupetro" ("salpêtre"), "las feuguieras" ("plantations de fougères") (2).

L semble le plus fréquent encore dans les registres de délibérations BB2 et BB3 (1541-47 et 1548-59).

Dans BB4 et le cadastre de 1567, les formes avec u deviennent plus nombreuses ; cf "ala baulmo", "Saulvayre" (n propre) ; "daumage", "beaulx" ("canaux d'arrosage") (3). La question est ici compliquée par l'emploi de formes françaises.

Le registre GG1 offre surtout des noms propres et nous trouvons déjà "Aubert", "Gaurano", "Auban" etc (4).

3) que, pour la finale, le passage semble plus lent, dans l'écriture tout au moins :

En 1532, "hostal", "Sanct Raphel", "casal", "portal", "masel" etc (5).

Dans le cadastre de 1593, on trouve encore : "portal", "cazal", "boal", "hostal" etc (6), qui sont sans doute des graphies archaïques. L'article contracté "au", au lieu de "al", devient fréquent dans le cadastre de 1567.

(1) Var E 2342, 320, 321vo.

(2) Cad 1518, 6vo, 121, 152vo aj, etc ; on trouve aussi "felguieros" (82).

(3) Cad 1567, 14vo, 14 ; BB4 (1560-77), 11vo, 12.

(4) GG1 (1547 etc), 32, 38, 59vo.

(5) Cad 1532, 1 etc.

(6) Cad 1593, 2vo etc. On a "portal" aussi dans les comptes trésoraires de la fin du siècle, CC61 par exemple.

Les mêmes hésitations et les mêmes contradictions se retrouvent dans les lieux voisins : à Saint-Raphaël, nous avons noté "ausafra-nier" (n de lieu), "Audiberto", "Audibert" (à côté de "Aldibert"), "Arnaut", "Daumas" (noms de personnes) (1) ; au Puget, "nos autres", dès 1537 (2) ; à Saint-Tropez, "cauquiero", "dauls barris" (3) ; à La Garde-Freinet, "deguns riaux" (aucun ruisseau), "los caus" ("lesquels"), "la caus" ("chaux"), "lous beauls" (4) ; à Gassin, dans le cadastre de 1516, on ne trouve, semble-t-il, que L, à l'intérieur ("salmo", "poltra", "altra", "altre") comme à la finale ("rial", "casal", "ostal"), et même devant -s du pluriel ("dos casals", "dos rials") et dans les formes de l'article (5).

Un examen des textes cités dans les DLM (surtout pour Antibes et Vence) permet d'arriver à la même conclusion (6).

c) L'étude de -l- intervocalique fera l'objet d'un exposé spécial.

d) Passage de L à R devant consonne

Les parlers méditer. actuels présentent parfois un passage de L implosif à r ; dans certains cas, une assimilation progressive a pu jouer, par exemple dans "recorto" [rékarto] ("récolte"), parfois une dissimilation de L implosif par L intervocalique, par exemple dans "carcula" [karkula] ("calculer") ; mais d'autres fois, il s'agit d'un phénomène plus général (7) ; ex. "carma" [karma] ("calmer"),

(1) St-Raphaël, CC1, 18, 12, 46vo, 49vo, 48.

(2) Le Puget, CC67.

(3) St-Tropez, CC2 ; BB1 (1537-42).

(4) La Garde-Freinet, BB1, BB2.

(5) Gassin, cad de 1516, passim.

(6) DLM, Antibes, comptes de 1506, 1509, 1575, p. 505 sq ; Vence, comptes de 1533, 1536, p. 524 sq.

(7) On peut rapprocher peut-être de ce que dit M. Grammont du sicilien : l entre voyelles et cons. donne u devant dentale mais r devant labiale ou vélo-palatale (Traité de Phon. p. 208).

"curtiva" [*Kurtiva*] ("cultiver") etc.

Le F.P. nous fournit entre autres : "carma", "counsurtà" ("consulter"), "la recorto", "agricurturo", "lei parmoun" ("poumons"), "curtiva" etc (1) ; à Hyères, on retrouve cette prononciation pour certains noms propres, surtout d'origine italienne (ou niçoise ?) :
 [gastardi] (pour "Gastaldi"), [garibardi] (pour "Garibaldi"),
 [arnaldi] (pour "Arnaldi").

Ce passage de L implosif à r est en principe surtout alpin et affecte les hautes vallées du pays niçard. Ronjat note des phonèmes divers entre l, [ɛ] et r dans la plupart des parlers vaudois, r généralement en briançonnais, au Queyras etc, Fontan et Menton (2). A propos des parlers de la Bévera et de la Roya, M. A. Compan remarque : "La marque la plus originale est la confusion entre L et R : Souspèr pour Sospel en français et Souspèu en nissart côtier, quarcun pour qualcun en Vésubie et quaucun en nissart" (3).

Ce phénomène ne semble pas se produire à Fréjus même, de nos jours, mais il y a été connu autrefois, en particulier dans les noms propres (accompagné de jeux d'assimilation et de dissimilation) ; citons "Guilhermes", à côté de "Guilhelmes" ou "Guilheumes" (4) ; "Barthasar", à côté de "Baltesar, Balthesar" ou "Bautesar" (5) ; "Marchion", "Merchion", "Marchiol", à côté de "Melchion" (6) ; au fém. "Marchiolo", "Merchiolo", à côté de "Malchillo" (7).

(1) F.P. 88, 76, 82, 90, 80, 90.

(2) GIPPM § 331, pp. 206-207.

(3) "Aspects originaux de la langue niçoise" (R. Lgue et Lit. prov. 1962, tirage à part). Le dict. de Calvino donne par ex. "carmà et carmar... (v. calmà) (mieux)" ; "carcul" (v. calcul) ; "recorta, nf récolte" etc.

(4) Cad 1518, 5vo ; BB2, 6.-cad 1532, 136vo, 145vo, 189vo etc.- ibid, 216vo.

(5) Cad 1532, 164vo.-cad 1518, 2vo, 54vo.-cad 1532, 217vo.

(6) Cad 1532, 170 ; GG1, 49vo, 55 ; GG1, 32.- 1518, 9, 17, 170 ; 1532, 10, 73vo etc.

(7) Cad 1518, 7vo, 25vo, 58vo.- GG1, 31.- 1532, 168vo.

Saint-Raphaël présente "Marchion" (1) ; Le Puget "marchion" et "Marchion" (2).

On lit en revanche, par suite d'une dissimilation, "Malgarida", "Mauguarida", "Maugarido", "Maugarydo" (3), en face de "Margarida, -rido" (4).

- Le son l/r -

Ronjat déclare : "Dans les parlers méditerranéens de l'Est, de la Ciotat à Nice, L est prononcé comme r doux ou avec un son intermédiaire entre L et r" (5).

Il s'agit là, dans le cadre de la Provence, nous insistons sur ce point, d'un son un peu spécial au méditer. qui confond (ou a tendance à confondre) L et r intervocaliques simples (ou parfois devenus simples en apr.) ; la plupart de nos parlers - et celui de Fréjus en particulier - en viennent ainsi à confondre, dans la même prononciation [u^ho], les mots "oulo" ("marmite") < olla(m) et "ouro" ("heure") < hora(m).

a) Aperçu phonétique

Selon M.M. Rossi, il s'agit d'une "consonne constrictive antérieure faible" et, d'une façon plus précise, d'un "r apical constrictif" (c'est-à-dire en principe d'un son plus proche de r que de L) (6).

(1) St-Raphaël, CC1, 51vo.

(2) Le Puget, cad 1605, 2vo, 3o

(3) Cad 1518, 64 ; 1532, 142, 171vo ; CC61 (1579-80).

(4) Cad 1518, 83 ; 1532 etc. M. Grammont signale, pour B. de Luchon, une forme "Margalido", obéissant à une dissimilation, formule X (Tr. Phon. p. 297). Ici, on aurait un phénomène inverse (comme dans "carcula" d'ailleurs).

(5) GIPPM § 300, p. 143.

(6) Indication donnée lors de la réunion des enquêteurs de l'ALP, le 8 janvier 1967.

On pourrait tenter de le décrire de la façon suivante : La pointe de la langue se dirige vers les alvéoles des incisives supérieures, puis se recourbe en arrière en se creusant légèrement en forme de cuiller. Le point d'articulation, au niveau de la région prépalatale ou médiopalatale semble donc proche de celui de R apical (dit "roulé") et sur le chemin de celui de L du provençal (et du français actuel).

Ce phonème pourrait être rapproché de r anglais dans des mots comme "right", "rain", ainsi que nous l'a fait remarquer M. G. Faure, de r castillan intervocalique et de r intervocalique du ligurien : . .

C'est un son un peu difficile à prononcer pour les gens qui ne parlent que français ou pour ceux qui ne connaissent que r fortement roulé.

Comment expliquer son origine ? Pour les mots comportant r, il faut vraisemblablement partir d'un ancien r apical, avec affaiblissement et maintien d'une seule vibration (et peut-être léger recul du point d'articulation). Pour les mots en L, il s'agirait d'un petit avancement de l'articulation, avec tension de la pointe de la langue. On peut penser que cette confusion de l et r remonte à une époque assez ancienne.

Citons maintenant quelques exemples :

1) avec L à l'origine : "aludo" [a₁l₂u₃do] ("fourmi ailée"), "amoula" [a₁m₂u₃la] ("aiguiseur"), "escolo" [e₁s₂kò₃lò] ("école"), "cadaulo" [ka₁d₂au₃lò] ("loquet") etc ;

2) avec r à l'origine : "aragno" [a₁r₂an₃jo] ("araignée"), "arange" [a₁r₂ân₃djé] ("orange"), "armari" [ar₁ma₂ri] ("armoire"), "anarai" [a₁na₂rai] ("j'irai"), "cantarai" [ka₁nta₂rai] ("je chanterai") et tous les futurs, etc.

L'évolution peut même atteindre r < tr, par exemple "araire" [a₁r₂ai₃ré] < aratru(m), "paire" [pa₁ai₂ré] < patre(m) etc, et des mots empruntés au français à une date plus ou moins récente, comme "avalouaro" [a₁valwa₂lò] ("avaloire, partie du harnais"), "bouaro" [bu₁wa₂lò] ("boire"), "pero" [pe₁ro] ("père") etc.

Parfois, ce son [r] s'entend pour -r final devant un mot commençant par une voyelle dans des groupes en liaison étroite (phonétique syntactique) ; exemple "pér un coup" ("pour une fois"), prononcé [pe₁r₂ û₃ko₄u] et [pe₁r₂ û₃ko₄u] ; peut-être par rapprochement avec [pe₁r₂ û₃mpa₄u] ("attends un peu !") pour "Espère un pau".

b) Restrictions à ce phénomène

Le maintien de -r- simple intervocalique ordinaire est très rare ; il peut se rencontrer comme suite à une ancienne consonne double ou peut-être parfois par souci d'expressivité ; par exemple pour [Kara₁ko] ("coqueluche") ; le TdF écrit "caraco", mais le dict. E. Garcin (1841) note "carraco".

L simple intervocalique en revanche reste beaucoup plus fréquent, pour de multiples raisons : influence du français, dissimilation, sentiment de la composition etc ; cf "coulour", "doulour", "malur", "malerous" [ma₁lé₂u] . Des hésitations se produisent parfois chez

la même personne ; nous avons entendu ainsi "soulié" ("soulier") prononcé [suljé] et [suljé] (1). On pourrait presque dire que, pour -L- intervocalique surtout, le sujet parlant est libre d'employer ou de ne pas employer l/r.

c) Extension géographique

L'aire d'extension du phénomène semble en régression si nous considérons les affirmations de Ronjat que nous rappelions au début : la région d'Outre-Siagne en effet et accessoirement les alentours de Castellane et même le nord du Var conservent fréquemment -l- intervocalique. M. Dubois d'ailleurs déclare, à propos de Cagnes et Vence : "A l'intervocalique, il (c'est-à-dire L) s'est très bien maintenu" (2).

Nous avons nous-même entendu "moulina" [malina] ("moudre") à Grasse, Cannes, Mandelieu, Cabris, La Gaude (3), "vouàli" ("je veux") à Mandelieu et La Gaude, "vouales" ("veux-tu") à Cabris, "toualo" ("chenille") à Cagnes etc.

D'autre part, M. L. Bayle (4) écrit, en parlant de R : "Entre deux voyelles, il est lingual, mais n'entraîne qu'une seule vibration de la langue. Sa prononciation correcte est difficile".

L'auteur attribuerait donc ainsi au prov. littéraire, objet essentiel de son étude, ce son caractéristique du méditerranéen. Il a peut-être existé autrefois et a pu disparaître vers Saint-Rémy et

(1) Le français régional ne connaît pas ce l/r. Quand une personne passe rapidement, comme cela se produit si fréquemment de nos jours, dans la conversation courante, du français (ou du franç. régional) au dialecte, il arrive qu'elle néglige ce son spécial.

(2) Dubois, op. cit. p. 189.

(3) Il est vrai que nous avons relevé aussi [malina] à La Mole, Aiguines, Tanneron, Trans, Montauroux etc.

(4) L. Bayle, "Grammaire provençale" ("L'Astrado"), p. 15. L'auteur ne fait pas de place aux dialectes dans son étude.

mistral"), "pourid" (joli), "pendoueroun" ("ils pendent" ; rhod. "pendoulon"), "garavard" ("glouton"), "trigoura" ("chatouiller" ; rhod. "trigoula") (1) etc. Le TdF utilise lui aussi r, pour les formes "marseillaises" ; par exemple "argelas, argieras, argeiras, argeirau(m)" ("genêt épineux"), "argelo, argiero(m)" ("argile") etc.

e) Caractère fragile du phonème

Nous avons noté plus haut que ce phonème représentait une difficulté de prononciation ; aussi disparaît-il parfois.

1) Chute totale ou presque totale

Certaines localités ont tendance à éliminer ce l/r en toute position ou selon un entourage déterminé : Mérindol, dans le Vaucluse, [méyîndol] dans le parler local, fournirait un exemple du premier type (2).

A Belgentier, la tendance à la chute reste nette et nous avons relevé : [krâmpaê] ("nous achèterons"), [baayô] ("haie"), [fénî] ("fenil"), [tiobu], [tu^wobu] ("orvet") ; en particulier, au contact avec [a] ou [u] : [myawo] ("il miaule"), [kowé] ("choux"), [ou^wamé] ("faucille"), [pawé] ("pauvre"), [tawô] ("table"), [maléu] ("malheureux").

La chute de l/r (ou de r ?) est fréquente au contact de y ; nous retrouverions ici les exemples de Roumanille dans "Li Prouvençalo", allégués plus haut, et, d'autre part, un traitement courant vers Istres ; par exemple [pèyo] ("pierre") d'où le nom de lieu [peye^{lo}]

(1) F.P. 77 (pour les 3 premiers), 78 (pour le 4e), 79 (pour le 5e).

(2) Renseignements fournis par M. H. Romane, originaire du pays ; les habitants de Mérindol sont l'objet de plaisanteries de la part de leurs voisins pour cette particularité.

venant de petraria ou piraria (1).

2) Chute sporadique

Il est indéniable que, dans toute la région, ce son l/r peut revêtir un caractère instable, surtout en présence de y ; mais on ne peut ici formuler de règle : la prononciation de l'individu et du moment joue un rôle capital. Fréjus même semble peu enclin à la chute, mais nous avons entendu [pèy^hou] ("chaudron") aux Adrets.

La notation est souvent très difficile, dans le courant d'une conversation surtout, parce que l'on peut trouver différents degrés dans l'amuïssement.

Voici quelques exemples relevés à La Mole, auprès d'une seule personne (2) :

[ma^hi^hé] ou [mayé] (au sens de "sorte de source") ; [vi^hya lu fê^h] ("tourner le foin"), mais [vi^ha] ou [vi^ha] ailleurs ; [fw^hiyé] et [fw^hi^hé] ("piocher") ; [l^hòu] ou [lyòu] ("airée") ; [séku^ha] ("émonder") ; [est^hiya] ("repasser") ; [pe^hi^ho] , [pe^hiyò] ou presque [pèyò] ("pierre"). Pour "chaudron", [pe^hi^hòu] paraît plus fréquent que [pe^hi^hòu] .

Deux formes plus nettes pour terminer : [pèyast^hré] ("parâtre"), et surtout [pèy^hé] ("gésier") où l/r se trouvait en contact avec 2 y.

La difficulté de notation, dont nous parlions à l'instant, relève souvent de phénomènes secondaires complexes ; dans une séance tenue au laboratoire de phonétique de la Faculté des Lettres d'Aix (3), nous

(1) Renseignements communiqués par M. Rostaing.

(2) Nous ne pouvons donc pas savoir s'il s'agit d'une prononciation strictement personnelle ou d'un traitement local.

(3) Réunion des enquêteurs de l'"Atlas Linguistique de la Provence" sous la direction de M. Rostaing (décembre 1967). M.M. Rossi dirigeait ces études sur le plan phonétique.

sommes parvenus, après de multiples auditions, à retenir, pour le mot "chasseur" (à Seillans), les graphies [kasəʒé] ou [kasəʒyé] .
Pour "père", [pɛ̃ʁe] avec embryon de diphtongaison.

Il ne nous est pas possible, dans une simple étude de dialectologie, d'analyser ainsi chaque mot, quelque intéressants que soient ces problèmes.

f) Comparaison avec d'autres dialectes

Ces altérations de L et de R, surtout en position intervocalique, sont fréquentes dans les langues romanes et leurs parlers.

1) Le passage de -L- intervocalique à -r- se produit dans beaucoup de dialectes alpestres (Alpes Méridionales, Tessin etc) (1). En gascon en revanche, c'est le groupe -LL- qui donne r (2).

2) Selon M. Rossi, notre l/r est très proche de r intervocalique du ligurien ; en génois même, r peut tomber dans cette position (3).

3) Nous trouvons dans "Le Français moderne" des renseignements précieux. A. Dauzat en effet a découvert en Auvergne, vers Châmat-la-Mouteyre (Puy-de-Dôme), un L vélaire provenant de L intervocalique latin ; P. Fouché l'analyse comme suit :

(1) cf Dauzat, "Etudes de linguistiques françaises", p. 183 sq.

(2) cf GAP, p. 192.

(3) cf encore les remarques de M.N. Lamboglia, dans l'introduction de sa "Toponomastica dei comuni di Alassio e Laigueglia", p. 13 : "r semplice intervocalico passa nel noto suono di r pronunciato senza vibrazioni, il quale differisce ad Alassio da quello dei dialetti vicini per essere più vicino ad -l- e alquanto meno marcato". Le nom d'Alassio est "Aràsce" en dialecte (p. 28). Signalons d'autre part que le passage de L implosif à r devant labiales et vélaires (que nous avons signalé plus haut) se produit en génois et dans certains parlers piémontais (cf D'Ovidio et Meyer-Lübke "Grammatica storica", p. 217. Exemples pour Alassio : "Bardassarre" pour Baldassarre (n de pers) p. 36 etc.

"L'l d'un mot comme palo (<lat. pala) comporte une double articulation. Tandis que la partie postérieure du dos de la langue se soulève contre le voile du palais, comme pour un l vélaire ordinaire, la pointe de la langue prend la position d'un r alvéolaire ou supra-alvéolaire, sans qu'il y ait pour cela le moindre battement lingual, ni contact avec le palais. On a donc en même temps un l vélaire et un r apical constrictif. L'impression acoustique correspond bien d'ailleurs aux résultats de l'analyse : on ne saurait dire si on a affaire à une sorte de l ou à une sorte de r".

Les gens plus jeunes ont décomposé ce phonème et prononcent successivement un r dorsal (semblable à leurs autres r) et un l dental, analogue à leur l courant (1).

M. R. Lorient a relevé un phénomène analogue à Villar-d'Arène (Hautes-Alpes) : passage de l intervocalique à rl (r dorsal + l dental) ; il écrit : "Tout se passe donc comme si, dans le cadre des données régionales (haut-provençales alpines), l intervocalique était ou parvenu à r (cas le plus fréquent), ou en train d'y parvenir par le moyen d'une segmentation (ou diphtongaison ?) consonantique, phénomène qui le rapproche de l'évolution des voyelles libres sous l'accent" (2).

Voilà qui pourrait fournir, peut-être, des lumières pour l'explication du problème posé par ce point précis, bien que l'r que nous ayons entendu à Risoul et à Freissinières (Hautes-Alpes) soit différent de notre l/r.

2°) LES FRICATIVES LABIO-DENTALES

M. Malmberg appelle "spirantes" ou "fricatives" ces consonnes

(1) F. M., janvier 1953, pp. 1-6.

(2) F. M., juillet 1953, pp. 191-193.

caractérisées par un rétrécissement du passage de l'air, qui produit un bruit de friction ou de frôlement en passant par la mince ouverture formée par l'organe articulant (1).

- La labio-dentale sourde F (2) -

Elle ne présente pas beaucoup de particularités à Fréjus.

a) Maintien à l'initiale et à l'intérieur après consonne :

faba(m)	> "favo"	[favo]	("fève")
infante(m)	> "enfant"	[ɛ̃ fã̃]	("garçon, enfant").

b) En position intervocalique, les exemples de -f- sont rares et se présentent surtout dans des composés, latins ou plus récents :

defendere > "defèndre" [dɛfɛ̃drɛ] ("défendre").

La langue ancienne a connu - à Fréjus comme dans beaucoup d'autres lieux - quelques exemples du passage de -f- à -v- en position intervocalique : "le devens" (sens "zone dont l'accès est interdit" (3), "lou devens" (4) ; "le Devens joignant le village dudit St-Raphel" (5) ; à côté de "deffendre" ou "deffenso" (6) ; en 1774, nous trouvons mention de "le deffens du cap roux" (7).

Les cartes actuelles connaissant "Le Grand Défend" et "Le Petit Défend" (cne de Saint-Raphaël).

Signalons pour les lieux voisins "que lo devens si tenga" à

(1) Malmberg, "La Phonétique", p. 55.

(2) GAP, p. 144 ; GIPPM §§ 251, 284, 353, 378.

(3) BB3, vers 1548, 382, InV.

(4) BB4, 1562, 69, InV.

(5) St-Raphaël, FF2, 9 avril 1641.

(6) BB3, 173vo ; BB2, 1541, 9.

(7) St-Raphaël, FF4.

Bargemon (1).

Remarques

- 1) Pour "verrou", Fréjus dit "farroui" [*farwi*], comme la plupart des parlers voisins (et contrairement à "verroui", donné par le TdF pour le Var) ; on lit déjà "ferroilh" en 1581 (2) ; selon le REW (3), "feroll" du prov. est dû à un croisement entre veruculum (base du franç "verrou" et du prov. "verrolh") et ferrum.
- 2) Dans "féupo" [*féupo*] ("haillon"), rattaché par le FEW à faluppa, on a eu sans doute une simplification dans le groupe initial fl- (cf la forme "fléupo", donnée aussi par le FEW).
- 3) Pour le continuateur de sulphur, nous trouvons "soufre" [*sufre*], sans doute par influence française, peut-être récente : il s'agit essentiellement d'un produit acheté pour le traitement de la vigne. L'apr., il est vrai, présente les trois formes "solfre, solpre, sulpre" (4).
- 4) Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de "fràscou".
- 5) "Steve" et "Esteve" (5), venant de Stephanu(m), ont disparu devant "Estiene" [*estyèné*], dû au français ; dès 1541, nous lisons "Etienne", forme française qui s'est glissée dans un texte prov. (6).

(1) Bargemon, BB2 (1443-72), InV.

(2) CC62, InV.

(3) REW 9260 veruculum + ferrum 3262.

(4) cf Levy ; le REW 8443 donne "sulphur, 2 sulpur".

(5) "Steve", cad 1518, 2vo, 7, 23vo, 39vo, 58, 87 etc ; cad 1532, 72vo, 125vo, 133, 144vo, 172 etc. "Esteve", cad 1518, 45vo, 91vo ; cad 1532, 195.

(6) BB2, 1vo.

Chauvier présente encore "Estèvi" en 1879 (1).

- La labio-dentale sonore V (2) -

a) V se maintient à l'initiale, à l'intérieur après consonne et en position intervocalique :

vinu(m) > "vin"	[vîn]	("vin")
servire > "servi"	[servi]	("servir")
lavare > "lava"	[lava]	("laver").

L'évolution du son, depuis v du lat. cl. jusqu'à v actuel du franç. ou du prov., a été complexe mais elle déborde le cadre de cette étude (3).

V- initial tombe dans "endûmi" [ê_ndu^{mi}] ("vendange") et "endumia" [ê_ndu^{mya}] ("vendanger") (4), formes qualifiées par le TdF de marseillaises et que l'on retrouve sporadiquement dans nos parlers méditer. ; nous les avons entendues surtout dans l'est du Var et à Grasse, mais aussi à Bormes, Tourves, Garéoult, Varages, Salernes, Signes etc (5).

De toute façon, nous rencontrons encore "vindemiar" et "vendemiar" au début du XVIème siècle (6).

Parfois, en revanche, un v- s'est développé devant un phonème palatal :

(1) F.P. 79.

(2) GAP, p. 146 ; GIPPM §§ 285, 373 etc.

(3) cf Fouché, Ph. hist. pp. 558, 559.

(4) REW 9343 ; apr. "vendemia, -demnha, -denha, verenha" ; "vendemiar, -denhar, verenhar".

(5) On dit aussi "endemia", "endemiado" à Saint-Mitre (BdR) (renseignement communiqué par M. Rostaing.

(6) Var E 2342, 322vo.

octo > "vuè" [vütè] ("huit")
undecim > "vounge" [vündy^hé] ("onze").

Nous avons relevé au XVIème siècle "uech", "huech", et "huehc" (sans doute pour "huech") (1).

Signalons encore à cette époque "Violanda" pour "Yolande" (2).

L'intercalation de -v- se produit parfois après la chute de -z- intervocalique :

"pausadou" > [pau^hadu] > "pauvadou" [pau^hvadu] (nous avons parlé du sens plus haut).

"causo" > [ka^hso] > "cauvo" [ka^huvo] ("chose") (3).

Cette évolution caractéristique des parlers méditer. permet de résoudre un hiatus intérieur (type "cauvo") ou syntactique (type [no^hu^hv a^ho] : "neuf heures").

b) V suivi de consonne à l'intérieur et v devenu final ont connu la vocalisation en [u] comme ailleurs :

viv(e)re > "vieure" [vi^hu^hé] ("vivre")
vivu(m) > "viéu" [vi^hu] ("vif, vivant")
clave(m) > "clau" [kla^hu] ("clé").

- De même le groupe -vy- a donné [dy^h] :

leviariu(m) > "lougîé" [lou^hdy^hé] ("léger").

(1) Cad 1518, 182vo ; GG1, 48 ; cad 1532, 29.

(2) Cad 1518, 97.

(3) Nous avons entendu [ka^huvo] à Seillans, ce qui reste curieux, car la chute de -z- est en principe générale pour ce mot en méditer.

Ce mot s'est rencontré avec "Laugier" [laudjé], prénom et nom de famille, venant du germ. Leug-gari (1).

Remarques

1) Pour le mot "jeune", Fréjus et les alentours disent "jouine" [dʒwɪné], comme la plupart des parlers du Var ; Ronjat (2) explique cette forme par l'évolution suivante :

juv(e)ne(m) > apr. ^xjoune > joine > jouine.

On trouve encore au XVIème siècle "uno vinho gove" (3) ("une vigne jeune"), mais "jouve" a disparu de nos jours (comme adjectif).

2) Dans "gàbi" [gabi] ("cage") (4) et "gabian" [gabjã] ("goéland, mouette") (5), des influences savantes ont pu jouer ; l'italien, avec "gabbia" et "gabbiano" offre un traitement parallèle (6).

3) Pour "boumi" [buni] ("vomir") < ^xvomire (7), Ronjat explique la présence de b- à l'initiale soit par la différenciation en liaison étroite avec un mot en -r (suivant l'évolution rv>rb), soit, plus probablement, par l'influence d'une onomatopée comme "bouai" ("pouah !") (8).

(1) cf Dauzat, dNP p. 379 (saint Léger, év. d'Autun au VIIe siècle), prénom assez courant au Moyen Age.

(2) GIPPM § 365.

(3) Cad 1518, 174. Pour la graphie, cf supra, à propos de "gugi".

(4) Lat. cavea, lat. vulg. ^xgavia ; cf Ph. hist. p. 572 ; le catalan a "gabia" et l'esp. "gavia".

(5) REW 3708, lat. gavia, attesté dans Pline.

(6) D'Ovidio et Meyer-Lübke ("Gram. storica", p. 118) ne précisent pas l'évolution ; M.G. Devoto ("Avviamento", p. 181), à propos de gabbia, note "avec renforcement normal de v devant y" : pour "gabbiano", il parle du renforcement de v posttonique devant y.

(7) Lat. cl. vomere, cf REW 9449.

(8) GIPPM § 258, p. 67.

Remarquons que le TdF donne "boumi, voumi, voumi(m), goumi(niç)" ; Levy mentionne seulement "vomir" pour l'apr. mais le REW indique "gomire, bomire" pour l'ancien toscan (1).

3°) LES SIFFLANTES (ou fricatives dentales) S et Z (2)

Selon M. Malmberg, en français, s et z sont le plus souvent prédo~~so~~so-alvéolaires (3).

Nous abordons une des questions les plus complexes des parlers méditerranéens, par suite du caractère fragile de ce phonème [s] , qui - comme le remarque M. Michel (4) - a peu d'alliés et beaucoup d'ennemis.

a) S initial

Peu de particularités sur ce point : en principe, s- se maintient devant voyelle :

sanguē(m)	>	"sang"	[sân]	("sang")
septimana	>	"semano"	[sɛmano]	("semaine") ;

devant consonne, on a eu, comme ailleurs, développement d'un e prothétique :

schola(m)	>	"escolo"	[esk ^h o ^l o]	("école")
-----------	---	----------	-------------------------------------	-----------

(1) Pour l'it. actuel, "vomere", "vomire" et "vomitare" ; cf Devoto, "Avviamento", p. 461. Ajoutons que, pour Nice, Calvino donne "gomi et gomir" (p. 153) ; M. Compan, Glossaire p. 94, signale "lou goumiti" ("vomissement").

(2) GAP, p. 157 ; GIPPM §§ 289, 321, 374 etc.

(3) "La phonétique", p. 55.

(4) L. Michel, "Etude du son S en latin et en roman", §§ 26-27. Nous renverrons continuellement à ce livre très important.

spina(m) > "espino" [espino] ("épine") (1).

S a pu parfois devenir initial par mécoupure récente, par exemple dans "sieto" [la syéto] ("assiette") (2).

Remarques

1) Il peut arriver que la voyelle prothétique ne soit pas e ; nous avons trouvé à Saint-Raphaël au XVIème siècle "Asteve Martin" (3), et l'on entend actuellement à Fréjus "istampèu" [istampèu] à côté de "estampèu" ("vacarme"), mot qui semble bien se rattacher à l'apr. "estampir" ("retentir, résonner") (4).

2) Au XVIème siècle, la voyelle prothétique manque souvent (tout au moins dans l'écriture) : à propos d'une chapelle ou d'une confrérie, nous lisons de nombreuses mentions de "Sanct Sperit" (5) ; nous trouvons comme prénoms "Sperit Vaysiero" à Saint-Raphaël, "Speryt Calon" à Fréjus (6), "Steve" (déjà rencontré, (7) ; d'une façon plus générale, "las scolas" à Bargemon, "es stat", "es stado" dans le registre GG1 et ailleurs (8).

Des influences savantes ont pu s'exercer ici, en particulier pour le continuateur de spiritu(m).

(1) Nous reviendrons un peu plus loin sur la prononciation exacte.

(2) Lat. pop. ^xassēdita (BvW, p. 40). Parfois, l'influence du français a réintroduit [l azyéto] (La Mole etc).

(3) St-Raphaël, CC2, 22.

(4) Peut-être en rapport avec le germ. stampjan "piétiner", REW 8223.

(5) Cad 1518, 10vo ; Le Puget, CC3, 5vo ; St-Tropez, CC1 ; La Gde-F, BB1.

(6) St-Raphaël, CC1, 6vo ("Esperit", fo 13) ; Fréjus, CC61.

(7) cf supra.

(8) Bargemon, BB2 (1443-72), InV. GG1, 28 etc ; Le Puget, CC3 ; cf Bargemon, "son stas" (BB2 etc).

b) S intérieur suivi de consonne

Nous trouvons plusieurs cas et plusieurs stades d'évolution :

1) Chute ou amuïssement presque total

Nous rencontrons ce traitement surtout devant occlusive sonore ou continue (1), et, très souvent, dans les mots formés avec le préfixe des-. Citons par exemple :

- "debouscadou" [dəbuskadu] ("lieu où l'on apporte le bois coupé dans la forêt") ; cf TdF "desbousca, deibousca(a), debousca(m)" ;
- "debrousseiaire" [dəbruséyairi] ("faucille à long manche") ; cf TdF "desbrouaire, debrouaire (Var)" ;
- "defounsa" [dəfũsa] ("défoncer") ; TdF "desfounsa, defounsa(m)" ;
- "degaubia" [dəgoubja] ("maladroit") ; TdF "desgaubia, degaubia(m)" ;
- "degargaia" [dəgargaja] ("abîmer, disjoindre un tonneau") ; TdF "desgargaia" (2) ;
- "debord" [dəbɔr] ("inondation") ; TdF "desbord", etc.

On a, en revanche, "descambia" [deskãmbja] ("changer"), "descaus" [deskau] ("déchaussé"), "descouifa" [deskwifa] ("décoiffer") etc.

L'influence française a joué parfois, dans des mots tels que "degourdi" [dəgũrdi] par exemple.

A côté de cette première catégorie, nous trouvons quelques mots savants ou à suffixe savant : "rumatime" ("rhumatisme"), "couiounime"

(1) GIPPM § 321.

(2) Formé sur "gargai" que nous retrouverons au lexique.

("bêtise"), "cataprame" ("cataplasme") (1). Peut-être pourrait-on parfois déceler une légère aspiration ayant remplacé s, d'où [rumatisme]. Ces quelques exemples procèdent sans doute d'une sorte de purisme mal compris, les Provençaux ayant remarqué que souvent s sensible dans leurs parler ne se prononçait pas en français, langue "noble", et jugeant donc bienséant de le supprimer ici (2).

Il convient de noter d'ailleurs que ces formes se retrouvent dans toute la région et parfois même dans les textes ; cf "lou couiounime" dans Chauvier (3). Le prov. litt. dit plutôt "couiounige".

Cette chute de s devant consonne a pu se produire à époque ancienne dans la prononciation familière ; dans le cadastre de 1532, un même personnage voit, à quelques lignes d'intervalle, son nom écrit "Juhan isnart" et "Juan inart" (4) ; dès 1518, nous lisons "Bona Juan ynart" (5).

2) Passage à r. Cas de "catéchisme"

catachismu(m) > "catechierme" [katetisme].

Cette sorte de rhotacisme est surtout fréquente dans le sud-ouest de la France et M. Michel en cite plusieurs exemples (6) ; c'est le

-
- (1) "Rhumatisme" apparaît en 1549 (BvW, p. 546) ; "cataplasme" en 1390 (BvW, p. 112). "Couiounime" a été senti d'abord sans doute comme une formation plaisante, ayant pris naissance en français régional, puis transportée en dialecte.
 - (2) On pourrait rapprocher du barbarisme "scroc" de certains Marseillais, fondé sur le modèle de "statue", "sport" etc.
 - (3) F.P. 80, p. 67.
 - (4) Dans les DLM, on trouve des exemples de "Inart" comme prénom dès 1507 (Saint-Michel, dans les BA, p. 360). Au mot "Isnard", le TdF note "Isnard, Hinard... n de famille provençaux". Pour le groupe "Monsieur Isnard", en français, nous avons entendu dans les Maures les prononciations [mæsyæ inar] et [mæsyæ znar].
 - (5) Cad 1518, 160.
 - (6) L. Michel, op. cit. § 213.

seul que nous ayons actuellement, semble-t-il, à Fréjus et dans la plupart des lieux du Var (alternant parfois avec "catachierme"). Le TdF mentionne "catechisme, catechime (lh), catachisme (g)... catechirme(d)... catechierme, catachierme(m)".

3) Passage à y. Cas de "aumône"

elemosyna(m) > "aumouino" [aumwino].

Nous avons relevé la même forme au Muy, aux Adrets, à La Mole, Seillans etc ; variante [aumweino] à Bagnols. Le TdF présente de nombreuses formes : "oumorno... oumouerno, aumouerno, amouerno(m), oumoieino, amoueino, eimoueino(alp)". Dans l'ALF, nous avons noté [aumwino] (Aups et Castellane), [aumwino] (Seillans), [aumwino] et [aumwino] (jeunes, Saint-Tropez) (1).

On lit pourtant à Fréjus "aumorno" vers 1548 et "armorne" un peu plus tard (avec graphie française pour la finale sans doute) (2). L'apr. avait "almorna, almosna, almoina".

On peut se demander si ces formes du XVIème siècle représentent le traitement vraiment indigène, ou si, au contraire, ce sont les formes actuelles qui proviennent de l'extérieur (origine alpine peut-être ?).

4) Altération ou maintien de s devant occlusive sourde

Selon Ronjat, "dans la moitié au moins de notre domaine, s demeure tel quel devant occlusive sourde et s'altère devant occlusive sonore ou continue quelconque" (3).

(1) ALF, carte 73.

(2) BB3, vers 1548, 292vo ; 452. Ainsi les formes anciennes du mot se rattacherait au passage de s à r (et non à y). Nous avons déjà relevé à plusieurs reprises des différences de traitement entre les textes du XVIème siècle et la langue actuelle.

(3) GIPPM § 321.

Mais à Fréjus - comme dans tout le département ou presque - se manifeste une tendance plus générale à altérer s devant consonne. C'est sans doute ce qui a été noté par Edmont, pour Hyères, par [h] + consonne (cf ALF). Ronjat, se fondant sur une expérience personnelle dans cette ville et sur des renseignements communiqués par des amis, déclare qu'il s'agit d'une prononciation individuelle et ne croit pas à cette évolution (1).

En fait, nous avons affaire à une prononciation familière relâchée, dont les intéressés ne se rendent évidemment pas compte et qu'il est parfois difficile de percevoir ; nous ne l'avons nous-même bien reconnue et notée qu'après un certain temps.

L's ordinaire du parler de Fréjus correspond en principe à celui du français et du prov. commun (2).

La variété qui nous intéresse maintenant demande une analyse délicate : si nous nous fondons sur notre expérience de "sujet", nous pourrions arriver à l'esquisse suivante : la pointe de la langue reste en arrière et remonte vers les alvéoles des incisives supérieures mais sans arriver au contact (ou en arrivant à un contact très léger). Cependant, autant qu'il nous semble, la même impression acoustique peut être produite, alors que la pointe de la langue reste "bloquée" contre les incisives inférieures et que la partie pré-dorsale se soulève en direction du palais. Le son est donc, en quelque sorte, imparfait.

Nous notons ce phonème, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre introduction (3), par ⁴ (s placé au-dessus de la ligne).

(1) GIPPM, § 322, p. 192, note n° 2.

(2) cf Michel, op. cit. §§ 1 et surtout 8 ; l'auteur parle d'un s dental mais remarque que l's audois change de caractère suivant sa position et son entourage. D'autre part les phonéticiens ont montré qu'un même résultat dans le domaine acoustique pouvait être produit par des articulations différentes.

(3) cf Introduction, "Transcription phonétique".

Voici quelques exemples relevés à Fréjus :

"bresco" [br^éko] ("rayon de miel"), "mousco" [mu^uko] ("mouche"),
 "resclauvo" [rɛ^skləu^{vo}] ("écluse"), "excabouat" [ɛ^xkabwa] ("troupeau"),
 "espino" [ɛ^spi^{no}] ("épine"), "vespo" [vɛ^spo] ("guêpe"),
 "suspeli" [su^spɛli] ("surpris") etc.

Pour les alentours, citons un peu au hasard :

"pouscu" [pu^uku] ("pu", de pouvoir) à Agay, Roquebrune, Le Muy,
 La Garde-Freinet ; "pesco-peis" [pɛ^sko pɛⁱ] ("martin-pêcheur") au
 Muy ; "pescadou" [pɛ^skadu] ("pêcheur"), "escoundu" [ɛ^skā^udu]
 ("caché"), "nasco" [na^sko] ("inule visqueuse"), "vèspre" [vɛ^sprɛ]
 ("soir"), "nestou" [nɛ^stu] ("ce", adj. dém.) à Bagnols (de la bouche
 d'une seule personne). Nous avons même parfois hésité à noter [mu^uko]
 pour "mouche", notamment à Bagnols et au Muy.

Il convient de bien remarquer :

1) que ce son se rencontre dans toute la région et, en particulier
 vers l'ouest ; nous avons relevé par exemple [ɛ^skl^hou] ("écureuil"),
 [mu^uko] à La Mole et à Bormes ; [br^usk] ("ruche"), [ma^sklɛ]
 ("mâle"), [ɛ^skaba] ("balayer"), [u^sta^u] ("maison") à Montauroux ;
 [bu^skatyɛ] ("bûcheron") à Montferrat ; [ɛ^spauska] ("asperger")
 [kuma^sklɛ] ("crémaillère") à Seillans, [ɛ^spaus^hou] ("Espagnol") à
 La Crau et à Hyères, etc, etc.

La région de Grasse en revanche et même Les Adrets répugnent à
 ce son relâché.

2) que cette prononciation peut être modifiée, pour revenir à s
 ordinaire, quand le "sujet parlant" fait un effort et, par exemple,
 répète un mot, suivant la demande qui lui en est faite. Quelques
 "puristes", beaucoup de Félibres et les personnes qui parlent rarement

le dialecte n'utilisent pour ainsi dire jamais ce phonème spécial (1).

3) que, du point de vue historique, nous n'avons rien dans les textes qui puisse nous éclairer sur la date d'apparition de ce phénomène ; les écrivains dialectaux emploient s sans signe spécial : il s'agit peut-être d'une évolution récente et surtout d'une nuance difficile à percevoir et, à plus forte raison, à noter.

Comme on a pu s'en rendre compte d'après les quelques exemples cités, l'altération la plus fréquente affecte s devant k, sans doute parce que ce phonème est articulé au fond de la bouche (région post-palatale à postvélaire selon la séquence) (2) ; k a donc tendance à faire reculer le point d'articulation de s, ce qui amène ce relâchement.

L'"Atlas linguistique de la Provence" montrera à coup sûr que des altérations plus profondes de s devant consonne gagnent du terrain à l'heure actuelle, même dans la Provence proprement dite : nous avons entendu à Mons [estɣiɔ] pour [estɣiɔ] ("été") et [eʃkɔ] pour [eskɔ] ("balai"), dans la bouche d'une femme âgée d'une quarantaine d'années. Ce passage est-il en rapport avec ce que nous venons d'étudier ou trahit-il une influence des parlers alpins ? Nous ne saurions prendre parti pour l'instant (3).

(1) Il s'agit ici, semble-t-il, d'une action instinctive et non d'une sorte de volonté concertée, comme dans d'autres cas que nous retrouverons un peu plus loin.

(2) cf Fouché, Ph. hist. pp. 32, 33.

(3) Signalons un autre trait : Selon leurs voisins, les habitants de Tavernes (au nord de Barjols, Var) ont tendance à substituer [ɛ] à [a] dans presque toutes les positions ; d'où cette phrase dite par dérision : [lɛ ləvɛrnɛ, kɔ ɛi mɛtɛn la ʁɔbɔ də satɛn mɛ lə kɔpɛrɛ dɛ ɛdɔ] ("les femmes de Tavernes mettent la robe de satin avec le chapeau de soie").

Au cours d'un passage dans la localité, nous avons noté effectivement [uʁɔzɛmɛn] pour "urousamen" ("heureusement") et [va ɛsɔ] pour "va sou" ("il le sait"). L'articulation de ces phonèmes reste certes moins nette que dans le français "ch" ou "j", mais nous trouvons là des traces d'une évolution intéressante,

(xx voir page suivante)

c) S intervocalique

S intervocalique > z qui disparaît en principe. C'est une des caractéristiques essentielles des parlers méditerranéens. Le phénomène semble général à Fréjus mais a pu être facilité, comme ailleurs, par la précession de certains phonèmes (1). Les faits d'ailleurs, selon Ronjat, sont souvent très obscurs par suite de la fréquence des actions analogiques et des emprunts.

Citons quelques exemples :

"rouado" [ʁuado] ("gelée blanche") ; rhod. "rousado" ;
 "baia" [baia] ("baiser, embrasser") ; rhod. "beisa" ; apr.
 "baizar", lat. basiare (2).

1) Modifications secondaires

Cette chute de -z- a souvent amené des modifications secondaires :

- création de diphtongues avec, au besoin, changement d'accent,

"fieloua" [fjɛlwa] ("quenouille") ; rhod. "fielouso",
 "ain" [ai] ("âne") ; rhod. "ase",
 "péu" [pɛu] ("pou") ; rhod. "pesou"

 (xx suite de la note (3) p. 241)

comparable à celle qui se produit dans les Alpes ou dans la Drôme ; nous avons relevé [dɛtɛndre] ("descendre") près de Saint-André (BA), [lɑ̃ ɛdɛ] ("drap de lit") à Marsanne (Drôme) etc ; M. Rostaing nous a indiqué des formes [ɛiɛi] ("ici"), [mɛtɛnɛ] ("moissonner"), recueillies à La Mure, à 3 km au nord de Saint-André. Nice semble échapper à ces évolutions et M. Compan, dans sa grammaire, ne signale rien.

(1) GIPPM § 291.

(2) REW 971. Nous retrouverons le sens au lexique. Remarquons que la chute de -z- doit être antérieure à l'affaiblissement de la diphtongue -ai- en -ei-.

"jaino"	[dʒaino]	("poutre") ; rhod. "jasèno",
"poueire"	[pweɪɛ]	("seau") ; rhod. "pousaire",
"gratuèn"	[gratwè]	("râpe") ; rhod. "gratuso", etc.

- intercalation de v après [a] ou [w] (1),

"cauvo"	[kəuvo]	("chose") ; rhod. "causo" (2),
"feuve"	[fɛuvé]	("fougère") ; rhod. "feuse",
"euve"	[ɛuvé]	("chêne-vert") ; rhod. "euse", etc.

Les adj. en -ous offrent en principe au féminin des formes en -oua [wa] (comme "fieloua") ; cf [dʒibwa] ("bossue"), [u^lwa] ("heureuse") etc ; toutefois, comme nous l'avons vu plus haut, on a [kɛlyiəzo] ("curieuse").

2) Restrictions à ce phénomène

La chute de -z- a été moins radicale qu'à Nice où elle peut être considérée comme tout à fait caractéristique du dialecte (3). Les exceptions restent nombreuses et de fréquentes régressions ont pu se produire, dans le parler de Fréjus comme dans tous nos parlers méditer. (influences du latin d'Eglise en particulier, du français, formes savantes ou demi-savantes, etc).

Voici quelques exemples :

"roso" [rɔzo] ("rose") < rosa(m)

(1) Nous avons parlé plus haut de cette évolution.

(2) Plusieurs de ces mots cités comme exemples ont déjà été présentés antérieurement, "péu", "cauvo" notamment. Nous avons remarqué que des homonymies pouvaient ainsi intervenir dans notre parler.

(3) cf Mme Baillet, op. cit. p. 71 sq ; Dubois, op. cit. p. 109 et 179 ; GIPPM §§ 294 (p. 131) et 849 (p. 11). M. Compan envisage surtout la question du fém. des adj. en -ous, qui donnent "ouha" et non "ousa" (Grammaire, p. 34).

- "meisoun" [meiz^uɑ̃] ("maison") < mansione(m)
 "chemiso" [tʃeʒémizɔ] ("chemise") < camisa(m) ; apr. "camiza"
 (à côté de la forme traditionnelle "camiè")
 "casau" [kazaũ] ("vieille maison") < casale(m) (1)
 "cese" [séʒé] ("pois chiche") < cicere(m) (2).

Parfois, le maintien peut provenir d'une évolution plus complexe ; par exemple pour "age" [aʒé] ("grain de raisin"), "anouse" [anuʒé] ("antenois"), "vese" [véʒé] ("variété d'osier") ; le rhod. présente "age", "anouge", "vege", mais n'oublions pas que, dans ce dialecte, g (devant e, i) vaut [dz] .

Dans les verbes, une hésitation se manifeste : on a ainsi "faiéu" [fajieũ] ("je faisais"), à côté de "cresiéu" [krézyiũ] ("je croyais"). Les influences analogiques ont pu, évidemment, jouer à plein dans ce domaine.

3) Aperçu historique ; quelques cas intéressants

Etudiant le niçard, Mme Baillet place cette chute de -z- intervocalique à une époque récente (du XVII^e au XIX^e siècle) (3). Ronjat en revanche écrit : "Les commencements de l'amuïssement de z en méd. forc. alp. peuvent remonter assez aut" (4) ; et il cite un exemple de 1257 pour Marseille et plusieurs de 1434 pour Vence. Cependant il remarque par la suite : "L'amuïssement en méd. forc. est postérieur au passage de -a à -o" (5).

 (1) cf REW 1729 casalis.

(2) Le TcF indique "cee" pour Nice et M. Compan donne effectivement "céé" (Glossaire, p. 39). Montauroux dit [ʃéʒ] , Les Adrets [séʒ]

(3) op. cit. p. 72. M. Compan pense lui aussi à une chute postérieure au XVI^e siècle ("Aspects originaux de la langue niçoise" ; R. Lgue et Litt. prov. 1962, tirage à part, p. 17).

(4) GIPPM § 294, p. 130.

(5) ibid, p. 131.

Pour Fréjus et les environs, l'orthographe des documents anciens rend, une fois de plus, cette étude difficile (1) ; nous pourrions aligner des listes interminables de mots écrits avec -s- intervocalique au XVIème siècle ; mais des mentions telles que "a la Lauvo", "ala lauo", à côté de "a la lauso" en 1518 (2) montrent que le changement était commencé dès le début du XVIème et affectait même des noms de lieux. Nous avons noté encore "a la Resclauvo", en face de "en la Resclauso" (3) ; "las jaynos" (4) ; "bestios aeninos" et "bestios ayninos" (5) ; "beal" à Fréjus et au Puget (6).

Pour les lieux environnant de très près notre domaine, mentionnons à La Garde-Freinet "aynier" (apr. "azenier", au sens d'"ânier"), "jayne" et "jaino", "beauls" ("canaux"), "heuves" ("chênes-verts"), "repear" ("repeser") (7) ; nous lisons à Gassin "prea" ("prise d'eau", sans doute) et, pour un même nom de lieu, "La Gastoha, la Gastoa, La Gastoza" (8).

Examinons maintenant trois cas un peu particuliers :

- Pour le continuateur de ecclesia(m), le TdF indique "glèiso, glèio (m, niç, lang, querc), agliso (Var), egliso(m)" ; les formes de l'apr. citées par Levy sont très nombreuses, y compris "gleia".

- (1) Cela est vrai d'ailleurs de tout ce qui concerne s ; nous avons relevé au Puget par exemple "despensso", "balanssos" (CC67) ; "gleysso" et "gleyso" à 2 lignes d'intervalle (CC3) etc.
- (2) Cad 1518, 62vo, 176 aj ; 54vo, 55, 69 etc. On trouve "lauvo" aussi à St-Raphaël, CC1, 6 ; Le Puget, CC3, 5vo, 7vo.
- (3) Cad 1518, 39vo, 58 ; BB2, 5vo. 1518, 175 ; cad 1532, 150.
- (4) BB3, 1548. L'apr. a déjà "jaina, jazena" (Levy).
- (5) Cad 1518, 126vo ; St-Raphaël, CC1, 32vo ; apr. "azenin" ("d'âne").
- (6) Cad 1532, 167vo ; Le Puget, CC3, 1.
- (7) La Garde-Freinet, BB1, BB2, InV.
- (8) Gassin, cad de 1516.

A Fréjus, au XVIème siècle, nous n'avons relevé que des termes avec -s- : "la gleysa", "glisa", "delour esgleisa" (1) ; cet usage se manifeste aussi, en général, dans les environs : "gleysso" et "gleyso" au Puget (2), "gloiso" à Callas (3), "gleysa" à Saint-Tropez et à Gassin (4), "la gliso", "la glise", "la gleiso", "la eglise" à La Garde-Freinet (5). Mais Bargemon nous présente, dès 1464, deux exemples de "la gleya" (6), que nous retrouvons à Saint-Tropez au XVIème (7).

Les influences savantes avaient beau jeu dans ce mot et de nos jours un calque du français, "egliso", est employé à Fréjus et, sauf exception, dans les autres parlers du Var.

- Pour le prénom "Blaise" < Blasius, rhod. "Blàsi, Blase", nous trouvons en 1518 "Blaze", en 1532 "Blaze, Blae, Blay" (8) ; actuellement, le nom de famille "Blay" reste représenté dans la région (notamment à Roquebrune) et un lieu-dit "Les Blais" existe dans la cne de Vidauban.

- Saint-Raphaël présente dès le XVIème un nom de famille, encore attesté dans le Var, "Guiol", venant sans doute de "Guizol" (représenté lui aussi actuellement), avec chute de -z- (9) : "berthomieu guihol,

(1) Cad 1532, 27vo ; BB2, 3 ; BB3, 20vo.

(2) Le Puget, CC3, 1538, 6.

(3) Callas, BB1 (1544-62) InV.

(4) St-Tropez, CC1, CC4 ; (on trouve aussi "esgliso" dans CC120, 1553) ; Gassin, cad 1516.

(5) La Garde-Freinet, BB2, passim.

(6) Bargemon, BB2, InV.

(7) St-Tropez, CC4.

(8) Cad 1518, 100 aj ; cad 1532, 171 ; 214vo ; 21vo, 27vo, 187. Remarquons que les 3 formes de ce cadastre marquent les jalons de l'évolution.

(9) Nous avons étudié cet anthroponyme dans notre communication au Congrès de Nice ("Note sur les noms de famille à Saint-Raphaël au XVIe siècle").

"iohan batisto guiol", "guilhen guiol" (1), "guilhen guiou" (2). Un hameau "Les Guiols" existe dans la cne de La Farlède, un autre dans La Mole.

Ni "Blay" ni "Guiol" d'ailleurs ne figurent dans le "Dictionnaire des noms de Famille" d'A. Dauzat.

Est-il possible d'arriver à une conclusion sur ce plan historique ? et ce, malgré la complexité des problèmes posés.

Peut-être - ce n'est qu'une hypothèse - cet amuïsement de -z- s'est-il produit d'abord dans la région marseillaise, pour gagner ensuite en direction de l'est. Une lecture, certes rapide et un peu superficielle, de nos relevés d'archives communales et d'autres documents ne nous a fourni que quelques très rares exemples de mots sans z ; il en est de même pour les territoires d'"Outre Siagne" (3), malgré les formes que Ronjat cite d'après les DLM.

En revanche, on trouve quelques exemples à Hyères dès le début du XVème siècle ; citons "pauvi" ("je pose"), "pean" ("pèsent", 3e pl), "peavan" ("pesaient", 3e pl. impft), "III peas" (cf apr. "peza" : sorte de poids), "beal", "poayre" ("seau") ; comme noms de personnes "Johan Seari", à côté de "Uguet Sezari" et Hugo Sezari" ; "Bertran Blain" (ou "Blayn"), appelé ailleurs "Bertrandus Blasini", etc ; comme nom de lieu, "loco dicto vulgariter blayn", en face de "loco vocato

(1) St-Raphaël, CC1, 44, 44vo, 45.

(2) St-Raphaël, BB1 (1560-94), 2. Notons que la prononciation actuelle à Hyères et à La Mole est [y, yu] .

(3) cf les documents cités par M. R. Jeancart dans "Les Seigneuries d'Outre-Siagne", Mme Gilette Gauthier-Ziegler dans "Histoire de Grasse au Moyen Age", M. R. Aubenas dans "Chartes de franchises..." et différents articles des historiens cannois. Rappelons aussi, pour le Var, les "Statuts des tailleurs d'habits de Draguignan" en 1471.

blasino" en 1340 (1).

On lit aussi "poayre" dans un inventaire du Château d'Hyères en 1431.

M. Bruno Durand signale de nombreuses formes sans s dans le registre BB41 des Arch. communales de Toulon, par exemple "peador", "rayins ("raisins)", "Candelo" ("Chandeleur"), "gleya" etc (2).

Il semblerait, d'après ce dernier exemple en particulier, que l'amuïssement de z ait pu, dans certains cas, se produire avant le passage de -a final à -o.

De toute façon, à Fréjus, ce phénomène est attesté au XVIème siècle et doit se développer à la fin de cette période ; nous avons trouvé en 1579 "los caus masons fauyon la cortino" (3), qu'il faut traduire sans doute par "lesquels maçons faisaient la courtine (du rempart)" ; nous lisons à La Garde-Freinet, en 1578, "fahien la garde" ("ils faisaient la garde") (4).

d) S final (5)

1) S du pluriel a disparu, comme dans la majeure partie de la Provence, et seuls l'article et quelques mots apparentés permettent de distinguer

(1) cf Arch. cales de Marseille, Fds Roquefort ; II 173, 89vo, 32 etc ; 63vo ; "poayre" (II 176, 89vo). "Seari", II 172, 1vo ; "Sezari", ibid, 14vo ; II 173, 87. "Blain, Blayn", II 173, 3vo, 4 ; "Blasini", ibid, 62vo ; pour le nom de lieu, Var E 526, 78 ; pour "Blasino", Var G 177, 2vo ; on a encore "Blayn, Blain" dans le cad de 1626 (321, 323). Nous avons parlé de cet anthroponyme dans "Note sur les noms de famille à Hyères au début du XVe siècle" (RIO, juin 1957, p. 99).

(2) Mémoires de l'IHP, 1924.

(3) CC61 (1579-80).

(4) La Gde-Freinet, CC151, 1578-79.

(5) GIPPM § 374 sq ; Ronjat consacre un long développement à la question ; cf aussi Dubois, op. cit. p. 182.

le singulier du pluriel :

"la muraio"

"lei muraio"

"l'enfant"

"leis enfant".

2) Cas plus général

D'une façon plus générale, -s a tendance à s'amuir en position finale, même en finale absolue :

"Frejus" [frédjy] (1), "urous" [u^hu] ("heureux"),
 "gibous" [dʒib^hu] ("bossu") etc.

Tel est du moins le traitement courant à Fréjus, Roquebrune, Le Muy, Bagnols ; mais -s peut reparaître parfois, surtout par souci d'expressivité :

"Que sian malerous !" [mal^hé l^hus] ("Que nous sommes malheureux !").

D'autre part, nous avons entendu à Agay et aux Adrets d'assez nombreux s à la finale, prononcés de manière plus ou moins nette (2) ; citons à Agay : "Lou Castelas" [lu kastélas] ("Le Castelas", n d'un sommet), "Lou Treias" [lu tréyas] ("Le Trayas", n de lieu) (3), à côté de [bulu^hl^hi] pour "Boulouris", [lu gratadi] pour "Le Gratadis" (n de lieu) ; "sablous" [sably^hi] ("sableux"), en face de "aigas-sous" [aɣgasu] ("humide"), "argilous" [ardjilu] ("argileux") ; "lou brus" [brus] ("ruche"), "lou neblas" [néblas] ("brouillard"), "lou grelas" [grélas] ("orage de grêle") (4). Pour les Adrets,

(1) Comme nous l'avons déjà noté, le français prononce s final dans ce mot, sans doute par réaction ancienne de l'orthographe ; le français régional a suivi.

(2) Nous le notons ici par ^h (s avec un petit point).

(3) On peut penser à une influence ces cartes françaises ; pour Boulouris, on a "vallon des Boularis" en 1641 (Arch. St-Raphaël FF2).

(4) Pour "neblas", la forme fém. et synonyme "neblasso" a vraisemblablement entraîné, ou facilité, ce maintien.

"pes" [pés] ("poids"), "pous" [pɥs] ("puits"), "jus" [dʒɥs] ("jus"),
 "Candelouas" [kɑ̃délɥas] ("Chandeleur"), et des variantes [mɛs] /
 [mé] ("mois"), [espés] / [espè] ("épais").

Cet amuïssement de -s final se retrouve dans la plus grande partie du Var (Toulon, Hyères, Draguignan etc) mais affecte moins la lisière ouest (cf [maluʔɥs] et [dʒibɥs] pour "malheureux" et "bossu" à Tourves, Rougiers, Varages, Signes, Ollioules) et certains points au nord et à l'est (Mons, Tanneron, Montauroux etc) (1). -S reparait plus nettement dans les Basses-Alpes (vers Castellane tout au moins) et dans la région de Grasse, où son maintien est en rapport avec celui d'autres consonnes finales.

La chute de -s pourrait bien être considérée comme un des traits caractéristiques des parlers du Var, son origine et son maximum d'intensité se trouvant dans les Maures. Fréjus et ses environs occupent un peu une zone limite, à proximité de Grasse et des pays plus conservateurs des Alpes.

3) S final + initiale vocalique

Devant voyelle en liaison étroite, -s > -z (2) :

"dins un tèms"	[dĩnz ûn tẽn]	("autrefois")
"es ana"	[ɛz anɔ]	("il est allé").

Si la liaison est moins étroite, -s peut subsister :

"vènes eici"	[vènes eisi]	("viens-tu ici ?").
--------------	--------------	---------------------

Le français présente d'ailleurs la même possibilité.

(1) Nous avons noté à Montauroux [pɥs] , [dʒɥas] ("étable à moutons") ; à Mons [sablɥs] ("sableux"), [ardʒɛiɥs] ("argileux") etc.

(2) La sonorisation de -s dans ce cas doit être assez ancienne, bien que nous n'ayons pas de preuves nettes.

4) S final + initiale consonantique

Nous abordons une question complexe, en rapport avec le traitement de s intérieur suivi de consonne, dont nous avons parlé plus haut.

- Chute totale

Elle se produit parfois, en particulier pour l'impératif à la 2ème pers. du pluriel suivi d'un pronom personnel (surtout "vous") :

[sèrvè vu] ou [servisè vu] ("servez-vous"), [servava] à Bagnols ; [aséta vu] ("assoyez-vous"), [énanè vu] ou [anana vu] ("allez-vous-en") (1).

"Creses que duou veni ? [krèzé ké duu véni] ("Crois-tu qu'il doit venir ?").

Ce traitement est commun à la plus grande partie du Var et se retrouve fréquemment chez nos écrivains dialectaux. Citons par exemple, dans le F.P. : "marca lou" ("marquez-le") ; "vira va" ("tournez-le", le=cette chose), "diga-mi" ("dites-moi") ; "parla-mi" ("parlez-moi") ; "presenta ve li" ("présentez-le-lui") (2).

- Altérations diverses

-S final devant consonne subit, dans la plupart des cas, des modifications plus ou moins profondes. Cela se produit surtout pour les 2ème pers. pluriel liées, pour la 3ème sing. de "être", et parfois aussi pour les 2ème pers. sing (notamment dans des verbes comme "faire", "aller" etc).

(1) Le maintien de l'accent sur la forme verbale avec enclise du pronom est régulièrement un phénomène "gavot" ; il s'agit sans doute ici de formes anciennes et senties comme plaisantes.

(2) F.P. Chauvier, 79 ; 89, 90 ; 81 ; "Lou Rigolo", 89.

Suivant la vitesse du débit, l'intention et l'attention du "sujet parlant" (1), on peut entendre [s], [z], [ʃ] (2), ou [r] sans que l'on puisse trouver de règles strictes :

- S + L. Ronjat fait remarquer la difficulté d'articulation de ce groupe (3) et certaines altérations plus ou moins récentes de s se produisent d'abord devant L (4). Fréjus connaît en général dans ce cas le passage de s à r :

[èr la myiəvo] ("c'est la mienne"), [èr le mamiən] ("c'est le moment") [vvar lédʒi] ("tu veux lire").

Même traitement dans la plupart des lieux voisins.

- S + S. Différenciation le plus souvent :

[var saʃri] ("tu vas souffrir"), [èr syiəvo] ("c'est la sienne") [kâ tər suvən] ("chantes-tu souvent ?"), [èr sèks] ("elle est sèche") aux Adrets.

- S + occlusive sonore. Le passage a r semble le plus fréquent :
[èr ba] ("c'est bas"), [le la sər brula] ("le lait s'est brûlé"),
[kâ èr duə] ("quelle heure est-il ?"), [var grāndi] ("tu vas grandir"), [dèr dadyʒé] ("dix ou douze") ;
à Montauroux, [èr də pəʒi frəmo] ("ce sont de pauvres femmes")...

Mais nous avons entendu aussi :

[ɛz bwa] ("il est bon"), [ouʁ ʒés dɛʒy] ("tu aurais dû") ;
et, pour la question "quel âge as-tu ?" [kō ar dɛ tɛn] et [kâ as d ɔn]
de la part de la même personne.

(1) cf Ronjat, GIPPM § 374, p. 272, à propos de "assetas-vous".

(2) cf supra § intérieur suivi de consonne, p. 100 sq.

(3) GIPPM § 325.

(4) Déjà en latin, dans le groupe -sl-, s disparaissait avec allongement compensatoire de la voyelle précédente, * prēslo > prelum (cf Niedermann, "Phonétique historique du latin", § 96 ; Michel, op. cit. p. 118). Pour les langues romanes, cf Michel § 212 ; SL : RL etc.

aux Adrets, [ez blu] ("il est bleu"), [es bayja] ("il est mouillé") [es brula] ("il est brûlé").

- S + occlusive sourde. On a, la plupart du temps, maintien de s ou passage au son relâché dont nous avons parlé plus haut :

[es pâⁿka^o vêngu] ("il n'est pas encore venu"), [pa dè^s pa] ("vous ne pouvez pas") ; aux Adrets, [es tapa], [pale], [parti] ("il est bouché, pâle, parti"), [es kuto bayjado] ("elle est toute mouillée").

[agè^s po pou] ("n'ayez pas peur !"), [va^t kân^ta] ("tu vas chanter").

Même possibilité dans les environs ; par exemple à Seillans :

[lwân plu^t ké pèr dé sobûn] ("bon seulement pour du savon").

Rares exemples de passage à r :

[lu la sèr kaya] ("le lait s'est caillé").

- S + nasale. Nous entrons dans le domaine des hésitations :

Nous avons entendu d'un côté : [èr mazi] ("il est moisi"), [èr mala^u] ("il est malade"), [èr nègr^s] ("elle est noire"), [èr nvestro] ("c'est la nôtre") ; aux Arcs, [èr nègro] ; à La Mole, [s'èr néga] ("il s'est noyé"), [èr maigro] ("elle est maigre") etc ;

de l'autre : [ez nègré] ("il est noir"), [s ez néga] ("il s'est noyé"). Pour "voulez-vous manger ?" [vulèr mōndjjo] et [vulès mōndjja] .

Nous avons même noté aux Adrets : [lu pra es malégu] ("le pré est mou"), avec s atténué à la finale dont nous parlions plus haut.

- S + fricative. A côté de [èr vêngu] ("il est venu") et de [anèr véni] ("vous allez venir"), nous avons relevé [ez vêngu] dans la bouche de la même personne, à un autre moment.

Citons encore [vèner fai^té] ("tu viens faire") à Seillans, etc.

- S + R. On attendrait le maintien de -s (ne serait-ce que par dissimilation) ou un phénomène comparable à ceux que signale M. Michel (1)

Pour "tu vas rire", nous avons noté [vaʁ ri^lé] et [vaʁ ri^lé] ; pour "vous voulez rire" [vulɛʁ ri^lé] . Les deux r semblent nettement articulés (2).

En définitive, pour S + consonne, le passage à r représente le phénomène le plus intéressant ; il se produit presque toujours pour S+L et S+S mais une hésitation due au polymorphisme se manifeste dans les autres cas.

Remarques

a) Quelle est la variété exacte de cet r ? Ronjat, qui reconnaît n'avoir qu'une information lacunaire avec des contradictions (3), parle d'une sorte de [-ʀ-] très voisine de [-x-] (c'est-à-dire "achlaut" allemand) ; Edmont, selon Ronjat, n'a noté [-x-] qu'au Cannet et rarement dans d'autres lieux ; l'ALF proprement dit écrit surtout [ʀ] défini comme une variété de r voisine de l'"achlaut" allemand (4).

Il peut se faire que, dans le courant de l'évolution, -s soit passé par [x] mais, à l'heure actuelle, nous ne percevons pas de différence sensible entre cet -r issu de -s et -r final ordinaire de nos parlers ; par exemple [ɛʁ fɛʁ] ("il est fier") (5).

(1) Michel, op. cit. §§ 225 à 227 : phénomènes complexes, en latin par exemple (cf frigus < *srigos, crabro "frelon" < crasro etc).

(2) On pourrait rapprocher d'un trait espagnol cité par M. Michel : "los reyes", prononcé "lor reyes" ou "lo rreyes" (§ 225). M. Cam-proux a relevé par ailleurs la répugnance de nos parlers d'Oc à prononcer le groupe secondaire -s/s- ; pour s final de l'article pluriel, il a entendu en Gévaudan tous les traitements possibles (cf "Note étymologique : Marseille", RIO, juin 1952, pp. 95-98).

(3) GIPPM § 383, p. 284.

(4) Nous donnerons un peu plus loin quelques transcriptions de l'ALF.

(5) M. Michel note qu'"en francien, tout au moins dans certaines régions, S avant de s'amuir est passé par l'étape X (spirante vélaire, achlaut des Allemands)" (op. cit. § 223, remarque p. 130).

Ce son [x] , inhabituel en provençal, aura vraisemblablement été ramené à un son voisin, plus familier (1).

b) Certaines personnes, à Fréjus même ou dans les lieux voisins, emploient uniquement les formes en -s/-z, en laissant entendre que la finale -r est mauvaise ; nous avons déjà vu des exemples de ce purisme et de ce souci de mieux dire, mais il faut noter ici la volonté nette des sujets ; l'influence du parler de Marseille et de Toulon a pu se faire sentir.

c) Extension géographique

Cette évolution -s > -z > -r affecte une grande partie du département du Var, non seulement sur le littoral (Ronjat dit "entre Toulon et Cannes, et dans ces deux villes"), mais encore vers l'intérieur. Il est très difficile d'établir une carte pour localiser le phénomène ; il faudrait tenir compte de plusieurs éléments : 2ème pers. du pluriel et parfois du sing, 3ème sing. du verbe "être" au prés. ind. etc. Mais il semble que de nos jours, le passage de -s à -r ne se produise pas, en principe, au-delà de certaines limites ; sont du domaine de -s/-z, à l'ouest Olivioules (et sans doute Toulon même), Signes, Tourves, Rougiers ; au nord Aups, Jabron, Mons, La Bastide ; à l'est la région d'"Outre-Siagne", plus Tanneron, Mandelieu et peut-être même Agay (2) ; nous avons cependant entendu quelques exemples de "er" ("il est") à Aiguines et au Logis du Pin (en particulier devant l, n, s).

(1) C'est l'opinion de M. Camproux, article cité p. 97.

(2) Selon la personne que nous avons interrogée à Agay, cette opposition entre -s et -r était une des différences essentielles entre le parler de Fréjus et celui d'Agay. La rareté des gens originaires d'Agay et parlant le dialecte rend difficile une vérification.

Cette zone où -s ne passe pas à -r se rapprocherait, dans une certaine mesure, de celle où -s final de mot a subsisté dans une forme isolée (1). Nous aurions donc là encore une esquisse de "traitement varois".

Mais il convient de bien prendre garde à un point important : même dans cette aire (région des Maures et centre du Var), le passage de -s à -r n'est nullement obligatoire ; nous avons relevé de nombreuses formes verbales avec -s/-z à Bormes, Saint-Tropez etc.

En revanche, nous avons noté -r en finale absolue et devant voyelle dans certains lieux ; nous pensions tout d'abord que cette extension restait spéciale à la région d'Hyères, où l'on dit couramment : "mount' anar ?" ("où allez-vous ?"), "que fèr ?" ("que faites-vous ?") etc ; mais nous avons relevé [métyar] ("vous mettiez"), [filitroyar] ("vous filtriez"), [ké vulèr] ("que voulez-vous ?") à La Garde-Freinet ; [vu régalavyar] ("vous vous régaliez") à Seillans ; et même [m ekuter] ("vous m'écoutez") à Bagnols, dans la bouche d'une personne âgée de 96 ans.

Comme emploi devant voyelle, citons "avèr un bèu chin" ("vous avez un beau chien") (Le Muy, Trans, Hyères), "fau que vaguèr à l'egliso" ("il faut que tu ailles à l'église") à Fréjus ; "clavelar uno plancho" ("vous clouez une planche") à Trans, Lorgues, Vidauban, Le Luc, Carcès, Salernes (2) ; "clavelèr... "à La Garde-Freinet (3).

Ces emplois paraîtront peut-être singuliers mais ils marquent, en quelque sorte, le terme d'une évolution : l'attention du sujet était concentrée sur le verbe et il ne songeait pas au mot suivant (4).

(1) cf supra, "S final seul".

(2) A Salernes, hésitation chez le sujet entre [klavélar] et [klavélas]

(3) On peut reconnaître dans nos phrases certaines questions du "questionnaire préparatoire Dauzat" (utilisé pour le Nouvel Atlas linguistique de la France).

(4) Cette sorte de rupture dans la continuité phonétique se manifeste aussi dans [klavélas uno...] (avec s sourd), relevé souvent (Callas, Tourves, Aups etc).

d) Régression possible.

En tous cas, ce passage de -s à -r semble en régression, sur le plan géographique tout au moins. Ronjat, comme nous l'avons dit, parle d'une zone allant de Toulon à Cannes et l'ALF offre des exemples provenant de l'ouest des Alpes-Maritimes et de la lisière sud des Basses-Alpes (indépendamment du Var) ; citons entre autres : à Aups [lãr] ("l'as-tu ?"), [kã, avẽn] ("quand on a") (1) ; de plus, [lãr] au Cannet, [ãvẽr] au Cannet et à Mezel ; [ãvẽr] à Gréoux ; [sẽryãr] ("vous seriez") et [dĩẽr] ("tu dis") au Cannet (2).

Or, actuellement, Toulon semble bien ne connaître que des formes en -s/-z (3) ; quant à la région de Cannes-Grasse, nous n'avons pas entendu de -r < -s à la finale ; les altérations certes peuvent être différentes, témoins [è lu mèmẽ] ("c'est le moment") à Tanneron, Mandelieu, Cagnes ; [è la nwãstro] à Cagnes ; [ès la nwãstro] à Tanneron ; [è nègro], [è bly] à Mandelieu, etc (4).

Peut-être l'influence du niçard a-t-elle agi sur ce point ?

e) Autre aspect du problème

Ce passage à -r doit représenter une prononciation familière ou sentie comme telle, peut-être d'origine campagnarde. Les exemples sont anciens puisque l'on en trouve dans la comédie "Maniclo" du

-
- (1) La personne que nous avons interrogée à Aups nous a dit que l'on employait -r plus au sud, vers Salernes ; peut-être avons-nous là, en partie, une "rivalité de clocher", transportée sur le plan linguistique.
 - (2) ALF, cartes 85, 90, 516, 406 ; rappelons que [r] note une variété voisine de l'achlaut.
 - (3) Des enquêtes dans la banlieue est de Toulon (La Garde, La Valette) permettraient de préciser cette question.
 - (4) [è] se retrouve parfois ailleurs, Mons et Callas par exemple, et même Les Adrets.

Toulonnais Eugène Pélabon (1789) (1), mais les éditeurs modernes, et surtout les Félibres, ont supprimé la plupart des particularités de langue et celle-là entre autres.

Ce même souci de "purisme" se retrouve chez nos écrivains dialectaux du siècle dernier, dont plusieurs pourtant, utilisent la langue parlée ; pas d'exemples chez La Sinse ni chez Chauvier, rien dans le F.P.

En revanche, un conte écrit dans le parler de Flayosc et publié récemment, "Sant Jan dins lou Desert", offre des formes caractéristiques : "viar aqui" ("vous voyez ici"), "er tout soulet" ("il est tout seul") ; "que vener mi counta !" ("que venez-vous me raconter !") ; "s'er escoundu" ("il s'est caché") ; "co que vouliar" ("ce que vous vouliez") ; "er darnié" ("il est derrière") etc (2).

L'influence des grands centres de Toulon et de Marseille a pu amener cette sorte de régression, et dans le domaine de la langue écrite et même dans celui du dialecte parlé. Beaucoup de formes avec -r nous ont été données par des personnes âgées, ne cherchant pas à améliorer leur langage. Certains sujets plus jeunes considèrent sans doute -s comme "moins dur" et moins vulgaire.

Cas particuliers : L'article défini au pluriel

Comme les autres parlers du Var, Fréjus présente en principe "lei" [lei] devant consonne et "leis" [leiz] devant voyelle, au masculin comme au féminin (3). Selon Ronjat, ces formes proviennent

-
- (1) Citons : "que voulèr que fagui" ("que voulez-vous que je fasse ?" "Fèr languì lou publi" ("vous faites languir le public").
 - (2) Conte écrit par "Pèro Goueïran" et publié par son petit-fils, M. Camille Goiran (publié dans "Lou Liame", bulletin de l'"Escolo dou Dragoun", de Draguignan, septembre 1963).
 - (3) Nous avons entendu parfois [li] , [liz] , notamment à Agay ; dans certains cas, ces formes semblent dues à la phonétique syntactique, comme pour les adj. qualificatifs ; nous reprendrons la question, dans la Morphologie, à propos de l'article.

de "les" qui alternait avec "los" pour le cas oblique ; on a dû avoir "les" devant voyelle et occlusive sourde, "lei" devant les autres consonnes (1). M. Michel, lui, pense à un passage direct, ce qui paraît plus simple et sans doute plus exact pour nos parlers provençaux (2) :

masc. los > loi > lei > li(en rhod)

fém. las > lai > lei > li(id).

"Leis" [leiz], employé devant voyelle, serait issu du croisement de "lei" avec "los", "las" (3).

Notons que, pour désigner la petite ville "Les Arcs", notre parler, à Fréjus tout au moins, emploie [laiz ar] et [leiz ar], le premier représentant vraisemblablement le type ancien.

De toute façon, "leis" [leiz] permet d'éviter un hiatus, que les parlers d'"Outre-Siagne" tolèrent ou éliminent par intercalation d'un -y- ; cf [ləy òmé] ("les hommes"), [ləy ɛnfɑ̃] ("les enfants"). Nous avons vu que ce procédé était employé parfois aussi aux Adrets.

C - LES MI-OCCLUSIVES (ou AFFRIQUEES) [tɛ] ET [dʒ] (4)

Elles représentent une espèce de combinaison entre le type occlusif et le type fricatif.

(1) GIPPM § 490.

(2) Michel, op. cit. p. 105, "Vocalisation Bas-rhodanienne".

(3) Ronjat et M. Michel se retrouvent pour soutenir cette même opinion (loc. cit.).

(4) M. Malmberg préfère le deuxième nom (cf "La Phonétique", p. 57).

1°) Mi-occlusive prépalatale sourde [tɛ] (1)

En principe, à Fréjus comme dans les autres parlers méditerranéens, ce phonème ne provient régulièrement que du lat -ct- ; il correspond au son [tɛ] du rhodanien :

dictu(m)	>	"dich"	[di]	("dit")
facta(m)	>	"facho"	[fateɣo]	("faite").

A la finale, -ch a disparu à Fréjus comme les occlusives proprement dites, sans doute après le XVIème siècle, tout au moins au singulier ; les textes de cette époque écrivent encore "dich", "fach", "aduch" ("apporté"), "huech" (2).

Le son [tɛ] peut reparaître dans les dérivés, comme "labechado" ("coup de [labé]"), et en liaison étroite, par exemple [vüetɛ] òmé ("huit hommes").

Cette chute de -ch affecte la majeure partie du Var, mais une petite aire de "conservatisme" existe tout près de Fréjus : nous avons entendu [vüetɛ pylo] ("huit poules") à Grasse, Cabris, La Gaude (3), [vüetɛ] et [latɛ] à Cagnes, La Gaude, Grasse ; et, plus près de nous encore, [gautɛ] ("maladroit"), [garatɛ] ("premier labour"), [labetɛ] ("vent du sud-ouest") à Montauroux, et [drètɛ] ("droit") aux Adrets (4).

(1) cf Fouché, Ph. hist. p. 40, "Tableau des consonnes". M. Malmberg (op. cit. ibid.) parle d'une "affriquée apico-alvéolaire sourde".

(2) BB2, 1541, 2vo ; ibid, 3vo, 5 etc ; BB3, 177vo, InV ; Le Puget, CC67 etc.

(3) Il s'agissait, il est vrai, de personnes âgées, peut-être conservatrices.

(4) Le son de la finale est souvent un peu atténué. "Garach" < vervac-tum (BvW p. 304) ; "labech" de l'arabe lebek, selon le REW 4959a ; on discute encore sur l'origine exacte du mot ; "gauch" se rattache peut-être au français "gauche".

De nos jours, "ch" peut présenter d'autres origines : formations onomatopéiques et surtout influences extérieures (dialectes alpins, franco-provençaux, peut-être italiens, et français proprement dit). Comme nous l'avons déjà remarqué, ces influences peuvent, dans certains cas, remonter assez loin, par exemple pour "chival" ("cheval/chaval"), rencontré dès le XVIème siècle.

Il convient de noter d'autre part que la limite de $c+a > [tɛ]$ (comme celle de $g+a > [dʒ]$) (1) devait primitivement passer plus au sud qu'aujourd'hui ; P. Meyer a exprimé cette idée depuis longtemps (2) et l'on peut aussi considérer certains noms de lieux, vers Comps en particulier, comme "Sauvechane" (qui paraît bien représenter *silva cana*) et, peut-être, "Chamay" (nom d'un sommet) et "Chardan" (hameau) (3).

Ainsi le son $[tɛ]$ a été, à Fréjus - comme dans la plupart des parlers méditer., réintroduit dans beaucoup de mots, en particulier à l'initiale. Citons par exemple, indépendamment de ceux que nous avons mentionnés à propos de c :

- "chacha" $[tɛʃatɛʃa]$ ("grive litorne") ; TdF idem.
- "chalin-chalant" $[tɛʃalɪn tɛʃalɑ̃]$ ("cahin-caha") ; TdF "calin-calant" (4).
- "chama" $[tɛʃama]$ ("appeler la couleur voulue, au jeu de cartes") ; TdF idem (5).

(1) cf le "Jabron", affluent de la rive gauche du Verdon, par opposition au "Gabron", petit ruisseau coulant au Puget.

(2) cf DLM, p. 337.

(3) Déjà "Chardan" dans la carte de Cassini (fin XVIIIe).

(4) Sans doute en rapport avec le franç. "cahin-caha", dont certaines formes sont antérieures au XVe, et peut-être avec "cahoter" (cf BvW, p. 98).

(5) cf FEW clamare, Dauzat, Dict. ét. "chamade", p. 158. (FEW t II, p. 729 et 730).

- "chanu" [tɛʒanu] ("très bon, facile") ; TdF idem ; peut-être dû à l'influence des parlers lyonnais (1).
 - "charlot" [tɛʒarlɔ] ("espèce d'oiseau") ; TdF idem.
 - "charra" [tɛʒara] ("parler, bavarder") ; TdF idem ; sans doute fondé sur une onomatopée (2).
 - "chûchou" [tɛʒutɛʒu] ("sorte de raie, poisson") ; sans doute en rapport avec "chouchou", "grosse anguille de qualité inférieure" (TdF).
- etc...

Cette invasion de formes en ch est parfois quasi générale : pour le continuateur de ^xfalcarius, nous n'avons entendu [foukyé] qu'à Tanneron, Cabris, Bormes et Mons (où il se trouvait d'ailleurs en concurrence avec [fouteyé]) ; cette dernière variante semble occuper toute la région. Le TdF indique "fauchié, fauché (rhoé), fau-quié" et le FEW Barcelonnette "fouchier", pr. *foutye*, "fouquié".

L'extension du son [tɛ] a pu être facilitée dans l'ancienne langue par le brassage des populations d'origine provençale et peut-être aussi italienne ; les documents antérieurs au XVI^{ème} siècle manquent la plupart du temps, mais, dès le début de ce siècle, nous trouvons à Fréjus et à Saint-Raphaël (pour nous limiter à ces deux villes) des noms de famille tels que "Chichon", "Achard" (ou "Achardi"), "Chamin", "Chassaud", "Chay" (ou "Chae"), "Chabert", "Charle", "Chaupin" etc (3).

-
- (1) Le FEW, à l'article canutus b/, donne comme sens "très bien", d'où argot chenu (depuis le XVI^e), lyonnais chenu "chic", moy. dauphinois "très bien". Le REW 1622 (canutus) cite afr. "vin chenu" ("vin vieux, bon"), puis picard, normand, champenois, berrichon ("bon"). (t II, p. 239).
- (2) On peut vraisemblablement rapprocher de l'it. "ciarlare" (cf Devoto, op. cit. p. 79).
- (3) St-Raphaël, CC1 : "Honorat Chichon", 6 etc. Fréjus cad 1518, "Bertrand Achardi" 8 ; "Anthoni Chamin" 20vo ; "Colin Chay" 2 ("Chae" dans cad 1532, 211 "Juhan Chabert" 41 ; "Glaudo Charle" 82vo ; "Jac. Chalpin" 51vo, "Chaupino" 159 ; "Jaumeto Chassaud" 49. Cf notre article "Note sur les noms de famille à Fréjus au début du XVI^e siècle" (Congrès d'Aix, 1958) et notre communication au Congrès de Nice en 1967 (à propos de Saint-Raphaël).

Dans certains cas, la distinction reste difficile entre l'influence du français et celle des dialectes alpins : dès 1518, les textes nous présentent "Michel Boyer" et "Michel Gaybier", à côté de "Juhan Miquel" ; nous trouvons déjà comme nom de lieu "costo de sanct Michel" (1).

Comme exemples certains d'une influence des parlers italiens, nous pouvons mentionner "chau" [tɛʝa^u] ("au revoir"), employé uniquement par les jeunes (2), et "armichèli" ("vermicelle") [armiteʝéli], plus ancien (TdF "vermicèlli").

De toute façon, ce [tɛ] est complexe à Fréjus et dans les environs ; nous l'avons noté la plupart du temps par [tɛ], [tɛʝ] mais il peut se réduire : rarement à [ɛ] dans des mots d'origine française récente, comme "chignoun" [ɛiɲ^uɑ̃] ("chignon"), plus fréquemment à [tɛʝ] ou peut-être même [tɛ] ou [tɛʝ], dans la prononciation de certaines personnes.

Ce phénomène, sans doute récent, n'a laissé aucune trace dans les oeuvres des écrivains dialectaux. Toutefois l'ALF l'a parfois relevé, même dans le Var ou des lieux voisins : pour "que ce soit" (3), ^{stɛtɛʝé} à Seillans, en face de ^{siɛtɛʝé} à Hyères, ^{siɛtɛʝé} à Saint-Tropez, ^{siɛtɛʝé} à Castellane ; pour "une demi-heure" (4), Seillans offre ^{myɛtɛʝaro} et Hyères ^{myɛtɛʝaro}.

Cette évolution, dans laquelle la prononciation individuelle joue un grand rôle, est en effet beaucoup plus sensible dans l'est du Var que dans l'ouest et manifeste encore un aspect de cette opposition dont nous avons déjà parlé.

(1) Cad 1518, 12, 12vo ; 17 ; 30 (pour le nom de lieu). Les prénoms semblent avoir été atteints par l'influence française plus tôt que les noms de famille. Nous reprendrons la question plus loin.

(2) REW 8003a, sklavenos... it du nord (s) cao ; cf Devoto, p. 79 "ciao" du vénitien "s-ciao" ("sono suo schiavo"). Le mot semble avoir pénétré dans le dialecte après la guerre de 1914.

(3) ALF, carte 517.

(4) ALF, carte 387.

2°) Mi-occlusive prépalatale sonore [ɲ] (1)

a) Origine .

Ce son, qui caractérise souvent les parlers méditer. par opposition à [dz] du rhod. (2), procède de plusieurs origines :

1) j du latin

"deja"	[dédʒa]	<	de-jam	("déjà")
"jugin"	[dʒyudʒi]	<	judice(m)	("juge") (nous

considérons pour l'instant uniquement l'initiale).

2) g + e, i

"gent"	[dʒɛ̃]	<	genitu(m)	("aimable")
"gip"	[dʒi]	<	gypsu(m)	("plâtre").

3) consonne + y (di, bi, gi, vi) (plus z < ζ grec, devenu di- dans la prononciation du lat. vulg.) (3).

"envejo"	[ɛ̃védʒo]	<	invidia(m)	("envie")
"rouge"	[rudʒɛ̃]	<	rubeau(m)	("rouge")
"courejo"	[kurédʒo]	<	corrigia(m)	("courroie")
"lougisé"	[ludʒɛ̃]	<	leviariu(m)	("léger").

4) groupes d'c et n'c

"dougé"	[dudʒɛ̃]	<	duodecim	("douze")
"mounjo"	[mẫndʒo]	< ^x	monica(m)	("religieuse") (4).

(1) cf Fouché, Ph. hist. p. 40 ; Malmberg "affriquée apico-alvéolaire sonore" (Phon. p. 59).

(2) La graphie est en principe la même, dans l'orthographe mistralienne.

(3) cf GAP, p. 177 sq pour les groupes formés avec y. Pour ζ grec, cf E. Bourciez, Phon. fçse, p. 206, remarque 1.

(4) Nous avons déjà rencontré ces mots précédemment.

Une incertitude règne à propos de la valeur de ces sons à l'origine (1) et il s'agissait peut-être de phonèmes différents suivant l'étymologie ; on peut penser qu'à la fin du Moyen Age et au XVIème siècle on avait affaire à un son unique ou à des variétés très rapprochées [dʒ] ou [dʒʰ] .

b) Les formes anciennes .

A Fréjus, au XVIème siècle, nous rencontrons des graphies variées : En 1518 par exemple, "ioseph", "iaufre", "iuhan" ; "Johan", "Juan", "vergier" ; "gardin" ; "forga" mais "forio" ("forge") ; "grango" ("grange") ; pour "demie", "mieio", "miega", "miego" ; "gove" ("jeune") ; "Jordan", "Jaume" etc (2).

En 1532, "mario gordano", "gauffre", "forga" ; "lo gugi" (mais aussi "jugi") ; "Jaune" ; pour "demie", toute une série de formes : "miega, mieiha, mieiho, mieha, mieyo, mieios" (au pluriel) et même "miecha" (3).

Le cadastre de 1567 semble normaliser j devant a, mais en 1579-80 on trouve encore "augardyn", "daugardin", "lo gardyn", à côté de "lo jardyn", "aujardin", et peut-être même "auyardin" (car il est souvent difficile de distinguer y de g dans l'écriture négligée de l'époque) ; le même registre présente encore "per mangar" ("pour manger") (4).

Si pour "grango", "forga", "gardin", on peut admettre une prononciation [gɑ̃ˈɡo], [fɔ̃ˈɡa], [gɑ̃ˈdɛ̃] à l'époque, puisque le TdF (5)

(1) GAP, p. 176.

(2) Cad 1518, 1, 1vo, 2, 48vo ; "forga" 58, "forio" 67vo ; 71 ; pour "demie", 10, 73 aj, 178 ; 174 ; 5, 11vo etc.

(3) Cad 1532, 139vo aj ; 1, 187vo ; 178vo, 201vo ; "gugi" 3vo, "jugi" 175 ; 38 ; pour "demie", 195, 99 (et 186), 41vo (48, 128vo), 107vo, 155, 141vo (168), 132vo, 4 (10vo, 15vo) etc.
Pour le cad de 1567, citons "Jauffre", "Joseph" (1), "Jehan" (9), "Jaume" (50), "journado" (4, 7vo) etc.

(4) CC61 (1579-80), pas d'indications de folios.

(5) Nous l'avons dit plus haut, à propos de G.

indique "grango" comme forme normale pour le Var (à côté de "granjo" plus général) et que le REW donne prov. "granja" comme emprunté au franç. (1) ; puisque Levy pour "forge" donne "farga, fargoa, faurga, forga" (2) ; et puisque le même auteur mentionne "gardin, jardin, jarzin" (3), cela n'est pas possible pour "gugi", "gauffre", "gove" etc; dans le plus grand nombre des exemples cités, il s'agit donc bien d'un son affriqué.

c) Tendance à la réduction

Actuellement, ce phonème connaît à Fréjus et dans les environs une tendance à la réduction un peu comparable à celle que nous avons vue à propos de [tɛ] mais souvent plus complète : le résultat est variable suivant la position dans le mot et dans la phrase, et surtout suivant la personne ; d'où les difficultés que nous avons rencontrées dans la notation et une certaine incohérence, peut-être, dans nos graphies. Toute une gamme se présente à nous :

[dʒ], [dʒʲ], [dʒy], [dʒy̥], [dʒy̥̆], [y]

Chez certaines personnes, à Fréjus même ou aux alentours (à l'exception peut-être des Adrets), on entend nettement [y] ; par exemple [fréyʲ] ("Fréjus"), [lɛ puyé] ("Le Puget"), [ɛ̃ veyo] ("envie"), [myéyo] ("demie"), [buyé] ("cloison") (TdF "budget") etc. Cette évolution se manifeste chez des personnes de tous les âges, mais elle

-
- (1) REW 3845 ^xgranica ; dans les DLM, on lit, pour les Basses-Alpes, "granega" et "granyo" (p. 408).
- (2) cf REW 3121 fabrica, prov. cat. "farga, fraga" ; DLM, "forga" à Reillane (Basses-Alpes) en 1476 (p. 371) ; "forgar" à Roquebillère (AM) en 1567 (p. 613).
- (3) Selon BvW, p. 344, "jardin", dérivé de l'afr. "gart, jart", a probablement été formé en gallo-roman ; base fournie par le francique gart ou gardo ; cf aussi REW 3684 gardo. En it. "giardino" vient du franç. (cf Devoto, op. cit. p. 188).

est surtout sensible, nous semble-t-il, chez les femmes et même chez les femmes jeunes.

Ce phénomène d'ailleurs déborde largement notre domaine restreint ; on le retrouve dans toute la région. Voici quelques exemples pris au hasard : [duyéno] ("douzaine") à Montauroux ; [kuréyo] ou [kurédya] ("courroie") presque partout dans le Var nous avons relevé [kurédjyo] seulement à Hyères, Collobrières, Bormes, Varages, Signes, Belgentier, Besse, soit une sorte de bande au sud-ouest et à l'ouest ; pour "il fait des éclairs", nous avons noté [tâ_m p_éyo] à Lorgues, Callas, Garéoult, Fox, Aups, Vidauban, Besse, Le Luc, La Mole, La Garde-Freinet. Notons encore qu'à La Gaude (AM) une personne de 75 ans environ nous a dit (pour "courroie") [kurédjja] , tandis que sa fille disait [kuréya] .

Cette tendance à la réduction est notée dans l'ALF pour Seillans (1) et, dans certains cas, pour d'autres lieux ; par exemple, toujours pour le mot "courroie" (2), [kuréyo] (à Castellane) ; "il lit" (3) [l_éyé] (Hyères [lédjé]) ; "poutre" (4) [y_ääno] (Saint-Tropez [y_ääno]).

Parfois Seillans est le seul point du Var à présenter [y] : "pigeon" (5) [p_yä_n] ; "fourrage" [f_yä_yé] (6) ; "fête du village" [f_yä_nä_yé] (7).

(1) ALF, point 896.

(2) ALF, carte 337.

(3) ALF, carte 774.

(4) ALF, carte 1016.

(5) ALF, carte 1016. Actuellement, nous avons entendu [p_yä_n] à Hyères, à Fréjus et dans d'autres endroits nombreux.

(6) ALF, carte 606.

(7) ALF, carte 556.

Quelquefois aussi, Seillans présente [dʒ] : "perchoir" *adʒukādū* (1) ; "persil" *dʒivèr* (2) ; "plâtre" *dʒi* (3).

Les oeuvres de nos écrivains dialectaux témoignent aussi, dans certains exemples, de cette évolution : "enveilho" ("envie"), "douyeno" ("douzaine"), "se refreyara" ("se refroidira") (4) ; "soupo freio" rime avec "idèio" dans Chauvier (5). On trouve évidemment aussi de nombreuses graphies par g ou j, comme "dougèno", "vouyagear" ("voyager") (6).

Remarques

1) Le passage de [dʒ] à [y] a pu jouer dans les verbes en -idiare en amenant des formes en [éya] ou [ya], en face de celles en -eja [édja] du prov. litt. ; exemples "lagremia" [lagrémja] ("pleurer") ; "tintounia" ("corloter") ; TdF "tintourla, tintourleja (rh) tintoureja, tintouna (mars) etc" ; le changement peut être parfois plus complexe : "tussounia" ("tousse souvent") ; TdF "tousseja, toussineja (rouerg), toussiha (mars) etc". Mais le passage à [ya] semble tout de même moins fréquent qu'en marseillais.

2) Une certaine confusion s'est parfois produite entre [tɛ] et [dʒ] ; par exemple pour "chichourlo" [tɛtɛʒurlo] ("jujube") ; TdF "gingourlo, gijoulo, chichoulo (Var)... chinchorro (niç), chinchourlo, chichouerlo, checho (mars) etc" (7) ; de même au prés. du subjonctif de être, "siechi"

(1) ALF, carte 998.

(2) ALF, carte 1004.

(3) ALF, carte 1030.

(4) F.P. 80, p. 137 ; 82, pp 76, 128.-F.P. 86. - F.P. 81.

(5) F.P. 82.

(6) F.P. 78, 79.

(7) M. Fouché (Ph. hist. p. 612) constate l'accord de l'it. "giuggiola", du prov. "ginjourlo" et du cat. "ginjol" ; on pourrait recourir à un radical asianique *dʒidʒ- comme base de ces mots. M. Devoto (op. cit. p. 190) rattache le mot it. au grec byzantin "zizula". Notons que, pour Nice, M. Compan donne "jijoulié" ("jujubier") (Glossaire, p 38).

[syetɛli] etc, au lieu de "siégi" etc, donné par Ronjat pour le méditer. (1) ; ces formes en [ʔɛ] ont d'ailleurs été relevées par l'ALF (2).

On peut même se demander si les mentions "peyre chasaut" et "Jaumeto chassaudo" de 1518 ne correspondent pas au nom de famille "Jassaud", assez courant dans la région (3).

L'hésitation entre la sourde et la sonore se retrouverait peut-être dans les formes de "demie" du cadastre de 1532 (que nous avons citées plus haut). Peut-être s'agit-il d'une simple question de graphie ; Anglade écrit en effet (4) "Di devenu final en roman donne dj, écrit d'ordinaire g, j et quelquefois ch". "Miecha" se serait donc prononcé [myɛdʒja], d'après un masc. [myɛdʒ]. Peut-être au contraire, "miecha" [myɛtɛʒa] est-il dû à [myɛtɛ] qui comportait un assourdissement de la mi-occlusive à la finale.

Une pareille forme permettrait peut-être d'expliquer une locution comme "miech ouro" [myɛtɛʒuʁo] (en face de [myɛdʒnɛvɛ] "minuit"), à moins qu'il ne s'agisse de l'influence analogique de groupes comme "miech ome" [myɛtɛʒomɛ] etc.

Le même cadastre de 1532 offre un exemple caractéristique de confusion dans un nom propre, avec les deux mentions voisines : "los heres de mestre michael pargemin" et "los heres de michel perchemin" (5).

(1) GIPPM § 636. Nous reviendrons dans la Morphologie.

(2) ALF, carte 517 "qu'il soit" : *siɛtɛʒ* (Seillans), *siɛtɛʒ* (Hyères).

(3) Cad 1518, 2vo, 49. Le nom n'est pas dans le DNF de Dauzat.

(4) GAP, p 180. On trouve aussi "miecho" à Saint-Tropez (CC2, InV).

(5) Cad 1532, 128vo et 129. On peut citer comme exemple analogue "la forcha" (pour "la forge") à Bargemon, BB8 (1513-23) InV.

Quoi qu'il en soit, nous avons pu constater que la tendance à la réduction de [dj] est plus nette aux alentours de Fréjus que dans la région de Toulon et de Brignoles.

D - LES CONSONNES NASALES

1°) Nasale labiale M (1)

Il s'agit d'une bilabiale nasale, selon M. Malmberg (2).

a) M subsiste à l'initiale, à l'intérieur après consonne et en position intervocalique (comme dans la plupart de nos parlers) :

mense(m) >	"mes"	[mé]	("mois")
sagma(m) >	"saumo"	[d ^o am ^o]	("ânesse")
amaru(m) >	"amar"	[am ^{ar}]	("amer").

b) M intérieur devant consonne, m final ou devenu final a nasalisé la voyelle qui précédait ; nous reprendrons la question à propos de n.

Dans le groupe m'n, le résultat a été m, par des intermédiaires parfois différents :

homīne(m) >	"ome"	[òmé]	("homme").
-------------	-------	-------	------------

Nous n'avons pas trouvé d'autres formes dans les textes du XVIème siècle (peut-être par suite d'une influence savante) ; Levy indique pourtant "ome, om, omen, omne".

(1) GAP, p 183 ; GIPPM §§ 298, 334, 338, 365, 384.

(2) Malmberg, "La Phonétique", p 50.

femina(m) > "fremo" ("femme"), par l'intermédiaire de femna, ^xfemra (avec différenciation), puis "frema" (avec métathèse) ; cette dernière forme est relevée par Levy et nous l'avons rencontrée au XVIème siècle (1).

C'est d'ailleurs, avec sa variante labialisée "frumo", la forme la plus courante dans la région.

Les autres groupes (m'l, m'r, my) n'offrent rien de spécial à remarquer.

2°) Nasale dentale N (2)

Apico-dentale nasale, selon M. Malmberg (3)

a) N subsiste à l'initiale, à l'intervocalique et, en principe, à l'intérieur après consonne :

nasu(m) >	"nas"	[na]	("nez")
donare >	"douna"	[duna]	("donner")
ornare >	"orna"	[orna]	("orner").

b) N suivi de consonne à l'intérieur ou n final ont nasalisé la voyelle précédente. Le même phénomène s'est produit avec m.

Le français a connu cette évolution d'une façon plus complète que le provençal (et avec, parfois, des changements dans le timbre des voyelles). L'"accent" provençal, comme l'a montré Ronjat (4) est

(1) BB3, 1548, 22vo. On lit aussi fréquemment "las fremos" dans CC61 de 1579-80.

(2) GAP, p 184 ; GIPPM, mêmes références que pour m.

(3) Malmberg, op. cit. p 50.

(4) GIPPM § 387. L'auteur a donné une analyse détaillée des phonèmes et a précisé leur notation (cf en particulier p 293).

dû en partie à cette différence dans le degré de nasalisation (1).

Notre parler de Fréjus ne présente pas de particularités spéciales sur ce point et nous rappellerons simplement que dans notre langue :

- 1 - la nasalisation n'est pas complète,
- 2 - il subsiste un prolongement consonantique après la voyelle nasale.

Pour des commodités graphiques, nous avons noté ces sons particuliers par un petit n ou un petit m, placés au-dessous de la ligne après la voyelle nasale (2).

A l'intérieur devant consonne, la nasalisation semble peut-être plus incomplète qu'à la finale.

Remarques

1) Nos parlers semblent avoir connu, au moins au XVIème siècle, quelques exemples de chute de -n devenu final : nous avons lu, au Puget, "lo camy tirant au myey" (3), et, à Saint-Raphaël, "lo camy de la santo baumo" (4). Quelques traces de cette évolution subsistent encore : nous avons entendu [lə mɔli] ("le moulin") à Mons et, pour le hameau "Les Salins", la vieille prononciation à Hyères est [lə salɔ̃i] .

2) Une dissimilation est intervenue dans "arnado" [arnado] employé à Fréjus concurremment avec "annado" [anado] . Des phénomènes de ce genre peuvent se produire sporadiquement dans le Var et la petite ville

(1) On peut aussi se reporter à Fouché, Ph. hist. p 356 sq.

(2) C'est en principe la nouvelle notation adoptée par le Nouvel Atlas linguistique pour la Provence.

(3) Le Puget, CC4 (1553-64), plusieurs exemples.

(4) St-Raphaël, CC1, 48vo. "La Sainte-Baume", grotte dans l'Estérel, conservant le souvenir de saint Honorat.

de Saint-Maximin est appelée [sar me₂ sémi_n] à Tourves.

3) Dans des mots tels que "panso" [p_hā_nso] ("variété de raisin") rattaché à "uva passa" (1), et "sanso" [sā_nso] ("sorte de pelle pour prendre la farine etc") (TdF "sasso, sanso") rattaché à sessula (2), la nasalisation par n devant s reste obscure (3).

4) Pour "âme", Fréjus et les lieux voisins disent "amo", emprunté sans doute au français ; les parlers du Var ont connu "armo", que nous lisons dans La Sinso (4).

E - LES CONSONNES MOUILLEES

1°) N mouillé (5)

C'est une dorso-palatale nasale (6).

Ce phonème est dû essentiellement à une combinaison de n et de y dans des groupes tels que ny, gn, ng, ndi (et probablement ngi) ; il remonte à une époque très ancienne, surtout pour le premier groupe (fin de l'Empire, selon E. Bourciez) (7).

(1) REW 6270. Rattaché à "passus".

(2) REW 7881. L'it. a conservé "sessola" (cf Devoto, op. cit. p 389).

(3) Une influence analogique a pu jouer comme pour [la m_ndrago]
("La Madrague", n de lieu) à Hyères, "Le Lavandou" (qui vient sans doute de "lavadou", "lavoir") etc.

(4) F.P. 76.

(5) GAP, p 175 ; GIPPM §§ 319, 336, 354, 359.

(6) Malmberg, op. cit. p 50.

(7) "Eléments" § 57b, p 50 ; "Phon. hist." § 199 H.

vinea(m) > "vigno" [vin^ydo] ("vigne, vignoble")
jungere > "jougne" [dʒ^yu^yé] ("joindre") ;

Sur pugnu(m), sont formés les dérivés "pougnado" [pau^yg^yado] ("poignée"), "pougnnet" [pau^yg^yé] ("poignet") etc.

Comme dans le prov. commun, et par opposition au niçard et même aux parlers de Cagnes et de Vence (1), n mouillé a perdu son mouillement en devenant final :

pugnu(m) > apr. "ponh, punh > "poun" [p^yuⁿ] ("poing")
stagnu(m) > apr. "estanh" > "estan" [est^yâⁿ] ("étang").

a) Graphie et aperçu historique

Les textes de Fréjus au début du XVIème siècle utilisent encore la graphie traditionnelle de l'apr. "nh" ; cf "vinha" (2) etc mais les formes en "gn" commencent à apparaître dans le cadastre de 1532 (cf "vigno") (3), se répandent dans le registre BB4 (1560 etc) (4) et surtout dans le cadastre de 1567 (5). Le nom de famille "Manhon" du cadastre de 1518 devient "Magnon" en 1532 et dans les cadastres suivants (6).

A Saint-Raphaël, on rencontre "gn" dès CC1, semble-t-il, par exemple "vigno" (7) ; au Puget, on remarque parfois "n" seul ("vino") (8),

(1) cf Dubois, op. cit. p 127.

(2) Cad 1518, 1, 1vo etc ; cad 1532, 1, 1vo etc.

(3) Cad 1532, 3 etc.

(4) cf "vignos", "engigneur" ("ingénieur") etc.

(5) Cad 1567, "vigno", "fillagnos" ("rangées") etc, 2vo, 4vo, 5, 8 ; 2vo, 5.

(6) Cad 1518, 3, 31 etc ; cad 1532, 123 etc ; on trouve aussi "cognat" ("beau-frère") etc.

(7) St-Raphaël, CC1, 6vo, 14vo etc.

(8) Le Puget, CC2 (XVIe), 18, 19 etc.

"nh" surtout en 1538, mais aussi "gn" (1).

Une petite étude dans les lieux voisins conduirait sans doute aux mêmes conclusions : à Gassin, en 1516, nh semble seul utilisé (2) ; à Saint-Tropez, on trouve "vinha" ou "vinho" au début, puis "vigno" en 1540 (3).

Pour ces changements de graphie, on peut penser peut-être à une action de scribes italianisants au commencement, à une influence française à coup sûr ensuite.

Problème plus important dans le domaine de la phonétique, comment comprendre les graphies "lestanh", "estanh" (4) ; "stanh" ("étain") (5), "besonh" (6) etc ?

On peut lire aussi "lestaing", "estang" et "estan" dès 1532 (7) ; il semblerait donc que, pour ce mot tout au moins, [ɲ] se soit réduit à [n] au XVIème siècle, mais la question se complique un peu à cause de l'étymologie (8).

Le français a connu, lui aussi, une réduction de [ɲ] final à [n] , mais elle est beaucoup plus ancienne ("date pré-littéraire", selon F. Fouché) (9) et s'est accompagnée de phénomènes complexes.

(1) Le Puget, "vinha", "Banholz" ; CC3, 5, 5vo, 7vo ; 6 (pour "gn").
Nous avons noté encore "vignie" et "vigno" dans CC4 (1553-64).

(2) Gassin, cad 1516, "vinha", "vinhon", "senhors", "consenhor" etc.

(3) St-Tropez, CC1, 2, 3, 4 ; CC6 (1540).

(4) Cad 1518, 1vo ; 1532, 1vo, 28vo etc ; 1567, 2vo etc. BB4, 51, 52.

(5) Var E 2342, 132vo.

(6) BB2, 1541, 5vo.

(7) Cad 1518, 9 ; cad 1532, 28vo etc ; BB3, 1552, 222vo, InV ; BB4, InV. "Estan", 1532, 1, CC62 (1581-82) ; St-Raphaël, CC1 "alestan dagay... anbe lestan".

(8) Le N. dict. ét. (p 280) admet que "étang" < lat. stagnum, avec attraction d'étancher. BvW (p 236) repousse stagnum et pense à un dérivé probable dialectal d'étancher.

(9) Ph. hist. p 919.

Il est très difficile de donner une datation pour nos parlers ; Ronjat indique que, dès le XIII^{ème} siècle, on trouve des rimes -nh/-n (1)

b) Cas particuliers

1) Le mot "joug"

Nous avons entendu à Fréjus 3 formes [dʒy^ué], [dʒy^uin], [dʒy^u] ; la troisième provient sans doute de l'apr. "jo" (2) ; les deux autres se rattachent au verbe "jougne" ; la première présenterait un maintien de [y] avec développement de e de soutien (à moins qu'il ne s'agisse d'un infinitif substantivé).

A Mons, nous avons relevé pour ce mot [dʒy^uu] et [dʒy^uin] chez une personne âgée, il est vrai (3).

2) Mots en -gine

- Le continuateur de sartagine(m) est "sartan" [sart^uin] ("poêle à frire"), comme en prov. litt. et dans la plupart des lieux de la région (4) ; Ronjat (5) explique que g'n a le même traitement populaire que "gn" et cite ce mot en exemple. Mais une forme "sarthaes", que nous avons trouvée au début du XVI^{ème} siècle pour le pluriel, fait difficulté (6) ; Levy ne donne pour l'apr., que "sartan, sertan, sartaia, sartanha, sertana" (7).

(1) GIPPM § 389.

(2) ou du français. Levy donne "jo, joi, jou, giu" dont l'origine serait jugum (cf REW 4610) et aussi "jun" (qui se rattacherait au verbe).

(3) Nous avons entendu encore [dʒy^uwi] à La Mole et La Garde-Freinet ; [dʒy^uin k] (verbe [dʒy^uin ka]) aux Adrets et à Seillans.

(4) Sauf, évidemment, là où il a été éliminé par le franç. "poêle".

(5) GIPPM §§ 319 et 281.

(6) Var E 2342, 321vo.

(7) cf aussi REW 7613.

On pourrait expliquer notre forme aberrante par une mauvaise orthographe pour "sartahes", représentant lui-même "sartannes" ; il arrive parfois, rarement certes, que n soit oublié devant h dans l'écriture du groupe -nh- (1).

Mais on peut aussi opérer un rapprochement avec le mot ancien "ferrage" (2).

- Ce mot, très fréquent dans nos anciens cadastres, revêt différentes formes : "ferrage" ou "ferage" (3) ; "ferrae" ou "ferae" (4) ; "ferray" ou "feray" (5). Nous avons lu "faray" à Draguignan (6) ; "ferraylho" et "ferahe" à Saint-Tropez (7) "ferraya", "ferrahe" à Gassin (8).

Ce nom explique un microtoponyme assez fréquent, par exemple à Hyères, "la grand ferrage de mont Rieu", "les ferrages", "quartier des ferrages" (9).

Levy indique "ferratja" et "ferraia" pour l'ancienne langue. Le mot a pu connaître le traitement savant mentionné par Ronjat (10) : -gine > -ge > -gi, comme dans "image" ; l'auteur signale des formes méditerranéennes en -ai qui sont, selon lui, dues à l'analogie de -ai < -atícu(m).

(1) De même, on rencontre -hn- pour -nh- ; cf "vihno", "filahnos" etc à St-Raphaël dans CC1.

(2) En principe, primitivement, "terrain planté en fourrage" (cf DLM, p 315, note 3 ; P. Meyer renvoie d'ailleurs au TdF, s.v. "farrajo").

(3) Cad 1518, 4vo, 11vo, 23vo, etc ; 1532, 139vo etc. -1532, 131.

(4) Var E2342, 317vo ; cad 1518, 7vo, 8, etc. -1518, 123vo aj, 136, etc.

(5) Cad 1532, 1, 4, 10vo, 20 etc. -Le Puget, cad 1605, 8 ("ferray", 3 et aussi dans CC3 de 1538).

(6) Draguignan, CC11 (1553), 19, 19vo ; on trouve "feray" au fo 4, et "ferray" la plupart du temps (2, 11vo etc).

(7) St-Tropez, CC2, CC5, InV.

(8) Cad 1516 ; mention à noter "una ferraya cf ambe la ferrahe...".

(9) Var 1H38, 1553, 29. Cad Hy 1626, 305 etc ; cad 1736, 403 etc.

(10) GIPPM § 319, pp 187, 188.

On peut se demander d'ailleurs si "ferrage" vient bien de faragine. Il semble possible de songer aussi à farraticu (campu), dérivé de far, farris ("blé"), le sens de l'expression étant "plaine à blé" (1).

De toute façon, au XVIème siècle, pour Fréjus et les lieux voisins, la base paraît être "ferrage", qui peut donner [féraé], [férae], [férai]. Une forme "ferraye" en 1567 est due peut-être à un affaiblissement de -g-, à moins qu'elle ne remonte à l'apr. "ferraia" (avec francisation de la voyelle finale) (2).

Dans ces deux mots, en définitive, il semblerait que les formes indigènes n'aient pas comporté de n mouillé ; elles ont connu un traitement savant ou demi-savant. "Sartan" est peut-être un terme importé ; quant à "ferrage", il survit sans doute dans un lieu-dit à l'intérieur de Fréjus, "lou pous dei Fera" où il est compris comme "ferrat" ("seau").

2°) L mouillé (3)

Il s'agit d'une latérale dorso-palatale (4).

L mouillé provient de ly et des groupes consonne palatale + l ; là encore le mouillement est très ancien, surtout pour l + y.

(1) Cette opinion nous a été suggérée par M. Rostaing.

(2) Cad 1567, 8vo etc. Nous la trouvons dans la localisation "au pous delas ferrayes" dont nous parlons quelques lignes plus bas. On peut même se demander si elle ne représente pas un pluriel en -es, ajouté à "ferray" par analogie.

(3) GIPPM notamment §§ 353 et 400.

(4) Malmberg, op. cit. p 52.

a) La question de l'orthographe

L'orthographe traditionnelle du provençal par "lh" s'est mieux conservée à Fréjus au XVIème siècle que pour n mouillé. Nous lisons encore, à la fin du siècle, à Fréjus même, "vielho" ("vieille"), "atravalhat" ("il a travaillé"), "molher" ("épouse") "Guilhen" etc (1) ; à Saint-Raphaël, "Guilhen", "Guilheume", et même au XVIIème siècle, "Guilhem, Rodelhat" (2) ; au Puget, en 1605 encore, "pontilhau" ("petit pont") etc (3).

b) Affaiblissement en y

Ce l mouillé s'est affaibli en y dans nos parlers, comme dans presque toute la Provence (qui s'oppose sur ce point à la plus grande partie du Midi) (4). Il s'agit là d'un phénomène moderne que l'on observe aussi en français ; dans cette langue, les observations minutieuses des grammairiens ont pu noter que cette prononciation d'origine populaire se manifestait au début du XVIIème siècle et que, malgré les "doctes", elle s'était imposée à la fin du XVIIIème (5).

Nous n'avons aucun document pour retracer cette évolution dans notre région. On peut penser que l mouillé, écrit lh comme nous venons de le voir, se maintenait nettement au commencement du XVIIème siècle. Il est possible que la Provence se soit montrée plus conservatrice que la capitale mais, pour Fréjus, nous ne pouvons apporter de preuves (6).

-
- (1) CC67 (1586-87) pour le 1er ex. ; CC68 (1587-88) pour les autres.
 - (2) St-Raphaël, CC2 (1594-96), 1, 57 etc ; CC3 (XVIIe), 22vo, 28 etc.
 - (3) Le Puget, cad 1605, 10 etc. On relève parfois des traces de graphie italianisante, par ex. "miglor" ("meilleur"), Bagnols BB1, 1591.
 - (4) Fouché, Ph. hist. p 918.
 - (5) cf Fouché, Ph. hist. ibid ; Bourciez, Ph. fçse § 190.
 - (6) A propos du français de Marseille, A. Brun déclare "L mouillé tend à y, soit à l'intérieur, soit en finale" et ajoute "phénomène ancien" en se fondant sur des graphies de Gelu (cf F.M. p 40).

c) L mouillé à la finale

Quand l mouillé se trouvait en position finale, il perdait de bonne heure son mouillement devant -s du pluriel ; voici un exemple caractéristique, au début du XVIème siècle : "Tres parels de cañuecs (=chenets) que nya un parelh de grans et dos parels de petis" (1).

L < [ʎ] suivait ensuite son cours normal, d'où des formes comme "los conyeus" ("les lapins") (2).

Si l'on en croit certaines graphies, L final (non suivi de -s) a pu perdre son mouillement au cours du XVIème siècle : en face de "Capel Vielh" (n de lieu), "solelh" de 1511 (3) ; "matalh" ("battant de cloche"), "conselh", "Bonfilh" (n de famille) (4) etc, nous trouvons vers 1580 des mentions telles que "aubary vyel" ("au vieux rempart"), "daubarry Vyel", "daubost vyel" (sans doute pour "bosc"), et même "aubarry vyei" (5) ; il est vrai que ces registres écrivent couramment "trabalas", "trabalados" au participe passé du verbe "trabalhar".

Peut-être la perte de la mouillure a-t-elle commencé plus tôt dans certains mots et certaines expressions.

Si nous considérons maintenant le résultat actuel, nous pouvons distinguer deux cas :

1) [ʎ] a évolué normalement vers y, comme à l'intérieur, et y a formé diphtongue avec la voyelle précédente ;

(1) Var E 2342, 321vo.

(2) CC61, par opposition "conilh" au sg, par ex. St-Raphaël, BB1, 16vo (1561-94).

(3) Var E 2342, 318, 322vo.

(4) Le Puget CC67 (1537-38).

(5) CC61 (1579-80). "Trabalas" etc dans CC61, CC62, CC63, à côté de "trabailhados" dans CC66 (1585-86) et de "atravalhat" déjà cité. On lit en revanche "traballon" (prés. ind.) dans CC61, où les 2 l écrivent peut-être [ʎ].

2) [f] a perdu son mouillement, devant -s du pluriel en particulier, et a suivi ensuite le sort de -l ordinaire ; les formes du pluriel ont alors réagi sur celles du singulier.

Les exemples dans nos parlers ne concordent pas toujours avec ceux du prov. litt. (ou du rhod), ni avec ceux cités par le TdF comme "marseillais" ; en voici quelques-uns :

1) "pecoui" [pékwi] ("pédoncule") < ^xpedicullu(m) (1), à côté du rhod. "pecou" ; l'apr. ne connaît, semble-t-il, que "pecol" (2) mais le verbe "pecolhar" ("mettre des pieds") est attesté ; le TdF mentionne d'ailleurs "pecoui" comme marseillais. Nice a "pecoulh" (3).

"fenoui" [fénui] ("fenouil", plante) < fenuculu(m) ; le TdF donne "fenou(mars)", ce que reprend le FEW. L'apr. disait déjà "fenolh" et "fenol" ; pour Nice, M. Compan indique "lou fenoui gros" (pour la "fêrule") (4).

Dans "vièi" [vyèi] ("vieux"), le fém. a pu agir sur le masculin.

2) C'est le cas le plus fréquent ; cf "artèu" ("orteil"), "counsèu" ("conseil"), "parèu" ("paire") etc. Citons encore comme formes plus spéciales :

"ginou" [djinu] ("genou") < genuculu(m), à côté du rhod.

"geinouï" ; "ginou" est mentionné dans le TdF comme rouergat ; Nice a "ginoui" (5).

(1) cf REW 6351.

(2) Si nous nous fondons sur Levy et le REW du moins.

(3) Compan, Glossaire, p 32.

(4) Glossaire, p 33. Notons d'autre part que, pour la plupart des mots que nous citons, l'usage de beaucoup de lieux du Var, par exemple Hyères, est identique à celui de Fréjus.

(5) Compan, Glossaire, p 75. Il est possible que l'influence du français ait joué pour ce terme, par une action en quelque sorte parallèle.

"gargau" [gargau] ("jable, fond de tonneau") ; TdF "gargai, gargau(m), jarjau(a)". Nous n'avons pas trouvé de mention en apr. ; le verbe dérivé est "degargaia" (aux sens plus larges).

"margau" [margau] ("ivraie") ; le TdF n'indique que "margai" pour ce sens (1) ; on peut rapprocher sans doute du niçard "arguèi" (2).

Remarques

1) Dans le mot "meuio" [m^{eu}yo] ("moelle") venant de medulla, il faut supposer une forme primitive avec [l] ; d'ailleurs le TdF, qui indique "meouio, mèouio(mars)", mentionne de plus "mesoulho (a.l.), meoulho (niç)" ; [l] provient peut-être d'un dérivé formé avec le suffixe -ione, tel que "mezolhon" ("moelle") (3).

2) Le phonème [l] peut se rencontrer de nos jours en position initiale, par suite de l'action d'un y qui suit ; le débit et la prononciation individuelle interviennent ici :

[lédji] ou [lyédji] ("je lis", du verbe "legi"), [lâ] ou [lyâ] ("lien de gerbe"), [lè] ou [lyè] ("lit"), [l a dé dyè] ("il y a des gens").

Edmont a employé assez souvent cette notation dans l'ALF (4), mais Ronjat trouve la graphie [ly-, -ly-] préférable à [l-, l'-] (5).

(1) Là encore, on dit "margau" à Hyères. "Lou Breviàri" (Gde éd. de 1967, p 62) ne donne que "lou margai" ("l'ivraie vivace"). Étymologie difficile.

(2) Compan, op. cit. p 37.

(3) donné par Levy, à côté de "mezol, mezola". Cet auteur cite aussi un adj. "mezolhos" ("moelleux").

(4) Par exemple pour "il lit" (carte 775) à Seillans, Aups, Le Luc, Hyères, Saint-Tropez etc.

(5) GIPPM § 53. Rappelons que, pour Ronjat, [l'] écrit l mouillé.

CONCLUSION GENERALE SUR LA PHONETIQUE

Arrivé au terme de cette première partie, nous pouvons dresser un bilan sommaire des points caractéristiques de nos parlers, dans le domaine de la phonétique.

A - Voyelles

1°) Diphtongaison, en principe spontanée, de o ouvert en [wa] , type "pouarto" < p^uorta(m) ; parfois en concurrence avec l'ancienne diphtongaison conditionnée de o ouvert en [wə] , type "duermi" < d^uormio.

Les exceptions, pour des raisons diverses, restent très nombreuses (1).

2°) Hésitation dans le timbre de e, avec une tendance à la fermeture plus marquée sans doute qu'en français ou peut-être qu'en prov. littéraire (2).

Rappelons les principaux jalons de e :

"telo" [t^élo] (é très fermé), "soulèu, terro" [su^leu], [t^éro] (e moyen, soumis à des variantes individuelles), "nuè, fuè" [n^uè], [f^uè] (è nettement ouvert) (3).

(1) cf p 95 4q.

(2) Rapprochons de ce que note A. Brun (F.M. p 32) : après avoir remarqué que è ouvert avait, dans plusieurs cas, tendance à se fermer à Marseille et dans notre région, l'auteur écrit : "Comme, en aucun cas, un é fermé ne devient ouvert, il en résulte que le français de Provence comporte beaucoup moins d'è ouverts, et beaucoup plus d'é fermés que le français commun".

(3) cf p 24.

3°) Tendance à l'ouverture de [a] en [o] devant -r :

Ex : "porciéu" [por^ociéu] ; "portau" [port^oau] ; "porta" [port^oa] (1).

4°) Fermeture de [au] en [ou], à l'initiale atone :

cf l'opposition entre "faudo" [fa^udo] ("giron") et "faudiéu" [fa^udiéu] ("tablier") (2).

5°) Passage de [eau] à [ou], à l'initiale atone :

cf "teule" [téu^lé] ("tuile") et "toulisso" [tou^liso] ("toiture") (3).

6°) Fermeture de [o] en [u], et tendance à la fermeture de [-e] en [-i], dans les finales masculines atones :

Ex : "Corsou" ("Corse"), "gànchou" ("croc"), "chàmбри" ("écrevisse") (4).

7°) Réduction de [yeu] à [yi], qu'il s'agisse d'un groupe primitif i + v ou d'un groupe primitif e + u :

Types "viéu" [viⁱu] ("vivant"), "Diéu" [diⁱu] ("Dieu") (5).

(1) cf p 145.

(2) cf p 167.

(3) cf p 169

(4) cf, pour [i], p 155 et pour [u], p 158. Signalons que l'on trouve des exemples de ce passage dès 1475 à Antibes, témoin "au consou de Grassou" ("au maire de Grasse") (DLM, p 511), mais, selon P. Meyer, ce compte a été écrit sans doute par un Niçois. Nous avons lu aussi des rimes "memoirou : histoirou", "rimou : estimou" dans quelques vers de J.B. Coye (1711-1771, écrivain arlésien), cités par M.R. Ambard, dans "La Comédie en Provence au XVIIIème siècle", Aix, 1957, p 72. Il s'agit ici, il est vrai, de mots féminins ; on pourrait rapprocher de ce que dit P. Dévoluy, commentant quelques lignes de G. Paris sur la langue de Mistral ; "Ce son qui s'écrit o n'est pas égal à lui-même, suivant sa position, et varie de l'a ancien à o et à ou. Ainsi on écrit bello femo et on prononce plutôt bella femou" (Mistral et la Rédemption d'une langue", p 180, en note).

(5) cf p 76 pour i, p 80 pour e.

Cette évolution semble avoir commencé dès le XVIème siècle si l'on en juge par certaines graphies (1).

8°) Passage à la finale de -ioun à -ien [y^hen] .

Ex : "nacien" [naw^hen] , "grafien" [graw^hen] (2).

9°) Passage assez fréquent de -e- à -u- en présence d'une labiale, à la tonique ou à l'initiale :

Types "sùpi" [s^hupi] ("seiche"), "sumello" [sum^helo] ("semelle") (3).

10°) Certaine hésitation parfois dans le timbre de la voyelle nasale, devant -n et -m :

Ex : "lambert" [lā^h b^her] ("lézard vert"), "ambouligo" [ām bu^h ligo] ("nombril") (4).

B - Consonnes

1°) Son [l^h] provenant de L et de R simples entre voyelles :

Types "ouro" ("heure") et "oulo" ("marmite") [u^hlo] (5).

2°) Traitement de s :

a- chute (après sonorisation) à l'intervocalique (avec des exceptions) et, en général, à la finale ;

b- chute ou modification devant consonne (6).

(1) cf p 80 . Le même phénomène a pu commencer très tôt pour d'autres régions ; cf "you" ("je") à Rame (Hautes-Alpes), dès 1478 (DLM, p 435 etc).

(2) cf p 124 ; Les Adrets échappent en principe à cette évolution.

(3) cf pour la tonique p 26 , pour l'initiale p 135 .

(4) cf p 84 et 134.

(5) cf p 220 .

(6) cf pp 236, 242 etc.

3°) Tendence à la réduction de [dj] à [j] :

Ex : "courrejo" [kuréjo] ("courroie") (1).

4°) Maintien assez fréquent du groupe -rs- :

Ex : "amorsi" [amorsi] ("éteindre") (2).

5°) Quelques exemples de sonorisation de k- à l'initiale :

Type "gourbado" [gurbado] ("marcotte") (3).

Comme nous l'avons remarqué au cours de notre exposé, il est rare qu'un phénomène soit tout à fait spécial au parler de Fréjus ou des environs. Nous rencontrons, la plupart du temps, un traitement (avec au besoin des cas particuliers), qui s'intègre dans une évolution plus générale, caractéristique de tout le "méditerranéen", des parlers varois des Maures, ou encore des parlers de l'est du Var, avec liaison parfois vers la région de Grasse, voire de Nice.

(1) cf p 266.

(2) cf p 210.

(3) cf p 186.

DEUXIEME PARTIE

MORPHOLOGIE

Trouver un plan original pour un exposé de morphologie, surtout dans une étude de dialectologie, tiendrait un peu de la gageure et nuirait sans doute à la clarté. Nous présenterons donc nos remarques en suivant les catégories grammaticales traditionnelles (1), pour arriver à l'élément le plus complexe, le verbe.

I - LE NOM

Les parlers de notre région présentent peu de faits particuliers dans ce domaine et se rattachent à l'usage du "méditerranéen", lui-même peu éloigné du rhodanien et du prov. littéraire.

1°) Le genre des noms

a) Généralités

Nos parlers manifestent quelques différences avec le français, en principe les mêmes que dans les autres dialectes (2).

- Sont du féminin : "anchoua" ("anchois", malgré l'influence du français pour la forme) ; "figuiero" ("figuier"), "piboulo" ("peuplier")

(1) Nous n'entrerons pas dans des discussions souvent fort intéressantes sur ce point.

(2) cf B. Durand, "Gr. prov.", p 19 ; L. Bayle, "Gr. prov.", p 21, etc.

et un certain nombre de noms d'arbres (1) ; "lebre" ("lièvre") ; "ounglo" ("ongle") etc, etc.

- Sont du masculin en revanche : "arange" ("orange"), "armàri" ("armoire"), "affaire" ("affaire"), "cèndre" ("cendre"), "dàti" ("datte") etc.

Ces genres du prov. se retrouvent, la plupart du temps, dans le "français régional", comme à Marseille (2).

Quelques rares mots peuvent avoir les deux genres à Fréjus ; par exemple "set" [ʃɛ] ("soif") (3).

Une hésitation se manifeste parfois : nous avons entendu à La Garde-Freinet et à La Mole, "òli" du féminin (peut-être par influence française) ; cette influence peut jouer aussi pour "estùdi" (régulièrement du masc. en prov.). Des doublets restent aussi possibles : "lou poum", "la poumo" ("pomme").

Nos parlers ont tendance à faire du féminin certains noms dus à une influence savante et terminés en -e muet en français ; par exemple les noms en -ato : "la sulfato", "la nitrato", "la bicarbonato" etc (4). Il s'agit vraisemblablement d'un rapport établi instinctivement entre -e muet du français et -o du dialecte, sentis l'un et l'autre comme caractéristiques du féminin.

(1) cf la communication de M. Wolf-Dieter Stempel "Aspects morphologiques des noms des arbres fruitiers en provençal moderne" (Actes et Mémoires du 1er Congrès d'Avignon, p 266). Dans notre parler, "prunié", "perié" sont en train de remplacer les formes fém. correspondantes ; dans certains lieux, la substitution est totale.

(2) cf A. Brun, F. M. p 47.

(3) Même usage à Nice, selon Calvino (dict, p 262) ; le TdF indique genre masc. pour cette ville et M. Compan donne "lou set" (Gr. p. 28).

(4) Nous avons déjà noté ce trait dans la phonétique.

Quelques rares noms fém. sont terminés par -i atone : tout d'abord ceux dans lesquels -i est devenu final par suite de la chute de -o, comme "bèsti", "nôvi" ("jeune mariée"), "La Gàrdi" ("La Garde-Freinet") (1) d'autres ensuite comme "tounàti" [tounati] ("tomate") (2) et des noms abstraits tels que "penitènci" ("pénitence") (3).

b) Formation du féminin

Nous laissons évidemment de côté les noms qui présentent des formes spéciales pour chaque genre, comme "moutoun" et "fedo" (mouton et brebis), "buou" et "vaco" (boeuf et vache) etc. Le féminin est caractérisé, comme nous venons de le dire, par la voyelle finale -o atone, qui, ou bien s'ajoute à la forme du masc. avec modification secondaire de la consonne finale (type "chin, chino"), ou bien se substitue à une autre voyelle, en principe -e ("type "drole, drolo" : "garçon, fillette") (4).

Signalons aussi l'usage, tombant actuellement en désuétude, de donner une forme fém. en -o aux noms de famille, quand ils désignent une personne (ou des personnes) du sexe féminin ; exemples [gijunéto] ("Mme Giraud"), [sautéron] ("Mme Sauteron"), [astier] ("Mme Astier") à Fréjus ; [sénéquier] ("Mme Sénéquier") aux Adrets etc (5).

-
- (1) "La Gardie" (La Gde-F, BB2) ; ce toponyme provient de l'apr. "gardia" (rattaché au besoin au vb "gardejar, gardiar") et non de l'apr. "garda" postverbal de "gardar" < guardare.
- (2) Pour Nice, M. Compan donne "lu tounàti" au pl. (Gram. p 39).
- (3) cf GIPPM § 694 ; Ronjat oppose le méd. -ènci au rhod. pop. -ènço. Les formes en -ènci tendent à disparaître de nos jours, dans notre région, par suite d'une influence française sans doute.
- (4) Nous avons vu plus haut cette importance de -o du féminin.
- (5) Ces n de famille sont bien représentés dans la région.

L'ancienne langue se montrait plus radicale dans ce domaine et, dans le registre GG1, tous les noms de femmes ou presque sont cités sous forme féminine ; par exemple "Eyrino Boyero", "Anthono Tardivo", "Allayono Perraymono", "Cattarino Rosso", "Cattarino Scoffiero" etc (1). Il en est de même dans les cadastres et les documents de la fin du XVIème siècle ; cf "Cataryno bryansono", "Clemenso Sycardo", "Juanono Baudoyno", "Matyeuo borgognono" etc (2).

Même usage dans les environs ; par exemple à Saint-Raphaël "Loysso Mayollo", "Honorado Conilho" etc (3) ; à Gassin, "dona Guilhema Gaybiera", "Anthoneta Nadalo", "Paulo Raymundo" (4).

Cette coutume nous permet précisément de retrouver certains suffixes propres au féminin et qui ont presque totalement disparu de nos jours, tout au moins à Fréjus :

1 - suffixe -trice (5), donnant des formes en -airis, -eiris (type "pourtairis"="porteuse"), que Ronjat considère comme des restaurations artificielles en prov. litt. mais qui ont pu suivre un développement plus populaire dans certaines régions.

Pour Nice par exemple, M. Compan (6) note : "suffixe aire, fém. arella, airis, eiris" ; d'où "levairis" ("accoucheuse"), "cantairis" ("chanteuse"), "renairis" ("ronchonnoise"), "revendeiris" ("revendeuse").

(1) GG1 (1547 sq), 28 etc ; ndf "Boyer, Tardieu, Perraymond/Berrimond, Ros/Roux, Scoffier/Escoffier (cf DNF de Dauzat et TdF).

(2) CC61 (1579-80) ; ndf "Briançon, Sicard, Baudouin, Borgognon".

(3) St-Raphaël, CC1, 6 ; 7vo. Ndf "Mayol", "Conilh" actuellement "Conil".

(4) Gassin, cad 1516. Ndf "Gaybier", "Nadal", "Raymond".

(5) GIPPM § 697, p 376.

(6) Gr. niçoise, p 35.

A propos de la lettre A. Mistral écrit, dans le TdF : "Le féminin des mots en aire est en arello, airis ou airo ; ainsi cantaire, acampaire font cantarello, acamparello, ou cantairis, acampairis, dans la Provence centrale et le Dauphiné, ou cantairo, acampairo, en Languedoc, Gascogne et comté de Nice" (1).

Quoi qu'il en soit, nous trouvons à Fréjus au XVIème siècle : "Silona Fanguaiyris" (cf "Bona Silone Fanguatricis") ; "Honorado Salvayris" ; "Anthorono Turlairis" (2).

Nous n'avons pas entendu de formes en -airis ou -eiris à Fréjus ou dans les environs mais nous lisons dans Chauvier "sa calegneiri" (au sens de "sa bonne amie") (3) ; nous retrouvons "carigneiris" sous la plume de Ch. Dupont, poète hyérois (4). Il s'agit peut-être d'une influence marseillaise ; le TdF en effet mentionne "calignairis, caligneiris, carigneiris(m), calignarello(rh)... "avec les sens de "amante, maîtresse, fille nubile, demoiselle à marier...". La langue de Chauvier, nous l'avons déjà remarqué, paraît parfois un peu composite.

2 - suffixe -issa surtout (5), sous la forme -essa, puis -esso. Les exemples sont très rares aujourd'hui et parfois maintenus peut-être par influence du français ; citons "pastresso" ("bergère"), "mestresso", "princesso", "countesso" etc.

(1) Dans "Aspects orig. de la langue niçoise" (R.L et Lit. Midi, 1962, tirage à part, p 21), M. Compan indique que les suffixes sont presque identiques à ceux du prov. rhod. et des autres dialectes d'Oc et il cite -aire fém. -airis.

(2) Cad 1532, 2, 194 (ndf "Fanguiaire") ; GG1, 31, 32, 60 (ndf "Salvaire/Sauvaire"=Sauveur) ; cad 1567, 15 (ndf "Turlaire").

(3) F.P. 82 ("Maufoutu, lou maufa").

(4) "Petites Oeuvres françaises et provençales", p 263.

(5) GIPPM § 701, p 383.

Au XVIème siècle en revanche, ce type de formation est très fréquent dans les noms propres.

Nous trouvons en 1532 : "Jaumo Fogassessa", "Guilhelmo Ribequesso", "Bona heredum Chatoye Seguonesso", "Bona Margarite Vesillesse", "Malchiollo Flotesso", "Jaumeto Morralhesso", "dono Francolessa" (1), etc.

Le registre GG1 nous offre : "Margarida Autranessa", "Honorado Negresso", "Allayono Gavaresso", "Juhaneto Vassalhesso", "Latrono Mongesso", "Jaumeto Maurezzo", "Gaspardo Loriesso", "Gaspardo Barbesso", "Sperito Amiguesso", "Loyssso Rostagnesso", "Anthonono Vergillesso", "Berthomieuo Balnesso", "Stheveno Abbesso", "Franceso Perrachesso", "Catharino Rayolessso", "Margarido Bermonesso" etc (2).

L'usage est identique dans les environs ; citons au Puget "Catharina Amiguessa", et à Saint-Raphaël "Alaiono Villesso", "Anthonono Trigansesso", "Quatharino Villesso", "Anthonone Trigancesse" (3).

Il se maintient, tout au moins en partie, au XVIIème siècle ; nous rencontrons à Roquebrune "Laurence Blanquesse", "Angelique Gillesse", en 1608 ; au Puget, "Jaumeto Morguesso", en 1605 ; et même à Saint-Raphaël, "Marguerite Cauviesse" en 1692 (4).

Contribuaient peut-être à la diffusion de ce type des noms où

-
- (1) Cad 1532, 25vo, 124, 138vo, 142, 168vo, 169, 189vo. Cf les ndf "Fogassa, Rebeco (ou Rebec), Segond, Vesili (ou Villi), Flotte, Morralho, Francol" ; la plupart de ces noms sont attestés dans nos textes du XVIe ; "Fougasse, Rebec, Segond" figurent dans le dNF (pp 263, 512, 546).
 - (2) GG1, 1547 sq, 28 (30), 29vo, 31, 32 (49), 36, 37vo (61, 144vo), 38vo, ibid, 46, 48, 51, 55vo, 59, 63, 65, ibid. cf ndf "Autran, Negre, Gavarri, Vassalh/Vassal, Monge, Maura, Lori, Barba, Amic, Rostanh (Roustan), Balma (Baume), Abbo (Abbe), Perracha, Rayol, Bermond, dont la plupart se retrouvent dans nos textes.
 - (3) Le Puget, CC3, 7vo. St-Raphaël, CC1, 7, 8vo, 55 ; CC2, 61vo.
 - (4) Roquebrune, CC3. Le Puget, cad de 1605. St-Raphaël, GG1.

-esso (ou -so) n'était pas un véritable suffixe, tels que "Allayono Guesso" (1), sur le nom de famille "Guès" ou "Guers" ; ou "Margarida Ambrueysso" (2) sur "Ambrueys" < Ambrosius.

On peut penser que ces formes, à l'origine, ont été employées surtout pour les n de famille terminés par -a, de façon à distinguer le nom de l'homme de celui de la femme (ou de la fille) ; ainsi "Maura" (cf "Berthomieu Maura" en 1532) (3) par opposition à "Mauresa" ; on a cherché aussi peut-être à différencier le n de famille sous forme féminine d'un nom commun voisin : par exemple "Mongessa" (femme nommée "Monge") s'opposant à "monja" ("religieuse"), ou encore "Amiguessa" (femme nommée "Amic") s'opposant à "amiga" ("amie").

Puis le procédé s'est étendu à des noms ordinaires comme "Rayol", "Segon(d)", "Bermon(d)" etc.

Nous trouvons des exemples dans toute la région, à Draguignan notamment : en 1553, nous lisons "Marguerido Blanquesso", "Batronie(?) Peyrhuguessso", "Honorade Pascallesso", etc (4).

A Hyères, vers le milieu du XVIème siècle, les exemples semblent moins nombreux ; nous avons noté toutefois "Honorade Barlesso filhe de feu Me Barles", "Allione Merlesse", "Catherine Maistresse" (5), en face de "Marguerite Amigue", "Marquise Amigue" (6) etc. Dans cette même

-
- (1) GG1, 68. Le ndf "Guès" est encore attesté à Fayence ; même origine peut-être que "Guers", apr. "guers" ("qui louche"), pr. mod. "guerche".
 - (2) GG1, 29. Dans ces mots, nous avons simplement une forme fém. comme celles mentionnées plus haut.
 - (3) Cad 1532, 131vo.
 - (4) Draguignan, cad 1553, répertoire des propriétaires. Ndf "Blanc", "Peyrhugue/Pierrhugue", "Pascal".
 - (5) BdR, H 1499, vers 1566, 98vo. Var, Fds Sénéchaussée d'Hyères, Reg. 1550-51, 227vo, 201vo.
 - (6) Var. Rec chapitre Toulon 1550, 4, E 531 (fin XVIè s) stes.

ville, au début du XVème siècle, ce procédé de formation paraît peu en honneur ; nous n'avons guère relevé que "Mona Banholessa de Bariolis" ("de Barjols", Var) et, peut-être, "dona Sileta Somessa" (1).

Il reste fort possible que ce type ait bénéficié d'une mode, à la fin du XVème et surtout au XVIème siècle (2).

2°) Le pluriel des noms

La langue actuelle, comme dans la majeure partie de la Provence, ne marque pas de différence entre le singulier et le pluriel pour les noms ; c'est l'article ou l'adjectif préposé qui met le nombre en évidence :

"l'ome" et "leis ome",
"la fremo" et "lei fremo".

Au XVIème siècle, la différence était rendue sensible par la prononciation probable de -s, marque du pluriel, et aussi par la chute, devant cet -s, de certaines consonnes. Le cadastre de 1518 distingue ainsi "son nebot" ("son neveu") de "sos nebos", "ung ort" ("un jardin") de "los ors", "prat" ("pré") de "los pras" (3).

Certains mots faisaient difficulté, tout au moins dans l'orthographe : pour le pluriel de "brusc" ("ruche"), nous lisons en 1518 "brucs", "brusc", "bruscs", "bruscz" ; dans le cadastre de 1532, opposition entre "los brus", "cent brusc" et "de bruscs" (4). Pour les

(1) Arch. cales Marseille, II 173 (vers 1411), 79 ; II 172, 35.

(2) Nous pouvons ajouter un ex. pour Vence en 1556 "Hugueto Broques-so" (DLM, p 545) et, pour Falicon (AM), "Carlessa Jaumeta", "Carlessa Libania" (Compan, "Noms de lieux et de familles à Falicon").

(3) Cad 1518, 54, 55 ; 75vo, 56vo ; 2vo, 195.

(4) Cad 1518, 13vo, 25vo, 31vo, 158vo etc ; cad 1532, 37vo, 181 (pour les deux).

lieux voisins, citons "los brus" à Saint-Raphaël, "brusqs" à Saint-Tropez, "bruscx" à Gassin et "bruszcz" à Draguignan (1).

D'autre part, l'ancienne langue a connu, comme ailleurs, les pluriels en -ses, en particulier pour les noms terminés en -s au singulier :

ainsi "armasses" (2), de "armas" ("terrain en friche") ;
"pouses" (3), de "pous" ("puits").

Ces oppositions n'ont pas laissé de traces dans le parler actuel (4).

II - L'ADJECTIF QUALIFICATIF (5)

Nos parlers n'offrent, là non plus, pas beaucoup de particularités.

1°) La question du féminin

Comme dans les noms, la voyelle atone -o tend à devenir caractéristique de l'adj. fém. (avec, au besoin, prononciation d'une consonne devenue muette au masc. et modification du timbre de la voyelle) :

"lougîé, lougiero" [lou^hdʒi^hé], [lou^hdʒi^hé^o] ("léger")

(1) St-Raph, CC1, 9, 20 etc ; St-Trop, CC2 (XVIe), CC6 (1540) InV ; Gassin, cad 1516 ; Drag. cad 1553, 121vo, 177vo etc.

(2) Cad 1532, 21.

(3) BB3, 1548, 276vo, InV ; texte complet "las cadenos et poayres dels pouses".

(4) Selon Ronjat, ces "pluriels sensibles" apparaissent au XIIe et se répandent dans la majeure partie du domaine d'Oc au XVIe ; on en trouve encore dans Bellaud ; ils ont disparu en principe au XVIIe et au XVIIIe dans beaucoup de pays (GIPPM § 483, pp 22-23).

(5) Nous conservons ce terme commode, sans préjuger de sa valeur exacte.

"du, duro"	[du], [du ^h o]	("dur")
"amar, amaro"	[amar], [ama ^h o]	("amer").

On sait qu'en ancien provençal, comme en ancien français, la plupart des adj. issus des adj. de la 2ème classe du latin présentaient pour le fém. la même forme que pour le masc. (1). Les survivances de cet usage sont extrêmement rares et ne se rencontrent guère que pour "grand", placé devant le nom et formant groupe avec lui :
Ex : "grand-mero", "grand-cauvo" (= "pas grand chose", locution jouant le rôle d'un indéfini), "grand-maio" ("chaîne du régulateur de la charrue") etc.

Pour "grand-rue", on commence à entendre "grando carriero" à côté de "grand-carriero" ; de même pour "grando carraire" et grand-carraire" (chemin servant autrefois pour le passage des troupeaux) (2).

Au XVIème siècle, on trouve encore des traces de "gran" employé au fém. dans toutes les positions ; témoin "tres cubertos grans" ("trois grandes couvertures") (3) ; mais l'opposition se précise entre "una grant cadiera", "una grant sagoma", "dos grans cornudas" d'un côté et "cayssas grandas", "lechieros grandos", "doas bassinas... que nya una granda".

Des actions perturbatrices ont pu se produire entre les genres :

a) action du masc. sur le fém. : "miecha" ("demie") en 1532, à côté de "mieiha", "miega" etc (4) par exemple.

(1) GIPPM § 486.

(2) "Grand-carraire" se conserve bien avec valeur toponymique.

(3) Var E 2342, 320. Même texte pour les autres ex. (fo 322, 322, 322vo ; 322, 322, 321. "Sagoma" doit être rapproché du prov. mod. "sagamo" nf, "sagamoun" nm ("baque sous la cuve, syn. de "soustino") et de "sagoumo" ("fosse de moulin d'huile").

(4) Cad 1532, 10vo, 15vo, 193 etc ; 41vo, 48, 46 etc ; cf d'ailleurs supra dans la phonétique, à propos des mi-occlusives [t^h] et [d^h].

b) action du fém. sur le masc. en revanche : "large" [lardyé] est refait sur "larjo" [lardyjo] ; "fouale" ("fou") sur "foualo" ; "mouale" ("mou") sur "moualo". Mais, il faut le noter, on entend aussi à Fréjus et surtout aux Adrets et vers Montauroux [fwɔl] pour l'adj. et le nom, contrairement à l'usage de Toulon et Hyères ; même remarque pour [mwɔl] (en rapport avec des formes comme "couol" [kwɔl] pour "cou" etc).

Dans certains cas, comme le remarque Ronjat (1), on peut se demander s'il s'agit d'une réfection proprement dite sur le fém. ou de la normalisation d'une forme en alternance, sous l'influence du fém. ; exemple pour "rouge, roujo". L'apr. présentait "roi, roch, roge" ; à Fréjus en tous cas, on trouve "roge" au début du XVIème siècle (2).

En revanche, les formes anciennes du masc. se sont parfois maintenues jusqu'au XVIème siècle, et même quelquefois étendues au fém. ; par ex. "stanhadas larcs" (3) ("larges plats d'étain" ?).

On peut rapprocher de "lo conseilh larc" dont nous relevons plusieurs mentions à La Garde-Freinet (4).

2°) La question du pluriel

L'adjectif, comme le nom, a perdu dans la langue actuelle l's qui caractérisait le pluriel autrefois ; exemple : "L'ome es brave" ; "leis ome soun brave".

(1) GIPPM § 487.

(2) Var E 2342, 320 : "un grant que es roge".

(3) ibid, 321.

(4) La Garde-Freinet, BB1 (1548-53) ; peut-être avons-nous affaire au XVIème siècle, à une formule un peu figée, s'opposant à "lo conseilh estrech" (conseil général et conseil restreint des communautés).

Au XVIème siècle, -s était encore écrit et, sans doute, prononcé, ce qui, comme dans les noms, amenait parfois la chute de la consonne précédente ; exemple : "nya... dos cors" ("il y en a deux courts") (1).

Dans les adj. préposés, surtout au fém., on trouve des pluriels en -ei devant consonne et -eis devant voyelle, dus sans doute à une influence de l'article et du démonstratif (2).

Ex : "nouàstrei poulo" ("nos poules"), "de paureis ome" ("de pauvres hommes"), "susa à grøssei gouto" ("suer à grosses gouttes"), "de maridei resoun" ("de mauvaises paroles").

Ces formes sont peut-être en voie de régression et l'on entend parfois, dans toute la région, des groupes tels que "de poulido figo" ("de jolies figues"), au lieu de "de poulidei figo". Il s'agit vraisemblablement d'une influence française récente (3).

Nous reprendrons d'ailleurs toute cette question complexe à propos de l'article.

III - L'ARTICLE DEFINI (4)

Les formes sont en principe les mêmes que dans les autres parlars méditerranéens :

sing. masc. "lou" [lu] , "l'" (devant voyelle)

fém. "la" [la] , "l'" (devant voyelle) ;

(1) Var E 2342, 320vo.

(2) GIPPM § 489.

(3) A Nice en revanche la règle reste plus stricte et M. Compan note "L'adjectif féminin au pluriel change l'a du sing. en i" (Gram. p 35) ; il cite comme ex. "de figa goustouhi", où l'adj. suit le nom.

(4) GIPPM § 533, p 108 ; Dubois, op. cit. p 246.

plur. pour les deux genres : "lei" (devant consonne), "leis" [leiz] (devant voyelle) (1).

Formes contractées :

- avec la préposition à, "au" [òu] , masc. sg.
- avec la préposition de, "dóu" [dòu] , masc. sg.

Pour le pluriel, on obtient, avec à, "ei", avec de, "dei", pour les deux genres.

Comme en prov. littéraire et en français, nos parlers n'utilisent pas de formes contractées pour les groupes "à + l'", "à + la" ; "de + l'" ; "de + la".

Aperçu historique

1°) Les formes simples.

Comme nous l'avons vu à propos de la phonétique (2), les anciennes formes étaient "lo, la, l'" pour le sing., "los, las" pour le pluriel.

Si nous considérons nos textes du XVIème siècle, nous constatons :

- a) que "la" et "las" sont employés pendant tout le siècle, le premier d'ailleurs ayant subsisté jusqu'à nos jours ;
- b) que, pour le masc., "lou" et "lous" se substituent peu à peu à "lo" et "los" (en rapport avec la fermeture générale de "o" en "ou", à la tonique ou à l'initiale). Dans le cadastre de 1532, les formes en "o" dominent mais on trouve très souvent "ou" dans les folios 164 à 176vo, par suite sans doute d'un changement de scribe (3) ; par

(1) On entend parfois "li" et "lis", comme nous allons le voir un peu plus loin.

(2) cf o tonique et o initial.

(3) L'écriture en effet est différente et on peut relever d'autres petits changements dans les habitudes graphiques.

exemple "lous heres" ("les héritiers"), "lou camin", "lou Rayran" (le Reyran, cours d'eau), "lou juge" etc (1).

"Lou" fait une timide apparition dans le registre BB2, devient plus fréquent dans BB3 et l'emporte dans le cadastre de 1581 (2) ; mais les comptes trésoraires de la fin du siècle (3) demeurent, la plupart du temps, fidèles à "lo" et à "los".

L'évolution est identique dans les lieux voisins : à Saint-Raphaël, nous trouvons des exemples de "lou", "lous" vers 1560 (4) ; au Puget, nous n'en avons pas relevé avant le cadastre de 1605 ; à Roquebrune, nous avons encore noté "lo" en 1608 (5) ; ces formes isolées demeurent vraisemblablement le fait de scribes conservateurs.

2°) Les formes contractées

Les premiers textes du XVIème siècle offrent encore "del", "dels", "al", "als", c'est-à-dire les formes de l'ancien provençal (6). On les trouve dans les cadastres de 1518 et de 1532, dans BB2, dans les registres du Puget etc (7).

En 1538 au Puget, nous voyons apparaître "au" (à côté de "al") et surtout "as" au pluriel (8) ; le cadastre de 1567 présente "dal" à

(1) Cad 1532, 164, 164vo, 165, 166 etc.

(2) Pour BB2 (1541-47) par ex. 1, 1vo etc.

(3) CC58 de 1573-74 à CC68 de 1587-88 ; il s'agit parfois sans doute de formules toutes faites, comme "Sensegon los homes et las fremos..."

(4) St-Raphaël, BB1 (1561-94), CC31 (1560-62).

(5) Roq. CC3 (1608) ; on trouve aussi "lou" dans le même registre.

(6) GAP, p 212 ; GIPPM § 533, p 109.

(7) Cad 1518, "al", 1vo, 18vo, 35 ; "als", 7vo etc. ; "del", 78, 147vo, 155 etc ; cad 1532, 2vo, 132, 193 etc ; cf aussi Le Puget, CC67, CC68 etc.

(8) Le Puget, CC3, "as ors nous", "as pras" etc.

côté de "del" (1) ; à la fin du siècle se manifestent "dau" et "das" (pluriel), "au" et "aus", ou "as" (2).

3°) L'évolution vers les formes modernes.

Comme nous l'avons dit plus haut (3), en nous référant à Ronjat et à M. Michel, les formes simples actuelles s'expliquent en partant de "los" ou "les", utilisés devant voyelle et occlusive sourde, tandis que "loi" ou "lei" s'employaient devant les autres consonnes ; des croisements ont pu se produire ensuite.

Pour les formes contractées, l'évolution a été peut-être plus complexe.

Selon Ronjat en effet (4), "i(s)" ou "ei(s)" du prov. remonte, non à "als", mais à "els" < in (il)los ; "dôu" continue, non "del", mais "dal" < de ad(il)lu.

Nous penserions plutôt à des actions analogiques fondées sur "al", dont l'évolution phonétique $al > au > [\text{òu}]$ est normale (5).

"Al" a pu entraîner "dal" (au lieu de "del"), "als" au pluriel, "dals" (au lieu de "dels").

L'évolution de base pour le pluriel serait donc :

$als > as > ai > ei$ (6).

(1) Cad 1567, 5vo, 10 etc. Au Puget, dès CC67, on peut lire "del Puget" et "dal Poget" (pour "du Puget", nom de la localité).

(2) CC61 (1579-80), CC62 (1581-82), CC66 (1585-86).

(3) à propos de -s final.

(4) GIPPM § 533, p 110.

(5) Affaiblissement de $[\text{au}]$ en $[\text{òu}]$ en position prétonique.

(6) Affaiblissement de $[\text{ai}]$ en $[\text{ei}]$ en position prétonique.

Pour étayer notre hypothèse, nous citerions volontiers les formes "ai" et "dai" du niçois (à côté de "au", "dau" du singulier) (1) ; il serait en effet difficile d'expliquer "ai" en partant de "els" < in (il) los, tandis que l'on peut penser à un maintien de la diphtongue en position prétonique en rapport avec des mots tels que "mainau" ("jeune enfant"), "maissela" ("mâchoire"), "aucèu" ("oiseau") etc (2).

"Dei" et "ei", d'abord réservés au masc., se sont étendus ensuite au fém. ; la langue du XVIème siècle distinguait encore : "las jornadas das homes et de las fremos" (3).

L'article "lei", "dei", "ei" a entraîné les possessifs comme "mei" etc, les démonstratifs comme "aquélei", certains mots indéfinis comme "toutei", et même les adj. qualificatifs préposés (4).

Selon Ronjat, cette évolution, notamment pour l'article, s'est faite dans le courant du XVIIème siècle. A Fréjus, nous trouvons encore un groupe comme "Toutos las anados" en 1562 (5).

Dans les "Instructions Morales..." de 1687 (6), on peut lire "tous leis Evangilos", "leis curats", "leis Judious" etc, mais aussi "aquestous", "aquelous" et, d'autre part, "les gens", "quauques-uns", qui représentent peut-être la forme "les" dont nous parlions plus haut,

(1) cf Compan, Grammaire, p 21.

(2) ibid, p 16.

(3) Fréjus, CC62.

(4) cf supra, à propos de l'adj. qualificatif.

(5) BB4, 16Ovo, InV.

(6) cf supra et à la bibliographie pour cet ouvrage intéressant malgré sa langue composite. Dans un fragment de comédie "La fillo capricieuse ou Lamant Coungedia", égaré dans le Fonds de la Sénéchaussée d'Hyères, aux Arch. du Var (cote 3 B16), on trouve plusieurs fois "dei" ou "deis", mais nous ne connaissons pas la date de ce fragment (peut-être début du XVIIIème siècle) ?

mais qui peuvent fort bien être dus à l'influence française, car les gallicismes abondent dans ce texte.

Une forme "aquelleis" de 1560 (1), dans la phrase "Aquelleis que aura couppat ou coupparan bosc vif.." paraît isolée ; nous avons toutefois relevé "aquellis" à Bargemon, à peu près à la même époque (2).

- Le polymorphisme

A Fréjus même et dans la partie orientale de notre domaine, une certaine hésitation se manifeste entre -ei et -i, pour le pluriel de l'article et des mots qui ont suivi la même évolution.

Nous avons entendu, de la part d'une même personne, à quelques minutes d'intervalle : "t'outi li fremo" ("toutes les femmes"), "t'outei dous" [tutei dau] ("tous les deux"), "t'outi leis abitant", "parten t'outi" ("partons tous !"). Chez une autre personne, hésitation entre "t'outi leis ome" et "t'outi lis ome" ("tous les hommes"). Dans une même famille, le père a dit "t'outei leis ome", sa femme "t'outi leis ome".

A Agay, nous avons noté "li varlet" ("les valets de ferme"), "li targo" ("les joutes"), "li serp" [li sèr] ("les serpents") à côté de "leis aloueto", "lei tavardoun" ("les petits taons") "bounjour en t'outi" [boudju en tutei] ("bonjour à tous"), mais "leis enfant soun esta t'outei malaut".

Au Muy et au Puget en revanche, nous n'avons relevé que des formes en -ei (3).

(1) BB4, 20vo, InV. vérifié sur l'original. Il faut sans doute lire "auran" ("auront").

(2) Bargemon, BB14, 1564-65, InV.

(3) par exemple [boudju en tutei], [tutei leiz autreiz amis]
("tous les autres amis") au Muy.

"Lou Franc Prouvençau" ne semble pas présenter de traces de ce phénomène ; nous laissons évidemment de côté les textes écrits dans un provençal littéraire plus ou moins exact et les notations de Louis Funel, de Vence, telles que "gracieusoei garbeto", "belloeï fusado" etc.

En l'absence de documents permettant de suivre une transformation, nous ne pouvons savoir s'il s'agit d'une réduction de -ei à -i, analogue à celle qui s'est produite, vers le milieu du XVIII^{ème} siècle selon Ronjat, à Avignon et à Arles, ou au contraire d'une tendance récente, comme celle qu'a notée M. Dubois pour Cagnes (1).

Sur le plan strictement local, nous pouvons cependant faire état de deux petites poésies : dans "La Santo Baoumo" (2), s'oppose à l'article "lei, dei" un groupe "Maï touti ben disposa" ; dans "Felibre qu'es aco" de J.A. Ortolan (3), nous notons aussi une opposition entre "lei", "tei" ("tes") et "Es pa d'aquelli mangeo estoupo" ou "Aqu'elli qu'an fa la cansoun".

Mais peut-on se fonder sur deux textes courts et à la graphie souvent imparfaite pour tenter de formuler une règle ou seulement de reconnaître un usage ?

Le phénomène est sans doute lié aussi à la phonétique syntactique, avec un désir instinctif d'éviter une suite de finales identiques. "Tous" se présente sous la forme "t^houti" [t^houti] surtout devant l'article pluriel [l^hei] ou en finale absolue. Ces finales en -i ont l'air, malgré tout, assez anciennes.

(1) op. cit. p 247 ; M. Dubois remarque : "La diphtongue finale -ei est moins nette à Cagnes qu'à Vence : c'est qu'elle y est en pleine évolution (ei > i). Cette évolution est déjà achevée à Antibes, où l'on n'a que li". Pour cette dernière ville, même remarque dans GIPPM § 534, p 111.

(2) Chanson pour la procession à la grotte de l'Estérel.

(3) Sorte de fantaisie composée à l'occasion de la Santo Estello de 1883, qui se tint à Saint-Raphaël, en présence de Mistral et de nombreux Félibres.

Il faut joindre à cela certains "tics" de prononciation individuelle, un certain manque de netteté dans les fins de mots et, peut-être, un début d'influence française : nous avons entendu au Puget "toute leis ome" ("tous les hommes") (1).

La région toulonnaise et, semble-t-il, la majeure partie du département du Var ne connaissent pas ces formes en -i.

Cas particulier

Nous avons relevé aux Adrets deux exemples d'une forme contractée "mei" [mei] pour "emé lei" ("avec les") :

"ana mei carreto" ("aller avec les charrettes"),

"mandavian d'aigo mei men" ("nous envoyions de l'eau avec les mains").

La plupart du temps, on entend comme ailleurs des formules telles que [mé lei pè] ("avec les pieds").

M. Compan indique un pareil usage pour Nice (2) et, à propos d'un exemple de Fr. Guisol "em^eei siéu couradeta" ("avec sa fressure"), il écrit en note : "On peut admettre ici une contraction de emé lei. En effet, Guisol étant varois natif de Brignoles, il a pu conserver certaines formes de ses origines".

IV - LE PRONOM PERSONNEL (3)

Ronjat distingue des formes conjointes, employées seulement en liaison étroite avec une forme verbale, et des formes absolues qui

(1) Nous avons relevé aussi à Cagnes (avec le pluriel fém. de type antibois) "le nouostre poulei" ("nos poules").

(2) Compan, Grammaire, p 22. La note porte le numéro 12.

(3) GIPPM § 496 sq ; GAP, p 245 ; Dubois, op. cit. p 245.

peuvent être employées seules (1).

Rappelons tout d'abord que l'emploi du pronom personnel sujet n'est pas obligatoire en prov. moderne, puisque les verbes offrent une désinence personnelle nette. L'usage de la langue du XVème et du XVIème siècles différerait quelque peu du nôtre sur ce point.

1°) Première personne

a) Le singulier

Pour le sujet ou après une préposition, "iéu" [yⁱeu] (ou parfois [iⁱeu]).

Nous retrouvons là un effet de la tendance des parlers méditer. à réduire [yéu] à [yiⁱeu] ; la forme [iⁱeu] peut se rencontrer en cas de débit rapide.

Les parlers des alentours et nos écrivains dialectaux connaissent ces mêmes formes ; ceux-ci écrivent d'ordinaire "iou" (2), mais la graphie "jiou", sous la plume de "Un Draguignanen" ("Un Dracénois") et de "Qu noun sai", doit être une tentative pour transcrire le son [yⁱeu] (3). Le TdF indique d'ailleurs "giéu" pour le Var.

Au XVIème siècle, on trouve "yeu", "iieu" ou "jeu" (4), qui correspondent sans doute, au début du siècle, à une prononciation réelle [yⁱeu] ; mais aussi "jou" dans les comptes trésoraires, ce qui

(1) GIPPM, ibid, p 47.

(2) cf Chauvier, F.P. 80, 82, 88 ; "Qu noun sai", 88 (p 57) etc.

(3) F.P. 79 ; 85, p 118, 140 ; ex. caractéristique d'insistance à la p 118 : "que sabi jiou" ("qu'est-ce que je sais, moi"). Trussy écrit souvent "you" (cf "Margarido", pp 4, 42 etc).

(4) Var E 2342, 322vo ; "iieu", Le Puget CC67, CC68 (parfois "hieu", Le Puget, CC69, 1536) ; "jeu", St-Raphaël, CC34, Le Puget, CC67, plusieurs exemples.

marquerait peut-être l'évolution vers [yia] (1). Une forme "jo" est peut-être une simple faute d'orthographe (ou une influence française) (2). La lecture offre souvent des difficultés, surtout pour distinguer "ieu" et "iou" (3).

Pour l'accusatif conjoint, "mi" ou "m'" (devant voyelle)

"mi vuou" [mi vu^u] ("je me vois")

"m'a vi" ("il m'a vu").

Pour le datif conjoint, la question est plus complexe ; il convient de distinguer :

1 - pronom de la 1ère personne seul : mêmes formes que pour l'accusatif :

"douno-mi" ("donne-moi")

"m'a parla" ("il m'a parlé").

2 - datif de la 1ère pers. précédant un autre pronom personnel :
forme "me"

"me lou dounes ?" [mé lu dounès] ("me-le donnes-tu ?")

"douno me lou" ("donne-le moi")

"douno me la" ("donne-la moi")

"me lou gàrdi" ("je le garde pour moi").

Nous avons noté le même usage aux Adrets, à Seillans, à La Garde-Freinet etc (4). Les textes de la région présentent des exemples semblables : "me lou fau faire" (m-à-m : "il me le faut faire"), "me

(1) CC64 (1583-84), CC66 (1585-86), CC67 (1586-87). On trouve aussi parfois "jeu".

(2) CC66.

(3) surtout dans les formules "Jou soutosegnat" ("subtosegnat").

(4) Un rapprochement, fortuit sans doute, reste possible avec l'it. où "mi, ti..." deviennent "me, te..." devant "lo, la, le, li" (cf grammaires italiennes, par ex. celle de Guichard, p 80).

va diguè" ("il me le dit") (1) ; "me va demandara" ("il me le demandera") (2)

En revanche la région d'Hyères emploie de préférence "mi" en toutes positions, et nous avons noté "douno mi lou", "mi lou resèrvi" etc à La Mole.

Cette forme "me", comme nous le verrons plus loin, entre encore en combinaison avec le pronom neutre de la 3ème personne (3).

b) Le pluriel.

Pour le sujet et après préposition, "nautre" (< n', forme réduite de "nos, + "autre") est de beaucoup le plus usuel.

Pour accusatif et datif conjoints, "nous" [nau] devant consonne, [nauz] devant voyelle :

"nous regardoun"	("ils nous regardent")
"nous an douna"	("ils nous ont donné").

La forme réduite "n'" n'est plus guère employée, dans l'usage courant de Fréjus, sauf en combinaison avec le pronom neutre de la 3ème personne :

"nou-s-an di" [nouz sⁿ di] ("ils nous l'ont dit") (4).

- Brèves remarques historiques

1) Au XVIème siècle, la forme "m'" est déjà usitée à Fréjus :
"aquellos que la manfacha aver" ("ceux qui me l'ont fait avoir") (5).

(1) F.P. 89 et 81, les deux sous la plume de Chauvier.

(2) F.P. 85, "Rigolo", p 57.

(3) Type [mouduno] ("il me le donne"), caractéristique de la région.

(4) On lit des exemples de "n'" dans le F.P. ; citons "qu n'aurié dich?" ("qui nous aurait dit?") (F.P.80) ; cf pour ces emplois GIPPM § 500.

(5) Var E 2342, 323.

2) A cette époque, après préposition, on emploie la plupart du temps "mi" (ou "my") :

"Lestable de mi Peyre Alibert" (1).

Même usage à Saint-Raphaël et à Saint-Tropez (2).

2°) Deuxième personne.

a) Le singulier.

Pour le sujet et après préposition, "tu" [tu] .

Pour l'accusatif et le datif conjoints, "ti", "t'", "te", comme pour la première personne :

"ti pàrli"	[ti parli]	("je te parle")
"que t'a di ?"		("que t'a-t-il dit ?")
"te lou gârdes"	[té lou gardes]	("tu le gardes pour toi").

b) Le pluriel.

Comme pour la première personne, "vautre" comme sujet et après préposition, "vous" ([vu] devant consonne, [vuʒ] devant voyelle) pour accusatif ou datif conjoints.

Mais il faut noter :

1) que "vous" est utilisé pour la forme de politesse, même comme sujet :

"Qu sier, vous ?" [ku syèr vu] ("Qui êtes-vous, vous ?") ;

2) que la forme réduite "v'" est plus employée que "n'" de la 1ère personne :

(1) Cad 1532, 124vo ; cf GIPPM § 497, p 49, pour l'usage des écrivains provençaux aux XVIe et XVIIème siècles.

(2) St-Raphaël, CC3 (1567-68), "lo despen per mi" ("la dépense faite par moi") ; St-Tropez, CC121 (1564-65), "per my", InV.

"Que v'a fa ?"	[Ké v a fa]	("Que vous a-t-il fait ?")
"v'a pica ?"	[v a pika]	("il vous a frappé ?").

Même emploi dans nos écrivains dialectaux ; par exemple "poudès ren v'amusa" ("vous ne pouvez pas du tout vous amuser") (1).

Nous n'avons pas relevé d'exemples de ces pronoms de la 2ème personne dans nos textes du XVIème siècle ; citons seulement "tu et aquelous" à Montauroux en 1637 (2) et "ty voualy moure las aureilhas" à Callas la même année (3).

Nos écrivains dialectaux en revanche fourniraient de nombreuses formes : "ti diou" ("je te dis"), "qu ti va di ?" ("qui te l'a dit ?"), "te lou sies passa" (m-à-m "tu te l'es passé") (4) etc.

3°) Troisième personne

a) Pronom réfléchi

La forme unique est "si" (correspondant au prov. litt. "se"), refait sur "mi" de la 1ère personne, selon Ronjat (5).

Il en est de même dans la plupart des parlers méditerranéens.

(1) F.P. 84, Chauvier, p 63.

(2) Var B 1535, d'après l'inventaire manuscrit des Archives.

(3) Var 1534 ; idem.

(4) F.P. 80 (Chauvier), cf "ti va diou" chez "Qu noun sai" (88) ; 84 (Chauvier) ; 85 ("Qu noun sai").

(5) GIPPM § 509, p 70. Aix a conservé "me", "te", "se" (cf B. Durand, Gram. prov., p 137, note 1).

b) Pronom non réfléchi

masc. sing. : "éu" [éu] (< ille), sujet et après préposition ;

"lou" ou "l'" devant voyelle (< illum), régime direct ;

"li" ou "l'" devant voyelle (< illi), datif.

Notons que l'on peut avoir aussi "ié", combiné avec le pronom neutre aux Adrets (1).

fém. sing. : "elo" [elo] (< illa) (e de timbre moyen, la plupart du temps), sujet et devant préposition ;

"la" ou "l'" devant voyelle (< illam), régime direct ;

"li" ou "l'" devant voyelle (< illi), datif.

pluriel :

"éli" et "élei", sujet et après préposition ;

"lei" ou "leis" devant voyelle (< illos), régime direct (2) ;

"li", comme au sing., datif.

Notons que, pour le pluriel (sujet et après préposition), la forme ordinaire du méditer. est "élei" (3), mais à Fréjus la finale hésite entre -ei et -i, comme pour les mots étudiés plus haut.

Nous ne jugeons pas utile de donner des exemples de tous ces emplois, qui n'offrent rien de particulier.

Remarques

1) Pour le régime direct, l'évolution des formes a suivi, comme ailleurs, celle de l'article défini et la langue du XVIème siècle présentait "lo" (puis "lou") pour le sing., "los" (puis "lous") et "las" pour le plur. ;

(1) Type [yie d'uni] ("je le lui donne").

(2) On peut parfois entendre "li" comme pour l'article.

(3) GIPPM § 502, p 55.

l'élision était possible devant voyelle.

Quelques exemples : "que los ha" (m-à-m "qu'il les a") ; "lous a fach jurar" ("il les a fait jurer") ; "una meyaria quela peyre molo" (m-à-m "un fermage à moitié fruit que l'a Pierre Mole") (1) etc.

2) La forme "li" du datif est bien représentée au XVIème : "li sera alieurado" ("elle lui sera allivrée") ; "ly sia baillat" ("qu'il lui soit donné") (2) ; "lia prestat las mans" (m-à-m "il lui a prêté las mains") (3).

3) On trouve aussi des exemples des autres pronoms : "el", "elos", "si" (et "sy") (4).

4) L'apr. a connu une forme de cas régime "lor" ("leur") (5) qui a disparu à Fréjus, comme dans le prov. en général. Pour ce mot, nous n'avons rencontré dans nos textes du XVIème que des emplois comme possessif (6).

5) Les lieux voisins utilisent en principe les mêmes formes selon le même usage ; les écrivains dialectaux aussi.

Citons quelques exemples rapides : "li manco" ("il lui manque"), "lou li ai fa parti" ("je le lui ai fait partir") etc (7).

(1) Var E 2342, 323vo.-BB2, 1541,5.- Var E 2342, 323vo. La formule se retrouve plusieurs fois au même folio. Nous reprendrons plus loin cet emploi de "que" et du pronom.

(2) BB2, 8.- BB3, 1546, 1vo.

(3) GG1, 31, 38 etc. Tournure fréquente dans les actes de baptême ; elle s'est conservée de nos jours, quand une personne remplace, pour la cérémonie, le parrain ou la marraine empêchés.

(4) Cad 1532, 192 ; BB2, 5vo ; BB3, 1vo etc.- La Gde-F, BB1.- CC61 pour "sy".

(5) GAP, pp 245, 247.

(6) cf infra. Citons à Bargemon "lur plasso" ("qu'il leur plaise"), BB6, 1502, InV.

(7) F.P. 88 (Chauvier) ; F.P. 76 (Chauvier).

4°) Autres remarques à propos des pronoms personnels

a) Le pronom neutre accusatif conjoint (1).

Comme les autres parlers méditer., celui de Fréjus emploie le pron. neutre "va" [va] (apr. "o", issu de hoc) ; mais il ne connaît pas en principe la forme "vo" [vo] qui, dans d'autres lieux alterne avec la première (type "digo-mi-vo, va-li-dirai"="dis-le-moi, je le lui dirai") (2).

On entend à Fréjus "va" à la tonique comme en position atone :

"va douni"	[va d ^u ni]	("je le donne")
"douné-va"	[d ^u né va]	("donne-le").

Notre région possède aussi une forme "òu" [òu] , que Ronjat a relevée pour Cannes (3). A Fréjus même ou dans les environs vers l'ouest, ce mot n'est utilisé que dans des agglutinations avec un autre pronom au datif (4) :

"liou douni" [li^u d^uni] ou "lòu douni" [lò^u d^uni] ("je le lui donne").

Mais aux Adrets, nous avons noté [ou] (et même [u]) employés seuls ; par exemple :

[òu sab^uen] ("on le sait"), [òu fay^uen] et [u fay^uen] ("ils le faisaient"), [ou porta^uvân] ("ils le portaient").

Ce procédé d'agglutination, vers Grasse et à l'est du département

(1) GIPPM § 508 ; cf aussi GAP, pp 243 et 248.

(2) A Hyères notamment.

(3) GIPPM § 508, p 66.

(4) Nous avons parlé de ces groupes, à propos de "me" de la 1ère personne.

du Var, surprend la personne originaire de Toulon ou de ses environs ; on en trouve quelques exemples chez nos écrivains locaux (1), mais nous n'avons relevé le pronom [ou] seul que chez Funel, de Vence : "que tout lou mounde au saupe" ("que tout le monde le sache") (2).

b) Les adverbess pronominaux "y" et "en".

1) A propos de "y".

Ronjat (3) relève des échanges d'emplois entre "ié, i'" (régulièrement "y", adv. pronominal) et "li" (régulièrement datif conjoint au sens de "lui"). Au XVIIIème siècle, s'est établi l'usage de "ié" en rhod. et de "li" en méditer.

Fréjus utilise surtout "li" :

"li diguèri" [li dige^{li}i] ("je lui dis"), "li vau" [li va^u] ("j'y vais") etc.

Les Adrets, comme nous l'avons remarqué plus haut (4), emploient parfois [yé] :

[you pudes plu mètré] ("vous ne pouvez plus le lui mettre"),
[you rêdyé] ("il le lui rendait"), [sé y es] ("s'il y est").

2) A propos de "en" (5).

Inde donne, devant voyelle "n'" en principe, devant consonne "en"

(1) Par ex. "es iou que tou diou" ("c'est moi qui te le dis") F.P. 84, Chauvier.

(2) F.P. 90.

(3) GIPPM §§ 505, 511.

(4) A propos du pronom de la 3ème personne.

(5) GIPPM § 512.

et "n'en" [e_n], [nê_n] , la deuxième forme étant la plus courante :

"n'ai tres"	[n ai tré]	("j'en ai trois")
"n'en vouàli"	[nê _n vva ^{li}]	("j'en veux") ;

on entend souvent, même devant voyelle, "n'en", constituant un élément renforcé :

"d'acò, n'en ai"	[d-ako né n ai]	("de cela, j'en ai").
------------------	-----------------	-----------------------

3) Rencontre de "en" et de "lui"

C'est le pronom "ié, i'", rarement employé sauf aux Adrets (comme nous venons de le voir), qui se fond avec "n'en" dans ce cas :

"fau n'in parla"	[fau nî _n parla]	("il faut lui en parler"),
qui se distingue ainsi de "fau n'en parla"	[fau nê _n parla]	("il faut en parler") (1).

Nous avons lu quelques exemples identiques dans le F.P. "Ve n'en douni la garantido" ("Je vous en donne la garantie") et "Se n'in pòu pas mai douna" ("On ne peut pas lui en donner plus") (2).

Là encore, l'usage est un peu différent dans la région d'Hyères et l'ouest du Var, où nous avons noté : "L'a de gens" ("Il y a des gens") ; "fau le n'en parla" ("il faut lui en parler") etc.

Nous n'avons pu malheureusement découvrir d'exemples de ces tournures à Fréjus dans nos textes du XVIème siècle ; citons dans les alentours ; pour "n'en" : "a celle fin que degun loup ou chin n'en en mangesso" ("afin qu'aucun loup ou chien n'en mangeât") (3) ; pour "ho", pron. neutre : "de non ho fayre" ("de ne pas le faire") (4) ; pour les

(1) Nous avons entendu une fois à Bagnols [fau lî_n parla]

(2) F.P. 81, p 43 ; F.P. 87 ; ces deux exemples sont de "Rigolo".

(3) Callian, CC77 (1579-80), 22vo, InV.

(4) Bargemon, BB9 (1524-30), InV.

groupes pronominaux : "de non lo li donar a prefach" (de ne pas le lui donner à prix-fait") (1). Nous ne sommes d'ailleurs pas tellement sûr de l'exactitude matérielle de ces phrases relevées dans un inventaire manuscrit.

c) Le mot "même" (2).

Nos parlers emploient, nous l'avons déjà vu (3), "meme", "memo" (fém.), comme le provençal littéraire et sans labialisation de -e-.

Mentionnons comme formes anciennes "aqui memes", "aqui mesmes", "aqui mesme" (4) ; à Saint-Raphaël, "el mesme" (5). Saint-Tropez, plus conservateur, donne un exemple de "aqui meteme" (6).

- Remarques complémentaires sur les rencontres de pronoms personnels

L'importance de cette question et les solutions originales apportées par nos parlers nous amènent à présenter quelques compléments.

1°) Extension géographique du phénomène

Le canton de Fréjus se trouve dans ce qu'on pourrait appeler la "zone d'agglutination maxima". En laissant de côté le timbre - souvent peu net d'ailleurs - de la voyelle finale de l'impératif, nous avons entendu, pour la phrase "dis-le moi, je le lui dirai" : "diga-mou,

(1) Bargemon, BB8 (1513-23), InV.

(2) GIPPM § 510. Etymologie "metips(i)mu" selon Ronjat (cf aussi BvW p 395). Nous plaçons ce mot à côté du pron. personnel, comme le fait Ronjat.

(3) cf l'étude de e tonique.

(4) Cad 1518, 1vo etc ; ibid, 3, etc.

(5) St-Raphaël, CC1, 44vo.

(6) St-Tropez, CC1 (XVIe), plusieurs exemples, InV.

liou dirai" [diga mou lyiu di^lai] à Fréjus, Roquebrune, Le Muy, Montauroux, Mons, Trans, Callas, Jabron, Trigance. Une hésitation se manifeste parfois après l'impératif, d'où des formules comme "digo-me lou" (à côté de [dane you] : "donne-le lui" ; aux Adrets), et "digue-me lou" à Agay.

Quelques variantes d'autre part, pour le pronom de la 3e personne apparaissent aux Adrets [yea di^lai] ("je le lui dirai") (1) et à La Bastide où nous avons relevé "liou" [ly^o] ou [l^oai] .

La région de Grasse offre la même agglutination après impératif, autant que nous puissions en juger : "digue-mou" (Grasse, Cabris, Tanneron, Cagnes, La Gaude) ; et un type un peu différent, semble-t-il, avec un autre mode : nous avons entendu "lei dirai" ("je le lui dirai") à Mandelieu, Cabris, Grasse, Tanneron, La Gaude (2).

Vers l'ouest, quelques lieux connaissent une hésitation : "digue-me-z'a, liou dirai" [dige mé za lyiu di^lai] à Ampus (3) ; "digue-me va" et "digue-mou" à Montferrat.

Mais les limites de notre zone sont assez proches et nous avons noté aux Arcs : "digue-me va" ou "digue-ve li, ve li dirai" ("dis-le lui..") (4).

Plus à l'ouest, on ne trouve plus trace de fusion des pronoms,

(1) Même ex. au Logis-du-Pin.

(2) Comment expliquer ce "lei" [lei] ? Peut-être agglutination de "lo" avec "ié" ou "i" du datif, puis affaiblissement de *loi en lei. Ce type diffère du niçard "di-lou mi" ("dis-le moi"), "cau lou li dire" ("il faut le lui dire") (renseignement communiqué par M.A. Compan).

(3) Ce pron. neutre "a" se retrouve à Lorgues et à Salernes, toujours avec -z- euphonique ; à Rougiers, nous l'avons noté faisant groupe avec "li" "li", d'où [lya di^lai] "je le lui dirai".

(4) Cette forme "ve" tend à faire corps avec "li" à La Mole, Les Mayons, La Garde-Freinet ; par ex. "doune-ve li" ("donne-le lui").

mais une opposition, pour le pron. neutre "le", entre des formes toniques (ou avec accent secondaire) et des formes atones (1). L'ordre des mots reste éminemment variable mais le type le plus fréquent, du moins pour la phrase que nous citons comme exemple, est : "digo-vo mi, va li dirai" (Hyères, Toulon, Collobrières, Belgentier, Ollioules, Le Luc...). Ce serait un peu le "toulonnais littéraire".

D'ailleurs, il faut bien le dire, le sujet parlant peut toujours introduire des modifications dans un but d'expressivité ou même sans raison apparente (2).

2°) Elément historique

Nous avons vu que l'emploi du pron. "li" pour le datif était ancien à Fréjus (3).

Mais nous n'avons pas trouvé d'exemple net d'agglutination au XVIème siècle : "lou ly porton tout a Marselha" ; "que la ville lou ly pague" ("que la ville le lui paye", sous-entendu "co que ly es degut") ; "lou ly baillar" (4). Il semble bien que l'on ait affaire au pron. neutre, mais c'est la forme "lou" qui est employée et l'accusatif précède le datif.

La tournure actuelle est peut-être relativement récente ou du moins d'origine populaire ; elle est en rapport avec le pron. neutre "ou" [ou] ou "va", que nous n'avons pas rencontré dans nos textes de

-
- (1) On entend en général va, vo (et parfois "o") comme tonique ; "ve" ou "vou", en position atone (ou moins accentuée).
 - (2) Ces rencontres de pronoms personnels donnent lieu à des hésitations dans les langues romanes (cf pour les changements entre l'afr. et le fr. mod. L. Foulet "Petite Syntaxe", §§ 201-204 ; pour l'évolution en italien, E. Bourciez "Eléments" § 443, p 544 etc). Nombreux types dialectaux ; un ex. caractéristique serait fourni par M. H. Guiter dans son "Atlas linguistique des Pyrénées-Orientales" (carte 191) ; segmentation extrême ; la formule [diya men] en Andorre est très proche de notre "digo-mou" ("diga-mou").
 - (3) "que ly sia pagat co que Ly es degut" (BB3, 1548, 71).
 - (4) BB2, 5. BB3, 71.

XVIème à Fréjus (1), et avec un ordre des mots caractéristique : datif + accusatif.

3°) Recours aux textes

"Lou Franc Prouvençau" nous offre quelques ex. de cette agglutination :

"es iou que tou dicu" ("c'est moi qui te le dis") ; "sabiou pas coumo tou dire" ; "l'iou faire counprendre" (2) ; "degun m'aus avie mies dich" ("personne ne me l'avait mieux dit") ; "liou dire" ; "liou-s-ai rendudos" ("je les lui ai rendues") ; "vouas pas va dire et ben garde tou" ("... eh bien, garde-toi le !") ; "per li au faire creire" (3).

Mais on rencontre aussi d'autres tournures, notamment chez Chauvier : "iou vous va disi" ; "crei-ti-va" (littéral. "crois-toi le") ; "voueles que ti v'a digui" ; "ti va diou" ; "va li diou" (4) etc.

Même chose chez Rigolo : "presenta ve li" ("présentez-la leur") ; "qu va vourra saupre, me va demandara" ("celui qui voudra le savoir me le demandera") ; "vai va l'i dire", "va l'i as di", "va l'i dira" (5). Nous laissons bien entendu de côté les écrivains originaires de Toulon et des lieux voisins.

Comment expliquer ces variantes de Chauvier ? Peut-être parce que Bargemon, comme Montferrat (et aussi Seillans) se trouvait sur la limite de la zone à agglutination quasi obligatoire ; et surtout, comme nous l'avons déjà noté, parce que cet écrivain a subi des influences littéraires, étrangères à son parler d'origine. Ici, il s'agit vraisemblablement

(1) Il existe pourtant en apr. (cf GAP, p 244 et 248) ; cf à Hyères, "nos o paguem per el" ; "vaut li ho notificar" (Arch. Mars. II 172, 23, 23vo).

(2) Cet ex. correspond exactement à la carte 761 de l'ALF ; les résultats pour Seillans (le seul vrai point de notre zone) sont décevants : "dis-le moi" (c. 410) [dɪʒ lə mɔ] ; "dis-le lui" (c. 411) [dɪʒ lə li] .

(3) F.P. 84 (Chauvier) ; 85 ; 86 ; 86 ; 87 (2 ex) ; 88 ; 90 (Funel).

(4) F.P. 81 ; 82 ; 82 (p 40) ; 90 (p 129).

(5) F.P. passim.

blement d'une influence des "réalistes" marseillais, comme V. Gelu (dont Chauvier était un grand lecteur) et aussi des "troubaires" toulonnais (que Chauvier a parfois imités).

4°) Originalité et développement de certains groupes

Ces groupes combinés de pronoms constituent une surprise pour les Provençaux, même de la côte varoise, venant de l'ouest ; ils restent un des éléments les plus caractéristiques du parler de la région fréjusienne.

L'usage en est courant et tend même à s'accroître : en principe le deuxième pronom doit toujours représenter un neutre indéterminé.

Or nous avons entendu des phrases telles que :

"la flour, doune-liôu" ("la fleur, donne-la lui"),

"lou martèu, liôu douni" ("le marteau, je le lui donne"), au Muy ;

"lou libre, lóu-z-ai rendu" [lu libé lɔz ai rɛ̃du] ("le livre, je le lui ai rendu"), à Roquebrune ;

"aquelo raubo, liôu dóuni" ("cette robe, je la lui donne"),

"aquélei vedèu, liôu vèndi" ("ces veaux, je les lui vends), à Seillans ;

"la cadiero, liôu dóuni" ("la chaise, je la lui donne"),

"aquelo raubo, liôu prèsti" ("cette robe, je la lui prête"), à Fréjus.

Nous retrouverions là un ex. de La Sinso (pourtant de Toulon où - comme nous l'avons dit - l'agglutination n'est pas utilisée en principe) : "plazo l'aurilho... et liou traouco" ("le bijoutier place l'oreille de la petite fille... et la lui perce") (1).

Donc, autant que nous puissions en juger, dès qu'il y a jonction

(1) La Sinso "Lou jou que traouquoun leis aurilhos eis pichouns (F.P. 81) ; dans l'éd. G. Mouton (Toulon, 1926), les indications scéniques sont en français : "il place l'oreille... et la lui perce" (Tome 1, p 227).

des pron. personnels "lui" et "le" ou "la", les formes caractéristiques du masc. et du fém. "lou", "la", "l'" ont tendance à disparaître pour être remplacées par le groupe [lyi^u] [lo^a], fondé théoriquement sur le pron. neutre seulement.

Le phénomène semble moins avancé quand le premier élément est le datif de la 1ère ou de la 2ème personne, au singulier et surtout au pluriel. En revanche, "liou" tend un peu à constituer un groupe inanalysable.

Un rapprochement pourrait être opéré avec le groupe "ve li" dont nous avons parlé plus haut à propos de la région de la Garde-Freinet etc : on entend "douno-ve li", pour "donne-le lui", "donne-les leur" etc, par opposition à "douno-mi lou" ("donne-le moi") par ex.

M. A. Blinkenberg est arrivé à des conclusions analogues à propos du patois de Beuil ; à la fin de son étude des groupements de pronoms à la troisième personne, il écrit : "Ce qui est certain, c'est que les groupes en question forment à l'heure actuelle des composés très étroits que le sujet parlant n'est plus à même d'analyser, de sorte que le genre des antécédents ne détermine plus de façon régulière la forme des éléments composants du groupe (1)".

V - LES MOTS POSSESSIFS (2)

Nos parlers offrent peu de particularités par rapport aux autres dialectes méditerranéens.

(1) A. Blinkenberg "Le patois de Beuil", p 95.

(2) GIPPM §§ 513 à 518 ; GAP, p 248 ; Dubois, op. cit. p 235.

1°) Unité de possesseur.

Le point de départ est fourni par les mots latins *meu(m)*, *tuu(m)*, *suu(m)* et le lat. vulg. * *mu(m)*, * *tu(m)*, * *su(m)*.

a) Adjectif possessif.

Fréjus utilise des formes "réduites" (suivant la terminologie de Ronjat) (1) :

masc. sing. : "moun" [m^h_n] , "toun" [t^h_n] , "soun" [s^h_n] ;
fém. sing. : "ma", "ta", "sa".

pluriel pour les 2 genres : "mei", "tei", "sei" (devant consonne) ;
"meis", "teis", "seis" (devant voyelle) (prononciation : [m^h_i] et [m^h_iz] , etc).

b) Pronom possessif

Emploi des formes "pleines" :

"miéu" [m^h_iu] , "tiéu" [t^h_iu] , "siéu" [s^h_iu] ; et aussi "lou miéu", "lou tiéu", "lou siéu" ; "lei miéu" etc au pluriel.

Ces mots sont utilisés pour les deux genres (et les deux nombres) mais des formes spéciales au féminin existent aussi ; ce sont :

"miéuvo" [m^h_iu^{vo}] , "tiéuvo" [t^h_iu^{vo}] , "siéuvo" [s^h_iu^{vo}]

L'article n'est pas obligatoire quand le pronom est attribut du sujet :

"Aquéu libre er siéu" ("ce livre est le sien = à lui").

On l'emploie surtout pour préciser le genre, quand on recourt à la première série de formes :

"Aquelle raubo er la siéu" = "aquelle raubo er siéuvo" ("cette robe est la sienne").

(1) GIPPM § 514.

Actuellement, l'article a tendance à être exprimé, même pour le masc., peut-être par influence du français :
 "Aquéu libre er lou siéu".

Remarques .

1) On sait que le niçard a conservé de l'apr. l'usage fréquent des formes "pleines" pour l'adj. possessif (1), type "la miéu frema". Cet emploi déborde sur la rive droite du Var (2) et remonte peut-être plus haut qu'on ne l'a cru vers Cagnes, La Gaude (3).

A Fréjus, on trouve encore quelques exemples au XVIème siècle, comme "lo sieu prat", "la sieuo terro", "uno sieuo part" (4) ; mais les formes réduites l'emportent nettement : "sas sorres", "sa suegro" (apr. "sogra" = "belle-mère"), "sa cossina" ("sa cousine"), "son frayre" etc (5) ; "sa molhier" ("son épouse") (6) ; même chose à Saint-Raphaël, par exemple "sa part" (7) et au Puget, "sa molher" (8).

2) A côté de "miéuvo, t-, s-" [myiuvo], les parlers méditer. connaissent aussi des formes "miéuno, t-, s-" [myiuno], analogues à celles du prov. litt. et du rhod. ; on les rencontre dans certains lieux (par exemple La Mole), en concurrence avec miéu etc, et parfois

-
- (1) cf GIPPM § 518, p 186 ; Compan, Grammaire, p 43.
 - (2) Dubois, op. cit., p 236.
 - (3) Un vieux Fréjussien racontait une histoire (se passant avant 1914), dans laquelle un de ses amis, originaire de La Gaude, parlait de "lei siéu bràiei" ("son pantalon" ; pluriel en -ei de type antibois, dont nous avons déjà vu des exemples).
 - (4) Cad 1518, 129 ; 1532, 186.
 - (5) Cad 1518, 29vo, 86, 132 aj, 1 (9vo) etc.
 - (6) GG1, 29vo, 30, 31, etc.
 - (7) St-Raphaël, CC1, 7, 7vo etc.
 - (8) Le Puget, CC68 (1538-39).

avec "miéuvo" ; mais ces dernières formes en -v- l'emportent, surtout vers l'est, en rapport avec la région de Grasse (1).

Ce -v- d'ailleurs manque parfois de netteté et nous avons noté [myi^vo] et [syi^vo] aux Adrets ; il s'agit sans doute d'un phénomène transitoire, issu de [u] .

3) Les formes réduites du pluriel "mos", "mas" etc ont subi l'influence de l'article défini pour donner "nei" etc.

Dans "miéu", "miéuvo" etc, nous retrouvons la réduction caractéristique de [yéu] à [yi^u] .

Nous ne savons quelle était, au XVIème siècle, la prononciation exacte de "sieuo" du féminin : [syévo] , [syéwo] ou [syéuvo] ?

4) Les écrivains de la région présentent des formes semblables ; ils écrivent en général "miou", "tiou", "siou".

2°) Pluralité des possesseurs .

Contrairement à l'usage du rhod. et du prov. litt., nos parlers connaissent très rarement l'alternance -str-/st- pour "notre, votre" (2). On a en principe -str-, comme en niçard, à Cagnes et à Vence (3) :
1ère pers. "nouastre", "nouastro" ; "nouastrei" [nwast^{ré}]
2ème pers. "voua-stre", "vouastro" ; "vouastrei" (4). [vwast^{ré}]

(1) Nous avons entendu [syi^uno] à Callas, Tourves, Varages, Tri-gance, Salernes, Aiguines, Draguignan, Montferrat. Nous avons noté aussi [Ai^uwo] à Fox-Amphoux.

(2) GIPPM § 517, p 83 ; B. Durand, Gram. prov., p 34.

(3) Dubois, op. cit. p 235 ; Compan, Grammaire, p 42 ; cf aussi GIPPM § 516, p 83.

(4) La finale du pluriel manque parfois de netteté et on peut entendre [-i] et [-é] , à côté de [-ei] .

Employés comme pronom, ces mots sont précédés de l'art. défini, sauf au besoin quand le pronom est attribut du sujet (1).

Nous avons entendu "nouástei parènt" aux Adrets ; et noté d'autre part "nouaste", "vouasto", "nouástei" à Garéoult et à Varages, de la part de personnes âgées ; un certain mélange dans les termes s'est manifesté à Carcès, Collobrières, Aiguines, Salernes et, plus près de nous, Mons et La Garde-Freinet.

Ces formes en -str- ont peut-être bénéficié de l'appui du français "notre" etc, mais elles sont déjà générales en marseillais du XVIIIème siècle (2).

Nous n'avons pas relevé d'exemples de ces mots dans nos textes du XVIème siècle.

b) Pour la troisième personne, l'équivalent de "leur" a disparu comme dans tous les parlers prov. modernes. On emploie la forme de l'unité "siéu" etc :

"An perdu sei libre" ("ils ont perdu leurs livres").

Au XVIème siècle, les exemples de "lor" (ou "lur") < illoru(m) sont encore assez fréquents : "lur mayre", "lur part", "lur nebout" ("leur neveu"), "lur ostal" ("leur maison") ; "lur companhio" ("leur compagnie"), "lour esgleiza" ("leur église") (3).

Mais l'emploi du mot devait déjà se restreindre dans l'usage populaire, sinon courant : dans le cadastre de 1518, nous lisons en effet (4) "lo dissota non es lur" ("le dessous de la maison n'est pas

(1) cf supra à propos du possessif de l'unité.

(2) cf "La langue de l'Oraison funèbre de l'Intendant Lebret en 1735" par Ch. Rostaing (Revue de langue et litt. d'Oc, fasc. 10, pp 97 sq).

(3) Cad 1518, 188vo aj ; cad 1532, 91, 123vo, 129vo.-BB2, 1541, 6.-BB3, 1548 20vo.

(4) Cad 1518, 73.

à eux") ; on avait d'abord écrit "sieu", puis ce mot, correspondant sans doute à l'usage populaire, a été barré et remplacé par "lur".

Les registres de La Garde-Freinet nous présentent des formules telles que "Loys Segalas et mestre Anthoni Courchet et de sas propios mans sotos senhas" ("soussignés de leurs propres mains") ; "volon fournir gens hou argent per sa part" ("ils veulent fournir... pour leur part") (1).

Dans certains textes de l'époque, c'est la forme française "leur" que l'on retrouve, au milieu même de mots provençaux ; cf "per leurs urgens affaires" ; "leurs ensegnos" (2).

VI - LES DEMONSTRATIFS (3)

Le système de l'apr. a été simplifié par nos parlers, évolution contraire à celle du prov. litt. mais très fréquente ; nous retrouvons ici Mme Baillet et M. Compan pour Nice, M. Dubois pour Cagnes et Vence, M. Blinkenberg pour Beuil (4).

1°) Masculin et féminin

a) Le démonstratif de base, pour le pron. et l'adj., reste :

- sing. "aquéu" [akéu] , "aquel" (adj. devant voyelle) [akel]

(1) La Gde-Freinet, BB1, 14, InV ; BB2, 4vo, InV.

(2) BB4, 1560 sq, 26vo, -Callian, CC64, 1562, 27vo, InV.

(3) GAP, p 240 ; GIPPM §§ 519 à 522 ; Mme Baillet, op. cit. p 125 ; Dubois, op. cit. p 239.

(4) Mme Baillet, op. cit. p 125 ; Dubois, op. cit. p 241 ; Blinkenberg ("Beuil pp 98 et 99) ; ces deux auteurs remarquent que "aquest(ou)" est rarement employé, sauf dans "certaines combinaisons fixes" (Blinkenberg). M. Compan note : "Dans le sens strictement démonstratif, on se sert plus couramment à Nice d'aquéu que d'aquest" (Grammaire, p 44).

"aquelo" [akélo] ;

- plur. "aquélei" [akélei] , "aquéleis" (adj. devant voyelle) ;
(partout e plutôt fermé ou de timbre moyen).

Toutes ces formes remontent à ecce-, eccu- (ou ^xacce, ^xaccu + ille, illa (1)).

b) Le continuateur de iste, masc. "éstou", fém. "esto" (ou "esta", la finale étant peu nette) [estu], [esto] , n'est guère utilisé que dans des expressions toutes faites : "éstou matin" ("ce matin"), "éstou souar" ("ce soir") (2), "esta nuè" ("cette nuit").

c) Il en est de même pour le continuateur de accu+iste, "aquéstou" [akestu] , "aquest" [akest] (devant voyelle), "aquesto" [akesto] .

On n'entend guère que "aquest'an" ("cet an, où nous nous trouvons"), "aquesto fes" ("cette fois-ci"), "aquéstou coup" ("ce coup-ci"), ou, plus fréquemment, avec aphérèse, "quéstou coup" [keto kɔp] .

Pour marquer la proximité ou l'éloignement, on a recours aux adverbes de lieu "aqui" et "eila" ("ici" et "là"), s'ajoutant au démonstratif "aquéu", "aquelo" etc, d'où des expressions "aquéu d'aqui" ("celui-ci"), "aquéu d'eila" ("celui-là") [akéu d'aki], [akéu d'eila] .

Ce procédé est employé dans toute la région ; nous avons relevé par exemple à Mons "pas aquéu d'aqui, aquéu d'eila" ("pas celui-ci, celui-là = l'autre").

(1) cf GIPPM § 519.

(2) On peut entendre encore "éstou sero", aux Adrets par exemple, ou de la part de personnes âgées ou conservatrices.

2°) Neutre

Pour le pron. neutre, nos parlers utilisent uniquement "acò" < accu+hoc, qui, comme le masc. et le fém., peut voir son sens précisé par les adverbes "aqui" et "eila" ; d'où "acò d'aqui" ("ceci"), "acò d'eila" ("cela").

3°) Pronom "antécédent"

Fréjus emploie "aquéu", "aquelo" etc pour le masc. et le fém. ; "ce" [sé] pour le neutre :

"aquéu qu'es vengu" ("celui qui est venu"), "fa ce que vòu" [fa sé ké vòu] ("il fait ce qu'il veut").

Ce neutre provient de (ec) ce hoc (1) ; il correspond au rhod. et prov. litt. "ço" ; selon Ronjat (2), [é] au lieu de "o" est dû au pron. relatif "que" [ké] . Peut-être y a-t-il eu aussi influence du français "ce".

Notons que Seillans dit "cen" [sɛ̃] , que Ronjat indique pour Cannes et Nice (3) ; -n viendrait de "en" < inde.

4°) Remarques

a) Aperçu historique .

1) A propos de "ço/ce"

Au XVIème siècle, "so" reste encore fréquent ; cf "so que acomprat" ("ce qu'il a acheté"), "soes lo dabas" ("cela est le bas" = "c'est-à-dire

(1) GIPPM § 519.

(2) GIPPM § 523, p 92.

(3) GIPPM § 523, p 93 ; Compan, Grammaire, p 49.

le bas") ; au Puget, "de soque devie" (de ce qu'il devait") (1) ; mais, dès 1541, à côté de "so que sera besonh" ("ce qui sera besoin"), on peut lire "a se que demando" ("à ce qu'il demande") (2) ; à la fin du siècle, nous notons d'un côté "de tout so que ai pres", de l'autre, "de ce que ay pres" (sens à peu près identique) (3).

Ces formes en e se retrouvent dans les alentours ; par exemple à La Garde-Freinet "se que li deu" ("ce qu'il lui doit") (4) ; à Callian, "de ce que ero necessari" ("de ce qui était nécessaire") (5).

Le mot n'était pas uniquement employé comme "antécédent" ; nous venons de voir "soes lo dabas" ; on lit aussi à Saint-Tropez "so es uno branco de coralh" ("c'est une branche de corail") (6) ; et nous avons même relevé, en emploi d'adj., par influence du français sans doute, "so segont avost" (ce deux août") (7).

2) A propos de "acò" .

Cette forme est évidemment utilisée au XVIème, écrite "aco" ou "aquo" (8).

On la trouve parfois à cette époque comme "antécédent", par exemple au Puget "daquo que deu" ("de ce qu'il doit") (9), "daquo que la villo ly devio".

(1) Cad 1518, 172vo. Cad 1532, 166. Le Puget, CC67 (1537-38).

(2) BB2, 5vo, 10.

(3) CC67 (1586-87) ; on lit aussi dans le même registre "Sen segue se que monto" ("Suit ce qui monte...").

(4) La Gde-Freinet, BB1 (1548-53).

(5) Callian, CC66 (1565), InV.

(6) St-Tropez, BB1 (1537-42), InV.

(7) Fréjus, CC64 (1583-84).

(8) cf La Gde-Freinet, BB1 etc ; on trouve "acot" à Fréjus, CC61 (1579-80). "Aquo" St-Raphaël, CC31, 3vo, 8vo ; CC34 etc ; La Gde-Freinet, BB2 ; Le Puget, CC67.

(9) Le Puget, CC68 (1538-39) ; 2ème exemple, même lieu, CC67.

Dans "de co Jo lou quite" ("de cela, je le tiens quitte") (1), on peut se demander si "co" représente une forme avec aphérèse de "aco" ou une graphie fautive pour "so" (2).

3) A propos des formes du masculin et du féminin.

Au XVIème siècle, "aquel" etc est très fréquent ; cf "aquellos" de freius", "aquellos dos", "a quelous(sic)que an acanpat" ("ceux qui ont rassemblé") (3). Mais "aquest" etc conserve un certain usage, indépendamment de formules qui commençaient peut-être à se figer telles que "aquest an", "aquestan" (4) ; cf "aquest present conselh", "aquest pays de provenso" (5).

Même remarque pour les lieux voisins : "per aquest an venent" ("pour cette année qui vient"), "aquest terrador" ("ce terroir-ci"), "aquest present luoc" (6), à Bargemon ; "aquest present luoc de Sanct Torpes" (7) à Saint-Tropez ; "aquest Tossans passat" ("ce jour de Toussaint passé"), "aquest estiou" (8), à La Garde-Freinet.

On trouve encore quelques emplois de "este" etc : "en estavillo", "magister desto villo" (9).

(1) CC66.

(2) On lit dans un registre de La Gde-Freinet (CC150, 1574-75, InV) : "ieu coubte segna" pour "ieu soubte segna" ("je soussigné") ; il peut ainsi arriver que la lettre c soit employée à la place de s (puisque ces signes avaient la même valeur devant e, i).

(3) St-Raphaël, CC1 ; Var E 2342, 323 ; CC61.

(4) BB2, 3vo ; BB3, 1vo.

(5) BB2, 3vo, 9 ; cf encore "aquesta present cieutat", ibid, 3vo.

(6) Bargemon, BB2 (pour les 2 premiers ex.) ; BB8 (1513-23).

(7) St-Tropez, CC120 (1553-54).

(8) La Garde-Freinet, BB1, BB3 (1575-89).

(9) BB2, 9vo (1541) ; 341 (1546).- St-Tropez, CC120, 12, InV.

L'apr. connaissait d'autre part une forme "cel, celh", fém. "cela", venant de ecce+ille (1). Nous en avons une trace dans la formule "as-sella fin que" ("à cette fin que, pour que" (2) ; nous lisons aussi à Callian "a celle fin que degun loup ou chin n'en en mangesso" (exemple déjà cité plus haut) et "a celle fin que fousso icy" ("afin qu'elle fût ici") (3).

b) L'usage actuel et celui des écrivains dialectaux

Dans la plus grande partie du département du Var, les formes du démonstratif sont les mêmes qu'à Fréjus, avec prééminence de "aquéu".

Nos écrivains dialectaux suivent à peu près le même usage avec toutefois quelques particularités.

Marius Trussy, dans "Margarido", utilise, sans doute pour la mesure du vers, "este" et "eicestou" ; cf "dins esto neblouso countra-do" ("dans ce pays nuageux"), "Dins eicestou pouli masage" (dans ce joli hameau") (4).

Dans "Lou Franc Prouvençau", nous avons noté entre autres "aquestou ami", "aquestou vilage" (5). L'examen du petit texte intitulé "Lou calendrié dou peisan", sous la plume de "Lou peisan Rigolo", est assez significatif : 9 exemples de "aquestou" se rapportant au nom "mes" ("mois"), dans des formules telles que "dins aquestou mes", "en aquestou mes", "au mitan d'aquestou mes" (6) ; de plus, "dins aquesto

(1) GAP, p 241 ; GIPPM § 519, p 86.

(2) BB4, 160vo. L'apr. disait plutôt "a las fins que" (cf GAP, p 369, Levy etc).

(3) Callian, CC77, 22vo, 26vo (1579-80), InV.

(4) "Margarido", pp 10, 24 etc.

(5) F.P. 81 (Rigolo) ; 84 (Chauvier).

(6) F.P. 77, pp 17 sq.

sesoun" et 3 ex. comme pronom, tels que "un tiers d'aquesto" ("un tiers de celle-ci") (1).

"Aquestou" semble donc d'un emploi, plus large que de nos jours, mais il faut précisément noter que tous ces textes remontent à quatre-vingts ans ou plus et que la "décadence" du mot a pu se précipiter depuis.

On peut penser que la disproportion actuelle entre "aquéu" et "aquest(ou)" est due, pour une large part, au fait que ce dernier n'était pas employé d'une façon courante comme antécédent du pronom relatif (2) et, peut-être aussi, au fait que la nuance de proximité semble plus limitée que les différents degrés d'éloignement.

VII - LE PRONOM RELATIF, INTERROGATIF et EXCLAMATIF (3)

Les particularités que nous rencontrons ici relèvent surtout de la syntaxe. Pour les formes, nos parlers suivent l'usage général du méditer., en simplifiant encore le système que l'apr. avait instauré (pas de distinction en principe pour le genre et pour le nombre).

1°) Quand il n'y a pas d'antécédent exprimé, "qu" [ku], employé surtout comme sujet (au sens de "celui qui") (4) :

(1) ibid, p 23 ; pron. p 23 aussi. On relève aussi dans ce texte plusieurs exemples de "aqueou mes" (pp 21, 23 etc).

(2) cf L. Bayle, Grammaire p 58 : "celui qui... se rend par aquéu que ... mais non par aquest..que, à moins qu'on ait des raisons particulières d'insister sur la nuance que comportent ces derniers pronoms".

(3) GAP, p 252 ; GIPPM §§ 524, 525 ; Dubois, op. cit. p 242.

(4) GIPPM § 525, Dubois p 242, 2.

"qu n'en vou, n'en pren" ("celui qui en veut, en prend") ;
 "entèndi qu vouàli" ("j'entends qui je veux").

Selon Anglade (1), cette forme provient de cui du latin ; d'après les emplois, on croirait plutôt à un continuateur de qui ; peut-être y a-t-il eu des croisements entre ces mots (2).

2°) Quand l'antécédent est exprimé, nos parlers emploient "que" [ké] ("qu'" [k] devant voyelle en principe), comme sujet ou complément d'objet direct :

"l'ome que parlo" ("l'homme qui parle"),
 "l'ome que vuou" ("l'homme que je vois").

3°) Après une préposition, on utilise en principe "qu" [ku] pour les personnes et "que" [ké] (ou "qu'" [k]) pour les choses :

"la fremo en qu pàrli" ("la femme à qui je parle"),
 "la cauvo de que pàrli" ("la chose dont je parle").

La plupart du temps d'ailleurs, nos parlers recourent aux tournures sans prépositions signalées par Ronjat (3), type "la cauvo que n'en pàrli" (m-à-m "la chose que j'en parle").

4°) Remarques

a) Les formes composées "lou cau", "la calo" etc ont disparu de l'usage courant. La langue écrite du XVIème siècle en faisait quelques mentions, surtout pour préciser (4) ; cf "uno terro... la callo agut" ("une terre...").

 (1) GAP, p 253.

(2) Pour le français, cf Fouché, Ph. hist. pp 171, 172 ; schéma général : "qui" sujet vient de qui du lat. ; "qui" après préposition vient de cui.

(3) GIPPM § 525, p 96 ; cf aussi Dubois, op. cit. p 243 et Blinkenberg ("Beuil") § 318.

(4) D'où l'emploi dans ces textes à tendance juridique (cadastres, registres de délibérations etc).

Laquelle il eut"), formule assez fréquente dans les cadastres ; "del qual lo dissota non es lur" ("duquel le dessous n'est pas à eux") (1) ; "losquals avio prestat" ("lesquels il avait prêtés") ; "loqual ero stat mandat" ("lequel avait été envoyé") (2) etc.

Même usage dans les lieux voisins : "los prudomos... losquals an jurat" au Puget (3) ; "fayre la gabelo... la callo gabelo...", à La Garde-Freinet (4).

b) Au XVIème siècle, l'ancienne forme "qui" est encore utilisée à la place de "qu", au sens de "celui qui" (avec variation du verbe en nombre s'il y a lieu, contrairement à l'usage actuel, tel qu'il est rappelé par Ronjat) (5) :

"qui non y porra annar" ("celui qui ne pourra pas y aller"),
"qui voldra dire" ("celui qui voudra dire"), "qui fara melhor mercat" ("celui qui fera meilleur marché") (6) ; "que qui hi voldran anar, hi vagon" ("que ceux qui voudront y aller, y aillent") (7).

Nous avons même lu à Callas "l'enfant qui s'es trobat mort" ("l'enfant que l'on a trouvé mort") ; peut-être s'agit-il d'une faute du scribe ou d'une erreur de lecture car on retrouve un peu plus loin "l'enfant que s'es atrobat mort" (8).

(1) Cad 1518, 3vo ; 73 (ex. déjà vu plus haut).

(2) BB2, 1546, 341vo ; BB3, 1548, 278.

(3) Le Puget, CC3, 1538, InV.

(4) La Garde-Freinet, BB1, 1548, 1vo, InV ; cf encore "loscauls" dans le même registre ; "lascals" à Bargemon (BB3) ; "lo cal", "lou cal" à Saint-Tropez (CC120).

(5) GIPPM § 525.

(6) BB2, 3vo, 8 (2 exemples).

(7) BB3, 1556, 336.

(8) Callas, BB1 (1544 sq), 64 et 88, InV.

c) Dès cette époque, c'est en principe le pron. "que" qui est employé après antécédent ; cf "ung hostal que agut" ("une maison qu'il eut") ; "gens que sien rigorosos" ("des gens qui soient sévères") ; "aqueillos que lan rot" ("ceux qui l'ont brisé") (1).

d) Nous ne savons pas à quel moment "qu" est apparu à Fréjus même, pour se substituer à "qui" ; les deux formes d'ailleurs ont pu coexister pendant quelque temps ; on trouve - si les lectures de l'Inventaire des Archives du Var sont exactes - des exemples de "qu" à La Garde-Freinet dès la deuxième moitié du XVIème : "qu li mandara... pagara" ("qui lui : - ou "y" - enverra... payera") et, avec verbe principal au pluriel, "qu voura veyre le registre pagaran" (m-à-m "qui voudra voir le registre payeront") (2) ; on lit, à côté de cela, "quy may n'adura... qui men n'adura" ("qui en apportera plus... qui : en apportera moins") (3), peut-être par influence du français.

Nous avons relevé aussi, à une époque antérieure, à Saint-Tropez, "cu deu reffaire reffasso" ("que celui qui doit refaire refasse") (4).

e) L'usage des écrivains dialectaux reste dans l'ensemble identique à celui de notre parler ; voici quelques exemples empruntés à un article de "Cascaveou" (5) : "lou savent que a" ("le savant qui a"), "cauquaren qu'auji pas dire" ("quelque chose que je n'ose pas dire"), "demàndi excuso eis autours que seis peços an pas pouscu figurar" ("... aux auteurs dont les pièces n'ont pas pu figurer"), "aqueilleis en qu sa clarta fara faire biaudo" ("ceux à qui sa clarté fera faire la moue").

(1) Cad 1518, 2 (formule assez fréquente dans les cadastres) ; BB2, 1546 341 ; BB3, 1548, 1.

(2) La Gde-Freinet, BB2 (1563-74), 67vo, 32vo, InV. Citons aussi, avec préposition, "aquelos de cu seran la holivos (?) " (BB1, 21, InV).

(3) La Gde-Freinet, BB2, 89vo, InV.

(4) St-Tropez, BB1 (1537-42), 106, InV.

(5) F.P. 77, "Cierge pascau" ("Cierge pascal"), pp 29-33.

5°) Mots interrogatifs et exclamatifs (1)

L'emploi se rapproche de celui des relatifs :

a) Pronom :

Pour les personnes, "qu" [ku] :

"Qu er vengu ?" ("qui est venu ?")

Pour les choses, "que" ou "qu'" [ké], [k] :

"Que dis ?" ("que dit-il ?")

"Qu'a fa ?" ("qu'a-t-il fait ?").

b) Adjectif (sens interrogatif ou exclamatif) :

On utilise surtout "que" :

"Ti demàndi que fremo es vengudo" ("je te demande quelle femme est venue").

Pour les mots masculins, en particulier quand ils commencent par une voyelle, nos parlers hésitent : on peut entendre "que", "qu'" ou "cau" [kau] .

Ex. "Que ome ?" ("quel homme ?") noté à Roquebrune.

c) Comme correspondant du français "lequel".

Fréjus et les alentours emploient "cau", la plupart du temps sans article :

"Cau vouar ?" ("lequel veux-tu ?")

"Cau er dei dous ?" [kau^w er dei du] ("lequel est-ce des deux ?").

Remarque

Dans certains emplois de "qu", il est difficile de savoir si l'on

(1) GIPPM §§ 526-527 ; Dubois, op. cit. p 243.

a affaire au relatif sans antécédent (= celui qui, celui que) ou à l'interrogatif placé dans une interrogation indirecte :

"Entèndi qu vouàli" ("j'entends qui je veux"),

"Sàbi qu er vengu" ("je sais qui est venu").

VIII - LES MOTS INDEFINIS (1)

Nous suivons de près l'exposé de Ronjat, en conservant l'emploi de "ce terme commode et consacré".

1°) "TOUT" .

Fréjus utilise actuellement les formes suivantes :

sing. "tout" [tu] , "touto" [tɔto] ;
plur. "tòuti" [tɔti] et "toutei" [tɔtɛi] , avec hésitation pour la finale et influence de la phonétique syntactique (2).

"Tòuti" est peut-être, à Fréjus même, la forme la plus ancienne, mais nous ne saurions nous montrer affirmatif sur ce point.

Voici quelques exemples de ce mot au XVIème siècle :

a) à Fréjus :

"aquel tot temps", "fara tout ansans" ("il fera tout ensemble") ;
"porton tout" ("ils portent tout") (3) ; "toto la saupetro" ("tout le salpêtre") ; "touto despenso" ; "tous sos pertenements" ("toutes ses dépendances") (4) ; "tous les jors" ; "tous officiers dal conseil" ;

(1) GAP, p 254 sq ; GIPPM §§ 528-532 ; Dubois, p 244 sq.

(2) cf supra, à propos de l'adj. qualificatif et surtout de l'article.

(3) BB2, 1541, 3vo, 5 (2 exemples).

(4) Cad 1518, 158vo ; BB2, 8 ; cad 1518, 93.

"tuts que li donaran" ("tous ceux qui lui donneront" ; la lecture n'est pas sûre) ; "totos las anados" ("toutes les années") (1).

b) dans les lieux voisins :

"totos qua-usos", "totos las causos" à Saint-Raphaël (2) ; "tos aqueles que" ("tous ceux qui") à La Garde-Freinet (3) ; "tos sos enfans" et "totos sos gens" à Bargemon, à quelques lignes d'intervalle (4). On peut se demander, à propos de ce dernier exemple, si l'inventaire manuscrit ne comporte pas une petite erreur de lecture ; le mot "gen" est en effet du fém. en apr. ; on attendrait donc plutôt "totos sas gens" (5).

Un masc. "totos" serait pourtant bien utile au grammairien pour expliquer plus facilement la masc. plur. actuel "toutei" (rhod. "touti"). Pour le fém. en effet, on peut admettre que "toutei" provient de "totas" par une évolution parallèle à celle de l'article défini (et avec influence de ce dernier). La forme "toutei" du masc. serait due, soit à une action du fém., soit à une désinence empruntée à l'article (6).

Il convient de noter que nous n'avons pas relevé à Fréjus "touci" (ou "toui") au pluriel, présenté par les grammairiens comme caractéristique du méditer. (7).

(1) BB3, 1552, 245 ; BB4, 160vo ; BB2, 1541, 5vo ; BB4, 160vo.

(2) St-Raphaël, CC1, 47vo.

(3) La Gde-Freinet, BB1.

(4) Bargemon, BB2 (1443-72) ; le texte que nous citons remonte sans doute aux environs de 1457.

(5) En français, le masc. se manifeste dans ce mot dès le XIII^{ème} siècle, sans éliminer le fém. étymologique (cf BvW, p 287) ; mais peut-on recourir à une influence française aussi ancienne ?

(6) On pourrait songer aussi à une forme "toti" de masc. plur. mentionnée par les "Leys d'Amors" parmi les adj. subissant un accroissement en -i (au masc. plur.) ; Anglade (GAP, pp 229 et 258) pense, dans certains cas, à une influence de l'article li, mais se demande aussi s'il n'y a pas parfois maintien de -i du latin.

(7) cf GIPPM § 528, p 100.

On rencontre pourtant cette forme dans "Lou Franc Prouvençau", par exemple "touis leis messies" ("tous les messieurs") (1).

"Tous" a disparu, sauf dans la formule "Tous lei Sant" [tə lei sɑ̃] ("Toussaint"), déjà "tous lous sanctz" en 1556 (2) ; nous avons déjà vu, avec une formation un peu différente, "aquest Tossans passat" à La Garde-Freinet (3), où le nom proprement dit se trouvait, en quelque sorte, figé au singulier.

2°) "CHAQUE, CHACUN" .

Nous avons pour le pronom :

"chacun", "chacuno" [tɛʃakɑ̃], [tɛʃakyno],

Pour l'adjectif :

"chaque", "chaco" [tɛʃaké], [tɛʃako].

Nous avons entendu aussi à Fréjus [tɛʃakɑ̃] , forme peut-être due à une déformation individuelle, ou à l'influence d'un parler plus septentrional.

Il nous a été impossible de retrouver au XVIème siècle, dans notre aire restreinte, ni "cada" (plus tard "cade, -o"), ni "cadun" ou "cascun" (employé notamment par Bellaud de la Bellaudière) (4). Les textes de l'époque nous offrent "chascun" "chascung", "chacung", "chascuno" (5).

Nous avons noté aussi "chasqun" à Callas (6), et "chacun" à

(1) F.P. 76, p 28.

(2) BB3, 345vo.

(3) La Gde-Freinet, BB1 (1548-53).

(4) cf GIPPM § 529, p 101. Tous ces mots d'ailleurs ont la même étymologie que "chascun".

(5) Cad 1518, 109 ; BB4, 160vo, InV et Le Puget, CC3, 1538 ; BB4, 50vo, InV ; cad 1518, 44.

(6) Callas, BB1 (1544-62), 218vo, InV.

Callian (1).

En revanche, "cascun" à Bargemon (à une époque un peu antérieure, il est vrai) (2) ; et à La Garde-Freinet, "per cado vegado" ("pour chaque fois"), "per cado mes" ("pour chaque mois"), "un cadun", "quadun" (3).

On peut donc penser que, pour ces mots, l'influence des parlers alpins ou, plus simplement, du français est ancienne, à Fréjus même et dans la majeure partie de la région.

3°) "QUELQUE (quelqu'un ; quelque chose)"

Sing. "quauque" [kəu^hké], [kəu^hké] , "quauco"

Plur. "quàunquei" [kəu^hkei], [kəu^hkei] et "quàunqueis" (devant voyelle)
ou "quàuqui, quauquis" (4). Le timbre du premier élément de la diphthongue initiale manque de netteté.

Pour "quelqu'un" etc : "quaucun" [kəu^hkəu^h] , "quaucuno" ;
"quàunqueis-un" [kəu^hkeiz̃^h u^h] .

Pour "quelque chose" : "quaucaren" [kəu^hkarə^h] .

La base de toutes ces formes est "cauque" < quale+que (n).
Citons comme exemples du XVIème siècle : "calques Luecz" ("quelques lieux") ; "qualques cabrit" (5).

(1) Callian, CC65, 1562, 11, InV.

(2) Bargemon, BB2, vers 1450 ; BB5 (1495-1502), InV.

(3) La Gde-Freinet, BB1, BB2.

(4) Pour la finale, même remarque que pour l'article et les adjectifs préposés.

(5) BB2, 1546, 341 ; BB3, 98vo, InV.

4°) "PERSONNE"

On emploie, comme ailleurs en Provence, "degun" [dégũ], provenant de nec unu(m) par dissimilation (1).

Au XVIème siècle, ce mot était fréquemment utilisé comme adjectif avec accord : "deguno mercandiso" ("aucune marchandise"), "deguno persona", "degunos estrassos" ("nuls chiffons"), "degun doumage" (2).

Il en est de même dans beaucoup de lieux de la région : nous avons noté, à Bargemon, "deguna pena", "deguna persona", "deguno aygo" ("aucune eau") (3) ; à Saint-Tropez, "deguna rai" ("aucun troupeau") (4) ; à La Garde-Freinet, "en deguno royiero" ("en aucune chênaie"), "deguns roves ni suves" ("pas un chêne-rouvre, pas un chêne-liège"), "degun aver" ("aucun troupeau") (5).

Le pronom pouvait prendre parfois le sens positif de "quelqu'un" (6) ; nous lisons en effet, encore dans un registre de La Garde-Freinet, "si degun volio de blat, li baylarat de blat..." ("si quelqu'un voulait du blé, il lui donnera du blé...") (7).

Notre parler n'emploie pas - ou tout au moins n'emploie plus -

-
- (1) GIPPM § 531, p 105, et, pour l'énoncé de la loi, § 430, p 376 ; le mot "degun" est le premier mentionné par Ronjat ; mais il s'agit non de la loi XIV mais de la loi X : "Implosive dissimile intervocalique" (cf Maurice Grammont "Traité de Phonétique", p 296 ; l'auteur cite d'ailleurs le prov. "degun" de "negun" à la p 300).
 - (2) Cad 1518, 3vo ; BB2, 1541, 7 ; ibid, 1546, 341 ; BB3, 177vo, InV.
 - (3) Bargemon, BB3, BB5, BB8, InV.
 - (4) St-Tropez, BB1 (1537-42), InV.
 - (5) La Gde-Freinet, BB1, 13, 43vo, InV ; pour le dernier exemple, BB2, 2vo.
 - (6) Comme "aucun" en ancien français. "Personne" est devenu pron. négatif en franç. depuis le XIVème siècle (cf BvW, p 472).
 - (7) La Gde-Freinet, BB1.

"res" < lat. res, au sens de "personne" (1).

5°) "RIEN"

Comme ailleurs en Provence, on a "rèn" [rê_n], continuateur de l'accusatif rem (2).

On trouve déjà au XVIème siècle "non en metrio Ren car non fa deguno mercandiso" ("il n'en mettrait rien car il ne fait aucune marchandise") (3).

"Rèn" est parfois utilisé comme une sorte de négation, au sens de "en rien, pas du tout" ; cf "ai rên dorni" ("je n'ai pas du tout dormi").

6°) "TEL"

Fréjus emploie "tau" [təu], "talo", comme les autres lieux. L'utilisation de ce mot reste restreinte ; la forme du masc. seule est phonétique.

Nous avons relevé au XVIème siècle : "per tel cas" ; "tallo", "talla que de reson" ; pour le pluriel, "que tals sion tengut" ("qu'ils soient tenus tels") (4). Emploi plus fréquent que de nos jours, semble-t-il, tout au moins dans la langue écrite.

(1) Contrairement à l'usage du prov. litt. et du méditer. d'autrefois (cf le cri "passa res ?", dans les rues de Marseille ou de Toulon, cri précédant le jet de certains objets malodorants).

(2) GIPPM § 531, p 105.

(3) Cad 1518, 3vo.

(4) Cad 1518, 13vo ; BB2, 1541, 8 ; BB3, 128 ; BB2, 6.

7°) "AUTRE"

Sing. "autre" [a_utré] , "autro" [a_utro] ;

Plur. Question plus complexe :

Adj. "àtrei, àtri ; àtreis, àtris (devant voyelle) ; autre" [a_utrei], [a_utri], [a_utreiz], [a_utriz], [a_utré]

Pron. "autre" [a_utré] .

Le prov. litt. fléchit ce mot en principe comme les adj. (1), avec opposition par exemple entre "d'àtri sentimen" et "de sentimen autre".

La règle ne semble pas parfaitement observée chez nous (et dans une zone assez vaste d'ailleurs) (2).

1) En principe, "autre" est employé comme pronom :

"Fau sounja eis autre" ("il faut penser aux autres")

"N'i'a que dien acò ; d'autre sounjoun lou countràri" ("Il y en a qui pensent cela ; d'autres pensent le contraire").

2) L'adj. préposé connaît des formes en [ei], [i] :

"Leis àtrei fremo" ("les autres femmes").

3) Mais des confusions peuvent se produire et nous avons entendu :

[leiz a_utrez e_n f_an] ("les autres enfants")

"Tòutei leis àtrei vènoun" ("tous les autres viennent") ; même expression à La Mole.

"A d'autro pensado" ("il a d'autres pensées") à La Mole.

(1) cf GIPPM § 539, p 107 ; L. Bayle, Grammaire, p 92. Ces ouvrages donnent peu de détails sur l'emploi comme pronom.

(2) Nous retrouvons ici la question de la finale de l'article, de l'adj. qualificatif etc ; on peut avoir toute une série entre [ei] et [é] ; Ronjat fait allusion d'ailleurs à une finale [-ez] plutôt que [-eyz] devant voyelle (GIPPM § 491, p 39).

Citons quelques exemples du XVIème siècle : "l'autro mitat "un autro vinho" ; "autres officiers", "l'autre", "anbe d'autres" ("avec d'autres") ; "aultra cassa", "l'uno de l'autre" (1). La finale semble manquer de netteté dans certains de ces exemples.

Pour les lieux voisins, mentionnons "una outra mieja part" ("une autre demi-part") à Saint-Tropez (2) ;

8°) AUTRE MOTS

Nous n'avons pas relevé de mot spécial pour "certain" ou "un certain", de même pour "plusieurs" ; cette idée de pluralité est rendue par l'adverbe "fouarço/fouaço" ("beaucoup") (3).

En revanche, Fréjus utilise "GES" [dʒɛ] < genus selon Ronjat (4), au sens de "pas, nullement" :

"avian ges d'aigo" ("nous n'avions pas d'eau")

"n'i a ges" ("il n'y en a pas").

En apr., "gens, ges, gis" présentaient plusieurs valeurs : comme nom "chose" ; comme adverbe, "en quelque chose, en rien ; peut-être, certes". Le sens négatif a fini par l'emporter.

D'autre part, "ON" a totalement disparu de notre parler, comme de la plupart des parlers du Var.

On le rencontrait encore au XVIème siècle ; cf "en los ors que ont va a sanct Raphel" ("dans les jardins par où on va à Saint-Raphaël") (5)

(1) Cad 1518, 2vo, 5 ; BB2, 5 (2 exemples), 1 ; BB3, 98vo, 245.

(2) St-Tropez, CC4 (XVIe), InV.

(3) Même usage à Cagnes et à Vence, cf Dubois, op. cit. p 246.

(4) GIPPM § 531, p 106 ; même étymologie dans le REW 3736, genus, prov. "ge(n)s", comme renforcement de la négation.

(5) Cad 1532, 26.

on le trouve parfois chez nos écrivains dialectaux, peut-être par imitation du prov. littéraire.

IX - LES NUMERAUX

A - LES NOMBRES CARDINAUX (1)

- "UN"

On a, comme ailleurs, masc. "un", [a_n] devant consonne, [un] devant voyelle ; fém. "uno" [uno].

Comme le remarque Ronjat, le mot sert aussi d'"article indéfini" ou d'"introduceur pour les substantifs".

En débit rapide, "un" peut devenir [ɛ_n] ou [n] (par fusion avec un élément vocalique précédent ou par aphérèse), et "uno" [no] (par aphérèse) :

"manjo un pau" [mãdʒɛ _n pa _n]	("mange un peu")
"li'vié'n ome" [li _v ɛ _n omɛ]	("il y avait un homme")
"li'vié'no fremo" [li _v ɛ _n no frɛmɔ]	("il y avait une femme").

Nos parlers ne connaissent plus le pluriel (ou duel) "ùni" ou "ùnei", employé soit avec des mots inusités au sing., soit au sens de "une paire de...", comme cela existe en prov. littéraire (2).

(1) GIPPM §§ 538-539.

(2) GIPPM § 538, p 131 ; L. Bayle, Grammaire, p 26. Selon M. Rostaing, des expressions telles que "ùnei soulié" étaient courantes à Marseille et à Istres, vers 1920-1930.

Cette nuance existait autrefois et nous avons rencontré "unos fillanhos" au XVIème siècle (1) et encore "unos filhaignos" en 1605 (2).

Les formes anciennes du singulier étaient "ung" ou "un" pour le masc., "una" et "uno" pour le fém. (3).

- "DEUX"

Le problème est ici plus complexe : l'apr. distinguait pour le masc. "dui" et "doi" (cas sujet), "dos" (cas régime) ; il présentait au fém. "doas", "doas" [dɔas] (en une seule syllabe), "dos" (avec o de timbre indéterminé) (4).

Ronjat donne pour Toulon : masc. "doui" devant consonne, "dous" devant voyelle ; fém. "douas" devant voyelle, "douei" et "douas" devant consonne ; il indique comme forme générale du méditer., au fém., "douas/doua" (5).

Les exemples du "Franc Prouvençau" se rapprochent de ces indications ; en cherchant à nous limiter aux écrivains de la proche région, nous avons noté : masc. "dous escus", "doui camin" ("deux chemins"), "doueis Figaneiren" ("deux habitants de Figanières") (6) ; fém. "douas cavos" ("deux choses"), "douas mans" ; "doui raubo" ("deux robes"),

(1) Cad 1518, 69, 97vo, 159 etc.

(2) Le Puget, cad 1605, 3, 9.

(3) cf "ung hostal", "ung ort" ("un jardin"), "ung prat" (cad 1518, 1) ; "uno vinho" (1518, 1vo etc) - "ung hostal" (cad 1532, 1 etc) ; "uno terro", "una vinha" (1532, 1 etc) - "hun hostal" (Le Puget, CC2, XVIe), "huno tero" (ibid) ; "ung hostal", "una ferray" (Le Puget, CC3, 1538, 1) ; etc.

(4) GAP, p 235 ; GIPPM §§ 539 et surtout 192, pp 338 à 340.

(5) GIPPM § 192, pp 338-339 ; Ronjat se fonde surtout pour ces exemples sur l'ALF.

(6) F.P. 77, 86 (2 exemples).

"doui treno" ("deux nattes de cheveux"), "doui" (en fin de phrase) (1).

Nous sommes embarrassé pour tenter de formuler des règles concernant l'usage actuel de Fréjus et des environs.

Pour Fréjus même et les alentours vers l'ouest, il semblerait que l'on arrive aux emplois suivants :

masc. "dous" [dɔʒ] (et parfois "duis" [dʏiz]) devant voyelle :

"dous ome" ("duis ome") ("deux hommes") ;

"dui" [dʏi] devant consonne : "dui capèu" [dʏi kapɛu] ("deux chapeaux") ;

"dous" [dɔ], comme forme tonique en fin de phrase (ou de proposition) : "d'ome n'i a dous"

("des hommes, il y en a deux").

fém. "duis" [dʏiz] devant voyelle : "duis abeio" [dʏiz abɛjo] ("deux abeilles") ;

"dui" [dʏi] devant consonne : "dui fremo" [dʏi frɛmo] ("deux femmes") ;

"doua" [dwa], comme forme tonique en fin de phrase (ou de proposition) : "de fremo, n'i a doua" [dɛ frɛmo nʏa dwa] ("des femmes, il y en a deux").

Selon Ronjat, "dui" s'expliquerait phonétiquement dans certaines régions, en partant de l'apr. "dui" (2) ; mais, pour Fréjus et de nombreux points du Var, nous pensons plutôt à une labialisation de [wi] en [wɪ], comme dans "suidamen" ("seulement") à côté de "soudamen" etc.

(1) F.P. 77 (pour les 2 premiers) ; F.P. plusieurs années pour les autres, empruntés à Chauvier.

(2) Pour expliquer "dui" de l'apr., nous nous séparerons de Ronjat. Il est en effet préférable d'admettre l'évolution suivante : *dūi (nominatif masc. pl. du lat. vulgaire, au lieu de duo) > dui (avec maintien du timbre de u par umlaut conservateur). En revanche, la forme "doi" < *dui (sans umlaut).

Cette évolution est sans doute récente et favorisée par l'influence française (1).

Il convient de bien remarquer d'ailleurs :

a) que les formes "doui" [dwi] (et "douis" [dwiʒ], devant voyelle), et même "dous" [dau], [duʒ] peuvent reparaitre, presque en dans toutes les positions, même à Fréjus ;

b) que la partie la plus stable, dans ces usages bien fuyants, semble être l'emploi de "dous" [du] et de "doua" [dwa] en finale absolue ; nos exemples, indépendamment de Fréjus, portent sur Seillans, La Garde-Freinet, La Mole, Hyères etc. Malgré cela, nous avons entendu aux Adrets : "de fruit, n'en vouàli doui" ; "de pero, n'en vouàli doui" ("... j'en veux deux") pour le masc. et le féminin.

Aperçu historique

Les formes du XVIème siècle - dans nos textes tout au moins - restaient plus simples et se rapprochaient de celles de l'ancien provençal :

- masc. "dos", puis "dous" (2). Cf "dos parels" ("deux paires"), "payròls dos" ("chaudrons deux") ; "dos casals", "dos camins" ; "dous" (3) ; à Saint-Tropez, "dos bueus" ("deux boeufs"), "dous viages" ("deux voyages") (4) ; à La Garde-Freinet, "dos boyhiers" ("deux bouviers"), "dous florins", "dous jours" (5).

(1) Nous avons déjà noté ce phénomène et cité la prononciation de certaines personnes : [lə buisɛ] pour "Le Bouisset" (n de lieu).

(2) cf supra, évolution de "o" en "ou".

(3) Var E 2342, 321vo, 321 ; cad 1518, 11vo etc ; CC58 (1573-74) etc.

(4) St-Tropez, CC4 ; CC120 (1553-54), Inv.

(5) La Gde-Freinet, BB1 ; CC150 (1574-75), Inv.

- fém. "dos" et "doas", sans que l'on voit de différence nette d'emploi. Cf "dos pessas", "dos tinas" ("deux cuves"), "dos grans cornudas" ("deux grandes portoirs, pour le raisin) en face de "doas culhieros", "doas tortieros" ("deux tourtières") etc ; en marge du texte "cubertos... que nya dos" ("couvertures... dont il y a deux"), on a porté la mention "doas" (1).

Même hésitation à Saint-Tropez : "dos vacos", "dos vacas", "dos saumas" ("deux ânesses") et "doas lueguas" ("deux emplacements"), "doas terras", "doas bestias".

A Fréjus, plus avant dans le siècle, citons encore "douas barcados", s'opposant à "dous bestios" (2). Nous ne savons si des mentions comme "dues fillas" ou "las duos portos" sont des erreurs de graphie (avec une sorte de métathèse des lettres u d'un côté, o ou e de l'autre) ou des formes influencées par le latin ou le français (3).

- "TROIS" (4)

La forme de base est "tres", avec modification selon la séquence :

[trez] devant voyelle, [tre^h] ou [tré] devant consonne (5), [tré]

en finale absolue :

[tré^h omé] ("trois hommes") ; [tre^h pa^hlèu] ("trois paires") ;
[tré^h vèi^hlè] ("trois verres") ; [lnei^h tré] ("j'en ai trois").

(1) Var E 2342, 320vo, 322, 322vo ; au contraire, 321vo (2 exemples) ; pour la mention marginale, 320vo.

(2) BB4, 1562, 66vo, InV ; CC66 (1585-86), CC68 (1587-88).

(3) BB4 ; CC61 (1579-80).

(4) GAP, p 235 ; GIPPM § 539.

(5) cf supra le traitement de -s devant consonne.

Nos parlers ne connaissent pas l'alternance "trei/tres" dont Ronjat parle à propos du méditer. (1).

Au XVIème siècle, nous n'avons relevé que "tres" (2), comme ailleurs dans la région (3) ; -s était peut-être prononcé à ce moment-là.

- "QUATRE" (4)

On a comme ailleurs en Provence "quatre" [katré] , venant de quatt(u)or.

C'est la forme de l'apr. (5), et de notre région au XVIème siècle (6).

- "CINQ"

"Cinq" : [sɛ̃] devant consonne et en finale absolue ; [sɛ̃ k] devant voyelle en liaison étroite :
[sɛ̃ kuteu] ("cinq couteaux") ; [sɛ̃ k omé] ("cinq hommes") ;
[ɛ̃ a sɛ̃] ("il y en a cinq").

Même chose en apr. et au XVIème siècle, avec parfois une orthographe "sinc" (7).

(1) GIPPM § 539, p 133.

(2) cf Var 3 2342, 320 etc, cad 1518 etc.

(3) cf St-Raphaël, CC1, 40 ; La Gde-Freinet, BB1 etc.

(4) GIPPM § 539, p 135 ; le même paragraphe présente d'ailleurs tous les nombres jusqu'à vingt.

(5) GAP, p 236.

(6) Var E 2342, 320vo, 321 etc ; St-Raphaël, CC31, 4 ; Le Puget, CC67 ; La Gde-Freinet, BB2 etc.

(7) GAP, p 236. -CC58 (1573-74) ; St-Raphaël, CC31 ; Le Puget, CC67, CC3, CC4. -"sinc", Var E 2342, 321 etc ; BB2 etc.

- "SIX"

"Sièis" : [syèi] devant consonne et en finale absolue ; [syèiz] devant voyelle en liaison étroite :

[syèi pèlɔ] ("six poires") ; [syèiz aubré] ("six arbres") ;
[ɛ̃ya syèi] ("il y en a six").

On peut entendre [syèy omé] aux Adrets, conformément à l'usage de Nice, Cagnes, Vence (1) et de la région de Grasse (2). Pour "six", l'aire d'extension est plus large et d'autres parlers méditer. (celui d'Hyères par exemple) présentent des expressions telles que [syèy a lɔ] ("six heures") ; peut-être s'agit-il de formules un peu figées.

L'apr. offrait "seis, sieis" (3). Citons pour le XVIème siècle "siey", "siei", "sieys" (4).

- "SEPT"

"Sèt" : [sè] devant consonne et en finale absolue ; [sèt] devant voyelle :

[sè figɔ] ("sept figues") ; [sèt aubré] ("sept arbres").

On a "set" en apr. (5), et "set" ou "sept" au XVIème siècle (6).

(1) cf Dubois, op. cit. p 252.

(2) Nous avons vu des exemples identiques à propos de l'article.

(3) GAP, p 236 ; Levy indique "seis, sei".

(4) "Siey", cad 1518, 45 aj ; CC66 (1585-86) ; St-Raphaël, CC31, 9vo.-
"siei" St-Raphaël, CC34 (1585-86) ; La Gde-Freinet, BB1 etc ;
"sieys" Var E 2342, 321, 323vo ; cad 1532, 4vo, 73vo etc.

(5) GAP, p 236.

(6) "Set", Var E 2342, 320, 322vo etc ; "sept", CC58, CC61 etc.

- "HUIT"

"Vuè" : [vùè] devant consonne et en finale absolue ; [vùète] devant voyelle en liaison étroite :

[vùè pèségé] ("huit pêches") ; [vùètej^ho] ("huit heures").

On peut parfois, même à Fréjus, entendre [ùè] ; les formes que nous avons relevées sont susceptibles de modifications suivant le débit, la position dans la phrase et le désir d'expressivité. Dans l'ensemble, si nous considérons le département du Var, [ùè] domine dans l'ouest (Hyères, Toulon, Salernes, Varages etc) et [vùè] dans l'est (Fréjus, Roquebrune, Montauroux etc) ; nous avons noté [yùè] à Saint-Tropez, Bormes, La Mole, Le Luc etc et [yoè] à Vidauban (1).

Pour l'apr., Anglade donne "oit, ueit, ueg" (2). Au XVIème siècle, nous avons lu "uech", "hueche", "huehc" (sans doute cacographie pour "huech"), "huech" (3) ; cette dernière forme est représentée aussi au Puget et à La Garde-Freinet (4).

- "NEUF"

"Nou" [no^u] (avec o en général de timbre moyen, tendant parfois vers o fermé).

Devant voyelle en liaison étroite, nos parlers connaissent, comme ailleurs en Provence, l'insertion de v :

[no^uvâⁿ] ("neuf ans").

(1) On a en principe [vùète] dans la région grasseoise.

(2) GAP, p 236.

(3) Cad 1518, 182vo ; cad 1532, 206 ; ibid, 29 ; GG1, 48 etc. "Huet" dans CC61 est peut-être dû à une influence du français.

(4) Le Puget, CC67, CC3 (1538) ; La Gde-Freinet, BB1, 50vo, InV.

L'apr. présentait déjà "nou", que nous rencontrons aussi au XVIème siècle (1).

- "DIX"

"Dès" : [dès] devant consonne et en finale absolue ; [dèz] devant voyelle :
[dès fɛmɔ] ("dix femmes") ; [dèz œf] ("dix oeufs") ; [sɑ̃ dɛs]
("ils sont dix").

La phonétique syntactique peut amener parfois un passage de -s à -r, comme nous l'avons vu plus haut (2) :
[ɛ̃vɛ dɔ̃ dɔ̃zɛ] ("il y en avait dix ou douze").

Il peut arriver aussi que -s ne soit pas prononcé en finale absolue.

On avait "dets" en apr. (avec e ouvert) ; la forme courante du XVIème siècle est "des" (3), écrit parfois "dex", peut-être par influence française.

- De "ONZE" à "SEIZE"

Nos formes sont actuellement "vounge", "dounge", "trege", "quatorge", "quienge", "sege", avec hésitation dans la prononciation entre [dʒ] et [y], comme nous l'avons vu à propos de [dʒ] (4).

Comme nous l'avons déjà remarqué (5), les formes de Fréjus au

(1) Cad 1518, 2vo ; CC58 etc.

(2) Traitement de -s final, avec différentes possibilités.

(3) Var E 2342, 322 ; BB2 ; CC61 ; St-Tropez, BB1.

(4) cf "Les mi-occlusives".

(5) A propos du groupe "d'c" (étude de la consonne C, cas particuliers).

XVIème siècle ne correspondent pas à celles-là.

Ce sont "unze", "doze" puis "douze", "treze", "quatorze", "quinze", "seze" (1), c'est-à-dire à peu près celles de l'apr. (avec réduction à -ze des groupes -tze dans "dotze", "tretze" et -tze, -dze dans "setze/sedze") (2).

Ces formes en [dʒ^ʔ] existaient peut-être à Fréjus dans la langue populaire dès le XVIème siècle, à côté des formes en -ze, appartenant à la langue écrite en rapport avec l'apr.

- "DIX-SEPT, DIX-HUIT, DIX-NEUF"

On a en principe à Fréjus : [dèz a sèt], [dèz a vè^{te}], [dèz a nou].
Le timbre de l'élément intermédiaire (entre les deux nombres proprement dits) n'est pas toujours très net et oscille entre [a], [o], [œ], [é] ;
Ronjat connaît ce procédé de formation et écrit : "On trouve un peu partout un tipe [dèz a sèt], etc" (3) ; selon lui, ces formes doivent s'expliquer, comme "vinto-dous" du rhod. populaire (et de notre parler), par l'analogie de "trento-dous", "quaranto-dous", dans lesquels la voyelle, "o" ou "a", est étymologique (4).

Cette même incertitude est courante dans notre région ; citons quelques exemples :

Les Adrets : [dèz è sèt], [dèz œ vè^{te}], [dèz œ nou]

La Mole : [dèz o sèt], [dèz œ yuè], [dèz o nou]

La Garde-Freinet : [dèz a sèt], [dèz a vè^{te}], [dèz o nou]

(1) "unze", cad 1532, 169, 170vo ; "doze", cad 1518, 39vo ; 1532, 1 ; "douze", 1532, 132vo ; "treze", 1532, 181vo ; "quatorze", 1532, 170, 171 ; "quinze", 1532, 3, 11vo etc ; "seze", CC64 (1583-84).

(2) d'après GAP, p 236.

(3) GIPPM § 539, p 134.

(4) même ouvrage, § 540.

Seillans : [dɛz o sɛt], [dɛz o ðɛ], [dɛz o nou].

Notons qu' dans ces lieux comme à Fréjus, "dès" conserve son è ouvert, dans ces nombres composés.

Ce type de formation est représenté chez nos écrivains dialectaux ; citons "deso-sept ans" chez Rigolo et "dex-à-vuech" chez Chauvier (1).

Au XVIème siècle au contraire, on trouve "dex huech" en 1532 (2), "dessesep", "desenou" à la fin du siècle (3) ; et "des e huech" à Gassin (4), ce qui pourrait laisser supposer que "e" représentait au début la conjonction "et".

- LES DIZAINES (5)

Nous avons : "vint" [vɛ̃], "trento" [trɛ̃to], "quaranto" [kaʁɑ̃to], "cinquanto" [sɛ̃kɑ̃to], "souassanto" [suasɑ̃to], "setanto" [sɛtɑ̃to], "quatre-vint" [katʁɛ vɛ̃], "nouananto" [nuɑ̃ɑ̃to].

Remarques

1) "Vint", "trento", "quaranto", "cinquanto", "setanto" proviennent directement de l'apr. "vint", "trenta" etc.

2) Pour "soixante", "souassanto", dû à l'influence française a éliminé "seissanto" [sɛisɑ̃to], apr. "seissanta", comme partout sans doute dans la région : nous avons toujours entendu dans le Var la même forme

(1) F.P. 81 ; F.P. 87.

(2) Cad 1532, 164.

(3) "desesep" dans CC61 (1579-80) ; "desenou" dans CC67 (1586-97).

(4) Gassin, cad de 1516 ; formation parallèle à "vint e sinc", "sinc cens e quatre" que nous retrouverons plus loin.

(5) GIPPM § 540 ; Mme Bailet, op. cit. p 83 ; Dubois, op. cit. p 252.

qu'à Fréjus. Ronjat remarquait déjà d'ailleurs : "Un peu partout on entend souassanto/-a/-e, emprunté au fr." (1). Pour Nice, M. Compan indique "sessanta" ; Mme Baillet et M. Dubois ne font pas état de particularités sur ce point (2).

3) Pour "quatre-vingt", le REW donne prov. "ochanta" et les grammaires modernes "vuetanto" (à côté de "quatre-vint") (3). Anglade ne présente que "quatre vint" (4). Nous n'avons pu découvrir ce nombre à Fréjus ou dans les lieux voisins au XVIème siècle. De toute façon, le type actuel est ancien.

4) Pour "quatre-vingt-dix" etc, nous n'avons entendu une formation calquée sur le français qu'à Bagnols, "quatre-vingt-sege" ("quatre-vingt-seize") ; d'ailleurs le sujet, un peu ému - il s'agissait de son âge - s'est repris tout de suite pour dire "nouananto-sièis".

Cette forme "nouananto" [nwana₂to] présente une diphtongaison curieuse de l'initiale atone ; nous pensons à une analogie de "souassanto".

La forme avec dissimilation "nouranto" (5) a existé autrefois à Fréjus et dans les environs ; cf "noranto", "nouranto deux" (6).

(1) GIPPM § 539, p 134.

(2) Compan, Grammaire, p 38 ; pour les ouvrages de Mme Baillet et M. Dubois, mêmes références que plus haut.

(3) REW 6037, GIPPM § 540, p 135 ; X. de Fourvières, p 28 ; B. Durand, p 32 ; M. L. Bayle ne donne que "vuetanto" (p 98).

(4) GAP, p 236.

(5) GIPPM §§ 540 et 430 (Loi XIV ; implosive dissimile intervocalique).

(6) Cad 1532, 164vo ; cad 1567, 9. Remarquons que nous avons là une forme hybride avec "deux" du français ; l'influence de cette langue dans les noms de nombre a été rapide, pour "deux" en particulier.

5) Pour les nombres composés avec dizaines, on a "vint-un" [vɛ̃t ɑ̃] ,
 "vinto-dous" [vɛ̃to dɥ] , "vinto-tres" [vɛ̃to tʁe] ...
 "trent'un" [tʁɛ̃t ɑ̃] , "trento-dous" [tʁɛ̃to dɥ] etc.

Il semble donc qu'une double action analogique se soit produite :

- a - [vɛ̃t ɑ̃] entraîne [tʁɛ̃t ɑ̃] [kaʁɑ̃t ɑ̃] etc ;
- b - d'autre part, [tʁɛ̃to dɥ], [kaʁɑ̃to dɥ] entraînent [vɛ̃to dɥ] etc.

Citons quelques exemples du XVIème siècle ; à Fréjus même "trento",
 "trento huech", "quaranto", "sinquanto" (1) ; à Gassin "vint e sinc",
 "quaranta" etc (2).

- LES CENTAINES (3)

"Cènt" [sɛ̃], "dous cènt" [du sɛ̃], "tres cènt" [tʁe sɛ̃]
 ... "sèt cènt" [sɛ̃ sɛ̃] , "vuè cènt" [viè sɛ̃] , "nòu cènt" [noʊ sɛ̃]

Au XVIème siècle, on trouvait en principe "cent" pour le sing.,
 et "cens" pour le pluriel (4) ; la prononciation des consonnes fina-
 les permettait peut-être de marquer une différence.

Pour l'apr., Anglade indique "docent", fém. "docentas" (5) ;
 nous n'avons pas trouvé trace de cette distinction dans nos textes,
 non plus que de "trecent", "quatre cent" etc (avec -t final).

 (1) CC66 (cf "trento dous", BB2, 341) ; Le Puget CC67, CC3 ; BB2, 16,
 Le Puget cad 1605, 1 ; CC67 (1586-87) ; cf "syncanto" dans CC66.

(2) Cadastre de 1516.

(3) GIPPM § 541.

(4) Var E 2342, 320, 322 ; "sent", CC66.- "dos cens", E2342, 322vo ;
 "tres cens", cad 1532, 2 ; "cinq cens", Le Puget, CC67, CC3.

(5) GAP, p 237.

Actuellement, -s final, dans "dous cènts" etc, ne se prononce (sous forme de -z) qu'en liaison étroite :

"dous cènts an" [du sɛ̃z ɑ̃] ("deux cents ans").

- LES MILLIERS

"Milo" [milo], "dui milo" [dwi milo] (ou "doui milo"), "tres milo" etc ; -o final s'élide en général devant voyelle ; d'où [dwi mil ɑ̃] ("deux mille ans").

Remarquons cette forme "dui milo" à côté de "dous cènt" ; elle montre sans doute que "milo" est considéré comme un nom ordinaire.

Pour l'apr., Anglade (1) indique "mil" ; cette forme figure encore dans nos textes du XVIème siècle pour les dates (comme en français) ; cf "L'an mil cinq cens trenta huech" (2). En revanche, pour les comptes trésoraires une hésitation semble se manifester ; citons par exemple "mille malhols" ("mille pieds de vigne), "sieys milles" et, au-dessous, "sieys millo" (3).

On emploie aussi à cette époque "millier" (un peu comme en latin) : "dos milliers de malhols" (4).

Pour en terminer avec ces nombres cardinaux, notons que la langue du XVIème siècle employait davantage la conjonction "et" que la langue actuelle ; citons, au début de cette période "cent et set", "sieys milles et cent quaranta et set" (5) ; même usage à Gassin : "cent e vint", "sinc cens e quatre", "cent e quaranta" etc (6).

(1) GAP, p 237.

(2) Le Puget, CC67 (1537-38) ; CC3 (1538).

(3) Cad 1532, 150 ; Var E 2342, 322vo.

(4) Cad 1532, 149vo.

(5) Var E 2342, 320, 322vo.

(6) Gassin, cad 1516 ; nous avons déjà relevé des emplois identiques.

B - LES NOMBRES ORDINAUX (1).

- "PREMIER".

"Proumié, -ero" [proumyé], [proumyé] , comme en prov. litt., par labialisation de "premier" < primāriu(m) ; forme répandue dans la plupart des parlers provençaux (2).

L'apr. avait "premiers, premier ; prumier, premier" (3) ; au XVIème siècle, la forme courante à Fréjus et dans les environs reste "premier" (4).

- "SECOND"

"Segound, segoundo" [ségañ], [ségañdo] , sans originalité non plus.

L'apr. offrait "segons, segonda" ; on trouve "segond" dans nos textes du XVIème siècle (5).

- "TROISIEME etc"

L'influence française a joué ici, comme à Cagnes, Vence etc (6),

(1) GAP, p 237 sq ; GIPPM § 542.

(2) GIPPM § 176. Nice emploie "proumié" et "premié" (Compan, Grammaire, p 40).

(3) GAP, p 238.

(4) BB2, 2vo ; CC61 ; St-Raphaël, CC31 (1560-62), 3vo ; Le Puget, CC67 ; Bargemon, BB2 ; St-Tropez, CC120 (1553-54) etc.

(5) GAP, p 238.- BB2, 2vo ; CC62 (1581-82). Cf aussi le n de famille "Segon" : "Monet Segon" (cad 1518, 8vo) ; "Raphel Segon" (St-Raph. CC1, 23 aj) etc.

(6) Dubois, op. cit. p 253 ; Nice a "tèrs, quart, quint", puis "si-zième etc" (Compan, Grammaire, p 40).

surtout pour le suffixe -ième. Ronjat constatait déjà : "Dans presque tous nos parlers, le fr. -ième a évincé les formes indigènes, et on dit même par ex. [trwazyémé ʁə] " (1).

Pour Fréjus, l'élément radical s'est conservé parfois et l'on obtient l'ensemble suivant :

"tresieme" [trézyémé] , "quatrieme" [katzyémé] , "cinquieme" [kɛnzyémé] , "sixieme" [sɛkzyémé] , "setieme" [sɛtyémé] , "vuechieme" [vüetɛzyémé] (et aussi [vüetɛzyémé]), "nouvieme" [nuvɛzyémé] "desieme" [dɛzyémé] ; pour le fém. "tresieme" [trézyémé] etc.

Formes parallèles au-dessus de "dix" : "vungieme" [vɛndyémé] "tregieme" [trédyémé] et [trézyémé] , etc.

En principe donc, Fréjus distingue [trézyémé] ("troisième") et [trédyémé] ("treizième") ; mais dans beaucoup d'endroits une forme "tresieme" (pour "treizième") devenait complètement homonyme de "tresieme" ("troisième") ; d'où un deuxième stade dans l'influence française, amenant ce dernier adj. ordinal à [trwazyémé] (2), que l'on peut entendre dans notre région.

Nous avons relevé "tresieme" ("troisième") dans "Lou Franc Prouvençau" (3).

Au XVIème siècle (et, à plus forte raison, au XVème), les formes traditionnelles, issues du latin, étaient encore utilisées, surtout pour les fractions :

"los ters", "dos ters" ; "la terso part" ; "los dos terses" ; "la

(1) GIPPM § 542, p 138.

(2) Observation communiquée par M. Rostaing.

(3) F.P. 81, p 128.

tersa part" (1) ;
 "lo quart" ; "la quarta part" ; "la quarto part" (2) ;
 "lo sieysen" (3) ;
 "luchen" ("le huitième"), à Saint-Tropez (4) ;
 "vinten" ("vingtième"), à Bargemon (5) ;
 "la quenzena part" ("la quinzième part") à Saint-Tropez (6).

Mais des formations nouvelles se manifestaient aussi : parfois avec le suffixe -en, -ena, utilisé en apr. à partir de "seizens, seizena" ("sixième") (7), d'où "la sinqueno part" (8) ; mais surtout avec le suffixe -ieme, -iemo, emprunté au français (9), d'où "la sieiemo part", "lo quinsiemo" (10) etc.

On recourait parfois à des formes savantes, comme dans "la sinquesimo part" (11).

-
- (1) Cad 1518, 163, 171, 190 etc ; St-Raphaël, CC1 ; St-Tropez, CC6.
 Cad 1518, 181 ; BB2, 7 ; St-Tropez, CC2. Cad 1518, 78vo ; St-Raphaël, CC1, 10vo. "terses", 1532 3vo aj. ibid, 192.
- (2) Cad 1518, 140vo. Cad 1532, 179 ; St-Tropez, CC4. 1518, 63 aj.
- (3) Cad 1518, 70 ; cf apr. "seizens".
- (4) St-Tropez, CC4, InV.
- (5) Bargemon, BB2 (1460), InV.
- (6) St-Tropez, CC1 ; cf apr. "quinzens, quinzena".
- (7) cf GAP, p 238. Ce suffixe -ens, -ena vient, selon Anglade, du latin -enus, -ena, qui servait à former les noms de nombre distributifs.
- (8) Cad 1518, 58vo, 60, 64.
- (9) Ce suffixe -iesme, -ieme apparaît en français dans la deuxième moitié du XIIème siècle seulement et son origine manque de netteté (cf Brunot-Bruneau "Gram. hist." § 645, p 413 : Anglade "Gram. élément.", p 90). E. Bourciez ("Phon. fçse", § 49, 1, p 70) croit à un croisement de -ime, -isme et de -esme < ēsimu. M. Fouché (Ph. hist. p 178) explique le suffixe par l'abrègement des antépénultièmes longues dans les proparoxytons, d'où une évolution -ēsīmus > ^xesimus > vfr. -iesme > aujourd'hui -ième.
- (10) Cad 1518, 182 ; CC66 (1585-86).
- (11) Cad 1518, 155.

- "DERNIER"

On a actuellement "dernié, derniéro" [dɛrnyɛ], [dɛrnyɛ^ho], forme adaptée du français "dernier", selon Ronjat (1).

"Redié", caractéristique du méditer. et provenant soit d'une métathèse de ^xderier, soit directement de ^xretāriu (2), a existé autrefois à Fréjus et dans la région ; cf "lo Reddier de juller" (3) ; "Lo redier", au Puget (4) ; "la rediero anado" à Saint-Tropez (5).

X - LE VERBE (6)

Le verbe constitue la partie la plus riche de notre étude morphologique mais aussi, d'une façon générale, la plus atteinte par les influences françaises et par le délabrement croissant de nos parlers ; certains verbes sont défectifs, beaucoup le deviennent parce que les sujets parlants ne savent plus exactement les conjuguer à des temps de plus en plus nombreux. Il est dans ces conditions très difficile d'obtenir - de "faire sortir", allions-nous dire familièrement - certaines formes et on sent souvent que les usagers recourent à des périphrases ou à d'autres verbes pour éviter ce qui pourrait les mettre en difficulté.

Le même phénomène se retrouve d'ailleurs dans le "français régional" et même dans le français populaire en général, où qu'il soit.

(1) GIPPM § 542, p 139.

(2) *ibid.*

(3) BB2, 5vo.

(4) Le Puget, CC67, 1.

(5) St-Tropez, CC120 (1553-54), InV.

(6) GAP, pp 258 à 352 ; GIPPM §§ 544 à 666 ; Dubois, *op. cit.* pp 258 à 281.

parlé (1).

Ces difficultés de conjugaison ont commencé il y a longtemps déjà et l'on se rappelle l'anecdote suivante empruntée à la vie de Mistral : quand le poète voulait clore quelque discussion oiseuse sur des problèmes secondaires, il invitait ses compagnons les Félibres à conjuguer certains verbes difficiles à l'imparfait du subjonctif ou au conditionnel passé.

La conjugaison reste d'autre part le domaine favori du polymorphisme envahissant : dans la même localité, on peut entendre des paradigmes différents pour le même verbe et parfois la même personne peut indiquer des formes différentes, souvent au cours d'une seule conversation.

Citons quelques exemples rapides : nous avons noté à La Mole [dʒwégo] et [dʒwigo] ("il joue"), [dʒwégân] ("ils jouent"), du fait de la même personne ; et aux Adrets, [nékula] et [nékùéla] ("reculer", infinitif), [vwolo] et [vòlo] ("l'oiseau vole"), [pworto] et [ponto] ("il porte"), toujours dans la bouche d'un interlocuteur unique ; et nous laissons de côté les petites variantes telles que [twandré] ou [twandré] (pour "tordre") etc. L'analogie et la simplification ont pu jouer à plein.

Quoi qu'il en soit, des degrés sont visibles dans cette influence montante du français et du français populaire :

a) Parfois, l'infinitif seul, ou à peu près, est touché ; c'est le cas de "bouaro" [bwalo] ("boire") ; quelques vieilles personnes à Fréjus se souviennent d'avoir entendu "buoure" [bunlé], au temps

(1) Nous avons souvent remarqué la difficulté qu'éprouvaient certains ouvriers ou certains paysans peu instruits pour conjuguer et employer le subjonctif même présent, en français, dans des verbes pourtant assez usuels, comme "aller", "savoir" etc.

de leur jeunesse (1), et nous avons noté cette forme à Bagnols au cours d'une conversation, alors que "bouaro" est courant dans toute la région.

Mais la conjugaison reste : "bùvi", "buves", "buou"... ; "que bùgui" au subj. prés ; "buviéu" à l'impft. ind. etc.

b) Parfois, c'est le radical tout entier qui est atteint ; cas de "suivre" [sɔ̃vɪrɛ] ("suivre") : on obtient le paradigme : "suivi" [sɔ̃vivi], "suives" [sɔ̃vivɛs], "suive" [sɔ̃vivɛ], "suivèn" [sɔ̃vivɛn] etc (2).

Le radical de l'infinitif et du pluriel du présent a été généralisé ; seules subsistent les désinences provençales, dernier rempart du dialecte.

Au XVIème siècle, ce verbe conservait sa conjugaison normale, autant que nous puissions en juger ; infinitif "segre" ; indic. prés. 3e sing. "segue" ou "sege" ; 3e plur. "segon" (3).

Ces influences du français sont souvent assez anciennes et ont pénétré dans la langue de nos écrivains : "Lou Franc Prouvençau" nous offre par exemple "suivoun", "suivrè", "suivien", "suivi" (4) ; "boiro", chez La Sinco (5) etc.

Sans reprendre toutes les généralités étudiées par Ronjat auquel nous renvoyons (6), venons-en tout de suite à un point préliminaire important : le problème des alternances.

(1) Forme "normale" du méditer. avec labialisation de e (de "beure").

(2) Notons au passage cette "normalisation" de la conjugaison, plus poussée qu'en français.

(3) Bargemon, BB2 (1443-72) ; BB2, 1541, 2vo ; CC61, CC62 ; id. Nous avons déjà noté que ce verbe se trouve surtout dans les expressions "Sensege", "sensegon" ("s'en suit...").

(4) F.P. 78 ; 79 (2 ex) ; 88.

(5) F.P. 90.

(6) cf GIPPM §§ 544 sq. Nous sommes certes tributaires aussi du livre de P. Fouché "Morphologie historique du français - Le verbe" (Ed. 1967).

A - LE PROBLEME DES ALTERNANCES (1).

Par suite d'une différence dans l'accentuation remontant au latin (et au latin vulgaire), on pouvait avoir une opposition entre les personnes du sing. et la 3ème du plur. d'un côté, et les 1ère et 2ème personnes du plur. de l'autre (indicatif, subjonctif présents, et, en partie, impératif). La diphtongaison plus ou moins ancienne des formes toniques a pu être compliquée par des phénomènes plus récents, dus surtout à l'analogie et aussi à l'influence française.

On obtenait donc un système plus ou moins complexe d'alternances vocaliques. Pour le français, P. Fouché a distingué des degrés depuis l'alternance double jusqu'à l'alternance quintuple (2).

1°) Alternance [e/ye] (timbre de e moyen ou variable).

- "servir" : "servi" [sɛrvi] , 3e sg "sièrve" [syèrvé] , 1ère pl. "servèn" [sɛrvèn] .

On peut rapprocher de "siarve" (3e sg) dans Chauvier (3) ;

Nice conserve ce type (4) ; mais dans notre parler, l'alternance tend à disparaître et on entend "serve" [sɛrvé] aussi souvent que "sièrve".

- "lire" : "legi" [lédji] . Nous avons même ici un cas d'alternance triple [é/i/yé] ; infin. [lédji] , prés. ind. [lyédji] 1ère plur. [lidjyèn] ; impft. [lédjyɪn] (5).

Dès l'apr., pour ce verbe "legir, ligir (léger, leire)", on

(1) cf Compan, Grammaire niçoise, pp 72, 73 ; B. Durand, pp 48-49.

(2) Fouché, Verbe, §§ 20 à 39, pp 38 à 83.

(3) F.P. 79.

(4) Compan, Grammaire, p 81 "Sièrvi... sièrve...".

(5) Nice présente exactement les mêmes formes pour l'ind. présent : "liègi", "ligen" en face de l'infin. "legi" (Compan, p 81).

avait à la 3e sg "lieg/leg", à la 1ère plur. "legem" et "ligem" (1).

La diphtongue yé est due à l'action de y subséquent sur e, d'où une évolution :

lego > leyo > ledyo > lyedyo > [lyete].

2°) Alternance [é/è]

- "lever" : "leva" [léva] ; 1ère sg "lèvi" [lèvi] , 1ère plur. "levèn" [lévèn] .

Pour d'autres verbes, l'opposition est moins nette ; pour "mettre" par exemple, la 1ère sg est en principe [mèti] et la 1ère plur. [mètèn] mais on entend aussi [mèti] ; quant à l'infinitif, on a la plupart du temps [métré] (avec e moyen) ou [métré] (avec e fermé) (2).

3°) Alternance [u/üè ou üé]

- "reculer" : "recula" [rékula] , 1ère sg "recuèli" [réküèli]
 - "fureter" : "furna" [furna] , 3e sg [füéno] ou [fünno]
 - "cueillir" : "cuï" [kuyi] , 1ère sg "cuéiï" [küéyi] (3)
 - "jouer" : "juga" [dyjuga] , 1ère sg "juègui" [dyjüègi] , 1ère pl. "juguèn" [dyjugèn] .

Dans ce dernier verbe, les formes diphtonguées pourraient provenir d'une analogie avec le nom "juè" [dyjüè] , que nous avons déjà rencontré. [dyjüègi] domine dans notre parler, mais nous avons noté à Bagnols, concurremment avec cette première forme, [dyjüegi] ; même usage à Figanières ; citons encore [dyjügi] à Hyères et [dyjugi] à Montferrat, entendu aussi au Muy chez certaines personnes ; ainsi

(1) GAP, p 291.

(2) cf ce que nous avons dit dans la "Phonétique", à propos du caractère souvent incertain de e et des variantes individuelles.

(3) cf à Nice "culhi" (infin), "cuèli"... "culhen" (Grammaire, p 81).

l'alternance peut être éliminée, comme nous l'avons vu à propos de La Mole.

Pour "vider", Fréjus hésite à l'infin. entre [vudjja] et [vüédjja] ; nous avons retrouvé une alternance plus nette au Muy : "vuja" [vudjja] et "vuijo" [vüidyto] (1).

Remarque

En apr., le verbe "cueillir" était "colhir/culhir" 3e sg "cuelh/cuolh/col" ; 1ère pl. "colhem" (2).

4°) Alternance [u/wa].

C'est la plus répandue, puisque dans les verbes présentant o ouvert, nous rencontrons à la tonique une diphtongaison en principe spontanée de cet élément, vers le XVème ou le XVIème siècle (3).

- "counsoula" [kûnsula] ("consoler") ; 1ère sg [kânswali]
- "retourna" [réturna] ("retourner") ; 1ère sg [rétwaini]
- "scuna" [suna] ("sonner") ; 3e sg [swano]
- "pousqué" [pushé] ("pouvoir") ; 1ère sg [pwadi]

Dans beaucoup de verbes où o est suivi de -r, l'alternance peut revêtir la forme [o/wa] :

- "porta" [porta] ("porter") ; 1ère sg [pwarti] (4).

L'alternance de base se retrouve dans "tremoula" [trémula] ("trembler"), "amoula" [amu₂la] ("aiguiser"), "trekoula" [trékula]

(1) Avec une fermeture de [üé] en [üi] , peut-être par suite de l'influence du dérivé de "vöcitu(m)", souvent "vuide" [vüide] de nos jours. Des actions plus obscures ont pu intervenir aussi, comme pour la plupart de ces verbes.

(2) GAP, p 289.

(3) cf GAP, p 76 et supra, à la Phonétique.

(4) Par suite de l'influence ouvrante de r ; cf supra.

("disparaître derrière la colline") etc.

Comme nous l'avons vu dans la phonétique, la diphtongue peut connaître de légères variantes de timbre et, d'autre part, des normalisations se produisent parfois : à côté de [aétuornij] au Muy, nous avons entendu à Bagnols [aéturni] et, à Saint-Paul, les deux formes [aétuornij] et [aéturni] .

Cas particulier

Il s'agit des verbes dans lesquels o ouvert s'était diphtongué dès l'ancienne langue sous l'influence d'un phonème palatal (1) ; le résultat était -uo- puis -ue- : type dormio > "duerm" [d^uœrm] . Le prov. litt. connaît des traces de cet usage ancien ; cf "cuerbe" (de "curbi" : "couvrir"), "duerbe" (de "durbi" : "couvrir") etc.

Les parlers méditer. ont ainsi présenté une sorte de conflit entre une alternance ancienne [u (parfois o) (2)/^ue] d'une part, et une alternance plus récente [u ou o]/[wa] (3).

A Fréjus même, il y a, dans certains cas, coexistence des deux formes :

"dormir" : "dormi" [dormi] ; 1ère sg [d^uœrmij] et [d^uœrmij]
 "ouvrir" : "durbi" [durbi] ; 1ère sg [d^uœrbi] et [d^uœrbi] .

Des influences analogiques et des phénomènes obscurs ont joué ici ; nous avons entendu, pour "je dors", [d^uœrmij] et [d^uœrmij] au Muy (pour un infinitif [dormi]) ; [d^uœrmij] et [d^uœrmij] aux Arcs (pour un infinitif [dormi]) ; [dormi] à Agay (inf. [dormi]) ;

(1) cf GAP, p 73 et supra

(2) Toujours par suite de l'influence ouvrante de r.

(3) cf supra, Phonétique ; nous avons déjà dit un mot de cette opposition.

[düënni] à Saint-Paul (inf. [durmi]) (1) ; pour "j'ouvre", [düërb] et [düërb] à Roquebrune (inf. [dorbi]) ; [duarbi] et [du'arbi] aux Arcs (inf. [durbi]). Ces verbes peuvent ainsi rejoindre le type d'alternance vu précédemment [u/üe] ; dès l'apr. d'ailleurs, on trouve "cubrir" et "ubrir" à côté de "cobrir" et "obrir" (2)

- "sortir" : "sorti" [soti] ; 1ère sg [süenti] et [swarti] (3).

Pour ce verbe, les formes "anciennes" en [üe] sont plus atteintes et nous avons relevé [swarti] ou [soti] à Roquebrune ; [swarti] au Muy et aux Arcs ; [swarti] à Bagnols (4), à Agay, Saint-Paul, Montferrat etc.

- "souffrir" : "soufri" [sufri] ; 1ère sg [süefri] et [sufri] (5).

L'influence française est sans doute en cause ici et [sufri] l'emporte nettement, même à Fréjus. D'ailleurs dans ce mot, la diphtongue [üe] ne peut être qu'analogique ou fondée sur un infinitif "sufri", que Fallen cite comme alpin. Nous avons pourtant entendu à Bagnols [swafri] en face de [sufri] (6).

Dans certains cas, la forme ancienne a complètement disparu :

- "mourir" (^xmorîre) : "mouri" [mul₂i] ; 1ère sg [mwali] .

(1) Le prov. litt. ne connaît que "dorme, dormes..." (cf Fallen, p 439, B. Durand, p 71 etc) ; Fallen donne mars. "douérmi... dourmèn".

(2) GAP, p 292.

(3) Fallen "sorte...", mars. "souéрти...".

(4) du fait de deux personnes différentes.

(5) Fallen indique "soufre ou soufri(mars)" ; apr. "sofre, suefre, suefri".

(6) Il s'agissait, il est vrai, d'un sujet très âgé. Nous avons noté une forme [süafri] à Saint-Paul mais le sujet est décédé et il nous est difficile de savoir si nous avons commis une erreur de transcription ou si la forme était réelle ; ce serait alors un ex. de contamination entre [süefri] et [swafri] .

On avait, pour cette 1ère pers., "muer, mor, muor" en apr (1).

- "éteindre" : "amorsi" [amorsi]; 1ère sg [amwarsi] .

Cette forme se retrouve à Bagnols et à Saint-Paul ; nous avons noté [amwarsi] et [amwarsi] à Roquebrune, [amwarsi] au Muy et aux Arcs ; pour l'impératif [amorsélu] ("éteins-le") aux Adrets s'opposant à [amwasoly], entendu à La Mole et à La Garde-Freinet.

5°) Alternance [o/u] .

Elle affecte en principe les verbes en o ouvert qui ne connaissent pas (ou ne connaissent plus) la diphtongaison en [wa] (2).

- "tonner" : "trouna" [trauna]	3e sg "trono" [tròno]
- "trouver" : "trouva" [trava]	1ère sg "tròvi" [tròvi]
- "louer" : "louga" [luga]	1ère sg "lògui" [lògi]

même phénomène devant nasale implosive

- "compter" : "coumta" [kânta] 1ère sg "còmti" [kònti].

Il y a eu parfois extension de cette alternance à des mots plus ou moins savants en o fermé ; par exemple :

- "adorer" : "adoura" [adu₂ga] 3e sg "adoro" [adu₂lo] (3).

Mais la tendance générale de notre parler (et peut-être du dialecte méditer. dans son ensemble) joue vers l'unification, avec surtout pour bases les formes de l'infinitif :

(1) GAP, p 292.

(2) Rappelons que, comme o fermé donne [u] à la tonique et à l'initiale, on ne trouve pas d'alternance dans "douna" < dônare, "ploura" < plorare etc.

(3) Latin adorare, apr. "adorar, azorar" (avec o fermé).

- "couper" : "coupa" (1) [kupa] 1ère sg [kupi] et [kupi] .
- "tourner" : "tourna" (2) [turna] 1ère sg [turni] .

Nous avons entendu "coupo" ("il coupe") [kupo] aux Adrets à La Mole, à La Garde-Freinet etc.

6°) Alternance [ai/ei] (3) .

Nettement indiquée dans les grammaires du prov. litt., elle est en voie de disparition à Fréjus :

- "laisser" : "leissa" [leisa] 1ère sg [leisi]
- "baisser" : "beissa" [beisa] 1ère sg [beisi] .

On ne perçoit pas beaucoup de différence dans le timbre de e, qu'il soit placé à la tonique ou à l'atone. Nous avons vu à propos de la phonétique (4) que, même à la tonique, [ai] s'affaiblissait parfois en [ei] . Dans le cas qui nous intéresse pour l'instant, il s'agit plutôt d'une normalisation en cours.

7°) Alternance [au/ou] .

Elle se maintient mieux (5) mais se rencontre dans peu de verbes :

- "labourer" : "laura" [lou_ula] (6) ; 1ère sg "làuri" [lau_uli] .

(1) Formé sur colpus selon le REW 2034 ; cf aussi BvW, p 161.

(2) sur tornare ; ce verbe est d'ailleurs assez rarement employé ; on dit plutôt "vira" ; le composé "retourna", vu plus haut, présente la diphtongaison.

(3) cf GIPPM § 174, p 304.

(4) Traitement des diphtongues.

(5) cf Phonétique, à propos de la diphtongue [au] .

(6) L'orthographe félibréenne ne tient pas compte dans certains cas de l'évolution de la diphtongue [au] .

Remarques

1) Il est très difficile de savoir quel était l'état exact des alternances au XVIème siècle, puisque certains phénomènes se trouvaient sans doute en cours d'accomplissement (passage de o à [u], diphtongaison de o ouvert en [wa], etc) et que nos textes restent en principe conservateurs ; d'autres évolutions phonétiques ou analogiques (alternance [u/üe] par exemple) sont vraisemblablement plus récentes.

Même si on laisse de côté certains textes cités par M. R. Aubenas, qui sont certainement, comme nous l'avons déjà dit, "corrigés" par le copiste du XVIIIème siècle (1), on peut penser que dans ce XVIème siècle la lutte entre les alternances anciennes et les nouvelles avait déjà commencé ; l'acte d'habitation de Vins, en 1503, présente en effet des formes telles que "pouescon" ("qu'ils puissent") en face de "puescon, puescun puesquon" (2).

Mais ce n'est qu'à la fin du XVIème et au début du XVIIème siècle que les formes avec diphtongaison seront nettes ; cf "voualy" à Callas en 1637 (3), alors que l'on trouve encore "vol" ("il veut") et "volon" ("ils veulent") à Fréjus, vers 1580-90 (4).

2) Si, pour l'alternance [o/wa], nous tentons d'examiner la répartition géographique des variantes, nous constatons que les formes récentes en [wa] l'ont définitivement emporté (du moins d'après ce que nous avons pu noter) dans la région de Toulon-Hyères jusque vers Gonfaron ; on entend uniquement "douàrmi", "douàrbi", "souàrti" etc.

(1) On trouverait à Mougins, dès 1438, "pouescon", à côté de "puescon". Sont plus vraisemblables "pouesque, pouesqua, pouesquan, pouescoun" à Mouans-Sartoux en 1504, en face de "puesca, puescan, puesquon".

(2) Arch. Var, Acte de fondation de la commune de Vins.

(3) Var B 1534.

(4) CC61, CC66 ; cf encore "vollon" ("ils veulent"), Fayence, BB1, 1564-70. InV.

3) Un examen des extraits de Bellaud de la Bellaudière, dans l'édition d'A. Brun, nous permet de constater les progrès de l'alternance [u/w_o] , en rapport avec l'étendue de la diphtongaison de o ouvert en [w_o] (et au détriment parfois de l'ancienne diphtongaison conditionnée) :

- verbe "vouloir" : (apr. 1ère sg "vuelh, vuolh, velh") (1).
"vouoly" (1ère sg) ; "voulén" (1ère pl) ; "vouler" (inf) (2).
- verbe "dormir" : "douormon" (3e pl) ; "dourmir" (inf) (3).
- verbe "sortir" : "souorte" (3e sg) ; "sourten" (impér. 17re pl)
"sourtir" (inf) (4).
- verbe "mourir" : (apr. 1ère sg "muer") (5).
"mouory" (1ère sg) ; "mourray" (futur) (6).

L'alternance ancienne est rare ; citons comme exemples :

- verbe "ouvrir" : (apr. 3e sg "obri, uebre" ; 3e pl "obron, uebron, uobron") (7).
"duebry" (1ère sg) ; "duerbe" (3e sg) ; "dubrir" (inf) (8).
- verbes "pouvoir" et "vouloir", seulement au subj. présent
(apr. "puesca, puosca" ; "vuelha, vuolha") (9).
"puesque" (3e sg) ; "puesqui" (1ère sg) ; "puesquon" (3e pl)-
"pouder" (inf.) (10).

(1) GAP, p 352.

(2) (Nous adoptons les abréviations suivantes : "Obros et Rimos"=OR ; "Lous Passa-tens"=PT ; "Don-don infernau"=DD).
OR, sonnet 13, p 14 ; s 25, p 25 ; PT, s 28, p 114 etc.-PT, s 86, p 102.-OR, s 69, p 43.

(3) OR, s 69, p 43.-OR, s 155, p 64 ; PT, s 106, p 110.

(4) PT, p 127.-OR, s 161, p 66.-OR, s 157, p 65.

(5) GAP, p 268.

(6) PT, s 149, p 121.-ibid pour le futur.

(7) GAP, p 292.

(8) OR, s 49, p 37.-DD, p 77.-OR, s 103, p 52.

(9) GAP, p 268.

(10) OR, s 25, p 25.-PT, p 130.-PT, s 44, p 96.- PT, s 13, p 87.

"vueille" (1), forme qui a peut-être subi une certaine influence française.

Nous lisons en revanche : "pouodi", "pouody" (1ère sg) ; "pouodes" (2e sg) ; "pouot" (3e sg) (2).

On admet d'ordinaire que la langue de Bellaud représente surtout "le parler d'Aix-Salon-Marseille" (3) ; il semblerait dans ces conditions que l'ouest du méditer. se soit montré plus novateur que l'est à propos des alternances dans la conjugaison ; mais nous manquons de documents des XVIIe et XVIIIe siècles pour suivre pas à pas cette évolution.

4) Dans les textes de nos écrivains dialectaux, notamment dans "Lou Franc Prouvençau", de nombreuses actions analogiques sont venues troubler le jeu des alternances, en particulier par le transfert de formes avec diphtongue à l'atone ; citons par exemple "jueguesse" (impft. subj. Richier) ; "trespouerta" ("transporter", inf. id) ; "duerbi" ("ouvrir", inf. Chauvier) ; "duermiou" (impft. ind.) ; "juega" (inf. Richier) ; "lieji" ("lire", inf. Chauvier) ; "duerbi" (part. passé, Cascaveou) ; "liegen" (part. prés. Chauvier) ; "duermi" ("dormir", inf., ibid) ; "souertent" (part. prés. Chauvier) ; "descuerbi" ("découvrir", inf., ibid) ; "souerti" (inf. ibid) ; "souartirien" (cond. 3e pl, La Sinso) (4).

Pour notre parler, à l'heure actuelle, la normalisation se ferait plutôt - autant qu'on puisse en juger - sur le radical atone (sans diph-tongaison) (5). L'influence du français doit jouer ici encore (par

(1) OR, s 107, p 53 ; PT, s 105, p 109 ; p 130.

(2) OR, s 24, p 24 ; forme avec -y : OR, s 67, p 42 ; s 116, p 57 etc. OR, s 152, p 63 ; (signalons que l'on a "pouodes" à la 2e pl (OR, s 41, p 32). OR, s 25, p 25 ; s 29, p 27 etc.

(3) cf A. Brun, "Bellaud de la Bellaudière", Ed. Ophrys, Gap, p 55.

(4) F.P. 84 ; 87 ; 87 ; 88 ; 90 ; 76 ; 77 ; 78 ; 81.

(5) Nous rappelons que nous avons entendu aux Arcs [du^eermi] en concurrence avec [durmi] chez la même personne.

exemple "sortir", "dormir" etc). Dans ces verbes en effet, les variations, dans la langue moderne, affectent la consonne finale du radical mais la voyelle reste la même.

B - TYPES DE CONJUGAISON

Pour les types de conjugaison, nous suivrons dans notre étude la classification de Ronjat, à savoir :

- I infinitif en -a < āre,
- II infinitif en -é, -e, -re < ēre et ere,
- IIIa infinitif en -i < ĩre,
- IIIb infinitif en -i, désinences souvent précédées d'un infixe -is- (1).

Quelques changements de groupe sont à signaler, indépendamment de ceux indiqués par Ronjat (2) :

On a, à Fréjus et dans la proche région, "amorsi" [amorsi] ("éteindre"), au lieu de la forme plus fréquente "amoussa" (prov. litt. et méditer. de l'ouest). Ce mot provient d'un croisement entre "amoussa" * x admortiāre (3) et apr. "amortir" (au sens de "éteindre, amortir, calmer, tuer"). Notons que, selon Calvino, Nice dit "amursi, amursir" (4).

L'influence française peut amener des passages de III à I : on entend parfois "digerā" [didjɛlə] ("digerer"), à côté de "digeri" (5) le passage a été sans doute facilité par une 1ère sg [didjɛli] sans

(1) GIPPM § 549 ; d'autres détails figurent dans les §§ 545 à 548.

(2) notamment §§ 546-547.

(3) REW 185. L'apr. a déjà "amosar" à côté de "amorsar". Pour "amortir", cf REW 186. L'afr. possédait "amorter" ("tuer... éteindre") et "amortir".

(4) Calvino, Dictionnaire p 11 ; la prononciation est [amursi], [amursir]. Le TdF donne "amoussa, demoussa (Var)" et "amoussi, enmoursi(Var), amursi, demursi, desmoursi(niç)".

(5) sur le lat. digerere. (BvW, p 192) ; apr. "degerir, desgerir, digerir".

infixe, en face de la forme traditionnelle [didjé^lisi] .

Notre parler connaît parfois des hésitations dans le cadre de III : pour le verbe "s'espandi" [s'espêndi] ("se répandre" prov. litt. "s'espandi") (1), la même personne nous a dit, à quelques minutes d'intervalle, "s'espande" [s'espêndé] ("il se répand") et "s'espandisse" [s'espêndise] .

De même, pour le verbe "servi" ("servir"), dont la conjugaison suit en principe le type IIIa, on entend pour l'impératif 2e pl dans l'expression "servez-vous", [sèrvissèvu] à côté de [servèvu] (2). La première forme est peut-être plus ancienne et, à coup sûr, sentie de plus en plus comme plaisante. On peut même se demander si elle ne représentait pas une sorte de parodie d'un parler plus conservateur ou "gavouat" (?).

Une confusion peut quelquefois intervenir entre des verbes de III et de I, terminés en -ia [ya]; Fréjus hésite entre "escupi" [eskupi] et "escupia" [eskupya] ("cracher"), la 1ère sg restant en principe [eskupisi] . Nous avons d'ailleurs noté "escupa" à La Garde-Freinet, à côté de "escupi" à La Mole et "escupia" à Seillans (valeur particulière dans ce lieu "cracher légèrement").

D'autres modifications ont pu survenir dans un même verbe : actuellement, à Fréjus - comme dans la majeure partie de la Provence - l'infinitif "voir" est "vèire" [vèi^lé] ; au XVIe siècle, "veser" ou "vezer" semble plus fréquent, à Fréjus même et dans la proche région (3) ;

(1) Apr. "expandir, espandre", REW 3030 expandere. L'apr connaît aussi "espendre" ("dépenser") qui a pu exercer une influence sur notre forme.

(2) Les parlers méditer. disent plutôt [sèrvavu] que nous avons entendu à Bagnols et à Agay.

(3) Citons comme exemples : "veser" (BB2, 1546, 341vo ; BB4, 72, 102vo, etc) ; Le Puget, CC67, 2 ex. ; Bargemon, BB5, 1589-96 ; St-Tropez, CC120, 1553-54 ; Callian CC84, 1590, InV ; "vezer" (Callian, CC70, 1571 ; La Gde-Freinet, BB4, 1589-96).

on trouve pourtant "veyre" dès 1548, dans notre ville et dans des lieux voisins (1) ; l'apr. présentait d'ailleurs "vezer, veder, veire, veir" (2).

C - LE PRESENT DE L'INDICATIF ET LES DESINENCES PERSONNELLES

Comme Ronjat (3), nous unissons ces deux études. Notre parler s'écarte peu sur ce point des autres types méditerranéens.

1°) Première personne du singulier

Désinence -i pour toutes les conjugaisons :

"Eimi" ("j'aime"), "rèndi" ("je rends"), "pàrti" ("je pars").

Selon Ronjat, il s'agit d'une "variante de -e en hiatus favorisée par -i dans les tipes à dift. ai, dei, vei, -ai<habeo, debeo, video, -a (v)i, etc" (4).

Cette désinence caractérise le méditer. depuis le Moyen Age (5) ;

(1) BB3, 1548, 1vo ; La Gde-Freinet, BB2, plusieurs exemples.

(2) GAP, p 352 ; Levy cite de plus "vezir".

(3) GIPPM §§ 553 sq. Pour le français, plus complexe, M. Fouché étudie successivement les différents modes (Verbe, pp 181-234).

(4) ibid § 554, p 154.

(5) Par opposition à -e du ~~rhod.~~ (et à [a] de nombreux parlers alpins). Nous trouverions des exemples dans les textes en vieux marseillais publiés par MM. Baratier et Cluzel dans la R. Lgue et lit. Pce, n° 3, pp 54 à 62 : "pregui", "escrhi" ("j'écris") en 1374 ; "prometi" (à côté de "yo... aferme", "yo...hi pose") en 1398. Nombreuses formes aussi dans les livres de B. Roquefort, marchand d'Hyères : "devi" ("je dois"), "prometi" (Mars. II 173, 3, 3, 5 ; 78, 93 etc) ; "confesi" (II 172, 22) etc. Les lettres conservées dans ce fonds permettent, si la lecture est exacte, des remarques intéressantes : la formule "pregui vos" ("je vous prie") du XVe (par ex. "pregui vos que vos plasa de baylar" en 1404) se présente sous la forme "prec vos" en 1321 ; nous lisons dans la même lettre "puesc" ("je peux"). L'usage de l'apr. pouvait donc subsister au début du XIVème siècle sur la côte.

elle permettrait d'ailleurs d'avoir une finale nette pour la 1ère personne, sans possibilité de confusion avec la 3ème (qui est -e, en principe, dans II et III) (1).

Nous la rencontrons évidemment au XVIème siècle, surtout dans les comptes trésoraires : "confesy", "quity" ("je tiens quitte") ; à Saint-Raphaël, "pausi", "confessi" (2) ; au Puget, "confessi" (3) ; à Draguignan, "recomandi", "mandi" ("j'envoie"), "cresi" ("je crois"), "podì" ("je peux"), "pregui" (4) ; à La Garde-Freinet, "confessi" (5).

Comme 1ère sg avec -e, nous ne pouvons guère citer que "Jo Lou quite" (6), mais, comme nous l'avons déjà remarqué à propos des pronoms, cette expression paraît avoir subi l'influence du français.

2°) Deuxième personne du singulier

Désinence -es partout (7) :

"Cantes" ("tu chantes"), "partes" (tu pars) etc.

Cette désinence, provenant de II (8), s'est répandue dans toutes les autres conjugaisons, et en particulier dans la première. Anglade ne donne que "cantas" pour l'apr. (9).

(1) cf ce que nous avons dit à propos de la finale des noms.

(2) CC64.-St-Raphaël, CC31 ; CC34.

(3) Le Puget, CC68.

(4) Draguignan, BB10 (1505-18), 306vo, 307, 344.

(5) La Gde-Freinet, CC150.

(6) CC66 (1585-86) ; cf supra.

(7) Sauf dans certains verbes irréguliers, comme "vas, var" ("tu vas") "as" ("tu as") etc.

(8) GIPPM § 555, p 155.

(9) GAP, p 269.

Nous n'avons pas réussi jusqu'à maintenant à trouver de 2ème pers. du sing. de l'ind. présent dans nos textes du XVIème siècle, qui emploient de préférence la 2ème pers. du pluriel de politesse.

Chez Bellaud, l'usage moderne prévaut déjà, avec par exemple "cantes" (pour cette 2e sg 1er groupe). Il serait intéressant de savoir à quel moment la substitution de désinence s'est produite dans notre région.

Le timbre de -e précédant -s manque de netteté ; c'est la plupart du temps un e moyen, dont l'ouverture peut varier suivant les habitudes individuelles et la séquence.

3°) Troisième personne du singulier

Il convient de distinguer ici suivant le type de conjugaison.

Pour I, désinence -o < -at ;

Pour II et III, désinence -e [é] (1).

Ex. "canto", "parte", "fenisse" ("il finit").

La voyelle -e, qui jouait d'abord un rôle de soutien, s'est étendue ensuite à la grande majorité des verbes en méditerranéen, dès Bellaud de la Bellaudière, comme le remarque Ronjat (2).

Remarques

1) Pour I, l'ancienne langue avait, comme ailleurs, -a à la finale ; le passage de -a à -o s'est opéré au XVIème siècle, tout au moins dans l'écriture, comme pour les noms et les adjectifs ; nous lisons en 1532

(1) GIPPM § 556. Ici, é fermé est en général net.

(2) ibidem.

"confronta" et "confronto", en 1541 "demando" etc (1).

2) Nos textes du XVIème siècle connaissent l'extension de -e pour II et III ; citons par exemple la formule "promete et juro" ("il promet et jure") à Saint-Raphaël (2), et "entende" "segue" ("il suit") au Puget (3).

3) Certains verbes de II et de III ont conservé le thème nu ; par exemple "ten" [tɛ_n] de "teni" ("tenir"), "ven" [vɛ_n] de "veni" ("venir") "pren" [prɛ_n] de "prendre" ("prendre") etc ; de plus des verbes anomaux mentionnés plus loin, comme "vòu" ("il veut"), "saup" [sɔp] ("il sait") etc.

Dès le XVIème siècle, on a "ten", "ven", "vol" (4).

4) Rappelons que, dans une petite aire des Maures, -e final des verbes de II et III tend à rejoindre -o du premier groupe ; nous avons noté [ɛ_nɔ], [vɛ_nɔ], [prɛ_nɔ] à La Garde-Freinet, [rɛ_nɔ] ("il reçoit"), [krɛ_nɔ] ("il croit"), [kɔrɔ] ("il court") etc à La Mole (5).

4°) Première personne du pluriel

A Fréjus, désinence -en [ɛ_n] pour toutes les conjugaisons (d'cù terminaison [ɛ_n] pour IIIb).

(1) Cad 1532, 2vo etc, 25 etc.-BB2, 1541, 8 ; et encore 341 (de 1546).

(2) St-Raphaël, CC1. L'apr. avait "met" à la 3e sg dans "metre" et ses composés (GAP, p 336). Le Puget, CC67.

(3) BB2, 9vo. CC67 ; La Gde-Freinet, BB1 ; St-Tropez, CC121 etc. Ces formes en -e diffèrent de celles du prov. litt. et du rhod. On avait "sec" dans des textes plus anciens, cf DLM, p 288 (Digne en 1431), p 328 (Riez en 1512).

(4) Cad 1518, 13vo, 69 etc. BB2, 10vo ; CC66 etc.

(5) cf supra à propos des voyelles finales.

L'apr. présentait -m à la finale (1), dont nous trouvons des traces au XVIème ; "cognoyssem" ("nous connaissons"), "volem et ordenam" ("nous voulons et ordonnons") (2).

Mais le point le plus important est la substitution de -en à -an ; Ronjat a signalé ce phénomène pour le rhod. populaire, les parlers de Forcalquier et de Gap etc (3). La voyelle -e- provient de II et III, qui présentaient la même terminaison au subj. et à l'indic. L'identité par exemple entre "parten" (indic.) et "parten" (subj.) a entraîné "anen" pour les deux modes.

Les conjugaisons dites "mortes" ont fait ainsi preuve de vitalité (d'autant plus que leur désinence -on a aussi remplacé -an de I, pour la 3ème personne du pluriel).

Ces formes en -en pour I occupent la majeure partie du canton de Fréjus, sauf Les Adrets et sans doute Agay (4), et de plus une bande de terrain à l'ouest avec Les Arcs, La Mole, Saint-Tropez et La Garde-Freinet. Cette zone reste donc pour l'instant de dimension limitée mais il peut se faire que la confusion gagne de proche en proche ou de façon sporadique dans plusieurs coins du Var.

Au XVIème siècle, autant que nous puissions en juger car ces premières pers. du pluriel sont assez rares, Fréjus présentait encore la désinence -am ou -an pour les verbes de I ; à "ordenam" déjà vu ajoutons "ordenan" et "ordenant" (5).

(1) GAP, p 270.

(2) Var 2697 (vers 1520).

(3) GIPPM § 558, p 157.

(4) Nous avons entendu [anân] ("nous allons") à Agay, [anân], [portân] etc aux Adrets.

(5) Toujours dans le même texte Var 2697.

5°) Deuxième personne du pluriel

Désinence -es [es] , pour toutes les conjugaisons, par suite d'un emprunt pour I (comparable à celui que nous venons de voir pour la 1ère pl.).

Selon Ronjat (1), cette désinence -ès aurait une extension moindre que -en ; il cite Forcalquier, Menton, Bourcet, Lorient et Annonay.

Pour notre région, l'aire semble la même que pour la 1ère pl.

Rappelons que, comme nous l'avons dit à propos de la phonétique, -s final peut connaître différentes altérations et, en particulier, passer à -r (2).

Le timbre de -e- n'est souvent pas bien assuré ; il s'agit d'une sorte de e moyen, comme au singulier. Ainsi, pour les verbes de la première conjugaison, c'est souvent l'accent seul qui permet de distinguer, à la deuxième personne, le singulier du pluriel (comme cela est fréquent pour les autres groupes) : [kân^htes] ("tu chantes") ; [kân^htes] ("vous chantez").

Il est probable qu'au XVIème siècle la première conjugaison avait conservé ses formes régulières en -as (correspondant à l'apr. -atz), mais nous n'avons pas trouvé d'exemples de l'indicatif dans nos textes.

Au début du XVème, à Hyères, on trouvait évidemment la désinence -as : "mandas" ("vous envoyez") etc (3).

6°) Troisième personne du pluriel

Désinence -oun [a^hun] pour toutes les conjugaisons.

(1) GIPPM § 559, p 159.

(2) cf traitement de -s final.

(3) Arch. Marseille, II 171, n° 5, an 1415.

Selon Ronjat (1), cette finale remonte au lat. -unt, par l'intermédiaire de l'apr. -on (avec o fermé). Cet auteur la relève pour Forcalquier, Cannes, Barcelonnette etc. C'est d'ailleurs la plus courante en Provence, car "-on" du prov. litt. est une graphie, le son étant [ɔ̃] comme chez nous (2).

L'apr. a connu primitivement des désinences spéciales suivant les conjugaisons "-an, -en, -on", remontant respectivement à -ant -ent, -unt ; mais bien vite des actions analogiques et des emprunts sont venus troubler cette régularité ; Anglade (3) donne par exemple "cantan, canton, canten" pour la 1ère conjugaison (avec de plus "canto" pour les pays connaissant "n caduc").

A Fréjus et dans la région, nous avons trouvé au XVIème siècle quelques rares traces de cet état primitif, pour I : "demoran" ("ils demeurent", en 1541) (4), "juran" ("ils jurent", à La Garde-Freinet) (5) ; mais, à côté de cela, abondent les formes comme "porton" (6), "juron", "compron" (ils achètent) (7), "gardoun", "gardont", "ordenon" (8).

(1) GIPPM § 560, p 160.

(2) Selon Ronjat (p 159), -on du prov. litt. ne provient pas de -unt ; "il continue fonétiquement -an qu'on trouve encore chez Boyssset et dans Tersin". Mais la référence à "Tersin", sorte de parodie complexe, reste peu probante. Pour Mistral et Roumanille, la graphie par -on d'un son ^{lat} était due au désir de distinguer, sans signe diacritique, "canton" [kɑ̃tɔ̃] ("ils chantent") de "cantoun" [kɑ̃tɔ̃] ("coin"). Renseignement communiqué par M. Rostaing.

(3) GAP, pp 269-271.

(4) BB2, 79.

(5) La Gde-Freinet, BB1 (1548-53), 14 InV.

(6) BB2, 5.

(7) St-Tropez, BB2 (1542-44) ; BB1 (1537-42) InV.

(8) La Gde-Freinet, BB1.

Pour les autres conjugaisons, l'unification semble accomplie :
"villon" (de "voler"), "tenon" (de "tener, tenir"), "venon" (de "venir")
"segon" (de "segre, suivi") (2).

Il est probable que la prononciation de l'époque était encore [ɔ̃] ;
à la fin du XVII^{ème} siècle, le R.P. Alegre écrit toujours "entendon",
"comprenon" etc (3) ; le passage de [ɔ̃] à [ã] a pu se produire assez
tard suivant les régions.

On rencontre parfois au XVI^{ème} siècle des graphies -un ou -um ;
par exemple "sum" ("ils sont"), "sun", "prometun" (4) etc ; il s'agit
peut-être d'une simple variante graphique ou d'un effort pour rendre o
fermé.

Remarques

1) Comme ailleurs en Provence, les verbes "avoir", "aller", "faire"
ont à la 3^e pl "an", "van", "fan", comme en apr. Nous avons lu au
XVI^{ème} "an", "fan" etc (5).

2) Dans certains verbes, par suite de phénomènes secondaires, la 3^e
pl du présent de l'indicatif est terminée par -en.

Ex. "dien" ("ils disent") [dyɛ̃] (de "dire") ; "rien" ("ils rient")
[ryɛ̃] (de "rire").

(1) BB2, 5 ; cad 1518, 24 ; BB3, 1556, 336.

(2) St-Raphaël, CC1, 48.

(3) "Instructions Morales..." (1687), passim.

(4) Cad 1518, 36. St-Raphaël, CC1, 9 ; on lit "son" au fo 47vo ; Anglade
(GAP, pp 313-314) indique "son, so (sun, sunt)". St-Tropez, BB2 InV.

(5) CC61 etc ; St-Raphaël, CC1, 49 etc ; pour "fan", cf CC61 ; Bargemon,
BB6 InV, etc.

On a eu l'évolution suivante :

dison > dion (en 2 syllabes) > dion > dien [dyɛ̃n] .

A Fréjus donc, le groupe -ion s'est modifié comme dans les noms de type "nacien" ("nacion") ; mais Les Adrets, Montauroux etc opposent [dyɛ̃n] à [nasjɛ̃n] (1). Au XVIème siècle, nous rencontrons encore la forme ancienne "dison" (2).

D - LE PRESENT DU SUBJONCTIF (3)

1°) Le radical

Il est la plupart du temps de nos jours identique à celui du présent de l'indicatif :

"que cànti" [kɛ kɑ̃ti] , "que pàrti", "que rèndi", "que vîvi" ("que je vive", du verbe "viéure").

a) Certains verbes ont pu présenter un -g- provenant du -c- latin devant la voyelle a, caractéristique modale du subj. prés. en latin dans toutes les conjugaisons sauf la première : "que dîgui" [kɛ dʒi] ("que je dise"), cf apr. "diga" < lat. dicam.

Cet infixe [g] s'est répandu dans d'autres verbes, surtout de II :

"que prèngui" ("que je prenne"), "que tèngui" (que je tienne"), "que plóugue" ("qu'il pleuve"), "que àgui" ("que j'aie") (4),

(1) cf "Phonétique", traitement de o fermé tonique.

(2) CC61 etc.

(3) GIPPM § 562, Dubois op. cit. p 261.

(4) Dans ce verbe, le passé simple "aguèri" (dans lequel -gu- provient de "ac" < habui de l'apr.) a pu exercer aussi une influence.

"que vâgui" ("que j'aïlle") etc.

mais il reste moins fréquent que dans le dialecte rhodanien ou en prov. litt. ; le verbe "faire" par exemple a conservé ses formes en -ss-, "que fàssi" (rhod. "que fague") ; nous avons relevé pour le XVIème siècle "fassa" et "fasso" (3e sg), "fasson" (3e pl) (1).

Ce -g- analogique peut être parfois ancien ; pour le verbe "aller", à la 3e sg, nous avons noté "vague" et "vago" à Saint-Tropez (2) et "vague" à La Garde-Freinet (3), à côté de "valho" au Puget (texte de lecture difficile) (4).

Pour "avoir" en revanche, les formes anciennes se maintiennent plus longtemps : "aio", "aya", "aia", "ayo" (5) ; même usage dans la région ; nous citerons "ayon" et "aie" à La Garde-Freinet (6), "aya", "ayo", "ayon" à Bargemon ; dans cette dernière localité toutefois, nous trouvons "que agon" dès la première moitié du XVIème siècle (7).

b) Les verbes de IIb conservent l'infixe -is-, contrairement à l'usage du prov. litt. (8) et du rhod. :

(1) BB2, 2vo, 6, 341vo ; cf encore St-Raphaël, CC1, Le Puget, CC67 ; St-Tropez, BB1.InV etc.-BB1, 341.

(2) St-Tropez, BB1.

(3) La Gde-Freinet, BB2.

(4) Le Puget, CC67, 1537. Le sens semble pourtant assez net : "en cas que non ho fasso... vol que valho en judici" ("au cas où il ne le ferait pas... il veut qu'il aille en jugement") ("judici" serait une forme savante pour "juzizi"). Anglade (p 279) donne pour ce subj. "an, ans...", "vaia", "vaza", "vaga" (qui est peut-être, selon lui, équivalent de "vaia") ; ce "valho" serait dû à l'analogie du subj. de "valeur" ?

(5) Cad 1518, 66vo, 166 ; Var E 2342, 322vo ; BB2, 343vo.

(6) La Gde-Freinet, BB1 (2 ex.) et BB2.

(7) Bargemon, les 3 premières formes dans BB2 et BB6, "agon" dans BB11 (1539-41).

(8) B. Durand, Grammaire, p 57.

"que finissi (ou fenissi)" ("que je finisse"),
 "que digeriissi" ("que je digère").

Dans certains cas (tels que le premier exemple cité ici) l'influence française a pu jouer à une époque récente.

c) Un verbe a gardé l'infixe -sc- (en liaison avec le passé simple, le part. passé et, en partie, l'infinitif) ; c'est "poudé" (parfois "pousqué") ("pouvoir") :
 "que pouàsqui" [kɛ pwaski] ("que je puisse").

Comme nous l'avons déjà vu, la diphtongue récente [wa] a remplacé la diphtongue ancienne [wə] que nous rencontrons encore au XVIème siècle ; cf "puesca", "puesquo", "puescon" (1).

d) "Etre" se voit affecté d'un infixe "ch" [tɛʃ], représentant sans doute une variante sourde de "g" [dʒ], donné par Ronjat comme caractéristique du méditer. pour ce verbe (2) :
 "que sièchi" [kɛ syetɛi] (on a souvent e moyen) ("que je sois").

2°) Les désinences (3).

Elles sont actuellement les mêmes pour toutes les conjugaisons et représentent (sauf pour la 1ère sg et la 3e pl, empruntées à l'indic. prés.) une extension de celles de I. Ces désinences du premier groupe d'ailleurs, pour le singulier, ne sont qu'une voyelle d'appui qui apparaît de bonne heure en apr. (4).

(1) Var 2697 (1521-22), St-Tropez, BB1.- Draguignan, BB10.-La Gde-Freinet, BB1 (1548-53).

(2) GIPPM § 636, p 284. Nous avons vu, à propos de la Phonétique, certaines alternances entre [tɛʃ] et [dʒ].

(3) Pour le français, cf Fouché, Verbe, p 199 sq.

(4) GAP, p 276. Primitivement, le singulier était "cant, cantz, cant".

Fréjus présente donc en définitive, comme la plupart des parlers méditerranéens :

-i, -es, -e ; -en, -es, oun (1).

L'unification ne s'est faite qu'assez tard et on trouve, au XVI^{ème} siècle encore, des différences suivant les types, tant pour les désinences que pour le thème.

3°) Aperçu historique

Les formes du subjonctif sont assez nombreuses dans les textes du XVI^{ème} siècle, surtout dans les registres de délibérations communales qui formulent beaucoup d'interdictions ; citons quelques exemples :

a) Type I

"que diou perdon" ("que Dieu lui pardonne") (2). On peut penser dans ce cas à une expression figée, comme dans le français du XVII^{ème} siècle "Dieu vous gard" (3) ; mais d'autres exemples manifestent mieux ces survivances de l'usage ancien : "que si repar" ("qu'on le répare") (4) et, à Draguignan, "pregui que vos don" ("je prie qu'il vous donne") (5).

Les formes de type moderne sont tout de même plus nombreuses : "que si done", "que si pagué" ("que l'on paie"), "que si bayle" ("que l'on donne"), "que si mande", "que si compre" ("que l'on achète") (6).

(1) N'oublions pas que l'accent frappe la finale aux 1^{ère} et 2^e du pluriel.

(2) Cad 1518, 15, 55 ; cad 1532, 206.

(3) cf Gayrou, "Le Français classique", p 430 ; Fouché, Verbe, p 201 etc.

(4) BB2, 1541, 7.

(5) Draguignan, BB10, 344.

(6) BB2, 3vo.-ibid, 6, 6vo, 10.- BB3, 1548, 1vo.

Même emploi dans la région : "que done", "que bouton" ("qu'ils mettent") ; "que si acontente" ("qu'il se contente") (1) ; "que auge" ("qu'il ose"), "que donon", "que mostron" ("qu'ils montrent"), "que pause" (2) ; "que pague" (3).

b) Type II

"que conduga" (qu'il conduise") (4).

c) Type III

"que si teygnon" ("qu'ils se tiennent") (5) ; maintien d'un radical avec n mouillé, remontant à teneam du latin (cf apr. "tenha, tenga", 3e pl "tenhan tengan") (6).

Mentionnons pour ces types II et III, dans les lieux voisins : "vos pregui non falhas" ("je vous prie que vous ne manquiez pas") (7) ; "que diga", "que vuelha" ("qu'il veuille") (8) ; "que vengo", "que intrevengo" ("qu'il arrive") (9).

Le doute est parfois possible : nous lisons dans un registre de Bargemon "en aquel quas que los tengo a vila et non los hi met..." (10) ;

(1) St-Tropez, BB1, 1537.

(2) La Gde-Freinet, BB1.

(3) La Gde-Freinet, BB2 ; Bargemon, BB4, InV.

(4) BB3, 1548, 1vo. Anglade indique pour "duire", un subj. prés. "du-ga" en ajoutant "duia" se rencontre dans les composés (GAP, p 329).

(5) BB2, 1546, 341.

(6) cf GAP, p 348.

(7) Draguignan, BB10, 344.

(8) Bargemon, BB2 (2ème moitié du XVe).

(9) La Gde-Freinet, BB1. Le sens ordinaire du verbe est "intervenir" ici la valeur impersonnelle semble ressortir du texte.

(10) Bargemon, BB4, an 1493, InV.

le sens semble bien "dans le cas où elle les tient en ville et ne les met pas...", mais le subj. "tengo" dans la première proposition laisse attendre un subj. dans la deuxième ; peut-être avons-nous affaire à une forme analogique de celles de I, c'est-à-dire sans voyelle (1) ; ou alors le scribe a changé de mode par mégarde.

Pour les verbes "être" et "avoir", nous trouvons surtout au XVIème siècle les formes traditionnelles : "sia" et "sio" (3e sg) ; "sion" et "sien" (Ee pl) (2).

L'usage des lieux environnants est identique : "sio", "syon" (3).

Nous avons donné plus haut des exemples concernant "avoir" au subj. présent.

Dans Bellaud, vers la fin du siècle, pour "être", la concurrence s'établit entre la série héréditaire "sia, sias" et les formes avec allongement "siegy, sieges" (4).

E - L'IMPERATIF (5)

Ce mode ne figure pour ainsi dire pas dans nos anciens textes et il est, dans ces conditions, difficile de nous faire une idée de son évolution dans notre parler.

Contentons-nous donc des formes actuelles.

-
- (1) Pour le subj. prés. de "mettre", la GAP (p 336) donne seulement "meta, -as, -a".
 - (2) BB2, 3vo ; BB3, 1vo, 71, 72vo etc.-BB2, 6, 341vo.-ibid, 5vo. ibid, 341.
 - (3) Callas, BB1 ; St-Tropez, BB1 ; La Gde-Freinet, BB1 InV.
 - (4) cf A. Brun, "Bellaud de la Bellaudière", p 60.
 - (5) GIPPM § 566 ; Dubois, op. cit. p 263 ; pour les désinences en français, cf Fouché, Verbe, p 208 sq.

1°) Deuxième personne du singulier

Elle présente en général un rapport avec la 3e sg du prés. de l'indicatif, d'après ses origines latines : cantat et canta, legit (devenu leget en lat. vulg.) et lege, etc. Nous avons à Fréjus :

- Type I : désinence -o

Ex. "canto" [kãto] ("chante") ;

- Types II et III : désinence -e (avec infixe -is- pour IIb)

Ex. "parte" [parté] ("pars"), "rende" [rẽdé] ("rends"), "fenisse" [fénié] ("finis").

Contrairement à ce qu'écrit Ronjat (1), il n'y a donc pas opposition pour ces verbes entre la 3e sg indicat. et la 2e sg impér. (2).

Toujours comme à la 3e sg de l'indicat. prés. (3), la désinence -e manque dans certains verbes de II et de III, tels que "prendre", "veni", "teni" ; on a dans ces conditions "prèn" [prẽ], "ven" [vẽ], "ten" [tẽ].

On peut rencontrer d'ailleurs une certaine hésitation pour cette 2e sg, en particulier quand l'impératif est suivi de compléments en liaison assez étroite ; l'influence de la 2e pl peut aussi jouer, pour des groupes comme "viens avec moi", [vẽ mé yĩ] et [vẽé mé yĩ] .

Il en est sans doute de même dans le cri [veĩsi vẽné] adressé aux chevaux pour les faire tourner à gauche (4).

(1) GIPPM § 566, p 169.

(2) M. Dubois, dans son livre cité plus haut, p 264 en note, ajoute : "Monsieur le Professeur Rostaing affirme que les formes marseillaises sont : mete, souorte, unisse, ce qui correspond à la tendance générale du provençal à ne pas finir sur une consonne. L'affirmation de Ronjat paraît donc discutable". Dans sa grammaire, Fallen marque bien, pour "parti", impér "Marseille et Nice" : "parte" (p 380) ; cf aussi Compan, Grammaire, p 79 sq.

(3) cf supra.

(4) Même formule à La Garde-Freinet et La Mole ; nous avons relevé [veĩsi vẽn] aux Adrets et [veĩsi vẽné vẽn] à Seillans.

2°) Première personne du pluriel

Selon Ronjat, elle offre en général le thème du prés. de l'indicat. et la désinence du prés. du subj.

Ex. "cantèn" [kãⁿtêⁿ] , "buvèn" [buvêⁿ] , "fenissèn" [fêⁿisêⁿ] .

Pour Fréjus, comme les désinences sont en principe les mêmes pour l'indicat. et le subj. (1), la parenté est encore plus grande.

3°) Deuxième personne du pluriel

Même forme, la plupart du temps, qu'à l'indicat. prés. ; d'où :
"cantes" [kãⁿtê^s] , "buves" [buvê^s] , "fenisses" [fêⁿisê^s] .

S final peut subir, comme dans les autres formes verbales (2), différentes altérations suivant le débit et la séquence ; on arrive souvent à la chute totale :

"Regarda-lou" [négarda l^u] ("regardez-le") ; "servè-vous" [sêrvê^vu] et "serva-vous" [serva v^u] ("servez-vous"), que nous avons déjà notés (3).

Les deux dernières formes méritent notre attention : nous constatons que le timbre de la voyelle finale du verbe peut subir des modifications et, surtout, l'accentuation du groupe [sêrvê^vu] semble étrange ; il s'agit sans doute d'une expression ancienne, un peu figée, remontant à une époque où une forme verbale conservait son accent devant un pronom en liaison étroite (4). On retrouve ce groupe dans

(1) cf supra.

(2) Cf dans la "Phonétique", traitement de -s final.

(3) A propos des types de conjugaison et des hésitations rencontrées dans quelques verbes.

(4) On pourrait rapprocher en partie de l'usage actuel de Nice ; cf Compan, Grammaire, p 14.

d'autres lieux du Var, par exemple à La Garde-Freinet. C'est d'ailleurs le type normal dans les parlers "gavots".

Remarques

1) Dans certains verbes, l'impératif emprunte ses formes au subjonctif ; pour "dire" par exemple, nous avons (1) :

"digo" [digo], "diguen" [digêⁿ], "digues" [diges] .

A la 2e sg, le timbre de la voyelle finale varie suivant le lieu (même dans le cadre du canton de Fréjus), et surtout suivant la personne, le débit, la séquence : nous avons entendu à Bagnols [diga^{mou}] ("dis-le moi"), [diga^{lyi}] et [digé^{lyi}] ("dis-le lui") de la part de la même personne ; à Roquebrune et aux Adrets [digo], au Muy et à Agay [digé] . Pour Fréjus même, nous avons relevé [diga], [digo], [digé], [digoe] . Ce "polymorphisme" tend à se retrouver dans tout le département.

2) Le "Franc Prouvençau" nous montre des évolutions analogues, pour le timbre de la voyelle, le traitement de -s final etc. Citons quelques exemples :

a) 2e sg : "juego" ("joue") ; "jiato" ("jette") ; "counsoule-ti" ("console-toi") ; "digo-lou mi" ("dis-le moi") ; "durbe" ("ouvre") "souerte" (2).

b) 1ère pl : "veguem" ("voyons"), "viguem" ; "riguem" ("rions"), (3).

c) 2e pl : "remandès" ("renvoyez") ; "boulegas-vous" ; "poussès pas" ; "marfisas-vous" ("méfiez-vous") ; "approuchaz-vous, pardounaz-mi" ;

(1) Nous voulons parler ici d'un emprunt du thème surtout, plus que des désinences.

(2) F.P. 80 (Chauvier) ; 84 (L. Pélabon) ; 85 (Richier) ; 81 (La Sinse) ; 80 (Chauvier) ; 82 (Chauvier).

(3) F.P. 78 ; 88 ; 87 (Rigolo).

"mangea n'en" ("mangez-en") ; "imagina-vous" (1).

F - L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF (2).

On a comme thème, dans toutes les conjugaisons, le thème atone du présent de l'indicatif (ce qui reste à peu près commun à tous les parlers d'Oc).

1°) Type I

L'apr. demeurerait très proche du latin, avec "cantava, cantavas" etc (3). Actuellement, l'élément -av-<-ab- du latin précède les désinences du prés. de l'indicat. ; à la 1ère et à la 2ème du pluriel, un -y-, provenant du type II, s'insère entre -av- et les désinences proprement dites (4). On a donc les terminaisons suivantes :

-àvi [avi] , -aves [aves] , -avo [avo] ; -avian [avyân] , -avias [avyas] ; -avoun [avân] .

La 1ère et la 2ème du pluriel ont gardé la voyelle -a- de l'imparfait (qui était d'ailleurs aussi celle du présent de l'indicat. dans I, avant son remplacement par -e-) (5).

Nous avons rencontré, dans notre domaine, assez peu de formes anciennes ; mentionnons : "tapavon" ("couvraient"), "gasagnavo" ("gagnait"), "governava" (6) ; et, dans les lieux voisins, "montava"

(1) F.P. 77 (Rigolo), id ; id (La Sinse p 48) ; id p 135.-78 (L. Pélabon) ; -90 (La Sinse).-88, p 73.

(2) GIPPM §§ 567-68 ; Dubois, op. cit. p 265 ; pour le français, Fouché, Verbe, §§ 122 à 123bis.

(3) GAP, p 271.

(4) Contrairement à l'usage du niçard, cf Compan, Grammaire, p 74.

(5) cf supra "Le présent de l'indicat. et les désin. personnelles".

(6) CC61 (pour les 2 premiers) ; Var 2697 (1521-22).

("montait") à Saint-Tropez (1) ; "trobavo" à La Garde-Freinet (2) ; "menavo" ("conduisait") à Callian (3).

Comme on le voit, il ne s'agit que de la 3ème personne, singulier ou pluriel, et nous ne pouvons savoir si l'insertion de -y- était chose faite au XVIème siècle dans notre région, pour la 1ère et la 2ème du pluriel, comme chez Bellaud, à la fin du siècle (4).

2°) Types II et III

L'apr. présentait les désinences, en principe dissyllabiques : "-ia, -ias, -ia ; -iam, -iatz, -ian" (avec accent sur a pour les 2 premières du pluriel, sur i ailleurs) (5).

"-ian" de la 3e pl s'affaiblit bien vite en "-ion, -io, -ien", selon Anglade, et, pour le verbe "vendre" par exemple, cet auteur donne les formes "vendian ; vendion ; -io ; vendien" (6).

L'influence de ces 3e pl en "-ien" a pu se manifester sur la 3e et les autres personnes du singulier, concurremment avec d'autres évolutions phonétiques (passage de [iya] à [ijo] dissyllabique, puis à [ye] monosyllabique en particulier) ou analogiques (rôle des présents en -u, comme "fau", "vau" etc, pour la 1ère sg).

On aboutit finalement aux désinences suivantes, identiques à celles du prov. litt. (7) :

(1) St-Tropez, BB1.

(2) La Gde-Freinet, BB1.

(3) Callian, CC64, 1562, toujours InV.

(4) D'après Ronjat, GIPPM § 567, p 171. M. A. Brun ne parle pas de l'impf de l'indicat. dans son livre sur Bellaud (p 59 sq).

(5) GAP, p 285-286.

(6) ibid, pp 286 et 294.

(7) mais presque entièrement différentes de celles de Nice, cf Compan, Grammaire, p 80.

-iêu [y^{ieu}], -iés [y^{es}], -ié [y^é]; -ian [y^{ân}], -ias [y^{as}],
-ien [y^{ên}].

Le timbre de e reste un peu incertain (1).

Les quelques formes que nous avons trouvées à Fréjus au XVIème siècle sont, dans l'ensemble (2), conformes au type de l'apr., mais nous ne pouvons savoir quelle était la prononciation exacte de la finale :

"solio" ("avait coutume", verbe "soler") ; "avio", "avyo", "avia",
"aviat" ; "tenyo" ; "volio" ; "devio, podio" ; "avian" ("ils avaient") (3)

Les textes de la région sont en conformité : "devio", "entendio,
volio, avio" à Saint-Tropez (4) ; "volio, podio, devyo" à La Garde-
Freinet (5).

Mais, dans ce dernier lieu, on trouve aussi, en 1578-79, "volie"
("il voulait"), "fahien" ("ils faisaient") (6) ; de même, à Callian, à
côté de "dision" ("ils disaient") de 1562 (7), nous avons noté "vol-
lien, venien" de 1579-81, et, pour le singulier, "disiet", "podie" et
"avie" (8). Si les graphies - et les lectures de l'Inventaire des
Archives du Var - sont sûres, nous avons peut-être là un aperçu sur
l'évolution de l'imparfait de l'indicat, dans notre région, à la fin
du XVIe siècle.

(1) Nous retrouvons cette question délicate de phonétique.

(2) Evidemment on observe le passage de -a à -o.

(3) Cad 1518, 9vo.-BB2, 1vo, 341vo ; BB3, 71, 128 ; BB4, 1560, 43vo ;
cad 1567, 8 ; Le Puget, CC67 etc.-CC61.-Var E 2342, 322vo ; Var
2697 ; BB3, 1548, 1 ; ibid.- Cad 1518, 187vo aj.-BB4, 1562, 77 ;
Le Puget, CC67.-ibid.-BB2, 6vo.

(4) St-Tropez, CC120, 1553-54, 2 ex.-BB1.

(5) La Gde-Freinet, BB1.

(6) La Gde-Freinet, CC151.

(7) Callian, CC64, 19, InV.

(8) Callian, CC77, 17vo.-ibid,32.-CC79, 1584.-CC84, 1590.

Dans Bellaud en tous cas, nous trouvons en principe les formes modernes : "aviou, respondiou" ; "vivian" (2 syllabes, 1ère pl) ; "tenian" ; "voulén" (3e pl) ; "veziéz" (2e sg) (1).

Le verbe "être" a adopté les désinences ordinaires de l'impft pour les 1ère et 2e pl ("erian, erias"), celles du présent pour les 1ère et 2e sg ("èri, eres") ; à la 3e, "èro" et "èroun" se rattachent aux formes de l'apr. "era" et "eron" (qui existait à côté de "eran, ero, eren") (2).

Cet imparfait de l'indicatif d'ailleurs reste en conformité avec celui des autres parlers méditer. et "Lou Franc Prouvençau" nous fournirait de nombreuses formes identiques : citons :

- pour I, "repupiavo" ("il radotait"), "oujavo" ("il osait"), "plou-ràvi" ("je pleurais"), "vujavi" ("je vidaïs") etc (3).
- pour II, "avie", "foulie" ("il fallait"), "digieu" ("je disais") "disiou" (id), "vesiou" ("je voyais"), "fayie" ("il faisait"), "du-vien" ("nous devions") etc (4).
- pour III, "duermié" ("il dormait"), "durmie" (id), "duermiou" ("je dormais") etc (5).

G - LE PASSE SIMPLE DE L'INDICATIF (6)

Nous conservons ce terme de "passé simple" par pure commodité et

(1) Ed. Brun. OR, s 2. OR, s 1. OR, s 3. OR, s 2. OR, s 15.

(2) GAP, p 314. On lit encore "eras" (2e pl) à Draguignan au début du XVIème siècle ; cf BB10, 307.

(3) F.P. 78 ; 86 ; 85 ; 88.

(4) F.P. 76 et 78 ; 78 et 79 ; 81 ; 81 ; 81 ; 85 ; 88.

(5) F.P. 86 ; 81 ; 87.

(6) GIPPM §§ 570 à 580 ; Dubois, op. cit. p 267 ; pour le français, Fouché, Verbe, §§ 124 à 168.

sans préjuger de la valeur propre de ce temps ; Anglade et Ronjat, suivant l'exemple de certains grammairiens du Moyen Age, emploient le mot "prétérit", M. B. Durand, celui de "passé défini" (1) ; le docteur Fallen et M. L. Bayle utilisent "parfait", M. Compan à la fois "passé simple", "passé défini" et "passé" ; le P. de Fourvières reste fidèle à "passé simple" (2).

Comme l'ont remarqué déjà Ronjat, Mme Baillet et M. Dubois, le passé simple - ou "prétérit" - que l'on a pendant longtemps considéré comme caractéristique des parlers méridionaux, connaît une indéniable décadence (3). Pour les récits, dans notre région, on entend plus fréquemment [l'ai di] ("je lui ai dit") (passé composé) que [li diguèri] [li digeli] ("je lui dis") (passé simple).

Quoi qu'il en soit, le passé simple de notre parler suit, dans l'ensemble, l'usage du méditerranéen. Nous ne reprendrons pas l'étude détaillée et magistrale faite par Ronjat, qui a montré, en particulier, la fragilité du type primitif (4).

Fréjus utilise un "prétérit en -r sauf à la 3e p. sg" (5). Le thème est en principe celui du présent pour I, II, IIIa ; les quelques verbes du type IIb conservent l'infixe -is- ; plusieurs verbes anomaux de II connaissent l'intercalation de -g- (ou, parfois, de -sc-) mais moins fréquemment qu'en rhodanien.

(1) C'est aussi l'expression retenue par P. Fouché.

(2) Notons que la GAP emploie "prétérit" pour "cantar", p 287, pour "partir" etc ; mais il utilise "parfait" pour "vendre", p 294, et pour la conjugaison forte, p 300 sq.

(3) GIPPM § 580 ; Mme Baillet, p 149 ; Dubois, p 267. Cf aussi pour le "français régional", Brun F.M., p 61.

(4) GIPPM § 572, p 131.

(5) GIPPM § 575, p 185.

Les désinences sont : -èri [e^hi] , -ères [e^hes] , -è [é] ;
-erian [é^hyân] , -erias [é^hyas] , -èroun [e^hân] (1).

Seules, les 3èmes personnes du sing. et du plur. restent en rapport direct avec l'apr. ; Anglade donne par exemple, pour la 1ère conjugaison, "cantet" (3e sg), "canteren, canteron, cantero" (3e pl) (2). Les 1ère et 2ème du sing. sont, pour la partie atone, liées au prés. de l'indicat. ; les 1ère et 2ème du plur. sont en rapport avec l'impt de l'indicat.

R provient de la "forme en -r-" de l'apr., qui continuait phonétiquement le plus-que-parfait de l'indicat., l'imparfait et le parfait du subj. latin (3).

Le timbre de e, comme nous l'avons noté à plusieurs reprises déjà pour d'autres cas, manque de netteté ; il est fermé certes aux deux premières personnes du pluriel, mais on entend bien souvent aussi un é fermé aux 1ère et 3e sg et à la 3e pl ; quant à la 2e sg, nous aurions plutôt, la plupart du temps, un e moyen, marquant une légère opposition avec e final atone de la syllabe [e^hes].

Ces hésitations dans le timbre se retrouvent dans toute la région ; nous avons relevé à La Garde-Freinet [sitey^hé^hi] , [sitey^hé] ("je fus, il fut"), [ag^hé^hi] , [ag^hé] ("j'eus, il eut") ; dans un même verbe, [fè^hi] , [fè] , [fè^hân] ("je fis, il fit, ils firent") ; [porté^hi] ("je portai"), [mândjé^hi] ("je mangeai"), [digé^hi] , [vè^hgè^hi] (avec e moyen).

A Seillans, [fè^hi] , [fagè] (e moyen) ; opposition peut-être secondaire, pour "être" [sitey^hé^hi] ou [fagè^hi] , [sitey^hé] , pour

(1) Très proches de celles de Nice : "-èri, -ères, -èt ; -erian, -erias, -èron" (Compan, Grammaire, p 65 etc).

(2) GAP, p 272.

(3) GIPPM § 572, p 180. Ronjat explique en détail les raisons de l'"infiltration" des formes en -r- au passé simple.

"avoir" [agèli], [agèlès], [agé] ; pour "dire" en revanche, [digèli], [digèl], [digèlən] ; à la 1ère sg [anèli] ("j'allai") et [mèteli] ("je mis").

Aux Adrets, [iteyeli] ou [fugèli] ("je fus"), [fagèli] ou [fèli] ("je fis") à la 1ère sg ; [digèl] ("il dit"), [siteye] ("il fut", avec e moyen).

Il paraît peu opportun de tirer des conclusions de cet ensemble confus ; on peut toutefois remarquer qu'à la 3e sg -e se trouve la plupart du temps fermé ou moyen (1).

Notons d'ailleurs que Ronjat donne pour Forcalquier le paradigme "-érou, -eres, -éroun", à côté du prov. litt. "cantère, -ères, -éron" (2) l'ALF écrit parfois par é fermé la voyelle finale de la 3e sg ; cf pour "fut", *fugé* à Hyères, *fugé* à Saint-Tropez, Le Luc, Aups etc (3).

Nous lisons de plus dans "Lou Franc Prouvençau" des formes "pous-que" ("il put"), "adugué" ("il apporta"), "fougué" ("il fut"), en face de "s'einanè" ("il s'en alla") (4).

Citons encore, comme autres formes relevées :

Pour I : "jihè" ("il glissa", Jan Andrè), "juguè" ("il joua", Funel) (5).
 Pour II : "fougué" (Chauvier), "fougueroun" ("ils furent", Rigolo) (6).
 Pour III : "ligeri" ("je lus", Un Draguignanèn), "s'endurmiguè" ("il s'endormit", Jan Andrè) (7).

(1) La notation est pourtant -è dans la graphie mistralienne.

(2) GIPPM § 575, p 185.

(3) cf ALF, carte 338 "Son séjour fut bien court".

(4) F.P. 78 ; 87 ; 79 ; 79 (Chauvier).

(5) F.P. 85 ; 88.

(6) F.P. 87 ; 88.

(7) F.P. 79 ; 88. On ne peut pas accorder une pleine confiance à ces notations de nos écrivains dialectaux, souvent fantaisistes dans ce domaine.

Les graphies par -è sont peut-être dues tout simplement à la volonté de suivre scrupuleusement l'orthographe félibréenne.

Aperçu historique

Les textes du XVIème siècle ne nous présentent guère que des formes de la 3ème personne (sing. et plur.), et bien rares encore pour Fréjus et les alentours ; citons "fo" (du verbe "être"), "prenguet" (vb "prendre") (1) ; à Saint-Raphaël, "fes" (vb "faire"), "balhet" ("il donna") (2) ; au Puget, "fes", "anet" ("il alla"), "venguet" ("il vint"), "baylet" et "bayllet") (3) ; à Bagnols, "faguet" ("il fit") (4).

Une forme paraît étrange : "agut" dans des phrases telles que "ung ostal que agut dels frayres mynymes..." (5) ; il serait séduisant de la considérer comme une 3e sg du passé simple, d'après le sens, mais peut-être le scribe a-t-il oublié "a" dans le passé composé "a agut". Les exemples en tous cas sont nombreux (6).

Si nous considérons maintenant la région, nous pouvons citer : à Saint-Tropez, "fagueron" ("firent"), "fue" ("fut" ?, lecture peu sûre) (7) ; à Callas, "foguet" ("fut") (8) ; à La Garde-Freinet, "venguet" (9) ; à Callian, "venguet", "feron" ("firent") (10), et de

(1) GG1, 28 ; CC67.

(2) St-Raphaël, CC3-1 (1560-62) ; CC33.

(3) Le Puget, tous les exemples dans CC67 (1537-38).

(4) Bagnols, GG1, 1584, 62, InV.

(5) Cad 1518, fo 2 (où nous trouvons 6 ex. identiques).

(6) Cad 1518 ; cad 1532, 125vo ; cad 1581, 93vo, ajout.

(7) St-Tropez, CC120, 1553-54.

(8) Callas, BB1, InV.

(9) La Gde-Freinet, CC151.

(10) Callian, CC65 (1562-63), 4vo, 13vo.-CC69 (1569), 3 ex. suivants.-CC76 (1578-79), 4 ex.-CC83 (1588-89), 18, 20vo, 26vo, 43.-CC84 (1590), 28, 32vo, 82vo. Une forme "vagueron" (CC79, 1581-82, 4vo) paraît douteuse.

plus, "foron" ("furent"), "vacqueron" ("vaquèrent"), "aneron" ("allèrent"), "fouguet" ("fut"), "venguet", "aclappet" ("ensevelit"), "arriveron", "fagueron" ("firent"), "s anet", "fou rendudo" ("fut rendue"), "voguet" ("voulut"), "fouguet", "porderon" ("perdirent").

Ce manque de variété dans les formes ne nous permet que des aperçus bien insuffisants : conflit pour certains verbes "forts" entre les formes anciennes et les nouvelles ; par exemple pour "être", "fo" et "foron" d'un côté, "foguet" ou "fouguet" de l'autre (1) ; pour "faire", "fes" et "feron" d'un côté, "faguet" et "fagueron" de l'autre (2).

Mais nous ne pouvons pleinement savoir à quelle date le passé simple en -r- s'est constitué et étendu dans notre région.

Un texte provenant de la côte varoise comme le livre de comptes de Bertrand Roquefort, d'Hyères, aux alentours de 1400, présente encore les formes anciennes ; citons quelques exemples :

1ère sg : "prestiay", "baylhay" ("je donnai"), "paguiay" (3).

3e sg : "vendet", "portet", "prestet", "tiret", "mandet" ("il envoya"), "paguet", "adobet" ("il arrangea"), "perdet", "costet", etc (4).

1ère pl : "prestem" ("nous prêtâmes"), "partim", "bayllem" (5).

3e pl : "compreron" ("ils achetèrent"), "venderon", "foron" ("furent"), "feron" ("firent"), "receupron" ("requèrent"), etc (6).

(1) Pour les formes anciennes, cf GAP, p 314.

(2) cf GAP, p 303, pour l'apr.

(3) Arch. Marseille II 173, 6vo, 16vo ; 69vo ; 32vo ; 53vo (on lit "paguay" dans le registre II 172, 3).

(4) Ibid, 2, 11vo, 36vo etc ; 5, 16, 31vo ; 21, 38vo ; 31vo ; 36, 38 ; 40vo ; 62vo ; 91.

(5) ibid, 4vo, 13vo, 15vo etc ; 6vo ; 45vo.

(6) 14vo ; 15vo ; 16vo, 19vo, 32 ; 15vo ; 20vo.

Dans les "Documents linguistiques du Midi" de P. Meyer, on trouve aussi ces désinences anciennes, par exemple "yeu aniey" ("j'allai"), à Digne, en 1418 (1) ; mais précisément il s'agit encore du début du XVème siècle... Bellaud, à la fin du XVIème en revanche, présente déjà, comme le remarque Ronjat (2), des formes en -r- ; "foury" ("je fus"), "feran" ("nous fîmes"), "trouberan" ("nous trouvâmes"), "pouguery" ("je pus"), "arriberan" ("nous arrivâmes") etc (3).

H - L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF (4)

Comme l'ont remarqué Ronjat et M. Dubois et comme nous le verrons à propos de la syntaxe, ce temps reste plus vivant dans nos parlers que le passé simple avec lequel il est pourtant en rapport en ce qui concerne la formation.

1°) Les paradigmes

Le thème est en effet, en principe, le même qu'au passé simple ; l'intercalation de -g- intervient donc plus rarement qu'en prov. lit. et les verbes du type IIb conservent leur infixé -is-, par exemple "que fenissesse [né *fénisese*] ("qu'il finit").

L'apr. connaissait des désinences différentes suivant les conjugaisons : "cantes, cantesses", "partis, partisses", "vendes", vendesses", "prezes, prezesses" par exemples (5) ; mais des unifications et

(1) DLM, Digne 1418, p 284.

(2) GIPPM § 575, p 186.

(3) Edition Brun ; OR s 1, id ; OR s 2, id ; OR s 3.

(4) GIPPM §§ 581-82 ; Dubois, op. cit. p 269. Pour le français, Fouché, Verbe §§ 169-175. L'auteur note que la forme "cantesses" de l'apr. est due au désir de différencier la 2e pers. de la 1ère (comme en franç.) (p 339).

(5) cf GAP, pp 276, 288, 295, 305 etc.

des actions analogiques se sont produites : dès l'apr., on trouve des formes en -essa, comme "cantessa, -tessas", refaites d'après le subj. prés. de II (1). D'autre part, la présence de la voyelle -e- au début de la désinence dans I et II a dû amener l'élimination de -i- dans III.

La 1ère sg a subi l'influence du prés. indicat. et des autres premières personnes pour la voyelle atone finale ; l'imparfait de l'indicat. est responsable de l'intercalation de [y] aux 1ère et 2ème pluriel ; l'ensemble des 3ème du pluriel, de -oun dans la personne correspondante de ce temps.

On obtient donc en définitive les désinences suivantes :
-essi [esi] , -esses [eses] , -esse [esé] ; -essian [esyân] ,
-essias [esyas] -essoun [esoun].

E est fermé à la 1ère et à la 2ème du pluriel ; ailleurs, le timbre de -e- dans la pénultième est plus incertain et, assez souvent, il s'agit d'un e moyen. Il semble toutefois que la tendance à la fermeture joue moins qu'au passé simple (2), aussi bien à Fréjus que dans la proche région ; nous avons relevé par exemple : [késitèsé] , [kagési]
[kédugési] ("que je dusse"), [kékaskési], [kékagési] aux
Adrets ; [kodugésé], [kékagési] à La Mole ; [kanési], [képortési]
à Seillans ; [kémadjési], [kékagési] à La Garde-Freinet.

Le passage de -s final à -r peut se produire, assez rarement, dans les 2ème personnes ; type [képoutèsèn], [kédigésyan] .

2°) Aperçu historique

Les formes du XVIème siècle pour Fréjus et les environs sont rares ; citons "paguessa" ("qu'il payât") ; "pogueson" (qu'ils pussent") (3) ;

(1) GIPPM § 581, p 196 ; GAP, p 277.

(2) où le son [ɛ] semble exercer parfois une influence fermante.

(3) Var 2697 (1521-22) ; CC61

"paguessan" (qui semble bien être une 1ère pl, "que nous payassions") (1).

Dans des lieux un peu plus éloignés, nous pouvons mentionner : à Callian, "demoresso" ; faguesso, venguesso" ; "venguesso" ; "foussso" ("qu'il fût") (2) ; à Saint-Tropez, "botessun" ("qu'ils missent") ; "paguesun" ; "prenguesso") (3) ; à La Garde-Freinet, "venguesso, venguesson" ; "coumettesse" ; "venguesson" (4) ; à Draguignan, "venguessa, mandessias" ("que vous envoyassiez") (5) ; à Grimaud, "fossa, aguesssa" (6) etc.

Nous trouvons encore à Cannes "tenguesso, venguesso, trobesso, fesessa, fesesso" ; "s'appellessa et fossa" (7) ; et à Vins, "fossa, tuesso" ("qu'il tuât") (8).

3°) Remarques.

1) Tous ces exemples, ou presque, nous présentent des formes avec finale -a, puis -o, pour la 3ème (et, parfois, la 1ère) personne du singulier. De nos jours, dans le parler de Fréjus, cette voyelle est -e, comme en rhod. et en prov. lit. : "cantesse", "perdesse" etc. Nous ne

-
- (1) Le Puget, CC67 (1537) : "que nos venguët assignar... que pagessan" ("qui vint nous assigner... afin que nous payassions").
 - (2) Callian, CC65 (1561) ; CC64 (1562), 2 ex ; CC65 ; CC77 (1579-80).
 - (3) St-Tropez, BB1 ; BB2 ; CC120 (1553-54).
 - (4) La Gde-Freinet, BB1, 2 ex ; BB2 ; CC151 (toujours InV).
 - (5) Draguignan, BB10.
 - (6) Pour Grimaud, Var E 409 (an 1475), fo 71vo. On trouve dans le lieu voisin de Cogolin, à la même époque, "aguesson, deguessen" etc.
 - (7) "Capitol del masel" de 1471 (dans R. Jeancart "Les Seigneuries d'Outre-Siagne"). Autres ex. de 1507, dans Jeancart "Les fermes communales de Cannes, XVIe-XVIIIe siècles", 1935, pp 48 sq.
 - (8) Fondation de la cne de Vins (1503), n° 21, 24b.

savons à quoi est dû ce changement : peut-être influence de la 2e sg, qui avait pu rester "cantesses" (au lieu de "cantessas"), peut-être existence de formes populaires avec -e, parallèlement aux formes écrites, peut-être influence du subj. prés. aux désinences unifiées en -e à l'heure actuelle, peut-être même influence du passé simple terminé par -e tonique.

Ces formes avec -e sont vraisemblablement assez récentes, tout au moins pour certains points du méditerranéen : on trouve encore "aguesso" en 1687 (1), et "aguesso, devenguesso, fesso" etc en 1735 (2) en revanche, nous lisons "que fousse" dans "Maniclo" de 1789 (3).

2) A propos de l'intercalation de -y- aux 1ère et 2e pl., Ronjat fait remarquer que Bellaud ne connaît que -essan, -essas, tandis que Tronc de Codolet et Pierre Paul présentent -y- ; ce qui est confirmé par A. Brun (4).

Pour notre région, notre information, bien lacunaire, nous offre - comme nous l'avons vu - "paguessan" (1ère pl) au Puget en 1537, mais "mandessias" (2e pl) à Draguignan vers 1510 ; une période de flottement, avec coexistence des deux formes a donc pu se produire, au cours du XVIème siècle.

3) Quoi qu'il en soit, nos écrivains dialectaux du XIXème siècle présentent un paradigme en conformité avec celui de Fréjus ; citons par exemple, dans "Margarido" de Marius Trussy, "venguéssé, aguessoun, duquessoun ("dussent-ils"), aguessé, rouiguéssé" ("qu'il rongeât") (5).

(1) cf "Instructions Morales..." (voir supra).

(2) "Oraison funèbre de l'Intendant Lebreton".

(3) "Maniclo", I, 4 ; d'après l'éd. Ruat (Marseille, 1901), en admettant que l'éditeur n'ait pas apporté de corrections sur ce point.

(4) GIPPM § 581, p 197. Brun, Bellaud de la Bel., p 59. Pierre Paul (vers 1554-après 1615) a été étudié par A. Brun ("Poètes prov. du XVIème siècle") ; Tronc de Codolet (1636-1722) (cf Dict. biog. enc. BDR, p 476).

(5) "Margarido", pp 64 et 90 ; 84 ; 190 ; 240 ; 358.

Pour "Lou Franc Prouvençau" :

- I - "que jueguesse" (Richier) ; "que tueguessi" ("que je tuasse") (1) ;
- II - "duguesse" ; "fessoun" ("qu'ils fissent", Rigolo) ; "vouguèssi" (Chauvier) (2) ;
- III - "fenisse" (Chauvier) (3).

I - LE FUTUR ET LE CONDITIONNEL (4)

Comme on le sait, le futur et le conditionnel présent sont fondés sur l'infinitif du verbe et sur l'auxiliaire "avoir" : au prés. indicat. pour le futur, avec aphérèse de la syllabe "av-" aux 1ère et 2e pluriel ; à l'imparfait indicat. pour le conditionnel, avec partout aphérèse de "av-".

On a donc par exemple, pour un verbe de I :

"cantarai [kã_nta_nai] , cantarás, cantara ; cantaren, cantares, cantaran".

"cantariéu [kã_nta_nyi_n] , cantaries, cantariè ; cantarian, cantarias, cantarien".

Dans cette première conjugaison, -a- de l'infinitif se maintient, comme dans la plupart des parlers rhod. et méditer. contrairement à ce qui se passe à Nice, où l'on a "canterai" (5).

(1) F.P. 84, 86.

(2) F.P. 79, 80, 87.

(3) F.P. 88.

(4) GAP, pp 273 et 275 ; GIPPM §§ 587-590 ; Dubois, op. cit. p 270.

(5) cf B. Durand, Grammaire, p 140 ; Compan, p 74. M. Dubois (p 271) insiste sur cette différence entre le niçard et le prov. méditer. ou rhod. Cagnes et Vence hésitent à l'heure actuelle et une influence du niçard paraît se dessiner sur ce point.

Quelques modifications se produisent parfois dans le radical, comme l'a noté Ronjat (1) : maintien de -r dans I et III ; chute de -e- entre -r- et les désinences dans II ; d'où les types d'ensemble : "cantarai", "finirai" ; "metrai", "rendrai" etc.

Remarques

1) Pour le verbe "être", Fréjus - comme certains autres parlers méditerranéens - offre "serai, seras...", contrairement à "sarai..." du rhod. et du prov. litt.

Ce sont les formes de l'apr. (2), que nous retrouvons d'ailleurs dans la région au XVI^{ème} siècle : "seran", "sera", "seras" (mot intéressant parce qu'il s'agit d'une expression de la langue parlée dans une injure adressée à un consul) (3).

Accord dans les lieux voisins, à cette époque : "seren" (1^{ère} pl) à Saint-Tropez (4) ; "sera, seran" à La Garde-Freinet (5) ; "sera" à Callas (6) ; pour le conditionnel, "serian" à Bargemon (7) ; "serien" à La Garde-Freinet (8).

Toutefois la question reste plus complexe que nous ne le croyions tout d'abord ; en effet, nous avons entendu [sa^hai], [sa^hyè] aux Adrets, [sa^hai], [sa^hè] à La Garde-Freinet ; hésitation à Seillans, avec

(1) GIPPM § 587, p 208.

(2) GAP, p 315 ; Anglade indique une variante plus rare "sirai" etc.

(3) a/BB3 (1548-49), 92vo ; St-Raphaël, CC1, 47vo ; BB1 (1561-94).
b/BB2, 5vo, 21vo etc ; BB3, 345vo.c/BB4 (1560-77).

(4) St-Tropez, BB3.

(5) La Gde-Freinet, BB1, BB2, BB3.

(6) Callas, BB1.

(7) Bargemon, BB2.

(8) La Gde-Freinet, BB1.

[sa^hai], [sé^ha] pour le futur, [sa^hyi^u], [sé^hyi^u] pour le conditionnel ; des phénomènes d'assimilation ou de dissimilation secondaires ont pu jouer ici et, d'autre part, l'appui du français a peut-être contribué parfois au maintien de "serai" etc (1).

2) Parfois, le futur et le cond. se rattachent à une ancienne forme d'infinitif, inusitée dans notre parler à l'heure actuelle : par exemple "pourrai" [p^urai], par l'intermédiaire de "poudrai" [p^udrai], devenu plus rare maintenant, formé sur "poudé" (ou sur l'apr. "poder") (2), et non sur la forme moderne "pousqué" (qui est aussi celle du rhod.). Nous trouvons dès le XVIème siècle "porra" et "porria" (3).

Des doublets existent quelquefois : "voudriéu" [va^udri^u] et "vourriéu" [va^uryi^u] par exemple pour le cond. de "vouloir" (4) ; les formes en -d- semblent plus anciennes (cf "voldra" et "voldran") (5) et sont peut-être davantage utilisées à Fréjus même ; mais on rencontre "voura" à La Garde-Freinet dès la deuxième moitié du XVIème siècle (6).

Ce "polymorphisme" devient fréquent dans la région et affecte aussi le verbe "falloir", d'où "foudrié" et "fourrié" ("il faudrait").

(1) Fallén a noté dans sa grammaire (p 19) un changement fréquent de a en e sur le littoral méditer. et nous avons entendu dans les Maures des formes telles que [kast^hai^u] ("châtaignier") (La Mole, Les Mayons), [r^hest^hai^u] ("râteau") (La Mole), [r^hest^hé^hai^u] ("ramas-sette") (La Gde-Freinet).

(2) Anglade (GAP, p 340) indique "podrai, poirai ; podris, poiria". [p^urai] peut avoir subi l'influence du français ou provenir d'une réduction de [p^udrai].

(3) BB2, 1546, 341 ; Var 2697.

(4) Notre parler distingue donc [va^uryi^u] cond., de [va^uyi^u], impft ind., comme beaucoup d'autres lieux du Var.

(5) BB2, 8 ; BB3, 1556, 336.

(6) La Gde-Freinet, BB2 (1563-74).

3) Pour les verbes en -i (du type III) - indépendamment de "teni" et "veni" - on entend parfois des formes avec chute de -i-, par exemple "sentrar" [sɛnˈtraɾ] ("tu sentiras") ; un rapport s'établit peut-être entre ce phénomène et le "français régional" et la langue populaire française ; la tendance joue dans toute la région et nous avons entendu "partrai" [paˈtraɪ] pour "je partirai" à Hyères (1).

4) En revanche, pour "courre" ("courir"), on a un futur "courrirai" [kuriˈrai] ; là encore, on peut hésiter pour l'origine de cette forme, qui se rencontre dans le français vulgaire, mais qui peut être aussi ancienne dans nos parlers ; Anglade (2), pour des infinitifs "corre, correr", donne "correrrai" et "corrai" ; on peut rapprocher aussi de la chanson populaire qui dit : "Se Marsèlo va sabié, Tout lou mounde courririé".

5) Le futur et le cond. prés. sont assez fréquents dans nos textes du XVIème siècle et nous pouvons citer quelques exemples : "porria", "auria" ; "pagara", "ganharan" ("ils gagneront"), "donaran" ; "tendra", "adurra" ("amènera"), "deura", "pagaran", "faran", "bailaran", "lais-saran", "couparan", "demorara" (3). Ajoutons, pour Draguignan, "estaria", "recommandares", "plasera" ("il plaira"), "mandares" (4) ; pour Saint-Raphaël, "plasera" (5) ; pour Bargemon, "faran", "donara", "aura", "s'en anaran", "trobario" ("trouverait"), "adura et aclapara" ("amènera et enfouira") (6) ; pour Saint-Tropez, "faudra", "vendra, comprara,

(1) M. Rostaing nous signale qu'à Saint-Mitre (BdR) une forme d'inf. "sentre" à côté de "senti" existe dans des expressions comme "acò devié sentre mau" ("cela devait sentir mauvais") ; ce "sentre" proviendrait de *sentere avec changement de conjugaison.

(2) GAP, p 327.

(3) Var 2697. BB2, 3vo (2 ex), 5vo. BB3 (1548-59), 24, 52vo, 88, 92vo, 128, 167, 237vo, 446.

(4) Draguignan, BB10.

(5) St-Raphaël, CC1.

(6) Bargemon, BB2 ; BB8 ; BB18, InV.

homentara" ; "voldra", "porrio" (1) ; pour la Garde-Freinet, "atrobaran", "fara", "cubrerera" et "cubrira" ("il couvrira") à quelques lignes de distance, "foiran et menquaran" ("ils piocheront et sarcleront" (2) etc.

6) Les formes rencontrées dans nos écrivains dialectaux sont identiques aux nôtres ; citons par exemple, dans "Lou Franc Prouvençau" :

I "se refreyara" ("se refroidira", Rigolo) (3) ;

II "fara", "déurrias" ("vous devriez", Chauvier), "counouissiriè" ("il connaîtrait", Rigolo), "foudrie" (Chauvier) (4) ;

III "sentras" ("tu sentiras", Richier) (5).

7) Il est probable que notre parler a connu à époque ancienne une deuxième forme de conditionnel, tirée du plus-que-parfait de l'indicatif latin (6), mais ce temps avait sans doute disparu au XVIème siècle et nous n'avons pu le retrouver à Fréjus même. Nous en rencontrons des traces à Mons à la fin du XIVème siècle ; cf "non magras regardat" ("tu ne m'aurais pas regardé"), "ben volgra m'aguessa fach" ("je voudrais bien qu'il m'eût fait") (7) ; "agras" et "volgra" sont exactement les formes indiquées par Anglade pour l'apr. (8).

Ce "conditionnel II" (selon les termes de ce grammairien se

(1) St-Tropez, BB1 ; BB2.

(2) La Gde-Freinet, BB1 ; BB2 ; on trouverait d'autres ex. dans BB3.

(3) F.P. 81.

(4) F.P. 76 ; 79 ; 81 ; 79.

(5) F.P. 85. Remarquons que cette forme reproduit (à la finale près) celle que nous avons indiquée pour Fréjus.

(6) GAP, p 275.

(7) Var 4J4 (1367-74), 17 et 7vo (il s'agit d'enquêtes du juge de Mons).

(8) cf GAP, pp 320 et 352.

retrouve à Hyères et à Toulon au début du XVème siècle ; cf "volgra ben" ("je voudrais bien"), "non pogra esser vengut" ("cela ne pourrait être venu") (1).

J - LES TEMPS COMPOSES (2).

Nous n'avons que peu de chose à dire sur ce point. L'auxiliaire "être" est employé en principe avec les verbes d'état et beaucoup de verbes de mouvement, l'auxiliaire "avoir avec les verbes transitifs".

On dit toutefois - comme dans la plupart des lieux de Provence - "a tumba, a parti, a mounta".

Le type "sum^x habutus", étudié entre autres par Ronjat et par M. Berchem (3), est d'un usage fréquent à Fréjus même ; nous reviendrons à propos de la syntaxe. C'est en principe le verbe "être" qui reste utilisé pour la formation du passif.

1°) Le passé composé

Nous conservons ce terme scolaire, qui ne présume en rien de la valeur de ce temps - comme nous l'avons dit plus haut à propos de l'expression "passé simple" (4).

Ce passé composé est formé, comme en français et en prov. litt.,

(1) Arch. Marseille II 171, n° 5 ; le 2e exemple est de 1415.

(2) GIPPM §§ 583-586 ; Dubois, op. cit. p 269.

(3) GIPPM § 585, p 203. M. Berchem a fait à ce sujet une intéressante communication au 2e Congrès d'Avignon, en 1964, mais nous n'avons pas encore en main les actes imprimés.

(4) cf supra.

avec le prés. indicat. de l'auxiliaire :

"ai canta [ai] ou [ei] , as canta, a canta ; aven canta, aves canta, an canta".

Les exemples sont nombreux au XVIème siècle ; cf "an creat", "an agut", "an pogut" ("ils ont pu") ; "an acomensat" ("ils ont commencé"), "anfonyt" ("ils ont fini"), "a vacat" ; "an acampat" ("ils ont apporté"), "a travalhat" (1) ; à Saint-Raphaël, "aven resetat" ("nous avons reçu") ; "a conclus et ordennat" ; "ay resauput, ay paguat" (2) ; au Puget, "an donat, a mes" ; "suc intrat" ("je suis entré"), "es vengut" ("il est venu") (3) etc.

2°) Le plus-que-parfait et les autres temps .

La formation est, là encore, identique à ce que l'on trouve en prov. litt. et en français :

"aviéu canta" (pl-q-pft ind.) ; "aurai canta" (fut. ant. ind.) ; "que àgui canta" (pft. subj.), "que aguèssi canta" (pl-q-pft subj.) ; "auriéu canta" (cond. passé) ; "agué canta" (inf. passé).

Déjà au XVIème siècle, nous lisons : "avia pagat" ; "avio comprat" ("il avait acheté") ; "avyo romput" ("il avait brisé") ; "ero aribat" ("il était arrivé") (4).

"aver despendut" ("avoir dépensé") ; "aver remenat" ("avoir remué") ; "aver fondut" ; "auria tengut" ("aurait tenu") ; "aura aduch" ("aura conduit") (5) etc.

(1) BB2, 38, 68, 77vo ; CC61 (3 ex) ; CC68 (2 ex).

(2) St-Raphaël, CC1, 47vo ; BB1 ; CC31 (1560-62).

(3) Le Puget, CC68 (2 ex) ; CC67 (2 ex).

(4) Var 2697 ; BB2, 1 ; CC61 ; CC66.

(5) St-Raphaël, CC31, 7 ; CC61 (2 ex) ; Var 2697 ; Bargemon, BB2, InV.

3°) Le passé antérieur .

De type "aguèri canta", il est, comme en français, entraîné dans sa décadence par le passé simple.

4°) Les temps surcomposés .

En revanche, l'usage de ces temps se développe comme dans le français populaire et surtout le français régional de Provence (1) :
"ai agu vist" ("j'ai eu vu") ; "l'a agu fa" ("il l'a eu fait").

Ronjat, étudiant ces formations (2), montre qu'elles sont anciennes et cite plusieurs exemples de "Mirèio", comportant des nuances spéciales : "On peut dire, écrit-il, d'une manière générale que ces formes sont employées quand il s'agit d'un fait auquel on attache une certaine importance, et spécialement d'un fait soit relativement ancien, soit remarquablement rare, soit susceptible d'exercer une influence considérable sur la situation actuelle ; la répétition d'auxiliaire met en valeur cette importance particulière".

A Fréjus, à l'heure actuelle, les temps surcomposés conservent parfois de cette nuance spéciale, que l'on pourrait qualifier d'affective ; mais parfois aussi ils semblent bien, le passé surcomposé, surtout, être de simples substituts des temps classés dans la conjugaison régulière.

Nous trouvons déjà quelques exemples de ces formations dans nos écrivains dialectaux du siècle dernier ; citons chez Chauvier : "lou tème, agu plougu qu'èro pas tant niou" (il faut comprendre sans doute "a agu plougu" ; et le sens d'ensemble devient ; "il est arrivé qu'il a plu, alors que le temps n'était pas si nuageux") ; "avien agu fach"

(1) cf A. Brun, FM, p 61, 62 ; M. Dubois, op. cit. p 270. On trouvera une étude plus complète dans la thèse de M. Stefanini, p 550 sq ; cet auteur rappelle l'ouvrage plus ancien de Cornu.

(2) GIPPM § 584, p 202.

("ils l'avaient eu fait") ; "me l'avié agu di" ("il me l'avait eu dit") (1).

K - PARTICIPES et ADJECTIFS VERBAUX (2).

1°) Le participe présent.

Les désinences sont régulièrement -ant [â_n] pour I, -ent [ɛ_n] pour II et III. Mais Fréjus étend à I la désinence -ent de II, comme cela se produit, selon Ronjat (3), en rhod. populaire, à Forcalquier, Barcelonnette, Menton et dans d'autres lieux de Provence et du Languedoc.

On a donc, pour la première conjugaison, un participe "cantent" [ka_ntɛ_n] (le timbre de e étant plutôt moyen).

Mais cette substitution de désinence n'est pas générale et Les Adrets, Montauroux, Seillans etc ont conservé -ant ; nous avons entendu par exemple, pour "portant", [pɔrtâ_n] aux Adrets, [pɔrtã_n] à Seillans ; même maintien à Cagnes et à Vence (4), et, à l'ouest, vers Hyères, Toulon, Marseille.

Il semble qu'un rapport s'établisse entre cette forme du part. présent et celle de la 1ère pl. du prés. indicat. ; nous avons noté [pɔrtɛ_n] ("portant") à La Mole, La Garde-Freinet, en même temps que [pɔrtɛ_n] ("nous portons").

Ce parallélisme d'ailleurs entre la 1ère pl prés. ind. et le part. prés. remonte à l'apr. : "cantam" et "cantanz, cantan, cantant" ; "partem" et "partenz, parten" (5) etc. Il est devenu plus net encore au

(1) F.P. 88, p 43 ; 78, p 89 ; 81, p 78.

(2) GIPPM §§ 591-596 ; Dubois, op. cit. p 272.

(3) GIPPM § 592, p 215.

(4) Dubois, p 272. Notons que Nice reste fidèle à "cantant" (cf Compan Grammaire, p 76).

(5) cf GAP, pp 269 et 277 ; 284 et 289. Cf aussi ce que nous disons à la p 190.

moment où les finales n'ont plus connu de différence, même minime, de prononciation.

Nous avons déjà noté plusieurs possibilités pour une forme comme [kãtẽ_n] (prés. ind., impér., subj.) ; nous pouvons ajouter maintenant participe présent.

En revanche, par suite de phénomènes secondaires, comparables à ceux que nous avons vus pour l'indicat. (1), certains verbes de II ont un part. prés. en -ant [ã_n] ; par exemple "viant" [vyã_n] (de "voir") "riant" [ryã_n] (de "rire"), "diant" [dyã_n] (de "dire"). Ces formes se retrouvent dans beaucoup de parlers méditerranéens (2).

Nos écrivains dialectaux font pourtant preuve de variété sur ce point (3) : pour "voyant", nous avons relevé "veguent" et "veant" chez Chauvier, "vuan" chez L. Pélabon, "vean" et "vian" chez "Qu noun sai", "vesènt" chez L. Funel (de Vence) "vesen" chez Rigolo (4) ; une poésie de Charles Dupont est intitulée "En revuan moun païs" ("En revoyant mon pays") (5). Pour "riant", nous lisons "riant" chez La Sinso, "risen" chez Rigolo ; pour "disant", nous trouvons "diant" chez Chauvier (6).

Nous pouvons citer quelques formes anciennes pour terminer, en remarquant qu'au XVIème siècle la distinction entre les types en -ant et les types en -ent est encore observée : "anant" ("allant") ; "donant" "demorant" ; "demandant" (7) - "vendent" ; "contenent" (8).

(1) cf supra.

(2) cf GIPPM § 651, p 310. Ronjat donne "viant" pour le part. prés. de "vèire" ("voir") à Marseille et dans le territoire environnant.

(3) peut-être parfois par imitation du prov. litt. ?

(4) F.P. 84 et 90 ; 86 ; 88 ; 88 ; 90.

(5) Ch. Dupont (1816-1892), poète et homme politique, passa à Hyères une partie de sa vie et y rencontra Lamartine en 1840.

(6) F.P. 86 ; 88 ; 88.

(7) Cad 1518, 11vo etc ; BB2, 1541, 8 ; BB3, 1548, 1vo ; ibid, 1566, 336

(8) BB2, 1 ; ibid, 2vo.

Comme en ancien français et encore dans le français classique, le part. prés. était variable ; cf "annantz et venentz" (1).

2°) Le participe passé

Pour I, on a les désinences -a, -ado ; d'où "canta, cantado" ;

Pour III, désinences -i, -ido ; d'où "feni, fenido".

L'influence de l'infinitif a joué dans certains verbes ; par exemple pour "dorbi, dorbido" ("ouvert, -te") (2) ; dans d'autres, les formes étymologiques se maintenaient, par exemple, pour "mouart" [m^uvart] (de "mouri") ; ou des actions analogiques se produisaient, d'où "souf-fert" (de "soufri").

Les formes du type "dorbi, durbi" s'étendent sur une aire assez considérable en méditer. de l'est et nous avons relevé dans "Lou Franc Prouvençau" : "duerbi", "cubri" ("couvert"), "durbido" (3).

Pour II, les désinences sont en principe -u, -udo dans les verbes normaux, par exemple "rendu, rendudo" (cf "vendu", "despendu" de "despendre", dépenser, etc).

Ce type s'est étendu par action analogique, comme ailleurs dans beaucoup de parlers méditer. ; cf "roumpu" [r^um^{pu}] (de "roumpre"), alors que la forme étymologique "rot" < r^uptu(m) se rencontre encore au XVIème siècle (4) ; c'est précisément vers la fin de cette période que nous relevons à Fréjus et dans les environs "romput" (5) (qui,

(1) BB3, 1vo.

(2) Certains parlers méditer., celui de Saint-Mitre en particulier, distinguent "ai durbi la pouarto" et "la pouarto es duberto" ; ce n'est pas le cas pour Fréjus où la forme anc. a complètement disparu.

(3) F.P. 76 (Cascaveou), 81 (Chauvier) ; 79 ; 86 (Chauvier).

(4) BB3, 1548, 1 par exemple.

(5) cf CC61 (1579-80) et à Callian, CC70 (1571).

d'ailleurs, est déjà signalé pour l'apr. par Anglade comme "forme analogique, plus rare") (1).

Pour les verbes anomaux, on trouve parfois des continuateurs phonétiques, cf "mes, messo" [mè], [mèso] (de "metre") (2) ; parfois des réfections plus ou moins récentes, cf "couneissu" [kuneissu] ou "counoueissu" [kunweissu] (de "counouisse") (3), "pouscu" [pousku] (de "pousquô", pouvoir) (4).

Souvent, précisément, un rapport s'établit entre l'infinitif et le part. passé : "vougne" [vauŋɔ] ("oindre"), "vougnu" ; "pousqué", "pouscu" ; "saché" [saché] ("savoir"), "sachu" (5) ; "plagne" [plagné] ("plaindre"), "plagnu" ; "restregne" [restregné] ("restreindre"), "restregnu" etc. Une relation existe aussi entre le p. simple et le part. passé.

L'apr. présentait, pour "onher", "cint, onh" ; pour "saber", "saubut, sauput" ; pour "planher", "plaint, planh" (6) etc.

Dans les continuateurs des types en -ct- (ou dans les verbes influencés par ces modèles), le développement phonétique a amené une certaine opposition entre le masc. et le fém, comme ailleurs en Provence : "di, dicho" ; "fa, facho" ; "escri, escricho". Pour ce dernier verbe, l'apr. offrait, à côté de "escrich, escrig", "escrit" et "escriut" (7).

(1) GAP, p 296.

(2) GAP, p 336 : "mes, messa, meza".

(3) GAP, p 327 : "conogut, -guda" de "connoisser". Nous trouvons encore le composé "reconegut" au Puget, en 1538 (CC3).

(4) GAP, p 340 : "pogut" de "poder" ; "pougu" d'ailleurs subsiste aussi dans le Var.

(5) On dit encore "saupé" [saupe] aux Adrets.

(6) GAP, pp 338, 345, 339.

(7) ibid, p 332.

Pour le verbe "couire" ("cuire"), le continuateur normal reste "cuè, cuecho" [kùè], [kùètejo], employé surtout avec une valeur d'adj. ; le part. à valeur verbale serait plutôt "couiu" [kayju], du moins dans certains emplois (1).

L'influence plus ou moins récente du français a joué aussi, notamment dans des formes comme "reçu" [résu], de "reçubre" ("recevoir"), alors que l'on trouvait au XVIème siècle "ressauput" ou "receuput" (2) ; il peut se faire que le nom "un reçu" ait contribué à l'extension du mot français.

Citons pour terminer quelques formes anciennes : "pausat" "pau-sado", "poguda" (p. passé de "poder"), "moguda" (de "mover"), "ordenat", "fach", "facha", "aduch" (de "adurre", conduire) (3).

Notons en particulier "conclus" (de "conclure") mais aussi "conclusi" et "conclusit" (4), qui montrent des influences analogiques anciennes (5).

L - INFINITIF

Nous avons dit un mot à son sujet précédemment, en particulier à propos des types de conjugaison. Nous donnerons quelques précisions en parlant des verbes anomaux.

(1) Opposition entre [lu dina. èr kùè] ("le repas est cuit") et
[lu bouton m'a kuyj tute la nùè] ("le bouton m'a cuit = m'a
fait souffrir, toute la nuit").

(2) cf Le Puget, CC67 (1537-38), St-Raphaël, CC31 (1560-62), CC64 (1583).

(3) Cad 1518, 8. ibid, 10vo. ibid, 190. Cad 1532, 143vo, aj. BB2, 5vo, 5, 3vo, 341.

(4) BB2, 2vo, 3vo ; 341, 341vo.

(5) Le part. "clauzit" pour "claire" est signalé par Anglade comme rare en apr. ; "clus, clusa" est mentionné comme adj. (GAP, p 326).

M - LES VERBES ANOMALX

Nous présentons quelques notes seulement, en insistant sur les différences avec le prov. litt. et, d'autre part, sur ce qui n'a pas été bien mis en lumière par Ronjat (1).

1°) Verbe "être" : "èstre" .-----

Le polymorphisme règne, pour certains temps en particulier.

- Indic. prés. : "siéu" [syi^u] , "siés" [sy^{es}] (ou [sy^{èr}] , ou [sy^{ez}] devant voyelle), "es" [es/èr/ez] (dans les mêmes conditions) (le timbre de e, comme nous l'avons déclaré plusieurs fois déjà, manque de netteté : en général assez ouvert devant -r, souvent plus fermé devant -z) (2). Pluriel : "sian" [sy^ān] , "sias" [sy^{as}] , "soun" [s^ān] .

Nous n'indiquerons plus, à propos de la finale, les alternances [-s/-z/-n] , marquées dans la description phonétique.

- Subj. prés. : "que siéchi" [ké sy^{et^{ch}i}] , [ké sy^{et^{tes}}] / [ké sy^{et^{tes}}] ...
"que sichen" [ké si^{te^{ch}n}]

On entend parfois, mais plus rarement, "que siegui" [sy^{egi}] .

- Indic. impft. : "èri" [e^{ri}] , "eres" [e^{hès}] "èro" [e^{h^o}] ; "erian" [e^{h^ān}] , "erias" [e^{h^{as}}] , "èroun" [e^{h^ān}] .

- passé simple : "fuguèri" [fu^{gè}hi] , "siguèri" [si^{gè}hi] , "sichèri" [si^{te^{ch}è}hi] ; "fuguères" [fu^{gè}tes] etc ; "fuguè" [fu^{gè}] ; "fuguerian" [fu^{gè}riⁿ] .

Nous avons entendu [fu^{gè}hi] aux Adrets (et à La Mole),

(1) GIPPM §§ 631 à 655.

(2) cf supra "Phonétique" : "Le son e".

concurrentement avec [siteʔeli] (1).

- Subj. impft. : "que siguèssi" [kɛ sigɛsi], "que "sichèssi" [kɛ siteʔɛsi]; "que siguessian" [sigɛsyân] etc.

Nous avons relevé aussi [kɛ ʔusi] etc, surtout semble-t-il avec valeur de conditionnel ; (même emploi à Seillans).

- Impératif : "siegues" [syɛges], "sieches" [syɛtɛʔes] ; "siguen" (ou "sichen").

- Futur et cond. : "serai" [sɛʔai] et "seriéu" [sɛʔyiu] ...

Nous avons déjà noté [saʔai] et [saʔyiu] pour les Adrets (2).

- Part. prés. : "estènt" [estɛn].
- Part. passé : "esta, estado" [esta], [estado] .

Remarques

1) Cette conjugaison reste, dans l'ensemble, assez proche de celle du prov. litt. (3) et beaucoup de formes de l'apr. ont été abandonnées. M. A. Brun d'ailleurs arrivait à une constatation identique à propos de la langue de Bellaud, à la fin du XVIème siècle (4). Une sorte d'unification s'est produite sur des thèmes en s-, et, dès la deuxième moitié du XVIème, on trouve "sies" pour la 2e sg prés. ind. (5).

(1) "Fouguèri" est aussi la forme de Nice (avec "siguèri") (cf Compan, Grammaire, p 65).

(2) cf supra à propos du futur et du conditionnel.

(3) cf GIPPM § 636, p 283 ; B. Durand, Grammaire, p 40 sq.

(4) A. Brun, Bellaud de la Bellaudière, p 60.

(5) BB4 (1560-77), 146.

2) Pour le subj. prés., Ronjat ne donne, à propos du méditer., que "siégi, sieges, sié.. sien", d'après Bellaud (1), à analyser sans doute [Ké sye dʒi]. L'ALF connaît pourtant [Ké siétyé] à Seillans, [siétyé] à Saint-Tropez (3e sg) (2). Nous avons ici une forme avec chuintante sourde, comme dans la majeure partie de la région ; le thème avec [-g-] prédomine surtout à l'ouest (Tourves, Varages, Signes, Belgentier etc) et dans la région de Grasse.

Comme nous l'avons déjà indiqué, on a encore au XVIème siècle à Fréjus les formes anciennes comme "sia" ou "sio" (3e sg) (3). Celles avec [dʒ] apparaissent effectivement dans Bellaud (4). Nous avons trouvé "siegi", "siege", "sieyes" (2e pl) en 1687 (5) ; en revanche, en 1789, dans "Maniclo", "que sièche", à côté de "que siegue" et de "sié" (dans "que sié mouart" ou "avant que sié deman") (6). Il semblerait donc que - pour la région toulonnaise tout au moins - le passage entre [dʒ] et [tʃ] se soit opéré au début du XVIIIème siècle.

D'où proviennent ces formes avec affriquée ? Peut-être des verbes présentant "ch" au subj. prés. dès l'apr., comme "saber" subj. "sapcha, -as..." d'où en méditer. "sàchi, saches...".

Certains poètes varois du siècle dernier ont conservé "sie", sans doute pour la mesure du vers : nous lisons dans la "Margarido" de Marius Trussy "sié capelan ou sié pirato" ("qu'il soit..."), "sié

(1) GIPPM § 636, p 284.

(2) ALF, carte 517 "que ce soit" ; formes semblables pour Hyères et Castellane ; pour "que nous soyons" (carte 518), Le Luc et Saint-Tropez offrent [Ké siétyé].

(3) Var 2697, 38vo ; BB2 (1541), 3vo etc. BB2, 10 etc.

(4) GIPPM § 636, p 284 ; A. Brun, Bellaud, p 60.

(5) "Instructions Morales...", pp 48, 52, 125 etc.

(6) "Maniclo" (éd. Ruat), I, 1 ; I, 2 ; I, 5. Notre information repose évidemment sur une base bien restreinte.

mouart ou viou", qui représentent sans doute des expressions traditionnelles figées (1), et, d'autre part, "Jusquo qué de ma vido... La tramo sié touto fiélado" ("jusqu'à ce que la trame de ma vie soit toute filée") et "basto sié proché l'aigo" ("pourvu qu'il soit près de l'eau") (2).

3) Pour le subj. impft., nous avons entendu au Puget [syéte^hèsé] à côté de [sité^hèsé]; cette diphtongue en syllabe initiale atone provient vraisemblablement d'une influence du subj. prés. De telles influences sont fréquentes dans "Lou Franc Prouvençau".

4) La 1ère sg indicat. prés. [syi^hu] tend parfois vers [sy^hu], par suite d'une labialisation sans doute, et cela dans beaucoup de lieux ; on pourrait peut-être rapprocher de "subla", à côté de "sibla" ("siffler") que l'on entend souvent.

5) Il convient de noter la formule interrogative "ent'esso" [ènt^heso] ("où est-elle ?"), utilisée surtout à Fréjus même et à Roquebrune, par opposition à [èntès] ou [èntèr] ("où est-il ?").

Le verbe se trouve donc dans ce cas pourvu d'une sorte de désinence féminine dont l'origine paraît obscure. Peut-être y a-t-il eu une influence de l'impft. du subj., avec ses terminaisons anciennes -esso, à côté de -esse (seul employé actuellement à Fréjus) (3) ? Peut-être faut-il analyser la formule "ent'es-so", ^xso, par l'intermédiaire de ^xsa plus ancien, représentant un dérivé de (ip)sa, employé comme pronom personnel sujet (4) ? Peut-être "so" était-il primitivement

(1) cf des formules telles que "tant sié pau" ("tant soit peu").

(2) Pour l'ensemble des citations, cf "Margarido", pp 14 ; 46 (2 ex ; 54.

(3) cf supra à propos de l'impft du subjonctif.

(4) On pourrait rapprocher de l'usage des continuateurs de ipse comme article défini à Grasse et dans quelques lieux voisins. Cet article "sou, sa" semble en décadence ; il entrerait dans des expressions destinées à se moquer des Grassois, "lou sou-fassun" par exemple, le "fassun" étant une spécialité culinaire appréciée à Grasse.

le démonstratif "ço", et le sens de base "où est cela" ? Peut-être en revanche s'agit-il d'un phénomène récent, d'un simple désir de différencier le fém. du masc. par l'adjonction d'un élément senti comme spécifiquement féminin.

De toute façon, cette formule n'a qu'une extension très limitée, surtout vers l'ouest, et nous ne l'avons pas rencontrée dans des textes imprimés.

6) On sait que, dans les temps composés, le verbe "èstre" en provençal se conjugue en principe avec lui-même, contrairement à l'usage du français ; Ronjat fait remarquer (1) que le type "a estat", très répandu en apr., semble plus ancien que "siéu estat" et qu'il est encore employé par Bellaud ; nous avons relevé quelques traces de cet usage au Puget, au XVIème siècle ; cf "a estat, ay estat", en face de "es estat" (2).

7) Pour la 1ère sg du prés. indicat., nous avons trouvé quelques exemples de la forme "suc", fréquents chez Bellaud à côté de "siou" (3) : au Puget, "suc intrat clavari" ("je suis devenu trésorier"), "suc anat.. suc estat a Draguinhan" ("je suis allé à Draguignan") (4) ; à Draguignan "suc estat advertit" ("j'ai été averti"), "mi suc trovat" ("je me suis trouvé") (5).

Dans Bellaud, selon Ronjat, "suc" ne se trouverait que devant consonne ; sur les cinq exemples que nous citons en revanche, quatre présentent ce mot devant une voyelle. On peut lire d'ailleurs chez Bellaud des vers tels que "Et combien que you suc à l'oustau de

(1) GIPPM § 583, p 198.

(2) Le Puget, CC67 (1537-38).

(3) cf GIPPM § 636, p 284 ; A. Brun, op. cit., p 60.

(4) Le Puget, CC67.

(5) Draguignan, BB10 (1505-1518), 307.

tristesso" (1) ; il est vrai que "suc" se place là à la pause.

Quoi qu'il en soit, cette forme est présente aussi dans le "Carateiron" (2) et dans des textes vaudois du Moyen Âge : elle résulterait, selon Ronjat, d'une analogie avec "fauc" ("je fais"), résultat lui-même d'un croisement entre "fau" < ^xfao, et "fac" < ^xfac (3). "Suc" a pu se répandre sporadiquement dans toute la Provence ; on le rapprochera de "su" que nous lisons plusieurs fois dans des textes de Toulon et d'Hyères, au début du XV^e siècle ; cf "vos en su obligat" ("je vous en suis obligé"), "yeu su enformat" ("je suis informé") (4).

8) Citons encore quelques exemples de formes anciennes :

- Indic. prés. : "gies" (2e sg, déjà vu) ; "es" (3e sg) ; "son", "sun", "sum" (3e pl) (5).
- Indic. impft. : "ero", "era" (3e sg) ; "eran" (1ère pl ; notons la forme sans -y-) (6).
- Futur : "seras" (2e sg) ; "sera" (3e sg) (7).
- Passé simple : "fo" (3e sg) (8).
- Infin. et part. : "estre" ; "estat", "stat" (9).

(1) Bellaud, OR, sonnet 18, éd. Brun p 21.

(2) écrit sans doute par un Aixois, vers 1520-1550 (cf GIPPM, tome 1er p 400).

(3) GIPPM § 554, p 155. "Fauc" est déjà utilisé en apr. (GAP, p 333).

(4) Arch. Marseille II 171, n° 5, lettres écrites par B. Roquefort ou à lui adressées.

(5) Cad 1518, 1vo ; cad 1532, 2, 7vo etc (tout cela pour "es"). Cad 1518, 11, 13vo. St-Raphaël, CC1. Cad 1518, 32, 36 etc.

(6) Cad 1518, 2, 3vo etc ; cad 1532, 2vo, 3 etc. Draguignan, BB10, 346.

(7) BB4, 146. BB2, 5vo, 8 etc.

(8) GG1, 21.

(9) Cad 1518, 9vo. Cad 1532, 126 etc. ibid, 207 aj ; etc.

Les formes "es stat, es stado" sont fréquentes dans les registres de l'état-civil (1).

9) Nos écrivains dialectaux nous offrent un grand nombre d'exemples ; citons en quelques-uns : dans "Margarido", "siou", "sias" (2e pl) pour le prés. indic. ; "sérès" (futur), "serié" (cond.) ; "siégui", "siegué" (subj. prés.) ; "fouguet" et "fougué" (p. simple) ; "foussé", "fouguessoun" (subj. impft.) (2).

Du "Franc Prouvençau", nous extrairons seulement ces quelques formes, pour montrer un certain polymorphisme chez un même écrivain : on trouve chez Chauvier "que siegue" et "que sièche" (subj. prés.) ; "que foussi", "que fouguesse" (3e sg) "que sieguesse" (id) (subj. impft.) (3) ; chez "Qu noun sai", "que sièche", "que siegue" (subj. prés.) (4).

2°) Verbe "avoir" : "agué" [agé] et, plus rarement, "avé" [avé]

- Indic. prés. : "ai" [ai] ou [ei] , "as" [as] , "a" [a] ;
"aven" [avén] "aves" [avès] , "an" [ân] .
- Ind. impft. : "aviéu" [avyiú] ... ; "avian" [avyân] ...
- Subj. prés. : "que àgui" [ké agi] ; "que aguen" [ké agén] .
- Passé simple : "aguèri" [agéri] , "aguè" [agé] ; "aguerian" [agéryân] .
- Subj. impft. : "que aguèssi" [ké agesi] ...
- Futur et cond. : "aurai" [ouhâi] ; "auriéu" [ouhyiú] .

(1) cf GG1, passim.

(2) "Margarido", pp 4, 62 ; 42 ; 12 ; 110, 236 ; 192 ; 56 et 290, 176.

(3) F.P. 81, 84, 90 ; 81.- F.P. 90, 79, 90.

(4) F.P. 88 ; 85 et 90.

Cette coexistence du thème avec [g] et du thème avec [te] se rencontre aussi ailleurs : à Hyères par exemple, nous avons entendu [séger] ou [siçer] , pour l'impér. 2e pl ; [ké séçer] et [siçer] au subj. impft 2e sg ; mais [ké syetçer] pour le subj. prés. 2e sg.

- Impératif : "agues" [ages] ...
- Part. prés. : "aguent" [age²] ; part. passé : "agu, agudo" [agu], [agudo]

Remarques

1) Nous avons parlé plus haut des hésitations portant sur le timbre de e, notamment au passé simple et au subj. impft. Les remarques seraient les mêmes pour tous les autres verbes.

2) La 3e sg impft. indic. présente une aphérèse de a- initial dans l'expression "li'vié" [li'viyé] ("il y avait"), alors que l'on entend dans la plupart des lieux [lavyé] (forme typique de la région d'Hyères) ou [lyavyé] (région de Draguignan plutôt) ; la prononciation peut en venir à [lavyé] ; nous avons lu "l'iavié" parfois chez Chauvier (1).

3) Le prés. indic. est resté très proche de l'apr. (2) ; le prés. subj. en revanche a reçu [-g-] par influence du passé simple ou des autres subj. en [g]. Au XVIème siècle, nous avons encore "aia" ou "aio" dont nous ne pouvons connaître la prononciation exacte ; selon Anglade (3), b+y (que nous trouvons dans le lat. vulg. ^xabia) donne j (sans doute i au début de la langue), g. Au XVIème, la prononciation était peut-être [dyj], d'où des formes "agy", que l'on rencontre parfois chez Bellaud (4) [adyi]. La forme avec [g] serait donc, pour notre région, postérieure (5).

(1) F.P. 90.

(2) cf GAP, p 317.

(3) GAP, p 177.

(4) Bellaud, OR, sonnet 9, p 18.

(5) Ces formes avec [dy] ont peut-être exercé une influence sur le subj. prés. de "èstre", "siegy", attesté chez Bellaud et dont nous parlions plus haut.

4) Ajoutons quelques formes anciennes : "aver" (inf.), "an" (3e pl), "avio" (impft. "avian" (id), "que ayo" (subj.), "agron" (p. simple), "agut" (part. passé) (1).

"Agron" offre un exemple du maintien de la forme forte ; nous avons parlé plus haut de "agut, hagut", qui pourrait être un passé simple mais se fonde plutôt sur une omission de "a" dans une forme de passé composé (2).

5) Les exemples du "Franc Prouvençau" sont évidemment nombreux ; citons simplement : "avie" (impft) ; "que l'iague" (subj.) ; "aguer" (inf.) etc (3).

3°) Quelques autres verbes anomaux

Pour des raisons de commodité, nous suivons le plan adopté par Ronjat à propos du prov. litt. (4), en nous référant aussi à ses remarques concernant les parlers voisins.

Nous ne donnerons que quelques verbes et quelques formes, car la conjugaison de ces mots irréguliers est plus ébranlée encore que la conjugaison normale ; beaucoup de termes du prov. litt. mentionnés par Ronjat ont entièrement disparu ou sont remplacés - en totalité ou en partie - par des verbes synonymes ou le sens voisin ; par exemple, disparition totale de "moure" < ^x movēre, de "caire" < cadēre etc ; remplacement quasi total de "taire" par "teisa", de "tegne" par "tencha" ("teindre") ; remplacement fréquent de "plaire" par "agrađa"

(1) BB2, 341vo ; BB3, 1vo etc. BB3 etc. BB2, 1 etc ; on rencontre fréquemment aussi "avia". BB2, 5vo etc (on trouve aussi "aia"). Cad 1518, 131vo. Ibid 3vo etc.

(2) cf supra à propos du "passé simple".

(3) F.P. 76, 78 ; 84 ; 77.

(4) GIPPM §§ 650-651.

("plaire"), de "valé" ("valoir") par "cousta" ("coûter"), de "oufri" ("offrir") par "douna" ou "paga" ("payer") (1).

Cette disparition peut être plus ou moins récente : on trouve encore par exemple "mover" à Callian à la fin du XVIème siècle (2).

Comme on va le voir par ces quelques notes, ce plan de Ronjat, fondé sur l'étymologie, n'est souvent plus entièrement en rapport avec les formes actuelles (par suite de nombreuses influences analogiques en particulier).

a) Thèmes terminés en latin par -p-

-- "recevoir" : "reçubre" [résu^{bre}bré] .

Le TdF donne "recebre, recéure (niç, l, d.), reçubre(m), recuvre(rh)" (3). Anglade (4) et Levy indiquent "recebre" pour l'apr.

- Ind. prés. : "reçùbi", "reçube" (3e sg ; prov. lit. "reçaup, recéu").

Mêmes formes à Seillans, La Mole etc ; mais nous avons entendu [résu^{vi}vi], [résu^{vê}vê] aux Adrets.

- Subj. prés. : "que reçube" (3e sg ; prov. lit. "que recebe, reçaup").

- Part. passé : "reçu" [résu] (par influence française récente sans doute).

Une sorte de normalisation s'est produite dans la conjugaison, avec de plus labialisation fréquente de e).

Au XVIème siècle, le part. passé "resauput" est usuel, comme nous

(1) suivant le type : "m'a paga lou café" ("il m'a offert le café").

(2) cf "que si moguessou" (Callian, CC83, 1588-89, InV).

(3) M. Compan indique "reçaupre" pour le niçard (Grammaire, p 88).

(4) GAP, p 324.

l'avons déjà dit ; cf au Puget "ay resauput", "confessi daver agut et resauput" (1) ; c'est la formule traditionnelle - dans notre région tout au moins - pour les comptes trésoraires (2) ; on trouve aussi "resseuput" (3).

Pour l'inf., nous avons relevé "ressebre" à Saint-Tropez (4).

Les formes modernes du "Franc Provençau" restent en rapport avec les nôtres : "reçubre", "ruçubre" (inf.), "que reçube" (subj.) (5).

On entend parfois dans la région (et aussi à Hyères) une prononciation [næsɥbi], due sans doute à une influence française.

-- "savoir" : "saché" [sateʝé] (forme fréquente en rhod. popul. dit Ronjat) (6).

Le TdF donne "saupre, saubre (Var), souppe(m), sabé, savé, saché" (m ; rh.).

- Ind. prés. : "sàbi" [sabi], "sabes", "sôu" [sou] ; "saben", "sabes" [sabès], "saboun" [sabûn].

- Ind. impft. : "sabiéu" [salyiu] ; "sabian" [salyan] ...

- Futur : "saurai" [sou^hai], cond. "sauriéu" [soulyiu].

- Subj. prés. : "que sàchi" [ké satei] ...

- Subj. impft. : "que sachèssi" [ké sateʝesi] ...

(1) Le Puget, CC67 (1537-38).

(2) cf La Garde-Freinet, CC150 etc. On trouve aussi dans les DLM, à Castellane en 1524, "ay resauput, pausy aver resauput" (p 312) ; mais, dans la même ville en 1474, nous lisons "recebut" (p 304) ; à Digne, nous relevons "receuput" en 1418 (p 282) et "receubut" en 1434 (p 253).

(3) St-Raphaël, CC34 (1583-85) ; mais, comme nom, nous avons "lou Ressauput" (fo 12).

(4) St-Tropez, CC120, 1553, InV.

(5) F.P. 86, 88 ; 76.

(6) GIPPM § 650, p 303. Cette forme est sans doute la plus répandue dans le Var, de nos jours.

- Part. prés. : "sachent" [sateʃɛ̃] ; part. passé : "sachu, sachudo" [sateʃy], [sateʃudo].

Notons, pour Les Adrets, [sòupɛ] à l'inf. et [sòupy] au part. passé, formés sans doute sur l'ancien passé simple "saup" (1). Nice a, pour ces temps, "saupre" et "sauput, -uda" (2).

Au XVIème siècle, on trouve encore pour l'inf. "saupre" et aussi "saber", dans une formule peut-être un peu figée, il est vrai, "so es assaber" ("c'est à savoir" = c'est-à-dire) (3) ; nous avons relevé aussi "sabie" (impft.) à Flayosc (4).

Chez nos écrivains dialectaux, notons "sabi", "soou" (3e), "sabès" (2e pl) dans "Margarido" de Trussy (5) ; "sabi", "sou", "sabiou" ("je savais"), "sachudo" (p. pas.), "sache" (inf.) ; mais aussi "saupre", "saoupre" (inf.), "soupu" (p. pas.) dans "Lou Franc Prouvençau" (6).

Comme l'a bien montré le Docteur Fallen dans sa grammaire (7), le verbe présente donc dans nos parlers 3 thèmes : sab- < lat. sap- ; sach- < subj. lat. sapiam ; sau- (en rapport avec le pft. lat. sapui). Pour l'apr., Anglade ne cite que "saber" pour l'inf. (8) ; mais Levy indique un nom "saubuda, saup-, sap-" ("connaissance") et une locution adverbiale "a saubut" ("publiquement...").

(1) donné par Anglade comme type de "parfait fort" (GAP, p 300).

(2) cf Compan, Grammaire, p 88.

(3) CC66 (1585-86). Le Puget, CC67.

(4) Var, BB274, an 1578, fo 577, InV.

(5) "Margarido", pp 66, 18, 18.

(6) F.P. 88 (Qu noun sai) ; 90 (Chauvier) ; 85 ; 84 (Ch.) ; 85 ; 87 (Qns) ; 90 (Rigolo) ; 86 (Qns).

(7) Fallen, Grammaire, p 434 ; cf aussi GIPPM § 650, p 303.

(8) GAP, p 345.

b) Thèmes terminés en latin par b, v

- "boire" : "bouaro" [bwa^ho] , comme nous l'avons déjà dit, par influence française récente ; certaines personnes se souviennent d'avoir entendu [béu^hé] ou [bu^hé] dans leur jeunesse.
- Ind. prés. : "bùvi" [buvⁱ], "buves", "buou" [bue^u] ; "buven", "buvès", "buvoun" [buv^uuⁿ].
 - Impératif : "bèu" [beu] ou "buou" [bue^u] .
 - Ind. impft. : "buviéu" [buvyⁱeu] ...
 - Passé simple : "buguèri" [bugèⁱri] ...
 - Subj. prés. : "que bùvi" [ké buⁱ] ...
 - Subj. impft. : "que buguèssi" [ké bugèⁱssi] ...
 - Part. prés. : "buvènt" [buvèⁿ] ; part. passé : "begu, begudo" [ég^u].

Thouron (1) et La Sinso présentent déjà "boiro" à l'infinitif (2) ; dans "Margarido" en revanche, nous avons relevé "buouré" (à côté de "buvié" à l'impft., de "buouras" et "buourén" au futur) (3).

- "devoir" : "dèure" [déu^hé] ou "duoure" [du^hé] (4).

Le TdF offre "dèure"... duoure(d)... devre, duvre (rhod.).

- Ind. prés. : "dùvi" [d^uvi], "duves", "dèu" [deu] ou "duou" [du^u] ; "duven" [d^uvèⁿ] ...
- Ind. impft. : "duviéu" [duvyⁱeu] .
- Subj. prés. : "que dùvi" [d^uvi], "que duve"...
- Subj. impft. : "que duguèssi" [ké du^gèⁱssi] .
- Part. passé : "degu" [ég^u] et "dóugu" [do^ugu] (5).

(1) V.Q. Thouron (1794-1872), de Toulon, "Poésies Diverses", p 71.

(2) La Sinso, F.P. 90.

(3) "Margarido", pp 268 (2 ex) ; 110 ; 268 ; 266.

(4) La forme "devé" (se rattachant à l'apr. "dever", cf GAP, p 328) est employée surtout comme nom "lou devé" ("le devoir").

(5) se rapprochant de la forme de Nice "deugut" (Compan, Grammaire, p 86)

Nous avons entendu aux Adrets [dèvi], [dèu], [dévân] (ind. pr.), [Ké dèvi] (subj. pr.), [Ké duàngèsi] (subj. impft.) (1).

La Mole et La Garde-Freinet donnent [Ké dugi] au subj. pr.

Citons comme formes anciennes : "deura" (futur) ; "degut" (p. pas.) ; "deya" (subj. prés.) ; "devio" (impft.) (2) ; dans les environs, "deu" (ind. pr.) à Saint-Tropez et La Garde-Freinet (3) ; "devyo" à La Garde-Freinet (4) etc.

Nous avons noté dans "Margarido" "duguessoun" (5) ; et dans "Lou Franc Prouvençau", "duvi", "deu", "duou" (3e sg) ; "duves" (2e pl) ; "duvien" (impft.) ; "deurrias" (cond.) ; "duguesse" (subj. impft.) (6).

-- "écrire" : "escriéure" [eskryi^ué] .

- Ind. prés. : "escrivi" [eskri^{vi}], "escriéu" [eskryi^u] ; "escrivèn"...

- Impératif : "escriéu" [eskryi^u] .

- Ind. impft. : "escriviéu" [eskri^{vi}y^u] ...

- Part. prés. : "escrivèn" [eskri^vèⁿ] ; part. passé : "escri, escricho".

Citons comme formes anciennes "schrìch" (part. pas.) (7), "escrivio" (impft.) à Flayosc (8), "escripre" (inf.) à Callian (9). Les formes

(1) même forme à Seillans.

(2) BB2, 1546, 341, BB3, 1548, 71 (cf 206vo). Var 2697, 38. Le Puget, CC67. Selon l'Inv. des Arch. du Var, on aurait à Draguignan "duio" pour l'impft. 3e sg (CC76, 1550, fo 96).

(3) St-Tropez, BB1 ; La Gde-Freinet, BB1.

(4) La Garde-Freinet, ibid.

(5) "Margarido", p 190.

(6) F.P. 84 (Rigolo), 79 (Chauvier), 88 (Rigolo) ; 78 (Poncy) ; 88 (Rigolo) ; 79 (Chauvier) ; 79.

(7) Le Puget, CC67.

(8) Var, BB 274, 1578, fo 577, Inv.

(9) Callian, CC66, 1565.

modernes des écrivains de la région correspondent en principe aux nôtres, par exemple "escrieu" (3e sg) dans "Lou Franc Prouvençau" (1).

-- "pleuvoir" : "plòure" [ploʊrɛ] .

- Ind. prés. : "plou" [ploʊ] impft. : "plouvié" [ploʊviɛ] .

- Passé simple : "plougué" [ploʊgɛ] Futur : "ploura" [ploʊra] .

- Part. passé : "plougu" [ploʊgu] .

-- "vivre" : "viéure" [vyiʊrɛ] .

- Ind. prés. : "vivi" [vivi] , 3e sg "viéu" [vyiʊ] ; 1ère pl "viven" [vivɛn] , 3e pl "vivoun" [vivʊn] .

- Ind. impft. : "viviéu" [vivyiʊ] .

- Subj. prés. : "que vivi" [kɛ vivi] .

- Passé simple : "visquèri" [viskɛli] .

- Subj. impft. : "que visquèssi" [kɛ viskɛsi] .

- Part. passé : "viscu" [visku] ; [vesku] (Les Adrets, La Garde-Freinet etc).

c) Thèmes terminés en latin par une occlusive dentale

-- "croire" : "crèire" [krɛiʊrɛ] .

- Ind. prés. : "crèsi" [krɛzi] , "creses" [krɛzɛs] , "crèi" [krɛi] , "cresen" [krɛzɛn] , "creses" [krɛzɛs] , "cresoun" [krɛzʊn] .

- Impératif : "crèi" [krɛi] .

- Ind. impft. : "cresiéu" [krɛzyiʊ] .

- Subj. prés. : "que crèsi" [kɛ krɛzi] .

- Passé simple : "cresèri" [krɛzɛli] .

- Subj. impft. : "que cresèssi" [kɛ krɛzɛsi] .

- Part. prés. : "cresènt" [krɛzɛn] ; part. passé "cresu" [krɛzʊ] .

Dans ce verbe, le prov. litt. utilise souvent le thème avec -g-,

(1) F.P. 84.

"creiguère" et "creseguère" au passé simple par exemple (1). Il convient de noter toutefois le maintien presque constant de -z- intervocalique, contrairement à ce qui se produit dans [vʷu] ("je vois" ; prov. lit. "vese"), "faiéu" [fayiu] ("je faisais" ; prov. lit. "fasiéu"), [diyiu] ("je disais" ; prov. lit. "disiéu"). Il en est de même à Nice : "crèsi", "cresii" (impft.), "cresèri" etc (2).

Le TdF note comme alpin un paradigme "creiéu" etc, que l'on entend parfois dans le Var.

Nous avons relevé dans "Lou Franc Prouvençau" : "crei" (impératif), "creire" (inf.), "cresu" (part. passé) (3).

-- "creuser, piocher" : "fouire" [fwilé] .

Hésitation dans la conjugaison de ce verbe qui n'est plus guère employé sauf à l'infinitif.

- Ind. prés. : 3e sg [fwyá / fwáyé / fwèyé] ; 1ère pl [fwyén] .
- Futur : "fouirai" [fwilai] .
- Part. passé : "fouiu" [fayiu] .

Nous avons entendu, pour l'inf., [fwèilé], aux Adrets et à La Mole ; pour la 1ère sg ind. prés. [fwayi / fwadji] aux Mayons.

Ces formes diffèrent de celles de l'apr., par exemple 3e sg "fo, fos", 1ère pl "fozem", part. passé "fos, fossa" (4), et aussi de celles du prov. litt. "fose, foses, fos ou foui ; fousèn, fousès, fason" (5).

(1) cf GIPPM § 650, p 304 ; B. Durand, Grammaire, p 68.

(2) cf Compan, Grammaire, p 85.

(3) F.P. 82 (Chauvier) ; 90 (Funel) ; 78 (Cascaveou).

(4) GAP, p 344.

(5) GIPPM § 650, p 304 ; B. Durand, Grammaire, p 78 ; et évidemment TdF ; Fallen (Grammaire, p 459) indique pour la mars. "fouii ou fouï, fouies, fouie ou foui ; fouièn...".

A Fréjus, ce verbe a pu subir une certaine influence de la part de "couire" ("cuire"), que nous verrons un peu plus loin.

A Hyères, nous avons relevé "fouie" [fuyé] (inf.), [fuyi] (1ère sg), [fuyé] (3e sg ind. prés.).

Dans "Lou Franc Prouvençau", nous avons noté "fouyès" (impér. 2e pl) (1).

- "pouvoir" : "pousqué" [paské] .
- Ind. prés. : "pouàdi" [pwadi], "pouadès, pouas" [pwadès/pwas], "pou" [pou] ; "poudèn" [pudèn], "poudès" [pudès], "pouadoun" [pwadoun].
- Subj. prés. : "que pouàsqui" [ké pwaski] .
- Ind. impft. : "poudiéu" [pudyieu].
- Passé simple : "pousquèri" [paskèri].
- Subj. impft. : "que pousquèssi" [ké paskèssi] .
- Futur : "pourrai" [pura] ; cond. : "pourriéu" [puryieu] .
- Part. prés. : "poudènt" [pudèn] ; part. passé : "pouscu, pouscudo" ("pougu" [pugu] est plus rare).

Nous avons noté [puvèn] (part. prés.) aux Adrets, dû à une influence française récente sans doute ; inf. [pugé], subj. prés. [ké pwagi], subj. impft. [ké puger] à La Garde-Freinet ; mélange de formes assez curieux à La Mole, inf. [paské], part. prés. [pugèn] subj. prés. [ké pwaski], [ké pugèn, puger] .

Les témoignages anciens sont ici plus nombreux : "pot" (3e sg) ; "podic" (impft.) ; "puesca" (subj. prés.) ; "pogeson" (subj. impft.) ; "porra, pourran" (futur) ; "poyria" (cond.) ; "poguda" (part. passé) (2).

(1) F.P. 77.

(2) BB3, 72vo etc ; Le Puget, CC67 (cf La Gde-Freinet, BB1) ; Var 2697 etc CC61 (1579-80) ; BB2, 3vo, BB4 (1560-77), 51, InV ; Var 2697 ; cad 1518, 190.

Pour les environs, citons : "podi" (1ère sg) à Draguignan (1) ; "porrio" (cond.) à Saint-Tropez (2) ; "puescon" (subj. prés.) à La Garde-Freinet (3)

L'examen de ces formes nous montre que la langue du XVIème siècle demeurait fidèle à certains types de l'apr. fondés sur le parfait "poc (pogui, poguist etc" (4), d'où l'impft. subj. "pogeson" et le part. passé "poguda". Une refonte partielle s'est produite d'après le subj. prés. "posca" et une 1ère sg ind. prés. "posc, puosc, puesc" (<^xposcum <^xpocsum < potsum).

Nous avons seulement trouvé dans "Lou Franc Prouvençau" "pouadi" (1ère sg) et "pousquesse" (impft. subj.) (5).

-- "rire" : "rire" [ri^hé] .

- Ind. prés. : "riéu" [riy^hu] , "ries" [riy^hès] , "ris" [ri] ; "rian" [riy^hâ] ...

- Impératif : "rigo" [riyo] ou "ris" [ri] ...

- Ind. impft. : "riéu" [riy^hu] .

- Subj. prés. : "que rìgui" [k^hé ri^hgi] . (2e pl) "que riguès" [k^hé ri^hgès] .

- Part. prés. : "riant" [riy^hâ] ; part. passé : "ris" [ri] .

Nous avons entendu aux Adrets [riy^hav^hyâ] (impft. 1ère pl) ; à Hyères [riy^hi] (prés. 1ère sg). Nous avons lu, dans "Margarido", "rien" (3e pl) (6), dans "Lou Franc Prouvençau", "rien" (id), "riguen"

(1) Draguignan, BB10.

(2) St-Tropez, BB2.

(3) La Gde-Freinet, BB1.

(4) cf GAP, p 340. Certains lieux du Var, nous venons de voir des exemples d'ailleurs, continuent à employer des thèmes en -g-, en particulier [p^hugu] au part. passé (que nous avons relevé à Hyères, Bormes, Lorgues, Vidauban, Belgentier etc, parfois en concurrence avec [p^hushy], souvent senti comme plus récent). Le prov. litt. connaît surtout des formes en -sc-.

(5) F.P. 76, 88 ; ajoutons "pousque" à l'inf. (Cascaveou, 78).

(6) "Margarido", p 64.

(impér. 1ère pl), "risen" et "riant" (part. prés.) (1).

Notons pour terminer que le paradigme indiqué pour le prés. à Fréjus correspond tout à fait à celui que Fallen donne comme marseillais (2).

-- "voir" : "vèire" [vèi^{re}lé] .

- Ind. prés. : "véu, vuou, viéu" [vèu/vu^u/vyi^u] (la 3e variante surtout employée vers l'ouest de Fréjus), "vies" [vyes], "ve" [vé] (parfois "vu" [vu]) ; "vian" [vyân], "vias" [vyas], "vien" [vyên] .
- Sub. prés. : "que vègui" [ké légi]
- Impératif : "vego" [vego] ; "veguen" [végên]
- Ind. impft. : "veiéu" [véyia] ; 3e pl "veien" [véyé]
- Passé simple : 3e sg "vegué" [végé] ou "vigué" [vigé] ...
- Futur : "veirai" [veitai] ; cond. : "veiriéu" [veityia]
- Part. prés. : "viant" [vyân] ; part. passé : "vist, visto" [vi][visto]

Pour le subj. prés., nous avons entendu aussi [vyégé] à Roquebrune (3e sg), mais dans une phrase attribuée, par dérision sans doute à des habitants des Adrets (3).

Pour la 1ère sg de l'ind. prés., [vyia] semble le plus fréquent dans le Var, mais nous avons noté [vèu] aux Adrets, à La Mole, à Seillans, notamment.

La conjugaison de ce temps présente d'ailleurs des obscurités dues à la chute de -z- intervocalique et à des résolutions d'hiatus (4), avec sans doute des influences analogiques. Fallen indique pour le "marseillais" : "vesi ou viéu, viés ou vies, vis ou ves ; vian..." (5).

(1) F.P. 79 (Chauvier) ; 87 ; 88 ; 86.

(2) Fallen, Grammaire, p 453.

(3) La phrase était : "que degun ti viegue" ("que personne ne te voie").

(4) GIPPM § 651, p 310.

(5) Fallen, Grammaire, p 459. Ce même auteur indique pour l'impft "veiéu" (bords du Rhône et Dauphiné) ; selon Ronjat, -z- est rétabli à l'imparfait en méditer. (loc. cit.).

Comme formes anciennes, nous n'avons guère trouvé que des inf. "veser" ou "veyre" (1), le premier semblant plus fréquent que le second, à Fréjus même, comme nous l'avons déjà remarqué (2) ; nous pouvons mentionner de plus "veguerit" ("je vis"), à Flayosc en 1578 (3).

Nos écrivains dialectaux offrent davantage d'exemples : dans "Margarido", "véou" (1ère sg ind. pr.), "ves" (2e sg), "ves" (3e sg) ; "véguès" (impér. 2e pl), "veas" (id) ; "vegui" (subj. 1e sg) ; "ves" (passé simple) ; "vean" et "vesen" (part. pr.) (4).

Nous lisons dans "Lou Franc Prouvençau" :

- ind. pr. : 1ère sg "vesi", "vuzi", "veou", "véu" ; 3e sg "ve", "ves" "vei" ; 1ère pl "vesen" ; 2e pl "veses", "veas" ; 3e pl "véen" (5) ;
- ind. impft. : "vesiou" (1ère sg) ; "vuzies" (2e pl) (6) ;
- part. prés. : "vequent", "vuan", "vean", "vian", "vesènt", "veant" (7).

Comme on le voit, ce verbe connaît une grande variété de formes dans notre région.

d) Thèmes terminés par c en latin vulgaire (lat. classique c et qu).

-- "cuire" : "couire" [kwi^{lé}] (lat. cōcere).

Hésitations nombreuses.

Ind. prés. : 3e sg "couaie, coui" [kwayé/kwi] ; nous avons noté [kwayé/kwi/kweyé] chez la même personne au Puget.

(1) BB2, 1546, 341vo etc ; BB3, 1548, 1vo etc.

(2) cf supra "B/ Types de conjugaison".

(3) Var B 274, 1578, fo 577, InV.

(4) "Margarido", pp 4, 6, 26, 50, 352 ; 4 ; 28, 34, 56 ; 84, 292 ; 276 ; 360 ; "vean" 32, 38, 352 ; "vesen" 32.

(5) F.P. 76 (et 86), 81, 81, 86 (79, 80) ; 79, 80, 88 ; 81 ; 90 ; 88 (et 90) ; 88.

(6) F.P. 81 (Chauvier), 80 (Sa Sinso).

(7) F.P. 84 (Chauvier), 86 (Pélabon), 88 (Qnsai), ibid, 88 (Funel), 90 (La Sinso).

- Part. prés. : "couiènt" [kayɛ̃] (surtout dans l'expression [frumadyɛ̃ kayɛ̃] désignant une sorte de fromage fondu, fort).
- Part. passé : "couiu" [kayɪ] dans les temps composés ; "cuè, cuecho" [kwè], [kwètɛyɔ̃], surtout avec valeur d'adjectif (1).

Notons un certain parallélisme avec "fouire" ("piocher"), déjà vu :

3e sg ind. pr. : [fwayɛ̃/fwèyɛ̃/fuyɛ̃] et [kwayɛ̃/kwèyɛ̃/kwi]
 Part. passé : [kayɪ] et [fuyɪ] (2).

Ce verbe perd de plus en plus de terrain ; à Hyères, il est presque entièrement remplacé par "cousina" [kuzina] (littéralement "cuisiner"), sauf au part. passé "couiu" [kayɪ] .

- "dire" : "dire" [diʔɛ̃] .
- Ind. prés. : "diéu" [dyiɪ̃], "dies" [dyès], "dis" [di] ; "dian" [dyã], "dias" [dyas] "dien" [dyɛ̃] .
- Ind. impft. : "diiéu" [diyiɪ̃]...
- Subj. prés. : "que digui" [kɛ̃ digi] .
- Passé simple : "diguèri" [digɛ̃ʁi] .
- Subj. impft. : "que diguèssi" [kɛ̃ digɛ̃si] .
- Impératif : "digo" [digo], quand le verbe est isolé ou ne forme pas groupe ; [diga/digs/digɔ̃/digɔ̃s], quand il est suivi d'un pronom personnel en liaison étroite, comme nous l'avons déjà vu (3) "diguèn" [digɛ̃̃], "diguès" [digès] .
- Futur : "dirai" [diʔai] ; cond. : "diriéu" [diʔyɛ̃] .
- Part. prés. : "diant" [dyã] ; part. passé : "di, dicho" [di], [ditɛ̃] .

Citons quelques formes anciennes : "dire" (inf.) ; "dis" (ind.

 (1) Nous avons déjà noté ce détail.

(2) Ce parallélisme se retrouve en prov. litt. (cf GIPPM § 650, pp 304 et 305 ; B. Durand, pp 66 et 73).

(3) cf supra "E/L"impératif, remarques n° 1".

pr.), "dit" (id) ; "dich, dicho" (part. pas.) (1). Dans les alentours, mentionnons "diga" (subj. pr.) à Bargemon" (2), et "dient" (part. pr.) à La Garde-Freinet (3).

Exemples assez nombreux chez nos écrivains dialectaux : dans "Margarido", "diou" (1ère sg), "dian" (1ère pl), "dien" (3e pl) ; "digui" (subj. pr.) ; "dian" (part. pr.) (4). Dans "Lou Franc Prouvençau" :

- ind. pr. : 1ère sg "disi", "diou", "dieu" ; 3e sg "di", "dis" ; 1ère pl "diam" ; 3e pl "dizoun", "dien" (5) ;
- Impft. : 1ère sg "disiou", "digieu", "dijiou" ; 3e sg "digie" ;
- Part. prés. : "diant" (6).

Ces formes correspondent à peu près à ce que donne Fallen (7).

On peut se demander quelle est l'origine de ces part. prés. en -iant [y^aɛ̃] ; la forme "dient" de La Garde-Freinet paraît normale, en tenant compte de la chute de -z- intervocalique dans les parlers méditerranéens ; peut-être, comme nous le suggère M. Rostaing, y a-t-il eu une dissimilation dans des groupes tels que "en dient" [ɛ̃ dy^aɛ̃] ("en disant") ; peut-être une influence de la 1ère pl ind. prés. s'est-elle exercée, puisqu'il existe souvent un rapport entre ces deux formes verbales.

(1) BB2 ; BB2, BB3, 1 ; ibid ; cad 1518, cad 1532, BB2, 5vo etc.

(2) Bargemon, BB2.

(3) La Gde-Freinet, BB2, dans la formule "au may dient argens contant" ("à celui qui offre le plus et paye argent comptant"), fo 43 et 70 notamment, d'après l'inventaire.

(4) "Margarido", pp 56 ; 20 ; 66, 230 ; 26 ; 290, 314.

(5) F.P. 79 (Chauvier), 87 (Rigolo) ; 79 (Cascaveou), 82 et 90 (Ch.) ; 90 (Funel). 84(Ch), 86 (Qnsai). 77 (Casc). 90 (La Sinso) ; 76 et 77 (Casc).

(6) F.P. 81 et 86 (Ch) ; 80 (Un Draguignanien) ; 86 (Qnsai) ; id.

(7) Fallen, Grammaire, p 453.

-- "dérivés de -ducère".

"aduerre" [adwéré] ("apporter").

- Ind. prés. : "aduou" [adyu], 3e sg "aduè" [adiùè] .

- Impératif : "aduè" [adiùè].

- Part. passé : "adu, aducho" [ady], [adytəʃo].

Pour le prés. ind., Fallen indique comme "marseillaises" deux séries de formes "aduési, adueses, aduese" et "aduéu, adues, adue" (1).

Exemples anciens : "aduere" (inf.), "adure" ; "aduch" (part. pas.) (2) ; joignons, du verbe "conduire", "que conduga" (subj. pr.) (3).

Nous lisons dans "Lou Franc Prouvençau" : "aduerre" (inf.), "adus" (3e sg ind. pr.), "aduen" (3e pl) ; "adugué" (pas. simple) ; "adu" (part. pas.) (4).

-- "plaire" : "plaire" [plai²e] .

Ce verbe nous l'avons remarqué, devient assez rare, sauf à certaines personnes.

- Ind. prés. : 1ère sg "plàsi" [plazi], 3e "plais" [plai] et parfois "plase" [plazé] ; 3e pl "plasoun" [plazân] .

- Impft. : 3e sg "plasié" [plazyé] .

- Subj. prés. : 3e sg "que plaise" [kə plai²zé] .

- Cond. : 3e sg "pleirié" [plei²ryé] .

- Part. passé : "plasu" [plazy] .

Fallen donne "plaisi", 3e "plaise", pour le "mars." ; le TdF mentionne : "lim., niç. "plase, plases, plas ou pla(a) ou plase (niç)" (5).

(1) Fallen, Grammaire, p 453.

(2) BB2, 1546, 341. BB3, 1556, 336. BB2, 70 ; BB3, 1 ; Le Puget, CC67.

(3) BB3, 1vo.

(4) F.P. 79 et 82 (Chauvier) ; 78 ; 77 ; 87 (Ch) ; 78.

(5) Fallen, Grammaire, p 453. Nos formes de Fréjus ont pu subir des influences perturbatrices.

Au XVIème siècle, nous n'avons relevé que des exemples du nom verbal : "Lou bon plaisir de la Villo" ; "albon plasi de la Villo" (1). Citons aussi, à Flayosc, "a mon plaser" (2).

-- "faire" : "faire" [fai^hé] .

Nous replaçons ce verbe dans cette catégorie, bien que Ronjat lui consacre un paragraphe spécial (3).

A côté de [fai^hé] , Fréjus connaît aussi "fa" [fa] , employé surtout devant un autre infinitif, forme donnée par le TdF comme languedocienne et marseillaise (à côté du rhod. "fai") ; Levy mentionne pour l'apr. "faire, far, fer", Anglade "faire" et "far" seulement (4).

- Ind. prés. : "fau" [fa^u] , "fas" [fas] , "fa" [fa] ; "fen" [fē^u] , "fes" [fēs] "fan" [fā^u] .

- Ind. impft. : "faiéu" [fayiu] et, plus rarement, "fasiéu" [fazyiu]

- Subj. prés. : "que fàssi" [ké fasi]

- Passé simple : "fèri" [fēri] , 3e sg "fe" [fé] ou "faguè" [fagē] .

- Subj. impft. : "que fèssi" [ké fēsi] (parfois "que faguèssi")

- Impératif : "fai" [fai] ; "fen" [fē^u] , "fes" [fēs] .

- Futur : "farai" [falai] ; cond. : "fariéu" [falyiu]

- Part. prés. : "fent" [fē^u] ; part. pas. : "fa, facho" [fa], [fateʒo] .

Ces formes correspondent à celles que Ronjat indique pour le méditer. (5), à l'exception de l'impér. 2e sg ; il donne "fa" (comme à la 3e sg ind. prés.), alors que Fréjus dit "fai" (comme en prov. litt.) (6) ; c'est d'ailleurs la forme de l'apr., qui s'est peut-être

(1) BB2, 1541, 3vo ; 8vo.

(2) Var B 274, 1578, fo 577.

(3) cf GIPPM § 647, pp 298-300.

(4) GAP, p 333.

(5) GIPPM §§ 647-648, pp 299 et 300 ; cf aussi Fallen, p 453.

(6) Beaucoup de lieux du Var utilisent cette même forme.

maintenue en rapport avec "vai" de "ana" ("aller").

Au passé simple, la 3e sg "fe" a pu se conserver depuis l'apr. ; pour l'impft. subj., Anglade cite "fesson" (1), à la base du paradigme moderne.

Signalons quelques compléments ; nous avons entendu, aux Adrets, [fagèli] à côté de [fèli] (pas. simple), [ké fagèsè] (subj. impft., 3e sg) ; à Seillans, au passé simple, [fèli], [fagè], [fagèlyan] ; à La Garde-Freinet, [ké fagèsè] (subj. impft.), à côté de [fèli], [fèliyan] (au passé simple).

Notons que Nice offre "que fâgui" ou "que fàssi" (subj. pr.), "fent" ou "faguènt" (part. pr.) (2).

Les exemples du XVIème siècle restent assez nombreux : "fayre" et "far" pour l'inf. (3) ; "fa", "fan" pour l'ind. pr. ; "fasso", "fasson" pour le subj. pr. ; "fes" pour le pas. simple et "fessa" pour le subj. impft. ; "fara", "faran" pour le futur ; "fach, facho" pour le part. passé (4). Nous ne savons s'il faut rattacher au verbe "faire" des formes "fauyon" ou "faugon" (5).

Citons dans les lieux voisins : à Callas, "far", "fasse" (6) ; à Saint-Tropez, "fayre... a fach", "far, fere", "fasso" (7) ; à Flayosc,

(1) GAP, p 304, d'après Mahn.

(2) Compan, Grammaire, p 86.

(3) BB2, 1541, 2vo etc, ("faire", St-Raphaël, CC31, 12 etc). BB2, 5vo etc ; surtout devant un autre inf. mais parfois aussi employé seul ; cf "que fessa far degunas reparations" (Var 2697) ; "per far lapa-
rèt" ("pour faire la muraille") (CC63) etc.

(4) BB2, 10, 16 ; 68 etc ; CC61. BB2, 5vo, 8 ; 10 ; Le Puget, CC67 etc. Le Puget, CC67 ; Var 2697, BB2, 5. BB2, 4vo, 8 etc ; St-Raphaël, CC31, 12 ; Le Puget, CC67 etc.

(5) Nous lisons dans CC61 (1579-80) : "los caus masons fauyon la corty-
no daubarry Vyel" ("lesquels maçons faisaient"?..) ; "cant faugon
lo barry" ("quand ils faisaient le rempart ?") ; le sens semble
impliquer une forme du verbe faire.

(6) Callas, BB1 (1544-62).

(7) St-Tropez, CC120, BB1.

"far", "fet" (pas. s.) (1) ; à Callian, "fasent" (part. pr.) (2) ; à La Garde-Freinet, "fara", "fere", "far" (3).

La forme "fere" pour l'inf. est sans doute due à une influence française, à moins qu'elle ne se rattache à "fer" de l'apr. indiqué par Levy ; nous avons d'ailleurs quelques exemples de "fet" au part. passé à Fréjus, à la fin du XVIème siècle (4).

Chez nos écrivains dialectaux, nous pouvons lire : dans "Margarido", "fasian" (impft.), "fassoun" (subj. pr.), "fé", "fagué" (pas. simple), "féssé", "faguesse" (subj. impft), "fen" (part. pr.) (5) ; dans "Lou Franc Prouvençau", "fas" (2e sg), "fès" (2e pl), "fasse", "fagui" (subj. pr.), "fayie, fagien, fayien" (impft.), "fessoun" (subj. impft.) (6).

e) Thèmes présentant n, nd en latin, n en roman.

Il s'agit essentiellement des verbes "prendre", "teni", "veni". Nous n'avons rien de bien spécial à noter, les remarques les plus importantes ayant été faites précédemment (7).

Signalons simplement quelques formes du XVIème siècle : "que teygnon" (ou "teyguon", "qu'ils tiennent") (8), en rapport avec

(1) Var B 274, 1578, fo 577.

(2) Callian, CC83 (1588-89), InV.

(3) La Gde-Freinet, BB1 ; BB2 (1563-74), plusieurs ex. de "far adoubar", à côté de "fere adoubar".

(4) CC63 (1582-83) ; influence française sans doute ; mais nous trouvons aussi "fat" pour le part. pas. dans ces registres (CC61, 62, 63 etc).

(5) "Margarido", pp 8, 38, 28 (et 190), 58, 24, 8, 28.

(6) F.P. 84, 84, 84 (Pélabon), 88 (Rigolo), 85 (Qnsai, pour les 3 ex.), 81.

(7) En particulier à propos de l'ind. prés. 3e sg et de l'impératif 2e sg.

(8) BB2, 1546, 341 ; "teygnon" paraît plus vraisemblable.

un subj. "tenha", à côté de "tengua", indiqué par Anglade (1). Futur "teneran", à côté de "tendra" ; part. passé "tengut", "contenguda" (2). Dans les environs, "tenga" (subj.) à Bargemon (3).

- "venon" (3e pl), "venguet" (pas. simple), "es vengut", "es venguda" (4). Dans les environs, "venguessa" (subj. impft.) à Draguignan ; "venguesso", "venguesson", à La Garde-Freinet (5).

- "prendre", "prenguet" (pas. simple) (6). Dans les environs, "preguesso" (subj. impft.) à Saint-Tropez (7).

Nous avons lu, entre autres, "venguéssé" (subj. impft.) et "vénguén" (impér. 1ère pl) dans "Margarido" (8).

f) Thèmes comportant l en latin.

-- "falloir" : "fouié" [fuyé] (lat. fallere).

Verbe impersonnel.

- Ind. prés. : "fau" [fay / foy] . Impft. : "falié" [falyé] et "foulié" [fulyé]

- Futur : "fourra" [fura] . Cond. : "fourrié, foudrié" [furyé], [fudryé]

Le TdF donne "falé, faié (mars), foulé, faugué, fagué, fougué

(1) GAP, p 348.

(2) BB3 (1552), 237vo, 24. Var 2697, pour les 2 (cf La Gde-Freinet, BB1, Bargemon BB2 etc).

(3) Bargemon, BB2.

(4) BB3, 336. Le Puget, CC67 (cf La Gde-Freinet, CC66) ; ibid ; BB2, 2vo (cf St-Tropez, CC120).

(5) Draguignan, BB10 ; La Gde-Freinet, BB1 ; CC151.

(6) BB2, 343vo ; CC67.

(7) St-Tropez, CC120.

(8) "Margarido", pp 64, 110 (Forme empruntée au subj. prés.).

(rhod)" ; Ronjat mentionne un thème atone [ful-] (1).

Notre inf. "fouié" peut s'expliquer par un croisement entre "faié" et "foulé" ; mais il est possible de recourir aussi à une influence directe de "vouié" [vuyé] ("vouloir"), ce qui se retrouve dans l'impft. "foulié".

Nous avons relevé, dans "Lou Franc Prouvençau", "foulie" et "fourlié" (impft.), "foudrié" (cond.) (2).

Au conditionnel, "fourrié" [furyé] domine dans nos parlers du Var, mais nous avons entendu [fudryé] dans des lieux assez nombreux (Collobrières, La Mole, Mons, Trans, Lorgues, Tourves etc et de plus [foudryé] à Montauroux (3).

-- "valoir" : "vouié" [vuyé] (lat. valere).

- Ind. prés. : 3e sg "vòu" [vɔu]

- Impft. : 3e sg "voulié" [vulyé] ; 3e pl "voulie" [vulyé,]

- Futur : 3e sg "voudra, vourra" [vudra], [vura].

Nous avons relevé, à Hyères, [vagé] ou [vuyé] pour l'inf. ; [vulyé] pour l'impft. 3e sg. Le TdF indique "valé, vaié(m), vaugué (rhod)...".

Citons comme forme ancienne "valdra" au futur (4).

Contrairement à ce que remarque Ronjat (5), nos parlers ont connu un développement de formes à radical [val-] , parallèles à celles que nous avons vues pour "fouié" ; la collision homonymique entre

(1) GIPPM § 650, p 307.

(2) F.P. 78, 79 ; 80, 85 ; 79.

(3) Nous avons noté [furyé] à Cagnes et [foudryé] à La Gaude (AM).

(4) BB2, 8.

(5) GIPPM § 650, p 307, comme plus haut.

"vouié" ("valoir") et "vouïé" ("vouloir") est nette (1). Le point de départ est vraisemblablement [v_ou], qui d'un côté vient de volet, de l'autre de "vau" (< valet), avec affaiblissement de [a_u] en [o_u] en position prétonique (2).

Ce passage à un thème en [v_ou] s'est produit après la vocalisation de l, nette au XVIème siècle.

- "vouloir" : "vouié" [v_uyé] (lat. vulg. volere).
- Ind. prés. : "vouâli" [v_uali], "vouales, vouas" [v_ualès], [v_uas], "vòu" [v_ou]; "voulèn" [v_ulèn], "voulès" [v_ulès], "voualoun" [v_ualoun].
 - Impft. : "vouliéu" [v_ulyiu]
 - Passé simple : "vouguèri" [v_ugèri]
 - Subj. prés. : "que vouâgui" [kè v_uagi]
 - Subj. impft. : "que vouguèssi" [kè v_ugèssi]
 - Futur : "voudrai" [v_udrai] et "vourrai" [v_urai], plus fréquent à Fréjus.
 - Cond. : "voudriéu" [v_udryiu] et "vourriéu" [v_uryiu]
 - Part. prés. : "voulèn" [v_ulèn] et "vouïèn" [v_uyèn]
 - Part. passé : "vougu" [v_ugu].

Notons la différence de prononciation entre [v_ulyiu] de l'impft. et [v_uryiu] du conditionnel.

Pour l'inf. et le part. prés., nous avons entendu aux Adrets [v_ugè] [v_ulèn]; à Seillans, La Garde-Freinet, La Mole, Hyères etc [v_ugè] [v_ugèn] ("vougué" étant considéré par le TdF comme rhod.). D'autre part, à la 2e sg, [v_uas] au lieu de [v_ualès] est parfois considéré

(1) La confusion entre ces deux verbes se rencontre même dans des oeuvres imprimées ; nous lisons dans Chauvier (F.P. 90) : "valié diboursa" ("il voulait divorcer").

(2) dans des expressions telles que "acò vau rèn" [akò v_ou rèn].

comme une forme ancienne (à Seillans par exemple). On ne saurait affirmer que ce [vvas] soit totalement phonétique (en provenance de "volz" de l'apr.) (1), ou dû à l'analogie de "pouas" (de "pousquâ").

Les formes du XVIème siècle restent assez nombreuses : "vol" (3e sg), "volon" (3e pl), "volen" (1ère pl) ; "voldra", "voldran" (futur) ; "volio" (impft.) ; "voller" ou "voler" (inf.) ; "volgut" (part. pas.) (2).

Dans le voisinage, citons, pour Saint-Tropez, "vol", "volon" (ind. pr.), "voldra" (futur) (3) ; pour La Garde-Freinet, "volio" (impft.), "voguesson" (subj. impft.) (4).

Exemples fréquents chez nos écrivains dialectaux : dans "Margarido", "vouas" (2e sg), "vouagués" (impér. 2e sg), "voudrié" (cond.) (5) ; dans "Lou Franc Prouvençau", "vouilhé", "vouilhe" "vouihé", "vougue" (inf.) ; "vouali" (1ère sg), "voueli" (id), "voueles", "vouas", "voues" (2e sg), "vourès" (2e pl), "voualoun" (3e pl) ; "vouguèssi" (subj. impft.) ; "vougut" (part. pas.) (6).

g) Thèmes terminés en latin par *lv-* .

Tous ces verbes en -soudre (< solvère^v) (7) ont disparu de l'usage courant.

(1) Forme donnée par la GAP, p 352.

(2) BB2, 5vo ; CC66 etc. CC61. Var 2697. BB2, 8 etc. BB3 (1556), 366. Le Puget CC67. BB2, 341vo ; BB3 (1548), 72vo. Var 2697 etc.

(3) St-Tropez, BB3, BB1, BB2.

(4) La Garde-Freinet, BB1 (2 ex).

(5) "Margarido", pp 84, 352, 8.

(6) F.P. inf. 82, 81 (La Sinso), 86 (Qnsai), 88 (Chauvier) ; ind. pr. 78 (Cascaveou), 84 (Ch), 82 (Ch, 3 ex), 88 (Ch), 85 ; 77 (Rigolo) ; subj. 87 (Ch) ; part. 87.

(7) cf GIPPM § 650, p 307 ; pour l'apr., GAP, p 346 "solver, solvre".

Citons seulement le nom "soudo" [sɔwido] ("repas que l'on fait à la fin d'une récolte importante") (1), qui représente sans doute le part. passé fém. de (ab)solvère, au sens de "(récolte) achevée" (2).

Selon Ronjat, le part. "assout" de l'apr. se serait différencié en *assoit, puis la diphtongue -oui- plus fréquente aurait remplacé -oi-.

Quoi qu'il en soit, ce mot est connu dans la majeure partie de la région, parfois sous la forme "soueido" [sɔweido] (Les Adrets, Montauroux, Trans par exemple), parfois sous la forme [sɔyido] (Mons, Jabron etc) (3).

h) Thèmes terminés par sc, x en latin.

- "connaître" : "counouisse" [kɔnwɪsé] ou "counèisse" [kɔnɛisɛ] plus rare.
- In. prés. : "counouissi" [kɔnwɪsi], 3e sg "counouis" [kɔnwɪ]
- Ind. impft. : "counouissiéu" [kɔnwɪsyju], "counèissiéu" [kɔnɛisyju] (parfois aussi "counèssiéu" [kɔnɛsyju], surtout aux alentours de Fréjus).
- Subj. impft. : "que counouissèssi" [kɛ kɔnwɪsɛsi], "que counèissèssi" [kɛ kɔnɛisɛsi] (plus rare).
- Part. prés. : "counèissèn" [kɔnɛisɛn] surtout.
- Part. passé : "counouissu" [kɔnwɪsu].

Nous avons relevé [kɔnwɛisɛn] à Seillans.

Le TdF indique "counèisse, counouisse (Var)...", et pour le prés. ind. "counèisse ou counouisse", mais "counouèissi".

(1) cf TdF s.v. "soudo, assoudo".

(2) On peut, pour le sens et l'évolution, rapprocher du nom "acabada" ("achevée"), que nous avons entendu pour désigner le même repas à La Gaude et à Cagnes (AM).

(3) Nous reviendrons sur ce mot au lexique.

Citons pour le XVIème siècle un exemple emprunté à un composé : "es stat reconegut" (1), qui montre que le thème en -g- a pu être employé autrefois dans la région méditerranéenne ; l'apr. offrait d'ailleurs "conogut" (2).

Dans "Lou Franc Prouvençau", nous avons lu "counouisse" et "re-counouisse" (inf.), "counouissi" (1ère sg), "counoui" et "couneis" (3e sg), "counouissirié" (cond.) (3). Ces formes correspondent dans l'ensemble aux nôtres et ne présentent pas en particulier la triphthongue [wei], caractéristique du marseillais (4).

- "naître" : "Naisse" [naïsé] ou "neisse" [neïsé].
- Ind. prés. : 3e sg "naisse" [naïsé] ou "neisse" [neïsé]
- Subj. prés. : 3e sg "que neisse" [ké neïsé]
- Part. prés. : "neissènt" [neïsènt] ; part. pas. : "neissu" [neïsu].

Nous avons précisément trouvé ce part. passé "neissu" dans "Lou Franc Prouvençau" (5).

- "paraître" : "parèisse" [paɾeïsé].
- Ind. prés. : "parèissi" [paɾeïsi], 3e sg "pareis" [paɾeï]
- Subj. impft. : "que pareissèssi" [ké paɾeïsèsi]
- Part. passé : "pareissu" [paɾeïsu].

Nous ne trouvons donc pas de thème en -g- dans ce verbe.

- "croître". Le verbe "crèisse" n'est plus guère employé à Fréjus que dans des expressions toutes faites, comme "ni crèisse ni crebo" ; "il (ou elle) végète sans croître ni mourir)" (appliquée à une plante ou à un animal) ; ou encore "Sant Jan ti crèisse !" : "que Saint Jean te

(1) Le Puget, CC3 (1538).

(2) GAP, p 327.

(3) F.P. 90(Rigolo), 78,87 (Chauvier), 78 (et 84,88), 87,81 (Rigolo).

(4) cf TdF et GIPPM § 651, p 311.

(5) F.P. 86.

faisse grandir !" (formule avec subj. de souhait ; adressée à une personne qui éternue).

i) Thèmes terminés en latin vulgaire par rc, lg

Les deux termes que nous rencontrons ici ne sont plus guère usités qu'à l'infinitif :

-- "tordre" : "touarse" [tɔarsé] (^xtorcère).

Le TdF indique : "torse, touerse, touesse(m), touarse, touardre(d)".

Nous avons entendu [tɔrsolɔ] ("tords-le") à La Garde-Freinet ; mais les autres points survivants de la conjugaison se rattachent à [tɔrdré] (noté à La Mole) ou à [tɔrdré] emprunté au français : par exemple [tɔrdrɛn] (impft.) aux Adrets.

"Touart" part. passé à valeur d'adj. subsiste dans certains mots, comme "pecoui-touart" (variété de raisin) etc.

Nice a conservé "touorse", "touorsi, touorserai" etc (1).

-- "traire" : "mouse" [mɔzɛ] (^xmulgère).

Le TdF donne "mouse, mouse (a.l.d.)..." ; l'apr disait "molzer" (2)

j - Thèmes terminés par ng, ngu, m .

Ce groupe comporte essentiellement quatre verbes : "cregne"

(1) Compan, Grammaire, p 88. Ajoutons que nous avons lu "touessoun" (3e pl) dans F.P. 79 (Cascaveou).

(2) Nous avons entendu partout [mɔzɛ] dans le Var, sauf dans quelques points du nord-est : [mɔziɛ] (Mons, La Bastide, Trigance), [mɔziɛ] (Le Logis-du-Pin) (et aussi Cabris dans les AM).

[krén⁴é] ("craindre"), "plagne" [plagn⁴é] ("plaindre"), "pougne" ("piquer"), "vougne" [vugn⁴é] ("oindre"). Les bases latines sont *cremere (1), plangere, pungere, ungere ; l'apr. offrait "cremer" (2), "planher", "ponher", "onher" (3).

On peut se demander pourquoi "cremer" s'est trouvé attiré dans cette catégorie (tout comme "criembre" de l'afr. devenu "craindre") (4). Nous pensons à une influence des dérivés sur le part. passé d'abord, puis sur l'infinitif et sur le paradigme tout entier.

Le verbe "planher" avait un dérivé "planta" ("plainte") à côté de "planh" fondé sur le part. passé ; "cremer", lui, offrait "crenta" ("crainte") tiré sans doute d'un part. passé "crent, crenta" (< *cremitum, -tan). La similitude des dérivés a pu entraîner un part. "crenh" (d'où le nouveau verbe "crenhar" attesté dans Levy) et aussi un infin. "crenher".

Quoi qu'il en soit, une certaine normalisation est intervenue dans la conjugaison.

Par exemple :

- Ind. prés. : "crégni" [krégn⁴i], 3e sg "cregne" [krégn⁴é] ; 1ère pl "cregnen" [krégn⁴en].
- Impft. ind. : "cregniéu" [krégn⁴ieu].
- Subj. impft. : "que cregnèssi" [ké krégn⁴èsi].
- Part. passé : "cregnu" [krégn⁴u].

Peu de formes du XVIème siècle ; citons simplement "hougne" (inf.

(1) issu d'un croisement entre lat. tremere et un radical gaulois
*crit. (BvW, p 164 ; Fouche, Ph. p 691).

(2) L'apr. avait aussi "tremer".

(3) GAP, pp 339, 341, 338.

(4) Phénomène s'étant produit très tôt (cf BvW, loc. cit.).

"joindre") à La Garde-Freinet (1).

Nous avons noté dans nos écrivains dialectaux : "ougnu, do" (part. pas. fém.) dans "Margarido" (2) ; "plagne" (3e sg), "jougnien" (impft.), "jouegnes" (impér.) dans "Lou Franc Prouvençau" (3).

Les principales différences avec le prov. litt. (et le rhod.) portent sur l'ind. prés. 3e sg "plagne" pour Fréjus (au lieu de "plan") et sur le part. passé "plagnu" (au lieu de "plan, plancho") (4). A la 3e sg, notre parler a maintenu [ɲ] de l'apr., par influence de l'inf. sans doute (5). Cette influence a joué aussi pour le part. passé.

Mentionnons pour terminer que plusieurs des verbes indiqués par Ronjat dans cette catégorie ont totalement disparu (6) ; "jougne" [ʝuɲne] ("joindre") n'est plus guère employé.

k - Thèmes en r ou rr .

- "courir" : "courre" [kure]
- Ind. prés. : 3e sg "courre" [kure]
- Ind. impft. : "courriéu" [kurɣiə]
- Cond. : "courririéu" [kurilɣiə] et [kalilɣiə] (avec assimilation du premier r au deuxième sans doute).
- Part. passé : "courru" [kuru] .

(1) La Gde-Freinet, CC151 (1578-79), InV.

(2) "Margarido", p 228.

(3) F.P. 82 (La Sinso) ; 87 ; 76 (Chauvier).

(4) cf GIPPM § 650, pp 308-309 ; Fallen, Grammaire, pp 459 sq. Certains de ces verbes ont aussi un part. passé en "-gnedu, -gudo" ; cf "plagnegu", "pougnedu", "vougnedu" (cf aussi B. Durand, p 78 etc).

(5) Même maintien à Nice (cf Compan, Grammaire, p 87).

(6) Ronjat en énumère 14, plus les dérivés en -stregne < stringère (loc. cit.).

Notons "courre" 3e sg, par opposition au prov. litt. "cour", apr. "cor" (1).

Nous avons lu "courririan" (cond.) dans "Lou Franc Prouvençau" (2).

-- "quérir" : "quèrre" [kèrè] . Ce mot disparaît presque totalement devant "cerca" [sɛrka] ("chercher").

On en faisait en revanche un grand usage au XVIème siècle ; cf "querre", "quere", "seran requerit" (du composé "requerir") (3).

"Lou Franc Prouvençau" nous a fourni "queire" pour l'infinitif (4).

1 - Thèmes anomaux seulement au participe passé.

Ronjat présente sous cette rubrique un certain nombre de verbes. Nous avons fort peu de chose à dire : pour "metre" ("mettre"), le part. passé est "mes, messo" [mè], [mɛso] , comme ailleurs ; pour "soufri" ("souffrir"), nous avons "soufert" [sufer] (peut-être par suite de l'influence française, surtout) ; pour "mourir", "mouart, mouarto" [muwar], [muwarto] (ordinaire dans le domaine méditerranéen) ; pour "durbi" [durbi] ("ouvrir"), on a - comme nous l'avons déjà remarqué - [durbi] [durbido] , par influence de l'infinitif ; il en est de même pour "curbi" ("couvrir"), rarement employé d'ailleurs.

Dans le verbe "roumpre" [rɔmpre] ("rompre, briser"), la forme ancienne "rot" (< ruptum), encore usuelle au XVIème siècle à Fréjus et dans la région (5), a complètement disparu devant "roumpu, roumpudo"

(1) GAP, p 327, "corrèr, corré".

(2) F.P. 79 (Chauvier).

(3) Le Puget, CC67 (plusieurs ex.) ; La Gde-Freinet, BB2. La Gde-Freinet CC150. La Gde-Freinet, BB1 ; cf GAP, p 342, "querre, querir (querer)".

(4) F.P. 82 (Chauvier).

(5) BB3, 1, "ques rot... que lan rot" ; Callas, BB1, "foguet rot".

[rɔmput], [rɔmpudo], déjà mentionné d'ailleurs par Anglade (1).

Dès le XVIème, nous trouvons "romput" à Fréjus et à Callian, "rompudes" (fém. pl.) à Bagnols (2).

En revanche, nous lisons encore "rout" dans "Lou Franc Prouvençau" (3).

m) Verbe "aller".

Ce verbe se doit de figurer dans un exposé sur les verbes anomaux mais il n'offre rien de bien particulier dans notre région.

- Ind. prés. : "vau" [vau], "vas" [vas], "va" [va]; "anen" [anɛ̃], "anès" [anɛs], "van" [vɑ̃].
- Impératif : "vai" [vai]; "anen", "anès".
- Ind. impft. : "anàvi" [anavi]
- Passé simple : "anèri" [anɛ̃ri]
- Subj. prés. : "que vâgui" [kɛ vɑ̃gi]; "que vaguen" [kɛ vɑ̃gɛ̃]
- Subj. impft. : "Qu'anèssi" [k anɛsi]
- Futur : "anarai" [anaʁai]; cond. : "anariéu" [anaʁiɛu]
- Part. prés. : "anènt" [anɛ̃t]; part. passé : "ana, anado" [ana], [anado]

Il convient de noter l'impératif 2e sg "vai", en rapport avec "fai" (de "faire"), comme nous l'avons dit plus haut.

Les formes anciennes restent assez nombreuses : "annar" ou "anar" (inf.) ; "va" (ind. pr.) ; "anet" (pas. s.) ; "anaran" (fut.) ; "vagon" (subj. prés.) ; "anat" (part. pas.) (4).

(1) GAP, p 296 : "romput", forme analogique plus rare.

(2) CC61. Callian CC70 (1571) ; Bagnols, BB1 (1591), 57.

(3) F.P. 89 (Chauvier). Nous avons déjà parlé d'ailleurs de ce part. pass.

(4) BB2, 3vo, 341vo etc ; Le Puget, CC67 (1537-38). St-Raphaël, CC1 ; 14vo ; CC62 etc. Le Puget, CC67 (2 ex). BB3, 336 etc. BB2, 9vo ; BB3, 336. Le Puget, CC67. Mentionnons aussi le part. prés. "anant" (cad 1518, 7, 11vo etc ; CC62 etc).

Pour les lieux voisins, mentionnons : à Bargemon, "s'enanar" (nous citons en même temps que le verbe simple ce composé si fréquent), "s'en anaran" (1) ; à Saint-Tropez, "vague" et "s'en vago", "s'en anara" (2) ; à La Garde-Freinet, "vague", "anara", "anar" (3) ; à Callian, "anar" et "annar", "annet", "aneron", "annat", "s'anet", "vagueron" (qui paraît être un passé simple) (4).

Nous avons lu dans nos écrivains dialectaux : dans "Margarido", "anén" (impér.), "vague s'en", "s'evinana", "se v'navias" ("si vous vous en alliez"), "anan" (part. pr.), "vague" (subj.) (5) ; dans "Lou Franc Prouvençau", "anavo", "s'evinanè", "s'es einana", "que vagui", "en s'evinanant" (6).

Nous pouvons remarquer en effet que, pour "s'en aller", Fréjus, comme beaucoup d'autres parlers du Var, dit actuellement "s'evinana" [s'evinana] (que le TdF relève comme limousin) ; à l'impér. 2e sg, à côté de "vai-t'en" [vai t'ɛn], nous avons entendu [vatɛn] aux Adrets, [vej t'ɛn] à La Mole, [ɛn vatɛn] à Seillans ; pour la 2e pl, nous avons noté à Fréjus [ananavuzɛn], [ananavɥ], [évanèvu] ; à La Mole [évanèvu], qui paraît très fréquent.

n) "Dare" et "stare".

Ces verbes ne sont plus représentés que dans des formules toutes faites qui tendent à disparaître :

"da-mi un moucèu" [da mi ɑ̃ muʁɛu] ("donne-moi un morceau"),

(1) Bargemon, BB2 ; BB5.

(2) St-Tropez, BB1 ; BB2.

(3) La Garde-Freinet, BB2 ; BB3 ; CC150.

(4) Callian, CC66, 67, 68, 72, 75, 81 ; CC73 (1573-75) ; CC76, 77 ; CC77 ; CC83 ; CC79.

(5) "Margarido", pp 100, 50, 68 (et 184), 68, 364, 84.

(6) F.P. 81 (Chauvier), 79 (Ch), 81 (Ch), 88, 90 (Ch).

"da-me n'en un moucèu" [da.mé.nèn.un.musèu] ("donne-m'en...") ;
 -"leisso-m'ista" (ou "leisso-mi'sta") [leisso.mista] ("laisse-moi
 tranquille") ; cette expression est citée dans le TdF et en apr. "lais-
 sar estar" avait plusieurs sens, dont celui que Fréjus connaît encore (1)

-- Note complémentaire. - Les verbes en -ia [ya].

Les grammairiens ont noté depuis longtemps que ces verbes présen-
 taient, dans les parlers méditer., une conjugaison particulière, surtout
 au présent de l'indicatif (2).

Pour "remercia" par exemple, M. B. Durand indique : "remerciéu,
 remerciés, remercié", remercion" en face du prov. litt. "remèrcie,
 remèrcies, remèrcio, remèrcion".

Il convient de préciser tout d'abord que - pour Fréjus tout au
 moins - cette remarque ne s'applique que si -ia n'est pas précédé d'une
 voyelle ; car dans ce cas précis, la conjugaison reste normale :

"badaia" [badaya] ("bâiller") [badayi], [badayo]
 "baia" [baya] ("baiser") [bayi], [bayo] (3).

Mais, après consonne, on aura, par exemple pour le verbe "varia"
 [valya] ("tituber, vaciller") (4) :
 [valyèu], [valyès], [valyè], [valyâ], ... [valyèn].

Et précisément, nous pouvons noter que cette catégorie des verbes
 en -ia s'enrichit à Fréjus et dans la région, comme dans beaucoup de
 parlers méditer. et alpins :

-
- (1) cf GIPPM § 646. Dans la région de Grasse, le continuateur de stare
 est davantage usité et nous avons entendu à Cabris : [estai palet]
 ("reste tranquille") et [estai aseta] ("reste assis").
 - (2) cf B. Durand, Grammaire, p 138 ; TdF aux mots "eslucia", "remercia",
 "vareja" etc.
 - (3) cf l'expression plaisante "baio tu, baio iéu", appliquée à des gens
 qui s'embrassent avec de grandes démonstrations.
 - (4) TdF : "vareja, varassia(a), varea, varia, vara(m) (rom. vairejar,
 lat. varicare)". Vaciller, chanceler.

a) de rares doublets d'infinitifs de III (1),

[eskunya] à côté de [eskupi]

b) surtout, nous l'avons déjà relevé (2), d'un certain nombre de verbes en [ya] < idiare (3), ou même de verbes suivant un autre type en prov. litt.

Citons par exemple [dʲargunya] ("balbutier, essayer de parler"), entendu aux Adrets ; [gamunya] ("grommeler") (4) ; [lagrémya] ("larmoyer, pleurer") ; [tʲɛtunya] ("dorloter") ; [tusunya] ("tousser fréquemment") etc.

Peut-on esquisser une étude géographique du phénomène, qui affecte surtout les parlers méditer. et alpins ? C'est bien difficile car chaque mot peut connaître une évolution différente. Citons des exemples : nous avons entendu [grunya] aux Mayons, à côté de [grupi] à La Garde-Freinet ("rempailler") ; [pétya] dans le nord du Var, à côté de [pétédya/pétéya] ("péter") ; [ilésya] ("bégayer") aux Adrets (5), [ilétunya] à Seillans (6) ; [rénulya] ("grogner", en parlant d'un chien) à La Mole (7).

Mentionnons un dernier exemple de ces divergences de traitement : le TdF présente un verbe "eslucia, lucia(d), esliéucia, esluoucia(a)... eiaussa, uiaussa (rhod)". Eclairer en parlant des éclairs.

(1) cf dans la Morphologie, Généralités sur les conjugaisons.

(2) cf "Phonétique. La mi-occlusive prépalatale sonore [dʲ] ; Remarques".

(3) cf GAP, p 390.

(4) TdF : "ganouna, gamounia(d), gamouina, gamoutia(m)".

(5) TdF : "bleseja, blesseja... blesseia (Var), blessia(a), "blesia(m)". Bléser, articuler mal les mots.

(6) TdF : "bretouneja"... bretounea(a), bretounia(d)".

(7) TdF : "renouia, renouria(m), renoulia, renourea, rouna(a)". Geindre, vagir, pleurer sans sujet.

Se rattachant soit à ces bases soit à un thème voisin, nous retrouvons dans notre région : à Mons [laussyé] (à côté de la lauséya au passé composé), à Cabris [lusyé] , à Salernes, par suite sans doute de transformations secondaires complexes, [dyûussyé] .

Nous avons entendu en revanche [lousiya] à Tanneron, [lusiyo] à Grasse, [lusiya] à La Gaude, considéré comme un vieux mot.

Les trois premières formes semblent bien provenir d'un thème en -ia, mais le passé composé relevé à Mons témoigne d'une hésitation entre [éya] et [ya] .

En définitive, ces verbes en -ia connaissent effectivement dans notre parler une conjugaison particulière mais leur nombre reste sujet à des variations locales, voire individuelles.

XI - LES MOTS DEPOURVUS DE FLEXION .

Nous adoptons cette expression employée par Ronjat (1), et commode. Les points communs entre tous ces mots d'ailleurs abondent et, en particulier, la distinction entre adverbes et prépositions est moins poussée, bien souvent, que dans le français contemporain.

Nous n'avons que quelques remarques à présenter ici, parce que, d'une part, le parler de Fréjus offre peu de différences avec les autres parlers méditer., et parce que, d'autre part, l'influence du français se fait, de jour en jour, plus sensible.

Idée générale en effet à laquelle on pourrait arriver : disparition de beaucoup de types traditionnels de l'apr., maintenus - plus

(1) GIPPM §§ 740 à 759.

ou moins artificiellement peut-être - en prov. littéraire. On peut s'en rendre compte en se reportant aux listes des grammaires, par exemple celle d'Anglade pour l'apr., celle de M. B. Durand pour la langue moderne (1).

Non usités chez nous : "Alin, peralin, eilalin, amoundaut, aperamount, çai, eiça... ; aperavans, desenant, enterin ; majamen" (pour les adverbes) ; "tre que, d'oumaci, amor que etc" (pour les conj. de subordination).

A - LES ADVERBES (2).

1°) Adverbes de lieu.

a) "Où" .

La forme la plus courante pour Fréjus même est "ente" [e_nte], que Ronjat signale pour le Limousin, Montpellier, Barcelonnette ; on entend aussi "moute" [m_nte] (mot le plus courant dans le méditer. de l'ouest) et "ounte" [a_nte] (3). La forme "ente" est due, selon Ronjat (4), à un croisement entre "ounte" et le continuateur de "ad" ou "inde ad" ; nous l'avons notée aux Arcs mais elle reste inconnue dans la région de Toulon et Hyères. D'autres influences ont pu jouer à propos de ce mot et nous avons relevé "doun" [d_nte] à Montauroux (5).

Au XVIème siècle, dans un relevé certes partiel, nous n'avons pas trouvé "ente", mais seulement "hont" ou "onte" (6) ; même usage dans les

(1) GAP, p 353 sq ; B. Durand, Grammaire, pp 86-91.

(2) GAP, pp 352-363 ; GIPPM §§ 740-747.

(3) Nous avons relevé par ex. à Agay : "Ount'es anado ?" ("où est-elle allée ?") ; même emploi à Mons.

(4) GIPPM § 741, p 485.

(5) "Doun" est aussi une forme niçoise (cf Compan, Grammaire, p 54) ; l'apr. avait "on, ont, don".

(6) Cad 1518, 41vo, 69, 190vo etc. Cad 1567, 7vo.

lieux voisins, avec, par exemple, "ont" à Callian (1).

b) "loi" et "là" .

"Eici" [eisi], "eila" [eila], formes composées de ecce (ou acce)+hic, pour le premier, (il) lac, pour le second.

"Aqui" < eccum hic, selon Anglade (2) a un sens plus large ; "là", dans des groupes tels que "es aqui" ("il est là"), mais "ici", quand il est joint au démonstratif, dans des formules que nous avons vues plus haut : "aquéu d'aqui" ("celui-ci"), s'opposant à "aquéu d'eila" ("celui-là").

On trouve au XVIème siècle une forme simple "la", surtout employée comme antécédent de "ont, onte" ; cf "ung celier la ont ten sa tino" ("... là où il tient sa cuve") (3).

c) "Ailleurs" .

Fréjus dit "aiurs", emprunté au français [ayur] ; le TdF indique "aiours... alhurs (g), alhuers(d)" ; l'apr. avait "alhor, alhors", l'étymologie restant douteuse (4).

d) Comme ailleurs, on rencontre des locutions adverbiales ou des adverbies formés à l'aide de la préposition "de" (5) : "dessus" [désu], "dessouto" [désuto] ("dessous"), "dedins" [dédi] ("dedans"), "defouaro" [délwafo] ("dehors"), "cintre" [cintre] ("dedans, à

(1) Callian, CC67 (1566-67), 56vo, InV.

(2) GAP, p 355.

(3) Cad 1518, 69 (cf 190vo). Anglade mentionne des groupes identiques pour l'apr. (GAP, p 357).

(4) Le lat. aliorsum ne convient pas à la forme fçse ; on a supposé aliore, issu de "in aliore loco" ("dans un autre lieu") cf BvW, p 15.

(5) cf GIPPM § 741, p 486.

l'intérieur") (1), "davans" [davâ_n] ("devant"), "dernié, darnié" [dernyé], [darnyé] ("derrière") ; "d'amount" [damâ_n] ("en haut"), "d'avau" [dava_n] ("en bas"), alors que pour ces deux derniers mots, la région de Toulon-Hyères préfère en général "à-d'aut" [ada_n] et "dabas" [dabas] .

e) Pour "près", nous utilisons "pres" [prè] et "proche" [prote_{je}] (adv. et adj.).

Le premier de ces mots, connu de l'apr., figure dans nos textes du XVIème siècle ; cf "aqui pres" ("là tout près") (2).

f) Ajoutons "luen" [lue_n] ("loin"), qui connaît parfois une sorte de flexion (d'où [èz lue_n te_{yo}] : "elle est loin") ; "pertout, partout", souvent précédé de "de" (au sens de "partout") ; "en-luè" [è_n lue_n] (en aucun lieu, nulle part), qui devient plus rare et est inconnu dans certains lieux, comme Les Adrets (3).

2°) Adverbes de temps (4).

a) "Toujour" [tudj_{ya}] ("toujours"), "jamai" [djamai] ("jamais"), "souvent" [sue_n] ("souvent"), n'offrent pas de difficulté.

Pour "parfois", Fréjus emploie "quàuqui-fes" [ko_nki_fé] et aussi l'expression "de coup que li a" [dé ko_n ké lya] .

(1) Le TdF donne "dintre, adintre (Var)... drento (niç)" ; M. Compan, Grammaire p 54, mentionne "dins, dintre, d~~e~~ dintre".

(2) Cad 1518, 180 aj.

(3) Anglade signale "en loc", adv. de lieu, "quelque part" et indique que ce mot a pris dans les dialectes modernes le sens négatif de "nulle part", par suite de son emploi fréquent dans les phrases négatives (GAP, p 359, note 1).

(4) GAP, pp 358-361 ; GIPPM §§ 742-743.

Signalons encore l'utilisation de "de-longo", au sens de "continuellement, toujours".

b) Notons de plus "encuei" [ɛ̃kʷei] et "au-jour-d'uei" [ɔndʒardʷei] ("aujourd'hui") ; "deman" [démɑ̃] et "demen" [démɛ̃] (par influence du français) ("demain") ; "ièr" [yèr] ("hier") ; "avans-ièr" [avɑ̃ yèr] ou [davɑ̃t yèr] ("avant-hier") ; "deja" [dɛdʒa] ("déjà").

c) Pour "vite", par suite de l'influence française, "vite" [vité] gagne du terrain au détriment de "lèu" [lèu] ("tôt, vite") (1).

d) "Aro" [aʁo] ("maintenant") (2) reste bien utilisé.

Notre parler connaît en principe la distinction entre "adès" [adè] ("naguère, tout à l'heure" dans le passé) et "tout aro" [tutaro] ("sous peu, tout à l'heure" dans l'avenir) (3) ; mais on entend parfois "tout aro" au sens de "adès", comme dans un certain nombre de lieux.

e) Signalons l'emploi de "uno-fes" [uno fɛ] , au sens de "autrefois" (4) synonymes "autre-tèms" [autré tɛ̃] et "àutri-fes" [autri fɛ] .

Pour "soudain", on n'entend guère que "tout-d'un coup" [tu d'ũ kɔp].

f) Ajoutons que "puei" [pʷei] , "pui" [pʷi] (influence française),

(1) L'apr. connaissait "viatz, vivatz" < vivacius, selon Anglade (GAP, p 361) ; mais "vite" vient plutôt d'une onomatopée imitant un mouvement imprévu et rapide (BvW, p 667) ; origine obscure selon le N. dict. ét. p 796. Nice utilise "lèu" et "vitou" (Compan, Grammaire, p 54).

(2) Formes variées en apr., rattachées à ad hora (GAP, p 360).

(3) "Adès" étymologie douteuse, peut-être ad ipsum. L'apr. avait "a l'ara" ("sur l'heure").

(4) cf it. "una volta" ; le franç. rég. dit aussi "une fois".

régulièrement "puis, ensuite", possède de nombreux emplois, souvent intraduisibles, comme l'a remarqué A. Brun pour le français régional (1).

3°) Adverbes de quantité (2).

a) "Quant" [kã] et "tant" [ta] correspondent au franç. "combien" et "tant, si" (3).

b) "Plus" [plu] ou "pu" [pu] et "mai" [mai] signifient "plus" (4) ; "mens" [mẽ] ("moins") ; "fouarço, fouaço" [fugaso], [fugaso] ("beaucoup").

L'emploi de "belcop" au XVIème siècle (5) est peut-être un gallicisme à cette époque.

c) "Proun" [prou] ("assez") (6), et "trou" [tro] ("trop") (7) sont ordinaires dans les parlers méditer.

d) "Soudamen" [suidamẽ], "suidamen" [suidamẽ] est plus particulier. Le TdF donne "soudamen" (s.v. "souletamen"), avec référence à Crousillat (parler de Salon). On peut penser à une attraction paronymique relativement récente, fondée sur l'adj. "soulide" (8).

(1) Brun, F.M. p 73. Cette étude se rattache plutôt à la syntaxe.

(2) GAP, pp 361-363 ; GIPPM § 745.

(3) "Tant" peut donner lieu aussi à des idiotismes.

(4) "Mai" a de nombreuses autres valeurs.

(5) cf "fan belcop de mals et insults" (BB3, 287, InV) ; toutefois Anglade indique pour "beaucoup" : "Cop (Bel)" et "gran cop" (p 361).

(6) Croisement probable entre prode et bene ou entre leurs continuateurs romans (GIPPM § 403, p 326). L'apr. présente "pro, pron".

(7) Sans doute du francique^x prop ("entassement") cf BvW, p 644.

(8) Renseignement communiqué par M. Rostaing. Le TdF mentionne "souramen" pour le Var, "soroment" pour les Alpes ; l'apr. semble ne connaître que "solamen".

Nous retrouvons "soudamen" sous la plume de Chauvier (1), et "suidamen" employé par "Qu noun sai" et "Rigolo" (2).

e) "Pau" [pau] ("peu") et "gaire" [gaizé] ("guère") restent utilisés comme ailleurs (3).

4°) Adverbe de manière (4).

Les adverbes en -ment (écrit -men) [mɛn] sont formés en général comme en français ; quelques exceptions cependant, telles que "diferentamen" [difɛntamɛn], pour "différemment" ; c'est d'ailleurs la forme du prov. litt.

"Ensin" [ɛnsɪn] ("ainsi") peut parfois recevoir une désinence caractéristique de fém., d'où "ensino" ; Ronjat indique "ensindo" et "ensinto" pour le méditer. (5), formes que nous n'avons pas entendues.

"Bèn" [bɛn], "mau" [mau], "d'aise" ("doucement") [daizé] n'offrent pas de difficulté.

Signalons encore les différentes prononciations [myès/myè/myer] pour "miés" < melius ("mieux").

(1) F.P. 80 (p 67), 82 (p 140), 83, 84 (p 38), 85 (pp 65, 112), 88 (p 29) ; ajoutons "soudament" (87, Jan-André). Chauvier utilise aussi "soulamen" (79..).

(2) F.P. 87 (Rigolo, p 37) ; 85 (Qns) ; "suidament" (87, Qns) ; Rigolo emploie aussi "soucamen" (81, p 128 ; 90, p 110), donné par le TdF comme rhod.

(3) "Gaire", du francique ^xwaigaro ("beaucoup"), cf BvW, p 304.

(4) GIPPM § 746.

(5) Ibid, p 493. Base du mot "sic", auquel se sont agglutinés des éléments divers.

5°) Adverbes de négation et de doute (1).

Au français "ne... pas", "ne... que", correspondent simplement, comme dans le franç. parlé courant, "pas" [pa] et "que" [ké] .

Dans la langue du XVIème siècle en revanche, "non" était fréquent et s'est maintenu assez longtemps, selon les régions; cf à Ubraye la réplique d'un joueur de boules à un adversaire : "Tu noun sies que ung bellitre", en 1635 ou 1636 (2).

Notons l'emploi assez usuel de "màncou" [mā_nku] au sens de "pas, pas du tout" (rhod. "manco") (3).

Pour "peut-être", on entend à Fréjus même "belèu" [bèlèu] et "bessai" [bèsai] (< bene sapio) (4), le premier étant légèrement plus fréquent, semble-t-il.

B - LES PREPOSITIONS (5).

Nous laissons de côté toutes les distinctions fondées sur l'origine et la valeur propre de ces mots (6) ; nous groupons prépositions et locutions prépositives.

a) "Encò de", venant de "en acò de", ("chez"), disparaît de plus en plus devant "ché" [tchè], emprunté au français ; il en est de même dans

(1) GAP, p 363 ; GIPPM § 747.

(2) Arch. Var, B 297, d'après l'inventaire des Arch. civiles (A et B).

(3) Nice dit aussi "màncou" (Compan, Grammaire, p 55).

(4) GIPPM § 747, p 495. On entend et on lit parfois "bulèu", par labialisation (cf Chauvier, F.P. 83).

(5) GAP, pp 364-366 ; GIPPM §§ 748-749.

(6) cf GIPPM § 748, p 495, début.

l'usage courant des parlers du Var.

Nous trouvons déjà ce gallicisme dans "Lou Franc Prouvençau", notamment sous la plume de JB Gaut (1).

b) Pour "avec", Fréjus dit "emé" [émé], avec souvent aphérèse de la voyelle initiale en débit rapide ; le mot provient de l'apr. "ambe" (issu de apud, selon Ronjat), avec, au besoin, une influence des continuateurs de inde ad (2).

La langue du XVIème siècle emploie encore "ambe" (3) et parfois la variante "anbe" (4).

Les lieux voisins présentent des formes identiques, par exemple pour Callian "enbe", "enbe", "ambe" (5). Les registres de La Garde-Freinet et de Saint-Tropez offrent de nombreux exemples de "ambe", mais une mention reste intéressante : "confrontant ame los barris et ambe la luegua" (6) ; nous aurions, avec "ame", une forme plus "moderne".

c) Pour "à" (surtout sans mouvement), "en" [ən] in, très fréquent au XVIème siècle (7), a cédé beaucoup de terrain devant "à" [a] < ad .

-
- (1) "ché lei pople" (F.P. 83, p 116) ; en revanche "co dau dentisto" (79, Cascaveou).
 - (2) GIPPM § 749, p 501. L'apr. disait "ab, am, an, amb, ambe, abe" (GAP, 365).
 - (3) Cad 1518, 1 (7 exemples) etc ; cad 1532, 1567, BB2 ; CC66 (1586) ; St-Raphaël, CC1, 44 etc ; Le Puget, CC3, 1 etc.
 - (4) Cad 1518, 45, 178 ; cad 1532, 57, 68 etc ; St-Raphaël, CC1, 6 ; Le Puget, CC2, 18 etc.
 - (5) Callian, CC68, 27vo ; CC73, 23vo ; CC76, 25 ; Inv.
 - (6) St-Tropez, CC1.
 - (7) Notamment dans les cadastres.

d) "Pèr" [pèr] joue un rôle important, équivalant à la fois à "par" et à "pour" : "pica pèr soun pero" ("frappé par son père") ; "l'a douna pèr iéu" ("il l'a donné pour moi") (1).

e) Les équivalents de "sur" et "sous" restent "sus" [su] et "souto" [suto] (ou "dessus, dessouto") (2).

Au XVIème siècle, pour "sur", on trouve, à côté de "sus" (3), des dérivés de super : "sobre" et "subre" (4).

Pour "sous", nous lisons : "sota", "soto", "de soto", "soubto", "soutto" (5).

La forme "sotz" (venant de subtus), ensuite "sos", a dû disparaître assez vite, peut-être pour éviter un rapprochement fâcheux avec "sus" issu de ^x susum ; on rencontre d'ailleurs "sota" dès l'apr. (6).

f) Pour "devant" et "derrière", mêmes mots que pour les adverbes, c'est-à-dire "davans" et "dernié, darnié".

Au sens de "derrière", la langue du XVIème utilisait "darreyre" ou "derier" (rattachés à retro) (7) ; cf "darreyre la mayson", "dareyre levescat" ; "derier sant Joseph" (8).

(1) D'où le franç. rég. local "frappé pour son père" (= "par...").

(2) "Sus" < ^x susum < sursum (cf GAP, p 357). "Souto" issu d'un croisement entre subtus et "jota" < juxta (GIPPM § 749, p 507).

(3) Par ex. "sus lo peys" ("sur le poisson"), BB2, 1541, 2vo, cf 5vo etc ; BB3, 1vo.

(4) Cad 1518, 37vo, 182vo ; cad 1532, 142, 196 etc. Cad 1518, 143vo, 170 ; cad 1532, 169vo.

(5) Cad 1532, 142 ; cad 1518, 1vo, 2vo etc ; 1532, 117vo etc ; cad 1518, 141 ; cad 1567, 7, 14 etc ; cad 1593, 1.

(6) cf GIPPM § 749, p 507 ; Levy etc.

(7) cf GAP, p 357.

(8) Cad 1518, 9 etc ; cad 1532, 50 ; cad 1518, 12 ajout.

g) Pour "selon", on entend [sɛlɔ̃] ou [sɛlɔ̃n] , dus à l'influence française (1).

Au XVIème siècle, on avait encore "segon" < secundu(m) ; cf "segon la tenor" (2).

Remarques

1) Notons que "sus" et "souto" peuvent être employés aussi comme ad-
verbes, dans des expressions telles que "èstre sus" ("être dessus"),
"èstre souto" ("être dessous"), "si faire souto" ("faire ses besoins
sous soi") etc.

2) La langue du XVIème siècle utilisait d'autres prépositions formées
avec "de" :

- "dajusta" ("près de") (3) ; exemple "daiusta la vinho", "daiosta
lostal" (4).

- "dapet", aussi au sens de "près de" (cf TdF "dapèd", prép. et adv.
"près, auprès") ; ex. "dapet nostro damo" (5).

- "dentort" ("tout autour de") ; Anglade cite l'adv. de lieu "entorn"
< in tórno (6) ; ex. "dentort sa possession" (7).

- "deves" ("vers, du côté de") ; Anglade cite "devers, deves, daus" ;
le TdF donne "devers" ou "de-vers" (8) ; ex. "deves sanct anthoni" (9).

(1) "Selon est emprunté au franç. vers la fin du XIVE siècle" (GAP
p 366, note 1.

(2) BE3, 1548, 1vo.

(3) Anglade cite "josta, de josta" juxta (GAP, p 366).

(4) Cad 1518, 2vo ajout ; 102.

(5) Cad 1532, 42 ; cf 126.

(6) GAP, p 356.

(7) Cad 1518, 165.

(8) GAP, p 366.

(9) Cad 1532, 6vo ; cf 7vo, 190.

3) "Fora" (puis "foro") est fréquent dans les anciens cadastres, avec le sens de "au dehors de" (apr. "fors, foras") (1) ; cf à Fréjus "foro barri" ("en dehors du rempart") (2) ; au Puget, "fora villa", "foro villo" (3) ; à Saint-Raphaël, "foro villo", "de foro villo" (4) etc.

4) "Dintre" revient souvent dans nos textes du XVIème siècle souvent comme préposition : par exemple à Saint-Raphaël, "dintres Villo" ("à l'intérieur de la ville"), "dintre Ville (Villo)" (5) ; à Fréjus, "d'intre lou port", "d'intre loudit estang", "dyntre lo jardyn" (6) etc.

5) Les locutions prépositives "quant a", "tochant a", au sens de "pour ce qui est de, en ce qui concerne", usuelles dans les délibérations communales du XVIème siècle, ont, pour ainsi dire, disparu ; citons, dans le registre BB2 : "tochant a la commission", "quant au prepaus" (7).

La première de ces locutions semble présenter une influence française dans le traitement de c- ; nous avons relevé à La Garde-Freinet la forme phonétique "per sa part touquant" ("concernant sa part") (8) ; Levy mentionne le sens de "concerner" pour le verbe "tocar" de l'apr.

6) On entend parfois "eicetat" [e_iséta] (ou encore [aséta], [iéta]) au sens de "excepté, sauf".

(1) GAP, pp 356 et 365.

(2) Cad 1518, 168 etc.

(3) Le Puget, CC3, 5, 6vo etc. Cad 1605, 1.

(4) St-Raphaël, CC1, 8vo ; CC2, 4vo etc. CC1, 6.

(5) St-Raphaël, CC1, 6 etc. CC2, 1, 4 etc.

(6) BB4 (1560-77), 51 InV ; cf 132vo. CC61 (1579-80).

(7) BB2, 5vo ; cf 6, 6vo, 8, 10vo etc. "Quant a", BB2, 4vo ; cf 3vo ; BB3, 1vo etc. Ces locutions se rattachent certes à un langage juridique qui peut nous paraître un peu périmé.

(8) La Gde-Freinet, BB2, 1563, InV.

C - LES CONJONCTIONS (1).

1°) La subordination.

Anglade remarque qu'"il ne reste plus en ancien provençal qu'un petit nombre de conjonctions se rattachant directement aux conjonctions latines" (2). La plupart des subordonnants nouveaux comportaient pour deuxième ou dernier élément "que" (représentant quod-*quid* du latin). Une nouvelle transformation s'est produite dans notre dialecte moderne et les locutions conjonctives traditionnelles de l'apr. ont presque entièrement disparu devant les formes françaises ou inspirées du français. Comme dans le français populaire d'ailleurs, leur emploi tend à se restreindre car, bien souvent, les sujets parlants tournent pour éviter une subordination hasardeuse ou recourent au "que" de subordination à valeurs multiples.

Citons parmi les conjonctions qui se sont maintenues ou dont l'usage s'est étendu :

a) "Quouro" [kuro] ("quand"), employé concurremment avec "quand" [kã] non seulement comme adv. d'interrogation (3), mais encore comme conj. de temps (4) ; l'apr. avait "coras que" (5).

Ex. "Quouro pouguèri sorti" ("quand je pus sortir").

b) "S'un coup" [sũ kũ] ou [sẽ kũ] (6) ; régulièrement cette

(1) GAP, p pp 367-369 ; GIPPM §§ 750 à 758 ; B. Durand, Grammaire, p 91 pour Nice, Compan, op. cit., p 61.

(2) GAP, p 367.

(3) GIPPM § 742, p 487.

(4) ibid, § 757, p 514.

(5) GAP, p 368 ; avec l'indicatif, "quand, lorsque" ; avec le subj. "à quelque moment que".

(6) GIPPM § 757, p 515.

locution a un sens conditionnel "si jamais" (par ex. dans "s'un coup l'agànti..." : "si je l'attrappe un jour") ; mais, très souvent, elle prend une valeur purement temporelle :

"S'un coup vèn, li dirai" : "s'il vient = quand il viendra, je lui dirai" (on est certain que la personne en question viendra effectivement).

c) "Mai que" [mai ké] ("pourvu que")

La forme issue du français "pourvu que" [puru ké] est, elle aussi, utilisée. Nous avons relevé aux Adrets "proun que" [prun ké] et "peno que" [péno ké] ; à Agay, "basta que" [basta ké] .

Beaucoup de lieux voisins emploient à la fois "mai que" et "proun que" (par ex. Montauroux et La Garde-Freinet), ou encore "mai que" et "basto que" (par ex. Mons, Mandelieu, Cabris).

- "Quand même", "même que" [kân mémé], [mémé ké] ("bien que") sont suivis en principe du subjonctif mais peuvent connaître d'autres emplois (1).

- On entend aussi "eicetat que" [eiséta ké], "sauf que" [sof ké] au sens de "à moins que".

d) "Perqué" [pèr ké] (littéralement adv. inter. "pourquoi") s'emploie couramment avec la valeur se "parce que" (subord. de cause) (2), ou de "pour que" (subord. de but).

Quand la subordonnée finale est négative, on utilise généralement "per pas que" [pèr pa ké] .

(1) Equivalents du franç. populaire "quand même" (= tout de même) et "même que" (apportant une surenchère, une preuve supplémentaire).

(2) D'où le franç. rég. du temps de notre enfance : "Je ne suis pas venu, pourquoi j'étais malade" (cf aussi Brun, F.P., p 78).

Pour marquer la cause, on entend encore de nos jours "coumo" [kum] ("comme"), "estènt-que" [estènt ké] ("étant donné que") et surtout "par ce que" [par sé ké] .

Remarques .

1) Au XVIème siècle, on trouve d'ailleurs des exemples de "per so que" ("parce que") ; cf "per so que non es poguda" ("parce qu'elle n'a pas pu") (1).

Ces formes sont connues de l'apr. (2) et se retrouvent chez nos écrivains dialectaux ; cf "parco que", "par ço que", "parço que" (3).

2) L'emploi de "quouro" comme conj. de subordination est ancien : nous avons trouvé dans un texte de Saint-Tropez "couro nous n'avons besum" (4)

3) Citons quelques conjonctions relevées chez nos écrivains du Var : dans "Margarido", "jusquo qué" ("jusqu'à ce que"), "debado que" ("de façon que" ; en prov. litt. "de bado" signifie surtout en vain"), "couro", "pusque" ("puisque") (5) ; dans "Lou Franc Prouvençau", "pusque" ("puisque"), "se" ("si"), "coumo", "quand meme" ("même si, quand bien même"), "essènt que" ("étant donné que"), "en cas que" ("au cas où"), "franc que" ("à moins que"), "dabor que" ("dès que"), "mougra que" ("malgré que"), "quouro", "per afin que" ("pour que") etc (6).

Certains de ces mots peuvent être utilisés parfois à Fréjus ou dans les environs.

(1) Cad 1518, 190 ; cf 1532, 3vo aj ; BB3, 1548, 72vo etc.

(2) GAP, p 369.

(3) F.P. 79 (Chauvier) ; 84 ; 83 (aussi Chauvier).

(4) St-Tropez, BB2 (1542-43), InV.

(5) "Margarido", pp 14, 236, id, 278.

(6) F.P. 79, 79 ; 82 ; 89 (Funel) ; 81, 85 (Qns) ; 83 (Rigolo) ; 83 ; 83 (Chauvier) ; 83 (Chauvier).

2°) La coordination .

a) "Et" .

Comme ailleurs en Provence, on a "e" [é] .

Au XVIème siècle, cette conjonction est écrite très souvent "et", par influence du latin sans doute ; cf à Saint-Raphaël, "confrontant anbe Honorat Chichon et la carriero" (1) ; à Fréjus, "touchant als molins et a la reparation" (2) ; au Puget, "L'an mil cinq cens trento huech et Lo VIIIle de gynoyer" (3) ; mais on trouve aussi des exemples de "e", témoin au Puget, "Lan 1537 e lo dex del mes daoust" (4).

b) "Ou" .

La forme traditionnelle, du rhod. et du prov. litt. tout au moins, "o" ou "vo" n'est plus guère employée ; Fréjus, comme beaucoup d'autres lieux du Var, dit plutôt "ou" [u] , sans doute par influence du français (5).

On trouve d'ailleurs cette forme dès le XVIème siècle : "non volio ou podio pagar" ("il ne voulait ou ne pouvait payer") (6) ; "o" existait aussi évidemment ; cf à Saint-Tropez "a Grimault o en autre part" (7), à La Garde-Freinet "non si podio vendre ho manjar" ("on ne pouvait le vendre ou le manger") (8).

(1) St-Raphaël, CC1, 6 etc.

(2) BB2, 5vo etc.

(3) Le Puget, CC3 (1538).

(4) Le Puget, CC67.

(5) On pourrait penser aussi, à la rigueur, à la fermeture de "o" en position prétonique quand la conjonction précède étroitement un mot.

(6) Le Puget, CC67.

(7) St-Tropez, BB2 (1542-44).

(8) La-Gde-Freinet, BB1 (1548-53).

c) "Mais" .

Fréjus utilise "mai" [mai̯], comme la majeure partie de la Provence.

D - LES INTERJECTIONS (1).

Elles ponctuent la conversation, en lui donnant vie et mouvement ; il est souvent difficile de les distinguer de certaines expressions exclamatives très courantes. Nous les retrouverons au lexique. Signalons simplement pour le moment :

- "Hou" [o̯] ("ho !", pour marquer l'appel) (2).
- "Buei" [b̥w̥e̯i̯] ("pouah !", pour marquer le dégoût) (3).
- "Pecaire" [p̥e̯kai̯k̥e̯] (franç. rég. "pechère !", bien connu et employé presque partout en Provence, sauf dans la région niçoise) (4).
- "Ah" [a] ("Ah !"), qui entre dans la formation de plusieurs locutions, parfois difficiles à traduire, telles que :
"Ah ! te segur que !" [a t̥é ségu k̥é] , pour marquer l'irritation ou l'indignation plus ou moins forte ;
"Ah ! ço mai !" [ã so mai̯] , pour l'irritation : "Ah ! ça, par exemple !" . Le TdF donne "ah ! ço, vai" traduit par "ah ! fi donc".

-
- (1) GAP, p 369 ; GIPPM § 759 ; Ronjat se borne à indiquer quelques mots en laissant de côté des listes de cris et d'onomatopées.
 - (2) Cette formule d'appel caractérise à elle seule un Provençal par opposition à un Français du Nord, grâce à l'emploi de la diphtongue.
 - (3) Formation onomatopéique sans doute.
 - (4) cf la remarque de M. Compan dans sa grammaire, p 62.

